



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation




Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

  
a 39015 01802789 9b

PROPERTY OF

*The
University of
Michigan
Libraries*

1817

ARTES SCIENTIA VERITAS

HISTOIRE
DES FRANÇAIS
DES
DIVERS ÉTATS

Paris, imprimerie Gœ
rue Saint-Ho

HISTOIRE

DES

FRANÇAIS DES DIVERS ÉTATS

OU

HISTOIRE DE FRANCE

AUX CINQ DERNIERS SIÈCLES

manus PAR
A.-A. MONTEIL

Ouvrage deux fois couronné par l'Institut

QUATRIÈME EDITION

AUGMENTÉE

D'UNE NOTICE HISTORIQUE PAR M. JULES JANIN

ET

D'UNE TABLE ANALYTIQUE PAR M. BRUGUIÈRE

TOME V. — XVIII^e SIÈCLE

PARIS

VICTOR LECOQ, LIBRAIRE

40, RUE DU BOULOI

GUIRAUDET ET JOUAUST

338, RUE S.-HONORÉ

1853 *54*

20

DL

38

• M77

1853

V.5

LES DÉCADES.

DÉCADE I. — LA DÉCADE DU TEMPS PASSÉ.

J'aime quelquefois à faire revivre dans ma mémoire ce temps passé, d'où, en quelques années, nous avons été si rapidement portés dans le temps présent.

Vous souvenez-vous donc que, lorsque nous terminions à peine les hautes classes, on disait encore dans les beaux salons : Vraiment, c'est un bon ecclésiastique, pieux, savant, habile ; mais sa maison est bien bourgeoise ; s'il est du bois dont on faisait les apôtres, il n'est pas de celui dont on fait les évêques ?

Et quelques moments auparavant, on avait dit : Oh ! oh ! ce n'est qu'un officier de fortune, ou, si vous voulez, de mérite ; il aura beau vieillir au service, jamais il ne pourra s'élever au dessus du grade de lieutenant. Où en serions-nous si notre sage prince faisait capitaine un homme sans naissance ou colonel un homme sans nom ?

Vous ne savez donc pas que tous les parlements se sont entendus, et qu'ils ont tous secrètement arrêté de ne pas ouvrir leurs rangs à qui ne serait pas noble ?

Bon avocat tant que vous voudrez ; mais il n'est pas gradué, il ne plaidera pas. — Bon médecin, médecin qui guérit, tant que vous voudrez ; mais il n'est pas gradué, il ne guérira pas. — Que m'importe qu'il commerce et qu'il n'entende pas le commerce, quand il a son certificat d'apprentissage ? Beau commerçant que celui qui gagne beaucoup d'argent et qui n'a pas de certificat ! — Pourquoi veut-il raser, peigner, poudrer ? Il n'a pas ses lettres ; il est fou !

Messieurs, messieurs, que dans un pays policé comme la France il ne se donne un coup de marteau, un coup de lime qui ne soit de la main d'un maître, ou dans l'atelier d'un maître !

Et dans les rues des villes, mes chers amis, les rues de ce temps-là, vous en souvient-il ? Écoutez, écoutez : De par le roi ! Ordonnance du roi ! Arrêt de la souveraine cour du parlement ! Arrêt de la souveraine cour des aides ! Sentence du présidial, Sentence du bailliage, Sentence de l'élection ! Le carrosse de M. le duc ! Les laquais de madame la marquise ! Place

aux pénitents bleus ! Place à monsieur le premier !
sieur l'intendant !

Et dans les rues des villages , vous en souvient-il monseigneur , vive notre bon seigneur ! Vive notre vive madame ! Le seigle , le froment , le vin , les po seigneur , de madame ! Vive monsieur l'abbé ! Vive besse ! Le blé , le vin , les agneaux , les pourceaux vreaux de monsieur l'abbé , de madame l'abbesse , chapitre , des révérends pères , des révérendes messieurs de Saint-Lazare , de messieurs de Malte !

Et les champs ? Il me semble les entendre retentir cris : A la dîme , à la dîme ! A la rente , à la rente part , au champart !

DÉCADE II. — LA DÉCADE DE LA GRANDE

Mais voilà que le quatorze juillet de l'année quatre une grande voix , la voix de la grande nation , se fit entendre. Peuples , que tout cesse , que tout dispar ples , plus de rentes , plus de seigneurs ! Elle continue moines , plus de chanoines , plus de dîmes ! Elle co de privilèges , plus de distinctions héréditaires ! Eg les lois ! Égalité , égalité ! Liberté , liberté ! Liberté ler , liberté de gagner , liberté ! Liberté de consci de penser , liberté de parler , liberté d'écrire ! Liber berté sociale ! Liberté , égalité , liberté , liberté ! C voix , bien qu'elle n'eût plus été entendue entre le et le Rhin depuis que la Gaule était France , fut obéie. Les fleuves , les rivières , continuèrent bien de leurs rives ; les montagnes , les villes , demeurèrent place ; mais le pays changea subitement de face , et à long drame féodal , royal , d'une durée de tant et tant tous les acteurs se retirèrent , ou pour changer d'hal ne plus reparaitre.

DÉCADE III.

LA DÉCADE DES MARCHANDS D'HABITS.

Et aussitôt de toutes parts sortirent d'industriels fripiers, d'habiles juifs, qui achetèrent, enlevèrent et allèrent porter dans les autres parties de l'Europe où la grande voix ne s'était pas encore fait entendre les habits dorés de galons, de broderies, de paillettes, les habits écarlates, les habits de soie, les habits de parade, les habits noirs, les habits des gens du monde, les habits à capuche, les habits barrés, mi-partis, les habits monastiques. Tous les Français eurent le même habit. On ne vit plus d'habits, de costumes, de signes distinctifs, si ce n'est le manteau des juges, leur nouveau chapeau à panache, leur nouveau médaillon attaché à leur nouveau, éclatant et large ruban, les nouvelles écharpes des officiers municipaux, la nouvelle longue canne du juge de paix, et, dans les cantons pacifiques, la vieille soutane du curé. Les cheveux se défrisent, se dépourent. La cocarde aux trois couleurs est le même jour attachée aux chapeaux de toute la nation.

DÉCADE IV.

LA DÉCADE DES CHATEAUX VENDUS.

Les seigneurs, mécontents, dans leurs châteaux, de se voir sans velours, sans dorures, sans armoiries, sans livrées, sans rentes, prirent leur épée et allèrent au delà du Rhin. Aussitôt la grande voix, qui avait mis en vente les couvents et les biens des églises, mit aussi en vente les châteaux et les biens des seigneurs. L'arpent vole sur toutes les parties de la France; sur tous les points, des salles d'enchères s'ouvrent, et de nombreux nouveaux propriétaires prennent rang parmi les anciens.

DÉCADE V. — LA DÉCADE DE LA D

Entre Saint-Flour, Saint-Génès et Marvèj loin un pays de montagnes désertes, entrecoup forêts, de lacs, de rochers, de précipices, au l'antique domerie d'Aubrac a, depuis plusieurs dans sa dernière année, fait sonner tous les j grosse cloche appelée *la cloche des Perdus* (1) mener les voyageurs égarés.

C'est là que la quatrième année de la révolution résolu d'aller me domicilier; et lorsque les affic la vente des biens nationaux d'Aubrac, je couru tion du district. Les enchères ne tardèrent pas lot qui était à ma bienséance, et la dernière b que l'huissier criait : Il n'y a rien sur ce feu, il feu ! s'étant éteinte sans nouvelle offre, le pré le mot : Adjugé ! qui à l'instant me rendit pr ferme de six cents arpents de neige en hiver, pents de beau gazon en été, près l'enceinte du les tours étaient déjà décapitées, dont les ruin terre.

DÉCADE VI. — LA DÉCADE DE LA

Cette grande voix dont j'ai parlé, la grande se fit d'abord entendre seule ; mais bientôt celle d

(1) J'ai vécu trente ans dans le siècle dernier ; j'ai c qui avaient vécu au commencement de ce même siècle jeunesse je les ai écoutés avec la plus grande attention que, par des souvenirs écrits, ou que, par un travail d plus pénibles auquel homme de lettres se soit jamais m'attester comme conforme à la vérité, ou, à ce que je ne ferai donc pas à ce dernier siècle de l'*Histoire des états* de notes comme aux quatre autres siècles : car, rais faire, se réduiraient à ceci : J'ai ouï dire aux ho dans les livres de leur temps, j'ai vu, j'ai entendu.

ue la contrefit et la força de se taire. La nouvelle voix eut des tribunaux révolutionnaires ; elle commanda le carnage sur toutes les places des villes. Quel temps que l'an II !.... Un universel rage de sang et de têtes couvre toute la France ; la terre fume encore , et l'on voit encore entr'ouverte la large fosse de cadavres où Robespierre est enfin tombé.

DÉCADE VII. — LA DÉCADE DES GRANDS DU JOUR.

Voyez l'esprit humain agir toujours de même. Au temps de la féodalité, il établit dans chaque ville, dans chaque bourg, dans chaque village, un seigneur et maître ; de même, au temps de la terreur, chaque village avait son Robespierre, son dominateur. Les 9 thermidor de province ne luirent que successivement et en assez long-temps ; Robespierre, décapité à Paris, faisait encore tomber les têtes dans les départements. Ce ne fut que peu à peu, et çà et là, que les mains les moins timides parvinrent à étacher le voile sanglant de la terreur tendu du haut des échafauds sur toute la France.

DÉCADE VIII. — LA DÉCADE DES TROIS AMIS.

Environ un an après le 9 thermidor, il me prit envie de remettre de nouveau mon fusil de chasse sur l'épaule et de traverser mes herbages. Quand je fus à une assez grande distance de la plomerie, j'aperçus un jeune homme portant aussi un fusil ; j'allai à lui, et je lui dis en riant : Mon voisin, je croyais chasser sur vos terres. — Monsieur, me répondit un homme d'âge et d'une belle figure, qui se hâtait de s'approcher, si vous êtes encore en Rouergue, vous êtes sur vos terres ; mais n'allez guère plus avant, car je suis encore sur les miennes, si je ne suis pas sorti du Gevaudan ; et je crois que monsieur, en me montrant l'homme jeune auquel j'avais adressé la parole, n'est pas à deux cents pas des siennes, c'est-à-dire de l'Auvergne : ces trois provinces viennent se joindre ici, au lieu, presque à la place où nous sommes. Messieurs, ajouta-t-il avec un air aimable et avec l'autorité

de son âge et de sa face vénérable, il me sem
 nous voyons, nous nous regardons, nous nou
 nous nous convenons, et, j'oserai le dire, plus r
 A quoi tient-il donc que nous fraternisions, com
 me on disait au temps qui vient de se passer,
 embrassions ? Il me semblera que nos trois provi
 s'embrassent. — Et à moi, qu'elles fraternise
 quent, ajouta, après m'avoir embrassé, l'hom
 prenant par la main, si nous allons dîner chez n
 d'Auvergne est la plus proche.

Dès le premier jour, je fus l'ami de mes deu
 vaient tout nouvellement acquis leur ferme ; qu
 taient amis long-temps auparavant. J'ajoute que
 reuse rencontre nous vivons sans façons, et que
 mes hâtes de supprimer la qualification de monsie
 nous nous appelons simplement Gervais, c'est le
 dannais, qui a absolument voulu se rajeunir, être
 façon que nous ; Robert, c'est le nom de l'Auve
 c'est le mien, qui suis Rouergas, leur plus proc

DÉCADE IX. — LA DÉCADE DES TROIS

J'avais été successivement dîner chez Robert,
 vergne ; chez Gervais, à sa ferme de Gevaudan
 sont enfin venus dîner aujourd'hui chez moi, à ma
 gue, ou plutôt à la domerie, dont j'ai loué au rec
 d'enregistrement ou à la nation, car nous parlons r
 les bâtiments les plus proches et les moins déla

Quel plaisir, leur ai-je dit, d'appartenir à d
 nêtes, d'en être tous les trois dignes et en mé
 connus et d'être sûrs les uns des autres ! surtou
 différence des opinions, comme on se passe la c
 des cheveux ! Car vous, Gervais, ai-je continué
 main, vous êtes pour l'ancienne monarchie ; voi
 ajouté en lui tendant aussi la main, vous êtes po
 actuelle ; et moi, je suis pour l'opinion mixte, po
 avec les deux chambres, que tant de bailliage
 dans leurs cahiers. Eh bien ! n'en soyons pas me
 fond du cœur, et, de même que nous avons fait t
 provinces, faisons trinquer nos trois opinions.

DÉCADE X. — LA DÉCADE DES CHANTS.

Non, non, a dit Gervais à un nouveau dîner où nous avons ébattu le jour de nos amicales réunions ; évitons de nous réunir les dimanches ; que plutôt ce soit les décades : le cou de Robespierre n'est pas si bien coupé qu'il ne puisse encore se rejoindre. Les comités révolutionnaires sont plutôt étourdis que morts ; nous de telle sorte que, s'ils reviennent, nous puissions leur dire que nous avons gardé régulièrement les décades avec les chants ordinaires qu'avant le 9 thermidor on entendait au loin de toutes parts, car nous n'avons pas encore oublié :

La Lanterne : *Ah ! ça ira, ça ira !* — La Marseillaise : *Allons, enfants de la patrie !* — L'Hymne de Marat : *Marat, le peuple le vengeur !* — La Conspiration de Danton : *Des citoyens ambitieux.* — L'Amour de la patrie : *Entends-tu ces soldats vainqueurs ?* — La Loi : *Salut et respect à la loi !* — L'Égalité : *Egalité, c'est aujourd'hui ta fête !* — Le Chant du départ : *La victoire en chantant nous ouvre la barrière !* — La chanson patoise de l'Auvergnat :

Ai fondut toutes lous segnous,
Toutes lous vicomtes,
Toutes lous barous !

Sans oublier la Carmagnole : *Dansons la Carmagnole !* — la Farandole et son grand rond, sa longue chaîne de mouchoirs.

Oh là ! oh ! mes chers amis, a poursuivi Gervais en riant, convenons-en aujourd'hui, n'est-il pas vrai que la France n'a jamais autant dansé que lorsqu'elle tremblait, autant chanté que lorsqu'elle manquait de pain ?

DÉCADE XI. — LA DÉCADE DES PROMESSES.

Mes deux amis, a dit aujourd'hui Armand, nous sommes convenus de nous réunir chaque décade, de nous divertir, de récréer de toute manière. Ecrivons donc l'histoire de notre

temps , parfois bien sanglante , mais parfois aus

Ah ! mes jeunes amis , a répondu Gervais , l' temps est pour moi l'histoire de notre siècle , ca les vingt premières années. Tant mieux ! s'es
Tant mieux ! s'est écrié Robert. Eh bien ! j'y cc
notre histoire , a continué Gervais en levant la
faisant lever la nôtre,

Si nous nous promettons de respecter la relig
tous promis ; — Si nous nous promettons de respo
nous avons tous promis ; — Si nous nous prome
offenser le bon sens : nous avons tous promis ; -
promettons de ne pas offenser la langue : nous :
mis ; — Si nous nous promettons de bien nous ins
de n'en avancer aucun dont nous ne soyons certai
tous promis ; — Si enfin nous nous promettons c
d'admettre tout ce qui est vraiment histoire de
plus courageusement encore , de rejeter tout ce q
l'est pas : nous avons tous promis.

DÉCADE XII. — LA DÉCADE DU LIVRE 1

Eh bien ! eh bien ! ont dit ce matin Gervais voyant arriver Armand , avez-vous fait l'introducti ment , la voici ; écoutez :

« Nous apportons à nos contemporains une hi révolution dans la science, qui aura son ère, une pas eu de pareille, à laquelle toutes, dans l'ave reilles : car c'est une histoire nationale où sont to de la nation , une histoire de France où sont tou une histoire de la société où sont toutes les parties à-dire tous les divers états , une histoire novell remplie de peuple , par conséquent remplie de vie. Nous savons bien que , pendant longues ann peuple, mal endoctriné par les savants , et plus livres , ne voudra pas reconnaître sa véritable hi histoire ; que , pendant longues années encore , il l'histoire où il est, pour lire l'histoire où il n'est

que nous sommes tous les trois d'accord, a dit, a des-
sèvere Robert. Et sur quoi? lui avons-nous demandé.
de notre ouvrage, a-t-il répondu. Ce titre ne peut
d'un livre de commerce, nous ferions trop rire. Nous
sons les jours de décade; nous pouvons l'intituler :
DES. Oui! oui! a dit Gervais. Oui! oui! a dit Armand.
rais, a dit Robert, que les treize chapitres déjà faits
même intitulés Décades. Accordé.

qui crient, mais qui se gardent bien de di
personnelle qui les fait crier.

DÉCADE XV. — LA DÉCADE I

Un auteur me communiqua dans le temps
faire imprimer. Ce livre avait pour titre : *l'Ar*
Je le lus, et je n'y trouvai de vrai que quelq
raturées ; en voici les premières :

« La terre nous porte, nous la cultivons,
ainsi, dans une histoire, d'abord l'agriculture
nent les produits de l'agriculture : ainsi e
commerce échange les produits de l'agricu
des arts : ainsi ensuite le commerce. — Je ne
d'autres parties de l'ordre social qui se dédu
l'une de l'autre. »

Je ne le crois pas non plus, a dit Robert :
cessivement la déduction de toutes, et ici je
quand il écrit, et contre l'auteur quand il rat

J'ai fait le même essai, a dit Gervais ; je pe
et, comme lui aussi, je suis ici pour l'auteu
contre l'auteur quand il rature.

A cet égard, a dit Armand, il ne peut y a
core moins y en avoir trois.

DÉCADE XVI.—LA DÉCADE DE LA TER

Nous devons, nous dit-on, commencer
mais par quelle partie de l'agriculture ? Pa
fonds de terre, a dit Armand. Il a tant et si
que nous avons fini par céder.

En ce moment, on a frappé à la porte
ouverte. Ah ! pardi, notaire, nous sommes-r
trois à la fois, vous ne pouviez venir plus à

re l'histoire de la terre, des fonds de terre : vous nous Commençons, mais surtout procédons par ordre.

est aujourd'hui en France le prix général des fonds de

eurs, nous a répondu le notaire, sans avoir l'intention
outer, je vous avais entendus avant d'entrer. Vous

oir quel est aujourd'hui le prix général des fonds de
utrefois, je n'aurais pu vous le dire ; je le puis mainte-
puis qu'il est passé à notre Saint-Chely de Gevaudan un
pitaliste qui voulait convertir avantageusement son argent
s-fonds, n'importe de quelle nature, n'importe dans quel
m'apprit qu'aux environs de Lille, de Rouen, de Paris,
i, de Marseille, de Bordeaux, on achète à cinq, à six
t ; qu'aux environs de Tours, de Poitiers, de Nevers, de
, de Clermont, c'est à quatre, à trois ; et que dans les
s pays du Périgord, du Limousin, et vous pouvez ajou-
dis-je, de l'Auvergne, du Rouergue, du Gevaudan,
trois, deux et demi ; d'où il suit que le prix moyen
es est à peu près de quatre pour cent. Et, sur ce que je
u'il était singulier que, dans les pays les plus pauvres
il en fallût davantage pour acheter les biens-fonds, il

:: Certes, la raison en est bien simple : dans les pays
iques, de commerce, dans les pays riches, l'argent a
bouchés ; dans vos pauvres pays, il ne peut être échangé
tre la terre.

bien, avons-nous dit au notaire ; apprenez-nous main-
quel est le rapport du blé récolté au blé ensemencé. Sui-
agronome capitaliste, c'est, dans les pays fertiles, huit,
ans les pays moins fertiles, cinq, six ; et, suivant moi,
ns nos malheureux pays, trois, quatre. Terme moyen,
te la France, cinq et demi, peut-être six.

re, quelle était au moment de la révolution, quelle est
ent où nous parlons, la condition de la terre ?

ondition de la terre ? Cette expression est bien nouvelle ;
ependant la comprendre, et je ne vous ferai pas attendre
onse, car, avant le pillage ou la dispersion des chartriers,
u bien des parchemins.

livement au seigneur, la terre était encore serve ; elle lui
sous mille divers noms féodaux, rapportés dans les nou-
ois d'affranchissement, qui veulent à cet égard faire si-
ment les savantes, à peu près le sixième net ; elle ne paie
n.

Relativement au décimateur, elle payait torzième ; elle ne paie plus rien.

Relativement au fisc, elle était ici noble franche, là imposée, et sous les antiques 1 fouages, de tailles, elle payait inégalement 1 tième. Aujourd'hui, sous le nouveau nom de cière, elle paie à peu près autant, mais par privilèges, sans distinction, sans exception. Qu vous me demandez : Y a-t-il entre les diffère entre les différentes terres de chaque départ répartition ? Il s'en faut bien, vous répondrai-je les opérations cadastrales, qui seront bientôt te en Allemagne, le seront encore plus tôt en F n'y aura pas de petite propriété dont l'impôt n quement tarifé aux évaluations générales de la terres ; en même temps que, sur nos trente m de territoire, le plus petit lopin aura, dans l cadastrales, sur beau papier, en belles et frate image.

Notaire, quelles sont les formes les plus com de terre ? Ce doivent être et ce sont, dans 1 dans toutes les provinces montagneuses, pie geuses, boisées, les formes souvent les plus an bizarres, dessinées ordinairement par des ha d'arbres, des barrières, des murailles, des fo dans les bons pays, ce doivent être et ce sont le bornées par de minces pierres dressées. Aussi vous là que, par les effets de la loi sur l'égal pa sions, les plaines des finages, où chacun cultiv blé, en fourrages, en vignes, en chanvre, en offrent comme des feuillets d'un livre d'échantil drapier.

Puisque nous sommes à parler de la terre, une petite pause, le notaire, je vous dirai que j aussi fait une question que vous ne me faites p noms les plus communs des possessions territor

Par un grand nombre d'actes passés dans les ties de la France, dont j'ai une nombreuse col peu de notaires ont, s'il y en a quelqu'un qui dans les communes à grands propriétaires, sou cultures ne forment qu'une seule possession. nom que celui du possesseur ou celui de la fern

tree, ou aux apparitions nocturnes : le champ des
pré des Anglais, le pré de l'homme blanc ; ou aux
guliers, du temps que les combats judiciaires étaient
matière civile : le champ de l'épée ; ou aux anciennes
tribunales : le terroir de la justice.

moment, le notaire a tiré sa montre, et, en se levant,
chers messieurs, il est temps que je parte ; j'ai à re-
testament ; les héritiers sont dans l'impatience, ils
t ; ils savent que souvent le mort n'attend pas.

heures après, on a frappé de nouveau à la porte :
re le notaire. Il fallait voir, à cette seconde fois, la
mort qui était resté seul à ruminer dans une allée, qui
s le notaire, qui lui a présenté une chaise, qui en a

Notaire

séparé. Je vous défie de supposer un commence où un homme ne fasse pas un arbre sien , un lop et j'ajoute ne s'empare pas d'une bête fauve , ne la fasse pas sienne. Je vous défie de concevoir un de société sans un commencement de propriété progrès de la société sans les progrès de la pro stabilité , la fixité des bornes. La société , la propi parables ; elles sont naturelles , c'est-à-dire néc quoi qu'on ait pu faire , elles ont commencé , c puisse faire , elles ne finiront pas.

DÉCADE XVII. — LA DÉCADE DES AVIS

Aujourd'hui nous avons d'abord lu notre dernier c vous applaudissez , a dit le prudent Gervais ; voue ner un livre au public ; mais sachez qu'à ce chapitre c'est mon avis. Bon , a dit le rieur Armand , le pul tumé à jeter et à reprendre un livre : voilà mon mien , a dit l'austère Robert : nous ne sommes pl tion de Marivaux , du jeune Crébillon ; et si aux sommes toujours la spirituelle nation de Montesqu taire , nous sommes aussi la studieuse nation de Turgot , et en même temps la pensante nation de Laromiguière : à cet égard , c'est notre savante donne aux autres âges l'exemple. Révolution ! Rév

DÉCADE XVIII. — LA DÉCADE DES HABI

D'où venez-vous donc si tard ? avons-nous dit Vous allez le savoir.

Depuis quelques jours je ne cessais de penser à de l'agriculture , les plus ennuyeux , les plus bea monotones , les plus variés , suivant que nous ne s que nous saurons les faire. Voilà qu'aujourd'hui , j Sainte-Urcize , j'ai été assez heureux d'avoir indis besoin d'aller y acheter un cheval. Il était midi le

hôtellerie. Je l'ai trouvée, comme vous croyez bien, e monde. Nous étions au moins trente les pieds sous la ble. En examinant les figures qui m'entouraient, j'en de ma connaissance, j'en vois bientôt une autre, et ncore une autre. Enfin, au bout de quelques minutes, is retrouvons huit anciens étudiants du collège de Saint-u philosophes tonsurés, ou théologiens à qui l'année ait ôté la soutane, à qui l'année 1793 avait donné l'habit nt on ne manque guère de se parer aux jours de fête ou , aux jours d'éclat. Alerte ! alerte ! me suis-je dit ; si je prendre, voici un bon chapitre. J'ai d'abord laissé mes camarades parler de leur régiment, de leurs aventures, amours, de leur mariage ; enfin, j'ai eu mon tour. moi. mes chers amis, j'ai fait comme dom Thomas, et i appris ce qu'était dom Thomas, religieux de la dome-brac, qui ne voulait autrefois entendre parler que de la les pots de fleurs, qui, depuis quelques années, a cassé pots, et ne s'occupe que de la grande culture des J'aimais passionnément aussi les jonquilles, les œillets, e dit ; j'ai aussi cassé mes pots ; je ne pense plus qu'aux néthodes d'agriculture, qui nourriront trois fois plus de qui rendront la France, avec ses quatre-vingts millions es, sur trente mille lieues carrées de territoire, la plus e nation de l'univers. Tonnerre d'applaudissements, lisent les journaux anglais, en parlant des séances des ies, de leurs clubs ou de leurs tavernes.

IER HABIT BLEU. Mais ces bonnes méthodes, a dit un en ou ancien théologien, ne consistent pas seulement, com-ient les patriarches de nos campagnes, à saisir, au temps illes, une condition d'atmosphère propice ; elles consistent ne plus laisser reposer les terres. Mon bataillon fut en-armée des Pyrénées-Orientales ; je traversai le Rous-ne vis pas de jachères.

IÈME HABIT BLEU. Mon régiment alla en Flandre, en i dit un autre ancien théologien ; je n'en vis pas non plus. t se fait-il qu'il y en ait dans la France, située, pour e tenue entre ces deux provinces ? Comment ? par la ison qu'autrefois la France, tenue aussi entre la répu- Hollande et la république suisse, n'était pas libre, et était pas libre, c'était par vieille routine de gouverne-c'est encore aussi par vieille routine d'agriculture que, ne année sur trois, ses terres sont en jachère. Pourquoi vous ? a-t-il continué en s'adressant à une partie des

personnes attablées avec nous. Oui, véritablement aussi bien qu'un autre, les terres, par un long transport des mêmes produits, s'éffritent; mais elles lorsque, par des semences, à chaque année demande, dans différentes profondeurs, dans divers des sucres qui y sont laissés depuis le défrichement. O mes amis! ensemencements successifs de grains, de fourrages divers, et nombre, grand nombre de choses comme nous disions en théologie, la loi et les prophètes, toute l'agriculture, voilà tous ses progrès.

TROISIÈME HABIT BLEU. Mon camarade, si vous êtes un ancien philosophe, je ne vous ai pas interrompu. Cette excellente doctrine d'assolements a pénétré dans la France; vous la voyez dans le Parisis, dans l'Auvergne, dans le Quercy, et même dans la lisière de notre Rouennais. En agriculture surtout, donnez le temps au temps, et me permettez de m'exprimer ainsi: car, où l'homme a plus long-temps lui-même, c'est-à-dire le plus long-temps qu'il a fait, ce qu'il fait, c'est dans sa manière de cultiver.

QUATRIÈME HABIT BLEU. Fort bien, mes amis, pas, non plus, il s'en faut, toute l'agriculture; il y a toute l'agriculture du champ. Et d'abord, où sont les nouvelles universelles cultures? d'abord celle par laquelle le labour remplit de grosses boules de farine les entrailles de la terre; ensuite celle par laquelle il la couronne d'herbes, de cannes à sucre si délicieuse aux animaux? Où sont les nouvelles variétés de terre? Où est le maïs? Où sont les nouvelles variétés de racines sucrées, de la carotte, de la betterave? Où est celui qui vient rassasier les bestiaux comme la pomme de terre rassasie les hommes? Et, avant tout, n'aurait-il pas des nouveaux engrais de matières animales; et, avant tout, de la petite et de la grande culture, innombrables nouveaux outils? Allez voir, moi-même, à Paris, au Conservatoire des arts mécaniques, les machines à versoir, à semoir, à deux, à quatre roues, à trois coutres. J'ai eu encore plus de plaisir à les voir dans les plaines du Parisis, attelées à deux, à quatre chevaux, ouvrir profondément la terre, qui était ensuite brisée par les dents de la herse, ensuite nivelée par le grand rouleau. J'ai vu aussi au Conservatoire le hache-paille; je n'en aurais voulu y voir un macque-paille, car on doit briser la paille avant de la donner aux animaux. J'y ai aussi vu avec curiosité les nouveaux instruments à vanner, à c...

lans les greniers, suivant les méthodes de Duhamel.
VIÈME HABIT BLEU. Mon caporal, ainsi que je vous ap-
 régiment, a dit un autre ancien théologien, vous n'avez
 l'histoire de l'agriculture, puisque vous n'avez pas fait
 du pré; c'est à moi, qui suis du verdoyant village de
 à la faire. C'est par les prés, par la variété permanente
 ics, de leur douce couleur, que la face agricole de la
 se distingue des pays voisins; mais je ne les confonds
 les prairies volantes, les pièces de fourrage, les pièces
 ne, de sainfoin, de trèfle, les pièces de turneps, de
 re, de chou-vache, ou avec les champs de colza, de na-
 ec ces divers semis dont nos habiles agriculteurs vêtent
 les parties de la terre les plus décharnées, les plus in-
 Nos prairies sont comme de grands tapis, veloutés du
 x gazon, peints des plus belles fleurs, tissus de toutes
 herbes que, pour les animaux, a préparées leur bonne
 nature, à la différence de nos dangereuses prairies arti-
 toutes d'une seule et même espèce de fourrage. Du
 i'on ne s'y trompe point, nos prairies naturelles ne sont,
 eur palis, ou par leurs ingénieuses clôtures, ou par leur
 llement, ou' par leur irrigation, ni les prés de Clovis, ni
 es prés de Louis XIV.

ME HABIT BLEU. Ah! mon camarade, souvenez-vous
 ours, souvenez-vous qu'après la fauchaison nos prés sont
 e qu'ils étaient, je ne dirai pas du temps de Clovis, mais
 s de Japhet, qu'ils sont des communaux.

ant à l'histoire de la vigne, si elle est vraie, elle doit être
 Nos vigneronns n'en savent pas plus que ceux de Fran-
 et ceux de François I^{er} n'étaient pas plus habiles que
 Virgile. A-t-on amélioré le plant? On l'a détérioré. On
 é au nord, au midi de notre France, le bon raisin, aux
 etits, spiritueux et sucrés, le mélrier, le *saumencez*,
 substituer le gros plant, le *Sammoreau*, le *maural*. On
 pas moins de dix barriques de vin par arpent. Si je passe
 fication, quoique Maupin ait imaginé pour les vignobles
 s couvercles des cuves; quoique Cadet de Vaux, je le
 t imaginé les chaudronnées de moût préparées au sucre,
 le dans les cuves, et, je le crois aussi, le thermomètre de
 ation; quoique Chaptal ait donné une œnologie théorique
 es vineux, notre vin est sans doute, depuis mille, deux
 s, un vin de quatorzième siècle.

ez-vous maintenant l'histoire des bois? a poursuivi ce
 abit bleu. L'ancienne ordonnance des eaux et forêts les

avait conservés ; elle avait un grand défaut , Aujourd'hui on ne cesse de s'occuper de la r rêts. L'Europe n'a que neuf espèces de bois pente et au charronnage ; l'Amérique septem quante : notre gouvernement en fait distribu graines ; il donne des médailles pour des plant a proclamé les heureux essais des plantations sables en pins maritimes , qu'a faits Bremon bords des routes , les bords des rivières , les terrains , qui ne peuvent donner que du bois , il faudrait des lois coercitives. On vient de rec velle administration dont les forestiers sont to je ne sais s'ils feront reverdir les forêts.

SEPTIÈME HABIT BLEU. O mes amis les j théologiens ! a dit un autre de mes anciens can nez de célébrer successivement l'état actuel de magnifique spectacle dans les différentes partie offrira au Créateur , lorsqu'il verra rouler à s non telle qu'elle est sortie de ses mains , vêtue verte , mais vêtue d'une robe toute découpée et en clôtures , toute diaprée de labours , de moi de vergers ! car , de même que , lorsque les fru a délégué à la lumière du soleil la puissance de mûrir , de même il a délégué à l'intelligence hu de donner cette dernière façon , ce dernier asp terre.

La charrue de l'Europe a depuis long-temps bientôt il en sera de même de celle de l'Amér de l'Asie est plus lente ; celle de l'Afrique est l fois la France a inutilement voulu , à cinq siècle domicilier par la force des armes. Si maintenant cette vaste région , si fécondée par les feux du j et tranchant , elle y enracinerait à tout jamais !

Et le prix , le prix des denrées ! ont crié plus On n'a pas répondu ; l'hôtellerie s'est vidée.

DÉCADE XIX.

LA DÉCADE DES MONTAGNES MANGÉES.

« Vivant Robert, l'expression d'homme de loi s'en va; celle d'avocat revient. Ces jours-ci, nous a-t-il dit, j'étais sur le pas de la porte : Sortirai-je, ne sortirai-je pas ? Je balançais en regardant les gros nuages noirs, qui s'approchaient, qui s'éloignaient. Deux hommes, fort animés, m'abordent. L'un d'eux me parle ainsi : Monsieur l'avocat, j'ai parié qu'on pouvait manger une montagne; ai-je perdu ? — Voyons.

Il y avait quarante-cinq et peut-être cinquante ans que Jean Jean avait acheté le plomb du Cantal, s'y était domicilié; on vient d'en faire descendre. Jean Jean s'y était marié, et il avait eu des enfants comme l'on en a dans les montagnes de l'Auvergne, c'est-à-dire par douzaines; ses enfants s'étaient aussi mariés, et avaient eu aussi des enfants comme l'on en a dans les montagnes de l'Auvergne. Toutefois Jean Jean ne comptait pas cent quarante-quatre enfants ou petits-enfants, mais il en comptait un grand nombre, tous bien constitués, mais un peu fainéants. Ils n'avaient cessé d'emprunter du blé, de faire moudre, de négocier, sur le crédit de leur père, qui ne cessait de dire : Mes enfants ou moi, leurs enfants ou moi, c'est tout un : vous n'aurez rien qu'avec moi. A la fin on se lassa, et Jean Jean vint s'amonceler sur la tablette de sa cheminée des liasses de papier timbré. Ses amis, dit-il un jour à ses créanciers, qu'il avait convoqués sur une grande pelouse et qu'il avait rangés en un grand cercle autour du notaire, point de frais, point de colère ! Je vous paie tout; chacun de vous aura un morceau de mon Cantal ou de ma vignoble de Campouries. Le notaire parla à son tour et dans un plus profond silence. Messieurs, dit-il, aucun de vous ici n'a plus

Qu'en France le prix commun de l'arpent de champ est de 100 fr. ; — Que celui de l'arpent de pré est de 700 fr. ; — Que celui de l'arpent de vignes est de 900 fr. ; — Que celui de l'arpent de bois est de 800 fr.

Tout le monde inclina la tête en signe d'assentiment. Toutefois, continua le notaire, les biens du sieur Jean Jean, sur les-

quels nous sommes , ne peuvent être évalués
semble qu'ils doivent l'être à ceux-ci. Et ils le
rête. Voilà aussitôt des clameurs ! les créanci-
taux du notaire soit abaissé. Le gigantesque Je-
sur ses pieds, tenant d'une main son grand bât
grand flacon plein de vin. Tout le monde dans n
vous savez, a sa tasse : tout le monde tendit sa

Messieurs, continue le notaire, nous venons
de terre en argent ; maintenant, d'après les tau-
le en grains.

Les années ont été si désastreuses , nous av-
de blé des provinces voisines , que personne n'a
prix commun du quintal marc de froment est
du seigle de 6 francs 10 sous, celui de l'orge d
de l'avoine de 4 francs. Vous êtes tous d'accor
vous savez que le prix commun de la France
fait celui de notre pays d'herbages, il faut l'é-
criaient les créanciers. Non, non ! criaient tou-
grands et petits. Le notaire, voyant que le bru-
minuer augmentait, frappa de son calemar sur
Jean, si intéressé au silence, prit en même temp-
ton, son grand flacon : tout le monde tendit sa t-

Les bouchers, qui étaient en seconde ligne, ca-
blatiers , parurent. Prix commun de la viande
d'une voix forte le notaire au milieu de tous ces
sanglants , le voici :

La livre de bœuf 8 sous, de veau 12 sous, de
de porc 10 sous.

Mais comme nous sommes ici dans un pays
conséquent de viande, il faut baisser d'un cinquiè-
tant ! crient les bouchers. Si ! si ! crient les jeu-
deux côtés on s'obstine, on se provoque. Messieu-
le notaire aux bouchers, vous avez des couteaux
fants n'ont que leur innocence : n'avez-vous pas
temps Jean Jean, qui avait eu la prudence de ne
ton , présenta le flacon nouvellement empli : tout
sa tasse.

Tout le monde reprenait paisiblement le che-
c'est le village qui est au couchant du Cantal , les
enfants se jetèrent sur l'herbe , les bras ouverts
terre. Adieu ! adieu ! pauvre Cantal ! nous te
pleurs et des sanglots à ne pas finir. Le notaire,
dit : Levez-vous , mes jeunes amis , levez-voi-

ez vu comment on a mis votre Cantal en arpents de
s arpents de terre en argent, l'argent en blé, en viande.
ez mangé ce blé, cette viande; vous êtes rondelets, frais
s; vous emportez chacun avec vous un joli morceau du
C' rai! c'est vrai! s'écrièrent les enfants en riant et

ni ne ni ne itait; il s'en allait tout
Jean? lui dit le notaire;
avez lieu de l'être, car
pr tout le , vo ne le devez plus, et
é d'un gr no , lui dit Jean
, es, vous au i ce qu'au spiri-
u v êtes les es de nos secrets. Je
i donc qu'a la révolution, lorsque j'étais coiffé
b t r et par dessus de mon chapeau neuf,
it, le au me, au vin d'après vèpres, roi du Can-
ou du Cantal; je vous avoue que cela me faisait plaisir;
ne, depuis la révolution, me voilà tout simplement Jean
me devant. Mais on dit que le général Bonaparte va se
, et moi Jean Jean je redeviendrai aussitôt roi après
Oh! mon ami, lui dit le prudent notaire, qui craignait
les anciens jacobins de village, depuis quelques années
emps des rois est passé, et souviens-toi que, si le premier
se fait nommer roi, et que tu reprennes, comme tu le
premier métier de marchand de ferraille, mitraille à
, tu verras avant peu sa couronne tomber dans ton pa-

DE XX. — LA DÉCADE DES RIVIÈRES BUES.

Robert, s'est écrié Gervais, dans votre Auvergne vous
ntagnes; eh bien! dans nos Cévennes nous bu-
ueuves. À votre tour, écoutez-moi.
us mes caves pleines; mon cousin de Montpezat le sut.
chez moi un après-midi. Mon cher cousin, me dit-il,
vieux; je veux enfin mettre, non pas de l'eau dans mon
ais du vin dans mon eau. Vous connaissez au Mont-Joux
etit bien, moitié champ, moitié pré, qui environne la fon-
u'on nomme la Loire, parce que cette rivière y nait; or,

il vaut , suivant moi , tant. — C'est vrai , lui dit-je : donnez-moi dix pièces de votre vin rouge de ' de votre vin blanc ; je vous le compterai à dix fr au prix général du vin de ce pays , et même des moins , je le crois ainsi : car , en ma vie , j'ai dû diablement bu. — Votre prix est raisonnable. — hectolitres d'eau-de-vie de soixante francs l'hec raisonnable. — Deux hectolitres de cidre à sept tre. — C'est raisonnable. — Et , comme je veux joignez-y enfin deux hectolitres , une petite fut huit franc l'hectolitre. — Ce n'est pas raisonnable de la bière. — Vous en achèterez. — Effectivement j'en avais à posséder la source d'un fleuve qui divisait deux , j'en achetai , et l'acte de vente fut passé.

Moins d'un an après , mon vendeur et moi , nous contrâmes dans la rue ; il avait l'air de quelqu'un qui faisait une demande ou une prière. Monsieur Gervais : j'ai bu toute la Loire. Eh bien ! lui répondis-je : sur mon chemin , vous ne devez pas avoir soif.

DÉCADE XXI. — LA DÉCADE DU POT

Robert ! Gervais ! a dit Armand , dans notre loi : nous faisons aussi comme vous des prodiges : car d'un côté nous faisons sortir de grands troupeaux de moutons et de l'autre votre tour , écoutez-moi , je vous prie.

Du temps qu'on décapitait , comme un parricide , celui qui avait trouvé plus beaux , plus brillants , plus solides , plus palpables , quatre-vingts beaux douze que quatre assignats de mille francs , le *cammassier* , ou tête de *mas* , de hameau , du hameau du mont , dont les humbles fonctions étaient la levée des royaux , soit seigneuriaux , soit curiaux , qui voyait la tête , mais qui voulait aussi garder son argent , qu'il avait tre-vingts ans de vie et de travaux , il avait amassé bien d'autres , le mit dans un pot et le cacha dans la cave. Les fils , qui ont hérité du champ , surtout du pot , ont été que deux fois : la première pour remplacer les bœufs épizootie locale avait fait périr.

il d'abord acheter une belle paire de bœufs, 400 fr.; chèvres, 360 fr. Ensuite il fallut encore, pour porter la farine, deux chevaux de la taille et du prix des chevaux, 600 fr. — Au pot! au pot!
 et deux mulets, 800 fr.; deux ânes, 120 fr. — Au pot!

et cinquante brebis, chacune à 9 fr.; trente moutons, 14 fr.; six chèvres, chacune à 12 fr. — Au pot! au pot! encore les jeunes héritiers.

et cinq porcs, 200 fr.; quatre pourceaux, 50 fr. — Au pot!

à nouvelle fois ils voulaient acheter des brebis de Flandre, le prix est de 80 fr.; des mérinos, dont le prix de chaque est de 120 fr.

été épiés par gens qui avaient aussi besoin d'acheter du vin : ils trouvèrent le pot vide. Je laisse à penser de quel air ils se mirent à rire; ils brisèrent et rebrisèrent le pot. Il n'en reste plus rien.

XXII. — LA DÉCADE DE L'ÉCOLE DES CRIS.

certes, nous appelons dans le Midi, comme à Paris, un onguent pour les blessures; mais nous appelons aussi nous qui sommes les maîtres de faire et de refaire notre langue locale, nous appelons aussi baume une grotte, une caverne. Nous en avons plusieurs autour de Rodez, et notamment d'un riche village, deux tout près l'une de l'autre. Je me souviens d'un des soirs de l'hiver dernier, qu'il était déjà nuit, de deux ouvertures maçonnées en forme de portes; j'entendis d'une comme un vaste instrument grave, devant l'autre d'un autre comme un vaste instrument aigu, qui faisaient ensemble comme un accord d'octave. Quelques jeunes filles entraient par l'une; je les suivis. J'aperçus au fond, entre quelques bancs de colimaçons remplis d'huile et garnies d'une mèche brûlant très économiquement, une vieille femme qui criait et faisait crier par de jeunes filles de seize à dix-sept ans, dont elle imitait ou modulait poliment la voix : Ma belle enfant! allez, adoucissez les sons, et, au contraire de Paris, faites

la dernière syllable longue. Ici l'on dit :
Paris : Mēs gōrs pīgeōns!

Toujours comme à Paris, rendez bonne
chandise.

Mon écuellée de blanc caillé! 5 s. — M
douce! 5 s. — Mon beurre de montagne, 1
fromage de la Guiole, la livre! 8 s. — La d
9 s. — L'oie grasse! 2 fr. 10 c. — La gra
3 fr. — Le chapon pailler! 1 fr. — La pou
La canne grasse! 12 s. — La paire de pig
Bonne huile de Provence, de Languedoc
Bonne huile de noix, bonne huile vierge, la
fondant, miel fondu, miel de millefleurs,
Amandes douces, amandes de Millaud, la l

J'entrai dans l'autre baume. Je vis un hom
professant aussi, entre des coquilles de colin
jeunes garçons de ferme.

Les deux décalitres de maïs, de millet,
gnes, 1 fr.; — de pommes de terre, 50 c.;
— de pruneaux, 2 fr.; — de cormes, de nèt

Ces écoles de cris m'avaient paru assez
mandai, la semaine dernière, à des gens c
naient toujours. Non, me dit-on, elles sont
sertes. Ces baumes sont spacieuses, obscur
filles s'y sont perdues; les pères et les mère
porte, et, depuis, l'école des jeunes garçons n

DÉCADE XXIII. — LA DÉCADE DES V

Voici l'histoire d'un million de Français,

Les valets des campagnes sont nés dans
va sans dire; j'ajoute que les valets des vill

Tout le monde ici connaît la grande ferme
vérac, dont le riche fermier partage volontie
gras et succulent chapon que chaque soir on
lai un de ces jours lui en demander ma part. l
pas les chaises furent rangées autour du feu,
Je voudrais bien parler à Jantou, Petit-Jea
Jantou parut. Jantou est premier dignitaire

de cette grande ferme. Monsieur Jantou, lui dis-je, ne rais-je, par votre obligeance ou celle de vos amis, connaître divers degrés de gain, de considération, de bien-être, de être, dans les différentes parties de la domesticité des cam-

Oh! Monsieur, me répondit-il, vous ne pouviez mieux adresser; vous n'avez besoin que de moi. Je vais vous connaître la vie. Il me la conta, et à mon tour je vous la conterai, non mot pour mot, mais sans rien y ôter, car j'y ajouterai parfois quelques observations qu'il sera facile de reconnaître pour ne pas de Jantou.

Je suis, me dit-il, le huitième des quinze enfants de feu mon père, que je ne puis nommer sans me rappeler avec des larmes la reconnaissance l'éducation religieuse et laborieuse qu'il nous donna. Mon frère, qui était, depuis quelques années, majoral des plus grosses fermes, vint chez nous, un soir, me prévenir, en me disant que j'étais assez âgé, ou du moins assez fort pour aller servir, qu'il était enfin temps de décharger de ma boue notre pauvre maison. Je t'emmène tout à l'heure avec moi! Aussitôt mon père, ma mère et la famille m'embrassent; je pars. Nous arrivâmes à la grande ferme de Varès, qu'on sonnait la cloche du souper; nous entrâmes. Je n'avais jamais vu une aussi grande cuisine, une aussi grande cheminée, une aussi grande salle. Je fus ébloui de deux lampes que pour la première fois de ma vie je voyais en même temps allumées. L'une était pendue au bout d'une longue table, l'autre au bas. Tout le monde se leva; je tremblais de frayeur et de respect. J'allai m'asseoir tout près d'un petit garçon de mon âge; je le regardai faire, manger; j'attendis, je fis comme lui. Tout à coup, vers le milieu du repas, le maître valet porta ses regards sur mon petit camarade et moi. — Rogas! puotier! changez de place; rogas, mets-toi là-dessus. Ici, ajouta-t-il en riant, les ordonnances ne veulent que le puotier, le gardeur des dindons, des plus petites bêtes, de la basse-cour, de la basse-cour. Le puotier, rouge et confus, se leva, prit ma place en disant: Voyez comme de tout temps les puissants du monde s'entendent! C'est parce que mon camarade est frère du jorol qu'on me fait lever.

Le coup d'œil général de la table m'avait saisi d'admiration.

À la dernière place était assis, je viens de le dire, LE PUOTIER, ainsi appelé du vieux mot français *piot*, aujourd'hui dindon, d'où nous avons fait le mot dindonnier. Notre dindonnier était ailleurs un bon petit garçon, et si la milice l'a pris, je ne serais étonné qu'on me dit maintenant qu'il est capitaine, tant il était brave. Il ne put dormir, tant il était fier; le lendemain, bien

que son salaire fût de neuf francs par an, on de monsieur et deux vieilles paires de souf il disparut au point du jour.

Au dessus du puotier était assis **LE ROGI** appelle le plus petit berger. J'ai déjà dit que je parle comme dans nos fermes. Mes gag francs secs.

Au dessus était assis **L'ÉGOSSIER**, le ga juments; on pourrait l'appeler aussi et plutô dinairement un jeune garçon de douze, treize ou vingt francs de gages.

D'un côté l'égossier me coudoyait; de l'a **VACHER**, qui est souvent un bon vieil homme dans cette place, les invalides! Il a vingt-ci deux hivernes, deux brebis **nourries** et un m

Venait ensuite **LE BASSIBIER**. Les brebis les brebis antenoises s'appellent ici les *bassi* le *bassibier*, qui, avec son **visage** d'adolescen au chapeau, ne fait pas encore grand peur a déjà commence à faire peur aux mères. Mén cher.

Il avait au dessus de lui **LE PASTROU**, pâtre; mais l'expression n'est pas exacte, ca le second grand berger, le lieutenant génér et il s'approche du haut bout de la table. Ses francs et quatre hivernes avec sa toile.

Au haut bout de la table, du côté gauche tôt siégeait **LE MAJORAL**, le grand berger, était là dans toute sa gloire; il était le prem moi, j'étais le dernier. Il me regardait avec maison; je le regardais avec crainte. Le ma ou trente hivernes, c'est-à-dire un petit tr pendant sa toile n'est pas plus grande que cel salaire n'est que de quinze francs, pas davan

Au dessus, du même côté, s'asseyait, si on dit aujourd'hui, trônait **LE BOURIAYRE**. I pelle une ferme une *borie*; de ce mot on a fai directeur de la borie. Dans les provinces du n le bouriayre, ainsi que dans les provinces du mais ce n'est que dans celles-ci qu'on l'appell grand valet, premier domestique, grand don des plus hautes dignités de l'ancien empire riayre n'a que sa part de toile, mais il a ses l

hivernes ; il a , ce qui est d'un

l'autorité, le commandement sur
aussi dans les provinces du nord.

, vis-à-vis le bourlayre , était assis

e bouvier ; mais ce nom est mal

ra , et il faudrait dire le *buannier* ,

il dire , au lieu de bouvier , boeufier.

oreilles ce mot est mal sonnant , ridi-

qu'il le soit en lui-même. Le botier

ne francs et sa toile.

a , au dessous , *citrd* , que les Gaulois

Comme de raison , le trabotier était

. Le trabotier a cent francs de gages ,

mètres de toile. Je dois dire aussi

si iermes il y a un trabouraiyre un peu

LE FOURNIER , assis au dessous du

-dix francs de gages . quatre hivernes

le fournier est le plus leste , le plus

ours un cas de conscience de pincer

au , et d'en faire de petites galettes pour

s sont le commun, le peuple de la ferme ; ils m'é-

grand nombre ; j'en comptai jusqu'à dix, tous

soixante francs , quatre hivernes et leur toile.

maître valet a assez mangé , tout le monde a assez

nd il se lève tout le monde se lève. Après un mo-

e générale , il se leva , et immédiatement après

oux. La prière du soir fut récitée par la ménagère.

res quelques moments de silence , pendant lesquels

fut censé dire les prières de la pénitence imposées

seur , tout le monde se leva et alla se coucher. non

ans les provinces du nord , dans un lit de planches,

de plumes , mais dans un lit de planches et

à la couverture n'est souvent faite qu'avec des chif-

, couleur par couleur, industrieusement cousus, en-

, on fut sur pied au point du jour , et , après

à maison ou aux environs , on dina vers les

Un co le dîner. On ne corne pas les repas qu'on

le nord, au lieu de la corne ou de la co-

ne.

gardés à table sont rigoureusement gardés

au labour ; la charrue du maître valet est la dernière ; mais quand on recommence , la dernière devient la première. Les travaux des champs sont en général fort durs , et souvent égalité de rang , et toujours égalité de rang.

Avant de venir ici pour être maître valet , j'ai servi vingt ans dans le Rouergue , l'Auvergne même dans le Limousin. J'ai vu que tous les maîtres valets à peu près à celui-là ; qu'à peu près aussi les valets , plus grandes ou plus petites , ressemblent à ceux de la Gascogne qui ont couru disent , de même , qu'ils n'y a pas de grandes différences dans les provinces.

Les temps qui ont suivi la révolution n'ont pas plus de grandes différences. Notre pain n'est que du seigle ou de l'orge mêlé d'avoine ? et n'est-ce pas toujours une grande coupe d'eau , que le seau à la fin du repas ? Les jours de travail , sont si vêtus que de notre chemisard ou blouse du dimanche avons-nous de plus bel habit que le dimanche ? Il est vrai que maintenant nous sommes ex-emptés que nos jeunes maîtres ne sont plus exempts lorsque le tambour de la réquisition ou de la conscription ils sont obligés de venir se ranger côte à côte quelques jours après derrière nous , lorsque nous sommes.

Jantou , qui n'était pas accoutumé à être si écouté que dans ce moment , ne pouvait cacher sa joie et combien il avait de plaisir. Monsieur , aussi vous parler , si vous le désirez , des choses de ma famille ou ma parenté en ont fourni de tout à dire-dis-je.

Peut-être n'y a-t-il pas de JOCKEYS ? — Si. a. J'avais un tout petit cousin , rogas dans un jour plut à une dame ; elle lui proposa de le suivre avec la dame plut à mon petit cousin , qui eut un beau un beau galon d'or , qui eut les cheveux coupés à francs , vingt francs , trente francs de gages.

Ni peut-être de DOMESTIQUES. — Oh ! car la classe des serviteurs appelés domestiques est si nombreuse. Mon frère aîné dit un jour à la famille de venir avec le domestique à la ville ; j'ai assez porté une veste de maître valet. Il s'en va à la ville , et véritablement il est valet , qui lui donna le vieil habit dont il était valet ; et comme mon frère avait une plus belle

tance , les plaideurs le prenaient souvent pour l'avocat. Mon
eut d'abord deux cents francs , ensuite deux cent cinquante
, ensuite trois cents francs ; il n'a guère eu de meilleurs
Monsieur Jantou , lui dis-je , en reprenant la série de ques-

a-t-il (LAQUAIS ? — Avant la révolution , mon oncle ,
de suque chez un chanoine , fut emmené à Toulouse ,
, grande maison , il devint laquais , à habit écar-
d'or sur toutes les coutures , et à cinq cents francs

a-t-il des VALETS DE CHAMBRE ? — Mon grand beau-frère ,
d'un curé , avait appris à lire et à écrire ; il avait fait une
de ses classes. Il avait belle plume , belle langue , et sur-
e lle ; il avait lu des romans où les valets de chambre
retières aux grandes dames. Il part pour Paris
ve les. Il n'eut qu'à se montrer pour être valet de
re. Je n'en sais pas davantage , si ce n'est qu'il ne portait
de livrée , qu'il avait huit cents francs de gages pour s'acheter
odorante , bas de soie , épée.

des MAÎTRES D'HOTEL ? — Oui , il y en a , ou du moins il
avait. Tout le monde , ici , peut encore s'en souvenir , car il
sefois ici avec les équipages de son maître , qui lui
.. combien diriez-vous ? qui lui donnait deux mille francs.
ce maître d'hôtel venait ici , il portait un chapeau bordé
point d'Espagne , dont le village était tout ébloui. Un jour il
ut , par amitié d'enfance , aller servir chez le baron de Lu-
, seigneur de notre paroisse ; ce jour il faisait chaud , lui seul
le chapeau sur la tête et sa belle épée au côté ; il prenait
mains des valets tous les plats et les plaçait sur la table. A la
du repas , il s'en alla , de crainte que monsieur le baron le
ât suivant sa coutume de manger à côté de lui. Et que m'é-
ce maître d'hôtel ? c'était mon propre oncle , le frère de ma
re.

Et des INTENDANTS ? — Oui ! oui ! il y en avait du moins un ;
l n'a voulu nous reconnaître pour ses parents qu'à la révo-
. Il venait se réfugier dans la maison où il était né ; ma
mère et mon grand-père lui fermèrent la porte sur le nez.
ns son bon temps , cet intendant de la maison d'un ministre
it plus puissant que l'intendant de la généralité , et bien plus
be. On dit qu'il cacha son trésor dans un grand jardin , mais il
sut pas cacher sa tête ; il fut pris , il périt.

DÉCADE XXIV. — LA DÉCADE DES 1

Armand, Armand ! c'est assez , a dit ;
parler aussi.

Maintenant voici l'histoire d'un million
toire des servantes.

Figurez-vous dans un de nos plus pau-
vre maison , mais non , vous ne vous la figu-
figurez-vous en même temps , se tenant pr-
porte , quatre belles filles , mais non , voi-
pas assez belles. Leur beauté était de genr-

L'une , l'aînée , avait les formes massives
qui sortit de la maison. Prunier , dit-on ,
voudriez-vous me donner une de vos
Une ! je vous les donnerai toutes les q-
faire ?

UNE SERVANTE DE FERME , lui répon-
bon fermier des environs. Margot le suivit,
porcs , les appeler en battant le cul du ch-
du grain aux poules , couper les choux ,
l'usage des grandes Bourines , cinq poigné
Margot , pour tremper les écuelles de la s-
à chacun des valets assis à table ; Margot
debout derrière eux , mangeant la sienne
commandements , eut trente francs de sa-
toile , et peut-être une ou deux petites hiv-

Margot ne cessait de dire : Je sais qu'il
toffe pour UNE MÉNAGÈRE. En effet , au-
nées , Margot avait si bien fait les yeux do-
mestiques , si bien coqueté avec le fermi-
fermière et ses filles , que le lende-
Jean elle fut proclamée p-
quitta le nom de Margot , s'app-
du moins les plus petits , lui j-
peau. Elle ceignit la ceinture des clefs ou-
teau avec lequel elle découpait , juste co-
une omelette à la farine , une longue tra-
huit , vingt portions , ni plus ni moins , et

le rang. Quelle heureuse vie que celle de Margot, je
nds, de Marguerite ! Continuellement on lui demandait,
llement elle donnait ses ordres ; elle était, pour ainsi
bouriayre de la grande cuisine. Un gros salaire accrois-
re sa gloire : elle avait quatre-vingts francs, trois hiver-
toile. Elle avait une paire de souliers neufs et le plat
de feutre du pays.

erite était belle, mais Jeannette, sa sœur, l'était davan-
arguerite, du temps qu'elle était encore la jeune Margot,
que sa sœur entrât dans la ferme où elle était. Il faut,
le, que j'en fasse une SERVANTE DE VILLE. Parmi les
où la jeune Margot allait porter du lait, il s'en trouva
a maîtresse. après avoir rudement souffleté sa servante,
la porte. La jeune Margot n'était pas loin, elle applaudit
istes soufflets, maudit l'insolence de cette servante, en
posé de sa douce petite sœur. La douce petite sœur fut
appelée.

éussit, et si bien, que, peu de temps après, elle fut
e dans une riche maison où l'on cherchait une FEMME

RE. Elle fut agréée. Ses gages de servante n'étaient
uante francs, ses gages de femme de chambre furent
e-vingts. Jusque là son tablier, comme celui des ser-
e ferme, avait été gris, de bure grise. Alors elle prit le
er blanc, à petite bavette et à grandes poches carrées,
st, auprès de ses compagnes du village, était une mar-
upériorité, un sujet d'orgueil, tantôt, auprès de ses maî-
t de leurs pareilles, une marque de servitude, un sujet
ation. Son tablier était devenu blanc. Ses mains devin-
ore plus blanches. Auparavant, elle travaillait du matin
elle ne fit plus rien qu'habiller, déshabiller, coiffer, dé-
ses jeunes maîtresses, tourner sans cesse autour d'elles,
mais pouvoir être aussi jolie, ou se montrer aussi jolie.
e était encore, pour les endormir, ou pour les désen-
le leur lire des romans, des comédies, et elle y pouvait
l'importance des valets et des soubrettes avait aujour-
ssé ; qu'ils ne faisaient plus de mariages, même sur le

jeune fille avait trouvé trois divers noms dans son nom
eth, et elle les avait pris successivement, suivant la pro-
de ses diverses fortunes : elle s'était d'abord appelée
, ensuite Babet, et enfin elle avait passé au beau nom
C'est qu'elle espérait être une FEMME DE CHARGE ; mais
tait encore nullement faite pour cela, car les fonctions

d'une femme de charge sont celles d'une intendant sous sa clé, le linge, l'argenterie, les bougies, le charbon, le bois, les provisions, le sucre, les conserves ; sa mine doit être sévère. Elisa était riante, douce, gracieuse. Aussi vous êtes vraiment faite pour être DEMOISELLE. Elisa rejeta cette idée comme une chose impossible. Un tablier noir ! disait-elle, m'asseoir dans un fauteuil, d'une grande dame ! aller recevoir, puis annoncer au haut monde qui viendrait la voir ! Moi aller à la dame dans ses visites ! Cela serait, qu'on ne peut croire, que je ne le croirais pas. Non, non, elle le fut, dans moins d'un an, chez une bonne ou comtesse ; je crois plutôt que c'était une dame qui ne put jamais être payée de ses gages.

DÉCADE XXV. — LA DÉCADE DES

Je m'arrêtai, l'année d'avant la révolution, de la Limagne ; un assez grand nombre de femmes étaient, assez près de moi, assises sur un banc. Elles disputaient. Oh ! ma famille, mes sœurs, grand'tantes, cousines de tous les degrés prouverais, toute l'élection. — Mes nourrissons, siégeant au présidial. — Quant à moi, un avocat me doit son lait à quatre francs par semaine, une vieille femme. — Son fils me doit le sien, au double, disait une jeune femme. — Moi, je ne puis pas le lait et le tablier pour avoir nourri un procureur, pour le reste.

Maintenant, j'ajouterai, moi, que dans les départements les nourrices sont recrutées par communes ; il en faut vingt mille. Certes, je ne puis pas le registre des meneurs et celui de leur officier de police me disait aussi combien de lait de nourrice, me disait combien de contraintes, d'emprisonnement, disait bien d'autres, si j'avais voulu aller jusqu'à la fin.

Que j'ajoute un mot : la nourrice de Louis Béguin du royal enfant que vingt-quatre francs

1. ximilien vendit le sien un gros assignat de deux mille
 1. il manque au musée historique les petits béguins des
 s célèbres, avec le prix qu'ils ont valu aux nourrices.

DÉCADE XXVI.

LA DÉCADE DES ANCIENS VILLAGES ET DES
ANCIENS VILLAGEOIS.

Jeunes gens , vous voulez que je vous fasse l'histoire des an-
 villages et des anciens villageois : soit. Vous voulez qu'elle
 om nce aux premières années de notre siècle , déjà si éloi-
 votre bel âge : soit, soit. Sachez d'abord que les villages
 reois avaient deux aspects : l'un , le beau , le riche , celui
 u côté du château ; l'autre , le pauvre , le pailleux , celui du
 côté du village.

J'arrive , nous arrivons à l'avenue du château : je m'approche
 e quelques villageois. Mes amis ! à qui cette grande pièce
 eau ? — C'est l'étang du seigneur. — Et toutes ces nasses
 xées , et tous ces filets toujours tendus ? — C'est la canardière.
 — Mes amis ! voyez donc ces quatre ou cinq cents pigeons qui
 ont manger toute la récolte de votre champ. — Ils en ont le
 roit , ils sortent du colombier seigneurial. — Mes amis !
 h ! que j'aime ces belles grosses fermes , entourées de ces
 vastes champs , de ces vastes prairies ! Vous avez ici des pro-
 priétaires bien riches. — Monsieur , ce sont les fermes du sei-
 neur.

J'arrive au tourne-bride , et derrière la grille nouvellement
 einte , dorée , et les boulingrins d'une verte pelouse coupés de
 chemins artistement contournés , sablés , s'offre tout à coup à
 mes yeux le château comme panaché d'élégants pavillons ; une
 nombreuse livrée çà et là bourdonne. Entrez , Monsieur , en-
 rez , me disent ces villageois , vous verrez combien le dedans
 est beau et surtout riche. Les ustensiles de la cuisine sont en
 argent massif , et quant à la vaisselle , cela va sans dire. — Fort
 bien ; mais quel est cet homme si fier que j'ai salué , et qui n'a
 pas daigné me regarder ? est-ce le seigneur ? — Oh non ! c'est
 d'affaires , qui est bien autrement méchant. Si vous de-
 ez ici , vous le verriez continuellement parcourir les rues

du village tenant sous le bras un livre couvert luisant, nommé la liève, le cuilleret, où est é doit, ce que chacun a payé, appelant tantôt l'un l'autre. Où vas-tu donc si vite ? tu me dois la rente ; tiens ; toi, une poule ; toi, une demi-poule ; toi, une poule ; toi, un sou ; toi, un denier ; toi, un autre. Je suis bien fâché que le seigneur n'ait absoluement acheter une bonne canne de jonc. Si vous me le colère, croyez-m'en, j'appellerai un notaire ; il le reconnaitre, et vous paierez les frais d'un gros sillon nouvellement réparées, les fourches paires viennent de faire relever, ne sont pas, comme on dit, de faire un plaisir de le dire, ne sont pas, songez-y, chiens.

Bientôt nos villageois m'avertissent. Monsieur voilà le seigneur. Tout le monde est chapeau à Versailles, lorsque l'huissier a crié : Le roi ! le roi ! la cloche du dîner ne tarde pas à sonner, et le seigneur surpris qu'un homme bien couvert est descendu à la messe me fait inviter poliment à lui donner la préférence. On festine ; on se lève, on lit la gazette, on fait de la cour aux dames, d'autres fois on chasse, on pêche, d'autres fois on est fort désœuvré, on était les quarante mille et quelques châteaux, on était égards, ressemblant à celui de Voltaire, à celui de Bach, du financier Helvétius, à ceux où Rousseau a passé si grande partie de sa vie, où il l'a terminée ; toi, moins, ressemblant à celui où Diderot a marié sa

Jeunes gens ! c'est pour les loisirs du château. On allait dans les champs, dans les prés, dans les villages que le château dormait jusqu'à midi que le village se levait le jour ; c'est pour que le château eût des hors-d'œuvre des sucreries, fit fête, que le village se nourrissait et jeûnait. D'un côté, du côté de la faiblesse, dureté ; d'autre, du côté de la force, durée de la faiblesse. Le château fort, aux murailles de six pieds d'épais, s'était un beau château sans machecoulis, sans meurtrières, de plus en plus fort, de plus en plus défendu par l'ancien seigneur féodal, couvert de fer, s'était changé en seigneur vêtu de satin brodé de paillettes, en un

Le bon temps ! j'entends pour le seigneur. Si le seigneur se joie, tout le village se réjouissait ; s'il était malade, tout le village était dans la tristesse ; et s'il mourait, tout le

ou du moins son église s'entourait d'un litre, d'une ceinture.

Il y avait encore dans les anciens villages une autre espèce de bâtiment ou de grand bâtiment qu'on appelait la grange dîme, où, suivant les saisons, les villageois amenaient des chevaux, des veaux, des pourceaux, des chevreaux, apportaient des dindons, des poulets ; apportaient des gerbes, des fèves, que sais-je ? Apportaient de la laine, de la farine, des noix, du gland, des fruits, que sais-je ? du foin, du bois, des bœufs, que sais-je ? Apportaient les dîmes blanches, les dîmes vertes, que sais-je ? les dîmes des pois, des lentilles, des fèves, des milles, des dragées, que sais-je ? Mais n'est-ce donc pas assez ?

DÉCADE XXVII.

DÉCADE DES VILLAGES ET DES VILLAGEOIS PENDANT LA RÉVOLUTION.

La révolution eut la volonté sainte et pure ; toutefois, en peu de temps, ses mains furent souillées, surtout dans les campagnes, les bons paysans, libérés de la rente et de la dîme, ayant vu leur chaumière, devenue maison de citoyen, le feu à la broche, la barrique, s'aguerrissaient au milieu des taules, du vin, des orgies, à l'incendie, au pillage des châteaux, au nom de représailles, de juste vengeance. Mais voilà que la mort vient subitement frapper à leur porte ; elle emmène avec elle les hommes les plus jeunes et les plus robustes. Elle emmène, et cette fois sans tambour ; elle emmène les bestiaux, les grains, le vin, la laine. C'est le temps des assignats. On ne paie plus, mais on est payé en cette monnaie. Il n'y a plus, comme autrefois, les bonnes gens, que de l'argent carré. La terreur enrouée accourt. Tout tremble. Le comité de surveillance se ouvre. Le curé, le seigneur, les plus respectables de la famille vont mêler leur sang sur l'échafaud de la ville. Une maison des ermites, la pieuse maison des sœurs du désert, sont changées en maison de réclusion. L'église se vide ; la sacristie est inventoriée, dépouillée ; le clocher est muet. On cache son argent, on cache son pain, on cache son opinion. Tout se tait, tout est mort. On n'entend que

les animaux, que les oiseaux du ciel. Ces j
fin de la terreur. Le monde renaît. Les
la vie. L'argent reparait, et avec l'argent
Les instruments champêtres viennent de
reille ; on rit, on boit, on chante, on danse.
plus que jamais.

DÉCADE XXVIII.

LA DÉCADE DES NOUVEAUX VIL NOUVEAUX VILLAGEC

Comme en quelques années les villages
face ! Comme aujourd'hui ils se déploient !
ou s'élèvent des fondements au faite, ou s'
anciens murs, ou se recrépissent, se reblanch
se font grandes et riantes, tandis que les ch
ont perdu leurs créneaux, leurs girouettes,
les mains des comités révolutionnaires, qu'
dire par eux plumés, semblent craindre c
occupez-vous moins des villages, occupe
villageois. Dites que maintenant les villagec
lés, mieux nourris ; dites que leurs couleu
leur mine plus fière, leurs pas plus fermes
cette observation, je la trouve fondée. Je pe

Depuis la révolution, aux nombreux corté
succédé les exercices et les parades de la g
brillante de ses fusils neufs ; les solennelles
municipalité et du conseil général de la cor
triomphale dans les rues ; et c'est comme à
crient : Respect aux magistrats du peuple
nom de la loi ! proclamation ! proclamation
ché, du lavoir, se couvrent maintenant de p
ches de toutes les couleurs ; ils se couvre
nouvelles que le villageois lit avec avidité
sentir que les affaires de la France sont un
attendant qu'il sache qu'elles le sont aux tr
qui sera bien, très bien ; mais, pour parle
mais qu'il ne veuille pas les faire.

Nous croyions, quand nous nous sommes la dernière fois séparés, avoir terminé là notre chapitre.

Ce matin, il n'en a pas été ainsi. Mais quoi ! nous sommes tous les trois écriés ; mais quoi ! ce n'est là que le commencement du chapitre annoncé par le titre. Où est donc l'histoire de ce grand mouvement français, de ce grand mouvement révolutionnaire, réellement plus grand, plus sensible dans les campagnes que dans les villes, de ce grand mouvement agricole qui a ébranlé si profondément la vieille terre, qui a porté les arbres dans les forêts et dans les terres dédaignées, abandonnées depuis des siècles ? Où est la nouvelle France rurale ? où sont ses hameaux, ses villages, ses villageois en dedans et en dehors de leurs maisons, dans leurs ménages et dans leurs travaux ? où sont-ils depuis la Flandre jusqu'au Roussillon ? C'est vraiment le grand tableau, la grande peinture à offrir.

Depuis plusieurs jours nous le disions, mais nous ne le faisons pas. Gervais avait d'ailleurs peur qu'on nous opposât un autre grand tableau, une autre antique grande peinture d'un pays tout de villages, les Mœurs des Germains de Tacite, qui, a dit Armand, commence par la géographie générale de la Germanie, continue par les coutumes, les usages, les opinions, lesquels sont véritablement les mœurs, mais qui continue aussi par les annales, les lois, l'agriculture, la religion, l'état civil, le gouvernement, lesquels ne sont pas les mœurs, et le tout en belles, courtes, sentencieuses, prétentieuses phrases, charme des beaux-esprits de tous les siècles. Mais, dit en riant Robert, nous ne pouvons d'ailleurs, nous, faire du Tacite qui ait passé par dix mille plus de moines, et qui, par son obscurité, ou, comme vous voudrez, par sa concision, ait fait donner cent mille fois les écrivains. Doucement, doucement ! jeunes garçons ! s'est écrié le vénérable Gervais ; respect au plus grand historien de l'antiquité ! Ah ! mes amis ! pour les hommes de goût, le vieux Tacite sera toujours neuf. Ce qu'il y aurait à dire de Tacite, ce que, s'il vivait, fût-il de l'Académie des sciences morales et politiques, je lui dirais à lui-même, c'est qu'après avoir annoncé qu'il va faire connaître l'ordre social de chaque contrée de la Germanie, on ne trouve qu'une description militaire et fort sommaire. Mais prenez enfin courage, a continué d'un air gai Gervais : j'ai peut-être trop tardé à vous le dire, nous avons, nous, Trophyme de Marvéjols.

Trophyme ! Trophyme ! ont, avec un transport de satisfaction, répété Armand et Robert ; nous le connaissons : vive Trophyme !

Trophyme a été convié. Trophyme est arrivé aujourd'hui de fort bonne heure. A peine est-il entré, qu'il s'est jeté sur une

chaise. Je suis un peu fatigué, a-t-il dit, mes jambes. Nous avons tous les trois souffert, a-t-il ajouté, battu et rebattu bien du pays. Les trois ri en tâchant de cacher notre rire. **Pas** nous a été impossible de ne pas rire aux épreuves ; vous avez entendu dire que j'avais fait le tour de la France en société avec un diseur. Je conviens qu'il n'y a là rien d'impossible ; mais faire le tour de la France en société avec un jeune homme, membre du comité d'agriculture, cela ne serait pas plus, et cela serait si peu impossible que c'est ce que nous lui avons dit, vous devez, en ce cas, nous accompagner dans les campagnes des différentes provinces. — En attendant, prêt à vous parler de tous les pays, de tous les pays que nous avons passé. Ah ! lui a dit Robert, nous n'en faisons rien comme si nous en doutions, nous vous remercions de votre obligation. Une si grande, a ajouté Gervais, nous ne devons bien de croire que vous ayez été victime d'une bonne aventure, quoique vous soyez assez leste, pour, dans cette partie, avoir été bien servi par monsieur Gervais, vous vous y prenez de bien pour tout avouer. Eh bien ! ce que je vous ai dit, ce qu'on vous en a dit est vrai aussi. J'ai été adjoint, j'ai été aussi adjoint, non d'un diseur de bonne aventure, mais d'un homme de bien, car nous nous étions tous mis à croire qu'il y a moins à gagner en plaisantant qu'en leur faisant peur. Cependant il faut aussi que je leur disais, avec la mauvaise, quelquefois.

Ami Trophyme ! allons ! remettez-vous en route avec nous, et commençons par LE VILLAGEOIS DU NORD. — Soit ! venez ! d'abord dans le pays qui, suivant un célèbre écrivain, est le plus riche du monde. Quel est ce pays ? quel est ce pays ? la Normandie, c'est Arthur Young. Apprenez-moi que le plus de bestiaux est le mieux vêtu. Là surtout j'en ai vu la preuve.

Lorsque dans la Normandie les bonnes gens leur ont raconté leurs longs jours : Monsieur le sorcier ! monsieur le diseur, ne nous racontez pas notre mauvaise aventure. Je leur répète que la mauvaise aventure pouvez-vous donc avoir ? Vous ne pouvez pas moins de mourir de faim, car vous faites justice à la viande.

Dans toutes ces campagnes, a continué

de larges tablettes de grands pots de graisse de rognon salé, poivré, avec laquelle on assaisonne l'antique sou-choux.

repas pris dans les champs, l'aliment le plus ordinaire est le bouillie de sarrasin ; quelquefois, dans ces immenses plaines ent, dans ces mers ondoyantes d'épis dorés, la curiosité s'arrête devant une famille ou maisonnée de vingt, trente personnes, assises sur des escabeaux autour d'un grand bassin de cette bouillie, où chacun trempe la cuiller qu'il a auparavant trempée légèrement dans le pot au beurre, placé au milieu. Quel bon appétit ! quelle bonne chère ! quelle hilarité ! quelle gaieté, me direz-vous, le pain ! le pain ! de quelle couleur ! Je vous assure que tous les jours il blanchit, et que de plus il s'approche du pain chanoine ; c'est ainsi qu'on appelle le pain blanc.

Quant à l'habillement, il est comme la nourriture, simple et les hommes sont vêtus d'excellent gros drap de laine à côtes, larges chausses de Louis XII. Les femmes portent le corset de Jeanne-d'Arc, ce haut clocher de toile et de dentelle ; et l'antique parure des princesses capétiennes serre le corsage, et flotte au dessus de leur large jupe écarlate. Mais cette grossière nourriture, les grossiers habillements de ces pays envahiront donc les nobles pages de l'histoire ! Comment nous des trois quarts et demi de la nation française, his-torien de la bataille ? Sachez que la nation, que jusqu'ici on n'avait connue que dans les villages. N'arrêtez donc plus, et inutile d'ailleurs, vous voudriez arrêter la narration de Tro-

Quant aux meubles, a continué notre géologue diseur de aventure, mais venons auparavant aux maisons ; elles sont en général aujourd'hui bien bâties, et toujours de plus en plus nombreuses et plus couvertes de belles tuiles ; elles restent de plus en plus chaumières, à mesure qu'elles s'approchent de la rive du littoral, elles ne consistent plus qu'en un rez-de-chaussée délavé, grenier au dessus.

Dans ces pays, le mobilier m'a semblé être à peu près celui des autres pays. Où ne trouve-t-on pas le grand coffre, les quenouilles pour le père, la mère ; la grande table, les grands bancs, les bancs-selles, les selles, les escabeaux, le bois, les ustensiles de cuivre ou d'étain, le grand pot à trois anses, le grand plat, la grande gamelle des champs ? Vous vous arrêtez d'ailleurs, et avec raison, que là comme ici l'échelle des richesses se montre surtout aux meubles.

Je veux maintenant, et tout de suite, craindre prouver combien ma profession de diseur de ma ne aventure me donnait accès dans les mais faire connaître la domesticité de ce pays en ce tuculier et d'exemplaire. J'aime bien que là, maître donne à ses domestiques des vêtements gamaches ; j'aime surtout qu'on les intéresse tuels de la maison, en les gratifiant de vingt, vente d'un cheval, d'un bœuf, d'un tonneau de et les gens de travail y sont d'ailleurs, comme couverts d'une blouse bleue ; il y a de particulie le sont d'une blouse blanche.

Dans la riche et industrielle Normandie, la tre guère hors des jardins. Les champs sont le chevaux, des bœufs. Les bœufs, si je puis port du théâtre, sont les doubles des chevaux, c'est- que les chevaux sont fatigués, on laboure avec l quefois on attelle ensemble les uns et les autres

Je me hâte d'ajouter ici ce qui me reste à dire die : car si je passe dans sa belle vallée d'Auge possible de parler d'autre chose que de cette bel.

Les villages de la Normandie ont conservé l'a té par leurs pères en Angleterre, celui du couvr che de la paroisse sonne encore à neuf heures nom de retraite.

On parle des fréries, des nombreuses maison sins, tous fils, petits-fils ou descendants du mé mieux dans cette province : il y a des hameaux l tiques parentés, dont toutes les familles portent l citerai celui de la Gousserie, où tous les habitants celui de la Hénardière, où tous les habitants sont de la Gomondière, où tous les habitants sont C quelqu'un part, il va prendre congé dans tout quand il arrive, il est embrassé à toutes les porte villageois normands, vous passez dans certains c me chez les anciens, tous les âges, tous les se

Nous nous approchons enfin de cette belle v s'ouvre à nous. Ah ! représentez-vous au milie rivières un tapis vert de trente ou quarante lie présentez-vous cet immense tapis divisé en vaste par des haies plantées de merisiers. Voyez-le de de pommiers en fleurs ; voyez ici des groupes c struites en blancs torchis, couvertes d'un chaume

vous voulez savoir ce qui produit le miraculeux en-
t de cette innombrable multitude de bœufs gras, ar-
igres du Limousin ou du Poitou. Le voici : au prin-
antureux pâturages et forte ration de farine de grains
en automne, plantureux pâturages de regains, même
me ration. Monsieur le sorcier ! monsieur le sorcier !
on, la bonne aventure ! la bonne aventure ! Oh ! mes
bonne aventure, c'est d'être venu dans votre beau et ri-
la meilleure, c'est d'y rester.
e, d'autres fois, on me disait : Monsieur, mon bon
nous voulons savoir notre avenir, et que je répondais :
eux avenir est dans votre lucrative navette, dans vos
dans de toiles de dentelle de colicot j'étais encore

Vilaines, hideuses maisons, en plus ou moins dans plusieurs villages de la Normandie, de la Flandre. Là on croit qu'il n'y en a pas de pire que celles de plusieurs autres villages du reste de la France. Ces hideuses maisons au milieu du village m'ont fait penser que le mendiants couverts de haillons au milieu du peuple de salut public avait demandé aux artistes le moyen la plus saine, la plus économique. Les artistes ont répondu ; ils auraient dû et ils devraient répondre. Les villages sont les plus beaux lorsqu'ils sont les plus utiles.

Les villageois artésiens, les villageois flamands, les villageois polonais des villageois français, et par conséquent de tout le monde.

Le villageois artésien, le villageois flamand, le villageois polonais, coup de beurre, de laitage, et en même temps beaucoup de viande. Tout le monde remarque une grande exubérance dans les hommes, dans les animaux, dans les végétaux.

Et cependant pas ou peu de chansons, pas ou peu de jeux, pas ou peu de flûtes.

En Champagne, en Lorraine, tout décline ou se décline : c'est que ces deux provinces se trouvent être les plus fertiles, les plus industrieuses ; car, à bien voir la Champagne et la Lorraine, on trouve leurs richesses, très variées par leurs immenses cultures, leurs célèbres coteaux de vignes, par leurs vastes champs produisant les plus gros et les plus beaux fruits, en Champagne le villageois champenois, le villageois lorrain : nommé par son industrie : car il est saunier, il est fondeur, il est faiseur d'instruments de musique, il est luthier, qu'il va vendre en pinçant les cordes dans les villages ; mais il n'a pas, comme en Artois, sur sa table, une grande écuelle d'argent où chaque famille boit joyeusement avec son vin chaud l'eau de vie et de ses peines.

Les peuples de la France étaient autrefois sous le sceptre des rois que sous les parchemins. La révolution a redressé les peuples, surtout en Lorraine, en Alsace, les deux provinces de la France française le plus l'Europe.

Les grands champs de hauts froments, de b

belles plaines de colza, d'œillette, de lin, qui couvrent si abondamment la Normandie, la Picardie, l'Artois, la Flandre, repaissent en Alsace. Là reparaissent aussi les épaisses et grosses herbes du peuple.

Vous m'avez demandé s'il y avait des juifs en Alsace : oui, et plus grand nombre qu'ailleurs ; s'il y a des juifs villageois, y a des juifs laboureurs : oui, mais il y en a assez peu. La terre était un pays stérile ; les juifs ont, depuis des milliers d'années, reçu de leurs pères leur goût pour le commerce : c'est une race inhérente circoncision.

Aux siècles précédents, les villageois de la Franche-Comté, de la Bourgogne, du Lyonnais, de la Guienne, du Dauphiné, de la Provence, du Languedoc, de la Bretagne, étaient les plus riches. Aujourd'hui ce sont ceux de la Normandie, de la Picardie, de la Flandre, de la Champagne, de la Lorraine, de l'Alsace. Cherchez-en la cause dans le changement des frontières.

C'est bien, c'est assez, Trophyme ! nous voudrions maintenant parler des VILLAGES ET DES VILLAGEOIS DE L'EST. Eh bien ! là je vous montrerai de grands miracles en agriculture opérés par les défrichements, les écobuages, les brûlis ; de grands miracles, plus grands que dans les autres parties de la France, tous les jours et partout de plus en plus défrichée ; là je vous montrerai de grands miracles opérés par la division des trop vastes propriétés du clergé et du domaine. Ces grands miracles ont été plus grands qu'ailleurs en Alsace et en Franche-Comté, deux provinces qui contribuent le plus à notre belle récolte de soixante millions de quintaux de grains.

En Franche-Comté on a partagé aussi les trop vastes possessions communales, du moins les terres à blé, et ces nouvelles divisions sont, pour ainsi dire, en relief, parce que c'est un pays de clôture. Aujourd'hui, par l'effet de ces partages, il s'est élevé des milliers de propriétés, des milliers de foyers d'activité, de production, de population. En ces lieux la masse des subsistances a doublé, triplé ; les familles doubleront, tripleront.

Ici le sort du villageois fermier est plus doux qu'ailleurs. Le fermier est ici un père de famille qui régit paternellement ses enfants, qui sont tous ses valets de charrue. Ici, d'ailleurs, le fermier jouit bien plus de la propriété que le propriétaire ; celui-ci ne paraît que pour recevoir le compte des produits, dont il a deux *paires*, et le fermier une. La paire est composée d'une mesure de froment, d'une autre d'orge, d'avoine, ou autres grains. Mais si nous vous avons bien écouté, dimes-nous à Trophyme, le fermier est un vrai métayer, non par moitié, mais par tiers.—

C'est ce que plusieurs fois je dis, mais inutile : ou colons partiaires ont été et seront dans ces fermiers.

Au lieu que la maison du Champenois est b craie moulée, appelée dans le pays pierre de gne, la maison du Bourguignon, du Franc-Comtois belle pierre. Leurs ustensiles de cuisine sont ce que fournissent à bon marché les forges de Gr

J'avais depuis long-temps, en parcourant le désir de me mettre à la place des médecins et faire aérer, assainir, nos cinq ou six millions geois, qui sont cinq ou six millions d'étangs satisfaits ça et là mes désirs. L'idée m'en vint bons excellents Francs-Comtois. Mes amis, d lards, j'ai passé dans un pays lointain où les habitants pas moins de cent quatorze, cent vingt ans ! ils

Aérez votre maison. — Mais elle est si petite ! sont si petites ! — Raison de plus. Bonnes ger lumière, pour chasser de vos habitations et de ces tiaux la langueur, les maladies, la mort !

A ceux qui bâtissaient, ou plutôt à ceux qui point de bâtir, je disais : Que vous en coûterai bien tourner votre maison ; pour en placer la chambre au nord ; pour ne pas mettre votre habitation au-dessus des animaux ; pour exhausser la cuisine, les cheminées, bien les percer ; pour exhausser les étables, bien les percer ; pour isoler le fournil, le toit à l'abri de votre escalier, je vous le demande, vous en coûtera-t-il le faire en dedans que d'établir en dehors votre pendieuse montée de pierre ? Ces gens-là m'écoutaient, ni plus ni moins que si je leur eusse parlé gevaudannaise.

Je faisais ici les mêmes observations aux villageois. Ils m'écoutaient, ils me regardaient, ni plus ni moins que si je leur eusse parlé la langue parisienne.

Nulle part les hommes ne veulent se tirer de la gêne desquelles ils sont nés.

Voilà pourquoi, dans nos montagnes, nous ne pouvons pas à rire quand ce pauvre prisonnier hollandais, si bon cœur à battre le blé, nous disait que le nom de la ferme haute, *la Borie Haute*, la *Borie Basse* (la ferme haute, la *Bastide* (le bâtiment), la *Rouvrette* (la chapelle), la *Gros* (le gros village), la *Male-Dent* (la mauva

es nez), n'était guère beau, et que si, en France, s adopter l'usage de son pays, faire peindre à l'huile es fenêtres, les charrettes, les claies des parcs, les aratoires, nos diverses fermes, qui auraient chacune , pourraient s'appeler la ferme grise, la ferme blanc-jau , la ferme verte, la ferme bleue, la ferme rouge.

-u avec beaucoup de douceur et de résignation ; d'autres provinces ; je n'ai pas moins fait rire. nesse : disais-je à tous ceux qui venaient consulter u art, et après leur avoir conté successivement mille les ; belle jeunesse ! il ne tient qu'à vous de faire votre maison les plus fraîches couleurs qui puissent ues des jeunes garçons et des jeunes filles : ouvrez ent, à diverses heures, les portes et les fenêtres, mâché trois grains de froment, le lendemain trois e. Ces conseils hygiéniques, dont on se serait moqué nt point passé par ma trompette de charlatan dont e pavillon sur leur oreille, obtinrent la plus grande en suivant les maisons à fenêtres ouvertes, la belle lcheur des habitants, on pouvait suivre mon passage na trompette.

l'habit du Normand, l'habit du Franc-Comtois est à l, trame de laine, mais, de plus, il est à côte, couleur illet rouge. Comme la Normande, la Franc-Comtoise armante, et cependant elle n'a qu'une coiffure basse, manches de peau d'ours, et sa croix d'abbesse, sa d'or.

es-Comtois ne doutent pas que le sel de la saline de n'altère le lait, le fromage, et n'occasionne les ma- ur bétail rouge ; je répète leur expression pittoresque. ombre de ces villageois quittent temporairement leur nportent sur leur chariot un chargement de fromages, iter dans les provinces voisines, y vendent ensuite leur leur cheval, reviennent à pied vers Pâques, restent ois mois pour ensemer leurs terres, repartent, re- ans les provinces prendre à forfait les prés à faucher et eviennent dans leur pays, moissonnent, battent le nent vendre des fromages.

che-Comté est une terre à blé, la Bourgogne est une . De tout temps, ainsi que sa gaité, sa vivacité, le tē- le Bourguignon a bu du vin ; mais ce n'est guère que demi-siècle, plus ou moins, que le Franc-Comtois en iste encore. Mais aujourd'hui il faut à l'un et à l'autre

de la bière, baste encore ; mais il leur faut du

Historiens de la révolution, avez-vous même verselle irruption qu'ont faite dans les villages fetiers, des limonadiers, et, si vous l'avez même vous marqué les divers genres d'influence ? Dis salons des restaurateurs, des pâtisseries, ont à temps leur irruption, et que souvent les bonnes domestiques, l'économie, le travail, ont fait les beaux parages des villageois, les pires des

Autre observation. Vous souvenez-vous qu'il mil sept cent quatre-vingt-neuf, au tranché glaive, les villageois chantaient souvent les psaumes. Les oreilles de leurs bœufs étaient accoutumées aux versets des vêpres. Aujourd'hui, lorsque ce ne sont plus des républicaines, ce sont des chansons de lib

Quand je vois les vieux *procinctus* de notre Bonneval, de notre Bonne-Combe, je me rappelle les forts et antiques *procinctus* de Cluni, de Cîteaux, de *procinctus* de Clairvaux. Dans ce dernier, il y avait pour fermer une ville depuis *l'ingressus primus*, la porte jusqu'aux *piscinæ*, aux lavoirs. La révolution a effacé ces enceintes ; elle les démolit, les rase. Dans la révolution, on trouvera plus l'empreinte sur le sol, on ne la trouve plus sur les plans de la *Gallia christiana*. Je voudrais raconter l'histoire de ces grands renversements dît aussi quelle était le voisinage de ces populeuses réunions d'hommes toujours vêtus des mêmes habits, coiffés de la même tige, chaussés de la même chaussure, toujours mangeant, à la même heure, toujours récitant, chantant aux mêmes louanges de Dieu, en mêmes paroles, en même Oh ! Trophyme, lui dites-nous, les costumes, les offices des couvents, rendaient incontestablement les peuples d'alentour.

Mais, Trophyme, vous voilà rentré en Chanoine, avançons, et, de grâce, voyons ensemble
ET LES VILLAGEOIS DU CENTRE. Hâtons-nous, messieurs, vous voulez faire l'histoire des divers états par celui de villageois, quatre ou cinq fois aussi par tous les autres états ensemble ; mais notez des modifications qu'il éprouve, et par la disparition aussi par la vente de leurs habitations, surtout le bien-être bientôt suivie de la vente des habitations et du progrès. Je fus, au commencement de la révolution

depuis ces ventes, a pris l'intérieur des chaumières depuis lors qu'il y a des fenêtres à châssis, à x. Jusque là, il n'y avait eu que des vitres à petits is, garnis en plomb. Hommes des villes ! venez chambre sale, dans cette cuisine enfumée, qu'en-lettes de chaudrons, et de la plus misérable vais-x lits de velours rouge. D'où viennent-ils ? Du glaces ? Du château. Ces meubles peints, dorés ? château ! Car enfin, d'où voulez-vous donc qu'ils

es lits en étoffe de soie à grands ramages, aux cou-atiques. Oh ? cela vient du mobilier des sacristies, z les esprits forts du village, chez le maréchal-bier, le greffier, le procureur de la commune. issi leurs femmes, leurs filles, ont-elles du linge, qui me paraissent avoir été des nappes d'autel, des e trompe point, oh ! mes belles, je sais ce qui pour era ! Je ne me trompe point, car je sais ce qui en

Ile-de-France est comme la grande banlieue de ous approchez de cette ville, plus le villageois est poli, riche ; ici, autant et plus qu'autre part, les nt en dedans habillées de friperies, et les villa-illent aussi. Ce berger n'a pas pris mesure de ses marades, les valets de charrue, portent des cha-forme, qu'ils n'ont pas achetés chez le chapelier. classiques de Dugny, de la Ménagerie, de Ram-a forme de leurs basses-cours, de leurs bâtiments, es, de leurs greniers, de leurs étables, de leurs leurs crèches, de leurs mangeoires, de leurs pou-ent les pèlerinages des agronomes.

vous qui voulez voir les combats de rapidité des irantes. Partez donc, arrivez, ô vous surtout qui es combats de culture théorique et pratique, des lles récoltes !

jardins, je ne connais pas, sur la face du globe, e village plus riches, c'est-à-dire plus beaux. Ils ainsi dire la campagne ; vous marchez entre d'im-is, les uns d'asperges, les autres d'artichauts. De-ivrent d'immenses plaines de petits pois, d'immen-rosiers, d'immenses plaines de groseilliers ; au delà lantations de chicorées, de carottes, de betteraves,

à perte de vue. Au delà, des melonnières, d'énormes potirons, arrêtent successivement.

La contemplation de tant de prodiges d'adoucissement errer çà et là ; vous entrez dans dans ses vastes jardins clos de hautes murailles de l'or des abricots, du pourpre des figues, et du velours des pêches. Ah ! quelles pêches ! si dorées, si juteuses, si fondantes, si parfumées, les pêches du monde entier, car vous êtes à

Que si l'envie de parcourir ce pays de merveilles vous pas vers le sud, vous passez Fontainebleau vous vous trouvez tout à coup environné de carrés, tous fermés seulement de deux côtés, midi et au levant. Leurs blanches murailles chargées de rouges mûrissent les plus belles grappes de plats de dessert servis devant les riches, les grands seigneurs, les rois. Qui ne connaît le délicieux raisin à grains craquants, confits au sucre, autrement le chasselas appelé de Fontainebleau par l'ingratitude et l'apocryphe, lui avons-nous dit, un mot sur la culture des pêches, un autre sur celle de ces beaux raisins.

A Montreuil, les pêcheurs sont déployés en éventail contre le mur par des attaches en étoffe qui étalent les branches ; on les paillasonne au commencement de l'été mais c'est plutôt contre la pluie que contre le froid.

A Tomeries, on plante les chevelées à une toise, l'an suivant on les couche tout contre. Autrefois on les attachait par cordons au treillage ; aujourd'hui on les couvre de quenouilles, et on ne les veut distantes entre elles que de six ou soixante-dix centimètres. A Montreuil, à Tomeries, les fruits en les découvrant de leurs feuilles grises les montrant graduellement au soleil. A Montreuil, on taille horizontalement et fort près de l'œil. Les cultures sont minutieusement, respectueusement imitées dans toute la France et dans toute l'Europe.

Je dirai, et l'on m'en croira aisément, que le village de Fontainebleau est le plus riche villageois de la France, il a plus d'or que les autres villageois n'ont d'argent, mais son or est comme celui de Vespasien, il est immondiableness ; celles de Paris viennent au loin de la campagne. — Je dirai que nulle part le laid n'est si frontalement falsifié ; et certes ces grands pots qu

s, coiffées d'un mouchoir rouge, bien lissé, bien propre, sent dans les marchés devant elles, n'attestent pas, il s'en la candeur villageoise.

Encore une observation. J'ai demeuré dans un village du Paris où les paysans se disaient toujours entre eux : Monsieur, dame, Mademoiselle. Que n'en est-il ainsi partout ! je me tant à voir dans tous les rangs honorer l'espèce humaine. Encore une autre observation. Les jeunes filles sont assez li-
, les femmes très sages ; c'est ici comme ailleurs, mais ici plus généralement vrai.

Quand on sort de l'Ile-de-France, si vous avancez vers le midi, on est dans le Gâtinais, nom que prend d'abord cette partie de l'Orléanais où les habitants sont en même temps vigneron, distillateurs, confiseurs. Les terres y sont pures des boues de Paris. Les maisons de campagne sont moins magnifiques que dans l'Ile-de-France, mais les maisons des villages y sont plus uniformément bien bâties. Les cafés, les traiteurs, sont moins nombreux, au contraire des cabarets, qu'on trouve en bien plus grand nombre ; le vin y étant d'ailleurs moins frelaté, l'ivresse y est moins hideuse.

Quand du midi de l'Orléanais vous passez dans le Berry, du Berry dans le Nivernais, du Nivernais dans le Lyonnais, le Forez, le Velay, c'est une chaîne de villages qui, sans cesse, font entendre l'air du sifflement, du rugissement, des fourneaux de fer, du martellement des forges et des martinets. J'ai observé dans toutes ces contrées, les villageois ont en même temps des usages héréditaires des aoullers, des laboureurs, et les mains callosités, brûlées, des forgerons. Vers le midi, dans le Lyonnais, Forez, ces mains cueillent la soie, la tissent, la teignent en rouge, dont la finesse, la délicatesse, réunissent sur la chevelure au front du beau sexe les couleurs des fleurs à leur éclat, à leur fraîcheur. Cette même longue chaîne de petites provinces que toutes semées de seigle, plantées de choux, de raves, ombragée de châtaigniers dont les nourissantes forêts vont, au sud, joindre les forêts de châtaigniers de Gênes, qui vont rejoindre les châtaigneraies d'Italie, qui se prolongent jusque dans l'Afrique.

C'est à remarquer vraiment que, tandis que l'habit villageois du Rhin aux Pyrénées, à peu près le même que c'est à peu près partout (chapeau clabaud, blouse bleue au nord, blouse blanche au midi ; habit-veste, culotte longue), le dimanche, la coutume varie si souvent, et quelquefois à très courte distance géographique. En effet, dans toutes ces provinces, pain de seigle,

châtaignes, pommes de terre, gros choux, l'abondance de toutes sortes de fruits. La marmite fait le tour de la France, au nord et à l'est, se : Lyonnais, et, au grand détriment de l'agriculture et peut-être devrais-je dire de la santé des Français ne se relève plus. Nos hommes d'état de l'an II carême civique. S'ils eussent eu les premiers science agricole, ils auraient prescrit un carnaval

En ce moment, Messieurs, se présentent de grands que jamais, les avantages de vos histoires dont je vous ai tous les trois depuis si long-temps. Elles nous offriraient de continuel dénombrements, de continuelles balances raient localement des milliers de petits tableaux fi société villageoise française, dont la réunion formerait semblant, le vrai, le vivant, le parlant tableau agricole.

Durant mes tournées, il m'est arrivé, dans les villages, quelquefois publiquement faire leur tableau d'histoire; il m'est arrivé même de la commencer : La commune est limitée... La terre en est argileuse, quartzeuse, graniteuse, graveleuse... Il est fou, dit-on, montrant.

Le village est situé..., son église, son clocher..., la maison commune..., la halle..., le lavoir... Il est vraiment fou !

L'école..., l'instituteur, l'institutrice..., le juge de paix..., le maire... Il est fou ! il est fou ! Est-ce à avoir l'histoire des villages ? Une tête bien organisée concevoir qu'il puisse y avoir une histoire de village, un vieil avocat; une histoire de village où nées seraient des champs, des prés, des étables, des berges, des rivières ? Allez, bonhomme !

Si je parlais de vos histoires de famille, dont j'ai tant dédaigné, c'était pis : je voulais ressusciter la noblesse française, craignant de redevenir paysans, menaçaient de se jeter dans la mer. Je me tus.

Cependant, que de fruits dans ces deux genres — Peut-être ! peut-être ! Mais, Trophyme, poursuivons. — Ah ! Messieurs, un moment encore ! ne vous laissez pas dans mes extatiques plaisirs ; laissez-moi lire mon livre bien relié en bon parchemin. Laissez-moi y voir ce

ouvoir, suivant les différents temps, une succession
 s villages, au milieu de leurs prairies, de leurs ver-
 ablement les mêmes ; laissez-moi aussi dans les pa-
 in-quarto, le livre des familles, entendre la voix de
 vertueux bisseul, qui réapparaissent dans le foyer
 éti, font, par leurs antiques récits, leurs antiques
 veler des yeux de leurs descendants les larmes de la
 sa-moi voir le paradis de ce monde ; eh ! mes amis,
 parler aux puissants de la terre, aux chefs des peu-
 i les rois ou les ministres recevaient ces deux idées,
 rmes de bonheur public, s'ils les semaient, s'ils les
 t, ils se populariseraient jusque dans la mémoire des
 natre. Bon ! bon ! je les vois, je les entends ; je suis
 fiable, ignot, inconnu ; ils se moquent de moi. Ouf !
 her Trophyme, lui avons-nous dit, ils se moquent de
 bien d'autres ; mais revenons aux villages, aux villé-
 yonnais. Eh bien ! j'allais vous parler de leurs super-
 beaux, dont, aux beaux jours de labour, ils semblent
 aussi de leur vin rouge, dont ils font et dont ils m'ont
 fête. ~

flaques de ce bon vin et du bon vin du Forez, du
 ne sort, avec de variées et innombrables danses, le
 nos montagnes méridionales, dont l'orchestre, qui
 on, va, d'un côté, par les montagnes du Dauphiné et
 ace, joindre les orchestres des Alpes, et de l'autre, par
 les des Cévennes, du Gevaudan, du Rouergue, de
 , joindre les hauts orchestres du Mont-d'Or.

chaines de montagnes ou de ces hauts orchestres,
 puis parler ainsi, tous nourris de pain de seigle, de
 tous chaussés de sabots, se détachent des essaims
 evaudanais, de jeunes Rouergats, de jeunes Auver-
 ie chargent de la joie de la France. — Il se détache
 es jeunes essaims, qui se chargent de la propreté de
 les, de celle de ses chaussures et des nombreux rac-
 s de sa vaisselle cassée. — Il se détache encore d'au-
 , qui vont dans plusieurs pays faire les récoltes. Le
 salut public, craignant la famine, ordonna aux muni-
 faire partir ces villageois nomades, et, s'ils étaient
 une suspects, de les faire mettre en liberté. — Jointes
 muniars de l'Agénois, du Béarn, de la Bretagne, les
 s ambulants de ces montagnes font rayonner d'us-
 cuivre jaune et de cuivre rouge le mobilier des cam-

pagnes. Trophyme, le Berry, le Berry ! n tous écriés.

Un moment, Messieurs, permettez-moi au parler de ce que vous ne savez point, parce q trop, ou du moins de ce que vous ne voyez pas le voyez tous les jours. Il s'agit de notre p nous sommes. Lorsqu'aux soirées parisiennes à baguettes dorées, je faisais pour ainsi dire en lants salons nos montagnes chargées de neiges n'étaient plus marqués que par d'énormes pic distance en distance, à la suite l'une de l'autre ; vais aux hommes du beau monde les maisons e si encombrées de quartiers de bœuf salé suspen qu'on ne pouvait y marcher sans courber profk lorsque je leur représentais, au milieu des ber bles, les veillées villageoises échauffées par l tiaux, dont les bêlements et les mugissemen souvent la voix du narrateur ou du conteur d' nais l'attention la plus continue, tout comme du Spitzberg ou de la Nouvelle-Zemble.

Le Berry ! le Berry ! Trophyme, nous som plus vivement écriés. Ah ! nous a-t-il répondu, le Limousin, la Marche. Messieurs, je voyagee trement avec un maçon. Mon camarade, lui di savoir pourquoi, dans presque toutes les provin des villageois semblent faites par les mêmes ouvr marteau, si vous voulez, semblent jetées au mêt sont ou à un étage, alors le logement est au i grenier au dessus ; ou à deux étages, alors l'es hors et en grossières marches de pierre. J'ignore à un maçon limousin. Monsieur, me répondit-maçons de mon pays bâtissent une très grande pa neries de la France. A la seule commune de Ve Gâtinais, mon voisin Léonard en a bâti deux d'ailleurs, Monsieur, il est bien difficile de les ment, et je parie que dans toute la France, et ai ainsi ou à peu près. Les gens riches des cam autre manière ; mais nous, les maçons du Lim Marche, nous ne travaillons pas pour eux. Bi mais êtes-vous forcés, toujours et toujours, o pour ciment, et de bâtir des maisons sujettes, con es vignes, à la gelée et au dégel ? — Oh ! Mons

les sommes en concurrence avec les bâtisseurs au meilleur ; il y a des provinces , le Rouergue sans le nommer, cinquante écus, on vous fait une maison dont on vous est ef. Nous nous séparâmes.

Les villageois maçons, a continué Trophyme, devraient porter sur les autres provinces l'empreinte de la leur, et porter sur l'empreinte des autres provinces, mais il n'en est rien. Le Limousin ne peut sortir de sa peau, et il a, comme les voyageurs, chez lui et chez les autres, toujours le même plumage. Tenez pour certain que, si toutes les classes se ressemblent beaucoup, toutes les classes, plus près de la nature, se ressemblent encore da-

ne, le Berry ! le Berry ! avons-nous de nouveau crié.

Non, mais il faut passer un peu partout, n'est-ce pas ? Nous passons par le Nivernais et le Bourbonnais, où depuis longtemps les villageois salent à volonté leur pot. Beaux villages-villageois ; bons blés, bons vins ; beaux troupeaux, etc. Dans ces deux provinces l'on entend, mais l'on n'entend pas l'aux limites de l'Auvergne la langue méridionale. Il n'y a rien à gagner à la bonne aventure, et pas grand'mauvaise. C'est que là, comme partout depuis la terreur se vend fort mal.

Alors, puisque vous le voulez, arrivons dans le Berry. Le Berry, est, à bien des égards, le villageois du Berry, il sème le matin ; il bat le fer le soir. Dans le Berry, il fauche, il moissonne, il vendange ; dans le Berry il tave ses laines, il carde, il tisse.

Le Berry du Berry, la Touraine est tout agricole ; c'est un beau pays : aussi, me direz-vous, est-elle appelée la France. Non ce n'est pas la première conséquence à tirer : aussi est-elle le pays où il y a le plus de petits cultivateurs, le plus de villes-villages. Ce pays est un vrai jardin ; ses vallons sont remplis de raisins, de cerises, d'abricots, de prunes, de poires, de coings, et, ainsi de suite. A Orléans, grand nombre de villageois y sont confi-

Les maisons de campagne les maisons de village sont les maisons de villageois à côté des gens du monde. Il y a beaucoup de belles maisons de campagne, les plus belles à Orléans. A Chanteloup, la vacherie est un petit

Je dirai que particulièrement dans la Touraine les familles

du beau monde, dispersées au loin par les de Lyon, de Bordeaux, de Nantes, aient campagnes? Je ne sais; mais les villageois être les plus enfermés par les droits et les de fort doux; leurs seigneurs les traitaient avec veux pour preuve que la douceur avec la traitent les enfants, et les domestiques les mes ce que les autres sont : aussi d'abord ensuite les mœurs de chaque état. La force les mœurs militaires; la prospérité des mœurs des Fabius, des Fabricius, des Lenu des Colas, des Michauds. Ah ! histoire des

Le pays où le villageois porte les chemises est celui où il tisse la toile le plus fine : c'est où il met le plus rarement la poule au pot, et graisse les meilleures volailles connues : c'est Le pays où il s'éclaire de la plus mauvaise huile. Le pays où il s'éclaire de la plus mauvaise huile, c'est celui où est recueillie, où est plus belles bougies connues : c'est encore le pays des villageois manceaux où viennent tomber d'or est donc fort grosse, fort pleine? Non, est continuellement vidée par les procès. Le processif, mais le Manceau l'est davantage. Le publié et va tenir dans un petit catéchisme la fièvre de plaider va saisir tous les villages

Nous avons tous les trois crié : Le Breton, nous avons ensuite tous les trois crié : La Bretagne bien ! la voilà ! la voilà ! a répondu gaiement T VILLAGES ET LES VILLAGEOIS DE L'OUI donc en Bretagne. Que de landes ! que de stérilité si bien cultivées, si fécondes ! Sommes ces pays dépouillés d'arbres, où le bois est rôtir la plus grosse pièce du bœuf avec de sommes-nous au contraire entrés dans ces naies, dans ces quatre cent mille arpents de que la révolution eût mis une cognée dévaster une maison de village, ombrageaient une partie

Il y a des parties de la Bretagne où la terre est nue, où le plus pauvre des villageois a ou bien où les parcs des bêtes à laine sont de même fermes n'ont chacune qu'un troupeau de dix où, dans de belles prairies, les plus belles l'on nourrit quinze, vingt vaches; où le vill

e, et où il met tout son lait en crème, en beurre, qui, comme celui de la Prévalaye, est connu partout, même à l'étranger. Que le pays est ici pauvre ! les habits des villageois sont délabrés comme leurs chaumières. Que l'argent est rare ! le maître valet n'a que quinze francs de salaire et deux paires de souliers. Que les fermes sont petites ! deux, trois chartrons dans les plus grandes. Mais, partout, les ruches sont de fer : la Bretagne a des abeilles d'or, elle recueille cent mille livres de miel et deux cent mille livres de cire. Il faut apprendre aux villageois bretons, ainsi qu'aux autres, à ne pas briser pour éviter le massacre des abeilles, ils ne devraient avoir ces nouvelles ruches qui se démontent. Dans ces pays, le fer en étain et en cuivre brille sur les dressoirs ; la fragile porcelaine commence aujourd'hui à parer les tables. Quelle grande différence ! c'est la marmite du nord ; ce sont aussi, aux longs d'été, les six repas du nord ; deux à la viande de porc salé, de mouton. Ce n'est pas comme dans nos provinces gasconnes, où on emplit le pauvre estomac par une boisson de prunelles, ou de l'eau rougie et passée à travers le marc ; ici, à tous les ans il y a du cidre, qui n'en est pas moins excellent dans des bouteilles de bois. Le pain breton est moitié froment, moitié seigle ; c'est le meilleur pain des villageois français. Et voici maintenant les habits : le jeune homme, l'homme âgé, portent tous un grand chapeau clabaud, habit minime, taille anti-juerge, que le tailleur de Paris appelle taille à la papa. La femme a bien aussi, les jours ouvrables, de gros habits à la bretonne ; mais le dimanche elle se montre avec sa belle robe violette, sa belle coiffe de toile jaune, sa belle croix d'or. Et ici les fêtes recommencent : Que les Bretonnes sont belles, joyeuses ! mais pourquoi travaillent-elles ici la terre ? Un Breton, en m'entendant ainsi parler, me répondit : Jeune Bretonne, c'est parce qu'elles la travaillent partout. Au siècle dernier les villageois portaient des bonnets bleus, et quelquefois ils se puaient. Nous avons, écrivait de son château des Roches-Maurice Sévigné, grand nombre de bonnets bleus qui ont besoin d'être pendus. Vers le commencement de la révolution eurent, au contraire, eux-mêmes, bon besoin de pendre. Souvent des premiers troubles qui agitèrent cette province les troubles ne cessèrent pas, mais ils eurent un objet différent, tout opposé. Les drapeaux, les cœurs, les opéringèrent, et la Bretagne devint à moitié vendéenne. C'est le moment de vous parler de cet Anjou, par lequel nous sommes dû entrer en Bretagne, et de ce Poitou, par lequel nous

allons en sortir ; ces deux provinces s'appellent et s'appelleront historiquement la Vendée.

J'étais à Toulouse, je vous parle de six ou grand ami Blaise y était aussi. Il venait d'être to reçu licencié, ou même, je crois, docteur en dro il ne pouvait guère alors tirer grand parti de s dit, un matin que nous nous promenions sur la Veux-tu que nous allions faire la guerre ? — Eh ! — Dans la Vendée ? — Eh ! pourquoi pas ? — Agnies franches dont j'entends le tambour ? — Eh — Elles partent, veux-tu partir ? — Eh ! pourq partons, nous arrivons. Enfin nous vîmes ces pai sans-culottes vendéens. Pendant plusieurs années sur eux et ils tirèrent sur nous jusqu'à ce qu'une l cation vint mettre le holà. Quand, deux ou trois a retournai pour mon voyage scientifique dans ce l ma surprise ! Je l'avais laissé, à mon départ, toi saccagé, tout bouleversé, tout brûlé, tout sanglan de cadâvres, d'ossements ; je le trouvai tout verd rissant, tout désencombré, tout nettoyé. Les m relevées, les étables repeuplées ; on achevait de fa de grains ; les vendanges allaient commencer ; e plaie se fermait. J'y portai une petite fiole d'huil il me fut très facile de gagner la confiance du vi temps auparavant, j'avais été avec quelques so mal, et où on se souvenait que je n'en avais l ra dis-je à ces bonnes gens, vous allez labourer : en b J'ai vu que dans les campagnes on ne laboure que vec un seul bœuf ; ici, dans les terres fortes, il quatre, quelquefois six : eh bien ! je conduirai ce tête, ou, comme vous le voudrez, je tiendrai le charrue. Bientôt il me parut que mes bœufs ne tira vivement ; je m'impatentai, je demandai un aigu villageois poitevin, mon hôte, me dit : Laissez-mo Il prit ma place, il leur parla tout doucement : cel pas y faire grand'chose. Alors il se mit à leur chan ou antique chanson des bœufs : il les *arauda*. E réalité ? il me parut que les bœufs tirèrent mieux. poitevin, toujours renfermé dans ses champs, qui s entourés d'arbres coupés par le milieu du tronc, d' fossoyées, vit seul avec ses bœufs, et il éprouve parler, de se faire entendre, que lui donne sûrem l'instinct du langage.

De quelle manière diriez-vous que le Poitevin fume ses terres ? Il y répand les engrais en les divisant, en les semant comme du blé, et voici quelle est sa rotation de récoltes : pendant cinq années, blé ; pendant cinq ou six autres, repos ou plutôt herbes. Pendant ce temps, la terre se couvre de hauts genêts et de grandes herbes ; les herbes, les genêts, sont coupés, brûlés, et de nouveau emblavée. Autre part, les grosses fermes ont six, huit charrues ; dans ce pays, elles ne sont, comme ailleurs, que de trois, quatre.

Les terres ne sont pas échalassées.

Vous avez tout entendu parler des beaux ânes du Poitou. Les plus beaux, ceux d'*espèce*, ceux des haras, se vendent à une petite ferme de notre Gevaudan, deux, trois mille francs. Les ânes étalons, c'est à remarquer, sont sujets à nos railleries de libertinage ; la nature punit aussi de leurs excès les mâles.

Le même que les choses simples d'un pays ressemblent aux choses simples des autres pays, les villages du Poitou ressemblent aux autres villages, mais le villageois du Poitou fait meilleure chère ; il met plus franchement la dîme et la rente dans son pot. Il est d'ailleurs habillé simplement, grossièrement. Je remarquai, toutefois, qu'en général il a l'air étoffé.

Vous croiriez que la belle Poitevine, dont une coiffe agréablement serrée par une agrafe au dessous du menton encadre si gracieusement le visage, dont un haut corset marque toute la finesse de la taille, dont un riche clavier d'argent à plusieurs chaînes semble, pour ainsi dire, sonner à tous ses pas sa portion de l'empire, soit, dans son domestique, choyée, considérée ; il s'en faut bien : elle sert humblement son mari et ne s'assied à table que lorsqu'il lui en a donné la permission, ou plutôt l'ordre. Dans sa cabane, le villageois poitevin est roi, et il n'y a pas de reine.

Messieurs, a ajouté Trophyme, retenez bien aussi, je vous prie, cet usage du Poitou : lorsqu'un bon vivant, comme monsieur Robert, a achevé dans une fête la barrique, il en porte honorablement la cannelle au chapeau. Retenez encore celui-ci : lorsqu'un jeune garçon veut se louer pour les travaux champêtres, il se présente sur la place paré d'épis ; lorsqu'il veut se louer pour les travaux ordinaires de la domesticité, il se présente paré de fleurs.

Le villageois poitevin est un bon, un excellent homme, franc, simple, droit de cœur et de sens, loyal, religieux, moral, mais opiniâtre, opiniâtre surtout dans ses opinions. C'est dans le Poi-

tou que , maintenant que nous n'avons plus de : chercher les derniers monarchistes, et si jamais plus de république, c'est là qu'il faudra aller : niers républicains.

Dans le Poitou, le villageois sent encore un un peu le brûlé. Il le sent encore au nord, dans même dans la Normandie ; il le sent dans le Maine ; et si, au midi, dans la Saintonge et l' sent, il ne le sent guère.

Les vastes bassins des pays qu'arrosent la G dogne, le Tarn, le Lot, l'Aveyron, le Gers, sont dessinés par les chaînes des montagnes ; mais rien certain que les vraies limites de la grande province : depuis plus de dix siècles, les couvre de son ne sont les plus fertiles contrées de la France, n faut, assez profondément remué. Les outils des les feront pas accuser de sorcellerie, comme ce Ah ! que nos villageois du midi aillent demander leur soc large et brillant, leur large et brillante b et brillante houe, leur houe fourchue ou crochet gues et brillantes, leurs grandes et brillantes grandes et brillantes faux ; et quand la récolte grands fléaux, leur grand hache-paille. J'ai vu le rondissement de Lauzerte, en Quercy, et dans l' de Saint-Denis, près Paris, canton-école de l'a çaise, les instruments aratoires d'une ferme : ils pour des hommes différents.

Je demanderai à ceux qui nous gouvernent : ont, dans ces belles régions éloignées de la capitale modèles, une par département.

Ont-ils aussi une société d'agriculture, une pa Il y quarante ans que la Bretagne nous a donné cette nourricière institution, dont le bon roi Stanislas d'être. Et ce sont pourtant ces sociétés qui ont moutons d'Espagne, nos brebis de Flandre ; qui ont supériorité que nos fabriques avaient par la main l'eussent aussi par les matières premières ; qui nos villageois fabriquassent, pour ainsi dire, ces mières. Ce sont elles qui ont aussi importé d'autres animaux, d'abord des chevaux arabes, aux premiers révolution. Mais pourquoi nos villageois ont-ils nos haras ? Ce n'est pas que les sociétés d'agriculture aient donné l'alarme.

ciétés d'agriculture ont encore importé les poules huppées, les gros œufs, les gros pigeons romains.

En outre les végétaux exotiques qu'elles ont aussi importés on a le pin de Corse, le peuplier du Canada, le peuplier d'Amérique rouge, le tulipier et autres arbres. On compte plusieurs arbustes et plusieurs plantes du Nouveau-Monde. Et avant tout, on leur doit la grande culture des céréales de terre, qui donnent par arpent deux cents quintaux de blé au lieu des douze quintaux de farine-épi. Sans cela le-ci vaut mieux que celle-là ; mais patience, attendez les nouvelles manipulations, les perfectionnements.

Et encore ces sociétés qui ont crié aux villageois : Gardez de détruire les petits oiseaux, les oiseaux chanteurs ; car leur musique est trop chère, car ils se nourrissent d'insectes qui se nourriraient de vos récoltes.

Et encore ces mêmes sociétés qui nous ont avertis des bourdonnements d'un nouveau fléau ailé qui nous vient de France, de cette terrible mouche hessoise, dont la voracité dévore la terre, suce et dévore les racines alimentaires.

Les sociétés de mémoires, qui sont vraiment les livres de l'avenir,

les sociétés d'insectes occupent une grande place. Voyez-y, à la Société de la culture du mûrier, l'éducation des vers à soie.

Je voudrais bien que ces équitables sociétés eussent des fonds considérables pour couronner plus souvent les têtes des sages villageois. Un bon curé, le curé de Saint-Gaudemar de Pressac, a institué dans sa cure le prix d'une mouture d'argent figurant une charrue.

Fin ? Non, je n'ai pas fini d'énumérer les diverses sortes de sociétés d'agriculture. Elles nous ont donné ces livres si instructifs qui ont changé ou qui changent la face de la France, qui vont porter les bonnes méthodes dans les villages, les plus petites cabanes, car ce sont moins les flambeaux que les lampes qui éclairent le genre humain.

Il y a de solennelles expositions des produits de l'industrie ; il y a aussi de solennelles expositions des produits de l'agriculture : la première des industries. Ma pensée élève, en ce moment, ces grands bazars agricoles dans tous nos ports de commerce : vois celui de Bordeaux, où sont étalés aux yeux des Français, des Hollandais, des Espagnols, des Suédois, toutes les productions du vaste bassin de la Garonne : ses vins rouges, ses vins blancs ; ses farines blutées, minotées, ses fruits confits, ses fruits secs ; ses fromages, ses beurres, ses viandes salées ; ses laines, ses lins, ses chanvres. Soyez

sûrs que tous les ans les tables d'exposition se grossiraient.

Cette vaste Guienné, et encore plus la France, auraient besoin d'un code rural dont le p dans les différentes sociétés d'agriculture.

Ainsi que les autres parties de la France, le besoin de bureaux d'assurance des récoltes : car n'ai-je pas vu les gros fermiers trembler de tout apparition du lointain grain d'un orage qui, en q pouvait les envoyer à l'hôpital ! Et, certains jours n'ai-je pas vu aussi dans le plus riche pays, dans la terre partout emblavée est partout ondoyant arbres cachent les feuilles sous les fruits, un vieillard de sa cabane regarder d'un air désespéré le ciel soleil étincelant ; et, à quelques pas de là, un aveuglement d'autres, pleurant sur le sort de leurs voisins. C'est que là, quand un brillant soleil se montre sur une atmosphère brouillardée, même légère brume, tout est grillé, tout a péri.

On estime que, dans la France méridionale, réduites d'un dixième par les grêles, les ouragans lards qui, dans tous les villages, ou, du moins, dans tous, rendent parfois si nécessaires les greniers d'approvisionnement dans tous les villages, même tous les cantons, manquent.

Combien on a écrit sur la police et le commerce. Aujourd'hui il n'y a qu'un mot à dire, et ce mot est : la loi actuelle qui laisse ouverts les ports n'a point passé un certain prix, et qui, dès qu'il ferme.

Qu'ici je vous apprenne, sans m'arrêter, qu'ils sont poussés par je ne sais quel bon vent, sont venus acheter pour deux millions de biens nationaux. Car nous aurions achetés sans eux ; mais c'est autant d'argent dans nos campagnes, où le mouvement normal des vents absorber au moins le tiers du numéraire en circulation.

Les banques territoriales ne seraient pas très utiles autour des grandes villes de commerce, des grandes villes de France ; mais dans les campagnes qui en sont éloignées seraient la vie d'une agriculture nouvelle. Les dessèchements inutiles et mortifères étangs, c'est-à-dire de tous les étangs seraient plus retardés, à commencer par les trois cents pays de Perthois, en Champagne, ou à commencer par quatre cents lieues d'étangs côtiers, qui pourraient

elles sont, dans les Landes, les écorces des nèges, la pins. Telles sont, dans le Périgord, les truffes; dans loc, le sumac; dans le Rouergue, les champignons elles sont, mais plus loin, les paillettes de l'Ariège, du Briançonnais, la cochenille de la Provence, le vabtes : ce sont comme diverses espèces de manne pour s chaumières.

ndées, les panages, ne sont-elles pas aussi des récoltes s soins, sans labeurs? N'en est-il pas ainsi de la coupe Et ne dois-je pas vous parler des villageois bûcherons, n'avons guère connaissance? car à peine avons-nous entionner les nombreuses populations forestières véaux, habitant les unes loin, les autres à côté de nous,

les mieux bâtis ? Il y a quelque temps que les ont, pendant plusieurs heures et contre des batteries de siéges. Ce vaste pays, si souvent peint à notre pensée, nous est tout entier présent ; aussi le sont les villageois. Sous vos fenêtres, au sein du villageois auvergnat ; que, si j'étais peintre, je représenterais assis sur un cheval sur un mulet. Je représenterais assis sur un fromage le villageois rouergat dans le pays duquel nous sommes ; je représenterais riche de ses labours d'un grand, d'un beau troupeau, le villageois gascon ; le villageois quercinois minoterait ses superbes moles pressant, pour les colonies, huit cent mille barils de la plus substantielle farine ; le villageois qui est gros et gras, cela va sans dire. Dans mon tableau agenaisien confirait au soleil ses pruneaux pour les vendre et le gentil villageois gascon, de la Gascogne préviendrait ses poires de bon chrétien, les plus petites plus que les grosses. Le villageois pêcheur des Landes tous les villageois pêcheurs de la France, y vendra ses quilles, et enfin on y verrait le rusé villageois bordelais les étroites bouteilles de son vin délicat et odorant pains de sucre.

Oh ! cette fois, messieurs, je préviendrai l'inconvénient que vous donnent mes trop longues narrations, que je cherche à d'accourcir le plus que je puis. Vous ne criez pas Trophyme ! eh bien ! Trophyme, quand donc viendront-ils les GERS ET LES VILLAGEOIS DU MIDI ? Car, Messieurs, nous sommes déjà entrés dans l'antique région de la Novempopulanie. Mais, Monsieur Trophyme, ne viendrez-vous pas sur la Xaintonge ? — qui est une si bonne terre de la région de l'Angoumois ? — qui est une si belle terre de ce pays que nous sommes déjà entrés, a-t-il repris avec un ton enclin, dans l'antique région ou île de la Novempopulanie entre l'Océan, la Gironde et les Pyrénées. Neuf peuples ou petites nations sous-divisées féodales ont, à la suite des temps, par la force des armes ou par la vente, par les contrats de mariage en vingt, peut-être en quarante plus petites nations villageoises. Ce territoire était titré de seigneurie, sirie, baronnie, vicomté, duché, parmi lesquels était un royaume de six lieues de long et quatre de large, qui, dans l'univers entier, donna la moitié de la couronne de France. Ces toutes petites nations étaient cachées aux pieds des Pyrénées.

itement disparu. Ah ! quelle contrée , autrefois si notorialement historique ! En un jour vous aviez quelque haut des montagnes , au milieu de mugissants troupeaux , d'innombrables troupeaux de brebis , agitant leurs sonnailles au milieu de légères troupes de cacheveaux à demi sauvages , les vieux châteaux de la Foix , de la maison de Navarre , de la maison de Commaison d'Armagnac , et de plusieurs autres grandes cités célèbres par leurs sanglantes tragédies , par leurs méfaits. Dans les scènes qu'elles vous rappellent , toute l'histoire du pays. — Eh ! monsieur , dis-je , là c'est l'histoire du pays , là plutôt est l'histoire des petites cités de l'ancienne Grèce , et , si vous voulez , l'histoire de grandes ou petites dynasties maitresses de la terre. — Elle donc , mon camarade , où est-elle ? Messieurs , que je fis alors parler de mon mieux. Où est l'histoire de la contrée ? en m'adressant verbalement votre des

notamment des bisons , des mouflons , des navar les sont les espèces qui se sont réfugiées dans qui n'ont pas reparu ; dites que les parcs des fermes les plus fortes , sont gardés par les plus terribles comment sont , comment ont été les charrues , d'agriculture , tous différents d'un canton à l'autre du soc , par l'habitude des bœufs à ne travailler la charrue , qui ont de la peine à s'habituer à que les marchands de bestiaux appellent les *vir* de place au timon. Dites aussi comment a été la surface des champs avant d'être comme aujourd'hui travaillés , semés , hersés , peignés. Là est l'histoire vous ajoutez comment étaient les chaumières avant celles d'aujourd'hui , pour ainsi dire secoué le l'avoir remplacé par des toitures de beau schiste que rouge , et leurs murs de paille , de bone , par quelquefois du plus beau marbre , vous ferez l'histoire la vraie histoire du pays ; et ne craignez pas , si l'histoire , qu'elle dédaigne de parler de ces grands ustensiles de fer battu , qui par les riches maisons , ainsi que de cette profusion en et de table , enfin , des vastes écuries et des beaux remplissent.

Mon compagnon , l'ingénieur géologue , homme juste , pour ainsi dire géométrique , fut à l'instant gâté , et , comme il connaissait mieux que moi cette il poursuivit , je m'en souviens très bien , dans la que la mienne. Vous ne faites pas l'histoire du vois pas dans votre description , au delà de chaque de chaque rivière , de chaque vallée , de chaque toutes les habitudes , la physionomie , le caractère de chaque peuple ; si je ne le vois changer , comme ses habits , en peau , tantôt en cordeillat , tantôt en calmouk , drap ; tantôt taillés , ici comme l'ancienne cape , le bit espagnol , là comme l'habit de Henri IV , plus l'ancien habit français , plus loin encore comme l'habit si je ne vois notamment changer la coiffure , le l'habit en peau rond et plat comme une assiette , le chapeau grand chapeau noir clabaud , le grand chapeau bas chapeau à haute forme , le chapeau du Palais-Royal je ne vois point ou n'entends point parler la langue suite la langue basque mêlée de la langue romane langue romane , ensuite la langue romane mêlée

ensuite le languedocien mêlé de français, ensuite le fran-

dre si on ne s'occupe que de savoir ou plutôt que l'histoire me dit
sont les législations ; et celui qui nous appren-
d les espagnols dans les pays français, dans
l'opulante Navarre dans l'autre est
en par-dessus les Pyrénées, la liberté constitu-
re comment sont venus les fors, ferait-il
pays ? Oui, et il en ferait la partie la plus élevée, la
comme celui qui nous apprendrait comment la France
a reçu de l'Espagne septentrionale une plus grande
de culte, comment elle lui a communiqué une plus
ferveur religieuse.

Il n'est pas que, si autrefois ce pays était à moitié libre, il
même temps à moitié serf, et que, si ensuite la liberté
l'a redressé, a militarisé les habitants, elle a aussi cor-
la pureté de leur sang et celle de leur foi religieuse, et
pas seulement vrai dans cette partie des campagnes de
e, cela est de même vrai dans toutes les campagnes.

Enfin, pour terminer, un seul mot de leurs plaisirs ; un seul
s'il est vrai qu'un seul mot suffise. Ils dansent, ils sautent,
hantent quatre fois plus que les autres, et enfin ils couvrent
osiers, sèment de fleurs leur funèbre dernier asile.

Le prophète, cessant de faire parler son ingénieur, continua
même ainsi : Je connais un pays où les paysans qui ramas-
de l'or dans le gravier de leurs rivières sont cent fois moins
es que ceux qui gardent les brebis et les chèvres, vendent
s laines, leurs fromages : ce pays est la petite province de
K.

La petite province de Roussillon en est limitrophe, et tire
de profit de ses excellents vins si renommés que, tout à
les provinces pyrénéennes n'en tirent de leurs eaux miné-
s, où tous les malades et désœuvrés de l'Europe viennent
et surtout faire bonne chère ; les belles maisons de ces
appartiennent aux chaumières d'alentour.

Avant l'année 1789, le Roussillon, par les habillements, le
les mœurs, les opinions de ses villageois, était au delà des
Pyrénées ; depuis, il est en deçà, il s'est francisé de plus en plus,
est Français.

La Novempopulanie touche l'Occitanie. Il n'y avait pas au-
fois, au temps du chevalier de Florian, de romancier, d'his-
rien, de géographe, tant soit peu chaleureux, qui, dès qu'il
vint à parler du Languedoc, ne commençât par cette invocation

obligée : Salut ! trois fois salut, terre de l'Océan ! je me contente de saluer une fois, mais fort les bons et spirituels paysans du pays du Languedoc, millions de villageois ou de vilains : car ces deux mots, même origine, la même racine, *villa*, ont la même signification, et, soit dit, non en passant, mais ce n'est que par un abus de mots dans les temps d'académies, où il y avait des nobles fêlés, châteaux forts, maîtres des poètes, maîtres d'école, ont eu une signification différente. Quand on dit d'un homme fourbe, corrompu, qu'il a fait là une action, c'est en prenant le sens littéral et primitif, comme il a fait là une action bien villageoise.

Mais sommes-nous arrivés encore dans le Languedoc ? nous y sommes arrivés : nous voilà dans cette province où les villageois font sortir par cent portes les fruits, les vins, les vins de liqueurs, les vins de l'Auvergne, du Rouergue, du Quercy, du Limousin, font entrer par cent autres portes des nombrables bêtes à laine.

Le goût des villageois languedociens pour les sonnettes, les sonnettes, les clochettes des anières, grand ; celui des Dauphinois, plus grand ; celui des Bretons, plus grand encore ; les peuples de ces pays n'ont pas les beaux harnais, les beaux plumails.

Mais, s'ils aiment à parer leurs bestiaux, à parer eux-mêmes. Le jeune Languedocien, avec sa veste carmagnole serrée, son pantalon de velours, sa large sa ceinture, ou plutôt sa large ceinture flottante, est un des plus élégants paysans de France. La robe villageoise n'est pas moins élégante avec sa petite veste verte, bleue, son petit tablier volant et sa ronde ceinture. J'ai fait l'observation que, de la Normandie au Béarn, tandis que les vignes vont toujours en montant par grimper sur les arbres, les coiffes des paysans en s'abaissant. Les jours ouvrables, le paysan est vêtu de simple toile ; alors sa parure est dans ses boutons d'or, dans ses coteaux noirs de beaux raisins, dans ses plumes bleues du pastel de l'ancien pays de Cocagne.

Maintenant vous me dites, ou vous allez me dire, n'avez-vous point parcouru deux fois la France ? Oui. Et vous n'avez pas remarqué mieux qu'un autre les différences ? J'entends littéralement les différences de car

villageois, saillantes, et pour employer au moins une rue de l'architecture, elles sont en bossages. Mais si véritablement trouvé, dans le nord, les villageois ne sont ; moins graves, moins lents au centre ; vifs et bouillants, et cela est, et le climat le veut ; pour tout le reste, en tous lieux, un peu timides avec l'homme de ville, aujourd'hui ils votent en concurrence avec lui comme quoique avec lui ils montent comme furés sur le trébuchet, quoique avec lui, et aussi souvent que lui, ils ne tiennent pas la ligne de bataille.

Il n'y a donc pas de bien grandes différences entre les villages, et il n'y a de bien moins grandes entre les villages, leurs églises et leurs châteaux. Je n'ai trouvé dans les

Languedoc rien de remarquable, si ce n'est que les maisons villageoises ont les toitures couvertes de tuiles en demi-cylindre, agencées les unes au bout des autres ; on les fait ainsi : car dans ces grandes plaines à blé et à froment, quelquefois, au milieu des orages, des grêlons tombent à livre, d'une livre.

Partout ailleurs, les chemins sont dénués de croix de pierre, de bois, et les murailles intérieures des maisons, de bois de reliquaires. Ici la liberté des opinions est-elle ou n'est-elle pas encore entière ?

Je croyais nous sommes déjà passés en Dauphiné ; et j'y fais quelques remarques.

Partout, la joie a la liberté entière ; elle circule de nouveau sous toutes voûtes de verdure que forment les forêts de châtaigniers d'oliviers et de mûriers de cette belle province ; elle circule pas moins autour des grands champs de millet, des plantations de maïs. Le villageois limousin donne à ses froments, à ses raves, toutes sortes de préparations ; ainsi fait le villageois.

Partout que le villageois franc-comtois parcourt la France pour les orloges de bois, de même le petit Dauphinois la parcourt pour sa marmotte.

Partout le Dauphinois rencontre souvent son père le thériacleur, le pharmacien, avec ses poids, ses balances, qui va pour leur acheter et acheter en thériaque et en diverses autres drogues dans les villages qu'il rencontre.

Partout les paysans dauphinois parcourent aussi la France ; mais ils ne font pas la haute épicerie, le girofle, la cannelle, la noix muscade ; ils ont leurs points de station, soit villes, soit villa-

ges, où ils se font adresser leurs lettres, où il comptes.

Les uns et les autres portent leur boutique sur fois, tandis que les pauvres Dauphinois thériacle qu'une petite balle, vous voyez les riches Dauphi pour ainsi dire cachés derrière leur énorme panie portent sur leur athlétique dos. Les Dauphinois : chaussés de gros souliers bordés de ferrements, de rette.

Les villageois du Dauphiné ambulants sont au ils vont vendre des arbustes exotiques ou rares.

Les villageois verriers ambulants sont de tous.

Les villageois chiffonniers ambulants sont de to

Les villageois savetiers ambulants sont de tous

Au delà de trente lieues de Paris, les enfants tutoient pas leurs parents. On parle de construire de fer : je le veux bien, pourvu que ce ne soit pas circulation de cet usage immoral, imprudent et in devait en être autrement, heureux alors les villa tagnes, les villages du Dauphiné.

La petite paysanne ne porte plus là ni ailleurs noms de Marie, de Marguerite, mais de jolis noms je crains bien que, dans le chemin de la vertu, les ne soient pas aussi fermes que ceux de Jeanne.

On me demande à cette heure si, dans le Dauph dans les autres pays de montagnes ou de plaine, le sa femme. Cela peut bien arriver ; mais là, con autres provinces, le bâton se ralentit de plus en plu fois que je puisse attester que toujours il repose.

Je n'ai pas vu, et je finis par là, je n'ai pas vu phiné comme dans le Gâtinais, comme dans le L grands champs couverts de canards, d'oies, de pige

Peut-être le villageois provençal ne mange pas saoul de pain, et peut-être devrait-il ouvrir plus pays au blé sarrasin, qui fait l'abondance du Dauph qui de plus en plus fait la splendeur de la France.

Ce ne pouvait être que le fait d'un imbécile hist de vouloir fondre, de vouloir même faire joindre pitres d'une histoire de l'ordre social qui tous ont œuvres des hommes. Il n'est que la nature qui, pa et admirables transitions, puisse lier les vastes p immenses œuvres. La Suède est la transition des r

s aux beaux champs, aux belles prairies de l'Allemagne, elle-même une transition aux vergers, aux vignobles de France, qui elle-même est une transition à la délicieuse Italie : riche par la Provence.

souviens que la première fois que j'entrai dans ce beau beau jardin des Hespérides, j'avais déjà fait ce jour-là de course : mes jambes furent aussitôt, comme par enchantement, délassées. Quelle région si magnifique, si extraordinaire ! De vastes plaines sont, par longs intervalles, bossuées, hérissées d'un côté de rochers et de l'autre plaines, d'où, pour ainsi dire, coulent des torrents de vins rouges et des torrents de vins rouges. Les autres pays, à la saison d'été, sont peints du vert des noyers, des châtaigniers ; du rouge des cerisiers, des guigniers, des poiriers, des pommiers. La Provence est peinte du brun des oliviers, du noir des mûriers ; de l'écarlate des arbousiers ; du rouge des jujubiers, des grenadiers, des figuiers ; du jaune des safraniers ; et, au milieu de cette immense nappe de beaux champs, on voit le villageois provençal qui, de la pointe de sa faucille, semblait commander à la terre de les produire. Je me promenais continuellement pour aller me promener dans ces champs de laurier, de marjolaine, de lavande, de lilas, de roses ; pour voir la cueillette des câpres, des pistaches, des pastèques, de la graine d'Avignon, du safran, du riz, de la garance. souviens que je tournais toutefois avec discrétion autour des olives, des claies chargées de fruits séchés au soleil. Bonnes gens, ne craignez rien de ce que j'estime, surtout les vraies richesses, la désinvolture. Que de choses je vois ! que de choses je dirai quand je retournerai dans mon village ! Venez, venez ici voir faire le raisiné que nous font dans toute la France ; venez là voir moulinier les olives, presser l'huile, mastiquer les barils qu'on envoie dans toutes les parties du monde.

Je suis passé dans des villages dont les rues étaient tapissées de raisins et de raisins. Quelques semaines après elles l'étaient de nouveau secs pendant aux sarments. Mes amis, disais-je, ne craignez rien ! les raisins de Malaga sont prêts d'entrer en France pour faire sortir plusieurs millions ; mais vous ne parviendrez pas à en défendre avec ceux que je vois là, il faut en extirper : je leur montrais leurs raisins à petits grains. Vous ne parviendrez bien plutôt avec ceux-ci : je leur montrais leurs raisins superbes, gros raisins de pance.

À Marvèjols, on n'a jamais pu imiter les saucissons des

villages de la Provence, quelque exacte ou que j'en aie faite.

Mais, brave Trophyme, dites quelque chose. Ils sont bien inférieurs aux nôtres, surtout :

Quelque chose du labourage ? — On a des chevaux, plus généralement avec :

Quelque chose des villages ? — Tous les villages, nombre, sont remparés, murés, ont des fossés. Il arrive que le voyageur, après s'être reposé, avoir long-temps pris des villages pour des villages encore, prend des villes pour des villages. Je ne sache, dans le reste de la France, les villages qui ne sont descendus vers les plaines.

Quelque chose des villageois ? — Les trois ordres, ou journaliers, ou cultivateurs à la bêche ; les artisans à la charrue, et les uns fermiers partiels, les autres propriétaires.

Quelque chose de leur sort ? — J'ai remarqué que le villageois de la Provence était vêtu de toile et s'il s'habille légèrement, il se nourrit plus simplement ; sa soupe est à l'huile, ses quatre ou cinq repas ne consistent que quatre ou cinq desserts. Rarement il ne mange de mouton, le veau, lui sont inconnus. Sa pâte est pétrie avec du poisson, et son grand régal est de mets composés de beurre, d'huile, de poivre, de sel, pas un pays de bonne chère ! c'est un pays de travail, un pays de joie. Le villageois provençal avec sa tunique, la villagoise provençale avec son jupon, pendant plusieurs siècles, toujours à sauter, à chanter, le provençal chante en jouant, surtout en jouant de la harpe, en travaillant, il chante en combattant. L'histoire est écrite dans notre histoire militaire. Le Provençal, fils direct de cette terre de feu, bien plus que les villes, a un continuel jeu de physionomie qui se reflète dans ses brillants yeux. Il est tout mouvement, tout passionné, vent, comme le villageois poitevin, aux anières, aux signaux de travail, mais c'est avec l'impétueuse province. J'étais un jour sur le grand chemin : comme une dispute, je m'approche : il n'y a qu'un provençal, affublé de son haut bonnet, de ses bandes blanches, noires ; il en avait à son muet, de file ; il le haranguait : Trône de Dieu ! hi ! hi ! donc, ou je te *gare* ton plumet, et tu ent

un... Ce mot que partout, dans sa colère, le peuple a
 la bouche, rimait avec le nom de la ville. La vivacité
 e du Provençal ne l'empêche pas d'être bon, hospitalier.
 ours, à l'entrée de son jardin, un jeu de boules à vous pro-
 et à côté de la porte de son habitation un pot d'olives dont
 à tous ceux qui viennent ; il en a toujours sur lui à vous
 Ce qui me platt encore plus, il a sans cesse la légère pe-
 madame de Sévigné à vous conter ; sans cesse quelque
 elle saillie voltige sur ses lèvres. Quel plaisir de vivre en
 nce ! mais aussi quelle peine d'y mourir !

yme, lui a dit Armand quand il a eu fini, quelle si vaste,
 tête, Dieu a placée sur vos épaules ! que de science
 no avez montrée, que de science vous nous avez laissé
 or, vous nous avez cachée ! Vous venez de faire la pre-
 his e des villageois qu'ait cue le monde, c'est-à-dire, et
 rait trop le répéter, la première histoire des trois quarts
 ie la nation. Vous avez parcouru avec nous la France
 , l'hant toujours devant nous, toujours nous montrant
 les divers territoires, les diverses cultures, les divers
 divers villageois avec leurs diverses manières de
 e. l s votre bouche, la terre française est devenue succes-
 normande, picarde, flamande, languedocienne, dau-
 ise, provençale. Vous nous avez fait comme la relation d'un
 s inconnu que nous habitons, et que vous avez rendu nou-
 s en le parant de ses propres formes, de ses propres couleurs.
 'rophyme ne nous a point paru mécontent, et là-dessus il est
 i. C'est trop, beaucoup trop, Armand ! ont dit Gervais et
 ert. Ah ! pardi, leur a répondu Armand, vous me la baillez
 e ! vous faites venir les gens, vous les renvoyez les mains
 s : payez du moins leurs oreilles.

DÉCADE XXIX.

LA DÉCADE DES DIX PETITS CHAPITRES.

Trophyme, alléché par les paroles d'Armand, est revenu au-
 d'hui de lui-même, et, sans autre cérémonie, nous a abordés
 si : Que diriez-vous d'une histoire du peuple romain où ne

seraient ni les consuls, ni les tribuns, ni les officiers publics ? Vous diriez qu'elle n'est pas diriez, j'en suis sûr. Eh bien ! votre histoire pas non plus entière ; il y manque les chefs serviteurs publics. Vous avez mis en œuvre l'histoire française de Jantou. Mon Jantou avait été au delà de la Loire. Il me conta ainsi son histoire bien, comme vous allez voir.

J'avais à peine seize ans que notre porcher renvoyé par la commune. Je fus nommé à sa place auparavant glaneur, grapilleur, et mon oncle voyant que je m'étais toujours bien battu contre les affamés grapilleurs des villes, m'embaucha pour être son quatrième, bientôt son troisième gardien, et je l'eus, et je portai ma tête quand je fus LE PORCHER DU VILLAGE. Bien que je voulus me hausser encore. Il faut vous dire que dans chaque village deux porchers, le porcher des habitants. Je fis des démarches pour être nommé à la charge qui était aussi devenue vacante ; mais ces hommes forts d'esprit, forts de corps, un peu qui, partout où ils se trouvent, sont toujours les plus forts, que je restasse porcher du village, et comme il répondit, ainsi qu'à tout le monde : Tais-toi, et va-t'en. Vous n'avez pas idée comme, avec cette simplicité, son grand esprit juste tranchait de difficile les petits esprits vétilleux.

Bientôt on marqua avec le feu les porcs du maître du village ; je me désolais de ce qu'on ne faisait pas le même honneur aux miens. Tais-toi, ou je te saurai dire dit mon oncle. Il savait, il ne me disait pas, qu'ils allaient aussi être marqués le lendemain ; ils le furent avec un fer rouge. Vous croirez aisément que le maître du village donnait avec moi des airs d'importance ; il disait maître particulier des eaux et forêts à tant de porcs et pas davantage ; monsieur le garde général du village. De mon côté, je tâchais aussi de m'en faire. Je disais : Gros-Jean, tant de porcs pour la paisson, et pas davantage ; Michaud, tant de porcs, tant, et pas davantage ; la paisson était bonne dans la glandée du roi, elle l'était dans la mienne. Si le porcher du roi avait une douzaine de riches paysans, j'en avais une plus nombreuse.

anage, je restai, d'après la coutume, porcher ; et lui, l'ordonnance, ne fut plus rien.

uant à m'élever, me voilà, quelques mois après, LE DU VILLAGE ; je vais encore vous dire comment.

ais chanter , je faisais danser les jeunes filles. Le bedeau osa de m'enseigner à jouer du violon ; le chasseur de la fit la même proposition pour le cornet. J'étais indécis : sages me dirent que, si j'avais du bon sens, je m'attachais solide ; que jamais le violon ne me mènerait à grand'

dis que, dans peu, le cornet pourrait me donner du pain reste de mes jours. Ils avaient raison : le vacher du village, au lieu de boire du lait de ses vaches, allait tous les cabaret, devint hydropique, et, comme il n'était pas assez pour faire venir un médecin de ville, il ne put guérir.

tôt qu'il fut mort, vingt jeunes gens se mirent sur les ur le remplacer. Le cornet du défunt était sur la table de . Je fus le seul qui sus bien l'emboucher. J'en sonnai à reprises ; il me fut adjugé.

le matin, à la même heure, dès que mon cornet se faisait , aussitôt, et au même moment, toutes les portes des ouvraient, toutes les vaches sortaient, et d'elles-mêmes au rendez-vous, qui était une grande croix de pierre. soir, au même lieu et à la même heure, je les ramenaisses ; je sonnai encore du cornet ; aussitôt toutes les étaouvraient, et chaque vache, seule et d'elle-même, regassienne. J'avais pour la garde des vaches vingt sous par m'enrichissais, et je pouvais faire ma fortune, si je n'étais si sot ou si jeune.

lage où j'étais venu demeurer se composait de quarante tante maisons au plus, mais il était ceint d'une vieille , avec tours et fossés. Tous les habitants avaient des brechèvres et des vaches ; tous allaient chaque jour travail-champs et leurs vignes. J'aime plus, j'honore plus les que les villes, car les villages nourrissent les villes, et l'ailleurs plus anciens. J'appelai ce village un village ; je le j'allais au village, que je venais du village, que je au village, que j'étais le vacher du village. Le maire et tants me reprirent d'abord tout doucement ; ils me di-j'allais à la ville, que je venais de la ville, que je cou-la ville, que j'étais le vacher de la ville ; que ce que je nal à propos pour un village était une ville, une véritable répondis en leur demandant qu'étaient donc Orléans, ours. Sur-le-champ ils me conduisirent chez le notaire,

qui prit aussitôt ses lunettes, et me lut de vieux véritablement ce village était toujours nommé : quez-vous à cela ? me demanda-t-il, en me redonnant ses lunettes ? Que ces vieux parchemins radotent. Alors les habitants ayant délibéré, le maire me dit : et me voilà encore sur le pavé.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je quittai le village. En m'en allant, je ne pouvais m'empêcher d'épaules, et en même temps de me retourner, de me en imitant le bêlement des brebis, de lui crier : !

Mon oncle repassa et m'emmena avec lui à travers dans une commune où, après s'être enivré à un dîner où y avoir fait enivrer ses amis magistrats, je fus nommé **LE PATRE DU VILLAGE**. Oh ! combien j'eus à me faire un nouveau genre de vie ! Que de politesses, de compliments ! J'étais pour ainsi dire nourri de fleurs de jours, quand je menais mon grand troupeau, moitié chèvres, car je n'étais pas dans le ressort des tribunaux où il était défendu d'en avoir sous peine de cent francs d'amende, j'entendais dire à mes oncles : jamais vu un troupeau aussi gras, aussi beau, aussi net ? un troupeau où il y ait autant de sonnailles ? ajoutait-on, comme notre père mène doucement les brebis et leurs petits agneaux ! comme les antennes. Si je m'arrêtais, j'étais autrement entouré par le troupeau ; pressait autour de moi ; les acclamations et les bêlements se doubleraient ; et, pour opérer toutes ces merveilles, quelques grains de sel, quelques croûtes de pain, quelques brins d'herbe, quelques caresses, quelques douces paroles. De leur côté, les anciens du village de dire : J'ai vu un troupeau qui n'encourt d'amende ; toujours son troupeau sa houlette et ne franchit jamais les limites de sa commune. Si je disais que j'avais deux griffons, deux excellents chiens, deux chiens intelligents à ramener les moutons excitait souvent le voyageur.

Tous les jours mon bonheur s'accroissait, et, le loup qui se montra aux environs du village, il aura longtemps. Cette méchante bête effraya les bons bergers ; sitôt les bergers allument, la nuit, des lanternes de papier peint de spectres, pour le faire fuir. Ils tâchent de provoquer l'explosion de leurs armes. Le maire m'envoya un jour tout chargé. De leur côté, les jeunes filles me ramenaient leurs moutons, leurs jolis agneaux, dont elles avaient

leur dis-je, s'il vient, comptez que je le tuerai,
 e s corbeille de fleurs. Il ne
 ; c s le vent de bise, la pluie, la
 t so i le nue a rentrer. Je le vois, je l'a-
 nai manque : j'appelle mes chiens, ils
 au plus vite sur un arbre : j'y monte,
 qui, à tout autre, aurait fait perdre la
 pas, je gagnai de branche en branche la
 e ne c de crier au loup ! au loup ! hurra !
 n : ari ! autres cris rouergas, qu'il entendait
 p fois, et dont il ne voulait tenir
 un, je lui jetai ma panetière, ma blouse ;
 il retire d'un côté ; je me retire de l'autre
 t que le village, ne me voyant plus,
 pour meure à son service.

urs ant e la nuit et une partie du
 q je à huit ou dix lieues, je m'arrêtai, je
 m iture. Pendant que j'avisais à ce que j'avais
 avait été averti, qui m'avait suivi de gîte
 se c voir le loup ; cependant je ne m'abandon-
 brave oi e, lui dis-je en me levant et en l'abordant,
 p s tout le courage de la famille, vous n'en
 é un peu pour moi, et je lui racontai naïvement
 échant loup m'avait fait perdre ma place. Il ne me
 mais ses yeux et son visage s'allumaient graduel-
 ançait. Devait-il me scier en deux ou en quatre ?
 le, repris-je d'une voix émue, que n'êtes-vous of-
 et forêts, vous assembleriez les villageois par pa-
 ez les huées, les battues ! Que n'êtes-vous offi-
 e, vous ne l'êtes pas ! Que n'êtes-vous grand-
 s ne l'êtes pas ! il n'y aurait pas un seul loup en
 t les bergers qui ne font pas leur devoir,
 e, ouve e, qui ne font pas le leur, car en-
 bra Tu sais lire ! s'écria mon oncle en
 D ser ; ou bien ! si j'ai tout le courage de la fa-
 s toute la science. Tu sais lire ! — Mon cher on-
 que j'étais porcher, un jeune garçon venait, pour
 ne fois, me répéter la leçon que le même jour
 à l'école. Suis-moi tout à l'heure, me dit mon

quelques lieues ; nous allâmes frapper à la porte
 : c'était aussi dans quelques communes le maire
 oncle lui dit qu'il avait appris que son tambour s'é-

était engagé , mais qu'on n'en avait pas autant à Monsieur, voici comment ce cher neveu qui est maintenant sans place. Il lui fit l'histoire que je lui avais faite avec tant d'esprit, tant de gaieté, il le fit tant rire qu'on me remit la caisse avec les baguettes ; et moi, changeant d'avis, j'allai aussitôt sur la place même **LE TAMBOUR DU VILLAGE**. Certes, j'en conviens, le tambour n'est pas grand'chose dans les villes ; mais il a, je vous assure, quelque importance. D'abord son instrument, il attire tout le monde aux portées. Dans toutes les solennités il est toujours présent, le bras, la main, du chef ; il est aussi le bras, la main de bien d'autres ; il se charge de commissions ; il ne fait pas toujours du bruit.

Toutefois, à mon avis, **LE GARDE DU VILLAGE** a plus grande importance ; il est l'œil vigilant lorsqu'elle est à ses travaux, à ses plaisirs. Souvegard des hommes et des animaux, le commissaire en fait de délits, il est en quelque manière l'urètre et qui apprécie les faits, leur gravité, leur importance. Le garde de notre village ne cessait devant moi de parler sous tous ces rapports ; enfin, un jour qu'il me rapporta en fourrière six moutons, un cheval, deux vaches en prison un berger, après avoir dressé procès-verbal, sermenté, à l'audience du juge royal le plus prompt, m'empêcher de lui dire qu'il était bien heureux. Je répondit-il, que ces paroles sortissent de votre bouche, vous proposer de permuter nos fonctions. Je convins de rire, mais rien n'était plus sérieux. Il avait gagné l'affection des habitants, comme on disait alors : ils s'assemblaient pour lui donner des suffrages, et me voilà garde, et si bien que de semaines après je reçus, en cette qualité, une lettre de la plante des pieds, en même nombre de coups que l'avait reçue mon prédécesseur, qui ne s'en était pas souvenue. Pour moi, j'allai à l'instant, clopin, clopant, et, pour faire voir que ce n'était pas pour rire, je me mis à pleurer. On prit mon mal avec une telle patience qu'on me donna une commission, et que je fis à toute l'honorable assemblée la plus grande révérence suivie de ma démission irrévocable.

Je vous assure que le moment d'après je me trouvai débarrassé. Ah ! maintenant de quelle manière vivre ?

ord les métiers qu'exercent LES ARTISANS DU VILLAGE
t m'être d'aucune ressource.

Enviens que la subsistance de tout le monde passe chaque
re les mains du meunier ; cependant je ne voulus pas
er chez lui , car c'était un honnête homme au gros
bien à ne prendre pour droit de mouture qu'un
des grains , mais il aimait mieux rendre au lieu
le blé un boisseau comble de farine. Il avait
un tambour rond ; mais il ne voulait bluter
carré , et avec ce tambour il s'appropriait tant
pe qu'il pouvait , aux dépens des bonnes gens , faire ses
es sur la nouvelle mouture économique , faire moudre
e.

au boulanger , j'en conviens , il avait , au désir des lois ,
nt , une belle santé ; mais il ne marquait pas de sa
le pain ; mais il avait de bonnes balances et de méchants
mais il se moquait de la taxe , se moquait des jours de
urs auxquels il allumait son four , et , au lieu d'une seule
ouvrait toute la devanture de sa boutique ; il ne se gênait
rement pour faire relaver le vieux blé. Toutefois c'était
inement qu'après avoir fait manger aux villageois le
s pain , il portait le bon à la ville ; dont il était le boulanger
Je devais donc me garder d'aller chez lui , je n'y allai

allai pas non plus chez le boucher , gentil jeune fat , pro-
ie auraient dû être ses étaux. Ah ! monsieur le boucher ,
n de fois ne vous a-t-on pas vendu des veaux nourris au
à l'eau blanche , des agneaux qui avaient moins d'un mois ,
x qui en avaient trois ! Combien de fois d'ailleurs ne
-t-on pas vu , au sortir des offices , plus ou moins loin des
des églises , et les jours de foire sur la place publique ,
 , malgré les ordonnances et les arrêts , de longues tables
es de longues de veau , de carrés de mouton !

métiers ne me plaisent pas , mais je les savais , au lieu
utres me plaisaient et je ne les savais pas.

était celui de taillandier , ordinairement joint à celui de
al-ferrant , de maréchal-expert. C'est dans sa boutique ,
si brillamment illuminée , qu'aux premières heures de
 , s'assemblent les jeunes gens pour entendre ou pour
es histoires de grands voleurs luttant d'abord contre la
ublique , ensuite vaincus , pris , suppliciés , des contes de
éroces , de terribles sangliers , de terribles loups terras-

Tel est encore celui de tisserand, dont l'atelier le rendez-vous de la jeunesse des deux sexes. Les œillades, les petits soins, les petits cadeaux premiers feux des amours honnêtes.

Le tailleur va dans toutes les maisons, il parle et c'est le plus souvent par lui, qu'à la suite des fêtes, nées chez le tisserand, sont faites et reçues les propositions de mariage. Je dois encore dire que, partout où il va travailler, il fait à son occasion changer le reste de l'ordinaire ; j'aurais donc désiré d'être tailleur.

Il y a bien aussi d'autres artisans villageois, hourrellier, le sabotier, le jougtier ou faiseur de bœufs ; mais ils sont espacés de loin en loin comme les juges de paix ; d'ailleurs, ni je ne savais leurs métiers.

Depuis long-temps j'avais appris à raser, à se faire la tête, et je m'estimai fort heureux que LE VILLAGE eût besoin d'un garçon. Le barbier, à son tour, qui se fait chez lui, se croit un homme public et se garda bien de me le cacher. Nous marchandâmes un certain temps, lorsque nous en fûmes à mes gages ; nous nous convînmes à trois francs par mois. Il rasait dans la boutique, et que les gens comme il faut, et m'abandonnait la boutique pour me servir de son expression, ne venait que par derrière. L'arrière-boutique communiquait à la boutique par une vitre à laquelle manquait un carreau. De temps en temps le barbier, qui avait toujours un œil et une oreille dans la boutique, me criait à travers l'ouverture du carreau : Jani ! le prix fait, trois œufs pour une barbe, pas moins. Après, il me criait encore : Oui, c'est bon ; un fromage pour trois barbes, c'est convenu. Un jour, il entra un gros bourgeois avec une chaise neuve qu'il plaça ou plutôt qu'il planta au milieu de la boutique. Sur cette chaise, dit-il, il ne me rase plus encore trois barbes. C'est juste ! cria le barbier à travers l'ouverture du carreau. Mon bourgeois, dis-je au barbier, nous sommes seuls, je comprends que ces bons villageois n'ont souvent d'autre monnaie que leurs fromages, et que nous nous les donnons ; mais c'est la première fois que j'ai vu une chaise. Oh ! me répondit le barbier, ce pauvre homme ne sait pas de cette manière ; les chaises, où il ne regrette ni le bois, pourvu qu'elles soient encore en bon état, valent le canton pour une monnaie locale de trois sous.

ssionnaires , plus grandes et plus fortes chaises , bâtis en : sur trois côtés , où s'asseient les doyens de la maison , se ent autant que quatre chaises et en sont comme les grosses s. A la fin du mois , le barbier voulut me payer en chaises.

pas long-temps sans place. LE MARCHAND DU VILLA- que je savais lire et écrire , me fit proposer une place ; j'acceptai. Ce marchand avait mis trois enseignes , car trois commerces différents. On l'appelait monsieur le e , si , en entrant dans la boutique , on regardait de longues toutes remplies d'almanachs , d'alphabets ou d'heures ; l'épicier , si l'on regardait du côté où étaient d'autres toutes remplies de boîtes de poivre ou de girofle ; et eur le faïencier , si l'on regardait dans le fond , où étaient s tablettes chargées de piles de faïence. Ce marchand ut besoin d'un valet pour aller porter les marchandises ; il uréta sous le titre de commis , qui ne lui coûta pas un sou de Le jour même , il s'empressa de m'enseigner le prix de ce u appelait ses livres. Mon ami , me dit-il , je fais , moi , grand es a nachs. J'ai vu que , lorsque je tenais des livres sa- s boîtes d'épicerie , mes faïences poussaient mes livres ; ue maintenant ce sont mes livres qui poussent mes épice- se s faïences. Effectivement , il en vendait beaucoup ; mais il vait trop de monde chez ce marchand pour qu'il n'y eût pas pillage. Il lui manqua un jour une douzaine d'almanachs Que sont-ils devenus ? me demanda-t-il. Je lui répondis un homme honnête à un homme qui , dans le cours de la , ne se montrait pas toujours tel. Il me conta mes gages ne dit bonsoir , car il était déjà nuit. Là Janillon finit son his- e et il s'en alla.

l était parti depuis un quart d'heure , quand je m'aperçus l ne pouvait avoir fini là son histoire. Je courus après lui ; je is qui montait sur le haut de la colline. Je lui criai : et LE AIRE DU VILLAGE ! Fûtes-vous un de ses clercs ? — Oui. — il les noms de toutes les possessions de son canton ? — — De tous les possesseurs ? — Oui. — Avait-il une figure e et une voix assortie ? — Oui. — Habit gris et cheveux à poudrés ? — Oui. — Allait-il à la ville les poches toujours es de petit gibier ou de gros fruits ? — Oui. — Ne revenait- e ville que les poches pleines de conserves ou de dragées ? . — Avait-il en même temps toujours quelque chose d'a- le à vous dire ? — Oui. — Enfin était-il l'ami de tout le monde ? — ET LE MAIRE DU VILLAGE ! Connaissait-il tous les habi-

tants par leur nom? — Oui. — Quand il fallait p
gement, une amende, était-il parent, allié de
— Oui. — Savait-il lire couramment? — Non. —
vous son secrétaire-greffier? — Je l'étais. — Quand
pas, qui lisait ou publiait la loi, les ordonnanc
tration? — Le bedeau. — Et quand le bedeau était
lon, impatienté de soutenir une conversation d
une demi-lieue de distance et en parlant de haut
à crier en se tournant successivement vers les qu
dinaux : On ne les lisait pas ! on ne les lisait pas

DÉCADE XXX.

LA DÉCADE DES FÊTES DE VIL

Déjà, dès les neuf heures du matin, on entend
Armand et celui qu'il appelle son grand ami app
putant. Il sont arrivés avec leur continuel : Lais
laissez-moi dire ! Le bouillant Armand citait l'anc
de Rome.

« **MOIS DE JANVIER** : Sacrifice en l'honneur
deux visages. Les trompettes, en habits de fem
publications. Les jours malheureux. Les fêtes des
fête pes pénates, des dieux domestiques. — **MOIS**
Mort des trois cents jeunes Fabiens. Les fêtes d
originaires les anciennes fêtes des villages. Le
minales, des limites. — **MOIS DE MARS** : Les m
fêtes des femmes en couche. Mystères de Vesta. F
corde. — **MOIS D'AVRIL** : Les floréales. Les fêtes
MOIS DE MAI : La fête des lampes. La fête de J
des boulangers. Le couronnement des ânes. — **MOIS**
La fête des servantes. Jeux *circenses*. La fête des
MOIS D'AOUT : Conquête de l'Espagne. Ravissem
Sabines. Grands mystères. — **MOIS DE SEPTEMB**
nysiaques, les vendanges. Clou fiché en grande
Capitole par le préteur pour la computation des a
des hirondelles. — **MOIS D'OCTOBRE** : Les petits
fête des marchands. — **MOIS DE NOVEMBRE** : L
Jupiter. Lectisternes, invitations aux morts de re
leurs places à table. Les fêtes brumales ; sacrific

**Les Gaulois déterrés, à la violation des sépultures. — MOIS DE
MARS : Les faunales. Les fêtes des danses. Les cinq jours
carnavales, de la bonne chère. Offrande de vin miellé à Her-
cule, à Vénus. »**

**Les fêtes champêtres, presque toutes instituées par Rome en-
faveur du villageois, animées par la gaité italienne des cinq ou six
siècles qui suivirent, firent la joie et les plaisirs des innombra-
bles villages du monde romain ; et quand la morale pure de la
religion chrétienne voulut réformer l'univers, elle ne put réfor-
mer les fêtes villageoises. Il fallut les laisser subsister dans ce
qu'elles avaient de tolérable ; et, en partie, elles subsistent en-
core ; au lieu que nos villages, aussitôt qu'ils ont pu, se sont dé-
lassés des fêtes cantonales de la république ; des fêtes de la
liberté, des époux, de la reconnaissance, de l'agriculture, de
la liberté, de la vieillesse : car, pour les populations, les chants
patriotiques, les discours publics, les banquets, les jeux, rien
n'y fait. Exceptez la fête de l'agriculture, a dit le grand ami,
c'est une vraie fête de village, dont Armand a connu aussi bien
le programme, et dont aussi bien que moi, je m'en sou-
viens, il a vu l'exécution. Je la lui rappelle : nous sommes sur la
place carrée du beau village de Valady, en face du châ-
teau de l'infortuné conventionnel de ce nom. La municipalité est
assemblée au milieu des piquiers de la garde nationale. Des
troupes de villageois chargés d'épis, de feuillage, de pampre,
de grappes de raisin, d'instruments d'agriculture, viennent en-
suite successivement se ranger à la file ; le maire fait un signe :
le tambour bat, et tout le monde se met en marche vers l'autel
de la patrie, petite butte formée de la terre qu'ont lessivée les
épétrières et qu'ils n'ont daigné remettre là où ils l'avaient prise.
Là, on récite un discours, on chante, et les jeunes citoyens
marchent avec les jeunes citoyennes. Ensuite le cortège reprend
son chemin de la mairie, et c'est ainsi que finit cette fête si tou-
illante, si belle, comme nous disions alors, et comme nous di-
sons encore aujourd'hui si nous n'avions pas un roi-soldat qui à
tous les instants nous écoute.**

**Mé ! que lui importent vos fêtes de Valady ? a dit Robert ;
mais, a-t-il ajouté, ce soir, on a bien parlé de fêtes, mon tour
est-il venu ? Je passais un jour dans le cours de Maintenon, en-
tre Versailles et Saint-Cyr ; je vis sur un long carré de gazon une
grande table, où des gens de ville, des gens de village, tous dif-
féremment habillés, mais tous également bien mis, étaient assis,
mangeant, buvant ; et, je le remarquai avec plaisir, causant
ensemble. Je me dis que ce devait être une réunion d'agro-**

nomes. Véritablement, c'en était une. Je me tation, comme bien d'autres, à quelque distance.

Tout à coup s'élève une voix suivie de mille cliquetis de verres suivi de mille autres cliquetis suite une autre voix et mille autres pareilles v autre cliquetis et mille autres cliquetis ; ensuit suite un autre. A la santé des pères de l'agricu

A la santé de Tessier, qui a donné des trait leurs espèces, leurs cultures et leurs maladies ! — Parmentier, qui en a donné sur les pommes de santé d'Yvert, qui en a donné sur les assolement de Gilbert, qui en a donné sur les prairies ! — Sylvestre, qui en a donné sur les bêtes à laine de Huzard, qui en a donné sur les gros bestiaux cination ! — A la santé de Lombard, qui en a abeilles ! — A la santé de Bosc, qui en a donné — A la santé de Chaptal, qui en a donné sur le santé de Cels, qui en a donné sur les vergers ! — Michaux, qui en a donné sur les forêts ! — A la sieu, qui en a donné sur la botanique agricole ! — ce grand praticien Fessart, qui a si bien fait ce qu si bien dit !

Quels beaux noms ! me disais-je en m'en alk quels grands noms ! Ce banquet devrait être érigé nuel, et ce banquet annuel en fête de village, en fête

Tout ce que vous voudrez, a dit Gervais, mais tes vos fêtes bien sérieuses ; celles que j'ai vues a étaient autrement gaies. Elles ont toutes nouvelles excepte celles où l'on mange, où l'on boit, qui t du goût de tout le monde.

DÉCADE XXXI. — LA DÉCADE NO

Nous avons parlé des divers jours des villageois dernier.

Un fermier fort riche, fort ricur, et moitié avoca marché, paria avec un de ses amis, rieur comme ou du moins de mettre à la mort le paysan le plu la peur du cimetière, en le faisant passer par les au

avait le mot, passe ; on l'appelle , on l'interroge. commères, vous êtes des femmes ; vous êtes trop maladie, que les médecins appellent la petite as toujours mortelle. Il y a seulement à dire e, et on ne doit pas se le cacher ni le cacher au us pressons donc pas, ajouta-t-il en parlant aux déjà avaient ouvert la porte pour sortir ; vous au- énement, le temps d'aller chercher le notaire et e mourant conserve toujours sa connaissance jus- ouffle. Quelques heures après, une petite cloche donc, dit une des commères, a commandé si vite onie ? Mais enfin, puisqu'on la sonne, voilà le l'allumer au pied du lit. Monsieur l'avocat, lui res, les prières ne font pas mourir ; elles ren- traire, le courage du malade. Vous désirez qu'on ce pas, Joseph ? Tout comme vous voudrez, dit graduellement stupéfait. Aussitôt, voilà notre

buvant ! on ne pourrait s'empêcher de rire, d vous, bien qu'il n'y ait rien de plus respectable ou qu'un mort.

On parla bas tout ce jour autour du malade et parla bas le lendemain, et le surlendemain encore fin cet homme, supplicié jusqu'à la fin de ses forces de succomber, succomba. L'avocat déchiré par regrets, racontait avec componction, long-temps amis, la funeste issue de son imprudente expérience ne voulut pas y croire et à son tour la répéta littéralement de ses voisins qui fut encore plus vite expédié.

Ah ! si les cérémonies lugubres agissent ainsi sur en bonne santé, que doit-ce être sur l'homme malade ? Ah ! si, comme on entend les cris des douleurs du corps pouvait entendre les cris des douleurs de l'âme, la frayeur dissimulée, concentrée, de ce million de souffrances tous les ans sont pliés dans le suaire, on serait malade de mettre ces monacales tortures qui, plus tôt ou plus tard, seront pas non plus épargnées. Voyez ce criminel courage les degrés de l'échafaud au haut duquel la miséricorde avaient déposé imprudemment le cerceuil, avaient charitablement fait présent : il l'aperçoit un effroi qui se communique à tout le peuple. On ne s'en est pas soucié, on a permis ou même voulu qu'on remplît de tout les malades à leurs derniers jours, et qu'on promène devant eux ce calice que Jésus pria son père d'écarteler, l'usage a-t-il toujours raison ?

Que faudra-t-il donc faire ? demanderont tous les gens. Il faudra laisser le malade sous l'aile de son père, laisser le bon fils écarter ingénieusement les idées qui remplissent le chevet de son père. Mon Dieu ! que l'épouse rallumer les rayons de l'espérance dans le cœur d'un époux adoré ; qu'on laisse un bon frère soutenir le courage d'un frère chéri ; qu'on laisse l'ami se communiquer à l'âme tendre d'un ami.

On me fait des objections, voici mes réponses.

Mais la face de l'église devient de plus en plus sombre. Mais tandis que le dogme est et doit être immuable, cesse progressivement de changer. — Mais le rituel ne peut pas de peines lugubres à l'homme malade, peut-il être vivant comme celui qui lui en cause.

On me fait d'autres objections auxquelles les réponses sont encore plus faciles : mais au lieu d'éteindre la flamme

verez. On ne vous reprochera plus qu'à l'égard des mourants les autres cultes ne sont pas plus cruels que le nôtre.

Que parlez-vous du pape ? si vous voyiez sa douce figure céleste, vous diriez bien plutôt qu'avec le temps il arrachera ces pages du rituel.

L'habitude ! oh ! l'habitude ramènerait à ces prières, à ces cérémonies ! oui vraiment, comme elle nous ramène à notre ancien gouvernement, à nos habitudes de dix-huit cents ans.

Bons curés que j'aime tant ; vicaires, leurs disciples, qui suivez leurs traces exemplaires, osez enfin écouter votre cœur : Dieu l'a fait ; Dieu n'a pas fait votre rituel ; osez penser ce que vos successeurs penseront ; allez vers eux, ils ne peuvent venir vers vous.

DÉCADE XXXII.

LA DÉCADE DES ARTS MÉCANIQUES.

Il faut que chacun fasse son métier, c'est-à-dire le métier pour lequel il est né, ou le métier est mal fait. Par cette raison, les arts ont été stationnaires chez nos instituteurs les Égyptiens, où les enfants étaient constitutionnellement, ou du moins légalement forcés à faire le métier de leur père ; par cette même raison encore, ils l'étaient chez les instituteurs de nos instituteurs, les Indiens, les Chinois. Cette vérité aurait encore besoin d'autres preuves, qu'on les trouverait ici.

Un soir M. l'avocat Bernard, à qui son jeune fils donnait des raisons d'audience, prit dans un mouvement de colère la montre qu'il venait de lui acheter, et la brisa contre un pavé. Le lendemain, le fils la rajusta sans instrument.

Ce jeune artisan-né fut enlevé par la réquisition militaire aux cahiers et aux livres de droit qu'il détestait, et, jeté dans un des bataillons de l'armée d'Italie, il donna une nouvelle forme aux bâts de mulets, les rendit plus légers, plus solides. Il leur donna aussi un nouveau nom, celui de bâts révolutionnaires. En récompense, on le fit passer dans l'administration. Malheureusement notre armée, un jour, eut du pire ; les bagages, quoique portés sur les nouveaux bâts révolutionnaires, ne purent aller assez vite : ils furent pris, et M. Bernard, emballé dedans, se trouva transporté, sans coup férir, tout au milieu de la Russie.

Au commencement, il ne fut pas trop bien traité ; mais bientôt

l'empereur Paul s'étant pris d'amitié pour Bonaparte, surtout les grands seigneurs russes, propriétaire que toutes les nouvelles fabriques, se prirent aussi d'**M. Bernard**; et il courait, à ce qu'il assure, tout ment dans la Russie que dans le Gévaudan. Il est aujourd'hui. Vous allez maintenant l'entendre lui-même ses aventures; j'omets les préambules.

Cette Russie, nous a-t-il dit, a une face bien bizarre : les villes et les environs des villes, les arts ont civilisés et la terre; plus loin, le pays n'est qu'à demi civilisé encore, il est entièrement sauvage. N'avez-vous point les ateliers des peintres, de grands tableaux dont certaines sont terminées? Les objets y ont toutes leurs formes, leurs couleurs; dans d'autres parties, ils n'y sont qu'indiqués de légers traits; dans d'autres on ne voit encore qu'ainsi de la Russie.

Les arts, a ajouté **M. Bernard**, assujettis comme aux lois de l'équilibre, se mettent partout en expansion de la Russie, encore en trop petit nombre, ne peuvent remplir les vides de ses immenses régions; aussi les arts étrangers l'entourent, y entrent-ils, bon gré malgré les prohibitions; on reconnoît souvent les arts des Français, les arts des Anglais, tout les arts des Allemands.

LES OUVRIERS EN TERRE. Un jour d'été, je me levai d'assez grand matin, le long du Dniester, le Borysthène anciens, qui ressemble beaucoup, dans cette partie du cours, à notre Lot. Quand je fus à un détour que fait pour aller du levant au couchant, je me crus dans le Saint-Laurent *en bonne terre*; car l'une des rives était aussi de belles prairies comme celle de Saint-Laurent, la rive offrait une agréable colline, au dessus de laquelle aussi, comme sur la colline de Saint-Laurent, un château avait encore, comme à Saint-Laurent, un petit hameau de la colline et un autre petit hameau à gauche.

A l'extrémité de ce dernier hameau, je trouvai plusieurs gens qui bâtissaient une pauvre maison d'herbe et de paille, peu près comme les castors bâtissent leurs demeures. Je leur en parlai; ils m'avouèrent qu'il y avait dans le pays assez de bois pour bâtir, mais que l'usage était de gâcher. Il vaudrait mieux piser, leur répondis-je; et je leur enseignai ce que c'est que piser. Le propriétaire survint; je le persuadai. Malheureusement sa maison était à peu près terminée, et nous ne pûmes faire l'expérience de ma méthode que sur la porcherie.

si grande, que je voulus l'augmenter.
Les murs du pisé furent secs, j'en fis piquer la surface
avec d'un marteau ; je les fis revêtir, au balai, d'un en-
caux et de sable, que je fis lisser, et j'y peignis à la
avec de la suie et du jus d'herbe, une riche colonnade.
Le hameau de la droite de la colline et le hameau de
accoururent, le seigneur à la tête. Long-temps ils de-
tout frappés d'admiration, fixes, arrêtés sur leurs
bras ouverts, la tête levée vers le ciel. Enfin le sei-
gneur tourne vers moi, me prend amicalement la main, et me
pose des questions auxquelles je répondis : Monsieur, le noble
château nous vient des Romains ; il s'était conservé dans le
pays, il a été aujourd'hui mis en vogue par Cointereaux
seigneur. Si vous voulez bâtir un château, il faut s'y prendre
pour une porcherie. Quant à la solidité, Cointereaux
seigneur garantit ses constructions pour cinq cents ans ; et si,

ne vous conviendrait pas, en voici une autre. Vous on dit, parmi vos paysans, un potier de terre. S'il pots, il saura faire des tuiles, il saura les vernir. C lui d'en faire de deux ou trois pieds en carré, qui s des crochets, des tenons ou des feuillures. Comme les vernir. Vous en couvrirez votre château, et v même alors décorer de vos armoiries la toiture aussi façade.

Il me fit de nouvelles questions ; je répondis enco

Nous n'avons pas en France, nous devrions avoir tures, qui, par leurs couleurs vives et éclatantes, d nos bâtiments un aspect si nouveau.

Nous avons un grand nombre de poteries ; une de et des plus belles est celle de Schneider de Sarregu soutient bien le passage du chaud au froid, fait feu et, par sa pâte mélangée de terres de diverses couleurs porphyre et le granit.

Je ne vous dirai pas quelle est, pour la bonne portion de l'argile et du sablon ; elle ne peut être que par les essais faits sur les lieux.

Le meilleur des vernis métalliques n'est que le vais. Les potiers de notre province de Bretagne y o Ils se contentent de jeter dans le four, quand il est quelques poignées de sel marin, qui se volatilise, e à la superficie de toutes les pièces de poterie, rangé tour, un vernis fort solide et fort sain.

Ce bon gentilhomme russe ne pouvait me quitter. prit sous le bras et m'emmena chez lui.

Le château de plusieurs seigneurs de ce pays n'est grand que les maisons de nos jardiniers de Vince chère qu'on y fait n'est pas à beaucoup près aussi bon ne faut pas être plus difficile que le Ciel, qui se contente. Le noble Russe me donna ce qu'il avait de n me servit sur sa plus belle vaisselle.

C'était une faïence française, épaisse, lourde, arm hôte me demanda si sa faïence était à la dernière mode vaudanais ne mentent jamais. Je lui répondis qu'elle temps de la régence. La faïence à la mode, lui dis deux sortes : l'une, blanche comme votre lait, peinte fraîches comme celles de vos prairies ; l'autre, mince carton, ornée de légères sculptures, de légers filets d vient d'être imitée des Anglais, qui, depuis longues ar vaient imitée des Hollandais. L'une est composée d'a

s retenir plus long-temps , me dit-il , vous m'ensei-
gnez comment vous faites les pipes. Très volontiers,
répond-je. On prend de l'argile la plus fine ; on la bat sur
une barre de fer ; on la pétrit ; on en fait de pe-
tits tubes de la mesure des pipes. On les perce dans toute
leur longueur avec une broche de fer huilée : c'est le tuyau ; on
les coupe aux deux bouts : c'est le fourneau où l'on met le tabac et
on les laisse sécher ; on leur donne une légère cuisson
au feu. On les en retire ; on peut s'en servir. Français, me
dit-il, je vous donne ma pipe ; j'en aurai une autre et
vous en aurez une quand je voudrai : je sais les faire.

PLÂTRIERS EN PLÂTRE. — Quand j'eus pris congé de
mon ami russe et que je me fus remis en marche , je me
souvenais que je ne lui avais rien dit de l'art de faire des plâ-
tres. Je lui écrivis la lettre suivante :
« Lorsque vous aurez fait votre beau château en pisé ,
n'oubliez pas d'en faire des plafonds en plâtre , non en plâches »

Monsieur Bernard, trois sortes de chemins : des chemins battus, comme partout ; des chemins en pierre, dans tous les pays civilisés ; des chemins en bois, comme

Je voyageais un jour sur un de ces chemins en bois ; j'étais exténué de fatigue. Tout à coup j'entendis des voix derrière moi. Je me retourne ; je vois une caravane de trente Tartares, parmi lesquels je ne pouvais distinguer aucune seule figure chrétienne à qui demander le secours ou les aliments. A la fin, j'en distinguai une dans la dernière rangée : c'était un juif, mais c'était le maître du caravane russe, mauvais russe sans doute, il ne me comprenait rien. Je lui parlai latin, il me comprit moins encore. J'essayai de lui parler russe, il me comprit et me répondit parfaitement. Il me donna quelques fruits secs, un peu de sucre, un peu d'eau-de-vie, et je pus le suivre.

Que diriez-vous que je porte sur mes trente chevaux, me dit-il. Peut-être bien, lui répondis-je, de riches tapisseries de l'Orient. Je porte, me dit-il, de la pierre. Je me moquait de moi. Soulevez, me dit-il, les couvercles de vos caisses : c'était véritablement de la pierre de divers genres, analogue à notre pierre calcaire d'Arcueil, de Châteaufort, de Tonnerre, de Loches, à nos grès de Fontainebleau, à nos granits de Cherbourg, à nos basaltes d'Auvergne ; elle était taillée. J'ai, me dit-il, dans mes ateliers, une petite troupe de Français. Ce ne sont pas des émigrés ? lui demandai-je. — Il me répondit-il. — Ce sont des Limousins ? — Oui. — Parlez-moi de Genouillac, de Montagnac. — C'est cela ! me dit-il en inclinant la tête vivement et à plusieurs fois. Vous êtes sans doute de leur province ? — A peu près ; continuai-je, il doit y avoir un chasse-avant pour la surveillance. Il y en a un. — Des gâcheurs pour faire le mortier ? — Oui. — Des oiseaux pour le porter, des loueurs pour lever les pierres, des bardeurs pour les porter, des haliebardiens pour les poser ? — Il y en a, il y en a, me répondit-il à chacune de ces questions. Toutefois, il faut convenir, ajouta-t-il, que ce genre de travail, indispensable aux progrès des arts, a bien du besoin de s'établir dans la Russie. — Avez-vous un bon apprenti ? — C'est l'âme de l'atelier. — Vous pouvez, si vous voulez, me le présenter. Il est dans ce moment parmi les gens de l'équipage. Je me précipitai courus, j'examinai un à un tous ces Tartares en tenue de guerre : je ne voyais aucun Limousin. Je m'avisai de leur parler en patois de Gevaudan s'il n'y avait point parmi eux un Limousin. A ces mots, un de ces Tartares se met à rire.

tement les rigoureuses proportions d'une manipula-
minutieuse ; c'est qu'il est ensuite très difficile de faire
pour joindre ensemble les diverses pièces de pierre
utefois , continua-t-il , on connaît ici le blocage ; vé-
rien de plus aisé que de passer du sable à la claie ,
ger avec la chaux , de jeter dans ce ciment de petites
s cailloux brisés , des morceaux de mâchefer. Le blo-
on construit assez souvent les murs des cabinets ou
ns des jardins , fait surtout bien dans les soubasse-

d'autre chose , lui dis-je ; combien gagnez-vous ? Au
t , en France , l'appareilleur a six francs par jour ; le
pierre , cinq francs ; le maçon , quatre. Ici , me répon-
ne gagnons pas tant , à beaucoup près ; mais les vi-
si bon marché qu'au bout de la semaine il nous reste
nt qu'en France.

na-t-il voulez-vous savoir quels sont ceux qui nous

LES OUVRIERS EN MARBRE. A la vérité, cont leur, nous sommes au milieu des juifs. Ils nous Pologne, où il y en a plus d'un million. Notre ma n'en est pas moins un excellent homme. Je suis su treprendre la fourniture du marbre des châteaux. I de sa bourse et de son crédit. Je ne puis que réus bres ne me coûteront que le transport; j'en ai vu loin, de toutes les qualités. Je m'y connais, car je Un Limousin marbrier! lui dis-je. Oui! oui! m je suis marbrier. En travaillant la pierre, j'ai appi le marbre; de même qu'un habile orfèvre, qui éta a appris à travailler l'or en travaillant le cuivre. A France, l'industrie est libre. On ne vous demand titre vous savez; tout le monde a la permission de plusieurs grandes villes, et notamment à Paris, marbre, des cheminées, des dessus de commodes, secrétaires, des chiffonnières, des déjeuners, des tables, des vases, des urnes, des monuments fu combien d'anciens monuments féodaux ou nobiliair par la révolution, n'ai-je pas retailés, pour en faire petits élégants mausolées qui couvrent si légèrement l jourd'hui! J'avais gagné beaucoup d'argent; mon ass leva. La réquisition militaire m'enleva moi-même. J' sonnier; et, comme un grand nombre de mes cama suis trouvé fort heureux d'avoir été maçon.

Je voulus alors lui enseigner à faire des reliefs, sur le plat du marbre des ornements, en les couvra nis; en faisant manger ou creuser le reste du plat p Je connaissais cette invention, me répondit-il; el soixante ans; elle ne donne qu'une sculpture plate et p

Teignez-vous, peignez-vous vos marbres? lui d Non, me répondit-il, pas plus que mon cheval, car je en arriverait à la première pluie.

LES OUVRIERS EN SABLE. Nous nous séparan Limousin et moi, mais non sans nous être, comme o plusieurs poignées de main. A la dernière, il y mi bles, que la détresse me força de ne pas laisser tom lus le remercier; il me quitta brusquement, en m je ne tarderais pas à être joint par une autre caravan du sable.

Une heure après, j'en aperçus la tête. Ah! dis- conducteurs, la pierre, comme de raison, va devant tez le sable; sans doute la chaux va suivre. Cet hom

pendant, se fâcha. Il me dit fièrement qu'il portait du sable à du verre; qu'il était verrier, qu'il était de la Bohême. Je le tai d'être d'un pays où l'on fait de fort bon et de fort beau verre, nous, Français, achetions autrefois beaucoup; dont nous n'achetons guère aujourd'hui, parce que le nôtre ne pouvait être ni uni ni plus net. Il contesta. Je lui répondis que, si cela lui faisait plaisir, je dirais plus de mal que lui de notre ancien verre, bleuâtre, ou verdâtre, tout rempli de pailles et de soufflures; mais que, maintenant, dans l'art d'épurer le sable et de blanchir le verre, le nitre, la chaux de plomb, nous n'avons rien à apprendre d'aucune autre nation, pas même des Anglais, car nous nous le flint-glass comme nous faisons le verre de Bohême.

Nos glaces du faubourg Saint-Antoine, beaucoup plus nettes, beaucoup plus pures qu'autrefois, sont aussi beaucoup plus grandes : elles ont jusqu'à quatorze pieds de hauteur; et si nous les cassons, nous avons pour les rajuster Pajot, qui les remet au feu, les soude, les unit et vous les rend plus belles que lorsqu'elles étaient neuves.

Je lui parlai ensuite de la manufacture du mont Cenis. Quand vous voyez, lui dis-je, dans les boutiques de Pétersbourg ou de Moscou des cristaux blancs, limpides, parfaits, façonnés au tour, ornés de facettes, gravés à la flamme soufflée, c'est-à-dire par la lampe de l'émailleur, ornés de fleurs colorées, enrichis de filets, de cercles, de charnières d'or, briller, sous la forme de gobelets, de tasses, de vases, de boîtes, de bonbonnières, soyez sûr que c'est de la manufacture du mont Cenis; soyez sûr qu'avec votre permission et celle de bien d'autres, cette manufacture n'est pas dans les Alpes, qu'elle est française, qu'elle est dans la Bourgogne, qu'elle appartient et doit sa création aux frères Chagot, nom connu de tous ceux qui achètent huit ou dix sous un magnifique verre de trois ou quatre francs il y a seulement quelques années.

Nous avons aussi, ajoutai-je, un genre de verrerie ou plutôt de poterie vitrifiée devenu encore à meilleur marché : c'est la porcelaine. A Paris, pour quatre sous, vous achetez une tasse; pour le même prix, une soucoupe; et pour le double, un sucrier. Maintenant, depuis la suppression de l'absurde privilège exclusif de la manufacture de Sèvres, un petit bourgeois, s'il le veut, peut se faire servir en plats et en assiettes de porcelaine. Et cependant, parce que nous faisons à bon marché, nous ne faisons pas moins bien, car nos voisins, autrefois nos maîtres, ne sont pas même aujourd'hui nos rivaux. La porcelaine de Saxe, ainsi que celle de tous les autres pays, cède à la nôtre. Sans doute, pour la faire, on peut trouver ailleurs, comme dans le Limousin,

du kaolin, que Vilaris découvrit, il y a quarante ans à Yrieix, et, pour la couvrir, du pétunsée, qu'on a, par un heureux hasard, découvert encore dans les environs de ce moins par la matière que par les formes, les ornements, peintures, surtout par l'éclat des couleurs, que les Chinois sont supérieurs aux autres. Vers le milieu du siècle, Tchang le moyen de fixer les plus beaux rouges sur la porcelaine ; nous avons laissé dans la Chine la porcelaine de couleur ; maintenant que Brongniart y a fixé le vert du chrysoprase, Dihl a donné à toutes ces diverses couleurs l'éclat des émaux, on ne laisse plus en France la porcelaine de couleur.

LES OUVRIERS EN SALPÊTRE. — Je rencontrai un grand chemin, qui est très fréquenté, et un vrai convoi, rencontres, une autre espèce de caravane. Nous eûmes une conversation, le conducteur et moi. Il me dit qu'il allait chercher du salpêtre et il me demanda d'où nous tirions le nitre que nous faisons, lui répondis-je ; en France nous sommes les seuls à le faire. Dès que la patrie fut déclarée en danger, tous les habitants, grands, nous nous mîmes à fouiller les caves, les églises, les cimetières abandonnés ; nous en transportâmes les terres dans des baquets ; nous les fîmes tremper dans l'eau, nous fîmes bouillir cette eau dans des chaudières ; nous réduisîmes et encore réduire ; nous la fîmes évaporer, dans des vaisseaux en terre et nous en retirâmes du beau et brillant salpêtre. Il nous en coûta tant et si bien que, pendant la guerre, nous en avons fait trente mille livres de poudre par jour, au seul moulin de la commune, et qu'à la paix continentale nous en avons assés pour livrer cinquante batailles, à quatre mille coups par bataille ; ce qui, suivant les gens de l'art, est très raisonnable.

LES OUVRIERS EN FER. — Mes chers amis, et Monsieur Bernard en s'adressant à nous, qui a vu les mines et les forges de l'Allemagne et de la France a vu les mines et les forges ; qui a vu celles d'Angleterre a vu de plus grandes. Quand j'étais en Russie, on m'assura que celles de la Sibirie de Perm l'emportaient. Je me trouvais à l'occident de l'empire, il fallait aller à l'orient : bon ! quand il s'agit d'une nouvelle usine, que sont quatre, cinq cents lieues ? Je marchai, j'arrivai. Je ne vis rien que ce que j'avais vu ailleurs, mais ne pas témoigner son étonnement devant ces hauts fourneaux de vingt-cinq pieds d'élévation, bâtis sur les rochers, ceux du minéralogiste Rambourg, chauffés, non avec du charbon de bois qu'on proscrit aujourd'hui, chauffés au contraire

on de terre qu'on proscrivait autrefois, enflammés, non par soufflets, mais par des pistons ou pompes à air ; devant ces creusets de métal en fusion, ces lourds marteaux, qui retentissent à plusieurs lieues, ces plus lourds cylindres, qui amincissent en rubans d'épaisses barres de fer, ces immenses emporte-pièces, ces immenses cisailles qui les découpent ; ne pas admirer, ne pas faire éclater son admiration, était, et non sans quelque raison, insulter ces vastes et imposants ateliers, habitués à des applaudissements et d'exclamations de tous ceux que la curiosité attirait ; je me hâtai de me retirer.

Comme que dans nos pays d'étoffes nous parlons volontiers de culture, de tissage, de même dans ces pays de mines on parle de fer, de fonte, de fabrication. J'étais entré dans l'auberge d'une grande fonderie ; j'avais dîné, j'étais assoupi sur la digeste d'un méchant brouet, lorsque je fus presque réveillé en sursaut. Deux chefs d'atelier, assis à la table voisine, disputaient, devant leur bouteille d'eau miellée, avec autant de feu que s'ils avaient bu une bouteille de vin nouveau. L'un était Français et Normand, à en juger par son accent nasal ; l'autre était Anglais, mais de la Normandie ou de la Gascogne d'Angleterre, à en juger par la finesse de son esprit ; cependant le Normand et l'Anglais en donnâmes à garder. La dispute était sur la supériorité industrielle des deux nations. J'encourageais des yeux et des applaudissements le Normand, qui, s'apercevant que j'étais Français, dit à son adversaire : Prenons, si vous voulez, pour juge ce bon sens qui est derrière vous. A chaque moment, je faisais semblant de ne pas bien entendre le français, et je me faisais expliquer par le rusé Normand les expressions les plus usuelles ; après cela, avec l'air chateimite du juge Rominagrobis de La Fontaine, je donnais à chaque décision : Anglais bon, Français plus bon. Il fut d'abord question des ponts de fer. Le Normand se hâta de dire qu'à la vérité il n'y en avait pas encore en France, mais qu'à Paris on était sur le point de construire celui du Louvre, et que le fer en était pour ainsi dire au feu.

Ensuite, il fut question des armes. L'Anglais dit qu'à Birmingham il se fabriquait dix mille canons de fusil par mois. Le Normand répondit qu'à Paris, en l'an II, on en fabriquait jusqu'à vingt mille.

Ensuite de la serrurerie. Le Normand, sans donner à son adversaire le temps de parler, lui jeta pour ainsi dire au nez les serrures sonnantes de Facque, qui sonnent une clochette quand on veut les ouvrir avec de fausses clefs ; les serrures prévôtales de Duval, qui prennent la main du voleur ; celles de Merlin, qui

prennent la main du voleur et tirent un coup avertir qu'il est pris ; et, ce qui valait mieux, la serrurerie de Georget : ses serrures à glace, à doubles entrées à fausses entrées, à entrées masquées, ses serrures dont on peut laisser la clef dessus ; et, ce qui est encore, toute la serrurerie du pays d'Eu, en Picardie, deux mille ouvriers et fournit à très bon marché l'ouvrage. Il lui nomma aussi Chopitel, serrurier laminoir qui façonne les tranches des pièces et donne le moyen de fabriquer des fenêtres de fer pour recevoir le verre. Il lui nomma encore Bernard qui avaient enfin trouvé un vernis contre la rouille.

On passa à la coutellerie ; on en parla assez long-temps que la victoire demeurât incontestablement à Paris et à Langres, à nos ciseaux de Moulins. L'Anglais prit cette expression, faire la barbe. Et les rasoirs ? dit-il pour les rasoirs nos couteliers feraient la barbe. N'est plus vrai, lui répondit le Normand, depuis qu'il a été importé en France la fabrication orientale et que Paris des rasoirs de Damas.

Mais, repartit l'Anglais, avec quel acier ont-ils fait L'acier français, s'il existe, n'est guère connu. A Paris autrefois, lui répondit le Normand ; aujourd'hui nombre de nos fonderies a si considérablement augmenté au point qu'à guère possible que, sur les six cent mille quintaux fondus en France, nous ne fassions beaucoup d'acier et que n'est pas possible qu'avec de bon fer toujours égal et de bon acier toujours égal ; il n'est pas non plus possible que nos connaissances chimiques nous ne sachions bien maintenant faire de bon acier au moyen du charbon et de la suie, des cendres, du sel marin ; que nous ne sachions fondre au moyen de l'argile et de la chaux. Je me demande si votre meilleur acier n'est pas meilleur que celui qui est fondu au creuset par stratification de marbre et de fer ; je sais même s'il est aussi bon ; je pourrais vous vous en aller à l'aciérie de Gosselin, fabricant à Souppes, donner d'une forme parfaite, d'un acier parfait.

L'Anglais reprit avec un imperturbable sang-froid moi qui vous parle, la bonté de croire que vous ne pouvez plus faire les faux que les limes, les limes que les faux.

La faux, la faucille, dit le Normand, ne sont pas le couteau à foin, qu'un grand couteau à blé ; la faux est plus en grand, la même. Il n'y a de difficulté qu'à

toutes les parties l'acier au fer, à donner une trempe égale à toute la longueur du tranchant. Vous me dites que jamais vous n'avez vu de faux françaises. Je le crois bien. La fabrique de ling, en Lorraine, la vaste fabrique de Toulouse, qu'avec tant de bileté et de dépense élève aujourd'hui Garrigous, sont encore chargées de marquer de la marque allemande leurs faux pour vaincre l'obstination de nos villageois, habitués depuis tant de siècles aux faux d'Allemagne, qui ne pourraient se servir des vraies faux françaises, s'ils les savaient françaises.

Quant aux limes, la fabrication en est aussi aisée. Je prends un morceau d'acier ; je la polis ou avec la lime ou avec la meule. Je lui imprime un mouvement sous un ciseau fixe qui l'incise, la taille ; lorsqu'elle est incisée, taillée des deux côtés, je la mets sur le feu ; elle rougit, et je la trempe dans une dissolution de corne, de suie, de sel marin ; j'ai fait une lime. Et si je me sers de l'ingénieuse machine de Durand, je taille à la fois huit barres d'acier ; je fais à la fois huit limes. Vous avez beau dire, beau rire, je ne pense pas que les limes d'Amboise, du bonhomme Du Clusel, même que celles de nos paysans des environs de Versailles, valent les vôtres ! Que si elles portent la marque anglaise, c'est que nos artisans sont encore, à cet égard, aussi villageois que nos moissonneurs et nos faucheurs.

Quant aux scies, ajouta le Normand, nous les laminons, nous les trempions, nous les dentons aussi bien en France qu'en Angleterre. L'inventeur des scies sans fin, notre Albert, sera bientôt le grand Albert.

De qui tenez-vous, je vous prie, demanda l'Anglais, l'art de vernir la tôle ?

Ici, lui répondit le Normand, les Russes font un grand nombre de leurs toits en feuilles de fer vernies ; je ne sais trop si l'idée n'a pas été portée de Russie en Angleterre ; je conviens toutefois qu'elle a été portée d'Angleterre en France. Mais venez, osez mettre vos plus beaux ouvrages à côté du Parisien Demarne, qui, avec sa tôle et ses couleurs, fait des vases de granit, de porphyre, de marbre, de porcelaine, décorés de toute sorte d'ornements, de peintures, et vous verrez si vous ne serez pas obligé de remporter vite les vôtres. Fort bien ! fort bien ! répartit l'Anglais ; mais, vous-même, osez lever cette triple barrière des douaniers qui borde votre France. Oui, lui répondit le Normand, nous oserons la lever quand nous voudrons : car nos coutelleries de Langres, de Châtellerault, de Moulins, de Saint-Étienne, de Thiers, suffiront pour nous défendre contre les produits des vôtres. Jamais vos flottes marchandes n'oseront

approcher d'un pays où l'on entend crier : A deux li
teaux ! A un sou les fourchettes ! A deux liards ! A

J'étais interpellé. Je prononçais en français-russe .
oreilles de l'Anglais , une condamnation toujours po
pérante : Anglais bon , Français plus bon .

LES OUVRIERS EN CUIVRE. — Passons au cuivr
glais. Au cuivre soit, lui répondit le Normand. — A l
logerie. — A la petite horlogerie. — Et ensuite à la g
ensuite à la grande. L'Anglais parla tant qu'il voulu
mand eut son tour. Puisque vous connaissez si bien
et les célèbres horlogers , vous auriez dû nommer n
qui , le premier, a fait sonner les montres à répétition
un bouton de la boîte.

Notre Julien Leroy, qui, le premier, a rendu visib
des montres sans le démonter, qui a changé la positio
et les a simplifiées , qui a imaginé les potences , qui
autour des pivots , qui a combiné les divers métaux
à prévenir les effets de leur dilatation ou de leur res
qui, enfin, le premier, a fait marquer aux montres le

Notre Lépine , qui a imaginé des montres sans ch
montres à répétition , ou , comme on dit plus brièv
répétitions à roulette ;

Notre Bréguet, dont les garde-temps sont d'un
mathématique, dont le balancier à parachute , don
ment double, méritent d'être mentionnés dans l'histo

Vous ne pouvez contester que l'horlogerie de Par
savants et les marins de tous les pays, soit la première
Je ne pense pas que celle de Versailles , que celles
çon, de Saint-Claude, de Ferney, puissent la valoir
près, mais il en sort des montres du plus bas prix
douze francs ; ces fabriques sont d'ailleurs en concu
celle de Genève pour fournir les trois cent mille mon
qu'il faut tous les ans à la France.

C'est dans la grande horlogerie surtout que Paris
rieur à Londres. Julien Leroy est l'inventeur du mécan
horizontal des horloges. Ce Leroy, fils d'un autre Leroy, fi
loger comme l'autre , a laissé une descendance toute
sans doute continuera à régner.

On sait que Lepaute , constructeur de l'horloge de l
Ville de Paris, la plus grande qu'on ait vue, qui va pen
la monte , a laissé aussi la succession de ses talents :
qui ont perfectionné les pendules astronomiques.

Il en est de même de Ferdinand Berthoud ; ses fils o

de leur père, si célèbre par ses pendules marines. est de même de Robin. On va admirer dans l'atelier de leur montre à treize cadrans qui marquent la différence de différentes villes du monde.

ier, qui s'est fait connaître par sa pendule à équation, se vore bien plus connaître par ses nouveaux mécanismes des célestes.

maintenant nous en venons à nos cartels de Paris, dont vements se fabriquent à Dieppe, c'est là que les mer-ugmentent. Dans cette nouvelle branche de l'art, l'hor-de Paris a appris la sculpture, la dorure. Elle a repré-

c, en marbre, enrichis d'ornements d'or, les diffé-c s de la vie, avec leurs personnages toujours natu-nt, toujours gracieusement posés. Elle a appris la diop-la musique; et elle a prouvé qu'elle les avait bien ap-es pendules de nuit projettent sur le mur l'image lu-d'un cadran marquant l'heure. D'autres de ses pendules endre des concerts de piano et de flûte. J'ai toujours voulu à Bofenchen de ne pas mettre son nom sur de si beaux s.

glais ne savait plus que garder le silence, et, par son at-il prenait visiblement condamnation; il me semblait que and, tout triomphant, me disait en me regardant : Je idi, je vais maintenant l'éblouir.

tivement il alluma, si je puis parler ainsi, nos trente-six uvelles lampes :

mpe à pompe, de Chénier. — La lampe à double cou-r, d'Argant. — La lampe à tube de verre, de Quinquet c. — La lampe à cuire les aliments, de Quinquet. — La air inflammable, de Furstemberg, de Gabriel ou de Le-de je ne sais qui, jusqu'à tant qu'on nous fasse conna-ste l'inventeur. — La lampe dite docimastique, de Ber-porte aussi le nom de fontaine de feu, et qui devrait orter celui de lampe éolipyle, comme plus propre à en

ltre le jeu. — La lampe hydrostatique, des frères Gi- n tient toujours l'huile au niveau de la mèche. — La réveil, de Mounouri, qui, après avoir consumé une mesure d'huile, brûle un fil auquel est attaché le l'une sonnerie qui vous réveille. — La lampe à globe, à be de cristal, de gaze. — La lampe de fer-blanc, de tôle. — e à colonne, à vase, à lyre, à cariatides. — La lampe à s, à dorures. — La lampe à moire métallique, d'Allard. urd'hui, dit le Normand à l'Anglais, les lampistes comme

les horlogers de Paris envoient leurs inimitables tout l'univers.

Voulez-vous, continua le Normand, parler d'ouvrages de cuivre? Jecker fondet nous fondons l'gle. — Voulez-vous parler des plus gros? Si vous avez donné l'ancien moulage de l'artillerie, si vous forgez les canons, aujourd'hui nous les forons aussi. — belles fabriques de cuivre pour le doublage des vaisseaux, en avons qui ne sont pas moins belles. — Vous verrez des fils de laiton de l'étranger; nous nous en passons que Boucher de l'Aigle, avec la blende, nous fait fil de laiton. — Vous filez, vous tissez le cuivre; nous le tissons. Vos gazes métalliques sont belles, ne le sont pas moins. Je ne puis cependant pas vous parler de Maderpascher de Dôle a implanté ou transplanté une nouvelle branche de l'art. — Quant aux bronzes, nous ne les a moulés, façonnés, sculptés, ciselés, gravés, comme nos Parisiens, comme notre Thomassin, jamais ne les a peints, vernis, dorés, surdorés, comme nos Parisiens, comme notre Ravrio.

LES OUVRIERS EN PLOMB. — Messieurs les Académiciens, le Normand, si vous laminez le cuivre, nous le laminons et nous laminons de même le plomb.

J'aurais trop d'avantage à vous parler de nos fondeurs de plomb, Gando, les Didot; de leurs beaux caractères d'imprimerie de plomb, d'un quart de cuivre et d'un peu d'acier. J'aurais trop à vous parler de nos fondeurs de planches, de nos graveurs d'un seul jet, des inventeurs du stéréotypage français et Didot.

Comment faites-vous le minium? demanda tout le monde. Comme vous, répondit tout aussitôt le Normand, nous calcinons le plomb; nous en broyons la chaux; nous la broyons avec de l'eau, nous la resséchons; nous la tamise, nous la remettons au feu, et nous avons du minium au moins aussi bon que le vôtre. Nous allons l'acheter à la falaise de Card, pas plus loin que Tours.

Comment faites-vous les crayons de mine? demanda tout le monde d'un ton encore plus assuré. Je ne sais, répondit le Normand, nous les faisons comme vous, car vous gardez votre secret, notre Conté ne garde plus le sien. Il pulvérise la mine, il la calcine dans un creuset; il la mêle dans une pâte, plus ou moins grande, suivant qu'il veut des crayons plus ou moins durs; il jette cette pâte sur une planche à fac

de manière qu'il n'y a plus qu'à en retirer les crayons et à passer dans le bois. Convenez-en, ajouta le Normand, il y a quelques années que vous nous vendiez vos crayons; peut-être n'achèterez-vous bientôt nous acheter les nôtres.

OUVRIERS EN ÉTAİN. — Il est une chose que vous ne mépriserez jamais, que nous vous achèterons toujours, c'est vos montagnes de la province de Cornouaille savent le mieux que partout ailleurs. Elles le font encore comme aux siècles; c'est qu'elles l'ont toujours parfaitement fait. Du fait de l'exportation de votre étain est bien réduite, car l'art du fait de l'étain est maintenant bien circonscrit.

OUVRIERS EN ARGENT. — Sans doute, c'est bien à cause de la grande quantité de belle faïence et de belle porcelaine et d'une peu de vaisselle d'étain; mais c'est aussi parce qu'on ne s'en sert pas beaucoup en argent. Tous les jours la vaisselle plate est la plus commune.

Mais aujourd'hui d'ailleurs qui peut laisser reposer quelques écus sur les couverts frappés au mouton, à l'emporte-pièce, dont on ne s'occupe guère que le poids et les droits du contrôle.

OUVRIERS EN OR. — Vous ne voudriez sans doute pas que l'étranger, qui voudrait disputer avec l'orfèvre français de goût et de talent?

Combien de fois n'ai-je pas vu à Bordeaux, à Lyon, à Paris, un homme, qui précipitait ses pas, s'arrêter, marcher lentement sur les rues étincelantes d'argent et d'or, où ces riches métaux étaient posés en soleils de cuillers et de fourchettes, en pyramides de cafetières, de théières, de tasses, de biberons, d'écuelles, de cruettes, d'huiliers, de flacons, de toute sorte de vases, grammes, en clair-obscur, et brillantes par l'éclat que leur donnaient les nouveaux acides sulfuriques nitreux et les nouvelles découvertes de la chimie.

Croyez que j'ai fini; mais j'ai à parler en particulier de l'orfèvre, comme ayant porté au plus haut degré les divers travaux de son art; et d'Auguste, comme ayant ajouté à cette perfection par l'usage de ses matrices, avec lesquelles il emboutit, frappe en relief les ornements les plus ordinaires ou qui se répètent le plus souvent.

OUVRIERS EN SELS ET EN CHAUX MÉTALLIQUES. — Mais laissez aller, laissez dire le Normand; semblable à un homme qui se tenait embusqué, pour s'élancer à son avantage. Le Normand, lui dit-il, oui, vous avez raison, tous les pays ne valent que votre orfèvrerie; tous les pays ne veulent que vos marchandises. Vous n'achetez rien aux autres; vous avez au

contraire reçu de votre sol et de votre industrie le tout leur fournir.

Il y a plus, ajouta-t-il en riant, et en cherchant d'être bien ostensible son rire, vous allez porter en Pologne le blanc d'Espagne, en Pologne les potasses de Pologne, les soudes de Russie, à lui rappeler la longue nomenclature des objets que nous tirions autrefois de l'étranger, à la grandeur de notre numéraire.

Ah ! répondit le Normand, avec un air d'assurance imperturbablement conservé, vous êtes encore venus débarquer à Berghen, et, comme le général Brune, entre mon armée et la mer ; écoutez bien.

Notre révolution, dans sa guerre contre l'Europe défend tous les arts, toutes les sciences. La chimie par excellence, qui procède par décomposition et ne fut alors forcée de descendre des chaires, non pour entrer dans les salons, mais bien dans les ateliers par des yeux tous exercés, tous ouverts par l'intérêt jour datent ses progrès, sinon les plus étonnants, et plus utiles.

De ce temps nous faisons du bleu de Prusse : on soude, avec des acides ferrugineux et du zinc ; — Clouet, avec du gaz ammoniacal et du charbon pur ; — La Folie, avec des dissolutions de couperose, de vitriol et de soude.

Nous faisons le blanc d'Espagne, pour les peintures craies, des marnes purifiées, en les dissolvant dans l'eau.

Nous faisons les potasses de Pologne, les soudes enfin les soudes, aussi pures, plus pures même que l'étranger, seulement avec du sel de cuisine, et nous ne vendons au commerce étranger ou dix, ou vingt, ou trente millions : car on ne saurait éclater la gloire des inventeurs dans les arts mécaniques connus dans nos livres que le public veut bien en raconter les histoires : car on ne saurait trop célébrer le nom de l'inventeur de ses pareils.

Nous faisons de bon alun, de l'alun de Liège, de l'alun de fer, de l'alun de Rome et du meilleur, par plusieurs procédés, avec plusieurs sels. Nous faisons de l'alun de tout comme le dit et comme le fait l'inventeur Chaptal.

Nous faisons de même la couperose d'Angleterre ; nous vendons comme Bérard.

Nous faisons l'acide sulfurique si parfaitement, que, dans cette fabrication, tout le soufre est absorbé; nous le faisons comme Clément-Désormes.

Nous faisons du sel ammoniac d'Égypte, ou par la distillation des matières animales combinées avec l'acide de sel, comme Dizé, ou avec de l'acide de sel et l'alcali volatil, comme Chevrement.

Nous faisons tout pour ne pas acheter, de même que vous faites tout pour vendre.

Et vous, qui brûlez ou qui brûliez en effigie le pape, pour vous avoir excommuniés de l'église, vous devriez bien aussi, ce qu'ils vous excommunient de nos marchés, faire pendre en effigie nos fabricants, surtout nos chimistes, qui les dirigent, et Berthollet, Chaptal, Vauquelin, au haut de l'échelle. N'est-ce pas, dit le Normand en s'adressant à moi, que tous ces braves gens-là sont pendables? Je feignis de ne pas comprendre; mais enfin, poursuivit-il, à qui donnez-vous la palme? Et il m'expliqua assez long-temps ce que c'était que donner la palme. Quand je vis qu'il était temps de comprendre, je compris, et je répétai ce terrible jugement d'Anglais bon, de Français plus bon. Enfin, l'Anglais, furieux, placé sans le savoir entre un Normand et un Gascon, me dit, en se tournant vers moi: J'en appelle à tous vos compatriotes!

Je me levai en feignant l'impassibilité d'un juge, avec la différence que je saluai les plaideurs, savoir: l'Anglais très respectueusement, et le Normand plus respectueusement encore; après quoi, je sortis et partis dans le moment: car il importait à l'honneur national qu'on ne pût pas découvrir, par un plus long séjour, que j'étais Français.

LES OUVRIERS EN TOURBE. — Je courais, je me sauvais; il ne semblait que je sauvais non seulement la gloire de la France, mais encore celle de la Normandie et de la Gascogne; j'allais tomber dans une tourbière. Elle était intacte. Mes amis, dis-je avec empressement aux premiers villageois que je rencontrai, vous avez dans votre voisinage d'excellente tourbe; vous pouvez la rendre encore meilleure en la carbonisant, et rien n'est plus aisé. Il suffit de la mettre dans un four construit comme les fours à chaux, d'allumer quelques bûches de bois au dessous de la grille, et quand elle sera dégagée par la combustion de toutes les matières qui produisent la fumée et l'odeur, il n'y aura plus qu'à l'étouffer, en fermant toutes les ouvertures du four. Oh! me répondirent-ils, après m'avoir froidement écouté, qu'avons-nous besoin d'apprendre à brûler la terre, tandis que nous ne savons que faire de notre bois?

LES OUVRIERS EN HOUILLE. — Je découvris aussi un lère; elle était également intacte. Je vis bien qu'ainsi tourbière elle resterait telle; cependant je ne pus m'empêcher de dire à de pauvres laboureurs que, sans qu'ils s'en doutassent, travaillaient une terre féconde en charbon, qu'ils pouvaient en faire un usage, même à la cuisson du pain, en le dessoufflant par une demi-combustion. Finalement ils me dirent-ils, grand merci de vos enseignements; Dieu les placés dans un pays de bois et de forêts, de même qu'il les a placés dans un pays d'eau-de-vie, de vin blanc et de vin rouge.

LES OUVRIERS EN BOIS. — Le faubourg Saint-Antoine, connu en Russie, en voici la preuve. J'étais, si je ne me trompe pas, ou si je ne mens, à Odessa, où je me gardai bien de ne pas dire Français : car, par sa probité et ses vertus, le gouverneur duc de Richelieu, y a rendu ce nom chéri et honorable. On y vendait au son des instruments de la ville on proclame l'annonce d'une grande vente de meubles; le peuple y court, j'y cours.

On commença par les meubles communs, on en vendit beaucoup de meubles d'acajou; le préposé aux encans ne cessait de crier de France, de Paris, du faubourg Saint-Antoine. Dès qu'ils se chère se ralentissaient, aussitôt le nom du faubourg Saint-Antoine les ranimait. Je vis vendre des secrétaires, des armoires, des modes, des porte-vases, des porte-cuvettes à trépied, des toilettes à miroir carré, à miroir ovale, fixe, pliant. On se vendait long-temps un superbe lit de forme de tombeau antique, ainsi que les autres meubles, de bronzes dorés; le ciel était un beau cercle, acajou et or, qui suspendait les rideaux. Je vis vendre toute sorte d'autres meubles de ce même bois à la mode, fauteuils, canapés, tables, billards; je ne sais en ce genre ce qu'on ne vendit pas. A Paris, pour quinze cents francs, de France, on a l'ameublement complet et assez beau; en France on se vendait vieux le double, le triple, et je vis comment les gens se ruinaient encore en bois aussi bien qu'en pierre.

Les pays étrangers ont notre ébénisterie, notre menuiserie portative; ils ne peuvent avoir notre menuiserie fixe, nos chers à compartiments de bois de couleur, nos lambrequins et des arabesques de Barthélemy.

Mais ils peuvent avoir et ont nos légers wiski, nos ébénisteries à ciel ouvrant et fermant, nos gondoles, que l'art du menuisier-carrossier et l'art du serrurier ont rendues si utiles qu'elles sont pour ainsi dire ondules.

Sans doute les charpentes des Russes ne valent pas les nôtres : Buffon ne leur a pas enseigné comme à nous les p

de la force des bois ; le charpentier Mugneron ne leur a pas appris à cintrer les bois des jantes , à leur donner une courbure fixe , à les tremper comme les métaux , à en raffermir les fibres.

quand nous disons que notre nouvelle charpente est nouvelle , il faut bien prendre garde de ne pas parler devant quelqu'un qui ait lu le traité d'architecture de Delorme. Pourquoi ne pas vouloir convenir que notre charpente actuelle est, dans ses essais les plus étonnans, la charpente du seizième siècle ? Pourquoi avoir honte du seizième siècle ?

En traversant les grandes forêts de la Chersonnèse , j'étonnai bien plusieurs paysans russes ; ils étaient les uns à fabriquer du goudron , les autres à couper du bois , les autres à faire du charbon. Je leur dis qu'en France nous n'avions plus besoin du goudron du Nord ; qu'en fondant le nôtre à vases clos , suivant la méthode de Darrac, nous faisons maintenant du goudron aussi bon que le meilleur goudron connu dans le commerce. Je leur dis qu'on tirait un très fort vinaigre du bois , en le brûlant, en le carbonisant dans une corne métallique ; que cette découverte était due à Lebon. Je leur dis qu'en France le bois était devenu si cher que nos physiciens, et, à leur suite, Cuvier, qu'ils ne connaissaient pas , mais qui était fort connu à Paris et ailleurs, avaient imaginé des fourneaux économiques où, avec un morceau de bois pas plus gros que le poing , on cuisait cinq plats ; où , avec une feuille de papier, on faisait chauffer un bouillon ; que Cuvier, fort connu aussi à Paris et ailleurs, mettant de même en pratique les découvertes des physiciens, faisait, avec du charbon réduit en poudre , des filtres , des fontaines dépuratoires, qui , dans le moment , changeaient l'eau la plus sale , la plus bourbeuse , en eau la plus belle , la plus limpide ; que le grand chimiste Berthollet conservait pendant les voyages de mer du plus long cours les liquides renfermés dans des futailles légèrement brûlées en dedans. Ces bons paysans de m'entourer, de manifester par leurs signes l'étonnement, la surprise, et peut-être même, si j'y avais regardé de plus près, l'incrédulité.

LES OUVRIERS EN ROSEAU. Bon goût des Français, merveilleuse adresse des Russes ; voilà un proverbe à faire. Vous ne sauriez croire combien les Russes sont adroits : je leur tressai un de nos fauteuils d'été , un fauteuil tendu en roseau ; ils en tressèrent plusieurs autres et tous plus beaux que le mien.

LES OUVRIERS EN JONC. Les Russes font nos coffrets , nos paniers , nos corbeilles en jonc ; ils les font mieux que nous.

Je leur enseignai à teindre le jonc , pour en faire des chaises comme les nôtres.

LES OUVRIERS EN PAILLÉ. Je leur enseignai à faire d'autres chaises comme les nôtres, à teindre la leur enseignai à la tailler, à l'adoucir, à la tresser ; je leur enseignai à la blanchir par les acides, à en faire des chapeaux. Quelques jours après vous auriez vu mille élégantes têtes Parisiennes se mirer dans les eaux du Volga.

LES OUVRIERS EN IVOIRE. En Russie tout le monde se peigne, me disait un jeune fat ; c'était, je crois, la observation qu'il avait faite en deux années sur les peuplé de ce vaste pays. Elle est du reste vraie. Les Russes ne se servent que de peignes de corne ou de bois ; ils ne savent pas en faire, ou ne font pas, ou ne font guère de peignes d'ivoire. J'ai d'ailleurs trouvé chez eux les instruments dont nous se servent, et notamment l'ingénieuse double scie avec laquelle on sépare les dents du peigne que le carrelet a marquées. On ne sait pas travailler l'ivoire, qui, en France, s'il n'est mort, se coupe en plusieurs parties, n'est pas encore né chez eux.

LES OUVRIERS EN OS. Monsieur Bernard a continué à vous dire que vous savez aussi bien que moi, disais-je aux Russes, à comment on se sert des os des animaux dans les arts. Les Russes, comme s'ils l'avaient su, me faisaient tous en son honneur un signe affirmatif, un signe de politesse. — Vous savez que nous faisons des tournons et que nous en faisons mille divers jolis ouvrages. — Nous les brûlons aussi pour en fabriquer de la poudre de fumée, de l'encre de la Chine. — Enfin, depuis les expériences de Cadet de Vaux, nous les cassons, nous les faisons en poudre, nous en faisons de la gélatine, qui, à défaut de viande, est bonne pour assaisonner la soupe et les légumes.

LES OUVRIERS EN CORNE. Vous savez ou vous savez que j'ai dit aux Russes, que nous amollissons, que nous fondons la corne, que nous la façonnons, que nous la durcis, que nous la soudons, que nous la colorons. — Vous savez que vous saurez qu'avec des dissolutions d'argent et d'acide nitrique passées sur la surface aux endroits non enduits de vernis, nous imitons la marbrure de l'écaille de tortue. — Je vous dirai encore qu'aujourd'hui notre Rochon, au moyen d'un moule ou cadre, tendu de gaze métallique, plongé et replongé à une épaisseur convenable dans une cuve de colle de poisson, tire des lames en feuilles de la plus grande dimension, qui ont la transparence des feuilles de corne, et qui, lorsqu'on les a séchées des deux côtés, en ont aussi la solidité.

LES OUVRIERS EN GRAISSES. Je n'épargnais pas mes enseignements aux Russes ; je ne me lassais pas de les enseigner.

Mes amis, nous remplaçons maintenant, dans la fabrication des savons, les huiles par les graisses. — Chaptal nous a appris, et je vous apprendrai si vous voulez, à les remplacer aussi par des rognures de peaux qui ne servent à aucun usage. — Dites ! mes bons hôtes, ne voudriez-vous pas, comme en France, purifier, par la chaux et l'alun, le suif de votre chandelle commune ? Et, aussi bien que nous, avec de bon suif de mouton purifié par le nitre, le sel ammoniac, avec des mèches mélangées de coton et de lin légèrement imbibées de camphre, faire de la chandelle appelée économique ? Sachez aussi qu'aujourd'hui on parfume les suifs par une infusion d'herbes odoriférantes ; sachez encore qu'on blanchit les chandelles avec du sel marin oxygéné, ou que tantôt on les teint, ou que tantôt on les enduit d'un vernis de perle.

LES OUVRIERS EN PEAUX. J'ai semé dans mes courses en Russie et notamment à Smolensk un assez grand nombre d'arts. Je fus surpris dans cette ville et renfermé par l'hiver. Mon hôte, à qui j'avais enseigné à faire de nouvelle chandelle de Munich, c'est-à-dire de la chandelle fort grosse, à mèche de bois de sapin, recevait avec plaisir ses voisins qui venaient veiller. Il y avait beaucoup d'artisans, et, comme la ville est entourée de forêts ou de pâturages, il y avait surtout beaucoup d'ouvriers en peaux. Avant les contes de revenants, ordinairement de la même fabrique que ceux de France, nous parlions des arts du pays.

Les Russes se croient fort savants dans l'art de travailler les peaux ; ceux que je voyais aux veillées de mon hôte se glorifiaient. Ils me parlaient de leur tannage au sumac, à la noix de galle ; je convins avec plaisir que les cuirs de *Roussie* étaient fort recherchés dans les marchés de l'Europe : ils se glorifièrent davantage.

Enfin, après avoir été forcé de les écouter encore long-temps, je pus leur dire qu'en France nous avons ajouté aux anciens moyens de débourrer et de gonfler les peaux la dissolution de la houille, la dissolution de la tourbe, la dissolution de l'acide sulfurique, l'étuve à la vapeur de ce même acide ; que nous avons ajouté aux anciens procédés du tannage celui de Séguin, le plus expéditif de tous, qui consiste à combiner le plus promptement possible les principes astringents du chêne avec la gélatine, la substance de la peau, en tenant dans une dissolution de tan les peaux placées verticalement et séparées l'une de l'autre.

Je pus aussi leur dire que Delvau faisait, que nous faisons des tiges de bottes sans couture ; qu'ils pouvaient en faire comme moi, comme nous, en dépouillant la jambe des animaux sans fendre la peau.

Ils ne m'écoutèrent guère quand je leur parlai de n quins, de nos peaux chamoisées, imitant les diverses les divers dessins coloriés des étoffes, les divers velo ne sais même s'ils retinrent le nom du fabricant Dolffm

Ils ne m'écoutèrent guère non plus quand je leur par nouvelles reliures à dos brisé, de l'invention de Brade reliures gravées au fer sur le dos et sur les plats, teinte ne, en bleu, en rose, en vert, en toute sorte de coul servent si bien, dans une nombreuse bibliothèque, à f naître au premier coup d'œil les divers ouvrages.

Mais ils me donnèrent une grande attention quand j qu'un de nos selliers, nommé Navarre, avait imaginé d mobiles au moyen desquels il faisait des selles à tous

Ils m'en donnèrent aussi une grande, une très grand je leur dis que nos cordonniers faisaient des souliers do ture ne pouvait pourrir, puisqu'ils étaient cousus avec fer assoupli, ou dont les diverses pièces tenaient avec clous.

Ils m'en donnèrent une bien plus grande encore et il dirent quand je leur appris qu'aujourd'hui en France le ne portaient plus les talons hauts, qu'elles n'y étaient pl haut pied.

LES OUVRIERS EN CRIN. Mes amis, leur dis-je vous avez du crin comme nous. Vous devriez bien, com le dégraisser, le teindre, le tisser, en faire, comme n meubles d'été, des fauteuils, des canapés à fleurs, à p En France, Bardel a contribué à perfectionner cette fabrication.

LES OUVRIERS EN CHEVEUX. Jeunes filles, dis-je nes veilleuses, allons! venez, partons pour la France! pas que celles qui êtes brunes voudriez peut-être avoir velure blonde! Eh bien! le sieur Poitevin vous lui donni couleur, avec un peu de chélidoine et de safran; et il do couleur noire à la chevelure de celles qui êtes blonde voulez avoir des cheveux noirs; pour cela il n'emploie peu de poudre d'ébène et de mine de plomb, mêlé à ur camphre, ou plus simplement il se contentera de les peign un peigne de plomb. Si vous voulez, faites mieux; liv cheveux au sieur Dumont: il vous tondra, vous mettra à la vous coiffera d'une petite perruque à mèches flottantes, bouchons, avec ou sans coup de vent. Ne craignez pas de pour vieilles: il n'y a chez nous que les jeunes femmes q tent perruque.

Et, dis-je aux hommes, vous qui avez passé cinquante, soixante, qui commencez à devenir chauves, qui êtes chauves, qui, qui blanchissez, venez aussi en France. Le sieur sort a une collection de têtes de bois de toutes les dimensions, où sûrement le modèle de la vôtre se trouvera. Il vous toujours toute prête une perruque faite au tour de votre. Que si vous ne voulez qu'un faux toupet, le sieur Berrax, rue du Pas-de-la-Mule, en fait à ressort et à jour, où sont très artistement mêlés les cheveux que vous avez avec ceux que vous n'avez pas.

LES OUVRIERS EN FOURRURES ET EN POILS. On est fort habile en Russie dans l'art de préparer les fourrures; cela doit être : on en porte les trois quarts de l'année. Quant à nous, il faut avouer que nous n'y entendons plus rien : nous n'en portons plus.

Ah ! les mauvais chapeliers que ceux de ce pays-là ! Quand je leur expliquai le procédé du secrétage, qui n'est plus aujourd'hui secret, car la dissolution de mercure dans l'eau-forte mélangée d'eau de puits, dont les fabricants, depuis quarante ou cinquante ans, arrosent le feutre des chapeaux de poil de lièvre, de renard ou de castor, est connue de tout le monde, je m'aperçus qu'ils ne connaissaient que très imparfaitement les autres opérations. Je leur fis, sans reproches, pendant plusieurs veillées, un bon cours de chapellerie, à la lueur de la chandelle à mèche de bois.

Les Russes filent, ainsi que nous, la bourre de vache.

Les Russes font aussi, comme nous, les brosses ; ils prennent les flocons de soies de porc, les plient en deux, en engageant la tête dans les rangées de trous d'une petite planche ou ronde ou carrée, suivant la forme qu'ils veulent donner à la brosse. Ils les attachent par la ficelle passée dans le pli, les fixent par la colle faite à la planche, qu'ils recouvrent d'un cuir.

Les Russes, comme nos jeunes gens du bel air, se lavent et se brossent les cheveux.

LES OUVRIERS EN LAINE. Vous savez, continua M. Bernard, comme le printemps est long à venir de Montpellier à Mende ; c'est encore plus long à venir de la Turquie dans la Russie. Il faut enfin, et je pus continuer à parcourir les provinces et les ateliers.

Les laines russes ne sont pas mauvaises, et cependant les toffes le sont, et, qui pis est, elles sont fort chères. C'est que les opérations de fabrique sont mal faites et ordinairement faites à petit, par conséquent d'une manière dispendieuse.

Je disais à ces bons artisans, qui, sous leur chapeau de sucre, portaient une tête fort routinière :

Lavez vos laines sur le dos des brebis. — Dégraissez dans des lavoirs à cuves d'eau chaude, à cuves d'eau froide, à l'exemple de nos riches fabricants, faites venir d'Angleterre des laveurs, surtout des trieurs de laine, des *triadors*. — Lavez vos laines avec de l'acide de sel marin oxygéné. — Filiez en grand avec la carde brisoire, la carde finissoir à glass; et je leur en expliquai le mécanisme, ainsi que les autres nouveaux instruments, dont je leur conseillai l'usage. Filez vos laines, non à la vieille manière, à la quenouille, mais avec les nouvelles machines.

Collez les chaînes avec de la fécule de pommes de terre. — Elargissez vos métiers, vos ensouples; tissez à la navette, que l'Espagne a inventée, que l'Angleterre a perfectionnée.

Foulonnez vos étoffes, non, comme autrefois, avec le foulon, mais avec une dissolution de potasse. — Lavez les chardons métalliques ou avec les nouvelles machines. — Tondez-les avec la machine de Leblanc-Paroissien, comme la main du tondeur. — Pressez-les au cylindre.

Appliquez, ainsi que Dobo et Richard, les machines du coton à celui de la laine.

Imitez Delarue, Pétou, Lecamus, Grandin, qui font des draps aux Pagnons, aux Rousseaux; imitez, pour les draps communs, Guibal; et pour les draperies fines, superfines, imitez Décretot, que tous les fabricants de la France imitent.

Ces braves gens-là voulaient d'ailleurs faire du casimir comme les Anglais. Comme les Anglais, vous ferez bien, le casimir, comme les Français, qui font comme Gensse-Duminière, mieux. Le casimir, ajoutai-je, n'est qu'un drap fait à trois marches, dont la fabrication a été portée d'Angleterre en France par Casimir.

Comment faire des schalls de Cachemire? me demandèrent-ils un jour. Rien n'est plus facile, répondis-je, pour que vous fassiez vos laines à une finesse du numéro 600, pour qui il faut trois marches plus ou moins nombreuses, suivant les diverses palmes, ou pour qui sait les imprimer avec des couleurs. Qui fait en France le mieux les schalls de Cachemire, demandèrent-ils. Ternaux, leur répondis-je; quand il s'agit de la plus délicate, de la plus jolie draperie, Ternaux! toujours Ternaux!

Mes amis, ajoutai-je, il nous prend quelquefois envie de nos draps comme les oiseaux font leur nid, de les feutre.

le pri chapelier Chartrain, il y a près de quatre-
 dr avec lesquels on peut faire des habits et
 ture , à la fabrication desquels on peut em-
 courtes, rejettent l'eau mieux que les

, leur dis-je encore, il me semble qu'il fait dans
 de froid qu'en France. Vous devriez bien avoir
 ie les Français, chacun votre gilet de tricot;
 vous devriez avoir aussi votre bonnetier Mathis,
 veau mécanisme au métier à bas, au moyen
 de ces aiguilles se garnissent de laine cardée, et
 nt de bons et chauds tricots fourrés; vous devriez
 votre bonnetier Sarrazin, qui changeât le mécanisme
 uer, et lui fit fabriquer des mailles fixes qui ne se défi-
 b que la maille précédente manque. Sans doute vous
 partout, des chanoines; mais vous devriez avoir
 chanoine Moisson, pour simplifier le métier à bas, le
 de six cents pièces et le rendre d'un meilleur service.
 nauté d'artisan, je n'aime pas trop les beaux chanoines
 is, s'ils ne sont chanoines d'Alais.

UVRIERS EN SOIE. Bien des gens, qui n'ont lu que de
 s géographies, continua M. Bernard, vous disent hardi-
 n assie il n'y a pas de soie. Messieurs, il y en a, je
 re. Nous avons des mûriers, les Russes en ont; nous
 s vers à soie, ils en ont; mais toutes leurs opérations
 ques. Ils tirent la soie des cocons comme nous la tirions
 , en la faisant bouillir, tandis que nous la tirons aujour-
 s pure et plus blanche par le moyen de la vapeur de
 velle et morable invention de Gensoul. Nous la car-
 as la umons, nous la filons, nous la tissous; ils la
 a alinent, ils la filent, ils la tissent; mais aujour-
 servis et par les mécaniques de Vaucanson et
 eues mécaniques de Bonnard, dont le fil est aussi
 du ver à soie; car c'est le même, c'est le fil élé-
 . Les gazes, les tulles de Bonnard, sont au plus haut
 finesse physiquement possible.

asses ont un grand respect pour nos soieries. Comment
 as, me demandaient-ils, vos beaux velours à cinq, à
 ? Nous tirons, leur répondis-je, les poils des fils de
 dehors; nous y appliquons une réglette grillée, et nous
 s. Outre ces beaux velours, ajoutai-je, nous en avons
 res; je pourrais vous parler de nos velours de filoselle
 soie, cardée avec les cocons, de l'invention et de la fa-

brication de Duperron ; de nos velours de coton faits navette volante , inventée par Sevenne ; de nos velours dont ici bien d'honnêtes gens se pareraient.

Les Russes ont encore un grand respect pour l'or et d'argent ; il me parut qu'ils ne connaissaient pas les nouveaux brocards sans envers de Camille P.

Ils ne connaissaient pas non plus et je leur fis aus les nouveaux rubans veloutés de Dugas.

Est-il vrai, me demandait-on, que vous tissiez du de velours ? — Rien n'est plus vrai ; Grégoire de Pa fournira des grosses.

Est-il vrai que vous imprimiez des tableaux sur ? Rien n'est plus vrai ; Vauchelet vous en fournira des grosses.

Est-il vrai que Malié fasse le plus beau satin connu n'est plus vrai.

Est-il vrai, comme un homme de votre nation nous jours-ci, que vous fassiez de la soie avec des coques ? — Il est vrai que le président de la chambre des Montpellier, Bon, délassait ses yeux fatigués de chif des coques d'araignée cette fine soie, dont quatre-vingt ne forment que la grosseur du fil de soie ordinaire. ajoutai-je, vous saurez qu'il n'y a que les coques de du Midi qui soient bonnes pour faire de cette espèce que si vous voulez en faire, votre première opération avec la permission de l'Angleterre et de l'Europe, la c Constantinople.

Est-il vrai, me demandait-on encore, que votre maison des Gobelins ait cessé de faire ses anciennes tapisseries Savonnerie ses anciens tapis ? Rien n'est plus vrai, lui dis-je encore : car aujourd'hui les Gobelins, afin que leurs se conservent également dans toutes les parties de la France, n'emploient plus ou que la soie seule, ou que la laine car, d'après le nouveau mécanisme du directeur Guillot, la chaîne n'est plus enroulée sur l'ensouple ou le cylindre de l'artiste, mais tendue devant lui comme la toile du tableau le peintre ; car les artistes ont cessé de ne tisser que des guerriers ou des pontifes ; car ils ont enfin peint les métiers des hommes de tous les états ; car aujourd'hui la Savonnerie emploie de meilleures matières, de meilleures méthodes car elle a renoncé à ses grands compartiments, à ses figures géométriquement symétrisées ; car elle tisse maintenant des gazons, des prairies, des chaumes, des guérets, des

ère, des rivages, des sables, des grèves, des coquillages, des
s, des parquets, des pavés ; car enfin elle représente,
des nouveaux tapis de pied, les divers objets qui s'offrent çà
sous les pieds ; car aujourd'hui la Savonnerie s'est tirée de
vieille et séculaire routine. Vous voyez que rien n'est plus
e les Gobelins, la Savonnerie, ont cessé de faire leurs
s tapisseries, leurs anciens tapis ; mais ces deux plus
monuments de l'art du tissage ne peuvent périr en France
qu'elle sera France.

Un jour ils me firent encore ces questions : Est-il vrai que
noblesse de Pologne et de Russie porte beaucoup d'habits
soie de friperie française, que les juifs leur vendent comme
ifs ? Il peut en être quelque chose, répondis-je : car un tail-
r parisien, de ma connaissance, a reconnu ici des milliers
abits qu'il avait vus aux Tuileries ; mais, ajoutai-je, cela n'ar-
plus. — C'est donc que les juifs ne seront plus juifs ? —
c'est que maintenant les Français ne portent plus que du
et du nankin.

LES OUVRIERS EN COTON. Et tout de suite je leur contai
dire d'un petit voyage que j'avais fait à Jouy en Josas. Je
dans un des plus riches ateliers de Moscou ; j'étais en-
tre des directeurs et des chefs ; toutes les navettes étaient sus-
ndues. Les ouvriers, penchés sur leurs métiers qu'ils avaient
rêtés, avançaient la tête afin de pouvoir mieux entendre.

Vous connaissez de nom, leur dis-je, la célèbre manufacture
toiles peintes de Jouy établie par Oberkampf ; elle est située
quelques lieues de Paris. J'allai la visiter un beau jour de prin-
ps. Les bâtiments ont trois cent soixante-six croisées, nom-
e des jours de l'année bissextile ; et celui des gardiens chargé
conduire les étrangers vous en fait la remarque. Tous ces
timents sont propres, frais, simples ; des portes carrées sans
nement, des fenêtres à cintre rond, tout unies ; c'est le pa-
s des arts mécaniques, ce n'est pas celui des beaux-arts. Voici
ns quel ordre on me fit visiter la maison :

D'abord l'atelier de teinture : vous voyez des rangées de chau-
eres, disposées à droite et à gauche ; les grandes chaudières
nt chauffées par des conducteurs de vapeur : ce sont de longs
yaux de cuivre qui viennent d'un réservoir d'eau bouillante et
u les traversent et les chauffent ; les petites sont assises sur des
urneaux où brûle du charbon de terre. Là, comme ailleurs,
s toiles reçoivent la teinture par l'immersion qu'opèrent suc-
ssivement des tournettes élevées au dessus des chaudières.

Ensuite l'atelier d'impression : c'est là qu'on apporte les toiles

qui ont été blanchies ou qui ont reçu un fond de coutureries. On entre dans une vaste salle entourée sont assis des hommes et des femmes. Chaque ouvrier a une planche de bois de cinq à six pouces et imbibé la gravure avec un tampon ou balle rempli et ensuite, après l'avoir appliquée et ajustée sur lui devant lui, il la frappe d'une petite mailloche, et a lève. N'est-ce pas l'image de l'instruction sur la ce sur l'âme pure des enfants ? Mais il est encore, dans la manufacture, un moyen d'imprimer bien autrement expliqué : c'est un cylindre gravé sur tous les points et qui en roulant imprime dans quelques minutes la toile.

L'atelier de peinture : les planches n'ont imprimé deux couleurs, et cependant il en faut mille autres pour venir à l'imitation de la nature ; il faut alors recourir à des femmes, appelées les *pinceauteuses*, qui travaillent ; leur atelier est un des plus agréables à voir. C'est un de ces ateliers de la rue Saint-Jacques de Paris où de petites filles de dix à douze ans barbouillent des images ou d'éventail ; ici ce sont de jeunes personnes, dans tous les âges ; et, bon gré mal gré, votre attention se trouve entre l'ouvrage et l'ouvrière.

L'atelier de lavage : quand on a fait une opération, il faut faire la preuve ; quand on a donné à des couleurs destinées à supporter l'action de l'eau, il faut voir si elle la supporte. Cet atelier offre un long canal d'eau bordé de roues en menuiserie légère. Les toiles sortent sur ces roues qui, en tournant, plongent et replongent leurs extrémités inférieures dans l'eau. Plus loin est un autre canal d'eau où une grande roue, faite en fortes planches d'orme de six à sept pieds de circonférence, renversée à plat sur son axe, est chargée de toiles qui viennent d'être trempées et retrempe ; elle remonte lentement et présente successivement les divers morceaux de toile disposés d'espace en espace, dans l'intervalle à un battoir de huit ou dix pieds qui continuellement retombe.

Enfin l'atelier de pliage : les toiles ont supporté avec succès l'épreuve de l'eau ; elles en sont sorties avec des couleurs plus vives, plus nettes ; on les porte aux pratics pratiqués dans de vastes combles où pourraient se tenir des bataillons d'infanterie. On les y fait sécher ; il ne reste plus que de les plier. On les descend à cet atelier où elles

métal recouverts de drap, pour tomber
 tissées et lustrées, dans les mains d'une
 lie avec une promptitude et une adresse
 dernière opération : elles sont emmaga-

e cents ouvriers dans cette manufac-
 ou six cent mille femmes.

er dans une boutique cette jeune per-
 ou ir écus de cinq francs dans sa bourse,
 lim quatre aunes de toile de Jouy avec
 e ran une robe dont la fraîcheur et l'éclat ternit
 s de soie des grandes dames. Les toiles peintes
 e sont pas plus chères.

nas k ? Des progrès de l'art de la filature, du
 nes anglaises, des mull-jenny, que nos
 s notablement perfectionnées. Il y a loin
 au rouet, il y a loin du rouet au mull-jenny, et
 e anglais au mull-jenny français de Pouchet,
 eville, que le Lycée des arts a couronné. Ces
 s donnent à chacun de nos ouvriers trente
 rendent les marchandises trente fois moins

le pour classer les différents degrés de finesse des
 e livre de chaque degré et qu'on en mesure le
 s donnent maintenant des fils des plus hauts nu-

riers de cet atelier russe me demandèrent si en
 ions des nankins. Comme à Nankin, répondis-
 ication de toile de coton, à pas simple, dont la
 , autrefois si difficile, devient pour nous de plus
 — En faites-vous beaucoup ? — Environ quinze
 par an, depuis que nous n'en laissons plus en-
 le mieux en France les nankins ? — Après
 sbourg, c'est la belle demoiselle Sonthonax de

aites-vous de la mousseline ? me demanda-t-on
 ries de l'atelier. Imaginez si j'eus plaisir à en-
 tion. Oui, nous en faisons, répondis-je avec un
 oix ; c'est un des nouveaux prodiges de nos arts ;
 le de nos élégantes qui croit porter de la mous-
 héri, de Karical ou de Madras, ne porte tout bon-
 a mousseline de Tarare, fabrique de Montagrin

LES OUVRIERS EN LIN. L'atelier se familiarisa en plus avec moi, le tisseur, ou chef des opérations m'interrompit pour me demander comment depuis cates et blanches toiles de lin devenaient de plus cates, de plus en plus blanches.

C'est, lui répondis-je, parce qu'un de nos fabriciens Delafontaine a amené la filature du lin, comme la filature de la soie, au brin, au fil élémentaire. — qu'un autre fabricant, nommé Philippe Girard, au moyen de décoller le gluten de la plante formée de filaments, a facilité la filature, à laquelle on a appliqué des mécaniques qui filent mieux que les fileuses parce qu'avec l'acide de sel marin oxygéné nous blanchissons le lin aussi bien que le coton et le chanvre.

Eh ! comment faites-vous, continua-t-il, pour nettoyer et blanchir vos toiles, de manière à y représenter des figures ? car nous ne connaissons point, par nos gazettes de la Bastille, votre serment du jeu de paume, votre serment du Champ-de-Mars, mais seulement par vos serviettes et vos nappes. C'est que notre tissage, lui répondis-je, est plus savant, plus hardi ; mais quelquefois, ajoutai-je, nous en faisons encore mieux, ou du moins plus vite : car, au lieu de peindre longuement et péniblement ces diverses scènes et figures, de ce genre, nous les imprimons sur la toile ; nous faisons même des cartes de géographie sur les fichus, sur les fichus ; aujourd'hui la plus pauvre femme peut porter la Russie à son cou, et même la terre sur ses épaules.

Maintenant, dans le moment où je vous parle, a dit le sieur Bernard, il me revient une observation que je n'ai pas faite : cet atelier, ainsi que les autres ateliers de filature n'était pas aéré ; il me semblait être dans des ateliers de prison. En vérité, les propriétaires, les directeurs de fabrication dans les pays, ne voudront-ils jamais savoir, même pour leur propre intérêt, que le renouvellement de l'air est nécessaire à l'entretien de ces ouvriers, et que, suivant Priestley, chaque homme consomme trois pintes d'air par minute. L'abbé Richard a fait, il y a trois ou quatre-vingt ans, une histoire de l'air en dix volumes ; mais il n'est pas, puisqu'il n'y a pas dit que l'air vicié était le plus nuisible, mais le plus universel poison.

LES OUVRIERS EN CHANVRE. Je m'égarais souvent ; il était bien difficile que ce fût autrement. Aux environs de Novogorod, je fus remis dans mon chemin par des paysans qui étaient sur le bord d'un ruisseau à rouir du chanvre ;

Quel beau bleu ! me disait-il, qu'il est doux, égal,
lui répondis-je, le bleu-Raymond ou le bleu de
me, par le moyen de l'alcali volatil, Raymond est par-
sur la soie. — Et ce beau rouge-écarlate, est-ce l'é-
ienne ! — Julienne, célèbre teinturier du faubourg
eau de Paris, a donné son nom à l'écarlate du dix-
ième siècle ; mais l'écarlate du dix-huitième siècle est l'écar-
l, du nom de cet habile teinturier, qui vient de nous
à tirer la cochenille de la garance, à sublimer, pour
la garance, comme on nous avait déjà appris à subli-
stel, à en tirer l'indigo. — Ce beau vert me paraît
tout nouveau. — Il l'est : c'est le vert-Widmer, ou le
Widmer a nouvellement appliqué à l'impression. —

doit décolorer les végétaux ; véritablement il les blanchit avec cet acide , mais son raisonnement s'était arrêté. Berthollet le continua et dit : Puisque cet acide décolorise le blanc , et véritablement , avec cet acide , Bertollet le coton , le chanvre , le lin. Chaptal continua en même temps et dit : Puisque cet acide blanchit les substances , il doit les blanchir dans quelque état qu'elles soient. véritablement il blanchit avec cet acide la pâte du papier. Chaptal continua encore et dit : Cet acide doit probablement blanchir aussi un grand nombre d'autres substances , et véritablement il blanchit , avec cet acide , la cire , le suif. Il continua en même temps et dit : Cet acide doit conserver son action dans la vapeur , et véritablement il blanchit le linge avec la vapeur de cet acide. D'autres chimistes ont continué ce raisonnement ; les arts , les progrès des sciences ont fait de ces déductions , des raisonnements justes. — le marchand russe , quel rapport a cette découverte à la teinture ? Blanchir n'est pas teindre. — Certes si , lui dit-on , c'est teindre en blanc ; mais ce n'est pas là , ajouta-t-il , le changement que , par le blanchiment à l'acide , les teinturiers ont opéré dans l'art des teintures ; le voici : les étoffes ainsi blanchies , sont parfaitement purgées , parfaitement propres à recevoir les matières colorantes ; de là ces belles nuances , qu'on a d'ailleurs mieux fixées par cette grande découverte de mordants et de réactifs tout récemment découverte. si vrai , que , vers le commencement de ce siècle , nul chimiste ne promettait des récompenses , des pensions , à Berthollet , à Gervais et à sa famille , pour la communication de la découverte de teindre en rouge le coton , et que , plus tard , pour le bleu de Prusse , les états de Bretagne firent venir des teinturiers de France. Vous le voyez , que de dépenses ! que de peine pour la seule des nombreuses couleurs qu'aujourd'hui nos chimistes obtiennent si facilement et mieux.

LES OUVRIERS EN PAPIER. Les Russes croient que si on leur avait donné nos chiffons ils feraient nos beaux papiers de France. Mais , leur disais-je , vous n'en êtes pas , à beaucoup près , point où en était Réveillon , du faubourg Saint-Antoine. Au commencement de notre révolution , l'incendie de la manufacture suspendirent les progrès qu'il avait faits dans l'art. On avait déjà alors les papiers rehaussés d'or , les papiers damassés , les papiers veloutés. Nous y ajoutâmes les papiers tontissés à ornements de laine hachée ; et l'invention de la machine à papier de Robert , dont les

non indéterminée, nous y avons aussi ajouté les
ires de papiers-décor, qui tapissent tout un côté de
de salle; qui, par la correspondance de leurs repré-
sagères ou monumentales, produisent d'admirables
spective. Nous y avons surtout ajouté les nouveaux
riour, si solidement, si vivement colorés, qu'ils ra-
renouvellent, égalaient, et j'ajouterai, éclairent l'inté-
s noires, des plus vieilles maisons.

es croient aussi que s'ils avaient nos chiffons blancs
sient d'aussi beau papier à écrire que le nôtre. Mais,
, vous n'en êtes pas même où en étaient les pères,
en étaient les grands-pères de nos célèbres et an-
nts, les Montgolfier, les Johannot, d'Annonay; com-
vons donc leurs nouveaux papiers satinés, leurs
piers vélin?

longue, large Russie, est sauvage! et cependant
ers! que d'arts! Qu'il me tardait de tout voir, et
tout vu, qu'il me tardait de tout dire!

XXXIII. — LA DÉCADE DES ARTISANS.

as seuls aujourd'hui, et comme si monsieur Bernard
otre Armand s'est tout à coup pris à l'interpeller :
ernard, vous ne vous êtes pas vanté de tout; nous
certain jour les Russes, assemblés sur la place d'un
ages de bois et de chaume, vous dirent : Notre pays
pli de meubles faits dans le vôtre; nous voudrions
qui les fait et connaître un peu vos artisans. La ré-
ous leur fîtes, monsieur Bernard, devait être simple
ez courte; mais il vous plut qu'elle fût d'abord im-
qu'ensuite vous dissiez ce qu'on ne vous demandait
en venir enfin à ce qu'on vous demandait. Russes,
es, leur dites-vous, Dieu vous préserve de la fa-
aux de dents; mais que Dieu vous donne notre pre-
tion sans autre! Avant notre révolution, quand nous
naitre artisan, nous y mettions autant de façons que
teur en droit ou un docteur en théologie. Vous devez
ir que, par hasard, par grand hasard, un papas, ou
du rite latin, se trouva là; les mots de docteur en

théologie redoublèrent son attention , ce qui re générale.

Hommes des villages , hommes des villes , le en France vous vouliez , avant le 14 juillet de née 1789 , que vos fils fussent artisans , eh bi devait , par acte inscrit au greffe des apprentis son argent quatre , six , douze , quatorze cents temps , trois , quatre , cinq , six ans ; après les avec son salaire journalier , le beau titre de même temps qu'il restait plus ou moins de mois nier , avant-dernier , second , premier garçon de maître , qui portait l'antique titre de bourgeois cité , s'asseyait sur une plus haute forme , sur u minant les sièges inférieurs. Vous voudriez s breux petits rois avaient des marques distinctiv ils en avaient ; mais ce n'était pas , il s'en faut , c miers rois francs : car leur tête était rasée , et trieux dans une boutique , vous vous adressiez t portant perruque , bien qu'elle fût souvent la même que , dans la boutique , la perruque ma chie parmi les ouvriers , la forme de la perruq au dehors , parmi les métiers différents. Parliez- dont la perruque n'était terminée que par un se simple de cheveux , vous parliez à un maître cor maître tailleur ; parliez-vous à un autre maître q vous parliez à un orfèvre , à un horloger ; à un en eût trois , c'était à un maître fourreur , à un ma Le perruquier , le plus spirituel , le plus espièg qui d'ailleurs faisait les perruques les plus honora de voir son visage emprisonné dans une perruque tours ; aussi , dès que la mode des bourses à chev pressa-t-il d'adopter les perruques à bourse.

Quand Salomon vit sortir de la chapelle des confrères du grand saint Crépin , c'est-à-dire les r les confrères du petit saint Crépin , c'est-à-dire le le proverbe : Vanité des vanités !

Dans plusieurs villes , les cordonniers , sous le cordonniers , s'étaient pour ainsi dire cloîtrés ; rait pu conserver le vieux mot monastérisés. a manteau noir , et , ce me semble , une espèce de blanche. L'Assemblée constituante , avant de détr blique laborieuse , industrieuse , sobre , eût dû y i fois ; elle n'y regarda pas à une , elle ne vit poir

chrétiens, ces bons frères étaient l'exemple, le modèle, et souvent indisciplinés gens du métier.

Et des rois qu'on voyait de ces rangées de trônes ; mais parmi ces trônes, ces rois, le plus élevé sur lequel s'asseyait le roi des rois, le grand garde, le garde général. Les gardes, lorsqu'il y avait des prud'hommes, étaient les juges ordinaires, compoziels, des artisans, juges jugeant toujours expédient en connaissance de cause. Aujourd'hui ces procès se font devant les municipalités et les tribunaux de commerce ; il faut attendre pour savoir à qui jugera.

Maintenant vous dire, bons Russes, qui désirez de bien connaître les arts, que, parmi cette longue série de corps de métiers, il y avait des arts qu'on pourrait nommer arts féminins, des métiers de femmes, des métiers de filles, des métiers de garçons, des métiers de hommes, étaient aussi des garde-jurées, des sages-jurées, des adjointes, des locataires : car vous savez que, dans certains métiers, celui de perruquier enlevait le métier, ainsi qu'une charge de magistrature, était le métier ; les héritiers vendaient les lettres anciennement ou quelquefois les louaient.

La cérémonie de la réception des aspirants dans les arts virils, était souvent comique, et souvent plus comique. Vous entriez dans une grande salle, s'il s'agit d'une ville du premier ordre, vous entriez dans une grande salle bien vaste, et cependant bien pleine. Vous voyiez un tailleur : le récipiendaire a répondu à toutes les questions sur les qualités des draps, des décatissages, les tissages, les tisserands, des drapiers, à toutes les questions sur les manières de coupe, de couture ; le maître-garde ou le maître-président, qui a pris un air d'importance, un air de rentier, d'avocat, de noble, fait semblant d'entendre au récipiendaire : Monsieur le maître, j'ai besoin d'un habit, d'un habit galonné, d'un habit brodé. Le récipiendaire a rendu un salut profond pour un salut fort leste, l'examineur, lui dit, en employant les mots les plus de notre langue : Monsieur, vous avez une difformité, vous avez une épaule plus haute que l'autre, vous avez une difformité, Monsieur, vous êtes cependant bien fait : car, si je suis votre maître, dans quelques heures vous aurez un habit qui sera bien fait. Monsieur, vous êtes vieux, vous voulez paraître jeune, c'est juste : je vous ferai un habit qui va ramener au bel âge. Monsieur, vous êtes jeune, vous voulez paraître âgé, apaiser un oncle, un père, un beau-père : je

vous ferai un habit mûr, pour ainsi dire âgé. Ensuite mesure de papier, de parchemin ou de vélin, et je prendueusement les dimensions des diverses parties de la et, à chaque entaille, coche ou coup de ciseau, je fais inclination ou petite révérence, sans regarder si on n Ensuite, la mesure prise, je plie le drap dans ma l'emporte et je m'en vais. Messieurs, continue le récit j'épie surtout les nouvelles modes : car les nouvelles n rissent nos femmes, nos enfants, donnent le mouve ciseaux et à nos aiguilles.

Mes amis les Russes, nous avons passé dans une a celle-ci est peinte de grandes fleurs de lis jaunes et bleu, comme les murs d'un prétoire. Nous sommes de de réception des maîtres perruquiers. Au milieu est as homme : c'est un maître ; il a bien voulu prêter sa tête velure, pour ne pas introduire un profane qui pût d secret de la séance. A quelques pas est le lieutenant o tenant du premier barbier du roi, le haut magistrat du est en même temps valet de chambre, barbier ordinaire dinaire de Monsieur ou de monseigneur le comte d'Ar est-il en habit noir, chapeau à plumet, épée à brillan d'acier. Il préside. Le fer à friser ! dit-il au récipiend d'un bel habit sur lequel est tendu un peignoir blanc ayant manches et larges poches. Le fer est-il chaud Monsieur. — Faites, défaites les papillotes ! Voyons grecque ! Où est le coussinet en fer à cheval pour soute velure ? — Le voilà. — Et pour y attacher les épingl simples, doubles ! — Les voilà. — Faites vos boucle les à la montauciel, en aile de pigeon. — Les voilà. J viens, messieurs les Russes, je me souviens que, lors étudiant en droit, là en était la frisure. Vint la révol dépoudra toutes les têtes ; mais au 9 thermidor la pou rut. La coiffure à l'enfant, les cadenettes, les oreilles assortirent successivement les habits carrés ; et maint moment où je vous parle, la poudre vient encore de di Je ne sais, ou plutôt je sais pourquoi, la nouvelle r qui semble éclore n'en veut pas. La coiffure annelée, l à la Titus, il faut en convenir, est véritablement impér.

J'ai été à même d'entrer dans les diverses réunions bureaux d'arts et métiers ; j'ai vu faire toutes sortes de J'ai assisté à des réceptions très savantes, comme celles logers, qu'on interrogeait sur la pondération, l'élas corps, sur les forces mouvantes. D'autres m'étonnaient

ficence ; telles étaient celles des orfèvres , des brodeurs en laines , en perles fines. Toutes ces réceptions , quelque simples qu'elles fussent , offraient des scènes très variées. Je me souviens surtout avec grand plaisir celles des maçons , des charpentiers , des menuisiers , des cordonniers. Je me demande , sans pouvoir répondre , comment , parmi nos désœuvrés de gens de lettres , il n'est venu à la tête de personne de faire un recueil de lettres de réception des maîtres , précédés ou accompagnés de compliments flatteurs , encore moins de faire l'histoire des corps d'artisans. Ce n'est pas qu'à cet égard on n'ait quelquefois , par exemple , pris les devants ; mais les imitateurs ont aussitôt servi à défigurer les vestiges qu'ils ont trouvés et qu'ils ont déformés par leur grossière et lourde chaussure. Ah ! le plagiat est un crime de vol chez vous , sous quelque nom que ce soit , est puni sévèrement. Heureux Russes ! heureux Russes !

Quand les historiens qui dans les âges futurs voudront faire l'histoire des arts sauront ceci : les artisans ont été moins honorés dans notre philosophique dix-huitième siècle que dans aucun autre ; car , même dans l'Encyclopédie , on ne parle jamais d'eux que par leurs outils seulement qu'ils ont les outils à la main ; car le sans-œuvre

Diderot , qui était fils d'un coutelier de Langres , qui était l'auteur de tant d'articles sur les arts , ne s'est pas allié aux artisans et a fini , comme Voltaire , par s'allier aux comtes et aux seigneurs.

pendant faut-il leur dire aussi que de nos jours nous avons vu des princes en même temps porter la couronne et ceindre le sabre : le grand Peters Bas , qui a illustré le chantier de Saardam ; le tsar Pierre II , qui sans doute chez lui comme dans les auberges de France faisait lui-même la cuisine : allez à Paris le demander au premier hôtel de la rue de Tournon , à droite , en entrant , dans le jardin du Luxembourg ; allez le demander aussi à l'aubergiste de la rue de Cette , de qui je le tiens ; et Louis XVI , qui reliait , qui marquoit ; qui reliait , à telles enseignes que j'ai trois volumes de sa main , maroquin noir , reliés incontestablement de sa main ; qui reliait aussi , à telles enseignes encore qu'étant allé à Fontaine-le-Port , près Melun , on m'offrit de me vendre un joli pressoir de vignes , avec une maisonnette renfermant la forge , où , dans ses vieux jours , venait encore s'exercer l'ancien maître forgeron instructeur de Louis XVI. Il y avait lieu de s'étonner , mais je m'étonnai d'abord que , dans les dernières années de la vie malheureuse de ce prince , on ne l'ait pas engagé à aller publiquement forger au faubourg Saint-Antoine ; on craignait peut-

être que quelqu'un dit : Ah ! sans doute , il forge ; et nos fers !

Qu'on réfléchisse bien avant de me faire d'autres qu'on ne me dise pas que les écoles des métiers ont seulement établies , car je répondrais qu'elles datent du seizième siècle , que celles que nous venons d'établir seulement placées , qu'elles devraient l'être à Lille , Lyon et à Toulouse. D'ailleurs ces grandes écoles produisent de petites plus à la portée de nos jeunes arti-

Oui , dirai-je encore à notre dix-huitième siècle , vous avez élevé dans l'ancienne abbaye de Saint-Martin , les arts , le Conservatoire ; mais c'est un feuillet de l'histoire , qui n'est pas précédé des feuillets des âges précédents , charrues , vos faux , sont-elles précédées de charrues gauloises , romaines ; de charrues , de faux du moyen âge , tant j'en dis pour tous les instruments , pour tous les produits pour toute l'historique succession de leurs produits meubles , les habits de nos ancêtres ? Ah ! j'ajoutera la justice et la reconnaissance cherchent inutilement les touches du plat des murailles , les noms des inventeurs des méthodes , des perfectionnements , les noms de tous les artisans ; et c'est , je crois , pour la première fois , que ces mots se joignent , les noms de ces grands artisans qui ont enrichi et illustré la France.

Oui , oui , dirai-je aussi aux avocats du dix-huitième siècle , vous avez institué l'exposition du produit des arts ; annuelle , ou du moins bisannuelle ? mais y a-t-il des récompenses aux prix , ou quelque signe qui brille perpétuellement sur la poitrine des vainqueurs ? car leurs marteaux et les marteaux du vaincu des milliers de marteaux et des milliers de li-

Sans doute aussi vos brevets d'invention , s'il ne leur plait d'argent la main du fisc , et s'il ne fallait en récompenser vos sociétés d'encouragement , si elles étaient plus nombreuses , pourraient être , mais ne sont pas , du moins encore des institutions.

N'êtes-vous pas assez convaincus que notre dix-huitième siècle n'a pas honoré les artisans , écoutez Pardevant nous ont comparu M. Denis , marchand orfèvre , M. Simon , marchand cordonnier. Un graveur porte gravée son adresse sur une carte. L'horloger tout content , et sourit de voir son nom encadré dans des bandes de grandes et de petites fleurs ; mais bientôt s

et, s'allument; il lit : Gautier, horloger, rue... On trouve cet artisan... Artisan? aveugle! — Monsieur, j'ai lu comme... — J'avais écrit, et vous auriez dû lire artiste! Mais vous, monsieur, êtes-vous artiste ou artisan? — Monsieur, tout le monde sait qu'un graveur est artiste. — Eh bien! Monsieur, savez-vous que l'horloger est cent fois moins artisan et cent fois plus artiste. L'orfèvre, le fourreur, sont à cet égard encore plus chatouilleux; le luthier, le relieur, encore plus. Allez dire au pâtissier, au cuisinier, qu'ils sont des artisans, et vous verrez quels services ils vous serviront. Depuis que le droguiste s'est fait apothicaire, l'apothicaire médecin, il n'y a pas moyen de composer avec eux; il y en a encore moins à composer avec les femmes : avec une lingère, avec une brodeuse, qu'elles sont artisanes, c'est vouloir se faire arracher les yeux et la langue.

L'homme de lettres, aussi chatouilleux pour son ami que pour lui-même, masque aussi le nom d'artisan. Ce célèbre auteur, quand il en parlant du père de son ami, est le fils d'un honnête marchand, d'un honnête couvreur, d'un honnête charpentier : honnête, c'est une injure à ces honorables et nobles noms d'artisan.

Nos pères étaient, je vous assure, bien plus révérencieux; au quatorzième, quinzième siècles, et aux siècles suivants, c'étaient sous les drapeaux ou bannières des artisans que tous les habitants des villes étaient classés.

Ah! dirai-je aux artisans, n'ayez donc plus peur de votre nom d'artisan; n'ayez donc plus peur du nom de boutique; ne l'appellez plus magasin.

Du reste, on ne peut se dissimuler que maintenant, dans les classes inférieures de la nation française, il n'y ait une générale aversion vers la dignité; c'est du moins incontestable pour les villes : tant mieux, et plutôt à Dieu qu'il en fût de même pour les campagnes, et qu'ainsi que parmi les artisans des villes on ne l'entendit parmi les paysans que les mots de Monsieur, Madame, Mademoiselle!

Contestez encore, j'en dirai davantage. Obstinez-vous à soutenir que notre dix-huitième siècle a honoré les artisans, je rappellerai que les jésuites, qu'on n'accusera pas sans doute de connaître ni leur monde ni leur temps, ont eu dans leurs maisons, jusqu'à leur destruction, deux congrégations, la congrégation des messieurs, la congrégation des artisans. Je ne sais trop ce qu'il fallait pour être de celle des messieurs, mais je sais bien qu'il fallait ne pas être artisan.

Quand notre révolution vint, les artisans étaient aux prises avec la féodalité. Le seigneur de Bellombre, à qui un verrier

était tous les ans obligé de faire hommage d'un beau cristal, avait tiré la verrée de vin que de son côté il de lui donner ; mais il fut obligé de la boire , car le vendant les acclamations générales de la liberté , ne pouvant levis , et remit le verre dans son chariot.

Les artisans étaient aussi en même temps aux prises avec les officiers de la couronne. Les boulangers , qui devaient au grand-chambellan un droit assez considérable , étaient peints le 13 juillet ; le 14 , ils ne durent plus rien.

Quand notre révolution vint , elle s'imprégna de jour , de l'esprit de destruction entière , et déchira tous les liens des artisans. Mais qu'avaient donc fait ces statuts qui étaient du treizième siècle , et ils portaient que chaque métier se rattachait ses membres par des liens religieux ; ceux qui étaient en bonne santé devaient contribuer à la caisse destinée à secourir les confrères malades ou tombés dans la misère. Ils portaient qu'ils fallait donner quelque argent pour faire chanter des offices à la chapelle ; quelque argent pour entretenir , par quelques galettes , quelques verres la confraternité. Charles le Sage y avait mêlé les jeux de l'arc , de l'arbalète ; François I^{er} , ceux de l'arquebuse au feu ! au feu ! dit notre assemblée constituante , qui sans beaucoup , mais qui , dans sa patriotique irritation , ne pouvait toujours mettre à profit les bons matériaux , réparer , refondre ; et depuis , les artisans vivent isolés , dénués de toute assistance.

Toutefois cette nationale auguste assemblée nous a , par ses six lignes , fait volontairement mille fois plus de bien qu'elle ne volontairement elle a pu nous faire de mal. O Russes ! amis ! ne craignez pas cette liberté illimitée qu'elle a donnée aux arts , qui fait que nous ne faisons jamais mal , que nous ne faisons rien de bien , que nous ferons mieux , toujours mieux. Vous savez bien ! Ne craignez donc pas , et donnez-vous en même temps des lois sévères sur la contrefaçon des marques particulières de chaque fabrique ; ensuite rapportez-vous-en de la moralité et de la probité du fabricant , à l'intérêt privé : il voit bien ; il a des yeux en Russie qu'en France.

Eh ! ne croyez pas qu'à l'instant où le travail a été rendu libre , d'une liberté illimitée , tout soit tombé dans la lie du désordre ; les boutiques , les ateliers , se sont ouverts comme à l'ordinaire ; et comme à l'ordinaire les mêmes maîtres sont demeurés maîtres , les mêmes garçons , garçons ; si il y a eu de part et d'autre plus de politesse , plus d'ap-
proprement.

ement le lendemain il y a eu, au grand profit du public, ore d'habiles et sages ouvriers qui, si l'on peut parler ainsi, e sont faits et reçus maîtres, qui ont été ouvrir des ateliers à eur compte; le surlendemain un plus grand nombre.

Un moment, un moment, bons Russes, mes amis, c'est bien les questions à la fois; je répondrai à toutes.

Il n'y a pas encore en France, mais il y aura sûrement des unaux de prud'hommes, composés et de maîtres et de garçons, régleront à l'amiable le prix de la journée des ouvriers.

Non, il ne faut pas rejeter les machines, parce que l'homme ais plus grand que lorsqu'il met l'air et l'eau, les éléments, nature à son service, parce que les instruments avec les ses mains travaillent sont aussi des machines, que par raison il faudrait aussi rejeter; et cette considération, les bras des hommes, des femmes, des enfants, restant travail, la fièvre sera dans les veines du corps social, n'est que pour qui a peur des mots.

ons Russes, un autre jour je répondrai à vos autres questions; en attendant, je vous exhorte à vous faire une meilleure e dans les arts; vous le pouvez, puisqu'ils sont chez vous encore dans l'enfance. Mais surtout ayez une grande, belle, riche, industrielle, renommée ville de Lyon, et n'ayez pas trois ou quatre conventionnels qui la bombardent, qui incendient, qui démolissent les plus beaux ateliers de l'univers, qui mitraillent, avec les nombreux marchands, les plus nombreux artisans, qui mitraillent la fortune de la France.

DÉCADE XXXIV. — LA DÉCADE DES COMPAGNONS.

Petit, écoute donc, petit! Qui se serait douté que Gervais, accoudé avec nous sur la fenêtre, appelait un grand garçon de près de deux mètres de haut, habillé d'une courte veste bleue, portant un lourd marteau de maçon, courant, ou plutôt fuyant à toutes jambes le long d'un ruisseau, bordé d'un étroit sentier. Viens, entre un moment, petit, a-t-il répété. — Monsieur Gervais, je suis trop pressé. — Viens, entre, te dis-je. Il faut tout à l'heure venir nous conter tes aventures de compagnon du devoir. — Oh! pour cela, monsieur Gervais, je n'ai rien à vous refuser. L'homme au grand marteau est entré, s'est assis, et,

sans se faire autrement prier , a dit : **Messieurs**, bien puis que je suis revenu de mon tour de France on m'a revaudan , je suis Fobio par le nom de ma famille , établi plus de six cents ans tout près d'ici , au village de Grétin uait depuis assez long-temps, quand enfin Gervais, lui dit : Bien , bien , mon ami Fobio , nous t'avons ment écouté ; nous sommes bien aises d'apprendre ta maison ton père ne réglait rien ; que ton grand-père tout ; que le lendemain du jour où tu eus seize ans la neige couvrait les champs et ne cessait de tomber à cons ; que tu étais assis au coin de la cheminée sur un poutre nouveau , qu'avant que tu quittasses Gevaudan tu appesquet ; et que ton père , ne voulant pas que l'argent du pays , ne te mit qu'un grand écu de six francs dans la poche te poussa dehors ; bien aises de savoir qu'un bon vent venait vers Saint-Flour , et de là vers Lyon , et de là vers tant de villes où tu as travaillé. Mais pour le moment , vois-tu nous du compagnonnage ; c'est pour le compagnonnage nous t'avons appelé.

Aussitôt , voilà qu'avec la crédulité de l'ignorance , il mence et il continue des histoires mêlées des contes les plus surdes.

Quand le glorieux roi Salomon , dit-il , fit bâtir son temple il rassembla d'abord un grand nombre de maçons ; les bons maçons, tailleurs de pierre, sommes leurs immenses cesseurs , et pour preuve nous portons la canne dont il justifie châtiât les mauvais ouvriers , en même temps que nous portons les rubans verts, bleus, rouges, dont il récompense les bons. Oh ! lui dimes-nous , en ce temps-là il n'y avait pas de rubans ! Oh ! répliqua-t-il aussitôt , il n'y avait donc pas de femmes ? Mais , Messieurs , laissez-moi poursuivre ne nie pas d'ailleurs , entendez-vous bien , que les meilleurs compagnons du devoir de la liberté , connus sous le nom de vots , aient été comme nous constitués par Salomon , qu'ils sont sortis comme nous du temple ; mais nous , maçons , sommes contestablement plus anciens , car la maçonnerie a été faite avant la menuiserie : cela est vrai , clair , ou rien n'est vrai , mais clair. Cependant , pour le faire entendre , que de grand de bâton il m'a fallu donner en ma vie aux menuisiers , mes oreilles ils se prétendaient aussi anciens que nous ! - bien , très bien , lui a dit encore Gervais ; mais nous devons savoir sous quel régime , monarchique , aristocratique , ou autre , vivent les compagnons ouvriers. Ari

Robert ont fait un signe ou mouvement de tête fort clair pour Gervais ; il l'a été aussi pour Fobio, qui s'est un peu senti piqué, et qui a voulu prouver que, dans nos troubles révolutionnaires, les bons esprits, même parmi les artisans, avaient pris dans leur vrai sens les mots usuels de la langue politique. S'animant donc d'un beau courage, il s'est mis en devoir de répondre, et il a répondu ainsi :

J'ai en ma vie lu assez de journaux et de gazettes pour pouvoir dire qu'entre l'organisation des différents états de l'Europe et entre l'organisation du compagnonnage des différents corps de métier il y a grande ressemblance.

D'abord amitiés, alliances entre les divers devoirs ou sociétés du compagnonnage, comme amitiés, alliances entre les divers états européens ; ensuite, inimitiés, guerres d'un côté, comme inimitiés, guerres de l'autre. Et n'avez-vous pas vu, durant les guerres des états européens, que, si un ou plusieurs vaisseaux se rencontrent en haute mer, ils se hèlent avec le porte-voix, et, s'ils sont d'une nation amie, qu'ils se complimentent, se gracieusent, s'offrent des rafraîchissements, des vivres ; et que, si au contraire ils sont d'une nation ennemie, ils arborent le pavillon de combat, se canonnent, s'abordent, se massacrent, rougissent la mer de sang autour d'eux ? De même, lorsqu'un ou plusieurs artisans compagnons, voyageant ensemble ou isolément, rencontrent sur un grand chemin un ou plusieurs compagnons voyageant ensemble ou isolément, ils se hèlent à leur manière, à peu près ainsi : le plus leste, s'ils sont plusieurs, se détache et se porte en avant, et, se posant à quelque vingt pas de distance, il crie : Tope, pays ! c'est-à-dire arrêtez-vous, pays ; il continue : Quelle vocation ? c'est-à-dire quel est votre métier ? L'interrogé nomme son métier et interroge à son tour l'interrogeant, qui à son tour aussi nomme son métier. L'interrogeant reprend : Compagnon ? L'interrogé répond : Oui, pays ; et vous ? — Compagnon aussi. Alors, si leurs métiers, leurs compagnonnages surtout, sont amis, les deux compagnons s'élancent dans les bras l'un de l'autre, vident réciproquement leurs gourdes dans leurs tasses, ou s'invitent, s'entraînent au cabaret le plus voisin. Si au contraire leurs métiers, leurs compagnonnages, sont ennemis, aussitôt leur visage s'enflamme ; ils s'injurient, courent l'un sur l'autre ou les uns sur les autres, la canne haute, et ne se quittent que lorsqu'ils se sont assommés, quelquefois laissés morts sur place.

Un autre point de ressemblance entre les divers compagnonnages et les divers états de l'Europe, c'est la nationalité, qui

pour les compagnons est l'enregistrement de leur nom de leur réception, précédée de leur noviciat. — Une langue nationale ou particulière, que, si vous voulez pellerez l'argot, où les mots monsieur, citoyen, sont par ceux de pays, de coterie. — Un autre : le nom général ou de nation, que porte chacun des compagnonnages de compagnonnage, qui s'appellent les loups, garoux, les renards, les chiens, les singes. — Un noms particuliers, les noms des sociétaires, les noms de chaque compagnon : la Fidélité d'Auxerre, la Prudence de Paris, ou le Bon-Cœur de Bretagne, la Fidélité de France ou la Finesse d'Auvergne, l'Entêtement de Rouergue, la Dignité de Gevaudan. — Un autre : la marque distinctive des divers compagnonnages, lesquelles sont des divers métiers qu'ils exercent. Je m'explique : les maçons portent, suspendus à une de leurs boucles d'oreille, un compas, et à l'autre une besaigue ; les menuisiers, un fer à cheval ; les couvreurs, une essette et un marteau ; les boulangers, une raclette.

Les états européens se gouvernent, en partie, par ces compagnonnages. Un compagnon et ses plus intimes camarades vont l'accompagner jusqu'au lieu de la réception, la bouteille et le verre à la main, chantant la chanson des compagnons ; se marie-il, ils se couvrent de rubans, au milieu des chansons, un nombreux cortège ; meurt-il, ils lui font un bien plus nombreux cortège ; il y a même des compagnonnages où ils se couvrent le visage de leurs larmes, chantent, pleurent, hurlent.

Les états européens ont des fêtes religieuses, mais ils ont aussi les compagnonnages ; entre autres, la fête nationale, où ils portent des fleurs, où ils forment de longues processions, où se balance sur un haut char un gâteau énorme ; à quelquefois de la peine à passer par les rues étroites sans dire que ce jour solennel est fêté par un grand et grand bal.

Chaque état européen a sa constitution : chaque compagnonnage a aussi la sienne, appelée devoir, où les compagnons de ces sociétés ont pris le nom de devoirants, de confrères.

Il n'est pas d'état européen qui ait sa constitution et son gouvernement : il n'est pas non plus de société de compagnonnage qui ait son devoir et qui n'ait pas son roi. Les magistrats, n'importe comme vous voudrez les appeler. l

strat de chacune de ces différentes sociétés porte le titre de premier compagnon ; le prince royal porte celui de premier jeune homme : noms aimables qu'à mon avis les rois devraient peut-être joindre à leurs titres et à ceux de leur héritier présumé.

Le signe de la dignité suprême ou royale est un bouquet avec deux épis d'or.

Le chef ou roi a aussi un sénat, les anciens qui l'assistent, chancelier, son secrétaire, mots, dit-on, autrefois synonymes, son appariteur ; et là, où est le ministre ? Le ministre ne va pas là plus qu'ailleurs : c'est la mère, qui est une personne de confiance, soit homme, soit femme, mais que dans tous les cas et toujours on appelle la mère, chez laquelle sont déposés le registre, les papiers et la caisse du compagnonnage. Les compagnons y déposent aussi leurs sacs et un grand nombre y prennent leurs repas. La maison de la mère est comme une escale de chef-lieu, de capitale de chaque compagnonnage.

Ah ! venons maintenant aux points de ressemblance en mal.

Il y a dans les états européens de plus ou moins habiles parleurs, des tribuns, des ambitieux, qui veulent la fortune, les honneurs, les dignités, qui soufflent les émeutes, les insurrections, les révoltes : il y en a aussi dans les compagnonnages.

Je vous citerai dans notre devoir la scission des tailleurs de pierre, où se trouvaient des ambitieux, où toutes les dignités furent à donner et leur furent données. Les compagnons de cette partie scissionnaire prirent le titre de tailleurs de pierre compagnons passants, dits les loups-garoux.

Que d'autres scissions, d'autres révolutions, dans diverses autres compagnonnages, telles que celles des divers états européens, je pourrais encore citer !

Et en même temps que de conquêtes pacifiques par les adoptions de corps de métier faites par les sociétés de compagnonnage !

On se doute bien que, lorsque Fobio nous dit que presque tous les métiers étaient dans le compagnonnage, nous lui demandâmes quels étaient ceux qui ne l'étaient pas ; à quoi il nous répondit : Ce sont, entre autres, nos hauts seigneurs les apothicaires, les drapiers, les fourreurs, les imprimeurs, les horlogers, les orfèvres, les perruquiers, les relieurs, les parfumeurs.

Si plusieurs des états européens, continua-t-il, étaient, les uns par rapport aux autres, aristocratiques nobles, ce serait un autre point de ressemblance. Les compagnonnages des maçons et des menuisiers s'attribuent exclusivement la parure du com-

pas et de l'équerre pendus à leurs boucles d'oreilles peine d'être exterminés, l'interdisent notamment aux t et aux cordonniers.

Il faut enfin compter au nombre des points de res entre les divers états européens et les divers compag que plusieurs états sont encore empreints de féodalit les charpentiers renards sont à bien des égards les serf pentiers drilles.

Nous en avons déjà assez, et Fobio en avait trop, que Gervais lui a dit : Il te reste à parler de l'assistanc entre compagnons et de leurs coalitions pour faire prix de leurs journées, il s'est subitement levé. Nous qu'il allait rentrer; mais il n'a pas reparu. Gervais s'e la fenêtre, et, voyant le jeune géant courir, s'éloigner, appelé : Petit, petit ! Nous avons entendu la réponse : Gervais ! notre tailleur, qui est devenu riche, veut se tir une maison de belle pierre de Saint-Bonnet ; avec mission, je cours lui en prendre mesure.

DÉCADE XXXV. — LA DÉCADE DU COMMI

Le commerce, dans l'acception la plus vaste de ce le moteur universel, continué, de ce monde. Tout merce.

L'enfant rend avec usure à ses parents leurs soins e pense : commerce d'amour paternel, maternel, filial

L'amitié : noble commerce !

Les bienfaits, la reconnaissance : noble commerce !

La haine réciproque, la vengeance réciproque : com fernal !

Certains hommes naissent pour consacrer leur c pensée au sort du peuple, pour prendre la plus grand tes les parts aux anxiétés, aux douleurs publiques ; et ils ont la tête cerclée d'or ; leur nom de baptême est suivi d'un nombre ordinal, et la durée de leur vie me jours le cours des temps et des siècles : commerce d'a tre les rois et les peuples ; commerce entre les gouve les gouvernés, commerce social.

Il est à ma connaissance et à ce de bien d'autres

vingt-sept millions d'hommes donnent le sixième du produit des terres contre le travail de ceux qui font le service public.

Je compte cinq cent mille bleus ; j'en compterais quatre fois tant qui courraient allègrement défendre la terre natale, affronter les chances de la guerre : commerce de dangers et de gloire.

Le juge civil prend une immense peine à discerner le droit des plaideurs ; il est payé par l'immense plaisir de l'avoir discerné : commerce de peine et de plaisir.

Le juge criminel échange avec une inflexible vertu la nécessité de l'exemple social contre la vie d'un homme.

Que de fonctionnaires ! J'en compte au moins quatre-vingt mille ; mais d'où sont-ils venus ? Des salles électorales.

Je passais un jour devant un ancien édifice religieux ; je crus que c'était un ancien édifice religieux nouvellement changé en bourse ; je n'en suis pas sûr ; j'entre , je me promène ; j'écoute ; j'entends : Quatre cent soixante-sept voix dont je dispose et que je fais donner à qui m'en fait donner deux cent huit ! J'en donne cinq cents pour seulement cent quatre-vingts. Je vis que j'étais dans une salle électorale , par conséquent dans une salle de commerce.

Salles d'académies, autres salles de commerce. J'y entendis, un après-midi , quelque chose d'assez plaisant : Eh ! citoyen concitoyen ! vous me refusez votre voix pour mon ami ; vous me la refusez à moi qui , en faveur de vos parents ou de vos protégés , ai tant de foi contribué à célébrer la fête de l'ancien calendrier romain , le couronnement des ânes.

Fin du seizième siècle , fin du dix-huitième ; à ces deux époques même commerce. Les hommes de parti vendent leur conscience ligueuse , les jacobins leur conscience républicaine. J'entends d'ici le Gascon et le Corse ; Henri IV dit plus tôt ce que Bonaparte dit plus tard. Oh ! dans les plaines , quels deux habiles donneurs de batailles ! mais sous les lambris , quels plus habiles négociateurs ! Ici il faut que je dise négociants.

Tendres tourtereaux ! votre commerce de soupirs est dangereux.

Le commerce avec les passions est toujours dangereux.

Le commerce avec les passions quelconques fascine les yeux : il montre le gain où est la perte.

C'est le commerce avec les passions injustes , homicides , qui , nuit et jour , remplit les prisons.

Deux cents mille voisins échangent leur animadversion , leur

haine, contre deux cent mille voisins : ce sont quatre passionnés plaideurs.

Avocats et procureurs , pour de l'argent , s'inoculent la haine. Bon commerce que celui de la haine , de la cupidité ! En quelques années , beaux salons , beaux clubs.

Où est Chéops ? Il a échangé contre l'amour de son peuple, qu'il a courbé sous un travail sévère, le sang d'Alexandre ? Il a échangé le sang des peuples de la Grèce contre les applaudissements des Athéniens.

Commerce avec Dieu. Les peuples religieux ont les pieds sur la terre et la tête dans le ciel. Ce sont les peuples saints , forts ; ce sont aussi les peuples heureux.

Le commerce scientifique , le commerce intellectuel , enlacent la terre ; et par ses écrits il ne fait de tant de têtes qu'une seule tête qui a diverses langues.

Le commerce que par la supériorité de leur raison les hommes ont avec les animaux , que par la bêche et le soc ils ont avec la nature , est immense.

Quelqu'un de nos historiens-bataille ne voudrait-il pas avec sa plume sanglante et venir, dans le tableau de notre commerce, nous montrer un incommensurable nouveau monde ?

DÉCADE XXXVI.

LA DÉCADE DES MARCHANDISES.

Venons aujourd'hui au commerce proprement dit , au commerce des marchandises.

Quand nous échangeons , quand nous achetons , quand nous vendons , nous recevons plus qu'on nous donne , ou nous donnons moins que nous recevons : effet mutuel de l'échange et de l'achat , qui n'est aussi que l'échange ; on gagne des deux côtés. Si cela est vrai , et cela ne peut que l'être , les nations au lieu de s'injurier par des manifestes , de s'égorger sur des champs de bataille , devraient s'aimer , devraient s'unir de plus en plus par de bons et durables traités de commerce , les vrais traités de commerce , qui seraient négociés et conclus par des ministres sages. Mais ces traités seraient-ils possibles , proposables ?

Voyons ce que pourraient dire nos ambassadeurs.

Entendons-les parler d'abord AVEC LES ANGLAIS. Braves, is, laborieux, riches Anglais, votre terre est minérale, ferreuse, charbonneuse; votre climat est gris, sombre : venez réjouir sous le brillant soleil, sous les aimables ombrages du beau pays de France; venez ! plus nous serons, plus nous . Et quand vous ne pourrez venir, achetez notre climat, re gaité, nos vins, nos eaux-de-vie, nos fruits, et au moyen du numéraire payez-les avec vos mines d'étain, de plomb, de , surtout avec vos houilles, avec vos autres marchandises non ouvrées, ouvrées. Abaissez vos tarifs d'entrée; nous abaisserons dans la même proportion les nôtres, et que notre commerce entre vous et nous, qui, cette année, sous pavillons étrangers, est tout au plus de vingt millions, soit à l'avenir, sans regarder à ce qu'on appelle la balance du commerce, c'est-à-dire à qui gagne, à qui perd, soit à l'avenir sans bornes. Traité, traité ! n'est-ce ? Oui, sans doute, répond-on de toute part; traité ! traité !

Entendez-les parler ensuite AVEC LES ANGLO-AMÉRICAINS. Bons et francs Anglais d'Amérique, leur diraient-ils, nous et les Anglais d'Europe soutiendrons sans doute toujours ce long, glorieux, profitable et interminable combat de marteaux, de limes et de navettes; mais entre vous et nous, de long-temps il n'y en aura de pareil. Nos vrais et bons amis d'Amérique, vous n'avez pas de vignes, nous avons en abondance du vin; nous n'avons pas toujours assez de blé, vous en avez toujours à vendre. Faisons, au moyen du numéraire, des échanges Échangeons aussi vos masses de coton en rame contre nos soieries de Lyon, uniques en Europe, contre nos toiles peintes, nos bronzes vernis, ciselés, nos meubles sortis de la main du bon goût, nos modes sorties de la même main. Entre vous et nous le commerce n'est, à cause de la grande chasse que sur mer donnent les Anglais à tous les vaisseaux qui approchent de nos côtes, que de deux millions et demi; mais à l'avenir, pour nos communes jouissances, il doit être décuple, centuple. J'entends encore de part et d'autre crier : Traité ! traité !

Peut-être ensuite nos ambassadeurs ne seraient-ils pas moins heureux s'ils parlaient AVEC LES ESPAGNOLS. Nobles Castillans, diraient-ils, où sont de plus belles soies que vos soies grèges ? Où sont de plus beaux satins, de plus beaux damas, que ceux avec lesquels, au moyen de l'argent, nous vous les payons ? Nous vous payons de même en schalls palmés vos laines de Ségovie, avec lesquelles nous les avons tissus. Nous payons de même avec nos jolis vins pétillants vos vins sucrés, liquoreux. Vous avez plus d'huiles que nous; mais les nôtres sont plus fines, et

nous pouvons faire des échanges. S'il est vrai que vous perdez votre Mexique, votre Pérou; si dans la suite vous avez plus d'or, vous nous donnerez vos andalous contre nos blés, nos légumes secs, vos fruits secs, et ensuite, quand vous saurez ouvrir, votre main-d'œuvre au commerce, qui entre vous et nous est tous les ans de six millions, ne peut aux siècles futurs que s'accroître et s'augmenter. Traité! traité! crie-t-on de part et d'autre.

Ensuite ils ont affaire AVEC LES PORTUGAIS, aux paroles ne déplairaient pas : Portugais, fils des héros qui ont conquis les pays auxquels s'est arrêté le grand Alexandre, nous avons chez nous des poignées de diamants et de rubis, nous avons des joailliers en œuvre, des lapidaires d'une adresse et d'un goût remarquables. Et nos mousselines, nos gazes, nos dentelles, ne sent-elles pas en finesse, en légèreté, en gracieux dessin à vos Indiens? Si vous ne trouvez pas vos ivoires, vos bois de bletterie, vos bois de teinture, chez nous assez artistes et vaillants; si nos ouvriers ne vous paraissent point assez habiles, grondez-les, ils feront mieux; grondez-les encore, ils feront encore mieux; mais, en attendant, soyez sûrs que vous n'avez rien de tout ce qu'il y a de meilleur. Non, certes, notre commerce, c'est-à-dire nos échanges par le moyen du numéraire, qui est de cinq millions, n'est pas, il s'en faut, ce qu'il faut être. Qu'il s'accroisse donc à l'infini. Traité! traité! Faisons le traité, nous ne demandons pas mieux.

Voyons sans plus tarder AVEC LES ITALIENS. Où est le plus facétieux, gentil peuple, d'une raison si fine, si supérieure à tout autre peuple bien plus près de l'ancienne Grèce que de la Grèce moderne? Je crois entendre nos ambassadeurs : Descendant des Romains qui subjuguèrent et civilisèrent le monde, descendant des Génois, des Florentins, des Pisans, des Vénitiens, qui ont subjugué une seconde fois le monde par leur industrie, pendant plusieurs siècles ont habillé nos quarante mille nobles et d'ailleurs possesseurs de la France, notre tour est un peu de leur tour. Fournissez-nous maintenant des soies, nous vous fournirons des velours de Gênes plus beaux que ceux de Gênes, des damas de Venise plus beaux que ceux de Venise, des taffetas de France plus beaux que ceux de Florence. Fournissez-nous de cuivre, de fer, de merrain, d'alun, de soufre, de substances minérales médicinales; en échange, au moyen du numéraire, nous vous fournirons de toiles peintes, de cotonnades, de bonnetes, de chapellerie, surtout de modes. Les Italiennes, pas plus que les autres femmes de l'Europe, ne peuvent se passer de nos

commerce qui se fait entre vous et nous est annuellement
 à quatre-vingt-dix millions ; il sera bien plus grand lorsque
 nos beaux chemins auront aplani les Alpes. Traité ! traité !
 Voyons maintenant AVEC LES TURCS. Comment parler à des
 Turcs ? Essayons ! Puissants enfants de Mahomet, que la rosée, que
 la pluie tombent sur vos terres ! qu'elles soient couvertes d'une
 récolte de laine , de soie , de coton ! que vos caféiers , vos aloès ,
 vos oliviers soient toujours fleuris ! que vos oliviers distillent toujours l'huile la
 douce ! que l'abondance du froment et de l'orge soit toujours
 dans vos tours et dans vos greniers ! que l'argent et l'or brillent dans
 vos coffres ! Nous apportons devant vous nos étoffes brochées ,
 nos londrins , notre draperie , nos mousselines , nos indiennes.
 On se fait tous les ans un commerce de trente millions de vos
 marchandises contre les nôtres. Nous échangeons en même temps
 nos vœux ; les nôtres sont que la longue épée des Russes brise
 la pointe sur les bataillons de vos janissaires ; que vos échelles
 du Levant , vos possessions grecques , notamment la Thessalie ,
 l'Albanie , la Livadie , la Morée et les îles ne tombent pas au pou-
 voir des Anglais : car aussitôt ils en voudraient le commerce ex-
 clusif , car aussitôt , ouvrant les isthmes de Suez et de Panama ,
 ils feraient de ces échelles le centre du commerce , le centre du
 monde. Traité ! traité ! crient plus fort que nous les Turcs. Ah !
 traité sans retard !

Nos ambassadeurs viennent de parler avec les Turcs , ils par-
 leront bien à cette heure AVEC LES ALLEMANDS , et s'en feront ,
 je crois écouter. Industriels , francs , bons , antiques Germains ,
 heureusement pour vous toujours les mêmes , dans certaines
 branches de fabrication vous croisez avec les Anglais et avec nous
 le marteau , la lime et même la navette ; j'entends que dans un
 grand nombre d'arts de la métallurgie et du tissage vous égalez
 les plus habiles , mais non pas dans tous. Au moyen du numé-
 raire échangez les produits de ceux où vous excellez , la taillan-
 derie , la quincaillerie , la tréfilerie , contre les produits de ceux
 où nous excellons. Échangez encore vos bœufs , vos chevaux ,
 vos porcs , vos salaisons , contre nos vins , nos liqueurs , nos par-
 fumeries , nos soieries. Vous importez chez nous , nous exportons
 chez vous , années communes , pour plus de cent millions. Paiera
 qui devra , et dès ce moment , traité ! traité ! Hongrois , Tyro-
 liens , Bohémiens , Prussiens , je vous comprends sous le nom
 des Allemands ; ce nom ne vous fait pas tort.

Nos ambassadeurs ont gravi en ce moment sur les montagnes
 alpestres ; ils sont en conférence avec ces anciens paysans à
 leur point du temps de Henri IV , vêtus aujourd'hui en petits-

maîtres français , AVEC LES SUISSES. Suisses , nous ne vous appeler d'un plus beau nom que celui qui rappelle-tus , votre gloire , notre ancienne alliance et notre am-merce. Donnez-nous , par le moyen du numéraire , vos vaches , vos fromages , vos légères toiles à carreaux , vos crêpons , vos montres , vos pendules ; nous vous donnerons , par le même moyen , nos beaux froments , nos beaux bons vins rouges. J'entends descendre du haut des Alpes ces mots : Traité ! traité ! Nous vous donnons nos sels , nos huiles : Traité ! traité ! Nos poissons secs , nos garances , nos pastels : Traité ! traité ! Chaque année portez chez nous , nous importons chez vous cinquante millions. Traité ! traité ! traité ! et vite !

Maintenant nos ambassadeurs passent dans la vieille école du commerce , et vont s'aboucher AVEC LES HOLLANDAIS. Bataves ou Hollandais , comme il vous plaît , maîtres à tous en fait de commerce , en fait d'économie solide base du commerce , depuis le siècle dernier les échanges de vos productions industrielles , les papiers , les livres , les étoffes , les mousselines , les indiennes , se font aujourd'hui chez nous ; mais nos productions territoriales demeurent à tout jamais des objets de commerce : nous trouvons chez vous nos laines , nos soies , bonnes ; nous trouvons votre excellent , votre fromage excellent. Vous êtes habitués à nos vins de Touraine , à nos pruneaux d'Aginois , à nos passes de Provence ; nous sommes habitués à vos salaisons de terre , tout de mer. Vous êtes habitués à nos ratafiats , à nos cervises , à nos cidres , à nos confitures ; nous le sommes à votre poivre , à votre girofle , à votre épicerie , à vos bois odorants , à vos substances colorantes. Traité ! traité ! et traité sans condition , si vous voulez que nous signions de république à république.

Il était un peuple à peu près gouverné comme une république ; mais ce peuple demanda un roi absolu : il s'était ennuyé de sa liberté ; et comme nous commençons aussi à nous ennuyer de la nôtre , nous pourrions peut-être conclure plus facilement un traité avec ce peuple , AVEC LES DANOIS , et suivant l'expression des notaires , 'pour et au nom des Danois , ou leurs concitoyens ou leurs sujets , comme on dit. Entendez nos ambassadeurs : Fiers Cimbres , fiers Norvégiens , dont la terre est ombragée de forêts si majestueuses , vous avez largement partagés en transparente résine , en norvège , en excellent brai ; vos suifs en branche , vos suifs blancs éclatent de blancheur et de pureté ; grands pêcheurs ,

de poissons, dites-nous, à votre tour, comment trou-
dentelles, notre papier, nos joujoux? — Très beaux.
de-vie, nos liqueurs! — Très bonnes. — Nos étoffes
? — Très belles. — Nos autres marchandises? —
T é entre nos deux nations! traité! Et notre
est de huit millions, s'élèvera à dix, à vingt, à

, nous allons embrasser nos Français du nord ;
voir à parler AVEC LES SUÉDOIS? Nos frères,
s ambassadeurs, nous vous félicitons de faire en-
par vous-mêmes, votre commerce. Vous êtes,
ez grands pour n'avoir plus besoin de mêler les
os affaires. Vos marchandises ne sont-elles pas tou-
? Votre cuivre est aussi beau que l'or, vos fers sont
er, vos plombs, vos zincs, sont incomparables.
ont herbes, vos bois de construction excellents.
cl r nos huiles, notre sel, nos soieries. C'est
ueillons nos meilleurs fruits, que nous dis-
eu aux-de-vie, que nous faisons nos meilleurs
, de urgogne, nos meilleurs vins muscats.
la tasse, et à la santé de la nation, et à la santé
os rois passés, présents et futurs, bien que, pour ces der-
s, nous ne sachions pas quels ils seront. Tendez toujours la
e, et santé! trois fois santé! Nous n'avons pas besoin de traité
ue convention pour continuer notre commerce de trois millions,
qui s'élèvera, qui ne cessera de s'élever.

Nous traiterons toujours de frères à frères avec vous, et il
en sera ainsi AVEC LES POLONAIS, car ils sont aussi nos frères,
puisqu'ils sont malheureux, puisque leur vaste et beau territoire
est comme un grand gâteau qu'on partage le jour des rois. En-
tendez encore nos ambassadeurs: Bons Polonais, nous vous
donnerons nos plus belles toiles, nos plus beaux draps, nos plus
belles soieries, nos plus précieux, plus jolis bijoux, nos meil-
leurs vins, notre meilleur vert de gris, nos meilleures huiles,
nos meilleurs fruits; et pourvu qu'ils aient l'étiquette polonaise,
n'importe sous lequel de vos trois nouveaux pavillons domina-
teurs on nous apporte à l'avenir vos seigles, vos cires, vos
planches de chêne, de sapin, votre potasse, votre ambre, ces
objets auront pour nous toujours la préférence: nous traiterons
avec les Polonais alors que nous ne pourrons plus traiter avec la
Pologne.

Il nous reste à parler avec un peuple qui, dit-on, n'aime pas à
être appelé de son ancien nom, formé de celui de son ancienne

capitale, c'est AVEC LES RUSSES. Peuple brave ! peu né du génie de Pierre le Grand, voyons : que voulez-vous donner contre nos vins fumeux, pétillants, sucrés, naturellement parfumés, dont vos châteaux de bois ne peuvent pas passer que vos palais de marbre ; contre nos anis, nos coques, contre nos satins, nos velours, nos draps, nos toiles peu communes, notre bimbloterie, nos instruments de science, voulez-vous nous donner, par l'intermédiaire de nos monnaies, votre blé, bien ! vos mûres, bien ! vos peaux de bœuf, bien ! vos cuirs, bien ! vos suifs, bien ! vos cires, bien ! votre chanvre, bien ! très bien ! Allons, traité entre nous, à jamais durable ! Nous vous vendons ou nous vous achetons tous les ans pour environ quatre millions ; nous vous vendons ou nous vous achèterons beaucoup plus.

Un mot encore, braves Russes, un petit mot, bien ! Dites-nous donc : pourquoi ne faites-vous pas suivre votre vaisseau qui va commercer en Chine, pourquoi ne le faites-vous pas suivre de trente ou quarante bataillons de grenadiers avec la même facilité que vous avez conquis la Lithuanie ? Avec cinq ou six millions d'hommes, vous conquerraient la Chine. Il y en a au moins trois cents millions, dont au moyen de votre système militaire knout vous pourriez tirer au moins deux bons millions de fantassins, avec lesquels, dans la suite, vous pourriez conquérir la conquête et le commerce du monde.

Mais en attendant que les Russes aient contenté ces mignonnes petites fantaisies, ce qui, demandez à l'Angleterre, ne sera pas pour demain, reprenons nos calculs, calculons maintenant quoi ? Le montant de nos importations, de nos exportations, vous entendez sans doute que nous nous sommes placés au commencement du siècle, et en effet nous devons l'être. Alors où prenez-vous l'un et l'autre montant ? J'ai en ce moment sur ma table un grand nombre de statistiques dispendieusement achetées, je les interroge à cet égard, je les trouve fort souvent muettes, il me faut une réponse sur toutes et chacune question, ou je ne veux pas. Je donne ici tout ce qui m'a paru complet ; j'omets le reste, et, remontant aux années de paix antérieures aux années de la révolution, pendant laquelle la France était brouillée avec toute l'Europe, et par conséquent pendant laquelle le commerce était suspendu, je donne les importations et les exportations générales de la France en l'année 1787.

En cette même année, notre commerce d'importation était de 380 millions ; — celui d'exportation, de 424 ; — notre déficit de 44 millions.

t, voici la réponse à une question que je préviens, je l'ai faite moi-même, parce que j'ai entendu souvent dire, parce que je l'ai entendu presque toujours

à ce s.

ce extérieur est-il plus considérable que notre

Lorsqu'un ou deux ans avant la révolution

c question, je m'adressai à un statisticien,

qu'il n'était pas permis de ne pas savoir que, d'après

plus célèbres économistes, l'agriculture, une an-

ni l'autre, fournissait à notre commerce :

de. 700 millions, — en vins et eaux-de-vie, 350, — en

, — en fourrage, 60, — en bois et charbon, 150, —

et en lin, 50, — en soie, 25, — en bestiaux, 400,

s, 35, — en autres objets, 170. — En tout deux

is.

lui, il n'était pas non plus permis de ne pas savoir

après les calculs de Tolosan, les arts mécaniques, les

si s lui fournissaient une somme de quatorze cents

ans les proportions suivantes :

En s de laine, 700 millions, — en bonneterie de laine et de

coton, 20, — en draps de soie, 70, — en bonneterie de soie, 30

— en rubans, 30, — en passementerie, 8, — en toiles de chanvre,

de lin ou de coton écrues, en blanc ou peintes, 290, — en papiers

blancs, gris ou peints, 8, — en chapellerie, 20, — en cuirs, 60,

— en ganterie, 10, — en orfèvrerie, 20, — en quincaillerie, 100,

— en verrerie, 6, — en poterie, faïence et porcelaine, 4, —

en acides et sels minéraux, 6, — en autres objets, 20.

Il n'était pas non plus permis d'ignorer que la France exportait, années communes, dans ses colonies, en marchandises, pour quatre-vingt-dix millions; — que les colonies en importaient en France pour cent quatre-vingt-dix millions, que la France ou consommait ou réexportait; — que, tandis que l'Amérique vidait l'or de ses mines en Europe, l'Europe le vidait aux Indes Orientales; — que cet or ne revenait jamais en Europe, — qu'il n'y reviendrait que lorsque la conquête de ces pays serait faite par les Européens, qui pourraient alors y porter les goûts de leurs arts; — que le numéraire métallique de l'Europe, avant la découverte de l'Amérique était d'un milliard; — qu'il était maintenant de onze milliards; — que la France en possédait deux milliards, dont les deux tiers en argent, le tiers en or; — que, dans des temps difficiles, la somme des effets de commerce et des effets publics était deux, trois fois plus petite que celle du numéraire, et, dans des temps de confiance, deux,

trois fois plus grande ; — que la vie , la richesse du ce tenait moins à la quantité du numéraire, ou moyens d'é qu'à la quantité des objets à échanger ; — que c'était un de croire que la valeur des choses dépendit toujours de tité du numéraire ; — que les mots de valeur intrinsèque être rayés du dictionnaire du commerce et de la raison ; n'y avait que des valeurs relatives , toujours mobiles , l'abondance ou la rareté, suivant le plus ou moins gran des choses à vendre ; — que les principes de l'administr commerce, par les traités et par les douanes extérieures, pas encore bien débrouillés de la vieille routine ; — qu' la vue la plus étendue, les mains les plus exercées, pour à ces matières délicates ; — que, dans ces cas, le plus si non pas toujours le plus avantageux, était de faire cor autres ; — que la routine, lorsqu'on savait mieux faire, qu'on ne savait pas mieux faire, était une très mauvaise très bonne chose ; — que le commerce, dans ses pr dans ses entreprises, devait savoir additionner les prob pour, les probabilités contre, et posséder le calcul des c qui est la vraie science d'être toujours heureux.

Ce chapitre, le plus utile, ce chapitre du commerce, es tous les livres, ordinairement le plus mal fait, le plus Quant à moi, je sens qu'ici l'espace me manque ; j'aurais ler des nombreux vices de l'ancienne administration, qui des bras que pour lier, restreindre. A-t-on oublié que ce marchandises ne pouvaient être vendues que dans certains qu'alors certains ports avaient le commerce exclusif d'une d'un continent, de tout un continent ? Se souvient-on qu avait point d'unité matérielle dans l'administration, do partie avait ses cartons à un ministère et l'autre partie à un Inutilement les gouvernements voisins se redressaient dan erreurs : exemple perdu. Les gouvernements voisins épia routes commerciales de leurs rivaux, leurs pas progressifs, pas fautifs : autre exemple perdu. On ne daignait pas pen véhicule général des productions récoltées, fabriquées, au vement vital de la société. La théorie des rapports avec ce véhicule des autres états de l'Europe n'existait pas ; la s commerciale, la géographie commerciale, étaient inutiles à grande France placée au milieu des autres parties et des mers de l'Europe.

Et notre temps, qui veut régenter le temps passé, mieux ? Avons-nous un ministère du commerce ? non ; un c de commerce ? non ; des tribunaux spéciaux de commerce

de département ? non ; des prud'hommes ?
 us rvisions , aurions-nous un code à leur donner ?
 Le t apitaux , leur haut intérêt paralysent les tran-
 | e. Avons-nous une banque ? Notre savante
 -i : unité commerciale ? non , non. Nos savantes
 s | s , ont-ils des dénominations commer-
 ; consulaires sont-ils en assez grand nom-
 : : marchande est-elle suffisamment pro-
 tre n militaire ? non.
 : dix : d'ici toutes ces mêmes questions seront
 ie réponses al natives. Prenez vingt ans , a dit Robert ;
 G : ajouté : Prenez-en trente , et même , vous qui
 . prenez-en quarante.

DÉCADE XXXVII. — LA DÉCADE DES PRIX.

sur T. Telain-Touzel est d'un âge où , quand on veut se
 er, il se décider sans plus attendre. On lui compte au-
 te-cinq bonnes années. Monsieur Touzelain-Touzel
 m don bourgeois des comédies de Molière qui , ayant tardé
 ut ans à l'ore , est venu vivre parmi nous.
 Il s'est ép l'une belle passion pour une jeune demoiselle ,
 seulem de deux beaux yeux. Il alla , je vous parle de
 consulter sur son projet de mariage un de
 qui lui fit assez longuement considérer les diverses
 es. Ils furent d'accord sur certaines , et non sur toutes.
 i lui disait : Vous avez beau vous récrier , il faut vous
 re comme un homme qui s'appelle Monsieur Touzelain-Tou-
 Le gros drap de Carcassonne , à 20 francs l'aune , ferait
 tout le monde. Vous ne pouvez porter du drap inférieur à
 le 20 francs le mètre , j'entends un beau drap d'Elbeuf. —
 on de l'habit , gilet et culotte ou pantalon , 15 francs plu-
 ut que 12. — Votre chapeau doit être aux trois quarts poil de
 èvre d'hiver , prix : 15 francs au moins. — Vos souliers pointus
 écolletés vous coûteront au moins 5 francs. — Il ne vous ser-
 de rien de pouvoir marchander , vous paierez vos bottes 15
 cs. — Les bas de coton 50 sous ; — Les bas de soie , 8 , 9
 r. ; ils seront de Nîmes s'ils sont bons. — Il vous faut une robe
 de chambre , ou de serge : ce sera 4 francs l'aune ; ou de Cal-
 mouk : ce sera 5 francs.

Mais quoi ! les paroles , m'a-t-on dit , sont données à la demoiselle a appris son menuet du roi de Prusse , glissez chez ; son menuet congo , les rigodons , les pas de côté — t-on dit aussi , la faiseuse a été chez le marchand levée des quatre saisons. — Les robes des quatre saisons ? quatre saisons. Oui , heureux de ne pas être dans une robe où il faudrait des robes des quatre parties du jour , du matin , de la promenade de onze heures , de la troisième de l'après-midi , de la grande toilette du soir.

Félicitez-vous ; toutefois vous ne payez pas moi : le taffetas 5 francs , l'aune de satin 9 fr. , l'aune de velours 12 fr. , l'aune de velours 12 fr.

Mais , disait Monsieur Touzelain-Touzel , comme les toiles de coton peintes de si jolis bouquets , et qui ne coûtent que cinq ou six francs l'aune , ne suffisent-elles ? — répondit son ami , c'est que la mode veut patriotiquement favoriser les fabriques de Lyon. Voilà pourquoi on ne vend plus de pelure d'oignon , à 4 francs l'aune , ni petites étoffes de grèges , faïencées , qui ne coûteraient guère plus.

Il faut maintenant compter avec la rubannerie de Lyon de Saint-Etienne. Les rubans de satin uni , si vous voulez aller jusqu'au n° 22 , valent 10 sous l'aune. — Le passel n° 11 , vaut 12 sous. — Les rubans même numéro , 14 sous.

Votre femme sourira , sera tout aise de vous voir.

Monsieur ! continuait son ami , vous avez entendu Madame Bertin ? — Non. — C'était la modiste de Madame Bertin. Mais , du moins , vous savez ce qu'est Madame Bertin ? — Pas davantage. — Madame Raimbaud , rue Richelieu , la salle aux grandes glaces est la salle du tribunal sous le nom de modes , où l'on décide de la vraie place d'une agrafe , d'un pli , où l'on pose une plume , un petit rameau de fleur de dentelle , avec une plus profonde réflexion qu'un amiral dispose les mâtures et les voiles de sa flotte , est au service sous votre bon plaisir et celui de bien d'autres , la reine de la mode. Elle dirige , dans tout le monde , en France , en l'Europe , dans toute la France , comme dans tout Paris , par ses nombreuses blanches mains qui fouillent dans la bourse des maris , c'est-à-dire les mains de nos belles faiseuses. Aidée de l'habile artiste Leroy , Madame Raimbaud a donné plusieurs éditions des perruques à la mode , qu'elle a maintenant remplacées par la capote et le joli casque de velours épinglé. C'est dans la salle aux

qu'ont été adoucies les robes de couleur
 te par en on des robes de gaze ou de clair li-
 ont succ t ajustées les robes-doliman, les
 les robes-tuniques, les robes à la prêtresse, les
 ie crepe à longue queue traînante, les schalls palmés, les
 es ou sacs brodés, les éventails à paillettes, à lames de
 , les gants brodés, les souliers à cothurne, et les
 e au s millions de pièces de l'actuelle armure féminine,
 peut- e occupent moins, qui peut-être occupent plus de
 que les nombreux fusils de nos armées. Ah ! vous ne sa-
 pas ce qu' Madame Raimbaud ; vous le saurez ! vous le
 ez ! — lui répondait Monsieur Touzelain-Touzel, il y a
 re s notre ville d'honorables anciennes maisons dont la
 pie est toujours exemplaire. — Ne vous y fiez pas, votre
 ra qu'elle porte vos deux noms et voudra toujours
 nt parée.

tez au que la famille viendra. Combien y en a-t-il de
 nots ? Cinq, six ? Ce sera dix, douze petits souliers, dix,
 ze petits bas de toute grandeur, cadet, fillette, enfant. Mais
 t, que de petits habits, que de petites chemises !

de londrin coûte 12 fr. — L'aune de fort droguet,
 . — L'aune de molleton, 8 fr.

L'aune de la toile d'Auvergne ne coûte à la vérité que 3 fr.
 enfants porteront aussi vos deux noms et on achètera pour
 une toile de Grenoble ou de Normandie de 5, 6 francs l'au-
 qui dans quelques années ne sera plus que du chiffon de 1
 , 2 sous la livre.

J'ai passé par où vous voulez passer, et, comme bien d'autres,
 édaignais de songer aux jarretières. Tous les gens de ma
 son allaient en prendre sans compte ni mesure ; au bout de
 il me fut présenté par le marchand un mémoire de jarretières
 elotées, fines, festonnées, à 14 francs la douzaine, tandis
 celles de Sedan écarlate ne coûtaient que 6 francs. En mé-
 e, il faut tout compter, même les jarretières.

ous n'êtes pas assez effrayé, je suis effrayé pour vous de
 e nouvelle salle à manger.

Le gibier de Louis XIV était un tiers de prix moins cher que
 bier de la république, et je suis persuadé que le grand Condé
 naréchal de Villars mangeaient à un tiers et peut-être à
 moitié moins une belle hure de sanglier, qui aujourd'hui
 te 36 francs au général Bernadotte ou au général Soult.

Comptez que le grand roi faisait piquer ses lapereaux, ses pi-
 aux, avec du lard qui ne lui coûtait que 6, 8 sous la li-

vre, qui aujourd'hui coûte au premier consul 15 et per sous.

Il en est de même du poisson frais, du poisson salé. Le poisson est aujourd'hui à 5, 6 sous la livre. A la fin du siècle, la célèbre mère Agnès du Port-Royal la payait un moins.

Bien des articles, sachez-le, ont éprouvé des proportions encore plus fortes, notamment les denrées coloniales. Le sucre est, la livre, à 2 francs 50 centimes. — Le café est à 1 franc 50 centimes. — Le cacao est à 2 fr.

Convencez que le riz se vend jusqu'à 7, 8 sous la livre. Je conviendrais que la pinte de vinaigre n'est qu'à 5, 6 sous la livre de sel qu'à 1 sou.

Par ses élèves et les élèves de ses élèves, Madame Ragon gouverne toutes les toilettes du monde. Par ses élèves et les élèves de ses élèves, le grand Carême gouverne aussi toutes les casseroles, tous les fourneaux, tous les fours, tous les buffets du monde. Quel beau coup d'œil que ce tableau ordonné par un de ces Carêmes, que vous auriez chez vous ! Elle offrira l'expérience, la science des siècles, revue, corrigée par le bon jugement, le bon goût, le bon nôtre, qui emploie en bien moindre quantité, mais qui emploie

Le poivre, prix 90 centimes la livre ; — le gingembre, 1 fr. la livre ; — le girofle, prix 10 fr. la livre ; — la noix de muscade, prix 15 fr. la livre.

Ce n'est pas trop que six livres de tabac par an pour Monsieur Touzelain-Touzel ; ce n'est pas trop que de mettre à 2 francs.

Folie à un nouveau marié de vouloir brûler de la bougie sous, 3 francs la livre ; mais folie plus grande de vouloir, imprudente économie, brûler, comme dans certains pays, une chandelle de résine à 6 sous la livre, au lieu de la résine sainte belle chandelle de suif de mouton à quatorze sous. Un nouveau marié ne peut mieux faire que d'éclairer sa maison. Monsieur Touzelain-Touzel, n'y voyez pas ! et vous

Allons, inventorions un peu les provisions de cette maison mâle et femelle que pour vous l'hymen va ouvrir.

Il y a de bon savon de Marseille à 12 sous la livre ; — de la laine en suint à 1 fr. 25 c. la liv. ; — de la laine lavée à 10 c. la liv. ; — de la laine filée à 3 fr. 15 c. la liv. ; — de la soie écrue à 30 fr. la liv. ; — de la soie filée à 36 fr. la liv. ; — du coton en rames à 2 fr. 50 c. la liv. ; — du coton filé

liv. ; du chanvre à 80 c. la liv. ; — du lin à 1 fr. la liv. ; — du crin de matelas à 2 fr. la livre.

Je n'ose vous parler des meubles. La parure d'une maison coûte aujourd'hui plus que la maison.

Le monde vous forcera d'avoir des papiers damassés, lamassés, veloutés. Vous vous seriez contenté de papiers satinés ou de papiers tontisses.

Il vous demandera des glaces de six pieds du prix de 800 fr. et des glaces d'une grandeur décroissante.

Il vous demandera la nombreuse et complète famille de sièges : un sofa, une ottomane, un canapé, une dormeuse, une chaise longue, une bergère, douze fauteuils, six tabourets. Le prix en est d'environ 2,000 francs, à prendre ou à laisser ; mais vous vous mariez et c'est à prendre. D'ailleurs on vous rend deux et peut-être quatre carreaux à glands.

Je ne parle pas des feux garnis en ornements d'or moulu, et du prix de 200 francs, 180 pour ne pas marchander ; — Ni des pendules à répétition ornées de statuette d'albâtre, de bronze ciselé, 600 francs, 800 francs ; — Ni du grand tapis de pied velouté façon de Turquie, 1,500 francs, 2,000 francs.

Mais quoi ! vous demeurez stupéfait ? Et le grand piano de Pape, meuble obligé pour les doigts de tous les désœuvrés qui ont semblant de connaître le clavier ; prix fait, 1,500 francs, si vous ne voulez pas de ceux de 2,000, dont cependant, il faut que vous le sachiez, les basses et les pédales sont bien plus retentissantes, bien plus sonores.

Et vous n'avez pas fini, et vous n'avez pas commencé avec les lustres, dont chacun vaut ou coûte 100, 200, 500 ou 1,000 fr. ; avec les rideaux de chaque croisée et leurs draperies, du prix de 50 à 60 fr. pour chacune. Et ce ne sont là que les meubles, une partie des meubles d'une seule salle, d'une seule pièce.

Et vous avez à meubler en acajou, en palissandre ou en bois de rose, tous les appartements.

Un lit d'acajou avec ses ciels, ses traversins, ses coussins, ses matelas, ses sommiers, ses couettes de plumes, n'est pas cher à 1,000 francs, même à 1,200 francs. — Ajoutez la commode à 200 francs ; — la psyché à 80, ou si vous voulez 100 fr. ; — la toilette à 250 fr. ; — le chiffonnier à 200 fr. ; — le bureau à 200 fr. ; — le porte-bassin à 40 francs.

Pour le moment je vous fais grâce de la sellerie et de la carrosserie ; mais votre femme ne vous en fera pas grâce.

N'oublions pas le papier dans une maison où peut-être naîtra bientôt une jeune nombreuse famille à élever. La rame de papier

cloche vaut 22 francs ; — celle de tellière, 13 fr. ; — coquille fine, 20 fr. ; — celle de carré fin, 22 fr. ; — celle de raisin, 30 francs.

J'ai entendu parler de femmes qui se sont passées (jamais de femmes qui se soient passées d'épingles. Vous donc le millier d'épingles blanches pour le fichu 25 s celui d'épingles noires pour la frisure à divers prix , que les unes sont doubles , les autres simples.

Celle qui doit porter le nom de Madame Touzelain-Tou dites-vous , fort belle ; si cela est , je la maintiens fort c Que de faïence elle cassera ! La douzaine d'assiettes co — Que de porcelaine elle cassera ! Le cabaret assorti, c en vingt-quatre tasses , soucoupes , bols , sucrier , thèie lets d'or , coûte 30 francs. — Que de cristaux ! bien que zaine de gobelets coûte 10 francs et la carafe de cristu 4 francs.

Il y a , je le sais , moyen de se passer de tous ces va giles : c'est d'avoir de la vaisselle plate à 50 francs le ma

Il y a moyen aussi de se passer de tout cet argent qui c mort : c'est d'avoir le plaqué ou similargent , comme on milor.

La livre du cuivre rouge , plané , ouvré , coûte 2 Voyez à combien j'aurais pu vous porter les batteries de où le fer de fonte , le fer battu , ne peuvent que difficileme placer en tout le cuivre.

Vous pourriez ici me dire que les plaques de feu sculpt moriées , dont il vous plairait assez , à vous , de vous se vous coûteraient que 10 francs , la moitié de celles qui son parce qu'on craint encore toujours que la municipalité troubler votre dîner pour voir s'il n'y a pas quelque sign derrière la marmite.

Un ancien maître d'hôtel demanda un jour quelle était ménage la plus grande de toutes les dépenses. On mention près toutes celles que je viens de faire passer sous vo Non , non ! reprit-il avec la voix forte d'un homme expér c'est celle du combustible. Dans les pays les mieux boisés de bois neuf se vend 30 francs ; — celle de bois flotté 40 le fagot , 3 sous ; — la hourrée , 2 sous ; — le quintal de de bois , 2 fr. ; — le quintal de charbon de terre , 1 franc

Voyez , Monsieur Touzelain-Touzel , à combien de d est donc tenu un homme qui s'est marié. J'en ai omis u dit combien coûtait la livre de chanvre , mais je n'ai pas d cas où les mémoires des artisans ou des marchands vous

vie de vous pendre , le prix de la bonne corde serait de la toise.

LA DÉCADE XXXVIII. — LA DÉCADE DES MARCHANDS.

— vous êtes heureux ! nous a dit, de prime abord , mon-
trand. Vous n'avez pas ici , au milieu de vos solitudes
de ronces et d'épines , des fâcheux , qui sont bien aussi
des ronces , dont on ne peut se dépêtrer. Tout ce ma-
j'ai eu beau dire que j'étais attendu , que vous m'attendiez ,
pas voulu me laisser. Je n'ai pu arriver plus tôt ; mais en-
sans autre retard , je vais vous faire mon histoire , que vous
z savoir. Elle sera véridique d'un bout à l'autre , et à cet
digne de l'usage auquel vous la destinez.

— J'ai un oncle , monsieur Bertrand de la Bertrandièrre , ca-
me de grenadiers dans un des quatre-vieux. Il passa avec son
ment dans notre ville. Je courus l'embrasser. Il me fit habil-
ce beau fin drap blanc d'officier , dont la pureté , l'éclat ,
maient l'œil des femmes , et il m'emmena avec lui , en me
mercendant de jamais dire qu'il y eût un marchand dans ma fa-
mille. Ce marchand était mon oncle maternel , monsieur Capel
le Paillo , qui faisait un riche commerce en toiles d'Auvergne.
J'allai le voir avant de partir. Il fallait que l'uniforme m'eût don-
né l'air plus délibéré et sans doute un peu fier , car mon oncle ,
tenant toujours étalé devant lui un beau rouleau de ses toiles gri-
es , me dit , sans se déranger : Mon ami ! je le vois , il te tarde
d'aller te montrer au beau monde ; tu prends un état qui ne te
convient pas , et tu méprises le mien , qui te convient. Je comptais
te laisser ma fortune et que tu serais mon successeur ; tu pars ,
tu me laisses seul avec mon vieil âge. Le bon cœur de mon
oncle était sur ses lèvres , je fus attendri. Je ne vous quitte pas ,
lui dis-je , et je vais en prévenir la famille. Je rentrai chez nous.

Ma plus jeune sœur , jolie autant qu'on peut l'être , mais étour-
die , évaporée à proportion , était seule au salon de compagnie ,
et , comme il va sans dire , fort occupée devant une glace. Je lui
fis part de ma nouvelle résolution ; elle partit d'un grand éclat de
rire. Tu veux être marchand ? ah ! laisse-toi voir. Oui , oui ! vrai-
ment il veut l'être ; mais sache bien ceci , et puis tu iras en avant
ou en arrière , comme il te plaira. Sache que , suivant notre bonne

grand'mère, qui nous a si bien élevées ma sœur et moi, lière eût fait Georges Dandin marchand, il n'est pas sûr gélisque, née demoiselle, eût péché à écouter Clitandre ! penses pas, chevalier ! Toi ! toi marchand ! J'aimerais mieux tu fusses paysan : car enfin, j'ai lu dans l'histoire romaine Cincinnatus et Fabius, qui, à ce que je crois, étaient d'assez gentilshommes de leur temps, labouraient les terres.

Ma petite sœur fut relevée par ma sœur la chanoinesse tra un moment après. Chevalier ! je ne puis croire que tu sois les être marchand ; quoi ! tu changerais contre un chapeau de geois et une aune ton plumet et ton épée ? Tu porterais du frac, et, au lieu de lièvres, de perdrix, tu mangerais d'abord du mouton, du gros porc, du gros bœuf, et tu dînerais tranquillement à onze heures et souperais à sept, au lieu de dîner comme le beau monde, à deux heures et de souper à dix heures avec mon ami, si jamais tu te maries, ton contrat ne sera pas signé par le roi, un secrétaire d'état tenant la plume ; jamais, et il n'y aura la signature de grands seigneurs : il serait bien plus honorable pour le prince de Beaufremont signât après Bertrand neveu et héritier de la lignée. Ajoute que lorsque tu auras une voiture elle sera plus grise, sans armoiries, et que tes domestiques seront sans livrée, car tu n'auras plus d'écusson, plus de couleurs ; tu auras tout par le seul fait de ton état. Encore si tu voulais étudier à devenir n'être qu'avocat, je te le passerais à toute force, puisque les conseillers au parlement, le garde des sceaux, le chancelier, les avocats ; mais marchand ! marchand ! Ah ! si les Boucheux, les Grimoard, les Hermenfrois de la Bertrandièrre, revenaient au monde, comme ils te frotteraient les épaules avec un bonnet de din du treizième ou du quatorzième siècle, et certes ils te frotteraient très bien. Mon père, et mon frère, beau lieutenant de cavalerie, vinrent ensuite ; ils me dirent que j'avais peur du canon et de la poudre. Bientôt je m'embarquai avec mon régiment pour le Portugal, et je revins avec une blessure à montrer à mon père et à mon frère.

Un jour, dans une de mes garnisons, me trouvant chez un magistrat, j'eus occasion de dire qui j'étais, de faire un peu d'histoire ; lorsque j'en fus où en ce moment j'en suis, par conséquent encore au commencement, deux hommes, l'un presque aussi joli et bien plus étourdi que ma petite sœur, et l'autre grave, sérieux, d'un âge mûr, prirent presque ensemble la parole. Le plus jeune devait la céder au vieux, mais le plus jeune qui continua. Il était habillé en bourgeois, et ensuite, en sortant, lorsqu'il mit son chapeau, j'y vis au

rme qui il était. Monsieur le chevalier, me dit-il en se
 nt vers moi, votre famille avait raison. L'état de militaire
 être comparé avec l'état de marchand par quelqu'un qui
 q lque chose. Monsieur ! monsieur ! doucement ! dit avec
 le l'homme d'un âge mûr, qui n'avait ni épée ni dorure,
 qui portait le chapeau le plus fin, le drap le plus beau, le
 le plus riche, et qui de plus avait une physionomie très dé-
 3 ; nsieur, nous n'avons peut-être pas toujours tous, à un
 n , des idées justes sur les choses et sur les hommes.
 s , à tour, s'adressant à moi, il me dit : Si vous aviez vécu
 Raoul, des Gaucher de la Bertrandiére, il vous
 ut-être convenu d'être gend'arme. En ce temps l'état de
 rçant leur aurait fait honte ; maintenant il leur ferait hon-
 urd'hui tous les états utiles sont ennoblis ; ils se sont plus
 ennoblis en raison de leur utilité. Aujourd'hui le com-
 est non seulement le ministre des échanges entre les di-
 mmes de la nation, mais encore entre les diverses na-
 Continuellement il a sous les yeux toute l'étendue du
 noire de son pays : il la voit divisée entre ses diverses par-
 , correspondantes à ses diverses tablettes ; il voit les diverses
 es, les divers ateliers ; il en fait, suivant les besoins, cir-
 er les produits d'une extrémité à l'autre ; il pousse le numé-
 : des provinces maritimes ou des provinces limitrophes des
 us voisins vers celles de l'intérieur, et les productions de cel-
 de l'intérieur vers les provinces maritimes ou limitrophes des
 us voisins. Il désengorge, il remplit ; il remplit, il désengorge :
 vivifie.

Comme il connaît aussi bien que les diverses parties de son
 ys les diverses parties du monde, il sait quels sont les états
 i ont beaucoup de denrées, qui ont beaucoup de marchand-
 s, qui ont beaucoup d'argent à vendre ; et, suivant ces notions,
 dispose ses diverses expéditions de terre ou de mer. Tantôt il
 met en relation d'amitié, d'échanges, avec le commerce
 certains peuples ; tantôt, au contraire, il se met en guerre
 ec le commerce de certains autres ; il l'attaque dans les divers
 archés de l'un et de l'autre monde, soit par de plus belles
 archandises, soit par des marchandises à meilleur marché.
 utes ses opérations, toutes ses victoires, accroissent la pro-
 érité de son pays, y font pencher la balance du commerce, de
 r, de la population, de la force et de la puissance. Un pareil
 mme, ou de pareils hommes, dont les mains donnent le mou-
 vement au monde, ne me paraissent pas d'un rang fort au des-
 us d'un officier d'infanterie, même de dragons.

Je ne puis qu'abrégér, et mal abrégér, ce discours. émerveillé, persuadé, convaincu, et à l'instant je change de nouveau. Je reviens à mes premiers sentiments, je reviens à mon oncle, monsieur Capel de Paillo, qui, dans les transports de joie, m'envoya des lettres pour ses correspondants. J'en ai fait un grand magasin, où je suis reçu à bras ouverts.

Je voulus faire dans mon nouvel état comme Turenne, mais je n'avais cependant pas oublié le nom. Je commençai par le plus bas grade ; je fus petit commis, ouvrant et fermant la boutique, dormant sur un lit de sangles, dînant, soupant, devant une table que mes genoux ; mais j'étais content, gai, et de bonne volonté, m'élançant sur les paquets faits ou à faire, allant à la porter les plus éloignés, les plus lourds. Vous auriez dit d'un jeune officier d'infanterie ayant encore son gilet d'uniforme, à frotter les boiseries, nettoyer les châssis et balayer la boutique.

Bientôt je devins commis détaillant. Un soir, le chef de la maison me fit appeler et me dit : J'ai remarqué avec plaisir que vous soignez particulièrement le livre des échantillons, que vous êtes exact à les brosser, à ôter ceux des draps que nous avons consommés, à y ajouter ceux des draps que nous avons vendus, et que vous conférez continuellement les numéros, les qualités, les couleurs, les nuances, les prix. J'ai remarqué surtout que vous étiez parvenu à bien connaître les qualités. Partez demain matin ; visitez tous nos correspondants, établissez de nouvelles relations ; votre tournée durera peut-être une année : voilà de l'argent, des lettres de crédit.

Je partis, et au bout d'un an je revins. J'avais établi de nouvelles relations ; j'avais agrandi le commerce et le revenu de la maison. Mes actions parlaient assez pour moi, et je pus même prendre un air modeste quand j'allai rendre compte de mon voyage au bon et honorable marchand chez qui j'étais. Bertrand me reçut avec un air de plus en plus satisfait. Bertrand, me dit d'un ton grave et même un peu solennel, nous n'avons ici de jurande de notre état, et je crois qu'aujourd'hui on ne va guère que Paris, Rouen, Lyon, et quelques autres villes où l'on reçoit des maîtres marchands ; mais enfin il est possible que vous alliez dans ces villes, et que vous desiriez d'y être reçu : vous savez que les frais de réception à la maîtrise à Paris, de deux mille cinq cents francs, et que, dans les autres villes, ils sont beaucoup moindres ; qu'à Rouen, par exemple, ils ne sont que de six cents. Eh bien ! supposez, pour un petit moment, que je suis ou syndic ou garde, présidant les jurés ; que je vous interroge sur les ordonnances. Et il m'inter-

Quelles sont les conditions pour être reçu en la maîtrise ?

**D'avoir vingt ans accomplis ; d'avoir, conformément à son bre-
et aux statuts de la jurande , fait son apprentissage chez un
l ; d'avoir encore demeuré chez le même marchand , ou
autre , pendant autant de temps que celui de l'appren-**

—m-moi une règle de trois. — Je la lui fis.

Une règle de compagnie. — Je la lui fis.

Quelles sont les parties de l'aune ? — Je les lui dis.

**Je lui répondis aussi sur la diversité et la division des poids et
des mesures.**

**Il voulut savoir si je connaissais les différentes monnaies de
France et des pays étrangers. — Je le satisfis.**

**Le marchand peut-il se faire relèver judiciairement de ce qu'il
a étant mineur ? — Le marchand à tous les âges est réputé
majeur.**

**Un marchand vient de livrer sa marchandise : combien de
temps a-t-il pour se faire payer ? — Un an.**

**Quel est son titre ! — Son livre-journal , coté et paraphé par
le premier consul de la bourse , et à son défaut , par un échevin.**

**Combien de livres a le marchand ? — Il en a plus ou moins ,
ordinairement neuf.**

**Comment tenez-vous le registre à parties doubles ? — Du côté
gauche , du côté du débit , j'écris le nom de tous les créanciers ;
du côté droit , du côté du crédit , j'écris les noms de tous les dé-
biteurs. L'homme du monde dit que c'est inintelligible ; le mar-
chand s'entend très bien et rit : ce qui ne prouve nullement qu'a-
lors il ne parle point une langue obscure , par conséquent fort
peu intelligible.**

Il m'interrogea encore sur les agents de change , les courtiers.

**Je répondis à toutes ces questions ; je montrai comment les
banquiers faisaient rapidement mouvoir la masse des papiers du
commerce par la mutuelle confiance des divers pays. Nous suivî-
mes avec plaisir une lettre de change signée de sa main faisant ,
par leur intelligent ministère , le tour du monde , et , chez cha-
que nation , gagnant tantôt plus , tantôt moins.**

**Je ne lui cachai pas que , pour le grand avantage du commerce ,
je ne sentais pas autant que lui la nécessité des courtiers de mar-
chandises.**

**Il ne me parut pas mécontent de ce que je lui dis sur les so-
ciétés , sur la société générale ou compagnie , dont un associé peut
obliger tous les autres ; de ce que je lui dis sur la société en com-
mandite , où un associé ne peut obliger les autres que pour leur**

mise de fonds , non plus que de ce que je lui dis sur les anonymes verbalement et par bref temps contractées en chands qui , dans une foire ou une vente , ne veulent pas

Il m'interrogea encore : je lui répondis toujours sans tion ; enfin il me dit : C'est bien , c'est assez ; levez-vous , Bertrand , allez à cette adresse ; vous êtes invité à dîner chez mon ami. Allez ! votre malle vous suivra.

Ces derniers mots , où je ne compris rien , me suivirent tout le chemin , sans que je pusse les expliquer.

J'arrivai , je frappai , je demandai le maître de la maison ; je vis un homme que j'avais quelquefois vu chez mon marchand. On ne m'avait pas dit son nom , et je ne l'avais pas reconnu. Cet homme , qui m'écoutait beaucoup parler , parlait lui-même fort peu ; mais quand il parlait , je croyais entendre la bonne raison de mon oncle , la bonne raison de mon marchand , tout aussi , ou peu s'en fallait , de la même manière ; mais de bouches différentes. Il me reçut très cordialement. Mon oncle Bertrand , me dit-il , commençons par le plus pressé ; dit-il , il me montra une place vide à côté d'une jeune demoiselle ; je saluai et je m'assis. Au lever de table , le maître de la maison emmena la demoiselle et moi dans le salon de compagnie. Mon oncle Bertrand , me dit-il , en me montrant la jeune demoiselle , c'est ma nièce , et ce sera mon héritière , qu'elle choisira pour son époux sera mon associé , en attendant d'être mon successeur. Bientôt , sous prétexte qu'il avait affaire , il sortit et nous laissa.

Je vis , sans avoir besoin de beaucoup de réflexions , que ce moment de faire le galantin n'était pas , il s'en fallait. Je n'étais venu , et je me proposais d'amener la conversation sur quelque chose de nouveau , quand elle me devança et me dit : Monsieur , vous n'avez pas besoin ni de ciseaux ni d'aune : vous êtes chez un marchand en gros , pour parler comme dans le commerce , ou chez un marchand en gros , pour parler comme dans le monde ; mais moi , je suis un homme de loi , et je sais , lui répondis-je ; aussi , parce que les opérations commerciales sont fort importantes , les erreurs ne peuvent être que fort graves. Nous parcourûmes ensemble la nouvelle législation sur les effets de commerce , les papiers de caisse , les effets de commerce , les usances , les nouvelles ordonnances sur les contraintes par corps , sur les saisies , les saisies de paiements , les faillites , les cessions de biens , les tribunaux de commerce.

La nièce du marchand en gros trouvait quelque chose de nouveau , et véritablement il y a quelque chose à dire sur la jurisprudence exceptionnelle de la Bourse ; mais je lui fis remarquer qu'elle

erce s'ils ne l'avaient été depuis plusieurs années ; et ,
venu à nous , certes , nous aurions réformé aussi la mé-
nistration , aujourd'hui confiée à des chambres des dé-
villes , qui toutes veulent ouvrir ou fermer les portes
ne , suivant que leurs villes ou manquent ou ont trop de
elle marchandise. Elle et moi n'aurions d'ailleurs pas
e ces chambres pussent prononcer sur la validité des
ritimes.

otâmes en riant la mort de la Compagnie des Indes, la
de nos douze anciennes compagnies de commerce. De-
1793, la Convention d'un coup de pied la fit dispa-

e votâmes pas, il s'en faut bien, la mort des foires.

qui l'enrichissent en temps de paix, la défendent en temps de guerre; paroles patriotiques trop souvent perdues là et ailleurs au milieu des nombreux intérêts mercantiles.

Quant à moi, je lisais fort exactement les journaux des peuples: car la fortune du marchand en gros dépend souvent de la justesse de ses conjectures sur les intentions pacifiques ou hostiles des divers gouvernements.

Que je dise maintenant qu'au bout de quelque temps j'ai obtenu la récompense de mes peines, de mes travaux: je fus épou-

La raison de la maison changea; au nom du marchand on y ajouta le mien, car j'étais devenu associé.

Dans les premiers jours de mon mariage, j'avais, sans tarder, écrit à mon père de m'envoyer mon épée, que, comme j'étais marchand en gros, l'ordonnance du roi me permettait de porter.

Vint la révolution.

Le commerce était des divers états un des plus enchaînés des plus enfermés; et il s'offrit tel à la représentation nationale qui aussitôt détacha ses antiques, fiscales chaînes, et tout d'un coup le voilà libre, parcourant pour la première fois la France comme toute Française. Le commerce, aux quatre premiers jours de sa liberté, va, vient, revient, étend ses bras, de toute main, accumule l'or dans ses sacs, et le voilà le plus riche, le plus considéré, le plus honoré des divers états.

Bientôt il est le plus envié. Les marchands dénoncés par les jacobins et leurs journaux sont, sous le nom d'accapareurs, livrés à la haine de la populace affamée.

La guerre maritime et de plus grands troubles civils l'ont emporté en 1794. En cette seule année il perdit plus qu'il n'avait gagné dans toutes les années précédentes.

Cette année, la terreur, avec son maximum, tua le commerce, et, avec son tribunal révolutionnaire, elle tua les commerçants. Nos magasins, sur la porte desquels avait été mis le sceau de la loi, étaient pillés en dedans; plus de productions d'aucun genre pendant cette affreuse consommation ou destruction de tout.

Enfin, au 9 thermidor, ceux qui avions pu nous cacher sortons de nos caves, de nos retraites. Que trouvons-nous dehors? La confusion, le chaos du commerce français, un ruisseau mi-parti d'assignats crasseux, usés, déchirés; nous voyons derrière nos comptoirs des avocats, des médecins, des officiers, des gens de tous les états, qui, faute de notions, s'occupent

et ruinaient leurs prêteurs. Peu à peu cependant l'ordre se rétablit; partout chacun retourna à sa place, et nous retrouvâmes la nôtre.

Mais le commerce actuel n'en a pas moins grièvement souffert, et il en souffre pas moins grièvement encore.

En effet, j'ai la plus grande confiance dans l'avenir. Les historiens médaigneront peut-être pas toujours de lire les ouvrages sur le commerce de Savari des Bruslons, de Melon, d'Artois, de Peuchet, de Ricard. Ils écriront peut-être enfin les vies des célèbres commerçants de notre temps, du moins ceux de Paris; de Lamoignon, de Baguenault, de Davillier et de Vignon, de Paris; de de Mont-Pierre et Biderman, et de Guestier, de Bordeaux; de de Lamoignon, de Faure et de Landoz, de Lyon; de Rabaud, de Sarrasin, de Roux frères, de Marseille, et au moins un des quarante-quatre noms des quatorze habiles millionnaires de Nantes. Tout, cependant, ira bien, et même mieux, si l'on nous rend cette loyauté, qui, parmi les négociants du monde, distingue les Français, et, parmi les négociants français, les Nantais. Ah! qu'est-elle devenue cette loyauté, cette honnêteté, autrefois si célèbre? qu'est-elle devenue dans la confusion et le désordre du temps? Aujourd'hui, dans la capitale, partout se montrent, ou plutôt partout plus ou moins adroitement se cachent l'astuce et la perfidie. Les banqueroutes les plus hardies se sont succédé sans interruption, et les bonnets verts n'ont été guère moins funestes au commerce que les bonnets rouges. C'est que grand nombre d'anciens commis, tout nouvellement établis, ont voulu remplacer les grands seigneurs chez lesquels ils allaient autrefois porter des étoffes ou des marchandises; c'est qu'ils ont voulu avoir des hôtels, des campagnes, et y donner des fêtes à leurs femmes et à leurs maîtresses, des fêtes où ils paient des musiciens, des acteurs, et même des poètes; c'est qu'ils ont voulu recevoir une société réglée, vivre dans une abondance et un luxe de toutes choses; enfin, c'est qu'au lieu de vouloir devenir riches, ils ont voulu être riches. Aussi qu'arrive-t-il tous les jours dans les nouvelles maisons, et même dans les anciennes qui ont de nouveaux chefs? Le salon épuise le comptoir et la boutique; les paiements cessent; il faut fuir. Les créanciers accourent et remplissent de leurs cris de grands magasins vides.

DÉCADE XXXIX.

**LA DÉCADE DE LA PLUS ANCIENNE,
DE LA PLUS NOUVELLE,
DE LA PLUS ÉVIDENTE VÉRITÉ.**

Dans le livre dont je vous ai parlé à une de nos précédentes décades, s'est pris à dire aujourd'hui Armand, il y avait ces lignes raturées :

« Les villageois forment la population des campagnes ; artisans et les marchands , la population des villes. La population des campagnes et la population des villes forment la population de la France , forment la nation. Aucun historien n'a fait ni l'histoire des villageois , ni l'histoire des artisans , ni l'histoire des marchands ; aucun historien n'a fait l'histoire nationale. Ah ! les vérités les plus visibles sont quelquefois les dernières qu'on voit : les choses les plus palpables sont quelquefois les dernières qu'on touche. »

DÉCADE XL.

LA DÉCADE DES DIX MILLE FRANCS.

Les trois premières parties d'une histoire des diverses parties de l'ordre social sont donc l'agriculture , les arts , le commerce et celle qui naît de la troisième , et de qui la cinquième est celle-là seule est donc la quatrième ; mais quelle est-elle où est-elle ? Dix mille francs à qui fera nettement la réponse.

DÉCADE XLI. — LA DÉCADE DES CLUBS.

ne sais et je n'ai pas trop besoin de savoir à quel sujet Jeanine vint, un soir, chez lui, il y a quelques jours, à parler des clubs. L'histoire des clubs, dit-il fièrement, est mon histoire; et l'histoire, dit-il plus fièrement encore, est l'histoire des

jeu, dans ma jeunesse, clerc de curé, clerc de notaire, de procureur; mais je me vante avant tout d'avoir été pa-

tr de représentant du peuple en mission. Non, jamais le XIV, monté sur son beau cheval blanc, n'a été aussi ant, aussi superbe qu'un représentant du peuple en mis-

Dès que je sus que mon ancien maître l'était, j'allai à sa ontre : Citoyen représentant, j'ai l'honneur d'avoir été votre renier, et je suis, ainsi que ma femme et mes enfants, dans sère. — Que puis-je pour toi? — Mon représentant, nous

nes malheureux au possible; nos trop grosses mains nous chent de nous servir de nos bras; nos mains, à nous tous, trop grosses pour pouvoir manier les ciseaux, l'aiguille, le as et la soie: nous sommes parapluitiers. — Oh! je puis

facilement employer toutes vos mains. Tiens, pars, va-t'en a part trouver à cette adresse le chef des claqueurs de la ention. Ma femme, mes enfants et moi, fîmes une respec-

se révérence jusqu'à la prosternation, et nous nous mîmes oute pour Paris, et à force de marcher, grands et petits, arrivâmes. Soyez les bienvenus! nous dit le chef de la cla-

c'était le titre qu'il prenait, soyez les bienvenus! vous ne uez m'être envoyés de meilleure part. Voyons, avant tout, ue vous savez faire. Ma femme, ma famille et moi, nous

étions exercés en chemin; nous entourâmes le chef de la ie, et nous battîmes si bien des mains, que nous l'étourdi-

au point de l'obliger à boucher ses oreilles. — C'est bien, chers enfants! à présent, hurlez! Nous sommes du pays oups; imaginez si nous sûmes hurler; ma femme et mes en-

hurlaient à l'octave. A merveille! à merveille! je suis en- té de votre musique, nous dit le chef de la claque en se bou-

t encore les oreilles. En ce moment, tous les emplois de

claqueurs et de hurleurs de la Convention sont soir, aux Jacobins !

Avant d'aller plus loin, poursuit Jean Ant faire observer combien l'histoire est inexacte, est écrite par les contemporains. Qui ne croira, a lisant les Mémoires du représentant Louvet, que cobins a été fondé en 1789. La vérité est qu'il l'a janvier 1782, rue Saint-Nicaise, et qu'il ne fut d que de vingt-quatre personnes. Il y fut arrêté d'autres sociétaires serait faite au scrutin. Dans liste, tout le monde est marquis, comte, chev Je prends cela dans un tout petit livre in-24, qu hasard avant de quitter Paris ; il est imprimé sur en papier bleu, intitulé en lettres d'or encadré filet d'or : Club 1789. Au verso du titre on lit : *Palais-Royal, passage de Beaujolais, n° 82.* ce que je viens de dire, ajoute qu'au mois de s même année 1782 le club fut transféré rue Saint la rue de l'Echelle. Viennent ensuite les statuts, mination des commissaires. En 1784 j'y vois des de beaux abbés d'un beau nom. Le 20 août de l' baron de Breteuil fait écrire par le lieutenant gé au club que l'intention du roi est qu'il cesse de s ordre fut révoqué le 17 novembre de l'année suiv vcaux statuts qui furent dressés en 1789, et la l tes, au nombre de trois cent quatre-vingt-seize qualité, terminent, avec celle des adresses des c les titres des journaux auxquels le club est aboi ment petit livret, qui, en peu de temps, se perd la nombreuse foule des livres faits et des livres à

Vous pouvez maintenant vous souvenir, continu qu'en cette fameuse année 1789 la France comm diverses villes à bouillonner de clubs-salons, et l clubs, où on lisait les journaux, les nouvelles à l tres à la main, ou l'on déposait comme offrande boucles d'argent, des cuillers, des fourchettes, de grandes sommes en numéraire, en assignats. Ces souvent sans doute aussi, ces clubs furent d'ab comme ceux de Paris, d'hommes de la haute clas res, de magistrats, d'avocats, de médecins, et m parfaite ressemblance, ils furent composés auss hommes de qualité, de comtes, de marquis de l n'était pas encore la petite bourgeoisie, qui, sent

Mais une institution toute démocratique, voulut avoir le plus. Ce fut bientôt le plus nombreux, le plus fort; il absorba tous les autres. Les gens aux bras musculeux, aux fortes poitrines, y étaient, chose remarquable, les plus ignorants ou les plus entreprenants. Voici quelques unes de leurs scènes où je les ai vus.

À Aurillac, à la foire de Saint-Urbain, un maquignon, monté sur sa rosse, au milieu de ses rosses, avait fait merveille par son éloquence; ensuite à la tribune il devint muet. — Un cardeur de laine, dans son atelier, était une petite vipère, toujours redressant, toujours soufflant, toujours sifflant; eh bien! à la tribune, les genoux se dérobaient sous lui, et la parole mourait dans sa bouche.

Les bonnes gens avaient d'ailleurs à soutenir les quolibets de leurs camarades, qui n'osaient pas monter à la tribune et qui étaient jaloux de les y voir. Si un serrurier parlait, on lui criait : Descends! descends! tes raisonnements sont mal forgés, mal forgés. — Si c'était un coutelier, on lui criait : Oh! non, tu n'as pas de fil. — A bas! à bas! c'est cousu avec du fil blanc, criait un tailleur.

Un jour un perruquier se présenta avec assurance, et, faisant allusion à son état, il annonça qu'il allait donner un coup de rasoir aux aristocrates et aux fédéralistes. On lui cria : Prends garde de nous jeter de la poudre aux yeux. Il ne put dire un mot de plus.

Une séance honorée de la présence d'un représentant du peuple, où les lustres avaient été doublés, où les banquettes étaient remplies, où la ville voulait faire entendre ses meilleurs orateurs, fut également surpris et indigné de voir un fondeur de cuillers s'emparer de la tribune. De toutes les parties de la salle on cria, en imitant son cri : À fondre des cuillers d'étain! Mais l'homme se souvenant qu'il avait été aux Jacobins de Paris, et qu'il avait vu Danton, Robespierre, ne se laissa pas décontenancer, parodiant la chanson patoise du fondeur républicain : Oui, oui, je suis fondeur; j'ai fondu les barons, les nobles, les aristocrates; maintenant, je veux fondre les riches, les égoïstes, les modérés, les peureux; je veux les fondre puisqu'ils ne veulent pas se refondre : vous voyez que je trouve mon état vraiment honorable, je ne veux pas en changer. Tout le monde applaudit, les uns plus, les autres moins; ceux qui applaudirent le plus, furent ceux qui venaient d'être nommés.

Maintenant voulez-vous savoir comment étaient construites toutes ces diverses sociétés populaires ou clubs? Personne, à Paris, ne peut guère vous le dire mieux que moi. Presque

toutes se ressemblaient , car presque toutes avaient été chapelles de pénitents , de confréries , de congrégations , réfectoires de couvents , ou des salles capitulaires. Je n'enais aucune de bâtie à neuf pour sa destination. Toutes en dedans disposées sur le modèle de celle de Paris , d sur le modèle de la Convention. Les banquettes étaient posées en amphithéâtre. Le fauteuil du président était en de près de deux mètres ; en face , devant le fauteuil , un moins large accoudoir ; au-dessous , et tout contre , un ancien pupitre d'école de droit , de médecine , de théologie philosophie , où montaient , comme les anciens étudiants sociétaires qui avaient demandé et obtenu la parole. Aux vomitoires ou petits escaliers qui rompaient les gradins laires de banquettes , s'élevaient de hautes chaises sur lesquelles s'asseyaient les censeurs , qu'on aurait dû appeler modérateurs car ils étaient chargés de faire taire les causeurs , de maintenir le silence. En général , ces salles étaient boisées et les banquettes étaient sculptées en faisceaux surmontés d'une pique , d'un faisceau de la liberté ; j'ai vu dans plusieurs des muffles et des griffes qui servaient , pour ainsi dire , le corps de ces diverses salles ; mais ne puis-je pas vous donner l'idée de leur âme , figurez-vous une fournaise où soufflaient , rugissaient les plus ardentes passions , où les cris des vagues , des tourbillons , des motionnaires , sifflaient par les tuyaux , par les griffes et entrecoupés sifflements , semblables à des tuyaux de forge qui mettent les plus durs métaux en fusion , en ébullition. Parfois , ou peut-être en même temps , on aurait eu l'idée de fournaux vernes remplis de dogues , de loups , de sangliers enragés. Je vous assure que s'il est vrai , comme on dit , qu'il y eût dans les tribunes des hommes de toutes les nations et de tous les états , les blanchisseurs de fourchettes comme moi , et les commodeurs de faïence turcs ou chinois , devaient faire de bons et plaisants contes dans leurs villages.

Les séances , qui ordinairement commençaient à six , à sept heures du soir , et finissaient à neuf , dix , où tous les pères de famille étaient , sous peine d'être réputés suspects , obligés de passer les heures du délassement et de la récréation du domestique , étaient une espèce d'office d'église , une espèce de liturgie. Presque partout on les ouvrait par des chants ; ensuite la lecture des journaux , ensuite les motions , les dénonciations , les vociférations ; ordinairement l'on finissait par de nouveaux chants. Qui présidait ? Cela va sans dire , un président distingué par le bonnet rouge et par la sonnette. Qui nommait le président ? La société ; et elle le nommait au scrutin , ainsi que le

, c'est-à-dire les secrétaires, ainsi que les officiers, à-dire l'archiviste et le trésorier. De temps à autre, uratoire ; et durant la terreur, et lorsqu'on éliminait il me semblait voir briller la hache du bourreau de- rangée des chandelles placées aux deux côtés du prési- , e ceux qui épuraient étaient ordinairement du revo e, souvent au sortir de la séance, arresta- uon, jugement et la mort.

du bureau du président ; mais, comme je ne veux ouir r, je dois vous parler aussi d'une lourde table de ca- , on appelait du beau nom d'hôtel de la patrie, sur lequel, ie je viens de le dire, on offrait, au commencement de la roiuuon - des grosses de boucles d'argent enfilées à des rubans s la suite, ce furent des piles de souliers, de e its, de houpelandes, de culottes, de gilets, surtout n de grosses boules de charpie. On offrait en- allers jacobins : les cavaliers se présentaient au bu- l, rece l'accolade du président ; les chevaux restaient à p . Et c ne c'était le temps de nos plus grands efforts e Anglais, les villes maritimes offraient des frégates de e-six s, des vaisseaux de soixante-dix-huit, ce qui ors n'était pas de refus. La commune de Hautbourdin, ne sa- ant plus que donner, donna la cloche de son église.

Vous attendez avec raison que je vous dise quel était le nom es clubs le plus commun. Les uns s'appelaient la société des mis de la constitution ; les autres, la société Populaire ; les au- es, la société des Sans-Culottes, la société des Montagnards. eur nom le plus général, le plus commun, était celui de club.

Quelqu'un demandait, en assez nombreuse compagnie, com- ien de clubs il y avait en France. Les uns furent d'avis qu'il en avait autant que de villes et de petites villes, c'est-à-dire e quatre à six mille. D'autres furent d'avis qu'il y en avait au- ant que de villes, de petites, de très petites villes et de bourgs, est-à-dire de huit à dix mille. Suivant d'autres enfin, c'était roire beaucoup, que de porter à six mille ceux où tous les soirs es portes s'ouvrent, se ferment, les chandelles s'allument, s'é- eignent.

Quelqu'un ajouta : De même que la France appartenait à qua- ante mille seigneurs hauts-justiciers, elle appartient maintenant ux cent mille hauts bonnets rouges des clubs : car, à bien voir, es clubs ne sont pas dans l'état, c'est l'état qui est dans les clubs. Par leurs affiliations mutuelles, par leurs mutuelles cor- espondances, les clubs des frères et amis enlacent si bien la

France que , n'était leur amour de la patrie , ils pourraient l'étrangler ; et il faut encore dire que , malgré la constitution démocratique , tous les clubs s'affilient au club-club-roi , j'entends au club-patron , au club des Jacobins à Paris.

Aujourd'hui , Messieurs , moi Jean Antoine , j'ai ajouté aux clubs , par la terreur qu'ils inspiraient , et par leurs sociétés partout faisaient partie des corps constitués , les dominions souvent , comme s'en plaignait Dumouriez , les mettaient en clubs.

Où j'ai vu la plus grande puissance des clubs , ah ! ce fut à Brest , lorsque le bourreau , jeune homme de vingt-cinq années , élu président de la société , fut aussitôt couronné par tous les pères de famille qui avaient des filles à marier ; et que dans ces différentes sociétés on vous forçait à répondre à la question ridicule et insidieuse : Si l'ancien régime revint , que ferait-il pour être pendu ? et que chacun , par prudence , se gardait de crimes politiques imaginaires ; c'est lorsqu'à la Convention l'Être-Suprême ils louèrent dans leurs grands discours l'ancien régime.

Ces diverses sociétés populaires constitutionnellement constituées , où les réceptions se faisaient au scrutin , où , comme au premier club de la rue Saint-Nicaise , trois boules noires portaient l'exclusion , où il y avait un registre matricule , des registres de séances , de délibérations , d'arrêtés , étaient , comme les mœurs dont la pensée me tient la nuit souvent éveillé au milieu des neiges et des troupeaux de notre Fageole , étaient toutes mues par la même tête , toutes animées de la même âme , et les applaudissements des tribunes de Paris étaient répétés en club dans toute la France ; il en était de même de nos mœurs , de nos trainements de pieds , de nos hurlements quand mon maître m'avait fait le signe et que je l'avais transmis à ma famille et que j'en voyais le prodigieux effet , il me semblait que dans ce monde j'étais , pour ce moment , plus que paysan du Pajou.

Patience , continua Jean Antoine , je ne vous ai pas raconté comment j'étais entré en exercice , en fonctionnaire soir aux Jacobins ! m'avait dit , comme je vous l'ai déjà raconté , mon chef de claque. Ce soir même il vint me remettre mon d'entrée , et je ne fis faute , avec toute ma famille , de me présenter à l'heure , et dès les premiers moments de mon arrivée je fus si bien qu'on applaudit mes applaudissements. Un curé d'Auvergne me reprochait dernièrement d'avoir ainsi consacré l'œuvre du diable. Mais , lui dis-je , Monsieur le curé ,

mal, n'étais-je pas obligé en conscience de le gagner ?

La claque n'était pas assez forte aux tribunes de la mort, la claque des Jacobins allait la renforcer. Je me qu'un soir j'y fis si bien, ou, suivant notre curé, si mal, que les pétitionnaires de Nantes dirent courageusement à la nation nationale : Vous tremblez devant vos tribunes. Cela

Faire trembler la représentation nationale ! faire trembler ! me dis-je , alors , et de nouveau je me sentis plus en confiance du Pajou.

Enfin, jamais, à cet égard, je n'ai été aussi content de moi lorsque Jean-Bon-Saint-André, qui, à la journée du 10 août, s'était fait battre et avait fait battre notre flotte anglaise comme un poltron et comme un sot, vint se vanter au fond, en bien examinant, en bien appréciant le

combat, remporté la victoire. Imaginez s'il fallait avoir moins et dans les mains de la force pour applaudir et louer d'aussi patentes et d'aussi plaisants mensonges ; c'est ainsi que je vis qu'il y avait de la gloire à acquérir ; et en verve, j'entraînai tout le monde. Le lendemain les journaux et toute la France applaudirent, tandis que moi je riais sûrement et devait rire.

Un jour, on m'a demandé, il n'y a pas très long-temps, comment moi, qui n'étais pas fort riche, j'avais pu voir tout ce grand nombre de gens dont je parlais ; j'ai répondu qu'on m'avait chargé d'aller leur donner une leçon de claque et que j'étais en mission. Je ne vins

que dans la haute Auvergne, le haut Gévaudan, le haut Rouergue, le haut Quercy, le haut Limousin, pays de fortes mains, de poings, mais je parcourus les belles provinces où l'on avait besoin de moi.

Un jour, j'allai bien voir notre Monsieur l'avocat Carrier, qui, méchant et tout terrible qu'il était, ne nia pas que son vilain métier était près du mien ; mais il n'est pas vrai qu'en ce temps on se frottait à la ganse de mon chapeau des oreilles coupées aux autres.

Un jour, j'allai bien voir aussi notre Monsieur l'avocat Coussin. Il ne nia pas non plus d'être du même pays que moi, et me remercia ma femme lorsque après lui avoir fait entendre quelques battements elle lui dit ces belles paroles conventionnelles et en faisant la petite bouche : À votre service, mon sieur. Mais il n'est pas vrai que j'aie gagné ma montre à jouer comme clubiste, à apposer et à lever des scellés ; je n'ai eu qu'au bon temps des assignats je l'ai achetée six francs à un mont-de-piété.

Je ne suis pas beau , et certes je ne nie pas que j'aie lorsqu'à la société populaire de Perpignan le représentant dit tout en colère : On ne voit au bureau que de têts-mâtres , des muscadins ; qu'on amène au fauteil édent le plus vilain b..... Je ne finis pas le mot, qu'il finit bien plus nombreuse compagnie. Ce doit être , ajouta-t-il, bon sans-culotte ; je veux qu'il soit président.

D'où vous voyez qu'en province les clubs n'étaient pas indépendants ; mais à Paris le club des Jacobins l'égalité devint telle qu'il absorba celui des Feuillants , les Cordeliers, des Minimes et de toutes les quarante-huit sections successivement vinrent lui déclarer leur réunion avec le même temps lui faire hommage de leurs archives, de leurs registres.

Quant à moi, depuis long-temps je voyais la Convention des Jacobins en lutte plus ou moins cachée.

Les événements que les bons yeux apercevaient distillaient dans le sein des années plus ou moins prochaines arriver prématurément.

Il devait d'abord arriver que le corps des clubs représenté par le club des Jacobins , et le corps de la représentation nationale, courant tous les deux la carrière du pouvoir, se rencontreraient et se choqueraient. — Cela arriva.

Il devait arriver aussi que le club des Jacobins, plus nombreux, plus audacieux, porterait les premiers coups. — Cela arriva aussi, lorsque la partie du club des Jacobins qui était à la Convention, sous le nom de Montagne, entourée ou fit le 31 mai la représentation nationale, la décapita, la mutila, la prisonna, la réduisit au silence, la rendit muette.

Il devait arriver qu'alors, des deux rois des Jacobins Robespierre et Danton, l'un attaquerait et ferait mourir l'autre. — Cela arriva.

Il devait de même arriver que le roi avocat, c'est-à-dire Robespierre exciterait la jalousie de bien d'autres qui croiraient mériter mieux que lui de porter la couronne des Jacobins à la Convention, la couronne de France ; qu'il voudrait défrayer les abords de son trône par la hache et par la terreur ; que le nombre de ses ennemis s'accroîtrait, et qu'enfin il aurait son jour. — Ce 10 août arriva le 27 juillet, jour du 9 thermidor, fêté par la France.

Le lendemain, 10 thermidor, je pris la poste à crever de faibles vœux. J'avais les poches pleines d'assignats ; je sentais que la dévaluation me talonnait ; je m'empressai le jour même

de d'acheter tout ce qui était à vendre , champs , près , ter-
bois , tout ce que vous voyez , ouvrez la fenêtre , maison ,
des , regardez autour de vous.

Saut que vous sachiez aussi que j'avais , à mon départ , laissé
des petites filles qui étaient devenues grandes , prêtes à ma-
Mon Dieu ! me dis-je , les clubs ne rouvriront-ils donc pas ?

que j'apprends qu'ils ont rouvert. Oh ! me dis-je , oh ! je
muvé , car je sais comment payer les trois dots. Je donnerai
de mes gendres les tribunes de Clermont , à l'autre les tri-
de Montpellier , à l'autre les tribunes de Limoges ; mais
qu'un maudit jour j'apprends que les Jacobins de Paris s'é-
l itérativement insurgés , que les représentants s'étaient en-
fendus avec la guillotine ; que Barras avait fermé la porte
terrible club et en avait remis les clefs sur le bureau de la
ention. Oh ! me dis-je alors , contre ce dernier coup point de
de ; toutes les autres portes des clubs vont se fermer. Cela
ne manqué. Ah ! mes chers Messieurs , maintenant comment
! Je voudrais garder mon argent ; je ne voudrais pas garder
illes.

DÉCADE XLII.

LA DÉCADE DU LIVRE DES FAMILLES.

oivant que notre Vic , a dit aujourd'hui Gervais , est un grand
ge ou une petite ville , je dois à des villageois ou à des cita-
one vraie idée de la filiale , indispensable histoire des fa-
rs.

u mois de décembre je voyageais , il y a déjà longues an-
 , seul , à pied , au milieu d'une de ces nuits noires où l'on
oit pas à trois pieds au delà de son nez. Je fus amené par le
d chemin dans une large rue de Vic , près d'une large , so-
maison , à croisées du temps de Louis XIII , où j'entendis
voix grave dire : Mes enfants ! c'est aujourd'hui la fête pa-
ale de mon bisaïeul Thomas : prenez le livre des familles ;
les commandements qu'il nous fait à tous : « *Item* , je veux
donne que mes fils , petits-fils et descendants écrivent suc-
ivement et à perpétuité l'histoire de leur famille , où ceux qui
e sont pas bien conduits seront impitoyablement omis. Ici

le souvenir n'appartient qu'à la vertu ; il n'appartient qu'aux talents sans la vertu.

» Que Dieu bénisse le germe qu'il m'ordonne de jeter dans le sein du temps ; que le gouvernement le protège. Il y a des orages qu'excitent les écrivains de la régence et les philosophes qui veulent que les rois changent de religion, que les peuples changent de rois. Mes amis ! on peut, par son exemple, donner le mouvement au monde.

» *Item*, je veux et ordonne que mes fils, petits-fils, ne cessent de lire pendant quatre fois par an, la veille des fêtes, le livre des familles. Il y a des plantes dégénérées, ce sont celles qui, transportées dans un autre climat, n'ont plus les mêmes pluies, les mêmes rosées, le même soleil. Il y a des hommes dégénérés, ce sont ceux qui, vivant dans un autre siècle, n'ont plus les mêmes principes, les mêmes exemples, les mêmes mœurs.

» *Item*, je veux et ordonne que le livre des familles soit commencé que dans un volume format in-4^o, déjà relié en de bon cuir ou de bon parchemin. »

Quel bonheur, a dit Robert, si la France eût eu ce livre des familles ! la nouvelle république ne serait point de périr. Quel bonheur, a dit Gervais, si elle l'eût connu avant la révolution ! l'ancienne monarchie n'aurait pas péri. Quel bonheur, a dit Armand, qu'actuellement la représentation le connaisse, l'ait et à jamais sache l'avoir.

DÉCADE XLIII.

LA DÉCADE DU TAMBOUR ET DE LA TROMPETTE.

Robert nous disait aujourd'hui que c'est de l'année républicaine que date cet usage barbare de mener les hommes au combat au son du tambour ou de la trompette, suivant qu'ils sont destinés à la justice ou à la guerre.

Il était à cette époque dans une ville de Normandie, quand il entendait, souvent, tantôt le tambour, tantôt la trompette. Un jour, comme il traversait la place du marché, il se trouva engagé dans la foule, assez près de l'échafaud, où monta

une figure calme et gracieuse. Au lieu de se laisser attacher à la fatale planche, il se retourna fièrement vers le peuple et dit ce qu'il voulait parler. Le peuple témoigna qu'il voulait l'entendre, et aussitôt le fer et les mains des exécuteurs restèrent comme suspendus. Mes amis, dit-il, j'ai beaucoup lu en ma vie, qui finit aujourd'hui; j'ai lu plusieurs fois l'histoire de l'inquisition; j'ai toujours détesté ce tribunal de bourreaux, qui vous fait pendre ou brûler pour ne pas croire tout ce qu'il croit et comme il le croit; mais surtout trouvé cruel et injuste qu'il vous envoyât des familiers pour surprendre votre opinion; mais je trouve fort bon et très juste que vous ayez envoyé chez moi des familiers qui, sous un dehors fraternels, ont surpris la mienne, et que, pour avoir vu qu'un pays de trente mille lieues carrées, peuplé de vingt-sept millions d'habitants, ne devait pas avoir la même forme de gouvernement qu'un petit canton suisse, vous me fassiez ici, à cette place, tout présentement couper la tête, comme si j'avais été père et mère. Je trouve que vous ne pouvez plus raisonnablement fonder la liberté, surtout la liberté des opinions. Eh! comment répondit le peuple? avons-nous demandé à Robert — Le peuple, ou du moins le peuple qui alors se disait le peuple, répondit par un coup de guillotine.

DÉCADE XLIV.

LA DÉCADE DU PARLEUR A L'OREILLE.

Robert est encore revenu ce soir sur son séjour dans la Normandie. Il nous a conté qu'au temps du fédéralisme cette province était toute remplie d'émissaires de divers partis, qui soufflaient à qui mieux mieux le feu de la guerre civile. Un jour qu'un rassemblement de troupes dans la plaine du Pont-de-l'Arche avait attiré grand nombre de personnes de tous les états, il remarqua un homme, ni jeune ni vieux, ni bien ni mal vêtu, qui s'approchait de l'oreille des gens, leur parlait à voix basse, et de l'un tournait à l'autre.

Aux fermiers, il disait : Mon ami, vous allez donner votre blé, vos bestiaux, pour le fédéralisme; je suis sûr que vous ne savez plus que moi ce que c'est que le fédéralisme; ceci entre nous.

Aux artisans : Mon ami, vous allez dégarnir vos ateliers, sur-

prendre vos travaux ; vous allez habiller, chausser, équiper les soldats de la Montagne ; je suis sûr que vous ne savez pas plus que moi ce que c'est que la Montagne ; ceci entre nous.

Aux marchands : Mon ami, vous allez livrer vos denrées, vos marchandises, aux délégués de Péthion et de Brissot ; je suis sûr que vous ne savez pas plus que moi où va Péthion, où nous va Brissot ; ceci entre nous.

Aux gens de plume : Mon ami, vous allez volontiers vous dévouer pour Danton et Robespierre ; je suis sûr que vous ne savez pas plus que moi ce que ne veut pas Danton, ce que veut Robespierre ; ceci entre nous.

Aux gens de guerre : Mon ami, vous avez passablement l'habitude à marcher, longuement appris à manier votre fusil, à le charger en douze temps ; le diable m'emporte si vous savez plus que moi pour qui vous allez le tirer ; ceci entre nous.

Cet homme fit impunément tout le jour ses confidences particulières, mais, aux approches de la nuit, il fut trompé par ses apparences : il s'adressa à un homme de parti. Les hommes de tous les partis se réunissent aussitôt pour l'arrêter ; mais les hommes de paix, j'entends les hommes comme lui, le sauvent ; ils le poursuivirent sur la route d'Évreux ; ils savaient qu'il avait pris la route du Havre.

DÉCADE XLV. — LA DÉCADE DU BON TON

Un matin, il prit envie à Louis XVI de chanter la chanson de la nourrice de son fils ; le soir, toute la France crut qu'il était bon ton de chanter la chanson de Marlborough.

Marie-Antoinette, comme toutes les personnes d'esprit, méprisait le cérémonial, l'étiquette, qu'elle appelait plaisamment la dame de l'étiquette ; aussitôt, le beau monde détesta le cérémonial, l'étiquette, cet ancien produit des observations des philosophes, qui était comme une glace prismatique à travers laquelle on voyait toujours grands les personnages qui, à l'œil nu, paraissaient être de leur grandeur naturelle, grands quand ils étaient grands et petits quand ils étaient petits, et ils l'étaient plus souvent que grands. Bientôt l'étiquette disparut, et le bon ton du jour se borna à répéter : Cela ne se dit plus, cela ne se fait plus, on ne se visite plus, on ne se salue plus, on ne s'incline plus.

s, le poudre plus, on ne trinque plus, on se nat plus, on ne se scandalise plus, on use s, et la science, le bon ton des salons, ne conqu'a r hardiment, qu'à sortir hardiment, qu'à qu'à porter la tête haute, qu'à tenir ses mains dans ou dans les poches.

XLVI. — LA DÉCADE DE COQUILLE.

e. Je viens, a-t-il dit, de rencontrer le petit Co- u, mon ami ? lui ai-je demandé. — J'ai été con- au soir par la mauvaise foi de ma partie ; mais, juges us devrions tout changer, car les Coquilles sont le peuple est souverain : il y a quelques années qu'on e nous le prêcher à Aurillac, à Saint-Flour, à Rodez, — Coquille, mon ami, tu te trompes. Le peuple n'est e tu le crois, tout composé de Coquilles, car il est aussi : magistrats, d'avocats, de médecins, de prêtres, de erre, de marchands, d'artisans, de laboureurs pro- le vingt, trente charrues, comme monsieur Cayron, emi-charrue, comme toi, ou d'un quart de charrue t d'autres. Aux assemblées primaires, le peuple est rain, ou, si tu veux, le maître ; mais il n'est que le d ir des maîtres, ou plutôt de choisir ceux qui lui des maîtres. En un mot, le peuple n'est pas r ex cer, mais pour élire qui doit exercer la ma- ne ait de dire : Ah ! mon Dieu ! Ah ! mon Dieu ! le bouche ouverte.

XLVII. — LA DÉCADE DE L'ÂME DU MONDE.

que dans les diverses phases de votre longue vie avez été, et que vous êtes plaisants ! Je parle d'a- sauf respect, nos bons ancêtres, successivement

les Gaulois, les Francs, les Français. Vous croyiez, aux de César ou antérieurement à ces temps, être représentés à l'assemblée de la nation ; ensuite, lorsque la ville de vous eut conquis, qu'on me passe ces deux expressions eut colonisés, municipalisés, et cette autre, vous eut romains ainsi que presque tout l'univers connu, vous crûtes aussi représentés dans vos curies, dans vos cités, dans vos assemblées provinciales, dans votre assemblée générale ; quant à moi, je vois très clairement, quoiqu'à une si grande distance, que vous ne l'étiez pas ; et cependant vous deviez, à cet égard, en avoir déjà long, car alors il vous était permis de prendre part à divers degrés des élections ecclésiastiques, parfait modèle de vraies représentations.

Je crois, braves Gaulois, braves Francs ou braves Français, que vous étiez encore plus mal représentés dans vos Champs de Mars, de Mai, qui n'étaient si souvent que de vaines parades militaires. Vous êtes plus fiers, je le sais, de vos diètes nationales appelées états généraux ; mais je suis forcé d'avouer que l'on ne passe, comme vos historiens se passent aussi, de connaître la période précise où, pour la première fois, ils s'assembleront, qu'ils n'étaient qu'un état, celui des nobles, lorsqu'ils n'étaient que deux états, celui des nobles et celui des clercs, et qu'ils n'étaient que celui des clercs et celui des nobles. Leur réunion, lorsqu'ils étaient de trois états, celui des clercs, celui des nobles et celui du tiers état, est plus connue. On ne peut cependant parler de la constitution avec quelque certitude antérieurement aux États de Paris tenus en 1355, où vous croyiez avoir tous les éléments de la représentation. Vous le croyiez surtout en 1788, car, dans les vœux, aucune des adresses au roi ne se plaignait que les trois quarts du tiers-état, c'est-à-dire de la nation, n'étaient représentés, lorsque le bon Louis XVI, par une ordonnance du 24 janvier 1789, dont on n'a guère parlé, mais dont l'histoire de l'avenir écrira la date en chiffres d'or, réunit pour la première fois le peuple des campagnes par communes, qui députèrent des représentants aux assemblées électorales bailliagères.

Cette absence de représentation des trois quarts de la nation dans celui des trois états qui la représentait était ce qu'il y avait de plus criant.

Et ce qu'il y avait de plus plaisant, le voici : On avait admis dans l'ordre de la noblesse des femmes comme possédant des fiefs ; il y en avait aussi dans l'ordre du clergé, comme possédant des abbayes ou des prieurés ; ce qu'il y avait de plus plaisant encore, c'est qu'on voyait parmi le clergé plusieurs hauts

ons des villes ? Où sont les procès-verbaux des assem-
torales bailliagères, ces précieux feuillets de l'histoire
représentation nationale ? Où sont-ils ? Entre les mains
nières, des marchands de tabac. Ces instructifs monu-
nt disparaître ; ils disparaissent, ils ont disparu.
rrête ici, car on m'arrêterait. Vous avez, me dirait-on ,
nos pères les Gaulois comme existant encore aujour-
s le nom de Francs , Français , tandis que la vérité est
existent plus , qu'ils ont été absorbés par les Romains.
s vos insensées histoires qui couvrent successive-
même nation vivante des noms de hordes victorieuses
nt établies dans son territoire. Sans doute les peuples
au monde ont été absorbés par les Espagnols , les Eu-

les Lorrains, les Champenois et les Picards. Je crois que les Normands, les Bourguignons sont aussi Français que les autres Français. La sottise de l'histoire, je veux dire des historiens, peut changer la dénomination des choses, mais n'a jamais en changer la nature.

J'ai maintenant à parler du cens, de ce poids ou contre-poids conservateur de la démocratie lorsqu'il ne pèse pas assez, de ce conservateur du pouvoir absolu lorsqu'il pèse trop, de ce contre-poids avec lequel les législateurs ont pondéré leurs constitutions. A cet égard les idées en France ont de tout temps bien varié.

Je me souviens qu'avant 1789, aux assemblées paroissiales des campagnes, présidées par le notaire lorsqu'il n'y avait ni maire, de syndic, de collecteur ou d'autre chef municipal, ne fallait pour voter qu'être au rôle des tailles ; je me souviens qu'aux assemblées des villes il ne fallait qu'être au rôle de la capitation.

En 1789, aux premières assemblées des communes, les conditions de l'admission au vote furent à peu près les mêmes que le votant des assemblées primaires, élu électeur, vota sous les nouvelles conditions aux assemblées de deuxième degré, les assemblées électorales.

Le cens a été pour la première fois constitutionnellement établi par la constitution de 1791 ; elle voulait pour les assemblées primaires le paiement d'une contribution égale à la valeur de dix journées de travail, et pour les assemblées électorales un cens de cent cinquante francs dans les campagnes, et de deux cents francs dans les villes.

Deux ans après, il n'y a pas de cens pour l'assemblée primaire ; il n'y a pas d'assemblée électorale : constitution de 1793.

L'année suivante, le cens de l'Assemblée constituante n'est plus non pour les assemblées primaires, mais pour les assemblées électorales : constitution de l'an III.

Aux assemblées des communes, avant la révolution, le cens ; aux assemblées primaires, après la révolution, l'âge des votants de vingt-cinq ans ; en 1792, lorsque le trône fut renversé, le cens de vingt-un ans suffit et il suffit encore.

Ajoutons que la constitution de l'an III punit de vingt ans d'interdiction des droits de citoyen la vénalité des suffrages.

Ajoutons encore que, dans l'antiquité, les citoyens payaient une rétribution pour assister aux assemblées publiques, et qu'en France on leur a aussi donné, durant l'an I, sous le nom de sectionnaires, une rétribution de deux francs. Ajoutons

riches, les électeurs, en ont reçu une; ajoutons encore plus riches, les députés, en ont de plus, contre laquelle les pamphlétaires et les plaisants ne réclamer. Elle n'était cependant que de dix-huit, par jour, et de plus elle était légale: car, au besoin, ces braves députés, n'avaient pas manqué de faire

au où nous parlons, à la dernière année du nouveau constitution de l'an VIII n'exige pas plus celle de 1793. Tous les citoyens sont appelés à tables, ces notables à en élire d'autres, et ces autres.

que les assemblées primaires et les assemblées n'ont jamais eu et n'ont pas encore de lieu de tout dit, et enfin pourrai-je parler de cette l'ouverture des états généraux à Versailles, où le peuple, ivre d'amour pour son roi ivre d'amour, assaillait la terre et les cieux de ses vivats, ; ou les riches cortèges de l'ancienne cour, au cabinet, la file des équipages, étaient ralentis par les citoyens, dans le feu de l'enthousiasme que de toutes leurs forces les députés des trois ordres. se fait-il que, dans la même France, peuplée des Français, aient succédé, en quatre petites années, les fêtes du 14 juillet, du 6 octobre, du 10 août, du 21 jan-

Voilà ! écoutez l'histoire des représentations qui se sont succédées :

A la première, qu'on appelle du nom d'Assemblée constituante, les trois ordres commencent, après bien des débats, par vérifier leurs pouvoirs, par lire les cahiers des assemblées bailliagères qui les avaient élus; et, ô surprise ! il en sort la révolution toute faite, telle à peu près que la décréta l'Assemblée constituante. Alors que la nation applaudissait des pieds et des mains, à voir se ébranler pour ainsi dire la terre, cette très petite nation, la cour, la noblesse, le clergé, la magistrature, la finance, que la vieille histoire appelait la nation, frémit. Les représentants à l'assemblée se divisent; la salle semble se fendre en deux, ou plutôt en trois, car aucun des ordres ne veut d'abord se réunir à l'autre. Enfin l'ordre du tiers-état se sépare, s'en va à l'église Saint-Louis, en disant ces belles phrases : Qui m'aime, me suive. Naturellement l'ordre du clergé, composé en si grande partie de curés, devait suivre : il suivit, et fu-

bientôt suivi de celui de la noblesse, non pas de la basse de la haute.

Lorsque les trois ordres se furent pêle-mêle réunis dans la même enceinte, sous la même présidence, sous la même sonnette, sous le même bureau, la révolution fut bien près d'être couronnée, et, la grande journée du 14 juillet exceptée, les autres sanglantes journées étaient inutiles. J'ai long-temps traversé à part moi cette opinion.

Je me suis souvenu des diverses astuces, des divers moyens employés pour dissoudre la représentation nationale ou pour s'en défaire ; n'importe, puisqu'elle était assemblée, puisqu'elle pouvait partout s'assembler, puisque sur tous les points de France elle pouvait trouver un jeu de paume, puisqu'elle était la maîtresse et qu'elle ne pouvait plus cesser de l'être. Depuis l'invention de l'imprimerie, le moyen de détruire un grand peuple remparé entre les deux mers, les Pyrénées et le Rhin ?

Voyez d'ailleurs avec quelle rapidité, quelle majesté la représentation nationale se relève, lorsque, deux ans après le 1791, elle mesure, un à un, avec son nouveau compas, les fleurons de la couronne du roi des Français, elle qui, depuis auparavant, dans le grand cérémonial de réception, agenouillée, par ses députés, devant le roi de France et de Navarre.

Peut-être que, de bonne fortune, ce chapitre a déjà rencontré quelques lecteurs qui ne dédaignent pas de le lire avec attention ; je les prie instamment ici de bien examiner s'il convient à la représentation nationale de se réunir successivement et à sa place dans les trente palais que, sans frais, on lui élèverait ou lui approprierait, dans les trente bonnes villes de France, ou, au contraire, il lui convient mieux d'occuper toujours, à tout jamais, son magnifique palais Bourbon, où elle avoisine le gouvernement, où elle est sous la garde d'un million de Français, de Français athéniens, que mille vents agitent, font tourner en mille sens divers.

Qu'on se souviene de la castramétation ou des itinéraires successifs de notre représentation.

En 1789, elle est à Versailles, au bâtiment appelé de nos jours le manège ; on l'en chasse, elle va au jeu de paume. Quelque temps après, le roi va à Paris, elle va à Paris. Elle se fait ouvrir les portes de l'Archevêché ; elle n'y est pas bien, elle va à la salle du manège des Feuillants. Le canon du 10 août vide les Tuileries, elle va aux Tuileries. La constitution de l'an III di-

Mais on me fait mille objections : Un député est le député de tous les états. Vraiment oui ; toutefois il appartient nécessairement à un état , et chaque état ordinairement a son habillement qui lui est propre. Alors il serait démontré à la première vue que les états les plus nombreux ne comptent que le plus petit nombre de députés , et que les agriculteurs , les artisans , les marchands , qui forment la presque-totalité de la nation , n'en ont

presque pas, bien qu'ils ne manquent pas de représenter leurs intérêts, car les avocats, les fonctionnaires, formant la grande majorité des corps législatifs, aiment à protéger en phrases le commerce, les ateliers, et surtout les chaumières. Quelle différence si l'on prenait dans ces trois états leurs représentants, qui, n'en doutez pas, s'y trouveraient fort instruits, fort aptes, et aussi grands et aussi beaux parleurs que les autres, mes dont la langue est journellement affilée au barreau ou dans les salons?

La police intérieure de l'assemblée n'est pas, il s'en faut, à omettre.

J'en reviens à mon exclamation ! O Gaulois, Francs, Français, qu'ici je vous trouve encore plaisants ! Ce n'est pas lorsque vous discutiez dans l'enceinte de la représentation et qu'en debout la France discutait comme vous si les états généraux opineraient par ordre ou par tête ; mais c'est lorsque vous réglementiez minutieusement votre vote ; lorsque vous discutiez si chaque député parlerait devant une horloge de sable ou devant une balle à roue, et s'il s'arrêterait à la cinquième, à la dixième minute au lieu de décréter avec sévérité que les places seraient alternativement tirées au sort, et qu'il était immuablement défendu d'insérer aucun député ni dans les procès-verbaux ni dans les journaux publics, car Gaulois, Francs, Français, il vous arrivait souvent, comme si vous étiez professeurs de rhétorique, de démagogues, de donner le prix, non à l'homme de bon sens, de bonne raison, mais au plus beau parleur, c'est-à-dire de donner ses propositions.

A l'Abbaye ! à l'Abbaye ! est votre cri lorsque vous votiez pour donner la réclusion policielle d'un de vos collègues. La claustration et le mot sont fort plaisants.

C'est encore fort plaisant de voir la représentation se diviser en droite, en gauche, en centre, en montagne, en plaine, et se disputer s'insultent de ces divers noms.

Il y a un livre célèbre intitulé : *De variâ Aristotelis fortuna*. Il me semble qu'il pourrait y en avoir aussi un autre sur les différentes fortunes de la représentation nationale française.

D'abord lorsque les états s'ouvrent, elle se montre personnellement sous la triple forme des trois ordres, dont les premiers brillent de crosses, de mitres, de panaches, de plumes, de croix militaires. Mais bientôt le troisième ordre ou tiers état qui est à la suite des deux autres, se les incorpore ; il s'arme à la force, il en use, et les députés de l'antique clergé, plus que ses antiques monuments, et les députés de l'antique noblesse.

naguère la maîtresse des quarante mille châteaux qui dominaient la France, disparaissent et se fondent dans la représentation du tiers-état, dans la représentation nationale, ne laissant de traces que dans les souvenirs de l'histoire. L'assemblée de la nation, dont le président, quelques mois auparavant, se trouvait si glorieux d'avoir obtenu en sa qualité les grandes entrées du cabinet à Versailles, traite, comme on dit, de haut en bas, la royauté, qu'elle fait asseoir sur un trône neuf et de mauvais bois.

La représentation, sous le nom d'Assemblée nationale, clôt ensuite sa session, et s'en va, emportant les malédictions des hommes qu'elle avait déplacés, et les bénédictions des peuples, qui se prolongeront dans la postérité.

Sur l'Assemblée nationale que nous appelons Constituante, s'enta l'Assemblée législative.

Sa carrière, comme celle de l'Assemblée qui l'avait précédée, n'est pas embarrassée par les émeutes, les famines factices; elle n'a pas affaire avec un ancien ministère tout-puissant, qui lui déclare que, si ses éléments, ses trois ordres, ne peuvent s'accorder, on se passera d'elle, et que le roi, connaissant par les cahiers des doléances le vœu national, fera seul le bien de son peuple. Les choses avaient depuis bien changé. On n'interdisait plus à l'ordre du tiers-état de prendre le nom de communes; on ne parlait plus de soumettre les décrets, comme des ordonnances du roi, à l'enregistrement des parlements, et la formule de la sanction des décrets n'était plus terminée par les mots : Tel est notre plaisir. Les choses, qui avaient bien changé, changèrent encore de plus en plus, jusqu'à ce que, les insurrections ou journées ébranlant, ne cessant d'ébranler le trône, Louis XVI tomba dans les bras de l'Assemblée législative, qui, l'ayant remis dans ceux de la commune de Paris, convoqua une Convention nationale, ferma les portes des Tuileries, du palais du roi, et s'en alla.

La première assemblée nationale, celle des États généraux, fut de douze cents députés; la deuxième assemblée, si mal nommée l'Assemblée législative, car toutes les assemblées sont législatives, fut de sept cent quarante-cinq; et la troisième, la Convention, de sept cent quarante-huit.

On reproche à la deuxième assemblée sa légèreté dans sa foi solennelle. Le matin elle avait fermement juré, les bras tendus vers l'Éternel, fidélité à la monarchie; le soir elle convoqua la Convention, qui devait proclamer la république.

S'il est vrai que Sixte-Quint ait un jour glorifié Elisabeth d'avoir fait couper la tête à la reine Marie, il a appelé un demi-siècle après Cromwell et son parlement. Je suis persuadé que la

partie de la Convention qui condamna Louis XVI avait, insu, dans sa pensée, quelque chose des paroles attribuées à Sixte-Quint. Aussi je blâme un de nos écrivains d'avoir dit qu'il y avait quelque grandeur dans les crimes des jacobins. C'est un blasphème contre le caractère national, un blasphème contre la raison.

Quand la hache eut trempé dans le sang des rois, elle trempa dans le sang d'un grand nombre des juges, qui, à leur tour, furent extra-judiciairement, ce qu'on appelait alors, révolutionnellement jugés, c'est-à-dire, tous, sans exception, décapités.

La majorité de cette Convention qui dans un temps, par peur et malgré elle, fit déborder la barbarie sur la France, avait cependant des idées de civilisation très patriotiques, très philosophiques; mais sa Montagne voulait, suivant l'expression commune, les faire mûrir en serre chaude, c'est-à-dire par la terreur de l'échafaud.

Disons ce que devint cette représentation nationale conventionnelle. On la vit en l'an III se renouveler par tiers, et se composer en deux chambres, différenciées par l'âge.

On voit en ce moment, à la fin de l'année 1800, leurs successeurs les députés du conseil des Cinq-Cents et ceux du conseil des Anciens, recréés ou ressuscités sous le nom de Corps législatif, votant silencieusement et au scrutin secret les projets de lois qu'à grand bruit, en belles périodes et en phrases sonores, viennent discuter devant eux et les orateurs du Conseil d'État qui les a proposés, et les orateurs du brillant corps du Tribunat qui en a examiné, voté le rejet ou l'admission, en même temps que, non loin de là, on voit aussi un autre corps législatif, le puissant corps du Sénat, destiné, pour des yeux clairvoyants, à faire, mais à lui seul et dans un avenir prochain, sous le nom de sénatus-consultes, les lois les plus importantes.

Maintenant examinons enfin laquelle de ces assemblées a le mieux représenté la volonté générale.

Mais qu'on sache d'abord qu'il n'y a pas plus de volonté générale que d'homme général; il n'y a que des hommes individuels avec des volontés particulières; toutefois, j'y consens; appelons la volonté générale celle qui réunit le plus de volontés particulières. Que de choses à dire à cet égard! Comme cette volonté générale ainsi composée, est souvent erronée, souvent variable, souvent susceptible d'influence, et d'être alors volonté particulière. Après tout la volonté sociale n'est qu'une opinion; et dans bien de cas les hommes n'ont et ne peuvent avoir une opinion. Et, lorsqu'ils en ont une, jusqu'à quel point sa transmission

le de leur volonté peut-elle avoir lieu, et avant tout, jusqu'à
point : l'opinion, cette volonté, peut-elle être constatée ?

Sur un moment, la nation rangée devant moi comme
devant Dieu. Il s'agit de décider si l'argent qui est dans ma poche

est le monde, sans exception, peut décider ; mais

il n'est au pouvoir de décider ou de discuter les droits de
la nation. Sur tous ces millions d'auditeurs, il y en a

un million, Sieyès, Mirabeau, Mounier et deux autres, qui

vous entendent ; mettez-en dix fois, vingt fois
cent, c'est assurément beaucoup. Vous voyez

sur les points les plus importants, il n'y a et ne peut

ni opinion, ni volonté générale, par conséquent ni trans-

mission de représentation ; mais dans ces cas on complimente le

peuple dans d'autres on nomme sans façon les masses, en

volonté générale : sa volonté, qui n'existe point.

Appliquons maintenant ces principes à tout ce qui a été fait

depuis les premiers jours de la révolution, à la constitution de

la monarchie, à la fin de la monarchie préparée par

la révolution, à la proclamation de la république, à la

constitution du roi, aux constitutions et aux infinis actes des

lois qui ont suivi, et disons, en les rappelant succes-

sivement : La toute la nation a voulu, là seulement une partie,

à un seul petit nombre, là seulement un très petit, un in-

petit nombre.

Nous songe aussi que parfois la représentation est opprimée,

qu'on fait souvent d'elle un instrument d'oppression ;

car on se rend compte qu'avec l'opinion de la minorité on opprime l'opi-

niété de la majorité.

Les petits tribuns, les petits agitateurs, ne savent pas cela,
car savoir c'est comprendre, faire comprendre, et ils n'en agitent
pas moins le peuple et ils n'en sont pas moins éloquents ; peut-
être en sont-ils plus éloquents : on crie le plus lorsqu'on s'entend
le moins.

Et toutefois, debout devant l'Eternel, la main sur la poitrine,
je suis obligé de conclure que la représentation est une admirable
institution, la plus admirable des institutions. Elle fait d'un grand peu-
ple une seule famille, un seul corps, une seule vie, une seule
voix, à laquelle elle donne une seule volonté, qui sans doute
peut errer, mais qui pour tous est la volonté commune, où cha-
cun voit ou croit voir la sienne.

La représentation, comme la lumière des cieux, illuminera
successivement et nécessairement toutes les parties de la terre ;

elle sera la gloire , la vie des siècles , des grands siècles f
 elle sera l'âme de la civilisation ; elle sera l'âme du monde

DÉCADE XLVIII.

LA DÉCADE DES CINQ HORLOGES.

Nous avons vu comment la volonté nationale voulait grande volonté nationale des assemblées primaires , comm grande volonté nationale des assemblées primaires représ voulait par la volonté nationale des assemblées électorales sentantes. Nous venons de voir comment la volonté nation assemblées électorales représentantes voulait par la volon tionale des assemblées législatives qui se constituent. Ne lons voir comment la volonté nationale des assemblées l tives constituées donne des lois.

Vous connaissez bien des livres inutiles qui ont été fait connais un fort utile qui peut-être est à faire , c'est celui d liation de toutes les antiques , anciennes ou modernes co tions des nations formant corps de cité , de peuple ou d'éta qui ont précédé nos constitutions françaises. On y notera les paragraphes , tous les articles hébreux , grecs , latin mains , italiens , suisses , hollandais , anglais , anglo-amér qu'elles en ont pris , tous les passages des livres de Calvin , de gle , de Mélanchton , de Bodin , de Hobbes , de Milto Locke , de Grotius , de Puffendorf , de Montesquieu , de seau , qui se trouvent fondus , enchâssés dans la loi consti nelle. Ce livre , dont à ma connaissance l'idée ne se trouv part , se fera incessamment , je n'en doute pas ; et ce que j d'écrire , avec le nom du livre où je l'ai écrit , devrait , ce m ble , en être le premier feuillet ; mais attendez la justice part des gens de lettres ! Qu'ils n'oublient cependant p dans un temps ou dans un autre la vérité perce , perce la perce les temps.

Je viens à mon chapitre , ou plutôt je l'ai commencé e continue.

Puisque le plus grand nombre de ceux qui ont traité d ciétés , puisque la plupart des personnes que j'ai entendue

ler sur cette matière ont comparé les constitutions sociales à des horloges, il faut que cette comparaison soit naturelle, juste ; et à mon tour je m'en servirai et je dirai que dans la constitution de 1791 le poids de la volonté nationale du Corps Législatif était le grand, le maître-poids ; que le poids du pouvoir qui exécute cette volonté était trop faible ; et, bien que, sur le drapeau de la garde nationale de Clamart en Paris, année 1790, il fût représenté sous l'emblème d'un gantelet de fer tenant une épée nue, il ne contrepesait pas : aussi l'horloge ne put-elle aller guère plus d'un an, et à la matinée du 10 août elle s'arrêta, se brisa, et vola en éclats.

La Convention nationale se moqua de la nation française quand elle lui présenta la constitution ou l'horloge de 1793. La nation française se moqua de la Convention quand elle l'accepta. Le poids du pouvoir législatif était à peu près le seul. Cette horloge ne pouvait aller et n'alla pas un seul moment.

Avertis par l'expérience des défauts de ces deux méchantes horloges, les conventionnels en firent une troisième, celle de l'an III. Elle ne put aller quatre ans entiers ; elle sonna toujours mal : car, bien pondérée en ce que le poids du pouvoir législatif était divisé en deux, en deux chambres qui se balançaient chacune par un poids égal, ou du moins isolé, indépendant, elle l'était mal en ce que le pouvoir d'action, au lieu d'être monarchique, était pentarchique, c'est-à-dire que sa gravité, son poids, sa force, étaient divisés en cinq, étaient affaiblis.

L'horloge actuelle, celle de la Constitution de l'an VIII, sonne distinctement, et sonne fort ; je crois qu'elle sonnera plus long-temps que les autres : le maître-poids, le poids de la volonté nationale, est divisé en trois : les projets de lois émanés du gouvernement passent à un Tribunat où ils sont examinés, et de là à un Corps Législatif où ils sont votés. Tout à côté, voyez aussi un Sénat qui fait, ou qui, on peut facilement le prévoir, fera les lois politiques et les lois internationales. Suivant quelques uns, le pouvoir exécutif consulaire ne pèse pas assez, et moi je trouve qu'il pèse trop, car le premier consul y ajoute le poids de son épée victorieuse dans les trois parties du monde.

J'ai entendu bien des choses sur les constitutions, entre autres qu'une constitution devait porter en elle-même le pouvoir de se remonter, de se modifier. Erreur ! erreur ! la plus pernicieuse des erreurs ! Une constitution, si elle veut durer, doit se regarder comme éternelle : c'est en se disant perfectibles, en d'autres mots défectueuses, qu'ont péri et que périront toutes les constitutions.

Que n'ai-je pas encore entendu dire sur les constitutions : tre autres, qu'elles devaient être dessinées de manière à nettement les trois pouvoirs distincts : le législatif, l'exécutif, le judiciaire, et que, toutes les fois qu'il y avait confusion, il y avait anarchie, il n'y avait plus de mouvement, plus de vie.

Voilà de grands éclats de rire qui se font entendre à mes côtés. Messieurs les rieurs, oui, j'en conviens, votre vieille constitution, d'abord aristocratique, théocratique, féodale, et puis féodale monarchique, ensuite monarchique absolue, où tout avait tout était bizarrement, follement confondu, votre horloge a duré, a sonné pendant quatorze cents ans. Ah ! sans doute bien des gens la regrettent, veulent la reconstruire ; mais ce sont ceux pour qui toujours, à l'exclusion de tous les autres, sonne l'heure des honneurs, des dignités, des privilèges, des richesses, des plaisirs. Français ! Français ! quand vous aurez une constitution ou horloge qui sonnera régulièrement pour l'heure de l'égalité devant la loi, l'heure de la liberté sonnez-lui un piédestal de bronze ; qu'elle vieillisse avec la nation, qui vieillira avec elle ; et quand il vous viendra de Londres, d'Amérique ou de Genève de prétendus grands artistes qui voudront changer quelque pivot, quelque rouage à votre horloge, mettez aussitôt sans balancer tous ces horlogers à la porte.

DÉCADE XLIX.

LA DÉCADE DU CONSEILLER-CLERC.

J'arrive de Saint-Flour ; j'y ai vu un parent qui arrive de Fontainebleau. Pourquoi n'arriverais-je pas de Saint-Flour ? Pourquoi mon parent n'arriverait-il pas de Fontainebleau ? Mon parent y a vu un de ses amis qui a parlé au premier consul. Pourquoi le premier consul lui a parlé, pourquoi n'aurait-il point parlé au premier consul ? Mais comment et à quelle occasion ? A quel moment. Vous ne savez pas, vous saurez que le premier consul est très brave sur les champs de bataille, n'en a pas moins une grande sûreté, autour de lui, une police très sévère. Tous les bourgeois de Fontainebleau vous diront qu'il fait faire par des gendarmes habillés en bourgeois le recensement nominatif des personnes qui se trouvent dans les maisons. Un assez vieux personnage, c'est

qui ne désirait pas de lui être amené, lui
 ? Qui êtes-vous ? lui dit d'un ton prévô-
 di a vérité. — Je l'ai bien dite aux rois.
 avant la révolution, conseiller-clerc au par-
 de is c ne, il y a quelques années, on faisait
 et aux clercs tant qu'on pouvait en
 il on les fait mourir de faim, j'ai été
 vieille dame de la rue Saint-Méry m'ait reçu
 B. — rs les conseillers au parlement qui vous fai-
 r tout co ours, comme le frère puîné du roi
 e. vous avez diadi nt querellé les rois. — Mais les
 les ministres, et les ministres moins que l'orga-
 nistère, tant juridictionnelle que bureaucratique ;
 chaos, grossissant à chaque siècle depuis Henri II,
 ut des secrétaires d'état et de leurs départe-
 t absurdités, en contradictions, en inextri-
 un vrai chaos, où les ministres étaient quel-
 quatre, à cinq lieues de leurs bureaux, chaos que la
 t a tout aussitôt fait disparaître, et que
 , si eue l'histoire, eût aussi, de même que tant
 o vicieuses, fait d'un seul regard disparaître :
 car il dire, si elle eût été vraiment l'histoire, eût fait seule la
 rév uon. Mais vous, général, aussi puissant que la révolution,
 puissant que l'histoire, vous qui avez trouvé la nouvelle
 r e toute désencombrée de l'ancienne, vous pouvez nous
 d r une bonne organisation du ministère. Déjà les divisions
 du pouvoir ministériel, qui font partie des diverses lois constitu-
 tionnelles, ont été généralement approuvées ; il s'agirait seule-
 ment de rendre les ministres constitutionnellement immuables
 durant une certaine période d'années, pendant lesquelles, toute
 intrigue devenant inutile, toute intrigue cesserait ; et alors les
 partis du corps législatif n'accorderaient pas, ne rejetteraient pas
 des lois pour faire ou pour rejeter des ministres ; et, ce qui ne
 serait pas un grand mal, les bureaux ne gouverneraient plus la
 France sous le nom des ministres paresseux, ignorants, inexpé-
 rimentés, sous le nom des nouveaux ministres, ce qui ne serait
 pas un grand mal non plus. Vous avez établi plusieurs vastes
 écoles de divers genres. dont la France ne s'est pas mal trouvée.
 Etablissez-en une encore plus vaste, plus utile, une école de
 ministres, formée des plus habiles hommes des divers états.
 Prenez parmi les plus habiles magistrats le ministre de la jus-
 tice, parmi les plus habiles mattres des comptes le ministre des
 finances, parmi les plus habiles mattres des requêtes le ministre

de l'intérieur, parmi les plus habiles généraux le ministre de la guerre, parmi les plus habiles amiraux le ministre de la marine, ainsi des autres. Tenez, général, gouvernez bien, faites bien gouverner ma patrie, faites-en le bonheur, et tout ancien conseiller-clerc que je suis, je verrai sans peine que vous avez mérité de son grand nom Louis XIV, et de son plus grand Charlemagne.

Pendant toute la narration de Robert, Gervais n'avait pu s'empêcher de sourire. Certes, a-t-il dit, voilà un beau conte digne d'entrer aussi dans l'histoire des grands hommes de Plutarque. Diable ! diable ! a dit Armand, non pas, s'il vous plaît, de la police de Bonaparte ; j'ai séjourné à Fontainebleau et à Compiègne, je défendrai Plutarque.

DÉCADE L.

LA DÉCADE DES COURTES RÉPONSES

Il y a peu de temps, trois, quatre mois, peut-être ci ou là, je ne veux pas mentir, qu'un beau matin me voilà, malade, engagé tête à tête dans une promenade avec un de ces louangeurs du temps passé, toujours grands détracteurs du présent. Nous vîmes à parler du Conseil d'état. Suivant l'usage, un Conseil d'état bien organisé devait être divisé en plusieurs grandes sections correspondantes aux divers ministères. Or, chez nous, lui, notre Conseil d'état, composé tout d'hommes du jour, du jour corrompu, ou du moins naturellement corruptible. Je le lui dis, et crier tant qu'il voulut, contre le Conseil d'état, monsieur, lui dis-je, en le regardant fixement, froidement, il ne peut rien. a pas ! Maintenant, depuis la constitution consulaire, qui a supprimé un Conseil d'état ainsi divisé, j'évite mon promeneur, de lui parler, qu'à une courte réponse il en fasse une plus courte : Monsieur, il y en a !

DÉCADE LI.

LA DÉCADE DE LA RANGÉE DES TÊTES.

Histoire des gouvernements, histoire de ceux qui ont gouverné, l'une doit succéder à l'autre. Pour beaucoup de ceux qui, aux sommités du pouvoir, ont paru, disparu, l'histoire chronologique, qui est si courte, me paraît trop longue. Je préfère l'histoire numismatique. Je prends donc et du papier, et du crayon, et de l'encre, et une plume, et je place à la suite l'une le l'autre et la vénérable tête de Louis XIV, si enflée par sa volumineuse perruque; et la jolie tête enfantine de Louis XV, et la tête delphinale de Louis XVI, si fraîche, si artistement frisée; et celles des ministres du conseil exécutif provisoire, à demi poudrées; et celles des conventionnels du comité de sûreté générale, et celles des conventionnels du comité de salut public, les unes poudrées à blanc en toute rigueur, les autres coiffées de petites perruques blondes annelées à la Titus; et celles des directeurs, coiffés comme les conventionnels des comités, car presque tous en étaient sortis; et enfin celles des trois consuls, si ridiculement comptées comme trois pièces de monnaie sur les couvercles des tabatières, et j'ai, pendant ce siècle, l'histoire numismatique des rois de France, ou de ceux qui ont été rois en France, et je m'arrête là.

Vous vous arrêtez là, me crie une voix aigre et colère, vous vous arrêtez là! Vous avez donc oublié que, surtout de notre temps, l'histoire de nos rois n'est guère que l'histoire de leurs ministres, et qu'elle est aussi à faire? Et ne vous hâtez pas d'ailleurs de prendre vos avantages. Je sais comme un autre qu'il y a des noms obscurs, aussi obscurs que ceux des bourgeois de votre grande rue ou de votre grande halle. Mais de même que vous venez de grouper et de classer les rois, les comités législateurs, groupez et classez les ministres; d'abord jusqu'à la révolution, suivant leurs titres de ministres secrétaires d'état, de contrôleurs généraux, de directeurs des finances, de ministres d'état, de chanceliers, de gardes des sceaux, de principal ministre; et ensuite, depuis la révolution, en ministres de l'intérieur, de la guerre, de la marine, des finances, de la justice; série inter-

rompue par les douze commissions exécutives , de nouvelle prise et continuée par la constitution de l'an III , qui , ainsi que la constitution de l'an VIII , n'a pas fait de changements sérieux. Ces dénominations , ces divisions , coordonnées aux grandes divisions de la société et nées de son mouvement normal , dureront et ne cesseront de durer et de se perpétuer dans la suite des

DÉCADE LII.

LA DÉCADE DES TROIS VERSAILLES.

S'il y a des gens pleureurs comme monsieur Toulous aujourd'hui Gervais , il y a aussi des gens bien joyeux , mon beau-frère ; je les avais avant-hier , chez moi , tu en as deux. L'un ne cessait de vouloir pleurer ; l'autre voulait seulement rire. Enfin , mon beau-frère s'est impatienté et l'a grondé à ces mots : Oui , Monsieur , j'en conviens , votre place est belle ; vous étiez domicilié au château Vieil de Bayonne , vous étiez officier de l'antique garnison de douze hommes de bourgeois et de douze archers soldats ; vous étiez exactement payé par quartier ; vous n'aviez de votre vie un seul coup de fusil à tirer ni à entendre tirer. Ainsi que bien d'autres , vous étiez à vos aises et à votre fortune ; vous ne cessez de vous plaindre. Vous avez été mordu je ne sais où , ou plutôt je sais où ; au lieu de vous envoyer à la mer , il faudrait vous envoyer à Versailles. J'y ai été demeurer , moi ; je m'y suis marié ; je me suis fixé. J'y ai connu bien du monde. Vous n'êtes pas le seul à se plaindre ; vous allez voir.

Mon beau-père , comme moi docteur médecin , me raconte un jour qu'avant la révolution il fut appelé pour aller chez le balayeur du petit commun qui se mourait dans les combles d'une maison de la rue de la Pompe. Il va : il entre dans un grand appartement carré , pratiqué sous les toits coupés , où il y avait du marbre , stuc , cisclures ou moulures ; au milieu d'un tapis vert gisait un homme vieux , ridé , suragé. Il crut qu'il était trompé , il nomma son malade. C'est moi , répondit le vieillard. — Voyons la langue , le poulx. — Oh ! Monsieur , j'ai une fièvre dont vous ne me guérirez pas. Hier au soir , j'appris que je prenais ma place de chef des balayeurs du petit commun , et qu'on

...r; à la porte Maillot, du bois
 ...une vre ardente, et, pour l'éteindre,
 ...que la ...ie, la fenêtre ou le puits.

LOUIS XV. Ah ! Monsieur, continua cet
 -vous que j'ai balayé à la cour de Louis le
 de ma première communion, la dernière année
 . Quel temps ! quelle cour ! quel roi ! Tout était et
 sans l'ordre. Pe ne remuait ; tout était dans le
 tout tremblait. Il n'y a pas dans les appartements un
 se p . C'était : e temps. Grandeur, majesté
 s, dans ! Alors un simple gentil-
 se : , : bien qu'aujourd'hui un grand
 ; un : eur s'exprimait, parlait aussi bien
 un chef de balayeurs, ou, si vous voulez, un

LE DE LOUIS XV. Mais sous le nouveau règne, tout
 inant, et le déclin fut encore plus rapide après le car-
 ne Henry. Ce fut alors le règne des jolies femmes, des
 ét dies, icieuses, et surtout vaniteuses, impé-
 s ; au le fut-elle plus véritablement la cour que
 de l'ne.

...j... devenu grand et fort. Il me convint de m'é-
 lever, de prendre alliance avec la fille d'un frotteur, et, le jour de
 mon mariage, je me trouvai en même temps neveu de l'allumeur
 des réverbères, et allié, à des degrés plus ou moins proches,
 d'officiers du serdeau, d'officiers du rôl, d'huissiers d'antichambre ;
 ils ne l'étaient plus, mais ils avaient conservé les honneurs. J'eus
 au festin de ma noce des pages de la musique, des pages de la
 chambre, dits pages de la pantoufle, fils de bons bourgeois ; et
 même, ce que vous pouvez littéralement croire, des pages de la
 grande et de la petite écurie, qui, cela va sans dire, avaient fait
 leurs preuves. Ils étaient, disait-on, amoureux des sœurs de ma
 jeune épouse et même de ma jeune épouse ; mais j'étais un ba-
 layeur de cour et je n'eus pas peur. Aussi, peu de temps après,
 je fus nommé chef des balayeurs du grand commun, et, quelque
 temps après, au grade plus élevé de chef des balayeurs du petit
 commun. Je reçus ma commission le beau jour de Sainte-Anne,
 comme j'ai reçu l'avis de mon changement de fonctions, que
 j'appelle ma révocation, hier, jour de Sainte-Luce. Monsieur, je
 n'ai pas goûté une seule minute de sommeil pendant la plus
 longue nuit de l'année. Monsieur le chef, lui dis-je, remerciez
 Dieu, car vous vous élevez encore et plus que jamais. Vous
 aurez pour camarades, dans les conciergeries des autres portes

de bois , des nobles , des comtes , des marquis , des parents , ministres , des dames de nom. Ne soyez plus malade , mais vous, partez pour votre porte. Le soir du même jour, j'entrai dans mon cabinet un grand et bel homme, bien costumé en épée. Je reconnus mon très vieux malade ; mais il était couplé, droit et leste comme un jeune valet de pied ; il dit à moi : Ce que vous m'avez dit est vrai, je suis guéri. Il avait sur sa table une grande jointée de bons écus neufs, s'en était disparut.

LA COUR DE LOUIS XVI. Cette histoire du père de ma femme continua mon beau-frère, me revint l'année qui suivit celle de la révolution ; et lorsque cette ville, de jour en jour plus lasse et saine, fut abandonnée des médecins, j'allai m'y établir.

On ne peut s'imaginer, et il faudrait exercer mon état, pour se persuader jusqu'à quel point la cessation des anciennes, riches, breuses, subites, brillantes fortunes, a influé sur la santé des habitants de Versailles, presque tous ou grands seigneurs, gens de cour, ou compères ou commères des uns et des autres. Lorsque le roi y demeurait, on s'y portait bien ; maintenant on ne s'y porte plus bien. Vous allez entendre plusieurs histoires dans le genre de celle du malade de mon beau-père, avec la différence qu'aujourd'hui ces maladies n'ont pas d'issue, qu'elles sont incurables.

Il n'y a pas encore une heure qu'il m'est venu un homme mal vêtu et fort soucieux. Monsieur le docteur, m'a-t-il dit, je n'ai plus de jambes ; je n'en suis pas très fâché, parce que j'ai perdu mon emploi de coureur. Je n'ai plus d'appétit ; je n'en suis pas non plus très fâché, car je n'ai plus le sou. Mais je n'en suis pas, et certes, depuis la révolution, il nous est bien difficile à nous qui avons été quelque chose, de nous amuser à faire de beaux châteaux en Espagne. Ah ! Monsieur le docteur, le temps que celui qui est passé, et qu'il est vilain celui qui est maintenant venu ! A dix-huit ans, j'avais été déjà coureur de plusieurs grands seigneurs ; je devins ensuite, à force de persécution, coureur du garde des sceaux. Quand j'arrivais au château dans la cour des ministres, avec ma plume sur la tête, ma veste écarlate et ma canne à grosse pomme d'argent, ma canne de coureur, j'effleurais si légèrement la terre, j'étais si leste que les ministres, qui, pour se distraire, mettaient quelquefois la tête à la fenêtre, voulaient tous m'avoir. Il n'y eut que le contrôleur général des finances, qui seul aurait pu me gagner, qui ne dit ni ne me fit jamais rien dire, et qui sans doute, courbé tous les jours sur ses calculs, ne me vit jamais arriver : car nous,

les pions, une belle
; j'ai nuit cents et bouche à
je je po is quelque-
v. ju'eues plusieurs jours
. R. au ot que je les avais
; s quoi je ne faisais qu'un

ta ma place. Ne sachant plus que faire, je
a rêves de la première réquisition vint, m'enleva
p e que je n'avais épousé qu'à l'église.

la Vendée. Au moment de donner une
et ant du peuple nous harangua. Moi, je me
coureur, me dis-je, que veulent les Vendéens?
urs, des coureurs. Que ne veulent pas les ré-
ds seigneurs, des coureurs. Mon parti fut
je v. ais, à la troisième charge, tourner le dos et
a b don; mais, à la seconde charge, mon batail-
nt et tourna tout entier le dos aussi parfaitement que
désirer. Je voulais me mettre à la tête des fuyards
temple de la légèreté; mais, dans ce sauve-qui-peut,
ivai qu'un coureur médiocre: plus de la moitié de
amarades me passèrent; et cependant je marchai
ne m'arrêtai qu'ici, où je vins me cacher dans la
e ma femme.

cation de la constitution de l'an III, je me crus
là, me dis-je, que la France veut revenir au bon
aujourd'hui des ministres.

présenter au ministre de la justice. J'avais pris mon
ne: on crut que j'étais un messenger d'état, on me
. A l'antichambre, le secrétaire intime vint me de-
ue je venais faire; je lui répondis que j'étais l'ancien
garde des sceaux, que je désirais me placer au ser-
stre. Le secrétaire intime entre; la porte demeure
; le ministre lui répondit avec quelque humeur: Le
garde des sceaux! qu'il aille se promener. Je n'at-
u'on revint me porter la réponse; je sortis tout hon-
ns à Versailles, et, depuis, mon découragement tous
gmente. Anseaume a beau, chaque premier de l'an,
e une contre-révolution pour étrennes; elle ne vient
toires me désespèrent. Monsieur le docteur, je ne
ce monde; je maigris à vue d'œil, je me meurs. Vous
, poursuit mon beau-frère, que je me gardai de
e pauvre garçon des sirops, des bols, des remèdes

ou un régime quelconque. Mon ordonnance fut de né pl les journaux officiels et de voir Anseaume, et, à défaut seaume, le chef des trente frotteurs, le commandant des mands, les officiers de la connétablie ou les gardes de la

Ce qui m'attira la visite du coureur, continua mon beau ce fut celle d'Anseaume, que j'avais eue il y avait déjà q temps. Il était venu de même le matin, et cette fois j'étais de déjeuner : aussi me parut-il un peu long. Monsieur le d me dit-il, pour bien commencer, il faut que vous sachiez q famille est de toute ancienneté à Versailles ; elle y était Louis XIV, et peut-être avant Louis XIII. Alors nous n encore que de pauvres petits paysans, vendant des bot feurre ou des balais de bruyère ; mais depuis que nos roi venus s'établir chez nous, toute notre nombreuse famille partie de la cour. Si vous aviez été ici il y a quelques a vous auriez vu que je n'y étais pas sans un peu de crédit. des parents dans les jardins qui taillaient les arbres dont mangeait les fruits ou à l'ombre desquels il se promena avais dans le chenil, qui étaient à la tête de cent, de deux chiens, qu'on charroyait dans de grandes voitures de Ram let à Fontainebleau, de Fontainebleau à Versailles ; qui p taient aux pages les fusils que les pages présentaient au avec lesquels il tirait vingt, trente coups sans bouger de car quinze, vingt valets ou manants lui poussaient le gibier, sous le fusil. J'en avais dans la buanderie, qui lavaient le du roi et qui mettaient ses vieilles chemises. J'en avais dans la garde-robe, qui avaient la défroque du roi, qui s le lendemain étaient coiffés, habillés, chaussés, ou peu s'en comme le roi l'était la veille.

La république a beau dire, la cour était une bonne excellente chose. Elle faisait vivre tant de pères de fam même d'orphelins ! Le roi se chargeait de tous ceux de pères étaient employés d'une manière quelconque. Les ét paiement portaient à la fin, dans chaque diverse partie d vice, les noms de Francillon, de Pierrotin, de Juliette, d nette ; demandez à tous mes camarades. Quand aujourd' république se plaint des grandes dépenses de la cour, e salt ce qu'elle dit.

Je n'avais pas de parents mais j'avais des amis dans la bo Le pâtissier de la reine, que j'ai fort pratiqué, ne gagnait moins de dix ou douze mille francs. Le pâtissier du roi g autant, et peut-être plus. Combien diriez-vous qu'on don l'homme qui avait soin du tapis de la table du conseil ? Six

soin de l'encrier du roi, avec lequel
ces pour tant de millions? Huit cents
; n'avait-il pas assez?

que je n'en pus rien faire, un peu grandelet, je fus pro-
posée. On voulut me faire porte-
craie, porte-craie, porte-craie; je refusai. Je savais un peu
de musique : on me proposa de me faire timbalier du cabinet,
de jouer des écuries, trombonne, trompette marine, trom-
pette; je refusai. On me demanda s'il me convien-
drait de veiller de vin, d'être intéressé dans la fourniture de
laquelle Louis XV dépensait jusqu'à quarante
par an, je répondis que non, que non. Alors on
me donna au service personnel des princes, et j'allai toujours en
avant. Je fus successivement garçon de la chambre chez
le roi, les Conti, les Condé, les d'Orléans, chez Mes-
sieurs, chez le Dauphin. Non, Monsieur, non, jamais vous
ne m'avez fait l'idée d'une vie aussi heureuse que celle
de la chambre. Dehors, nous étions accueillis avec
une espèce de respect. Quand nous étions
dans le monde, les grands seigneurs, qui ordinairement rece-
vaient sans nous les poètes, les officiers de guerre, et même les
seigneurs se levaient dès qu'on leur annonçait un garçon de la
chambre des princes et des princesses. Ils venaient à nous, et,
pour mieux entendre ce que nous avions à leur dire, ils nous
montraient tantôt l'une, tantôt l'autre oreille, comme s'ils vou-
laient nous embrasser. Ils nous reconduisaient toujours quelques
pas, nous caressant de l'œil, du geste et de la voix. Au dedans,
dans le moment d'ennui, nous étions sans cesse en action pour
une chose ou pour une autre. Enfin, le soir, lorsque nous étions
de service, nous voyions faire la partie des cartes; nous assis-
tions aux petits jeux de société.

Aussitôt qu'un prince naissait, on l'ondoyait; aussitôt qu'il
avait douze ans, on le baptisait, et aussitôt fête, joie, bombance,
largesses. Le prêtre avait six cents francs; le clerc, le suisse,
tout le monde à proportion. Aux mariages, plus grande fête. Aux
funérailles, on ramassait deux cents pauvres, on les habillait,
on les chausait comme d'honnêtes gens; on leur donnait à cha-
cun trois francs pour accompagner le convoi. Aux funérailles du
Dauphin père de Louis XVI, il y avait plus de deux cents
prêtres; à celles du Dauphin fils de Louis XVI, il n'y en avait
guère moins. Aux baptêmes, aux mariages, toujours musique,
bonne et meilleure; aux funérailles, grand deuil drapé.

Vous auriez vu, dans ce temps, rendre des pains bénits, ou

gâteaux bénits, qui coûtaient cent, deux cents francs ; les derolles ne coûtaient guère moins. Le cierge de l'offrande incrusté de huit demi-louis d'or ; on en donnait autant à l'officiant qu'à la quêteuse autant. Aujourd'hui, vous ne voyez rien de cela. Il semble qu'avec le tonnerre la grêle soit aussi tombée sur l'église.

Cependant j'avoue que nous avions quelquefois des cambrés un peu glorieux. Il y en avait un qui avait reçu d'un de nos brillants princes un grand coup, de pied dont il ne cessait de se vanter ; il ne cessera de se vanter toute sa vie.

Enfin, nous étions tous fort contents, lorsque, le quatorze juillet, la Bastille se laissa si sottement prendre, car nous disions que nous l'aurions mieux défendue avec nos brocs et nos lardoires, mais il n'était plus temps. Que pouvions-nous faire, les cinq ou six mille gens du château, contre les deux cent mille fous de Paris, qui avaient des fusils et des canons ? Bientôt après, le château fut évacué, et le lendemain quand je passai entre ces deux grands bâtiments rouges, le grand et le petit commun, la veille si bruyants, si pleins de monde, devenus tout-à-coup déserts et froids, il me sembla passer entre deux grandes bières ou entre deux grands tonneaux vides.

Au commencement, je pris patience ; j'avais compté d'abord sur les armées prussiennes ; j'avais compté ensuite sur les armées autrichiennes, ensuite sur les armées russes ; enfin, quand j'eus vu qu'il n'y avait que les armées françaises qui demeuraient debout, j'ai fait assembler toute la parenté. Nous y avons décidé que nous tâcherions de sortir du fond du puits ou sur les cornes du bouc ou sur les oreilles du loup, et qu'après avoir pris quelques informations, nous nous mettrions au service de la nouvelle République du Directoire. Mais on nous apprend que les directeurs n'ont ni jardins ni jardiniers ; que c'étaient d'anciens avocats qui n'allaient jamais à la chasse, faisaient blanchir leur linge à Versailles, n'avaient pas de garde-robe, et portaient, jusqu'à tant qu'ils fussent bien râpés, leurs vieux habits et leurs vieilles culottes, qu'ils n'avaient d'ailleurs pour eux tous que cinq cent mille francs au lieu des trente-six millions de la maison du roi et de la reine. Ainsi, de ce jour, les garçons de la chambre, nous n'avons plus rien à faire dans ce monde. Voilà trois francs, monsieur le docteur, pour le temps que vous avez perdu, car je ne vous demande ni conseils ni remèdes ; grâce à la révolution, je ne crains plus ni les gouttes remontées, ni les apoplexies fulgurantes. Monsieur Anseume, lui dis-je, reprenez votre métier, achetez-en des feuilles de la Quotidienne : c'est la bonne

leurs, la consolatrice des affligés. Lisez-la, croyez-m'en ; moi, de l'espérance ! Il faut que mon remède ait été bon ; mais, Anseaume a repris sa face rayonnante et fleurie, si le grand et le petit commun étaient ouverts.

— Mais, decins, continua mon beau-frère, nous sommes les consultants : ils se trouvent souvent obligés d'écouter de leurs consultations en même temps que celles de leurs confrères ; nous trouvons souvent de même obligés d'écouter de leurs consultations en même temps que celle de leurs malades. Quant à moi, j'en suis bien aise, parce que je puis mieux se approprier au genre de mal le genre du remède.

— Mais, vous souvenez-vous, quelqu'un de vous se souvenez-vous de la plaine du Pont-Colbert, entre Versailles et Jouy ? Mais en souvenez sans doute, à cause de la bizarrerie de ce lieu, car elle n'a ni pont ni rivière. Par delà sont de belles campagnes, dont une appartient à un riche propriétaire qui m'envoya chercher il y a environ un mois. J'y allai de pied tout doucement, en me promenant. Je trouvai un petit homme, maigre et sec, de soixante-dix ans au moins. Il avait un air de vouloir vivre et d'avoir grand goût à la consultation ; je lui donnai mes avis ; il me dit qu'il les suivait ; bons à suivre. Après quoi il me demanda d'où j'étais ; je lui dis que j'étais médecin et comment j'étais venu à Paris. Je ne pouvais trop voir quel intérêt cela pouvait avoir pour lui ; je ne pouvais voir non plus de raison pour lui en faire un mystère : je satisfis sincèrement à toutes ses questions. Monsieur, me dit-il, après avoir fait encore quelques tours dans son jardin, asseyons-nous. J'ai voulu savoir qui vous étiez. Vous allez maintenant savoir qui je suis :

Ma famille habite depuis plusieurs siècles une petite ville de Bretagne. Elle passait pour noble ; cependant, aux plus terribles années de la révolution, mes ennemis n'ont jamais pu me prouver bien clairement que je le fusse. Mon frère aîné se fit avocat. Un homme en place, qu'il servit habilement, l'attira à la cour. Il lui donna un emploi, qui en peu de temps le rendit fort riche. Quant à moi, je m'étais marié avec la fille d'un de ses amis.

Je vivais fort tranquille ; j'étais parvenu à un certain âge et je ne comptais plus quitter mon pays, lorsqu'un jour mon frère arriva dans une belle voiture à quatre roues, et, sans en descendre, me fait monter à côté de lui, fait placer mon fils et ma fille sur le devant, reprend le chemin de Versailles, et, avant la fin de la semaine, je me vois au milieu de la cour de France.

Monsieur, c'est assurément une fort belle chose que la cour,

non comme la guerre , quand on en est revenu , mais quand y est , surtout quand on y arrive.

Mon frère et moi la trouvâmes tout en joie. Le surlendemain qui était le dimanche, le roi et la famille royale, à leur ordinaire, dînèrent en public. Je remarquai que le roi mangeait bien franchement, ce qui faisait grand plaisir au peuple, qui n'était pas également content de voir qu'au lieu de manger la reine ne fit que plier et déplier sa serviette, car il était venu pour voir aussi comment la reine mangeait.

Peu de jours après, il y eut banquet royal, où figurèrent les princes du sang : belle table certes, la plus belle alors qu'on en avait vue en Europe ! Le roi et tous les princes avaient chacun une épouse à la gauche.

Suivant l'usage, le banquet fut suivi d'un grand appartement, dont toutes les magnificences se bornent aujourd'hui à une simple réunion où le public de la cour est reçu, où le roi et la reine jouent aux cartes et où toutes les dames sont assises. Pour m'entendre, Monsieur, il faut savoir qu'aux réunions ordinaires il n'y a que les tabourets qui soient assis ; pour m'entendre encore, il faut savoir aussi qu'on appelle, ou, si vous voulez, on appelait les tabourets les dames qui avaient les honneurs de la cour ou les dames titrées qui de droit avaient ces honneurs. Le principal était d'être assis sur un tabouret en présence du roi ou de la reine. Maintenant vous verrez facilement l'effet de cette phrase, autrefois si commune parmi les gens de la cour. A cette cérémonie, les tabourets baisèrent, ne baisèrent pas ; la reine embrassera, n'embrassera pas ; ce qui voulait et veut encore dire, la reine embrassera, n'embrassera pas les dames chasses ou autres dames qui ont le tabouret.

Dans cette circonstance, il y eut aussi, suivant l'usage, un bal paré, où les princesses, où les dames, vêtues des habits de cour, c'est-à-dire des anciens habits du siècle passé, dansaient avec les seigneurs, vêtus aussi d'anciens habits brodés sur les tailles. Les princesses nommèrent leurs danseurs, et les danseurs leur présentèrent la main. — Il y eut ensuite un bal ordinaire, bien plus gai ; les dames présentées y dansaient comme les tabourets ; elles étaient toutes en petit domino avec de petites plumes, petits paniers, petite queue. — Enfin, il y eut un bal masqué où tout le monde, étant censé inconnu, et tout le monde une espèce de république sans dignité ni distinctions, put danser et dansa.

Mon frère m'amena ensuite aux soirées ordinaires de la cour royale. Je vis que ceux qui faisaient la partie des princes

aient, s'inclinaient, toutes les fois qu'ils leur donnaient les es. Je ne demandai pas à mon frère l'explication de cette que de respect; mais je lui dis que j'étais sûr que le roi avait perdu à plusieurs reprises et qu'il n'avait jamais payé. Mon me répondit : Les seigneurs qui gagnent font à la fin du un état de ce qui leur est dû. J'ai vu un de ces états conçu de la forme : « Pendant les mois de janvier, février et mars 1756, le duc de la Vallière a gagné au roi cinq cent dix louis, et la somme de douze mille deux cent quarante livres. » Il était écrit de la main du roi : *Bon*.

Quelque temps après mon arrivée à Versailles, mon frère me dit qu'il ne voulait plus que je visse la cour derrière son épaule, qu'il m'avait acheté une charge dans la maison de la reine, et que, dans deux jours, je prêterais serment entre ses mains. Je me souviens qu'à cette cérémonie j'entendais dire derrière moi : La belle taille ! la belle mine ! Trouvez-vous, Monsieur, n'est-il pas assez poli à la cour ? car, vous le voyez, je n'ai pas quatre pieds, et au collège mes camarades m'appelaient le petit fouin.

Mon frère me dit ensuite : Il faut, sans plus tarder, marier vos enfants ; votre fils commence à prendre l'âge, et votre fille pourrait à la longue perdre cet air de province qui vaut ici beaucoup d'argent.

Il me mena chez des sommiers de broche, des hâteurs, des gobelet-pain, des gobelet-vin, des écuyers de cuisine, des valets de la garde-robe, des porte-manteau, des clercs de la chambre. Que ces noms, Monsieur, ne vous paraissent pas extraordinaires, ils sont fort anciens. Ces charges subsistaient depuis quatre ou cinq cents ans, et la finance en était si considérable que le roi, lorsqu'il voulut il y a quelques années en supprimer une partie et rembourser les titulaires, ajouta plus de vingt millions aux dettes de l'état. Ah ! certes, avant la révolution, l'expérience l'avait déjà prouvé, on ne touche pas impunément à de grandes et vieilles machines. Tous ces divers officiers portaient l'habit brodé et l'épée ; un grand nombre d'ailleurs étaient gentilshommes. Remarquez, me dit mon frère, la fille du porte-manteau. Je la remarquai ; elle me convint. Remarquez, me dit ensuite mon frère, le jeune cousin du capitaine des levrettes du cabinet en survivance. Je le remarquai ; il me convint aussi. Les deux mariages furent presque en même temps arrêtés, célébrés, et presque en même temps j'eus une belle-fille et un gendre.

Quel excellent frère que le mien ! Toujours et sans cesse il s'occupait de l'avancement de ma famille. Un jour, il fit venir

mon gendre, qui , ainsi que bien d'autres gens de qualité, p le titre de baron sans avoir de baronnie. Mon neveu, lui d frère , vous allez être présenté au roi. J'ai fait faire vos pr vous avez plus de degrés de noblesse qu'il n'en faut.

Le lendemain toute la famille se trouva à la chasse d où se font les présentations. Elle vit mon gendre, quand présenté au roi, quand ensuite il monta les chevaux du roi, il donna dix louis au piqueur du roi, quand il monta d carrosses de la suite du roi, quand il donna dix louis au du roi, quand il alla souper dans les petits appartements ce qui ordinairement complète les formalités de la présen Aussi le lendemain mit-il , ainsi que tous les gentilshommes sentés, des souliers à talons rouges. Pendant plusieurs jours la famille ne le regardait guère qu'aux talons; lui ne voul y regarder , mais je voyais très bien que ses nouveaux talons faisaient porter la tête plus haute.

Mon frère voulait encore que ma fille fût présentée; il à me dire : Que vous en coûtera-t-il ? les frais d'un ha cour. A la vérité, la queue ou bas de robe est de près de q vingt aunes; mais on ne fait pas cet habit tous les jours. coûtera-t-il à votre fille ? ajouta-t-il ; trois belles réver la reine, à qui elle présentera sa joue droite, sur laquelle l appliquera sa joue gauche ; ce sera tout. Mon frère , lui dis-je, Dieu me préserve de croire que nous ne sommes p gentilshommes ! cependant vous savez que notre père était comme vous et notre grand-père avocat aussi comme notr A la cour, les preuves de noblesse doivent être des p arithmétiques; les autres sont à faire rire. Mon frère é économe ; il avait déjà acheté les habits , il entendait ne p dre son argent. Tout ce que je pus obtenir, ce fut un a ment ; mais qui gagne du temps gagne tout : cette prése n'a jamais eu lieu.

C'est vers les années dont je vous parle qu'il devint diff vivre à la cour, où, à chaque instant, suivant les gens quittait ou qu'on rencontrait , il fallait changer d'affectio principes et de langage. Souvent je me trouvais fort emb et je regrettais alors de n'être plus avec les francs Bre ma petite ville.

La cour , divisée sous Louis XV par les divers parti famille , le fut sous son successeur par les diverses opinio gieuses ou politiques. Les anciens courtisans qu'avaient les sulpiciens et les jésuites étaient assez peu religieux fort bons chrétiens. Les jeunes gens élevés dans les no

l'irréligion, et il fallait l'afficher de
auprès de certains hommes en
e n'ai vu autant qu'alors d'hypocrites philosophes
é et l'athéisme, qui sont bien l'opposé de la phi-

viendrai toujours qu'un soir à souper, chez un
ir, un petit abbé, joli comme une poupée, avait
de divertir la compagnie aux dépens de la vieille
na il en fut à l'enfer, qu'il appelait son feu de joie, un
an la seule figure qui ne riait pas, l'interrom-
, lui dit : Monsieur l'abbé, à votre uniforme
de quel régiment vous-êtes ; mais à vous entendre,
ie que vous êtes déserteur. Monsieur le comte, lui
toujours en riant l'abbé, il pourrait bien en être quel-
que chose ; e ne suis pas dans ma troupe, comme vous
la v e, n chal des camps. Parbleu, lui répliqua celui-
vi ne l'auriez jamais été, car, à vous conduire ainsi, il y
que vous seriez pendu. Le maréchal des camps ne
pas à se retirer, et toutefois le petit abbé ne put jamais re-
re semillante gaité ; son hôte avait beau lui dire : Quoi !
i, tu ne crois à rien ; tu ris de tout, allons ; tu pourrais
bien avoir une crose, une mitre, une abbaye royale, et peut-
être plus. n'y fit ; il semblait que la terrible mine du maré-
chal des camps fût encore à table.

Les anciens courtisans tenaient aussi à l'ancien ordre des choses ; mais les jeunes étaient entraînés par leurs camarades, les jeunes colonels revenus victorieux de la guerre de la liberté américaine. Ils étaient entraînés encore, il faut en convenir, par la mode, qui applaudissait au roi pour avoir mêlé ses armes à celles des insurgés. C'était le temps où la France, dans son grand concert de louanges, et les gens de lettres dans leurs milliers de brochures, célébraient les vertus de Louis XVI. Ce bon roi les eut vraiment toutes, excepté une, celle qu'on n'aurait pas applaudie, celle cependant qui régit éternellement le monde physique, et qui a si souvent régi le monde moral, la fermeté, la fixité d'une volonté inébranlable.

Louis XVI voulut des choses opposées : c'est qu'il voulut par la volonté des autres. Au commencement, il pouvait être le maître de la révolution ; il ne le fut pas : la révolution devint maîtresse ; bientôt il n'y eut plus de monarchie, bientôt plus de monarque.

Le trône écroulé, Versailles resta vide. J'en sortis ; j'avais acheté aux environs cette maison de campagne, dont j'ai fait une

erme ; car c'est tout ce qui me reste de toute notre fortune.

Mon fils et mon gendre avaient donné , comme les autres , dans la révolution américaine , ensuite dans la révolution française ; mais quand la mode générale d'émigrer fut venue , ils émigrèrent fort bien l'un et l'autre. Mon frère les avait précédés ; n'embrassant , il me dit que nous ne nous séparerions que quelques semaines , que nous rentrerions tous à Versailles , l'ambour battant , mèche allumée. Vous savez ce qu'en a ordonné le sort.

La noble famille de mon gendre , comme grand nombre d'autres familles , a toute sorte de parents ; d'un côté , elle tient à Lusignan , aux anciens rois de Jérusalem et de Chypre ; de l'autre à une famille de notaires , alliée avec celle d'un des directeurs. Mes biens , vous vous en doutez , ont eu à débiter avec l'administration des domaines nationaux. J'allai me présenter clandestinement au Luxembourg chez le directeur pour voir mon gendre. Je n'en fus pas mal accueilli , et à la seconde fois je fus invité à dîner. Quelle différence avec les appartements de Versailles ! Point d'huissier qui criât : Messieurs , le directeur ; point de pages , point d'officiers d'aucune espèce. Le cuisinier et la vieille cuisinière , posaient les plats , changeaient d'assiettes , donnaient à boire. Les chiens et les chats circulaient autour de la table. Cependant les petits marmots , qui réjouissaient par leur babil le mamman , faisaient un train à ne pouvoir s'entendre ; il n'y avait d'audience que pour eux.

Après dîner , on passa dans une autre salle , où le café et les liqueurs étaient servis. L'air de la maison devint un peu plus bourgeois ; cependant le directeur et un de ses camarades d'émigration ne parlèrent guère que de leurs anciennes relations d'émigration , de leurs anciennes amours. Il entra enfin un autre directeur , précédé d'un laquais ; alors la conversation fut plus intéressante ; cependant pendant la conversation générale , les deux directeurs , s'entretenant intimement à voix basse , j'entendis qu'ils se disaient : L'Angleterre a trop , la Russie trop , l'Autriche assez , l'Espagne assez. Il manque ceci à la Prusse , ceci à la Suède. Je fis semblant de n'avoir rien entendu ; mais je me retirai plein de respect. Je fis au directeur un salut profond qui ne nuisit pas à mon affaire. Depuis , les choses viennent encore de changer. Un petit général corse , ayant laissé son armée en Égypte , a débouché en France ; et , à Saint-Cloud , un beau matin , il s'est emparé du pouvoir , l'épée toujours dans le fourreau. On dit que c'est

et que lorsqu'il tient il tient bien ; nous verrons.
 — Ir, me dit cet ancien officier de la cour, je suis
 pour vous de la révolution, car autrefois vous au-
 riez été médecin d'une princesse, d'un prince, de Ma-
 rquis, chevalier de Saint-Michel, médecin de la
 cour, médecin du roi. Et maintenant, avec la
 révolution, pouvez-vous être ? Médecin du comité de salut
 public, ou des consuls ; mais ces chefs ne sont
 pas des nobles : Despièrre a toujours parlé, Barras a toujours
 fait, et n'a jamais fait et ne fera jamais que se battre.
 — La révolution, me dit-il, en me reconduisant, s'arrête à
 la dernière porte de ses appartements, me fait asseoir, et
 puis, avant de vous quitter, il faut que je vous
 raconte ces jours passés j'eus la visite d'un inconnu ; il cachait,
 mais clairement qu'il appartenait à la cour du premier
 consul, pour lui montrer que je ne m'y trompais pas, je lui
 dis alors près en ces mots : Bonaparte veut piloter son
 vaisseau dans la cour ; il fait bien. J'y ai quelquefois
 vu passer le roi. Voici mes idées, mon plan :

Le roi, le premier consul, c'est, sous des mots différents, la
 même chose ; la cour d'un roi, la cour d'un premier consul, c'est
 toujours la même chose ; la maison d'un roi, la maison d'un pre-
 mier consul, toujours c'est la même chose ; mais dans ce cas,
 la maison est si grande, si nombreuse, qu'il faut la di-
 viser en départements.

Le premier, celui de la religion, a pour chef un grand aumô-
 nier. — Le second, celui de l'hospitalité, de l'hôtellerie, de
 la table, a un grand maître d'hôtel. — Le troisième, celui de la
 garde-robe, a un grand chambellan. — Le quatrième, celui de la
 garde-meuble, celui du vestiaire, a un grand maître de la garde-
 robe. — Le cinquième, celui des écuries, a un grand écuyer. —
 Le sixième, celui de la bouche, a un grand pannetier, un grand
 valet de chambre, un grand tranchant. — Le septième, celui de la chasse,
 a un grand veneur, un grand fauconnier, un grand louvetier. —
 Le huitième, celui de la police, a un grand prévôt.

Ah ! Monsieur, me dites-vous, ce n'est là que l'abrégé de la
 cour de France ! Sans doute ; mais cet abrégé n'est-il pas la cour
 la plus parfaite ?

Si vous y joignez des gentilshommes de la chambre, mille se
 présenteront, et surtout les gentilshommes bonnets rouges.

Si vous y joignez aussi des pages, les fils de sans-culottes
 viendront en foule.

Je tiens aussi à ce que vous ayez des maréchaux des logis,

neurent au croc, ainsi que toutes les nombreuses demoiselles de libraires, qui les vendaient.

En continuant à suivre cette longue rue, j'aperçus au bout de l'une boutique une autre demoiselle, toute jeune, jolie personne, dont la figure en pleurs était brillamment éclairée par les rayons du soleil qui passaient à travers la vitre. Sa boutique était trait de nombreuses rangées de petits livres, reliés en marbre de diverses couleurs. Oh ! me dis-je, cette demoiselle pleure pour une tout autre raison que l'autre. Je voulus m'en aller l'entre. Ma belle demoiselle, dites-moi le titre et le prix de ces petits romans. — Monsieur, ce sont des ordonnances civiles et criminelles, qu'en mourant mon bon père m'a laissées pour moi. Il n'avait que cela ; jamais certes, sans une contre-révolution qu'on dit impossible, je ne me marierai. Vous ne devez pas prouver l'air bien content ; je n'ai pas lieu de l'être. Je l'ai vu qu'à la voir elle ne pouvait que vendre ses livres, quels qu'ils fussent. Bon ! me répondit-elle, quand il s'agit de procéder à la vente, défie la demoiselle la plus jolie, la plus jeune, de vendre les autres ordonnances.

J'allai de Toulouse à Paris, par Orléans, où je couchai. Encore, rue du Martroy, une petite marchande libraire, belle, spirituelle, laide au possible ; elle est parente du feu conseiller de Toulouse, conseiller au présidial, quand présidial y avait, et procureur-général de la ville, et procureur de la cour de la présidence des deux ordonnances civile et criminelle. Le père de cette demoiselle, infatué de cette illustration, mit tout son espoir en Jousset ; il en remplit sa boutique, son magasin, et, depuis le 14 juillet, il n'en a pas vendu un seul. Sa fille a passé plus de ses belles années sans se marier, sans se plaindre. Rentrant avec tant de résignation et de douceur, un homme riche l'a épousée sans dot.

C'est à Paris, c'est rue Saint-Jacques, rue des Mathurins, que, dans la boutique des libraires, le canon de la révolution a fait le plus de ravage. L'abolition du droit coutumier a failli briser la tête à un fort honnête homme qui voulait se pendre au lieu de ses magasins de Coutumiers in-folio.

Que de divorces n'ont pas causés les commentaires sur les coutumes ! Ceux qu'on a faits sur la seule coutume de Paris auraient abîmé la cathédrale. Un jeune effronté de libraire, qui avait épousé une demoiselle n'ayant d'autre fortune qu'un manuscrit de coutumes et de volumineux commentaires, répétait à tout instant l'officier public : il y aura toujours incompatibilité entre la coutume et une épouse sans dot.

Oh ! qui me dira les faillites, les malheurs, les douleurs

de dents qu'ont occasionnés les Recueils d'arrêts, aux du Palais, les Collections de jurisprudence, les les sur tutions, les Traités du droit d'aïnesse, les Trai- dro se laux, les Honneurs du patronage, les et les m stmes, l'Officialité, la Procédure en cour, Jurid on prévôtale, la Juridiction des hôtels-de- dicti des gardes des foires, la Juridiction des eaux et sa. idici des traites internes et foraines, la Juridic- et jurés, les Tribunaux des conservateurs des se l'uni b, et autres pareils ouvrages ! Mais ces livres rej e : Nous avons autrefois enrichi les libra- eurs tu les nouveaux livres, qui aujourd'hui les nt, qui ourd'hui dotent leurs filles, à leur tour feront r.

DÉCADE LVI. — LA DÉCADE DES CATARACTES.

Monsieur Souchet était greffier du juge bailli de la cité de Rodéz. On sait que peu d'années avant la révolution le vent froid d'une porte qui, à l'audience, où il ne pouvait changer de place, lui soufflait dans les oreilles, le rendit sourd, presque en même temps que le vent opposé d'une fenêtre qui lui soufflait dans les yeux le rendit aveugle ; le juge bailli, voyant qu'il ne connaissait plus les plaideurs, qu'il prenait Pierre pour Jean, Jean pour Pierre, qu'il n'entendait plus les jugements prononcés, qu'il faisait gagner le procès à qui le perdait, et perdre à qui le gagnait, pria tout doucement monsieur Souchet de céder sa place à un autre. Monsieur Souchet eut cette fois encore plus de peine à entendre le juge bailli. Enfin il fut forcé de l'entendre, enfin il l'entendit et il se retira tout irrité à son village, où il ne voulut que manger, dormir et ne plus voir personne, ni plus rien savoir de ce qui se passait dans le monde.

Cependant au bout de quelques années monsieur Souchet guérit de sa surdité ; mais les cataractes s'étant formées sur ses yeux, il devint entièrement aveugle. On lui amena un jour le chirurgien Maisonabe, dont la main légère, en moins de deux minutes, lui fit revoir ce monde. A l'instant monsieur Souchet veut partir pour la ville, aller reprendre sa place au bailliage. On ne peut le retenir ; il sort, il court, il arrive. Il ne trouve ni bailliage, ni bailli, ni greffe, ni greffier ; il voit l'auditoire changé en un ma-

gasin de chapeaux. Il n'en croit pas ses yeux. Je n'y vois rien, je n'y vois pas ! s'écrie-t-il, j'ai toujours les cataractes. Allez-moi chercher monsieur Maisonabe ! monsieur Maisonabe, dis-je. En même temps il prend le chemin de la rue Saint-Jacques, il entre dans l'ancienne cour du présidial et de là dans la salle d'audience, qu'il retrouve bien toujours la même, construite et décorée sur le modèle de la grand'chambre de Toulouse, spacieuse, et sans doute de toutes les grand'chambres. Ah ! s'écrie-t-il, plus fort que jamais, je n'y vois pas, je ne vois plus là-haut huit ou dix conseillers en simarre, en cheveux longs, et, et sur leurs longs bancs de bois, les avocats, les procureurs, les huissiers, en robe. Certes je n'y vois pas encore bien ! je ne vois pas ! j'ai les cataractes ! les cataractes ! Allez-moi chercher monsieur Maisonabe ! monsieur Maisonabe ! Ah ! braves gens, si je n'avais pas les cataractes, ne verrais-je pas du moins le grand crucifix devant lequel on prêtait le serment ! Ne verrais-je pas tout à côté la chapelle où entendent la messe les condamnés à mort, au milieu d'un bon peuple qui prie avec tant de ferveur pour que le jugement de la justice humaine satisfasse à la justice divine, et que le pauvre malheureux condamné monte de sa prison en ténement en paradis ? Ah ! mon Dieu ! répétait monsieur Souche, j'aurais bien fâché de ne pas avoir les cataractes et qu'il n'y eût plus de crucifix, plus de chapelle. A Toulouse ! à Toulouse ! s'écrie-t-il : les parlements sont si grands que je les verrai encore que j'aurai encore les cataractes. Je pars ! je pars ! Il se met en route, arrive à Toulouse, entre par la porte Montolivet, va descendre près l'enclos du château Narbonnais, et le lendemain matin il va quelques pas dans la grand'chambre ; il la trouve vide. Qu'il demande-t-il à ceux qui l'environnaient, quand donc commencera l'audience ? Peut-être, ajouta-t-il, a-t-elle commencé, mais je suis vieux, sans doute toujours aveugle, toujours avec mes cataractes, puisque je ne vois pas les avocats, les procureurs, les huissiers, et sur ces hauts sièges quatre-vingts ou cent bancs rouges fourrés. Mais, mon bon Monsieur, lui répondent plusieurs voix, certes vous ne pouvez les voir, il n'y a personne, absolument personne ; vous avez voulu qu'on vous conduise dans la salle, on vous a conduit ici, et on n'a pu vous conduire ailleurs. On me trompe, crie-t-il à tue-tête, on me trompe par pitié, j'ai toujours les cataractes ! les cataractes ! Ah ! monsieur Maisonabe, vous avez pris mon bel argent, et vous ne m'avez pas extrait les cataractes ! Monsieur Maisonabe ! vous ne valez pas mieux que les autres. Quoi ! criait-il, ces parlements, dans les rangs desquels les rois prenaient autrefois place et rendaient la justice ?

10 simples conseillers ; ces parlements qui votaient l'im-
 le consentement ou le refus d'enregistrement , qui se di-
 tuteurs des rois , les pères du peuple... Et ajoutez ,
 en même temps quelques habits noirs que le hasard
 s , ces parlements qui ont forcé le ministère Brienne
 généraux ; qui ont ouvert les portes de la
 e a la révolution ; qui , en refusant d'en enregistrer les dé-
 mt peut-être pu la faire rétrograder ; qui ensuite ,
 ee grandir , lui ont , par leurs chambres des vacations ,
 ntré les dents... Quoi ! reprenait alors à son tour et
 1 venue notre greffier , ces parlements ne seraient plus ! ils
 été c ie notre bailliage , par un prétendu décret légis-
 s au for , supprimés ! Je croirai cent fois plutôt
 j'ai encore actes.
 a l'ins été et pendant longues générations seront
 ires : on entoure avec bienveillance ce vieux fou ,
 .. nsieur le greffier du juge-bailli de la cité de
 , car c ll eur l'avait fait connaître , pourquoi ne
 vi -vous pas ire qu'on a supprimé les parlements ? On a
 la en des comptes ! On a bien supprimé la
 a uges ! it un autre d'un ton dolent. Et les cours des
 s de France ! et les élections ! et les chambres des gre-
 rs a et les cours domaniales ! disaient plusieurs autres
 voix. Et ancarte de la Loire ! et les traites foraines ! et les
 chanc ries ! et les basoches ! et les cours prévôtales ! et les
 cours au point d'honneur ! et les amirautés ! disaient d'autres
 voix. Et les bourses ! et les prud'hommes ! et les jurandes ! et les
 chambres de la marée ! et les chambres des maçons ! et la juri-
 diction du grand pannetier , du grand veneur , du grand louvetier ,
 des capitaineries des chasses , des eaux et forêts , des gruyers ,
 des sergents traversiers , des cours prévôtales , des maréchaus-
 sées , des juges conservateurs des privilèges des écoliers , et d'au-
 tres et de mille autres ! Monsieur Souchet , comment voulez-
 vous que la France parlante , écrivante , imprimante , puisse s'en-
 tendre pour vous tromper ? Il y avait autrefois un juge spécial
 pour chaque état , un juge spécial pour chaque profession , un
 juge spécial pour chaque métier ; tout cela n'est plus ! Tout !
 tout cela n'est plus ! tout ! a répété Monsieur Souchet , non d'une
 voix de greffier , mais d'une voix de juge , tout cela n'est plus !
 tout ! Eh bien ! on a été trop loin. Je crois aussi , a dit Armand ,
 qui nous faisait cette histoire , qu'on a été trop loin. Oui , a dit
 Gervais , on a été trop loin , et on reviendra. Au moment où je
 parle , a dit Robert , on revient.

DÉCADE LVII.—LA DÉCADE DES HOMMES H

Où croyez-vous qu'en une heure j'aie entendu dire les plus sottes, les plus grandes sottises? Voulez-vous C'est sur la terrasse des Feuillants ; véritablement c'est la bordure du jardin le plus fréquenté de Paris.

C'était un jour d'hiver qu'il faisait le plus beau soleil près du salon de Vénus, où des académiciens, qui dînaient, bien dînés, comme vous allez voir, étaient assis pour juger les choses qui leur sont le plus étrangères : la loi du Code civil, qui va être décrétée.

D'abord ils en examinent le titre : ils le trouvent bon et le prouvent. Mais ensuite, devenus de plus en plus hardis, désapprouvent la division en livre *des personnes*, en livre *des biens et des modifications de la propriété*, en livre *des différentes manières dont on acquiert la propriété*. Ils voient eux, cette division : livre premier, des Personnes ; livre second, des Biens : simplicité ! simplicité ! criaient-ils hardiment pas tout, ils disaient aussi que, d'après l'énoncé du premier et du titre du troisième livre, autre serait le bien et le bien est la propriété, tandis que, dans toutes les langues, la propriété est le bien et le bien est la propriété. Qui dit le bien dit la propriété ; qui dit la propriété dit le bien. Quels hommes si ce n'est pas admirer la rédaction des titres de ces trois livres, lesquels les plus célèbres jurisconsultes ont passé tant de

Ils poursuivirent encore plus hardiment, et, au lieu de se prosterner au genou devant le *titre préliminaire*, qu'ils appellent maintenant une déclaration des droits des lois considérées en elles-mêmes, ils en attaquent l'énoncé, et, à les entendre, le titre préliminaire n'était pas plus titre préliminaire que chapitre préliminaire.

Mais, ô comble de pédantisme ! ils sont ensuite assez fous pour se prendre au texte du chapitre premier, qui commence ainsi : « L'exercice des droits civils est indépendant de la qualité de citoyen. » Ils disent, ils crient, qu'un exercice des droits indépendant de la qualité n'est pas d'une belle et d'une bonne langue.

Ils ne se bornent pas là.

N'ont-ils pas l'audace d'avancer qu'au lieu de trouver

de la jouissance des droits civils les droits civils, on ne que dans les deux chapitres de leur privation ?

de ces académiciens, dont la voix était éclatante, comme une voix d'avocat, se plaça hardiment au milieu redressant de temps en temps sur les pieds, parla

mes confrères, Messieurs mes confrères, comme ça, un coureur qui broncherait, qui s'arrêterait à pierres, n'arriverait pas. Croyez-vous que dans ce code

vu aussi bien que vous des expressions ignobles, tel-
tout individu, les individus ? Mais il ne s'agit pas ici de littérature ; il s'agit du prix du bonheur public. Exa-

qu'à cet égard, et en faveur de cette grande loi, quel-
irrait dire sans être affublé d'une robe noire neuve, coiffé d'un bonnet rond de drap noir, moins la belle on-
oupe de soie dont la nouvelle mode du barreau a voulu

lez voir, vous dirait-il, combien dans ce code le légis-
distinctement aperçu les divers hommes et leurs divers

pose que les vingt-six, vingt-sept millions de Fran-
sur leur territoire, viennent devant moi. Je commence

leur inspirer le respect, et surtout la confiance, par
que le code est l'œuvre décennale des deux plus savants
Cambacérès de Montpellier, Merlin de Douai, et que
pparition il est devenu la volonté nationale. Ensuite je
ge. Dans le titre deux, des Actes de l'état civil, où de
gistres monumentaux portent, écrites en grosses let-
rois principales époques de la vie, la naissance, le ma-
mort ; dans ce titre, la volonté nationale est-elle expri-
ement, parfaitement ? — Nettement, parfaitement,
toutes les voix. — Et dans les titres trois, quatre, le
, l'Absence ? — Nettement, parfaitement.

à heure, continue l'académicien, je me transporte par
dans la salle d'une maison municipale de ville ; je ne
er ou de campagne : nous avons dans notre beau pays
is l'agréable, quelquefois l'utile ; nous manquons quel-
u nécessaire. Nous n'avons pas nos trente mille maisons
les de villages, nos trente mille centres de réunion
le, qui, chez les bonnes gens, rendraient la patrie sen-
sible. Je suis, à cette heure, dis-je, dans la salle d'une
municipale, et le code est ouvert devant moi au livre
titre du Mariage. Un jeune garçon, une jeune fille, aux
core adolescentes, se présentent. Jeune homme ! vous
core que dans la dix-huitième année, vous n'avez pas

meurent au croc, ainsi que toutes les nombreuses demoiselles de libraires, qui les vendaient.

En continuant à suivre cette longue rue, j'aperçus au bout d'une boutique une autre demoiselle, toute jeune, jolie, sonne, dont la figure en pleurs était brillamment éclairée par les rayons du soleil qui passaient à travers la vitre. Sa boutique était fraite de nombreuses rangées de petits livres, reliés en marbre de diverses couleurs. Oh ! me dis-je, cette demoiselle n'est pas pour une tout autre raison que l'autre. Je voulais m'en aller. J'entre. Ma belle demoiselle, dites-moi le titre et le prix de ces petits romans. — Monsieur, ce sont des ordonnances criminelles, qu'en mourant mon bon père m'a laissées pour moi. Il n'avait que cela ; jamais certes, sans une contre-révolution, qu'on dit impossible, je ne me marierai. Vous ne devez pas trouver l'air bien content ; je n'ai pas lieu de l'être. Je ne sais qu'à la voir elle ne pouvait que vendre ses livres, quels qu'ils fussent. Bon ! me répondit-elle, quand il s'agit de procéder, elle défie la demoiselle la plus jolie, la plus jeune, de vendre les ordonnances.

J'allai de Toulouse à Paris, par Orléans, où je couchai encore, rue du Martroy, une petite marchande libraire, belle, spirituelle, laide au possible ; elle est parente du feu conseiller Jousse, conseiller au présidial, quand présidial y avait, et procureur de la mort des deux ordonnances civile et criminelle. Le père de cette demoiselle, infatué de cette illustration, mit tout son espoir en Josses ; il en remplit sa boutique, son magasin, et, depuis le 14 juillet, il n'en a pas vendu un seul. Sa fille a passé plus de ses belles années sans se marier, sans se plaindre. Rentrant tant de résignation et de douceur, un homme riche l'a épousée sans dot.

C'est à Paris, c'est rue Saint-Jacques, rue des Mathurins, que, dans la boutique des libraires, le canon de la révolution a fait le plus de ravage. L'abolition du droit coutumier a failli briser la tête à un fort honnête homme qui voulait se pendre au lieu de ses magasins de Coutumiers in-folio.

Que de divorces n'ont pas causés les commentaires sur les coutumes ! Ceux qu'on a faits sur la seule coutume de Paris rempliraient la cathédrale. Un jeune effronté de libraire, qui avait épousé une demoiselle n'ayant d'autre fortune qu'un manuscrit plein de coutumes et de volumineux commentaires, répétait devant l'officier public : il y aura toujours incompatibilité entre moi et une épouse sans dot.

Oh ! qui me dira les faillites, les malheurs, les douleurs

ns de qu'ont occasionnés les Recueils d'arrêts, les Collections de jurisprudence, les Traité du droit d'aînesse, les Traité de la noblesse, les Honneurs du patronage, les Dîmes, l'Officialité, la Procédure en cour prévôtale, la Juridiction des hôtels-de-ville, la Juridiction des eaux et forêts, les tribunaux des conservateurs des forêts, et autres pareils ouvrages ! Mais ces livres ne répondent : nous avons autrefois enrichi les libraires ; les nouveaux livres, qui aujourd'hui les enrichissent, qui aujourd'hui dotent leurs filles, à leur tour feront

DÉCADE LVI. — LA DÉCADE DES CATARACTES.

Souchet était greffier du juge bailli de la cité de Ro-
 . . . sait que peu d'années avant la révolution le vent froid
 . . . porte qui, à l'audience, où il ne pouvait changer de place,
 . . . soufflait dans les oreilles, le rendit sourd, presque en même
 . . . temps que le vent opposé d'une fenêtre qui lui soufflait dans les
 . . . yeux le rendit aveugle ; le juge bailli, voyant qu'il ne connaissait
 . . . plus les plaideurs, qu'il prenait Pierre pour Jean, Jean pour
 . . . Pierre, qu'il n'entendait plus les jugements prononcés, qu'il fai-
 . . . lit gagner le procès à qui le perdait, et perdre à qui le gagnait,
 . . . alla tout doucement monsieur Souchet de céder sa place à un
 . . . autre. Monsieur Souchet eut cette fois encore plus de peine à
 . . . entendre le juge bailli. Enfin il fut forcé de l'entendre, enfin il
 . . . entendit et il se retira tout irrité à son village, où il ne voulut
 . . . ni manger, dormir et ne plus voir personne, ni plus rien savoir
 . . . de ce qui se passait dans le monde.

Cependant au bout de quelques années monsieur Souchet gué-
 . . . rit de sa surdité ; mais les cataractes s'étant formées sur ses yeux,
 . . . il devint entièrement aveugle. On lui amena un jour le chirurgien
 . . . de Maisonabe, dont la main légère, en moins de deux minutes,
 . . . lui fit revoir ce monde. A l'instant monsieur Souchet veut partir
 . . . pour la ville, aller reprendre sa place au bailliage. On ne peut
 . . . le retenir ; il sort, il court, il arrive. Il ne trouve ni bailliage, ni
 . . . bailli, ni greffe, ni greffier ; il voit l'auditoire changé en un ma-

asin de chapeaux. Il n'en croit pas ses yeux. Je n'y vois pas, je n'y vois pas ! s'écrie-t-il, j'ai toujours les cataractes. Allez-moi chercher monsieur Maisonabe ! monsieur Maisonabe ! voyez-moi. En même temps il prend le chemin de la rue Saint-Julien, entre dans l'ancienne cour du présidial et de là dans la salle d'audience, qu'il retrouve bien toujours la même, construite et décorée sur le modèle de la grand'chambre de Toulouse, de Paris, et sans doute de toutes les grand'chambres. Ah ! s'écrie-t-il plus fort que jamais, je n'y vois pas, je ne vois plus là-haut ! huit ou dix conseillers en simarre, en cheveux longs, et, en bas sur leurs longs bancs de bois, les avocats, les procureurs, les huissiers, en robe. Certes je n'y vois pas encore bien ! je n'y vois pas ! j'ai les cataractes ! les cataractes ! Allez-moi chercher monsieur Maisonabe ! monsieur Maisonabe ! Ah ! braves gens ! si j'avais pas les cataractes, ne verrais-je pas du moins le grand crucifix devant lequel on prêtait le serment ! Ne verrais-je pas tout à côté la chapelle où entendent la messe les condamnés à mort, au milieu d'un bon peuple qui prie avec tant de ferveur pour que le jugement de la justice humaine satisfasse à la justice divine, et que le pauvre malheureux condamné monte de la prison en paradis ? Ah ! mon Dieu ! répétait monsieur Souchet, j'étais bien fâché de ne pas avoir les cataractes et qu'il n'y eût plus de crucifix, plus de chapelle. A Toulouse ! à Toulouse ! s'écrie-t-il : les parlements sont si grands que je les verrai encore que j'aurai encore les cataractes. Je pars ! je pars ! Il part, met en route, arrive à Toulouse, entre par la porte Montolieu, va descendre près l'enclos du château Narbonnais, et le voilà quelques pas dans la grand'chambre ; il la trouve vide. Quand demande-t-il à ceux qui l'environnaient, quand donc commença l'audience ? Peut-être, ajouta-t-il, a-t-elle commencé ? Mais, vieux, sans doute toujours aveugle, toujours avec ses cataractes, puisque je ne vois pas les avocats, les procureurs, les huissiers, et sur ces hauts sièges quatre-vingts ou cent robes rouges fourrées. Mais, mon bon Monsieur, lui répondent plusieurs voix, certes vous ne pouvez les voir, il n'y a personne absolument personne ; vous avez voulu qu'on vous conduisit à l'audience, on vous a conduit ici, et on n'a pu vous conduire qu'ici. On me trompe, crie-t-il à tue-tête, on me trompe par pitié ; j'ai toujours les cataractes ! les cataractes ! Ah ! monsieur Maisonabe, vous avez pris mon bel argent, et vous ne m'avez pas extrait mes cataractes ! Monsieur Maisonabe ! vous ne valez pas mieux que les autres. Quoi ! criait-il, ces parlements, dans les rangs desquels les rois prenaient autrefois place et rendaient la justice

comme de simples conseillers ; ces parlements qui votaient l'impôt par le consentement ou le refus d'enregistrement, qui se disaient les tuteurs des rois, les pères du peuple... Et ajoutez, criaient en même temps quelques habits noirs que le hasard avait amenés, ces parlements qui ont forcé le ministère Brienne à convoquer les états généraux ; qui ont ouvert les portes de la France à la révolution ; qui, en refusant d'en enregistrer les décrets, auraient peut-être pu la faire rétrograder ; qui ensuite, l'ayant laissée grandir, lui ont, par leurs chambres des vacations, cinq fois montré les dents... Quoi ! reprenait alors à son tour et de plus belle notre greffier, ces parlements ne seraient plus ! ils auraient été comme notre bailliage, par un prétendu décret législatif, sans autre forme, supprimés ! Je croirai cent fois plutôt que j'ai encore les cataractes.

Les Toulousains ont été et pendant longues générations seront fort parlementaires : on entoure avec bienveillance ce vieux fou, la foule grossit. Monsieur le greffier du juge-bailli de la cité de Rodez, car son conducteur l'avait fait connaître, pourquoi ne voudriez-vous pas croire qu'on a supprimé les parlements ? On a bien supprimé la chambre des comptes ! On a bien supprimé la cour des aides ! disait un autre d'un ton dolent. Et les cours des trésoriers de France ! et les élections ! et les chambres des greniers à sel ! et les cours domaniales ! disaient plusieurs autres voix. Et la pancarte de la Loire ! et les traites foraines ! et les chancelleries ! et les basoches ! et les cours prévôtales ! et les cours du point d'honneur ! et les amirautés ! disaient d'autres voix. Et les bourses ! et les prud'hommes ! et les jurandes ! et les chambres de la marée ! et les chambres des maçons ! et la juridiction du grand pannetier, du grand veneur, du grand louvetier, des capitaineries des chasses, des eaux et forêts, des gruyers, des sergents traversiers, des cours prévôtales, des maréchaussées, des juges conservateurs des privilèges des écoliers, et d'autres et de mille autres ! Monsieur Souchet, comment voulez-vous que la France parlante, écrivante, imprimante, puisse s'entendre pour vous tromper ? Il y avait autrefois un juge spécial pour chaque état, un juge spécial pour chaque profession, un juge spécial pour chaque métier ; tout cela n'est plus ! Tout ! tout cela n'est plus ! tout ! a répété Monsieur Souchet, non d'une voix de greffier, mais d'une voix de juge, tout cela n'est plus ! tout ! Eh bien ! on a été trop loin. Je crois aussi, a dit Armand, qui nous faisait cette histoire, qu'on a été trop loin. Oui, a dit Gervais, on a été trop loin, et on reviendra. Au moment où je parle, a dit Robert, on revient.

DÉCADE LVII.—LA DÉCADE DES HOMMES HARDIS.

Où croyez-vous qu'en une heure j'aie entendu dire les sottises ; plus sottes, les plus grandes sottises ? Voulez-vous savoir où est sur la terrasse des Feuillants ; véritablement cette terrasse du jardin le plus fréquenté de Paris.

C'était un jour d'hiver qu'il faisait le plus beau soleil, et c'était près du salon de Vénus, où des académiciens, qui avaient dîné, bien dîné, comme vous allez voir, étaient assez hardis pour juger les choses qui leur sont le plus étrangères ; ils parlaient du Code civil, qui va être décrété.

D'abord ils en examinent le titre : ils le trouvent bon, ils l'approuvent. Mais ensuite, devenus de plus en plus hardis, ils en approuvent la division en livre *des personnes*, en livre *des biens et des modifications de la propriété*, en livre *des différentes manières dont on acquiert la propriété*. Ils voulaient, eux, cette division : livre premier, des Personnes ; livre deux, des Biens : simplicité ! simplicité ! criaient-ils hardiment. Ce n'est pas tout, ils disaient aussi que, d'après l'énoncé du titre du deuxième et du titre du troisième livre, autre serait le bien, autre serait la propriété, tandis que, dans toutes les langues, la propriété est le bien et le bien est la propriété. Qui dit le bien dit la propriété ; qui dit la propriété dit le bien. Quels hommes si hardis de ne pas admirer la rédaction des titres de ces trois livres, titres sur lesquels les plus célèbres jurisconsultes ont passé tant de nuits !

Ils poursuivirent encore plus hardiment, et, au lieu de fléchir le genou devant le *titre préliminaire*, qu'ils appellent assez justement une déclaration des droits des lois considérées en elles-mêmes, ils en attaquent l'énoncé, et, à les entendre, on ne peut pas plus titre préliminaire que chapitre préliminaire.

Mais, ô comble de pédantisme ! ils sont ensuite assez téméraires pour se prendre au texte du chapitre premier, qui commence ainsi : « L'exercice des droits civils est indépendant de la qualité de citoyen. » Ils disent, ils crient, qu'un exercice des droits indépendant de la qualité n'est pas d'une belle ou même d'une bonne langue.

Ils ne se bornent pas là.

N'ont-ils pas l'audace d'avancer qu'au lieu de trouver dans le

re de la jouissance des droits civils les droits civils, on ne
e que dans les deux chapitres de leur privation ?

Un autre de ces académiciens, dont la voix était éclatante,
, comme une voix d'avocat, se plaça hardiment au mi-
et, se redressant de temps en temps sur les pieds, parla
Citoyens mes confrères, Messieurs mes confrères, comme
plaira, un coureur qui broncherait, qui s'arrêterait à
pierres, n'arriverait pas. Croyez-vous que dans ce code
pas vu aussi bien que vous des expressions ignobles, tel-
: *idus*, *les individus* ? Mais il ne s'agit pas ici
p nature ; il s'agit du prix du bonheur public. Exa-
ce qu'a cet égard, et en faveur de cette grande loi, quel-
pourrait dire sans être affublé d'une robe noire neuve,
ure coiffé d'un bonnet rond de drap noir, moins la belle on-
houppes de soie dont la nouvelle mode du barreau a voulu

pas
V. allez voir, vous dirait-il, combien dans ce code le légis-
a distinctement aperçu les divers hommes et leurs divers
. Je suppose que les vingt-six, vingt-sept millions de Fran-
| éssur leur territoire, viennent devant moi. Je commence
ra par leur inspirer le respect, et surtout la confiance, par
dire que le code est l'œuvre décennale des deux plus savants
les, Cambacérès de Montpellier, Merlin de Douai, et que
son apparition il est devenu la volonté nationale. Ensuite je
in oge. Dans le titre deux, des Actes de l'état civil, où de
s registres monumentaux portent, écrites en grosses let-
trois principales époques de la vie, la naissance, le ma-
ge, la mort ; dans ce titre, la volonté nationale est-elle expri-
e nettement, parfaitement ? — Nettement, parfaitement,
ondent toutes les voix. — Et dans les titres trois, quatre, le
micile, l'Absence ? — Nettement, parfaitement.

A cette heure, continue l'académicien, je me transporte par
pensée dans la salle d'une maison municipale de ville ; je ne
s ajouter ou de campagne : nous avons dans notre beau pays
quelquefois l'agréable, quelquefois l'utile ; nous manquons quel-
fois du nécessaire. Nous n'avons pas nos trente mille maisons
municipales de villages, nos trente mille centres de réunion
munale, qui, chez les bonnes gens, rendraient la patrie sen-
le, visible. Je suis, à cette heure, dis-je, dans la salle d'une
ison municipale, et le code est ouvert devant moi au livre
mier, titre du Mariage. Un jeune garçon, une jeune fille, aux
es encore adolescentes, se présentent. Jeune homme ! vous
tes encore que dans la dix-huitième année, vous n'avez pas

dix-huit ans révolus ; et vous , jeune fille , patience un peu qu'à vos quinze ans. Mais , chut ! j'entends des violons , un homme de vingt-cinq ans , amenant une jeune fille de vingt parait ; je refuse de les marier. — Nous avons fait les publications ordonnées. — Où est le consentement de vos parents ! — Nos parents le refusent. — Où sont les actes notuels de demandes ? Enfin il se présente un beau garçon d'une jeune fille qui , après une longue énumération d'actes formaliés , terminées par le consentement que donnent l'et intelligible voix le jeune garçon et la jeune fille , sont d'unis en mariage. Votre code , me dit le jeune époux , portez ses flancs deux autres codes, celui du mariage, celui du divorce et ils sont comme Jacob et Esaü , ils se battent avant de se

Un goguenard s'approche de moi. Parbleu ! maître , je vous votre code bien plaisant au titre septième : « L'enfant né pendant le mariage a pour père le mari. » Les registres de l'autorité prouvent que je me suis embarqué le premier mai , je ne suis revenu que le premier mai suivant ; et quand , d'un côté , j'arrive au logis , j'y trouve un joli enfant qui y est du sien. Oh ! mon cher Monsieur, en ce cas , le joli enfant arrivé pour le compte de madame , article 312.

Le code excite parfois des acclamations : grand merci d'avoir rendu l'adoption , que nous ne connaissions guère depuis près de mille ans !

Mais bientôt il n'y a plus d'acclamations. De toute part postrophe : à droite on lui crie qu'il a brisé le plus grand de la police sociale , l'ancienne puissance paternelle ; à gauche on lui crie : Code , méchant code ! fixer la puissance paternelle c'est borner la puissance filiale ; trop donner à l'un , c'est ôter à l'autre : vous êtes un code romain, et non un code français. Et quant à nous , nous sommes les enfants , nous sommes la majorité. Je réponds , moi , pour le code. Oui , la majorité , la majorité composée de mineurs.

Je rêvai un de ces jours , ou une de ces nuits , que l'on conduisait un homme devant le juge ; il se retournait et criait : n'êtes qu'un conseil de voisins, vous n'êtes pas un conseil de famille ; eh bien ! malgré vous, je crierai que je veux vivre et mourir, verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour la patrie publique, une , indivisible et impérissable ! Il faut le faire dire ! le faire interdire ! criait-on , cela mérite l'interdiction. Voilà le code ! le code ! Il faut l'interdire ! Il me semble que je me retournai en disant : Attendez ! pas encore ! pas encore !

Lorsque le code a passé des personnes aux biens , il

plus sûr de ses volontés et de l'expression de ses volontés. peut cependant lui demander pourquoi il n'a pas divisé les en biens immeubles immobiliers, et en biens meubles mobiliers; pourquoi ensuite, après les avoir divisés en meubles et en immeubles, il ne commence point par les biens meubles, ce qui eût été plus clair.

On peut lui demander aussi pourquoi il n'a pas été effrayé de la grande division et divisibilité des fonds de terre; pourquoi il n'a pas été des anciennes substitutions romaines et coutumières, peut-être on pouvait utilement modifier.

J'ai dit que je croyais que cet académicien avait été avocat : plus il parlait, plus j'en étais convaincu. Il n'était pas grand, mais qu'il était grand par son infinie science ! Son accent n'était peut-être pas toujours pur ; mais que sa diction était pure ! Avec quel plaisir le public allait applaudir aux productions de son génie, en même temps qu'il le voyait avec admiration élever un monument qui, dans les siècles futurs, fera à tout jamais parler aux savants la langue des vieux siècles !

On doit être fort content, dit-il encore, du titre des successions : là surtout se voit cette transaction entre le droit écrit et le droit coutumier, qu'on voit d'ailleurs dans toutes les pages du code.

On doit être fort content aussi de la manière dont est rangée cette nombreuse et verbeuse famille des contrats.

Le code finit par le titre de l'expropriation forcée, suivi du titre de la prescription ; il me paraît qu'on n'y a pas cherché ou du moins qu'on n'y a pas trouvé la tonique. Cet académicien avocat devait aussi être musicien.

Il finit, lui, son allocution, par une apostrophe au code : Bel et grand œuvre, que je tiens entre mes doigts, lui dit-il, tu renfermes la science de toute une bibliothèque, tu la comprimes ; mais comme la poudre comprimée dans le tube de fer, cette science éclate, et toujours en rayons lumineux. Parlez pour vous ! parlez pour vous ! crièrent de toutes parts les académiciens, votre code n'est pas toujours clair ; aussi faut-il des commentaires qui changent souvent la loi. Vous avez donné votre jugement, écoutez le nôtre. Ce code pourrait être plus logiquement dessiné, c'est-à-dire mieux distribué ; il pourrait être plus clairement, c'est-à-dire plus grammaticalement écrit ; il pourrait alors servir de modèle à d'autres codes, à un code rural, à un code d'arts et manufactures, à un code commercial, à un code municipal, à un code administratif, militaire, maritime, politique, médical, et autres, et autres, dont la réunion formerait le

grand code national des lois spéciales ; chaque citoyen , con
chaque ancien moine , quand moines y avait , aurait touj
présente sa règle. Maudits académiciens , maudits soyez-vo
je vous trouve bien hardis de vouloir une réunion des co
des devoirs des divers états , qui ferait qu'on n'aurait plus be
ni de procureurs ni d'avoués. Je vous trouve encore plus ha
de vouloir des lois claires. Ah ! comment vivraient les avoc
Maudits académiciens ! En les entendant j'étais d'une fure
je suis encore d'une fureur ! Nous avons voulu regarder de
Robert ; il riait.

DÉCADE LVIII.

LA DÉCADE DES TROIS AUJOURD'HUI.

Aujourd'hui samedi le père Bussière , bon villageois
vend des étoffes toujours brunes , qui les vend toujours au
prix et qui les vend toujours à la même place , avait att
âne à l'anneau de fer destiné à cet usage et scellé à côté de
de ma maison ; il demeurerait exposé au vent nord-ouest , qu
pelle dans le pays le rouergas , parce qu'il vient du Rouer
s'abritait du mieux qu'il pouvait derrière sa monture , en
dant sans doute son compagnon de voyage. Il secouait s
veux blancs chargés de neige , et réchauffait avec son ha
pointe de ses doigts. Nous avons eu pitié de lui ; no
appelé , il est entré. Père Bussière , lui avons-nous dit ,
chez-vous , prenez une poignée de feu , désengourdisse
les mains. Il s'est réchauffé ; nous lui avons fait boire
verre de vin , ensuite un autre , ensuite un autre. Le pèr
sière a si bien désengourdi ses mains , surtout sa langue
nous apprit d'où il venait , où il allait , et qu'il nous a , l
mal gré , conté ses affaires.

Mes chers Messieurs , nous a-t-il dit , j'ai un champ au
tiens beaucoup. Mon riche voisin veut l'avoir ; il ne l'a
mais ; il m'a fait vingt procès , et nous plaidons encore.
la révolution , je ne pouvais guère bien me défendre ; m
puis je me défends bien. Il y a quelques années qu'il n
Allons trouver madame de Ganges , qui nous accommode
lons , lui répondis-je. On a bien raison de dire que cette

nt arbitre, en sait plus que tous les avocats. Après écoutés attentivement, elle nous fit d'abord des questions aux deux petites familles : car elle accommode souvent en faisant marier leurs enfants, et en faisant donner objet du procès. Quand nous lui eûmes répondu que nous n'avions que des filles, elle dit à mon voisin : vous avez tort de toutes les manières ; payez à 5 écus, et soyez sûr que vous ne lui paierez pas trop les dommages que vous avez faits à sa terre. Voyant mon voisin ne voulait pas y entendre, elle ajouta : Maurice, réstinez point ; si je ne puis vous accommoder, le juge réussira pas davantage. Vous comparattrez devant lui de conciliation ; vous lui donnerez les mêmes mauvaises qu'à moi, vous l'impatienterez ; sa longue canne à branche d'olivier en argent ; ses décorations, seront à son croc, mais ses deux poings ne le seront pas : il l'entra par amitié. Le lendemain il ne sera plus juge de paix, il sera premier juge : il vous condamnera, et en dernier lieu vous savez bien qu'en matière rurale il est souverain ; vous aurez de plus à essuyer les quolibets et les bonnes ou plaisanteries du greffier et de l'huissier, qui voudront aller en cour. Vous paierez les frais de l'assignation devant le juge de paix comme juge conciliateur, les frais du procès-verbal de conciliation, les frais de la réassignation devant le juge de paix, le juge, les frais du jugement, les frais de la signification, vous serez battu, bafoué, condamné, et vous ne serez pas Maurice consentit à me donner 4 écus, à condition que nous boirions le quart d'un écu au premier cabaret. J'y acquiesçâmes nos salutations à madame de Ganges, et nous nous en allâmes.

Quelques temps après, la mauvaise volonté revint à Maurice, et il se mit de nouveau à plaider. Tout ce que lui avait prédit madame de Ganges lui arriva devant la justice de paix, excepté ce qu'il put appeler au tribunal de district, parce qu'il ne put pas faire valoir son titre de propriété, et que son champ valait cent francs.

Un huissier vint m'assigner ; il n'avait ni sa canne noire, ni sa robe dorée. Il était vêtu d'une veste courte et d'une culotte courte. Enfin il était, comme on disait alors, en carmagnole. Je ne vis rien. On ne voyait sur les bancs ni avocats, ni procureurs. Les juges qui étaient sur le siège, au lieu du chapeau à panache, au lieu de la robe de soie et de la médaille d'argent, étaient à peu près comme l'huissier. Maurice fut interrogé par l'un

d'eux , qu'il appela monsieur le conseiller. Apprends juge , qu'aujourd'hui il n'y a plus de conseillers , que que n'a pas besoin de conseil ; apprends aussi que j'acheteur de chats à Langogne , que mes collègues sont tous aussi bons sans-culottes que moi , et cela était v ne valaient guère mieux les uns que les autres. Cepen gnai mon procès tout d'une voix. Nous avions plaide le jugement fut rendu en patois , mais il fut écrit que j'entends et que je parle assez bien , car j'ai entière novice aux frères des écoles chrétiennes.

Pendant quelque temps , Maurice me laissa tranqu la mauvaise volonté le reprit encore ; il appela. Vous les sept tribunaux d'appel ; nous en exclûmes chacun nous sommes devant le septième.

Aujourd'hui , car tous les jours sont aujourd'hui , soufflait , car ici il souffle souvent ; il neigeait , car ici vent. Je n'étais pas fort occupé , et il m'a pris envie d'esi , de bonne fortune , le père Bussière avait attaché porte de ma maison , et j'ai ordonné que , s'il était on lui proposât d'entrer et de venir se chauffer. On l'on lui a proposé d'entrer , et le voilà qui entre. On ché une chaise , et on lui a mis une bonne bouteille c table. Eh bien ! lui avons-nous dit , père Bussière , procès avec votre ami Maurice ? Ah ! Messieurs , notre est un continuel grand remue-ménage ; de même qu'y a quatre ou cinq ans , fait comme d'un coup de s le rideau sur cette ancienne montagne de bonnets car bes noires , de robes rouges , sur les présidiaux et s ments , elle a fait , il y a un an , tomber le rideau sur six cents tribunaux de district , et les a remplacés cent grands tribunaux civils de département. Nous p vant celui qui remplace le tribunal auquel nous av A celui-là , par exemple , il y eut une belle audience sections , ce jour-là , se trouvaient réunies ; j'y ce juges , tous habillés comme avant le temps de Robe : bancs des avocats et des procureurs étaient remplis fenseurs officieux. Celui que j'avais pris me défendi je perdis mon procès. Je ne voulus rien lui payer. I un ignorant , il me menaça de me faire assigner ; je qu'aujourd'hui la loi ne lui donnait plus aucune actio clients , et je lui tournai le dos.

Cependant le jugement qui venait d'être rendu me signifié. Maurice ne perdait pas le temps ; je ne le pe

on tour examiner le jugement rendu contre moi. Je m'adressai me dit : Les qualités , autrement dites , sont bien faites ; la question de fait , la question de bien , que mal posées , se trouvent cependant au-delà de la loi , ou les motifs du jugement , ne sont pas , mais vous êtes très nettement condamné. Votre voie que de recourir à la cour de cassation. — ? — A cent quarante lieues au plus. — Excusez l'avocat ; je ne vais que là où peut aller mon âne.

car encore une fois , le jour où nous sommes est d'hui , aujourd'hui qu'il soufflait encore ce vent si léger , le père Bussière , que nous avions oublié quatre ou cinq ans , est entré de lui-même , s'est assis , a demandé jovialement sa bouteille de vin et il la paierait en même monnaie que les autres. Alors , je ne puis vivre sans mon bien qui touche à Maurice , qui , lui , ne peut vivre sans procès. Il faut un autre , que nous avons plaidé non à un beau tribunal de département , mais à un petit tribunal ci-devant , où le président et les juges étaient en robe blanche , chapeau de prêtre , qui , en quelques jours et m'a donné gain de cause avec dépens.

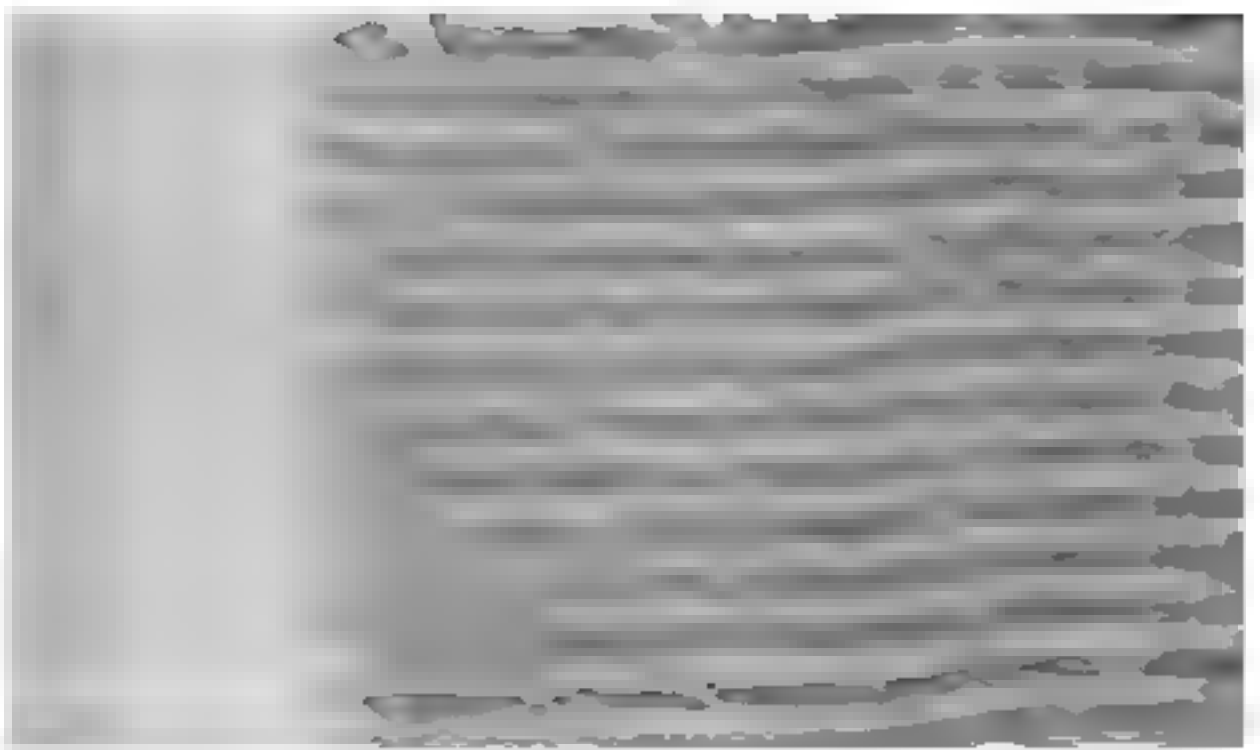
On appelle , et cette fois il nous faut aller devant les juges , pour qui on retaille les robes rouges du parlement pas mieux que d'être jugé par de beaux juges , crainte d'un quatrième coup de sifflet qui fera la quatrième fois , tomber le rideau sur les tribunaux , je selle , je bride mon âne , je monte dessus

et on nous demande qui a fait boire , fait chauffer le vin , qui nous a conté cette petite histoire en trois jours , Gervais.

DÉCADE LIX.

LA FÊTE DE L'ANCIEN FRATERNISANT.

Village de Salelles ; je suis l'aîné de deux grands frères , le commencement de la révolution , le plus jeune , fou de la révolution , les autres de la nouvelle égalité de succession et de



« Ils croyaient que si quelque chose pouvait faire l'autre, c'était la grand'messe. On sortit de l'église, on cassa jambes et bras : ils méritaient pis. Je n'avais pas mes camarades, j'avais pris la croix des morts, et il me conviendrait que je m'en aidai un peu trop. Nous étions traduits devant un jury d'accusation : vous en étiez le président. Ce colloque de soirée, a dit Germain chez moi à un repas de carnaval. Vous en étiez l'allocuteur, vous en étiez directeur, en qualité de magistrat civil du district ; il doit vous en souvenir, car, à votre place, vous parlatés avec beaucoup de violence contre l'aristocratie et le fanatisme ; mais, pendant la nuit, les jurés s'étant dit à l'oreille que ces trois soi-disant estropiés étaient venus contrefaire le chant, ils déclarèrent à l'unanimité qu'il n'y avait pas lieu à procès, et nous sortîmes, vous laissant avec un pied de nez. Le public applaudit, allongea encore.

« Ensuite, le serment nous chassa tous du latrin et de l'église, d'où diable vint un prêtre constitutionnel, qui nous exhiba dix poules noires. Une nuit, sa fenêtre s'ouvrit, on du marteau et d'autres ferrements percutifs ou me portait le procès-verbal. Le lendemain, on trouva égorgées toutes les poules envolées, et, quant au prêtre, il fut autre mal que celui de la peur, mais il en avait eu tant qu'il partit dès qu'il fut jour et depuis nous ne l'avons plus revu.

« Avant de quitter Salottes il avait fait tomber sur nous, car la gendarmerie vint me saisir. Les temps changent : les jurés admirent l'accusation, et je fus traduit en prison. Les jurés voulaient me condamner, en conformité de la loi, pour effraction de fenêtres à une maison habitée, pour port d'armes de fers, et, pour tentative de meurtre non exécuté. Des circonstances qui m'étaient étrangères, à la peine de mort. On ne trouva pas un témoin à charge : force fut aux jurés de déclarer le délit constant, de déclarer qu'il n'était pas que j'en fusse l'auteur, et force vous fut alors, vous, président, car vous étiez alors déjà président, de prononcer la peine. Vous me fîtes la petite semonce ordinaire, vous m'avez dit, en fort beaux termes, à une conduite et à des devoirs civiques.

« Perdu ; dès que Charrier éleva le drapeau blanc, nous fûmes relâchés par ses premiers soldats. Nous eûmes du pire. Je craignais d'être amené devant la haute cour nationale

droits, prenait partout la meilleure place et au restaurant son écuelle le plus grand comble de légumes ; il voulait se donner la préférence, en tout primer. Je l'avertis et ensuite moins doucement. Il me répondit mal ; j'eus deux soufflets, deux taloches, deux coups de pied, et je me porte. Mon frère, qui faisait le bon patriote, ne craignait mieux que de pouvoir aller se plaindre à la municipalité par l'appariteur devant la police municipale. Il dit qu'il avait bien le droit de me condamner à un jour la valeur de trois journées de travail et à trois jours mais qu'il n'en userait pas, puisque j'avais seulement irrité mon jeune frère. Il nous exhorta à mieux vivre et nous parla comme notre père. L'autorité municipale, autorité vraiment paternelle : il n'y a ni signification ni premier tribunal.

Il n'en fut pas ainsi aux autres. Un soir que la nuit obscure, je rentrais fort tranquillement, une housse voilée que j'entendis quelqu'un crier derrière moi le « Ça ira ? ça ira ! Comme cela pourra, répondis-je en continuant mon chemin. Alors les injures d'usage commencèrent : Aristocrate ! à la lanterne ! à la lanterne ! Je me retournai vers cet insolent et le frappai de ma housse sur les oreilles. Il fit semblant d'être mort, se laissa tomber sur le pavé. Je continuai encore mon chemin, et j'avais déjà rencontré nocturne lorsque, peu de jours après, j'allai devant la police correctionnelle. Si je ne me trompe pas, elle était composée du juge de paix et de ses deux assesseurs. Elle n'était pas, comme aujourd'hui, un juge du tribunal d'un manteau noir, portant sur la poitrine un faisceau. Nul apparat, nulle solennité. Le juge m'accueillit avec équité ma défense et prononça son jugement : déclaré innocent des blessures qui auraient occasionné l'arrêt de travail pendant quinze jours, attendu que je n'avais que la grosseur du petit doigt ; mais, comme un bon prunelier, les dépens demeuraient compensés : n'en coûtait à environ quatorze francs.

Vers ce temps-là, je fus nommé second chanoine, autrement chante-à-gauche. Un matin, jour où je ne faisais mal à personne, car je chantais quelques mauvais sujets du Monestier vinrent dans le chœur, est au dehors de l'église, imiter ma voix et me contredire. Les gens du Monestier ne sont pas plus irréligieux qu'avant mais avant la révolution ils payaient au collège de R

la rente, et ils croyaient que si quelque chose pouvait faire venir l'une et l'autre, c'était la grand'messe. On sortit de l'église, on leur cassa jambes et bras : ils méritaient pis. Je n'avais pas abandonné mes camarades, j'avais pris la croix des morts, et maintenant je conviendrai que je m'en aidai un peu trop. Nous fûmes arrêtés, traduits devant un jury d'accusation : vous en étiez, monsieur le président. Ce colloque de soirée, a dit Germain, avait lieu chez moi à un repas de carnaval. Vous en étiez, nous l'interlocuteur, vous en étiez directeur, en qualité de juge du tribunal civil du district ; il doit vous en souvenir, car, pour faire honneur à votre place, vous parlâtes avec beaucoup de véhémence contre l'aristocratie et le fanatisme ; mais, pendant votre harangue, les jurés s'étant dit à l'oreille que ces trois estropiés ou soi-disant estropiés étaient venus contrefaire le chant de l'épître, déclarèrent à l'unanimité qu'il n'y avait pas lieu à accusation, et nous sortîmes, vous laissant avec un pied de nez qui, lorsque le public applaudit, allongea encore.

Bientôt après, le serment nous chassa tous du lutrin et de l'église. Je ne sais d'ou diable vint un prêtre constitutionnel, qui porta au presbytère dix poules noires. Une nuit, sa fenêtre s'ouvrit au moyen du marteau et d'autres ferrements percussifs ou lacrisifs, comme portait le procès-verbal. Le lendemain, on trouva le chat étranglé, toutes les poules envolées, et, quant au prêtre, il n'avait eu d'autre mal que celui de la peur, mais il en avait eu une si grande qu'il partit dès qu'il fut jour et depuis nous ne l'avons plus revu.

Sans doute qu'avant de quitter Salcettes il avait fait tomber sur moi les soupçons, car la gendarmerie vint me saisir. Les temps étaient changés : les jurés admirent l'accusation, et je fus traduit en jugement. Les jurés voulaient me condamner, en conformité du Code pénal, pour effraction de fenêtres à une maison habitée, à douze ans de fers, et, pour tentative de meurtre non exécuté par des circonstances qui m'étaient étrangères, à la peine de mort. Il ne se trouva pas un témoin à charge : force fut aux jurés, qui déclarèrent le délit constant, de déclarer qu'il n'était pas constant que j'en fusse l'auteur, et force vous fut alors, monsieur le président, car vous étiez alors déjà président, de m'acquitter. Vous me fîtes la petite semonce ordinaire, vous m'exhortâtes, en fort beaux termes, à une conduite et à des opinions plus civiques.

Paroles perdues ; dès que Charrier éleva le drapeau blanc, je fus un de ses premiers soldats. Nous eûmes du pire. Je craignais d'être arrêté, d'être amené devant la haute cour nationale

comme prévenu de trahison envers l'état ; mais je vis qu'on fusillait ou qu'on décapitait sur les lieux la canaille ; les hauts jurés ne siégeaient que pour la belle Corday, général Custine.

Je fis comme bien d'autres, je m'enfuis à l'armée, mais je n'eus pas le temps d'apprendre l'exercice. J'entrai dans les fournitures et courus victorieusement, la plume à la main, la Hollande, et l'Allemagne.

Quelle diversité d'opinions, d'habitudes, de mœurs, de lois !

Autant que mes occupations me le permirent, je m'appliquai à connaître les lois, surtout les lois criminelles : vous en ferez la raison, monsieur le président. Je les comparerai avec les nôtres, vous en sentez encore la raison. Voulez-vous savoir à cet égard mon avis ? le voici.

Nos cinq degrés de justice criminelle, par lesquels on est passé, sont assez bien coordonnés. — Notre nouvelle procédure est assez lestée. — Notre jury d'accusation est bon. — Notre jury de jugement fort bon. — Notre mode d'appeler les jurés est détestable.

Les Codes de police municipale, de police correctionnelle, on les passe sans les examiner.

Je viens au Code criminel.

Il aurait dû commencer par les délits ; il commence par les peines. Mais, et c'est l'essentiel, il est en général assez raisonnable, assez doux et même assez approprié à nos mœurs.

La décapitation opérée par la machine appelée d'abord perron, ensuite la Guillotine, du chirurgien Louis et du médecin Guillotin, qui successivement la proposèrent, me paraît préférable à tous nos anciens supplices. Il devrait y avoir cependant une diversité : la potence pour les empoisonneurs et la guillotine pour les parricides.

Je ne suis pas de l'avis du Code quant à la peine de la détention au secret, elle me paraît plus forte que celle des travaux forcés.

La grande, la très grande, la plus grande des améliorations à la justice criminelle est la publicité de la procédure et du jugement ; mais souvent elle est presque illusoire à cause de la médiocrité des salles d'audience, en province trop petites, et à Paris encore plus petites. A Paris, au lieu des temples de la justice, vous diriez de plusieurs petits salons pratiqués dans le magnifique palais du parlement. La chaleur des poêles y est insupportable, et, dans cet air échauffé, respiré, usé, les magis-

aux regards du public, ont de la peine à cacher leurs vices et leur malaise.

Sur le président, continua le convive en s'adressant toujours au président du tribunal criminel, voulez-vous bien que je vous raconte mon histoire? je ne serai pas long.

Après près de six ans la république dans la régie des habillements, je me suis enfin retiré. Je n'ai gagné que trois cent livres; ce n'est pas trop pour moi qui sais l'arithmétique à l'écrit. Il y en a qui en savent moins et qui ont gagné da-

vant dit le président? a demandé Robert. Le président ne lui a répondu Gervais; et même il ne dit rien non plus, le convive invita toute la compagnie, sans exception, à venir le dimanche suivant son vin de Calabre qu'il avait ramassé dans les lieux, ce qui ne laissait pas de doute que le président acceptait l'invitation, qu'il aimait le vin de Calabre et qu'il y allait sa part.

LXI. — LA DÉCADE DU GRAND JUGEMENT.

Un jour, à mesure que le ciel se couvrait de nuages, que le soleil se voilait, on voyait les yeux de monsieur Morel s'allumer et s'agiter, pour ainsi dire, s'illuminer. Une vive pensée agissait dans son âme; enfin, sa bouche a éclaté par ces mots : La justice est profondément écrite en notre conscience ses éternels principes; comment se fait-il qu'à l'époque la plus tragique de l'histoire de la royauté, les juges de Louis XVI n'y aient

**IL A ÉTÉ DÉCLARÉ INVIOLENT SANS CONDITIONS ;
PEUT ÊTRE JUGE ET PARTIE ?**

Comment se fait-il que Louis XVI ait été décapité sur la place de la guillotine ? Cette place demeurerait à jamais tachée, si la bonne, noble nation française n'était autre que la frénétique ou le moi d'une représentation nationale qui, du même coup, elle frappa le roi, frappa de stupeur et de douleur la nation.

DÉCADE LXI.

LA DÉCADE DE L'APOTRE SAINT PAUL.

Nous appelons dans le monde mon cousin, monsieur Paul pâtre saint-Paul, parce qu'il lui arrive assez souvent, dans l'conversation, de prendre le ton d'un prédicateur, de prêcher au lieu de parler. Il a prêché encore aujourd'hui; était-ce sur la vertu, la vertu? Oh! non, c'est en parlant de l'ancienne marée aussée. Vous avez voulu rehausser, par un plus beau nom, le clat du plus nécessaire des corps de troupes, a-t-il dit en s'adressant fictivement et oratoirement aux législateurs: je trouve la bien, je le trouve très bien! Mais vous lui avez donné le simple nom de gendarmerie. Faute! grande faute: il fallait l'appeler gendarmerie de la sûreté publique. Je comprends que les chevaliers habillés d'une veste et d'une culotte chamois, d'un habit bleu, chapeau galonné d'argent, armés de deux pistolets, d'un long sabre à poignée de laiton, d'un mousqueton à balonnette, s'appellent gendarmes de la sûreté publique; mais je ne comprends pas qu'ils s'appellent tout simplement gendarmes comme les Duguesclin, les Clisson, les Bayard, gentilshomme en cottes d'armes timbrées, blasonnées, connues dans tous les tournois de la noblesse. Ah! voyez quel nom si honorable et respectable, vous laissez! Je le répète: faute, faute, grande faute!

On ne peut que louer votre nouvelle cavalerie, votre nouvelle infanterie de gendarmes. En outre, vous les considérez comme faisant partie de l'armée, on ne peut encore que vous louer mais il ne fallait pas vous arrêter là: il fallait en faire une division de l'armée active, composée de toutes les armes, excepté de celles de l'artillerie et du génie, division qui aurait servi sans augmentation de solde, sans autre distinction que celle de division de la gendarmerie, division d'où vous auriez continuellement tiré des gendarmes fantassins, des gendarmes grenadiers, des gendarmes chasseurs, des gendarmes voltigeurs, des gendarmes cuirassiers, des gendarmes dragons, des gendarmes hussards, dont, suivant les diverses localités de la France, vous auriez établi des brigades: faute! faute! très grande faute!

Pour savoir si vous avez bien fait d'éteindre cette terrible justice prévôtale qui ne cessait de gronder sur la tête des malfaiteurs, qui nettoyait si bien les grands chemins, je veux cent ans ; je veux au moins cent ans.

Vous avez voulu faire échapper le voleur quand vous avez vu que le gendarme achetât son cheval, qu'il ménagera, qu'il trait de ménager s'il ne lui appartenait pas.

En 1778, les gendarmes étaient au nombre de trois mille ; en 1791, au nombre de sept mille ; aujourd'hui, en 1800, ils sont au nombre de douze mille. — En 1778, ils avaient 1 franc par an.

En 1791, ils avaient 1 franc 40 centimes. Aujourd'hui ils ont encore la même solde.

En un siècle, suivant le plus exact relevé des registres, les gendarmes ont purgé la France d'un million de malfaiteurs, de scélérats.

Repondez ; repondez, je vous prie ; sont-ils trop, sont-ils assez payés ?

DÉCADE LXII.

LA DÉCADE DES QUATRE TAILLEURS.

Un peintre peignait, sur le tableau d'une de nos paroisses, Bethléem. Comment étaient les maisons de cette ville pastorale ? demanda le peintre. Sans aucun doute, comme celles de Naves, répondit le curé. Véritablement, en venant de Saint-Geniez, ici, à la dômerie d'Aubrac, on voit, sur la droite, Naves, village tout de pauvres maisons ou plutôt de pauvres étables couvertes de genêt, de glui, de mottes de terre, où logent les hommes dans les espaces que leur laissent les vaches, les chèvres et les brebis.

Eh bien ! de ce village sortirent, il y a quelque dix, quinze ou vingt ans, quatre adolescents, quatre frères, quatre tailleurs, qui ont, dit-on, gagné, à la révolution, cinq ou six cent mille francs. Ils sont revenus dans le pays pour revoir ou pour vendre leur nid originaire, et ce soir nous les avons rencontrés qui visitaient les restes de la dômerie. Ils ont plutôt reconnu Gervais, que Gervais les a reconnus. Ah ! Monsieur Gervais, se sont-ils écriés, vous avez donc oublié les petits Grégoire ? Non, certes,

ir a répondu Gervais , mais à mon compte vous devriez avoir arante , quarante-cinq ans , et vous n'en paraissez que vingtatre , trente. Après quelques autres compliments , nous les ons amenés à mon salon , l'ancienne salle des hôtes du cou-nt , où , comme vous vous y attendez , ils nous ont fait , en adressant à Gervais , l'histoire de leur fortune.

Il y avait autrefois , a dit le plus jeune , quelque chose de plus dicule que le soldat milicien ; c'était le soldat de la garde bour-oise ; je n'entends point parler des gardes bourgeoises de Lyon, de Lille , de Strasbourg , de Metz , de Marseille , ou d'autres andes ou militaires villes , encore moins des belles compagnies s chevaliers de l'arc , de l'arquebuse , de l'arbalète , dont les bits éclataient de pourpre et d'or ; j'entends seulement parler e la garde bourgeoise de presque toutes les autres villes , qui avaient que des fusils rouillés , des tambours démontés , des apeaux couverts de poussière ; mais la magique révolution appa cette risible troupe de sa toute-puissante baguette et la angea en bataillons verts , rouges , blancs , gris , surtout bleus ; la garde nationale aussitôt offrit une guerrière ligne de quatre illions de baïonnettes , de fusils , de piques ou de faux. Vous omprenez qu'en ce temps mes frères et moi cûmes bien à cou-er , bien à coudre , car aussitôt toute la France bourgeoise vou-t être toute militaire et toute habillée à la fois.

Mes frères et moi , ne nous étions jamais séparés ; nous nous parâmes alors , et nous établîmes , dans quatre différentes andes villes , quatre différents grands dépôts d'habillements. uand nous nous réunissions , nous faisions d'abord nos comptes , ensuite nous nous communiquions nos réflexions , nos juge-ents , presque toujours les mêmes , et notre amitié fraternelle , nos liens en étaient resserrés.

Chacun de notre côté , nous nous étions aperçus que les ommes ne sautent pas de plain-pied de leurs anciennes habi-des à de nouvelles habitudes. En beaucoup de lieux où l'on ait honoré les hommes en charge , les anciens noms , les an-ennes familles , les anciens grades , on les honorait encore. insi , presque partout , les gardes nationales nommèrent offi-ers d'abord leur magistrats , ensuite les chevaliers de Saint-ouis , les nobles , les anciens officiers de troupes.

Je remarquai aussi de mon côté , et ils remarquèrent aussi du ur , que dans les commencements de la formation des gardes ationales chacun cherchait à se parer des mots de noble , de yal , sur les contrôles nominatifs ; et depuis nous avons été , us les quatre , également surpris que les députés ou consti-

ou l , ou ventionnels, ou autres, n'aient pas
 , vi solémiques, cherché à s'en préva-
 en injurier. / a peu d'années, vous, garde natio-
 s ontroles de votre ville ou de votre village
 , s , chevalier, vi-bailli, vivant noblement,
 on genuinomme, conseiller à la cour des aides,
 n e du roi, gendarme du roi, danseur du roi, notaire
 royal.

mai a je devrais dire nous remarquâmes aussi,
 ees religieuses s'empreignaient dans la pre-
 rm on nouvelles milices. Et d'abord, grand, très
 e de a x étaient chargés de croix, de saintes
 , de ; celui d'un des districts de la banlieue de Pa-
 | ture une crosse, une épée et un louchet. J'ai
 ons divisés en première, seconde, troisième con-
 J vu un conseil militaire présidé par un curé ; j'ai vu
 s p e tous les corps il y avait un aumônier qui disait
 nt chaque dimanche la messe de la garde nationale.
 de la garde nationale de la ville de Figeac, chanoine
 re, du nom de Lascaris, se disant dans le monde des-
 i empereurs d'Orient, se disait en outre, dans le con-
 lescendre des princes de Vintimille.

ant mes observations et celles de mes frères, tous les
 à cause de nos fournitures, si intéressés à bien étudier
 de la nouvelle garde nationale, les anciennes idées mo-
 ues se montraient de même. J'ai vu aussi d'autres batail-
 visés en compagnie du roi, compagnie de la reine, du
 i, de Monsieur, de monseigneur le comte d'Artois, de
 gneur le duc d'Orléans, de Necker ; ce nom revenait en
 tes villes. Presque tous les drapeaux étaient d'ailleurs
 isés ; presque tous, pour ainsi dire, criaient vive le roi !
 ive notre bon roi !

frère puîné, mon frère aîné surtout avait encore remar-
 npire de l'habitude. Dans plusieurs villes il y avait des
 ies du faubourg d'en haut, des compagnies du faubourg
 de la grande place, de la petite place, de la fontaine.
 ut des villes où les commandants de la garde nationale
 de droit toujours les maires, les premiers échevins ; les
 is ne purent d'abord jamais les atteindre. Il en était, je
 le même des anciens chefs de milice bourgeoise, appelés
 bles. Certaines villes avaient toujours leurs anciens ser-
 'affaires : ici, le nom de la vieille garde était rappelé ; là,
 e nom de la bourgeoisie ; plus loin, c'était celui d'homme

XVIII^e SIÈCLE.

nes ; plus loin encore , il y avait des compagnies toutes de
es hommes non mariés ; plus loin , des compagnies de pro-
taires. On se doute qu'il y avait beaucoup de compagnies dis-
rées par corps de métiers.

otre frère aîné avait aussi noté bien des choses plaisantes
les élections , qui , à cause des beaux uniformes à faire , in-
aient tant notre état.

uivant lui , chaque chef de métier ou chaque homme influent
les hommes de son métier pouvait donner ou se donner des
illettes. Il citait certains faubourgs de Paris ; il n'y avait que
officiers tabletiers , ferblantiers , chaudronniers , poêliers ,
eurs. Dans les gros villages des environs de Paris , il n'y
it de capitaines , ni de lieutenants , que des blanchisseurs ,
des maratchers , que des vigneron.

Dans les campagnes il n'y avait de commandants que des no-
es , que des seigneurs ; ceux-ci , le lendemain de leur élec-
ion , voulaient tous , à leurs frais , faire habiller leurs anciens
sans ; mais lorsqu'ils s'adressaient à nous , il n'y avait pas de
dit ; car , lorsque les seigneurs étaient seigneurs , ils ne payaient
rien . Imaginez ce qui pouvait en être quand il ne leur restait
que les carcasses de leurs châteaux et de leurs tours.

Mon frère puîné nous disait une chose fort singulière , c'est
que souvent un officier général , un maréchal de France , était
un simple commandant de la garde bourgeoise d'un village ; et,
qui était plus plaisant , c'est que , par prudence , il était obligé
d'accepter ; et , ce qui était plus plaisant encore , c'est qu'il était
obligé de cacher ses riches épauettes étoilées sous les petites
épaulettes d'officier de village. Les princes n'en étaient pas dis-
cussés. Monseigneur le duc de Penthièvre , grand-amiral de
France , ne fut-il pas commandant honoraire du village de Cha-
lons ? Que de personnes haut titrées , de hauts dignitaires , je
pourrais encore citer !

Dieu nous pardonne cette maligne observation , que nous fîmes
parément tous les quatre , et que nous ne manquâmes pas de
vous communiquer. Lorsque nous mettions un conseiller au par-
lement , un fermier général , que dis-je ? un simple contrôleur
général , un greffier des hypothèques , lorsque nous les mettions
bleu de la garde nationale , il semblait que nous les mettions
dans la bière , la même pour tous ; ils ne pouvaient s'accoutumer
à voir sortir leur tête du même , absolument même habit que ce-
lui de leur cordonnier , de leur perruquier , de leur menuisier , de
leur maçon ; mais patience , vint l'année de la terreur , où ils se
rugièrent tous dans l'habit dont ils avaient eu honte.

Antérieurement à l'année de la terreur, étaient venues les lois sur l'organisation de la garde nationale en bataillons, en compagnies de cinquante hommes, une dans toute la France; sur leur uniforme bleu, revers blancs, parements et collet rouges, un dans toute la France; sur la matière, la forme des boutons en cuivre jaune, portant écrits dans une couronne, la nation, la loi, le roi, une aussi dans toute la France; sur leurs rassemblements, leurs réunions, leurs exercices d'une manière une, toujours une, dans toute la France; sur leur cavalerie, leur artillerie, d'une manière toujours une dans toute la France.

Bientôt la guerre grandissant eut besoin de la jeune fleur de la garde nationale de dix-huit à vingt-cinq ans. La Convention, par son décret du 23 août 1793, relatif à la première réquisition, a lui donna.

Et maintenant, lorsque la guerre n'a pas assez des bataillons de la conscription, les corps législatifs lui donnent des bataillons de la garde nationale, sans retard et sans marchander. Qu'en résulte-t-il? qu'en résultera-t-il? Les états ennemis auront aussi une garde nationale, ils la mobiliseront aussi, et, dans leur colère, enflammée par les provocations déclamatoires et par les journaux, les peuples se battront jusqu'au dernier homme.

Ah! qu'alors la terre, imbibée de sang, pèse sur l'âme des orateurs et des tribuns!

DÉCADE LXIII.

LA DÉCADE DES CORPS CONSTITUÉS DE L'AN II

Le maître de la maison où demeurait Robert est devenu son grand ami. Ce matin nous déjeunions tous chez lui. Il est bon hôte et a cherché à nous faire chère de toute manière. Il nous a parlé de choses et autres, surtout de Paris. Quand on y est nouvellement arrivé, nous a-t-il dit, un des nombreux objets qui vous frappent d'abord, ce sont de grands tas de livres confusément amoncelés sur le pavé, auprès desquels le marchand crie à tue-tête : A quatre sous! à quatre sous! En général vous n'y trouvez guère que des bouquins du dernier siècle, les Poésies de Sarrasin, les Poésies de Saint-Amand, les Poésies de Scarron, les Lettres de Balzac, les Lettres de Voiture, les Œuvres

saint-Evremond , de Péliſſon , du père Bouhours , du père strier , la Géographie du père Buffier , la Philosophie de artes , la Physique de Rohault , les Mathématiques d'Ozannes les Opéras de Quinault , et sur le jansénisme , la constitution la bulle *Unigenitus* , des volumes par milliers. Vous y trouvez aussi quelquefois des manuscrits , mais des manuscrits ou de théologie , ou de vieille philosophie , ou de physique latine ou de compilations chronologiques , ou d'anciennes chansons.

Un jour , cependant , j'en trouvai un fraîchement écrit ; je n'étais sans trop savoir ce que c'était , seulement à cause de la variété des divers genres d'écriture de la même main. Véritablement , quand je l'eus examiné chez moi , je reconnus qu'il avait été par un employé d'administration , dans le temps où les commis de boutique et les clercs de procureur étaient auteurs. Quelqu'un qui m'entend a désiré que je vous le fuisse : ce que j'ai fait , à ses périls , risques et fortune.

FORMULAIRE DE L'AN DEUX.

RÉFACE. — Lecteur sans-culotte ! voici un petit livre qui portera le dernier coup à l'aristocratie la plus dangereuse , l'aristocratie des lumières. Par le moyen du formulaire que je viens de publier , les citoyens les plus ignorants , c'est-à-dire les meilleurs , auront autant que les plus habiles , et pourront hardiment se charger des plus hautes fonctions. Ils n'auront qu'à lire et à transcrire.

veux-tu maintenant savoir comment cet ouvrage a été fait ? Je te le dire : je ne l'ai pas composé , comme messieurs les auteurs , à l'aide des grandes bibliothèques ; comme messieurs les philosophes , je ne l'ai pas rêvé à l'ombre des bois : j'en ai extrait les matériaux des archives des autorités constituées les plus républicaines et les plus énergiques , afin qu'il pût servir de modèle aux autres pour le fond que pour la forme.

LEÇONS. — *Assemblées primaires.* Aujourd'hui , on a tenu le floréal de l'an II de la République une , indivisible et inaliénable , les citoyens de la section de l'Est de la commune de Commune-Libre , dûment convoqués , se sont assemblés dans la ci-devant église des ci-devant cordeliers , sous la présidence de Barthélemy Courtois , ci-devant carillonneur de la ci-devant paroisse de Saint-Eutrope , le plus ancien d'âge.

Le bureau provisoire ainsi formé , un membre de l'assemblée a demandé que le citoyen Brissac fût exclu du nombre des votants , comme noble. Sur quoi le citoyen Brissac a vivement réclamé , et

vé par les témoignages des citoyens Martin, cordon-
 et, perruquier; Leblond, couvreur, que, bien que
 re, Raymond Brissac, eût induit le public en erreur,
 n'avait jamais eu rien de commun avec celle de Brissac,
 de France; que son père était simple propriétaire,
 -père marchand, son arrière grand'-père tisserand, et
 allait se perdre dans une ligne non interrompue
 ers et de francs sans-culottes. Il a été admis à voter.
 un ayant été ensuite ouvert, et le dépouillement en
 fait, la pluralité absolue des suffrages a été acquise
 résidence au citoyen Lachaise aîné, et pour les fonc-
 rutateurs, aux citoyens Carpe Gautier et Ignace Bru-

uoil il a été procédé à la nomination des électeurs. Pour
 ur de scrutin, les citoyens Lachaise aîné, Ignace Bru-
 de Gautier, ayant obtenu la moitié des voix plus une,
 clamés électeurs de la section de l'Est de la commune
 ne-Libre....

LÉE PRIMAIRE. — Scissionnaires. Aujourd'hui...,
 e primaire de..., réunie à la ci-devant manufacture
 ns de Saint-Joseph, déclare que les membres ici pré-
 sés avoir été injuriés et menacés par les modérés de
 tenue à la ci-devant église des ci-devant carmélites,
 igés de sortir du lieu où le royalisme et la contre-ré-
 oufflaient de toutes parts; et attendu que c'est moins
 rité du nombre que de la majorité des patriotes que
 ion a voulu parler, ils se sont constitués en assemblée

LÉES ÉLECTORALES. — Même forme que pour les
 es assemblées primaires.

E D'UNE ASSEMBLÉE ÉLECTORALE A LA CONVEN-
 Représentants, lorsqu'au jour du 14 juillet, le ca-
 sonné les premières heures de la liberté, la Bastille
 e, les bons citoyens virent bien que le peuple n'en
 it pas là. Peu de temps après, les dîmes et les moines
 imés, les biens de l'église vendus, la noblesse est
 anciennes impositions, les anciennes administrations,
 es magistratures, les anciennes charges, les ancien-
 es, prennent fin: de nouvelles institutions les rempla-
 sociétés populaires s'établissent; la royauté est réorga-
 a constitution de 1791 décrétée. Les bons citoyens
 que le peuple n'en demeurerait pas là. Les destinées
 e amènent le 16 août: le trône tombe, se brise, le

XVIII^e SIÈCLE.

en disperse au loin la poussière. Les rentes féodales sont abolies, les terres affranchies, la Convention est appelée, la république décrétée, et Louis-le-dernier condamné. Les bons citoyens virent bien que le peuple n'en demeurerait pas là. Le fédéralisme se lève, le fédéralisme est anéanti, la Convention est abolie et la constitution de 1793 proclamée. Les bons citoyens virent bien que le peuple n'en demeurerait pas là. De tout côté les prêtres, les prêtres, les ennemis de la république, les suspects, les suspects, les comités révolutionnaires installés, et du haut de la Montagne descend avec rapidité le char de la révolution, dont les roues de fer écrasent et broient les derniers décombres de la monarchie.

Maintenant, représentants, les bons citoyens voient bien encore que le peuple dont vous êtes l'organe n'en demeurera pas là.

Par votre loi du 14 frimaire, vous venez de déclarer que les Français étaient en révolution jusqu'à la paix. Ce qui vous est garanti nous est garanti par ce que vous avez fait, et déjà nous en goûtons les premiers fruits.

L'agriculture, rentrée en possession des terres que lui avaient enlevées la tyrannie, la superstition et le luxe, a ramené l'abondance. — Le commerce, débarrassé de l'influence des négociants, est devenu plus facile, plus simple. — Les sciences, les belles-lettres, les sciences, celles des droits de l'homme et de l'économie de la société, sont devenues populaires et florissantes. — La morale s'établit sur les ruines des préjugés. — La justice n'est plus pour le fort. — Le gouvernement est entre les mains de la nation. Les douze commissions exécutives ne sont que les douze bureaux du comité de salut public, cette énergique portion de la Convention nationale. — Les administrations populaires seules ont la force. Aux districts, aux municipalités est confiée la sûreté publique. — Les finances, jusqu'ici scandaleusement dilapidées, ont été restaurées. Loin de nous le métal d'Amérique. Notre numéraire, c'est l'effigie de la liberté; sa garantie, c'est la fortune des ennemis. — Nos côtes sont défendues par la terreur contre les satellites de Pitt; et contre ceux de Cobourg, nos frontières ont cent dix-huit cent mille hommes, derrière lesquels sont des millions d'hommes libres prêts à se lever en masse.

tant de biens, représentants, sont votre ouvrage; vous êtes le bras du peuple. Représentants, restez à votre poste jusqu'à la fin. Le peuple entier vous en conjure pour le salut de la France, pour le salut du monde.

Vive la liberté! vive l'égalité! vive la république! vive la Convention! vive la Montagne!

D'UN REPRÉSENTANT DU PEUPLE EN DANS LES DÉPARTEMENTS. — *Arrêté.* An-

e, représentant du peuple français, envoyé par la
onale, avec des pouvoirs illimités, dans le dé-
... Considérant... Considérant... Considérant enfin...
e environné des meilleurs républicains ; après avoir
les vœux de la société populaire, arrête l'épuration des
constituées du district de Commune-Libre, ainsi qu'il

District.

lent : Horatius Coclès, remplaçant ; Carpe Gautier,
; Ignace Brutus, maintenu ; Lycurgue, maître à danser,
t ; Démosthène, remplaçant. — Agent national : Aris-
maintenu. — Secrétaire : Solon, maintenu.

Municipalité.

: Labosse, maintenu.

Tribunal.

lent : Lachaise aîné, maintenu. — Juges : Touraine,
, remplaçant ; Simonin, doreur, remplaçant ; Loiseau,
le santé, remplaçant ; Minot, huissier, remplaçant. —
saire : Martin, avoué, remplaçant. — Greffier : Saint-
maintenu.

Comité révolutionnaire.

lent : Marat Govin, maintenu ; Laviolette, concierge,
nt ; Leragois, homme de loi, remplaçant ; Aristide,
; Lerat, propriétaire, maintenu ; Marc, tonnelier,
; Grain-d'Orge, maintenu ; Dorville, acteur du théâtre
lité, maintenu.

arrêté. Antoine Chambre, représentant... Considé-
les tours, les tourelles, les donjons, les dômes, les
, les pavillons, les clochers, les flèches dominant les
s maisons des sans-culottes ; que toute domination doit
scrite, comme contraire au système de l'égalité, arrête
bâtiments, soit vieux, soit neufs, sous quelque dénomi-
u forme qu'ils existent ou puissent exister, seront rasés
lélai de deux décades à la diligence des municipalités et
icts.

arrêté. Antoine Chambre, représentant... Considérant

seurs, les régents, les pédagogues, les précepteurs, les de plus, les gens de lettres, généralement tous les ci- si lire et écrire correctement, sont mis en réquisition. ront aux bureaux de leurs municipalités, où les dis- es autres administrations publiques pourront en pren- b. Ils feront par jour... pages d'un nombre de lignes ; les suspects, le tiers en sus. — Les individus de la , ci-devant appelée bourgeoisie, sont mis en réqui- a la disposition des municipalités, qui les répartiront culteurs durant la levée de la récolte. Ils travaille- .. m s par jour ; les suspects, le tiers en sus. — Les es de la classe ci-dessus mentionnée, âgées de a q ante ans, sont mises aussi en réquisition. Elles de e... chemises... paires de bas ; les suspectes, le

e arrêté. Antoine Chambre, représentant... considérant uis quinze ou dix-huit siècles les cloches rompent la tête raisonnables, et qu'il est temps enfin qu'en expiation uient la casser à l'ennemi ; considérant que les peuples doivent connaître que le son du tambour et du canon, assurer la pleine et entière exécution de la loi du 3 juil- , arrête :

Toutes les cloches sans exception seront descendues, brisées, le métal en provenant sera envoyé à la plus prochaine fonderie. Une cloche pourra cependant être laissée pour timbre dans les munes où il y aura une horloge, à la charge par elle d'en ger le mécanisme, de manière qu'on n'entende plus les e heures de l'ancien régime, mais seulement les dix pres- en conformité de la nouvelle division décimale.

re arrêté. Antoine Chambre, représentant... considérant u est du devoir du père de famille d'arracher l'ivraie qui t dans le champ de la république, arrête :

Outre les listes mentionnées dans les précédents arrêtés, les ipalités feront celles de tous les nobles et de tous ceux qui uaient passer pour tels ; — celles des prêtres, religieux, ésiasiques, frères lais ou convers, clercs tonsurés, des sses, bedeaux, sacristains, marguilliers, ermites et autres ; — les des ci-devant conseillers du tyran, membres des cours de tice, cours des aides, élections, officiers des eaux et forêts, yers, viguiers, verriers, officiers des monnaies, greniers à , traites foraines, grande et petite voirie, intendants, subdé- s, prévôts, assesseurs, gens de robe, avocats, gradués, res, procureurs, huissiers, leurs clercs, secrétaires et autres ;

— celles des banquiers, agents de change, receveurs de de gabelles, de décimes, receveurs généraux, provinciaux ployés aux fermes, aux droits réunis, aux douanes, c ambulants, directeurs des domaines, secrétaires du ty soriers de France, enfin de tous les anciens financ s, commis, agents et autres ; — celles des professeurs, maîtres en droit, agrégés, docteurs, suppôts des ci-de versités, ci-devant collèges, recteurs d'écoles, écolâtres, des écoles et autres ; — celles des gens de lettres, aux vants, soi-disant philosophes et autres ; — celles des négoci marchands en gros, armateurs, corsaires, capitaines de na directeurs de fabriques et autres ; — celles des gros pr taires, gros fermiers, capitalistes et autres ; — celles des égoïstes, des honnêtes gens, de ceux qui n'ont rien fait) révolution, et autres ; — celles des modérés, des ultra-révo tionnaires et autres.

Dans les vingt-quatre heures, les municipalités transmettr ces listes, avec leurs observations, aux districts. — Dans vingt-quatre heures, les districts les transmettront, avec l avis, aux comités révolutionnaires. — Dans les vingt-qu heures, les comités révolutionnaires feront procéder aux ar tations.—Dans les vingt-quatre heures, ces mêmes comités v enverront la liste des individus arrêtés ; pareille liste dans pe délai sera aussi envoyée au comité de sûreté générale.

Autre arrêté. Vu notre arrêté de ce jour, la municipalité Commune-Libre fera convertir en maisons de réclusion les l ments des ci-devant récollets, des ci-devant sœurs du pot et ci-devant dames hospitalières. Les maçons, les charpentiers, menuisiers et les serruriers sont mis nuit et jour en réquisit

Autre arrêté. Antoine Chambre, représentant... considé que le peuple doit châtier ses ennemis avec le fer ; considé que le glaive de la vengeance nationale a été jusqu'ici tenu des mains tremblantes et lâches ; considérant enfin qu'il arracher à la justice son bandeau pour qu'elle puisse reconn et frapper les contre-révolutionnaires ; vu les arrêtés des con de salut public et de sûreté générale, arrête : Il sera formé commission populaire composée de... Pour la plus grande c rité, la commission pourra se diviser en deux sections et j au nombre de... membres.

ARRÊTÉS D'UN REPRÉSENTANT DU PEUPLE PRÈS ARMÉES. — Le représentant du peuple envoyé par la Con tion nationale près l'armée de... arrête qu'à l'avenir l'armée toujours approvisionnée pour un mois ; en conséquence, il

par jour à chaque soldat... pain... vin... viande...
secs... riz...

Les commissaires demeurent personnellement responsables de
l'exécution du présent arrêté. Signé, Antoine CHAMBRE.

Le représentant... arrête : Jusqu'à ce que les ennemis soient
au delà des frontières, tous les hommes non mariés
et les enfants, âgés de seize à quarante-cinq ans, sont
sous la disposition permanente. Ils s'assembleront au chef-lieu
où ils s'organiseront en compagnies...

Le représentant... arrête : Le général de division N... gar-
des les arrêts durant... jours.

Le représentant... arrête : Le général en chef est provisoire-
ment suspendu de ses fonctions. Le scellé...

Le représentant... arrête : Le général en chef est destitué de
ses fonctions. Il sera mis sur-le-champ en état d'arrestation. Le

...

Le représentant... arrête : L'armée fera par jour... lieues.

Le représentant... arrête : A l'avenir, il est défendu de sur-
prendre sous prétexte de foi donnée, foi reçue et autres conven-
tions monarchiques, à l'exécution de la loi qui
ordonne qu'il ne sera plus fait de prisonniers. Cette loi sera de
nouveau proclamée.

Le représentant... arrête : L'armée attaquera... donnera l'as-
saut... emportera le retranchement de... la redoute de...

Le représentant... arrête : Les fuyards seront punis, à dater
de ce jour, comme déserteurs à l'ennemi.

Le représentant... arrête : Les ennemis seront battus dans le
désert...

au quartier-général de l'armée, le...

ACTES D'UN DISTRICT. — *Arrêté.* L'administration du dis-
trict de Commune-Libre, considérant que rien ne facilite plus
diverses transactions commerciales entre les pauvres sans-
cette que les billets de confiance ; considérant qu'au moyen de
petit papier-monnaie ils peuvent acheter des aliments et des
marchandises en aussi petite quantité qu'ils le veulent ; considé-
rant enfin que par l'exécution générale de cette mesure le numé-
raire-assignat est perfectionné au grand déplaisir de Pitt et Co-
rington, l'agent national entendu, arrête : Il sera fait une nouvelle
émission de dix mille francs de billets de confiance du district.
La nouvelle série sera coordonnée aux précédentes. La forme
et le mode prescrits dans les autres arrêtés seront suivis comme
au passé...

Autre arrêté. L'administration du district, considérant que les

billets de confiance de toutes les formes, de toutes les et de tous les pays, ont été jusqu'ici une cause sans cesse de discussions, de débats, de disputes et de considérant que le commerce en est entravé, et que le public a fait hausser le prix des marchandises et des première nécessité ; considérant que les agents de la ville de Bourg en ont pris occasion de décréditer le numéraire des assignats ; vu les dispositions de la loi relative au retrait des billets de confiance ; ouï l'arrêté : Tous les citoyens qui auront entre leurs mains des billets de confiance les déposeront au secrétariat de la ville. Ils seront remboursés sur l'exhibition du reçu de la ville tout aussitôt que les fonds destinés pour cet objet seront parvenus au receveur du district. Passé le délai de dix jours, les billets de confiance qui n'auront pas été présentés seront annulés et de nulle valeur.

Autre arrêté. L'administration du district, vu l'arrêté du 1790, au maximum, considérant que rien n'est plus urgent que de faire jouir les sans-culottes ; considérant que les ennemis du peuple et les secrets amis de Cobourg et de Pitt prennent leurs mesures pour paralyser l'exécution d'une loi qui doit maintenir l'abondance, fixe, conformément aux lois, le maximum pour les aliments, les épiceries, les vêtements, les combustibles sur le prix de 1790, augmenté d'un tiers, le transport à raison des distances, des cinq pour cent de réduction accordés au marchand en gros et des dix accordés au détail.

Il n'est nullement prohibé aux citoyens de convenir de prix au gré des divers prix des marchandises, pourvu que ces prix ne dépassent pas les prix maximisés.

Les citoyens auront aussi la faculté de payer en assignats ou d'argent les prix portés au maximum, pourvu encore que les assignats restent au pair.

L'arrêté qui permet aux citoyens d'aller échanger leur numéraire pour somme, à la caisse du district, le numéraire métallique contre le papier-monnaie, est, en tant que besoin, rap-

Autre arrêté. L'administration du district, vu les pétitions et les lettres adressées par plusieurs municipalités, portant que les difficultés et les troubles dans plusieurs communes sont attribués lativement à l'exécution du maximum, voulant arrêter les progrès des malveillants, et prendre les conspirateurs par les mains enlacés dans les fils obscurs des trames qu'ils ourdissent, ouï l'agent national, arrête que le citoyen Colas, ton-

lé de commissaire dans les communes qui lui acqu'il y fera arrêter les accapareurs, les agiotre-révolutionnaires. A cet effet, les troupes de merie et la garde nationale, sont mises à sa disposition ; les municipalités seront tenues, sous leur responsabilité, à ses réquisitions et d'appuyer toutes les mesures convenables au succès de sa commission.

N D'UN COMMISSAIRE EN TOURNÉE. — **François Colas**, tonnelier, pour raboter les modérés, crates, relier les fédéralistes au faisceau de la renissaire du district nommé par arrêté du..., de la loi, le citoyen **Laville**, notaire, de faire matin, à neuf heures précises, à sa porte, rue faisceau, un cheval sellé, enharnaché, que, dans pourra faire reprendre à...

1. L'administration du district, considérant qu'il les aristocrates, les malveillants, les modérés, s, frais, fleuris, tandis que les républicains sont s, pâles et maigres ; considérant que cette différence provient de la différence de nourriture ; considérant le temps où les républicains souffrent la détresse, les sortes de privations, la farine destinée aux blutée, sassée, épurée, et cela aux dépens de la des subsistances ; ouï l'agent national, arrête : de sasser ou de bluter la farine et d'en extraire du défendu, même aux pâtisseries, de faire des bisoux, des brioches, ni aucune espèce de pâtisseries ; défendu aux boulangers de mettre dans la farine des pommes de terre, d'avoine ou de légumes. — Aux particuliers de faire et de cuire du pain, ainsi que de la farine, en si petite quantité que ce soit. À tous les citoyens de porter dans leurs communes, au dépôt commun, les grains et les farines et d'avoir chez eux, est de plus fort renouvelée, portées aux précédentes injonctions.

. L'administration du district étant assemblée, sur le matin, ont comparu les citoyens **Marat**, **Lepelle-obespierre** et **Legenêt**, qui ont dit venir dénoncer, les arrêtés du district, comme accapareurs de subsistances **Poule** et l'**Américain**, des mains desquels ils ont un sac de châtaignes et un autre de pommes. Ont répondu les citoyens **Poule** et l'**Américain**, qui ont répliqué en défense, que leurs femmes et leurs enfants n'a-

vaient pas reçu depuis trois jours un seul morceau de la distribution de la section, et que c'était pour les avoir achetés au marché d'aujourd'hui ces pommes !

L'administration, considérant que cette affaire n'était pas de sa compétence, a renvoyé les comparants devant le tribunal, et cependant le président les a exhortés, en qualité de citoyens, à se diviser fraternellement les provisions, à quoi les citoyens Poule et l'Américain ont consenti de bon gré.

Le partage amiablement terminé, le citoyen agent a prononcé un très beau discours sur les qualités bienfaisantes attestées par l'expérience de tous les temps et par les progrès de la médecine. Il a fini en donnant des éloges au président de ce qu'il avait imité notre bonne mère la patrie, qui répartissait également ses biens entre tous les êtres.

Les citoyens Marat, Lepelletier, Scévola, Robespierre, Poule et l'Américain, sont sortis en criant : à la liberté publique !

VERBAL D'UN COMMISSAIRE. — Ce jourd'hui.. Dix-Août, commissaire du district, chargé par son administration de vérifier si les lois relatives à la destruction des privilèges de la noblesse et de royauté avaient reçu leur pleine et entière exécution dans cette commune, me suis d'abord transporté aux églises, appelées de la ville, et, en tournant avec la chandelle à la main d'un poteau de bois, j'ai découvert un vieil écusson aux armes de fleurs de lis, que j'ai fait sauter d'un coup de hache.

De là je me suis rendu au ci-devant Doyenné, où, au-dessus de la porte, des figures qui m'ont paru suspectes, aussitôt fait dresser l'échelle ; le propriétaire a refusé de descendre, disant que c'était un fragment d'un tombeau romain. Ayant examiné de plus près ces bas-reliefs, j'ai vu qu'ils avaient des tours et des créneaux, et que, par conséquent, les pierres étaient entachées de féodalité. Il ne m'en fallait pas davantage pour les faire ratisser, et sur-le-champ elles ont été ratisées.

Je suis allé ensuite au ci-devant couvent des bénédictins, où j'ai été surpris de trouver dans la salle occupée par le tribunal des saintes de pierre dans des niches ; je me suis en devoir de les briser. Un juge a encore réclamé, disant que c'étaient des Isis. A cela j'ai répondu que si je prenais ces statues pour des saintes, d'autres pourraient bien s'y tromper. En conséquence elles ont été brisées.

de des pâtisseries conservaient, dans un criminel escudon fleurdelisé ou armorié, je me suis transporté j'y ai découvert plusieurs de ces ustensiles, que j'ai aplatis sous le marteau.

le cours de mes opérations, un pauvre sans-culotte moi : Citoyen commissaire, m'a-t-il dit, on me fait tu venilles me faire couper l'épaule, parce qu'elle d'une fleur de lis ; mais je puis te prouver qu'elle est n. D'ailleurs ce n'est pas une fleur de lis parfaite, as t'en convaincre. J'ai empêché ce citoyen de se Je l'ai rassuré et ai pris son nom et son adresse, pour couvrir les malveillants qui avaient abusé de sa cré-

ITION DE NOTURE. — Ce jourd'hui, troisième sans-té amené dans la grande salle de la maison commune Petit-Jean, bûtier-bourrelrier, accusé de s'être vanté en la noblesse. Sur quoi les témoins ayant été en-

été arrêté que ledit Petit-Jean serait dégradé de conséquence on lui a ôté son bonnet rouge, et on lui a donné à plume blanche ; on l'a dépouillé de sa carmagnole et revêtu d'un habit de velours, auquel on a attaché des croix. Ensuite, le citoyen agent national, lui une vieille épée rouillée, l'a déclaré à jamais noble et l'a traité de grandeur, d'excellence, de monseigneur. Ledit Petit-Jean s'en est allé confus, honte haissée.

ATION A L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE. — Séance publique d'administration du district étant assemblée, s'est levé M. Socrate, ci-devant habitué de la ci-devant paroisse-Eutrope de cette commune, qui a dit : Citoyens, jadis les parents disposaient de la volonté et de l'état de leurs enfants, la tonsure me fut donnée. Comme les autres, j'ai longtemps dans l'erreur ; j'avais même, je l'avoue, cherché à la propager parmi les jeunes citoyens ; mais aujourd'hui je suis éclairé des lumières républicaines, je fais tout avouer que de tout ce qu'on m'a dit, et de tout ce qu'on a dit autrefois, on ne doit rien croire, sous peine de royalisme et d'incivisme.

Je me suis levé, pour preuve de la bonne foi de sa déclaration, et remis ses lettres de tonsure, son collet, son bonnet carré, qui ont été brûlés dans le réchaud du bureau de l'administration, Lui-même, sur l'air

d'une antienne, a entonné les premiers vers de la Marseillaise :

Des collets et des capuches,
Des frocs et des saufreluches.

Ensuite l'huissier, sans aucune mauvaise intention. Eh bien ! l'abbé ! te voilà maintenant comme nous. L'Assemblée nationale a vivement censuré l'huissier, et, au nom de la loi, a défendu que personne traitât à l'avenir le citoyen Fourche d'ecclésiastique ou de garçon prêtre.

Le citoyen Fourche, après avoir reçu de la main du procureur la cocarde, l'habit bleu et le fusil, s'est mis en route vers les frontières.

RENONCIATION AU CULTE. — Ce jourd'hui, dimanche, devant jour de Pâques, à l'heure des ci-devant vêpres, étant assemblé devant la ci-devant église de Saint-Étienne, présents les membres de l'administration du district, de la municipalité, du tribunal et des autres autorités constituées, l'agent national est monté en chaire et a dit :

« Citoyens, jusqu'ici on vous a traités comme des enfants, on vous a fait des contes. C'est pour la première fois que la chaire est vraiment la chaire de vérité. Les républicains ne font le mal parce qu'il est mal, font le bien parce qu'il est bien, non parce qu'on les menace d'un enfer, et non parce qu'on leur fait espérer un paradis. S'il est un enfer, c'est la monarchie ; s'il est un paradis, c'est la république. Vive ! vive à jamais la république ! — Citoyens, je vous propose de renoncer au culte public. Tous les jours vous serez utiles, vous profiterez, il n'y aura plus de ces ridicules stagnations de travail, plus de chômages, plus de fêtes, plus de jours d'oisiveté. — Mais les amis de l'erreur et de la royauté vont être jugés. Que ceux qui voudront renoncer au culte public passent non à la droite, mais à la gauche fêtrée par les aristocrates de l'infâme Assemblée nationale, mais bien à la gauche. Que ceux qui ne voudront pas renoncer au culte et aux préjugés de leurs pères passent à la droite. Dans cette circonstance comme dans toute autre, que chacun agisse librement, sans gêne et selon sa conscience. »

Aussitôt tous les citoyens, sans exception d'un seul, se sont empressés de passer à la gauche. Alors l'agent national a dit : « Citoyens ! des ce moment, il n'y a plus de culte public, le temple est le temple de la raison :

« Triomphe, raison éternelle ! »

peuple a chanté l'hymne :

« Triomphe, raison éternelle ! »

res phes.

ai donné, les enfants des sans-culottes, armés de
et de maillets, ont mis en pièces les bénitiers, les
es saintes, les anges, les archanges. Il était touchant de
tendre génération briser, fouler aux pieds les hochets
leurs imbéciles pères. — Ensuite les danses et les fa-
c iencé dans ce temple de la raison. Le peuple
oru en dan t et en chantant.

us, national, assisté comme dessus, sommes ve-
d u bureau du district le présent procès-verbal.

UNE MUNICIPALITÉ. — *Plumitif*. Les fils de Mar-
le Trente-un Mai, membres du conseil général de
, ont été dénoncés comme ayant fait violence à
. A cause de la grande jeunesse des accusés, l'or-

Clément est venu se plaindre que des citoyens et des
criant liberté ! égalité ! ravageaient ses champs et
; arrêté qu'il serait pris des informations.

rtes, acquéreur d'un domaine national, est aussi venu
dre que de jeunes républicains abattaient les pommes de
es ; arrêté que la force armée y serait envoyée à l'instant.
pois, architecte, convaincu d'avoir employé le pied de
mètre républicain, paiera dans les vingt-quatre heures
e portée par les règlements de police.

qu'il sera envoyé un commissaire et deux sergents
re Barbe, que sa servante a grièvement battue et
a porte.

te de Catherine l'Espérance relative à l'insubordination
lle ; plainte de celle-ci relative au refus que fait sa mère
isser sorti rle soir pour aller à la société populaire ; arrêté
ille sera invitée à avoir plus d'obéissance pour sa mère ;
ussi que la mère sera invitée à avoir quelque complai-
our une fille qui est dans d'aussi bons principes.

é que le citoyen Mathieu, qui, pour éviter la réquisi-
est marié avec une personne morte depuis trente ans, sera
aux frontières de brigade en brigade.

défenseur de la patrie qui se rend aux armées a été ac-
voir parlé contre la république et le citoyen Robespierre.
les propos contre le citoyen Robespierre n'ont été nulle-
rouvés, l'ordre du jour,

Trois femmes ne portant pas de cocarde à leur coiffure, conduites à la municipalité ; arrêté qu'elles tiendront prison pendant vingt-quatre heures.

Sur la demande de onze citoyennes, il a été arrêté qu'elles seraient armées de piques.

D'après les observations des gens de l'art sur la qualité de l'air, il a été arrêté que les terres des cimetières et des fossés ne seraient lessivées pour la fabrication du salpêtre ; les officiers de santé en auraient fait la visite.

Arrêté que le magasin du foin serait établi au cimetière.

Arrêté que les hussards du détachement qui doit partir aujourd'hui seraient logés chez les dévotes supérieures.

Divers auteurs offrent à la commune les ouvrages suivants : Le Catholicisme dévoilé ; le Royalisme dévoilé ; le Rénouveau dévoilé ; la Révolution de Cythère ; l'Île fortunée.

Mention honorable et insertion au procès-verbal.

Pierre Boquillon, boucher, et Charles Rivière, marchand de vin, prévenus d'avoir livré à l'hospice des marchandises avariées et du vin frelaté, faute de preuves, provisoirement élargis.

Fleuri, cordonnier, a été accusé d'avoir fourni les souliers des défenseurs de la patrie ; arrêté provisoirement détenu, et que le scellé serait apposé sur le magasin.

Boivin dit Loiseau, accusé d'avoir acquitté la commune ci-devant chapellenie, qu'il a achetée de la république d'Arc, accusé d'avoir porté en cachette la rente au ci-devant seigneur : — Antoine Romarin, accusé d'avoir fourni des prêtres réfractaires : — Rossignol jeune, accusé d'avoir eu y avait plus de mille milliards d'assignats en circulation ; — Raphaël, tambour, dénoncé pour avoir parlé contre les assignats en papier, et avoir ajouté qu'il ne les croit pas.

Arrêté qu'il serait plus amplement informé.

RELEVÉ D'UN REGISTRE DE MARIAGES. — Le mariage de Sébastien Dubois, âgé de dix-sept ans, et Marie Dubois, âgée de trente-deux ans ; — Entre Ange-Durand, âgé de seize ans, et Bonne Lacombe, âgée de quarante ans, tous deux à l'auberge de l'Homme-Armé ; — Entre Félix Chatelet, âgé de vingt-quatre ans, et Fauste-Félicité laide-Amélie-Achille-Etiennette Villefort, femme de l'émigré Haute-Roche, âgée de trente-deux ans ; — Entre Rimbart, ci-devant frère des écoles chrétiennes.

et Scholastique Rimbert, sa nièce, âgée de

AGENT NATIONAL. — Séance publique

dit : « Citoyens collègues, je viens vous

ristera vos âmes, la célébration du di-

n du décadi. Parcourez les rues, ci-

, qu'y voyez-vous ? De mauvais citoyens en

le travail, outils de leur art à la main, de mauvaises

rêtues de la manière la plus négligée, se livrant sans

uns et les autres, aux travaux les plus bruyants.

ces mêmes rues le dimanche : vous êtes scandalisé de

de ce recueillement incivique et aristocratique ; vo-

évolté de voir ces fainéants, ces fainéantes, les bras

devant leurs portes parés de leurs meilleurs ha-

de voir ces croix d'or reluire sur des seins que l'amour de

fit jamais palpiter. Rouvrez les églises : ah ! ci-

il se l'avouer ? elles s'empliraient pis qu'auparavant.

de plus Pitt et Cobourg ?

, je ai e dire, le bon peuple n'agit pas ainsi de

; u conquit par des intrigants qui le ramènent à la

e. Reveillez-vous, citoyens, réveillez-vous ; c'est la con-

rev n qui se cache sous les habits du dimanche. Bientôt

en p ira d'autres, et vous la verrez s'avancer à grand

uyée sur une potence, précédée de ses prévôts, de ses

aux, de ses fleurs de lis, de ses fers rouges, suivie de la

, de la dime, de la noblesse et du clergé. Encore une fois,

lez-vous, ou dans peu vous ne vous réveillerez plus.

Voici, mes collègues, l'arrêté que je viens vous proposer :

regardés comme suspects et traités comme tels ceux et

qui célébreront le dimanche, qui ne célébreront pas le dé-

; qui ne travailleront pas le dimanche, qui travailleront le

; qui ne feront pas travailler les animaux labourant et les

ie somme le dimanche, qui les feront travailler le décadi ;

mettront leurs bons habits le dimanche, qui ne les mettront

e décadi ; enfin qui donneront un air de fête et de jour chô-

au dimanche, et qui ne le donneront pas au décadi. — Les

iciens, les peintres, les décorateurs, les tapissiers, seront

à ajouter par leurs talents à l'éclat des fêtes du décadi. —

hefs de famille seront pareillement invités à réserver leurs

res provisions pour le décadi, à s'assembler ce jour-là, à

un petit extraordinaire et à se régaler aussi bien que la di-

générale pourra le permettre ; enfin à se divertir et à se li-

ver à une joie franche et civique. »

Après avoir délibéré sur le réquisitoire de l'agent national, la municipalité en adopte toutes les dispositions et arrête qu'elles sont exécutées suivant leur forme et teneur.

VISITE D'UN DÉLÉGUÉ DE REPRÉSENTANT DU PEUPLE.
- Séance publique du... Vers les deux heures de relevée, est entré le délégué du représentant du peuple envoyé dans le département, qui a remis sur le bureau sa commission. Le citoyen délégué, ayant été invité à prendre place parmi les officiers municipaux, s'est assis et a dit :

« Magistrats du peuple, la révolution marche à travers un réseau de préjugés et d'erreurs que les anciens et les modernes philosophes avaient, par leurs prétendus principes, rendue plus difficile. Suivant eux, le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif devaient être nécessairement distincts. Le gouvernement révolutionnaire leur a prouvé, leur prouve et leur prouvera le contraire.

» Mais, citoyens, que sert l'énergie de ce gouvernement alors que celle des autorités constituées s'affaiblit, que celle du peuple se lasse? Citoyens, nous avons dépouillé l'ancien habit; nous avons pris l'habit des sans-culottes; nous avons coupé nos cheveux frisés et poudrés, nous portons la moustache, et cependant nous sommes les mêmes hommes.

» Même tiédeur, même relâchement de morale. N'y a-t-il pas encore un grand nombre de citoyens qui n'osent pas dénoncer les émigrés, les prêtres réfractaires, les proscrits, les contre-révolutionnaires? Ils sont, disent-ils, de leurs parents, de leurs anciens amis. Eh! malheureux, votre amitié ne doit-elle pas commencer par la république qui vous rend si heureux? Avez-vous de plus proche parent que la patrie votre mère? O voix de la république et de la patrie qui cesse de se faire entendre! Oui, les dénonciations, les arrestations, les exécutions, deviennent tous les jours plus rares. La révolution ne donne plus signe de vie.

» Encore les ci-devant bourgeois se trient, se fréquentent de préférence; encore les pauvres sans-culottes les approchent avec quelques marques de civilité particulière; encore l'exécuteur de la justice du peuple ne se trouve pas dans le rang des autres citoyens, sans y être isolé, ou du moins remarqué, et nous nous vantons des progrès de nos lumières!

» Tous les jours le peuple crie fraternité! égalité! et cependant il n'y a pas d'impôt progressif, de maximum pour les propriétés; et cependant tous les citoyens ne sont pas propriétaires. Tous les jours le peuple crie vive la République! et cependant

contre-révolutionnaires ne sont pas morts, et cependant on cherche inutilement une Saint-Barthélemy dans les pages du calendrier républicain.

» Citoyens, je vous le dis encore : la révolution marche à travers une forêt d'erreurs et de préjugés, et s'il faut lui donner un fanal pour éclairer l'opinion qui tantôt la devance et plus souvent la suit, il faut aussi lui donner une hache, entendez-vous, magistrats, une hache sans cesse affilée, sans cesse retrempée, la hache pour frayer la route qui conduira le peuple à la liberté, l'égalité et au bonheur. »

La municipalité a donné des éloges à l'ardent patriotisme du citoyen délégué et l'a reconduit jusqu'à la première porte.

ARRÊTÉ D'UNE MUNICIPALITÉ. — Vu la loi sur les certificats de civisme et les arrêtés du district sur le mode d'enregistrement, la municipalité de Commune-Libre, ouï l'agent national, arrête :

Outre les notaires, les avoués et les défenseurs près les tribunaux, les employés de la municipalité, des hospices, des prisons, les officiers de santé, les maîtres et maîtresses d'école, les instituteurs, les professeurs, les chefs d'établissements publics, seront obligés, pour continuer leurs fonctions, professions ou états, d'avoir un certificat de civisme.

Pour obtenir ce certificat, il ne suffira pas d'avoir payé les contributions, monté la garde, de s'être rendu avec exactitude aux assemblées de la section et aux fêtes décadaires ou nationales ; il faudra encore avoir donné des preuves de dévouement à la révolution, comme d'avoir été patriote de quatre-vingt-neuf, de s'être insurgé contre la constitution de quatre-vingt-onze, d'avoir été reçu à une société populaire depuis le trente-un mai, de s'être marié avec sa servante ou d'avoir donné sa fille à un sans-culotte, d'avoir échangé son bien contre un domaine national de pareille valeur, d'avoir brûlé publiquement ses lettres d'avocat, de licencié ou de maître-es-arts, d'avoir inscrit son fils avant l'âge de la majorité sur le registre des défenseurs de la patrie, d'avoir fait don à la république de son cheval, de son mulet ou d'un chevalier jacobin, d'avoir dénoncé et fait arrêter des émigrés, des prêtres réfractaires, des contre-révolutionnaires, des suspects, les agioteurs, des accapareurs...

De même que dans l'ancien régime certaines places, sans comparaison et révérence parler, supposaient la noblesse, de même certaines fonctions supposeront aussi le civisme ; ainsi les employés des comités révolutionnaires, des maisons d'arrêt et de réclusion... obtiendront sur leur simple demande un certificat

XVIII^e SIÈCLE.

Tous les autres citoyens seront tenus de faire afficher leur demande trois décades à l'avance, afin que les républicains aient le temps de faire leurs oppositions et leurs impugnations, qui seront reçues au secrétariat dans un registre ouvert à cet effet.

Les certificats de civisme ne seront valables qu'après avoir été vérifiés par le district et le comité révolutionnaire.

Ceux qui auront demandé et qui n'auront pas obtenu un certificat de civisme, ceux à qui les autres autorités auraient refusé l'usage, seront par le fait réputés suspects.

Autre arrêté. La municipalité de Commune-Libre, considérant que le commerce est une des bases de la puissance de la république, voulant en favoriser autant qu'il est en son pouvoir le développement et la prospérité, l'agent national entendu, arrête : À partir de ce jour la suspension de la délivrance des passeports est levée. Ceux qui voudront obtenir des passeports devront être munis d'un certificat de civisme.

Autre arrêté. La municipalité de... considérant que c'est parce que plusieurs citoyens ont trop de biens, que d'autres en manquent ; considérant que la patrie doit adoucir le sort de ceux-ci autant que peut le permettre le droit inviolable et sacré de la propriété ; vu les arrêtés des comités de salut public et de sûreté générale, ensemble celui de l'administration du district ; ouï l'agent national, arrête : Il sera fait un état des vieillards et des enfants appartenant aux familles indigentes. Ces pauvres, mais honorables citoyens, seront solennellement conduits chez les riches égoïstes ou suspects dénommés dans les listes arrêtées par le district. Chaque decade l'agent national fera son inspection et veillera à ce que ces bons citoyens soient logés dans des appartements sains, habillés d'une manière décente et nourris à l'usage des maîtres, qui seront exhortés à témoigner par une courtoisie politesse le continuel plaisir que leur font ces nouveaux citoyens que la république leur a confiés.

Autre arrêté. La municipalité de... considérant que les sources de l'instruction publique sont empoisonnées ; considérant que les enfants des républicains y sucent le royalisme et la superstition ; ouï et ce requérant l'agent national, arrête : Les seuls livres de lecture pour les enfants des deux sexes seront les Droits de l'homme ; les seuls exemplaires d'écriture, les divers titres de la Constitution.

Attendu que Virgile, Ovide, Horace, Sénèque, Suétone, Lucrèce, dont on vante la pureté, n'étaient que de purs royalistes, il en sera fait de nouvelles éditions purgées de tous les mauvais principes.

aux instituteurs et aux professeurs de faire apprendre les le catéchisme, les sermons de Massillon, les oraisons de Fléchier ou de Bossuet.

dressé in catalogue de divers autres livres, et mis à l'index républicain.

les et dans les écoles l'ouverture ainsi que la masses, au lieu d'être faites par des prières latines, des couplets civiques.

collèges les croix d'or et d'argent seront supprimées, le premier de la classe sera appelé Marat, le Lepelletier, le dernier sera appelé l'Empereur.

les écoles primaires les jeunes citoyens qui se conduiront teront le nom de Monsieur; les jeunes citoyennes celui moiselle ou de Madame suivant la gravité de la faute.

comme les spectacles sont aussi des écoles publiques où se les citoyens de tous les âges, sur une nouvelle réquisition l'agent national, elle arrête : Jusqu'à ce que le répertoire offrir un assez grand nombre de pièces républicaines pour présentations journalières, les directeurs des spectacles t donner les anciennes comédies et les anciens opéras, à e toutefois par eux de faire précéder les symphonies ou ertures par *la Marseillaise* ou par un chant civique; et à e par les acteurs de changer le nom de roi, d'empereur ince en celui de tyran; celui de duc, de marquis, de de vicomte, de baron, de chevalier, d'écuyer, de gentil-et de noble en celui d'oppresseur; celui de prêtre en ce-ableur; de négociant en celui d'accapareur; de financier d'agioteur; de bourgeois en celui de fédéraliste, d'é-de modéré ou de suspect...

arrêté. La municipalité de... après avoir entendu le des commissaires conservateurs des bibliothèques, de la science et d'art; considérant que les livres ont fait aux s très peu de bien et beaucoup de mal; considérant que e n'a guère jamais été qu'un mémorial de contes faits à argent ou à plaisir; que jusqu'ici la poésie ne s'est fait en-que dans le palais des rois ou le sanctuaire des prêtres; romans parlent toujours des honnêtes gens; considérant autres branches des lettres n'ont pas produit des fruits angereux; que la théologie n'a enseigné que l'erreur; que osophie, sa digne sœur, bien que plus raisonneuse, n'a plus raisonnable; que la morale, pour quelques vérités s des plus ignorants villageois, enseigne des milliers de es d'un modérantisme anti-républicain; qu'il n'est rien de

opposé aux droits de l'homme que le droit civil, et aux
s des peuples que le droit des gens ; considérant qu'il faut
idées neuves à un peuple régénéré ; voulant d'ailleurs mettre
ratique les austères vérités énoncées dans les rapports du
ité de salut public ou à la tribune de la Convention ; ouï
nt national, arrête : Les livres d'arts mécaniques, de sciences
tes ou naturelles préalablement séparés, la bibliothèque dite
a Ville sera, décadi prochain, à la diligence de l'agent natio-
publiquement brûlée au milieu du grand préau des Cordeli-
. Tous les bons citoyens sont invités à suivre un pareil
nple dans leurs foyers, si mieux ils n'aiment porter leurs
s au grand préau.

VERBAL D'UN AGENT NATIONAL. — Aujourd'hui, nous,
t national de la municipalité de... assisté du secrétaire greff-
nous sommes transporté au grand préau des Cordeliers, où
; avons fait allumer le bûcher général sur lequel ont été jetés
ivres de la bibliothèque dite de la Ville ; et la garde natio-
attisant le feu avec ses piques, en peu de temps cette masse
apiers a été consumée aux cris de vive la Montagne ! vivent
sans-colottes !

ACTES D'UN COMITÉ RÉVOLUTIONNAIRE. — *Dénonciation.*
our... le comité révolutionnaire de Commune-Libre, assem-
présents... Ont comparu les citoyens Louis Buisson, culti-
ur, et Le Daim, secrétaire-greffier du juge de paix du canton
rne, qui ont dit : Que ni la haine ni l'inimitié ne les avaient
luits devant nous ; mais que les lois ayant fait un devoir à
citoyen de faire connaître les aristocrates et les fédéralistes,
se croyaient obligés de dénoncer le nommé Du Gravier
me coupable d'être l'un et l'autre.

animés d'une continuelle sollicitude pour le salut public, ils
ient aperçus que, quoique Du Gravier parlât souvent de son
ur pour la république, il ne lui échappait jamais, dans au-
e occasion, le moindre mot contre les rois, les nobles, les
res, les fédéralistes et les modérés. Ils le surveillèrent dès
plus particulièrement, surtout dans l'intérieur de sa maison.
observèrent que ce n'était jamais l'hymne marseillais qu'il
tait, mais bien d'anciennes hymnes d'église ; qu'ordinaire-
t le dimanche il s'enfermait le matin dans son cabinet, sans
e pour entendre la messe du pape ; qu'il se laissait appeler
sieur par ses domestiques ; qu'il y avait dans sa bibliothèque
grand nombre d'écrits d'évêques insermentés et de députés
ralistes, indices de son dévouement secret à leur parti ; que
allées de son enclos n'avaient pas moins de vingt pieds de

Il y p toujours seul, et que la république
 es ; chez lui, dans un repas où se
 les ai u lui échappa de dire, en parlant de
 : r ce qui me concerne, mes amis, n'épar-
 e, j'en ai ma petite provision, et les Anglais
 r tant qu'ils voudront en Provence ; ce qui dé-
 maine r la république et sa complicité avec Pitt ; enfin
 (ier, quoiqu'il fasse semblant de l'avoir oublié afin
 aux autres, n'en est pas moins ci-devant con-
 ir aides et n'en réclame pas moins sous main,
 de son procureur fondé, la finance de cette charge.
 ont signé avec nous...
 d'ét. Vu la dénonciation ci-dessus, le comité révo-
 une-Libre arrête que le nommé Du Gravier
 la gendarmerie à la maison de réclusion. Le

PÉTITION D'UN DÉTENU. — Aux citoyens membres compo-
 le comité révolutionnaire de Commune-Libre : Citoyens,
 s-Victor Gravier, propriétaire cultivateur, maintenant dé-
 la son de réclusion, vient implorer avec confiance votre
 u e que, lorsqu'il vous aura fait connaître sa con-
 , vo hâterez d'ouvrir ces portes qui le séparent des
 riotes, ses amis et ses camarades.

Depuis le premier jour de la révolution, le pétitionnaire s'est
 mment montré vrai, franc et sincère patriote. Il donna vo-
 nairement ses boucles d'argent, fit faire un drapeau pour la
 nationale de sa commune dont il fut nommé commandant.

temps postérieurs, il a habillé et équipé son fils et ses
 veux, qui maintenant combattent aux frontières les
 de la république. Il a contribué à l'équipement d'un
 avouer jacobin ; il a offert les terres de son écurie et de son
 ellier aux agents de la fabrication du salpêtre et a fait remettre
 ses frais les terres lessivées et replacer les pavés. Tous les
 publicains de son canton, avec lesquels il a si souvent et si
 yeusement célébré la gloire de nos invincibles armées et de
 os dignes représentants, tous, sans en excepter un seul, sont
 es garants et ses cautions.

A la maison de réclusion de Commune-Libre, le...

GRAVIER, signé.

Réponse du comité révolutionnaire. Il n'y a lieu à délibérer.

ACTES D'UNE COMMISSION POPULAIRE. — *Mandat d'extra-
 ition.* Liberté, égalité, mort aux contre-révolutionnaires.
 ébastien Laignelet, accusateur public près la commission po-

se s'étant à Commune-Libre, mande et ordonne à tous
 ers, concierges et gardiens de la maison de réclusion, de
 r au citoyen Thibaut, brigadier de gendarmerie à la rési-
 e de Commune-Libre, le nommé Charles-Victor Du Gra-
 ci-devant conseiller à la cour des aides, qui sera, en exé-
 du présent mandat, transféré et écroué à la maison d'arrêt à
 ffet...

acte d'accusation. Sébastien Laignelet, accusateur public
 la commission populaire s'étant à Commune-Libre, accuse
 les-Victor du Gravier, ci-devant conseiller à la cour des
 s, de conspiration contre la sûreté et l'indivisibilité de la
 blique.

itoyens, dans tous les temps, lorsqu'un peuple a voulu re-
 rer sa liberté, briser ses chaînes, il a non seulement exter-
 ses tyrans, mais encore leurs ministres : car les véritables
 es d'un peuple, ce sont les agents de la tyrannie, ces agents
 de a décorés de ses honneurs, qu'elle a investis de sa con-
 e.

andis que le ciseau et le marteau des sans-culottes pour-
 ent tous les monuments matériels flétris du signe de la
 uté, faudra-t-il laisser intacts les monuments vivants souillés
 es indélébiles types ? Le prévenu qui est devant vous a été
 les nombreux conseillers du tyran, et par les actions de
 i-ci jugez des conseils de celui-là.

i Du Gravier, pour expier ses anciennes fonctions, eût donné
 république la finance de son royal office ; si par d'autres
 fices il eût fait oublier le vieil homme ; si, fuyant la compa-
 des honnêtes gens, il fût venu se confondre dans les hono-
 s rangs des sans-culottes ; si enfin, par mille actions civi-
 faites depuis la révolution, il eût effacé celles qu'il avait
 s avant ; mais, bien loin de là, il tient une conduite tout
 sée. Voyez-la, citoyens, cette conduite, dans la dénoncia-
 des vertueux citoyens Buisson et Le Daim, dont la lecture
 ervir de complément à l'acte d'accusation... Je requiers que,
 évenu interrogé, les débats soient aussitôt ouverts.

conclusion d'un accusateur public. ... Par tous ces motifs,
 s articles... je conclus à la peine de mort.

résumé d'un président..... Je passe maintenant aux moyens
 défense du prévenu, qui soutient que les faits ne sont pas
 tatés, parce qu'il n'y a pas de preuves matérielles, comme
 s messieurs toujours prudents, ou plutôt toujours trembleurs
 leurs plus cruels attentats, n'avaient pas soin de les faire
 araitre afin de pouvoir, lorsqu'ils sont découverts, tout con-

revo
ju
ju
ment. Au nom de la république une et indivisible, la
mission populaire séant à Commune-Libre, établie par ar-
du représentant du peuple Chambre, confirmé par autre ar-
des comités de salut public et de sûreté générale réunis, ju-
t en d'ier ressort, sans appel ni recours au tribunal de
cassation, a lu le jugement qui suit...

La disc ion a pr té deux questions de fait : A-t-il existé
ra nt à la dissolution de la république, par
es sour , des complots avec les ennemis, des vœux
e-revolutionnaires hautement proclamés, par des tentatives
à r le peuple en diminuant le produit des terres? Charles-
Victor Du Gravier est-il coupable? A-t-il existé une conspiration
tendant à rappeler le clergé réfractaire, à fédéraliser les départe-
ments? Charles-Victor Du Gravier est-il coupable?... Sur la
première question, la commission a prononcé à l'unanimité l'af-
firmative; et, en conséquence, vu l'art... du tit... et encore
l'art. du tit... du Code pénal... a condamné à la peine de mort le
nommé Charles-Victor Du Gravier... et a déclaré ses biens con-
fisqués au profit de la république; sur la seconde question, a
acquitté ledit Du Gravier comme n'étant pas suffisamment con-
vaincu.

Sera le présent jugement, à la diligence de l'accusateur pu-
blic, exécuté dans les vingt-quatre heures.

Affiche des biens d'un condamné. Les citoyens sont avertis
que le.... prairial de l'an II de la république, il sera procédé à
la vente des biens ayant appartenu à Charles-Victor Du Gravier,
condamné à la peine de mort...

Premier lot : Maison, enclos et petit bois, le tout contigu,
contenant environ six arpents, confrontant au nord avec champ
et jardin du citoyen Le Daim, secrétaire greffier du juge de paix
du canton externe, au levant et au midi avec la prairie du ci-de-
vant chapitre, au couchant avec terre de Pierre Rapin;

Second lot : Pré de la contenance de trois arpents quatre-vi

perches, confrontant au levant avec héritage du citoyen Louis
on, cultivateur, sur tous les autres points avec la futaie du
vant chapitre ;

oisième lot : Champ et petite vigne de la contenance d'un
et vingt-cinq perches, confrontant au levant et au nord avec
s de Jean Soupes, cultivateur, au couchant avec pré dudit
; Buisson, au midi avec le chemin de Commune-Libre.

DÉCADE LXIV.

LA DÉCADE DES LOIS DE DÉCEMBRE, DE FRUCTIDOR ET DE PLUVIOSE.

énérations actuelles, nées ou grandies au milieu des révolu-
politiques, au milieu des catastrophes royales, au milieu de
champs de bataille français, où, comme sur un vaste tapis,
ont jouées et perdues des couronnes d'électeur, de stathou-
de doge, même des couronnes de roi, voudrez-vous abais-
les yeux sur le titre de ce chapitre ? Il parle du bel œuvre,
toire des municipalités, de l'œuvre le plus national, l'his-
des municipalités, du plus utile, du plus grand œuvre,
toire des municipalités, laquelle est dans les débats et dans
apports qui ont précédé les lois du 14 décembre 1789, du
ructidor an III et du 28 pluviôse an VIII, qui en France
instituent ou les réorganisent. Quel est celui qui a oublié
avant la révolution, et plusieurs siècles avant, autant d'hô-
-de-ville, autant d'hôtels-de-ville différents ; autant de mu-
palités, autant de municipalités différentes. Leur variété
ait toutes les formes des gouvernements connus, et tous les
vernements connus n'offraient pas, il s'en faut bien, toutes
formes de nos différentes municipalités.

La loi de décembre 1789 a tout changé, tout ramené à l'unité
fonctions, des dénominations partout similaires. En Alsace,
ne veut pas, comme autrefois, des prêteurs ; en Lorraine,
me autrefois, des maîtres échevins ; en Flandre, des rewar-
pensionnaires ; en Picardie, en Normandie, des gouverneurs,
capitaines ; à Paris, à Lyon, des prévôts des marchands ; à
on des vicomtes majeurs ; en Bretagne et dans d'autres pro-
es, des curés, des dignitaires ecclésiastiques ; à Bourges, à

1, des seigneurs, des barons, des comtes; en Auver-
 Limousin, en Languedoc, des premiers consuls; en
 1, des chevaliers; en Béarn des alcades; elle veut que
 le chef de la municipalité soit le maire, et elle ne veut
 a'il y ait deux, trois, quatre maires dans une commune,
 en veut qu'un seul; et elle ne veut pas qu'il soit soumis à
 rémonies ridicules, comme à Brest autrefois, à mettre le
 ans un creux fait en forme d'une chaussure au seuil de la
 le l'église des Sept-Saints. Elle ne veut plus que les officiers
 municipalités soient conseillers, échevins, consuls, capi-
 jurats; elle veut que partout ils soient officiers municipaux;
 veut plus de grand conseil, de petit conseil, de grand
 ire, de petit consistoire; elle veut des notables forment
 il général, et elle les veut en nombre proportionné à la
 1; elle ne veut plus de procureur du roi, de procureur
 , de *pensionnaire*; elle veut et elle ne veut qu'un procu-
 : la commune; elle exprime clairement les attributions qui
 propres à chacun d'eux, celles de la police, de la salubrité,
 reté, de la tranquillité dans les rues et les édifices publics,
 de la surveillance des établissements communaux, de la
 es revenus communaux. Elle veut que les municipalités
 at le pouvoir qui leur est délégué par l'état, la répartition,
 e des impôts, la conservation des propriétés nationales, la
 lance des travaux entrepris par la nation; mais elle ne veut
 elles aient ni justice civile, ni criminelle, ni gibet, ni bour-
 elle veut encore moins qu'elles jugent féodalement et par
 es de juges fieffés. Point d'états provinciaux, dit-elle,
 s municipalités; point de municipalités qui se rendent aux
 es nations voisines. Il me semble aussi l'entendre crier
 ut : Plus de vénalité d'offices municipaux ! Qu'il n'en soit
 mme par le passé, qu'ils ne soient pas supprimés pour être
 rétablis, ensuite rétablis pour être de nouveau supprimés;
 lle part le maire ne soit plus perpétuel; élection de la moi-
 officiers de la municipalité tous les ans, et que nulle part
 se fasse par conclave, mais dans un lieu public, par scru-
 iste simple et de liste double et à la pluralité absolue des
 es; surtout plus d'antiques bombances municipales, plus
 s, de frériques; que les deniers du peuple soient dépensés à
 fit et que le compte en soit publié. La volonté de la loi de
 ore est aussi qu'il y ait une municipalité par commune, ce
 élève le nombre à près de quarante mille au lieu de cinq
 mille. Sans doute il y aura dans les campagnes trente ou
 cinq mille maires. Rusticus, Fabius, Lentulus, Asinius,

plus. Sans doute ces trente ou trente-cinq mille maires paysans, nés de leur flottante écharpe, ont d'abord été décontenancés; mais peu à peu les dignités des magistratures rurales ont élevé le rang de la nation dans les campagnes, et de même que les trente-cinq mille épaulettes de commandant de la garde nationale ont fait trente-cinq mille miracles en courage et en discipline, de même en gravité et en justice distributive les trente-cinq mille écharpes ont fait aussi trente-cinq mille miracles.

La France fut toute contente, tout aise de se voir ainsi comblée; les provinces romaines, partout uniformément municipalisées jusqu'aux plus petites communes. On applaudit, on ne cessait d'applaudir pendant cinq ans, ce qui, pour nous Français d'aujourd'hui, est bien du temps: aussi, au bout de ces cinq ans, le 1^{er} de fructidor an III, supprimant toutes les municipalités, créant des administrations cantonales formées dans les villes par réunion des officiers municipaux, et dans les campagnes par réunion, dans chaque chef-lieu de canton, des agents municipaux élus dans chaque commune. On applaudit, et, pour cesser d'applaudir, pour changer encore, on attendit de même cinq ans. Voilà que la nouvelle loi de pluviôse an VIII congédie toutes les administrations cantonales, qu'elle remplace dans chaque commune par un maire et un adjoint. Cette organisation, plus simple, plus lestée, a aussi ses applaudisseurs, et probablement aussi ses cinq ans à durer encore.

DÉCADE LXV. — LA DÉCADE DE LA ROUE.

La vieille histoire de France ne voudra-t-elle jamais suspendre son antique tapage de batailles, de dissensions civiles ou religieuses, pour parler un peu des diverses parties de la société française? Cependant, voyez comme elle serait variée si dans ses chapitres, celui des administrations, par exemple, elle faisait rapidement tourner la roue des temps où paraîtraient d'abord les vieux sénéchaux, les vieux baillis en bonnet, en robe, tenant de longs rouleaux de parchemin, chargés des comptes des revenus de la province, qui étaient ceux des ducs, des comtes, des seigneurs, du roi lorsqu'il était duc, comte, baron; ou paraîtraient ensuite les états provinciaux divisés par ordres, vêtus de leurs costumes, les généraux des aides, les élus, les intendants délégués,

légues, les administrations provinciales divisées aussi en ordres; où paraîtraient avec leurs grandes médailles les administrations du directoire et du conseil général de département, du directoire et du conseil général de district, recueillant tous les degrés toutes les attributions, tous les pouvoirs de tous les ordres, de leurs antiques prédécesseurs; administrations des administrations centrales, à leur tour suivies des préfets actuels, habillés de bleu, brodés d'argent, tenant en leurs mains toute l'autorité: car les quatre conseils sont, à proprement parler, que quatre assesseurs n'ayant que les cas du contentieux: car les nouveaux conseils de département et d'arrondissement ne sont guère que des chambres, des examinateurs des comptes, qui ne gênent en aucune manière la volonté administrative des préfets et des sous-préfets.

Je sais ce qu'amènera encore cette roue qui ne cesse de tourner et qui semble en ce moment retourner, je veux dire la roue; mais si elle rétrograde jusqu'aux baillis, je lui donnerai trois fois pour ramener l'homme, le nom et la robe.

DÉCADE LXVI.

DÉCADE DU CONSUL DE SAINT-BAUZILLE.

Le consul de Saint-Bauzille était autrefois sûr de bien des choses: il était sûr qu'il était consul de Saint-Bauzille; il qu'il avait fait toutes ses classes à Mende.

aujourd'hui sûr de bien d'autres choses: il est sûr que, dans l'avenir prochain, on abandonnera le nom de département pour celui de préfecture. A l'entendre, département de l'intérieur, département de la guerre, se dit très bien en parlant du département de l'intérieur, de la guerre, et par conséquent se dit également pour exprimer une étendue de territoire. C'est préfectorat antique signifiant une étendue territoriale administrative, et préfecture signifiant qu'une étendue territoriale administrative, devrait dire et qu'on dira.

aujourd'hui également sûr qu'alors on dirait et qu'on dirait de Mende, préfecture de Rodez, préfecture de Saint-Germain, préfecture de Clermont, préfecture de Moulins, préfec-

ture de Lyon , préfecture de Paris , préfecture de fecture de Lille , et que les noms des rivières retenir ayant fait place aux noms des villes que retient , alors , mais seulement alors , les Français géographie de la France.

DÉCADE LXVII.

LA DÉCADE DE MON VOISIN LE

J'ai un si bon voisin qu'on ne peut , je crois , en leur. Quand j'ai besoin d'eau , de feu ou de quelque aussitôt sa porte s'ouvre , et je suis toujours g accueilli. Mon voisin Le Houx est venu aujourd' soirée, et nous a trouvés tout disposés à rire des boi s'aveuglent sur eux , mais sur lesquels les autres n gnère.

Vous connaissez, nous a-t-il dit, le juge de paix de Qui ne le connaît? Il ne cesse de me répéter qu' dernier il n'a manqué la députation que d'une voi la manquera sûrement pas au printemps prochain passés , comme il allait recommencer , je l'arrêtai e Eh bien, je vous promets ma voix , et , pour ma pai que vous alliez régler les intérêts de l'état , si 'vous que vous connaissez les premiers éléments de l'a générale.

Voyons. D'abord il est impossible que vous ne quelle partie du grand globe de la terre est situé Vous savez bien qu'elle est dans la partie la plus ai à égale distance du pôle de l'équateur. — Vous savez configuration de son territoire offre un vaste et s adossé à la chaîne des Alpes, incline à l'ouest vers l' par les cinq grandes vallées du Rhin , de la Seine , de la Garonne et du Rhône. — Vous savez bien q est de vingt-sept mille lieues carrées au moins , en : les nouveaux départements réunis cessent d'être en le tribunal de la force et du destin. — Vous savez bonne géométrie vingt-sept mille lieues carrées don cent millions d'arpents.

de paix ouvrait de grands yeux ; mais , par honte ou
 ses signes de tête répondaient : Oui !

puisque vous savez ces choses, vous savez sûrement aussi
 de ces cent millions d'arpents il y en a : — 50 millions en
 — 5 millions en vignes , — 7 millions en prés , — 4 mil-
 lions , — 14 millions en bois , — 20 millions en lan-
 gères, en terres incultes ou non productives. Monsieur
 de paix , monsieur le futur représentant , ajoutai-je , il
 à vos lois que ces diverses proportions changent en bien
 1. 1.

monsieur , continuai-je , vous et moi laissons dire les petits
 du jour qui tendent à déprimer ou à amaigrir la France ,
 je lui en donnons pas moins : — Un million de charrues ,
 5 millions de bœufs , — 4 millions de vaches , — 2 millions
 aux , — 20 millions de moutons , — 4 millions de porcs.
 sur , lorsque vous serez là-haut , assis sur les belles ban-
 de velours , coiffé de votre toque rouge , brillante d'or ,
 -vous du pauvre bestial.

monsieur , comptez-vous , avec Necker , 25 millions d'habi-
 m France , ou avec le corps législatif , 28 millions ? ou bien
 z-vous prendre une moyenne proportionnelle , qui souvent
 qu'une erreur proportionnelle ? Pour moi , je ne puis croire
 e la population augmente en tuant les hommes au dedans , en
 faisant tuer au dehors , et je me contenterais des 25 millions
 notre ancien ministre , et sans doute vous vous en contente-
 z de même , si on ne me criait de tous côtés : 27 millions !
 millions ! Eh bien ! va pour 27 millions ! 27 millions soit.
 De ces 27 millions j'en mets un tiers au dessous de dix-sept
 , un tiers au dessous de trente ans , un tiers au dessus. Et
 is, Monsieur ?

Un peu plus d'hommes que de femmes ; — un peu moins de
 moitié d'hommes mariés. Et vous , Monsieur ?

Annuellement il y a un mort sur trente personnes , une nais-
 sance sur vingt-six , suivant l'opinion de bien des gens. Et sui-
 it la vôtre ?

Monsieur , je compte , et comme , ajoutai-je en riant , il paraît
 e nous sommes toujours d'accord , vous compterez sans doute
 asi : — 500 villes au dessus de 4 mille âmes , — 3 mille
 urgs , — 40 mille villages , — 200 mille hameaux.

Voulez-vous m'en croire ? la population qui habite les campa-
 es est de 21 millions , et celle qui habite les villes est de 6
 llions.

Je parierais que vous n'avez pas d'avis sur le nombre des hom-

mes de chaque état, et c'est parce que vous craignez de tromper ; mais certes ce n'est pas sans raison, et à cet égard bien différents. Voici l'avis ou le calcul le moins erroné :

Laboureurs, 5 millions ; — bergers, 2 millions ; — 500 mille ; — artisans, un million et demi ; — 1 million ; — gens de plume, 200 mille ; — gens de mer, 300 mille ; — gens d'église dont le nombre diminue, ne cesse de diminuer.

On comptait autrefois, je n'ose dire on compte 80 mille nobles ; — on compte 9 millions de propriétaires ; — on compte 100 mille personnes de revenu au dessus de trois mille francs ; — on évalue la valeur du territoire de la France et le revenu à 2 milliards ; — on évalue le revenu industriel à un milliard ; — on évalue le numéraire à 2 milliards, dont Paris a la part et Mende une trop petite.

Monsieur, me dit notre juge de paix qui voulait un peu de sa honte, bien que ces notions soient assez communes, volontiers quelquefois à se les rappeler. Monsieur, je, bien que je vous croie fort habile, je vous crois habile si vous pouvez m'expliquer, non pas comment elle se compose ce qu'on a appris, mais comment on se rappelle.

DÉCADE LXVIII.

LA DÉCADE DU TESTAMENT DE MONSIEUR

Ah ! je ne vous ai point encore parlé de mon cousin monsieur Jérôme, a dit Gervais ; non, je ne crois pas que le Gévaudan nous soyons aussi fous que dans le Vivarais : je ne crois pas du moins que nous soyons aussi singuliers, aussi bizarres.

Monsieur Jérôme, riche, jeune, bien constitué, n'avait jamais voulu se marier ; suivant lui, il y avait trop de peine à garder une femme, et ensuite il y avait à élever une famille. Ses nombreux parents le trouvaient raisonnable en cela et venaient souvent le voir, le cher

T. Monsieur Jérôme les recevait très mal. Il vous tarde, disait-il, de me jeter de la terre sur le nez ; vous ne m'aimez pas ; mais je ne vous aime pas davantage, et comptez que je ferai encore plus enrager après ma mort. Il leur a tenu parole ; il a laissé toute sa fortune, à qui diriez-vous ? sans doute à son pauvre parent éloigné, qui ne s'était jamais présenté chez son oncle ; à l'hôpital ? non ; aux prêtres sermentés, insermentés, non, non ; au vieux clocher dont la révolution avait fondu les pierres ; à la vieille orgue dont la révolution avait fondu les tuyaux pour faire des balles de fusil ? non, non ; à la vieille horloge qui depuis ces derniers temps a été réglée par tant de différentes mains qu'elle radote ? non, non ; à son domestique, à sa valet ? non, non ; c'est donc à son fermier, à sa jardinière ? à l'un, ni à l'autre. Il l'a laissée aux beaux-arts, c'est-à-dire aux artistes. Il a nommé un de ses amis exécuteur testamentaire, chargé de faire un voyage à Paris, et lui a fait un legs de mille francs pour les frais.

Dès que la succession a été ouverte, cet ami n'a pas tardé à venir ; en revenant, des affaires l'ont forcé de passer par Cahors et conséquemment par Mende. Il lui tardait tant de rendre compte de ce qu'il avait dit et fait, qu'il n'a pu attendre d'être arrivé dans son pays. Il a voulu commencer dans le Gévaudan, s'il n'a pu commencer dans l'Auvergne.

En arrivant à Paris, nous a-t-il dit, je descendis avec la diligence au plus beau quartier ; mais le jour même je pris un logement au pays latin où demeurent la plupart des artistes. Je demandai un peintre de réputation, et tout de suite on m'en indiqua un ou quatre dans le voisinage. J'allai à une des adresses, que l'on m'avait retenue ; je rencontrai un homme de quarante à quarante-cinq ans, de l'humeur la plus gaie et la plus aimable. Je lui donnai à lire le testament de M. Jérôme. À peine il en eut parcouru les premières lignes qu'il se mit à rire.

Premièrement, à un peintre qui ait de l'ordre, qui soit bon ouvrier, qui ait acheté une maison, je lègue mille francs. » Je ne connais pas, me dit-il, de peintre qui ait de l'ordre, qui soit bon ouvrier ; je n'en connais pas qui ait acheté une maison ; mais attendez : il y en a un qui est au moins de votre pays, et qui est de par delà, qui se vante quelquefois, qui prétend que son atelier où il loge lui appartient. Vous pouvez aller chez lui. Ça ne lui fera pas de mal, car bien certainement, s'il a acheté une maison, il ne l'a pas payée ; il continua.

Secondement, deux mille francs à un peintre qui ait des idées. » Ah ! certes, voilà qui n'a pas de bon sens, me dit l'ar-

tiste, c'est vouloir faire rétrograder l'art ! Monsieur, ajouta-t-il, tout pour l'art ; l'art avant tout. Quand je me suis marié, d'abord j'ai songé à l'art ; j'ai songé que j'aurais souvent à peindre Junon, Minerve, Bellone. Ma femme, qui est assez laide, ne m'a porté en dot qu'une haute et superbe stature. J'ai un de mes frères, peintre comme moi, qui s'est retiré à la campagne. Il y a deux ou trois ans que mes nièces vinrent me voir. C'était alors la grande mode de ne pas mettre de fichu ; elles voulurent être à la mode. Mes jeunes élèves les virent, et tout aussitôt ils demandèrent à les dessiner ; elles s'y refusèrent. Mesdemoiselles, leur dis-je, souvenez-vous donc que vous êtes les filles d'un grand artiste, s'agit de l'art, et je les fis passer à l'atelier. Si vous voulez savoir continua-t-il, quels sont à cet égard mes principes, les voici : le peintre qui craint de travailler pour le diable, qui craint de le servir, sera toujours un homme médiocre. Sans doute vous ne m'approuvez pas ; vous ne me donneriez pas votre fille. Je ne puis pas que vous n'ayez raison ; mais enfin il faut des peintres, et le legs de M. Jérôme, qui autrefois aurait pu absolument me servir, ne peut plus aujourd'hui l'être ; la peinture est trop démodée. Il vint du monde ; je fus obligé de terminer là cette première visite.

Le lendemain je retournai chez cet artiste. Monsieur dis-je en l'abordant, nous fûmes interrompus hier ; mais, ne vous en déplaît-il, je me crois sûr que dans votre honorable état il y a encore et il ne peut qu'y avoir des mœurs. Je lui donnai de nouveau à lire le testament de M. Jérôme ; il continua.

« Item, comme on admirait, il y a vingt ou trente ans Grigori comme on devrait toujours l'admirer, comme je l'admire toujours comme, malgré les artistes d'aujourd'hui, les trois tables du Père de famille n'en sont pas moins trois chefs-d'œuvre, beaux volumes d'un excellent traité de morale, qui a donné à la France plus de dix mille bons fils, dix mille bons citoyens, je lui lègue dix mille francs. » Ah ! c'est trop ! s'écria l'artiste : trop, beaucoup trop. Monsieur, lui dis-je, il faut respecter l'intention du testateur ; l'artiste continua de lire.

« Je ne sais si l'on n'aime plus Oudry ; je l'aime toujours ; ses chasses sont fort naturelles. Il y a un peu trop de sang dans son sanglier, mais son loup est bon. A cause du loup, je donne aux héritiers d'Oudry mille francs.

» Je donne à ceux de Vernet trois mille francs. J'aime toujours Vernet ; je ne sais si on l'aime encore ; si on aime encore cette douce lumière de la lune tombant doucement sur la toile pour argenter les étangs, ces feux allumés sur des rochers mousseux

ence de l'air, cette transparence des eaux, ces perspectives, ces ports, ces édifices grossis à travers la vaspère de la mer, ces marchands, ces matelots, ces nombreux personnages, ce tumultueux fracas du n'avis, les paysans de Vernet sont parfaits, et parfaites.

« Que Vien ait près ou plus de cent ans, qu'il vive ! Je veuille vivre encore long-temps ? Je n'ai vu de lui qui est bien un ermite du jour : car au lieu d'un s sa main un violon : car, au lieu de veiller, de ; l dort si bien, que je donne à Vien mille heure ! à la bonne heure ! s'écria l'artiste à de trois legs.

« Je suis brouillé avec ma parenté ; je ne veux ler avec tout le monde. Je me brouillerais, dit-on, d'aujourd'hui, si je faisais part de ma fortune aux ont dégradé la noble école française, et pendant or pu le goût de la nation.

», affirmé, que depuis long-temps Lemoine ne is qu'on m'ait dit, qu'on ne m'ait pas dit vrai, qu'il vive pas, je ne donne rien à cet élève dégénéré de dernier.

boucher, son digne élève ; les afféteries et les gri-personnages lui ont d'ailleurs été assez bien payées Louis XV.

aux Vanloo, qui ont eu aussi de la manière et rare- e, ils n'auront rien. » Bien, bien ! dit encore l'ar- aussi et très sincèrement de cet avis. Il continua.

« x qui viennent de Paris, tous ceux qui ont parlé à viennent, disent et de tous côtés on dit que David leur de notre école, que c'est notre premier peintre, i des peintres, que c'est le roi de la peinture. Je lui quinze mille francs, savoir :

nt Roch, cinq mille francs, et je crois que ce n'est assez ; car je devrais ajouter peut-être quelque n chien, si vivant et si fidèle.

le autres francs pour son Bélisaire, qui vous de- ant de dignité une obole.

le autres francs pour son Andromaque. Ah ! qu'elle dre et pieuse ! je me serais marié si j'avais trouvé emme.

as vu son Serment des Horaces ; mais s'il est vrai d romain dise à ses trois fils ; en leur présentant

trois glaives : Vaincre ou mourir ! S'il est vrai qu'on en a trois fils répondre : Nous vaincrons , nous avons vaincu mille francs.

» On dit qu'à mesure que le roi David avance dans la vie sa couronne jette de plus en plus de l'éclat. On parle de lui avec un merveilleux enthousiasme. Je donne pour lui vingt mille francs ; et si les défauts qu'on lui reproche sont des calomnies de province , si les deux rois combattants ne sont nus tandis que leurs armées sont habillées, je donne trente mille francs. »

Bon ! s'écria l'artiste , comme on a indignement ou trompé ce bon M. Jérôme ! Allons au Louvre, me dit-il, allons-y. Je n'avais pas encore vu de tableaux de David, j'essayai de joindre les mains, d'admirer. Ce n'est pas, me dit-il, avec de l'argent qu'il faut payer ces legs , c'est avec de l'or, c'est avec des diamants ; ce ne sera pas avec des diamants s'il y avait quelque chose de plus cher. L'artiste saisit habilement ce moment d'enthousiasme pour démontrer, par l'exemple de plusieurs grands maîtres soit anciens, soit modernes, que ce que l'ignorance prenait pour un défaut n'était qu'une savante beauté. J'en fus convaincu au point que j'allai consulter un notaire pour qu'il m'indiquât quelque moyen de faire une entorse à l'exécution de la volonté mal éclairée de mon oncle. Il lut le testament et me dit : Les deux rois sont nus, mais ils le sont, lui dis-je, et même il y en a un qui montre son sein au public comme un conscrit qui passe devant le bureau de recrutement. Eh bien ! me répondit-il, ne payez que le legs de dix mille francs ; car si vous payiez celui de trente mille , vous seriez actionné par les hoirs ou ayant-cause , et bien sûr condamné par vos juges du Vivarais.

Je retournai chez l'artiste. Ah ! quel dommage ! quel dommage ! me dit-il, que les juges ne sachent pas la peinture ; ils ne l'absoudraient pas David ! Puis se mettant à caractériser le talent de ce grand peintre, il ajouta : David est noble, hardi, et cependant comme il est en même temps pur et sage ! De même que vous ne pouvez quitter un bon livre pour un autre chapitre, vous ne pouvez pas en lire un autre, de même vous ne pouvez détacher vos yeux d'un tableau de David , pour aller porter sur un autre tableau de David. C'est que la vie est dans l'air qui circule autour de ses personnages ; c'est qu'ils vivent, qu'ils se meuvent, qu'ils parlent, qu'ils viennent vous parler comme un de nos plus grands dessinateurs. David est notre coloriste ; il a fait de la chair ; du sang, il a fait des

iminent à ses personnages leurs divers mouvements, couleurs. Pas un bras, pas une jambe, pas un doigt d'arbre ou de plâtre. Oui, vraiment, le testament a est le roi de son art.

continua à lire le testament de M. Jérôme.

et je veux qu'on dise de ma part à la jeune école la peinture française attend d'elle ses plus beaux blonde Cananéenne et le tragique Marius de Drouais elle aurore.

aussi qu'on dise à Meynier, à Regnault, que je suis admirateurs.

qu'on le dise et qu'on le redise à Gros, jeune héritier qu'on le dise, qu'on le redise à Genod, jeune héritier. J'aime beaucoup Gros et Genod ; qu'ils vivent et requoi.

aussi beaucoup Prudhon.

aussi beaucoup Girodet et Gérard.

rent et ils vivront dans la postérité.

est digne de son nom de César pour les paysages, les neiges ; elles ne sont ni trop peu, ni trop blanches, nettes, pour ainsi dire craquantes ; elles tombent. Dans nos montagnes, sauf mauvaise plaisanterie, on connaît en loups et en neiges.

attendu que j'ai mille et mille fois demandé en quoi la peinture de notre siècle de celle du siècle dernier, et toujours répondu longuement, fort longuement, sans aucune conclusion, et qu'on n'est même jamais parti fixe, je donne à celui qui, dans un discours de trois ans, de six au plus, dira s'il y a ou s'il n'y a pas de tel s'il y en a, en quoi elle consiste, une médaille d'or.

à celui qui prouvera, dans un discours de trois pages, de six au plus, que la peinture de notre siècle a gagné, une autre médaille d'un marc d'or.

à celui qui, dans un discours de trois pages au plus, prouvera qu'elle a avancé, une médaille d'or.

s'un, dans un discours de trois pages au moins de prouve qu'elle a rétrogradé, il le prouvera gratuitement donne rien.

ant, comme il ne l'aurait pas moins prouvé, s'il l'a et que, dans cette supposition, l'infériorité de l'école pourrait venir des études, des doctrines, qui sont les

êmes , mais sans doute de quelque institution dont la tradition est perdue, je veux qu'outre les élèves qui ont remporté de grands prix , et qu'on envoie aujourd'hui , comme autrefois , en Italie , on en envoie encore à mes frais , parmi ceux qui auront eu des accessits , savoir : trois en Flandre , deux en Allemagne , un dans le Nord. Cette institution que je fais est à perpétuité. Les dépenses de voyage seront prises sur la vente de mon vin blanc , et celles de séjour sur la vente de mon vin rouge.

» Je veux et j'entends que les élèves voyageurs n'aient ni directeur ni maître , car je suis fatigué de la monotonie académique de l'école française , dont les tableaux , si l'on en excepte ceux des premiers peintres , se ressemblent tous , ou n'ont d'autre différence que celle des épreuves d'un même cuivre plus ou moins fatigué par un long tirage.

» Certes , c'est une belle découverte que celle du rentoilage des tableaux , qui vous porte sans altération la peinture d'une vieille toile sur une neuve. Je donne deux mille francs à Picault , qui l'a faite il y a environ cinquante ou soixante ans ; et , s'il ne vit pas , ce qui pourrait bien être , je les donne à sa famille.

» La fabrication des crayons artificiels , autre belle découverte qui facilite le dessin , cette image linéaire des chefs-d'œuvre que l'artiste trace d'abord dans sa pensée , et qu'il retrace ensuite sur son papier , a été faite à peu près dans le même temps par Desmarais. Je lui donne aussi deux mille francs à lui ou à son héritier. »

Voilà tous les legs de la peinture , me dit l'artiste ; mais pourquoi monsieur Jérôme n'a-t-il rien donné à la peinture sur émail , aujourd'hui supérieure , pour la beauté des couleurs et le bon goût , tout ce qu'on a jamais fait ? — Je ne sais , lui répondis-je. — Mais pourquoi aussi n'a-t-il non plus rien donné à la nouvelle , moderne , brillante , vive peinture au pastel due à Joseph Vivien ? — Je ne sais. — Pourquoi n'a-t-il rien donné à l'ancienne peinture austique retrouvée par le comte de Caylus , remise en usage par L'ausin ? — Je ne sais. — Enfin , pourquoi n'a-t-il rien donné à la peinture sur verre ? — C'est , lui répondis-je encore , que ce genre de peinture est à peu près abandonné depuis un demi-siècle ; on ne lègue pas aux morts qui ne laissent pas d'héritiers.

L'artiste reprit la lecture. « Il n'y a qu'heur et malheur dans le monde. Oh ! que n'ai-je été riche comme Samuel Bernard ! J'aurais fondé une école gratuite de dessin à Paris , et cette institution eût été aussitôt imitée dans les grandes villes des provinces : loin de moi ! Louis XV , inspiré par le peintre Bachelier , m'aurait prévenu en 1767.

» Oh ! que n'ai-je été riche comme Montmartel ! J'aurais fait

pour l'exposition des tableaux fraîchement peints ; ils n'auraient plus été forcés de se contenter, depuis jusqu'au 21, d'un coin de la place Dauphine. Et encore, Lebrun m'aurait prévenu quelques années avant la révolution, en leur livrant sa belle salle des ventes (le Salon). Plus malheureusement encore, la Convention, quelques années après la révolution, m'aurait prévenu, en affectant une des salles du Louvre à cette exposition périodique.

« Je n'ai pas tout ! que si j'eusse eu les coffres d'or de Louis XIV, j'aurais fait bâtir un musée ou conservatoire des meilleurs ouvrages de toutes les écoles ; mais j'aurais malheureusement été prévenu par la Convention, qui, voulant bien à la postérité, leur fit ouvrir l'immense galerie du Louvre, qui occupera jusqu'à la fin du monde, ou du moins jusqu'à la fin de Paris.

« Je ne lègue à mes amis les peintres cet enseignement ; mais ils sont si parfaits comme ceux qui sortent de l'école de Lebrun, qu'ils s'arrangent pas comme sur leurs toiles ; ils ne se mêlent donc pas des affaires politiques, s'ils ne sont que des élèves qui viennent les retirer à bras armés à la porte du tribunal révolutionnaire. »

« Un jour, dès que je retournai chez mon peintre. Monsieur, me dit-il, ne croyez pas encore être quitte de moi ; car mon oncle Jérôme a fait aussi des legs à la sculpture ; indiquez-moi un homme qui puisse me guider aussi dans l'exécution de cette partie du testament. Je puis, me répondit-il, vous adresser à un cousin de ma femme, sculpteur en marbre avant la révolution, qui, aujourd'hui, fait pour les campagnes des saints de terre dure, à l'épreuve du marteau des briseurs de l'an deux. Je vous assure qu'à ce nouveau métier il gagne beaucoup d'argent ; il est d'ailleurs, comme ses confrères, économe, rangé, et meurt autrefois il se vantait d'avoir des mœurs.

« Il me dit : Tenez, me dit-il, voilà mon jeune pays, qui est son oncle, et qui vous conduira chez lui.

« Nous sortîmes. Chemin faisant, je dis à ce jeune homme : Monsieur, quel dommage qu'il n'y ait pas dans la sculpture, comme dans la peinture, un roi David ! Attendez, me répondit tranquillement le jeune homme, s'il n'y en a pas il y en aura. Nous marchâmes encore quelque temps ; enfin nous arrivâmes.

« Le peintre était logé à un quatrième ; le sculpteur l'était à un troisième, en bon air, entre cour et jardin. Je le trouvai dans son atelier. Je lui dis quel était l'objet qui m'amenait chez lui.

œuvre, son plus bel ouvrage, si je puis parler ainsi, envoyé en Prusse.

Une jeune fille qui s'arrache une épine du pied est toute jolie, mais ce qui souffre, le spectateur souffre.

Le contemporain, a laissé le beau mausolée des deux de vienne se tenant par la main, le plus âgé appelé le plus jeune. Le célèbre mausolée du curé de dont la principale figure a tant de naturel et de force de lui.

Coustou, son autre contemporain, qui avait à porter un beau nom en sculpture, a véritablement conservé quelques héritages et patrimoniales, comme on le voit au mausolée du dauphin.

Enfin, après avoir décoré plusieurs églises de Paris, pour aller ériger sur un rocher, à Pétersbourg, la statue de le Grand, il ne resta plus en France personne qui fit la sculpture sur le rapide penchant de son dernier

■ Ces statuaires que je viens de nommer sont comme la suite des grands statuaires du siècle de Louis XIV, et tous ceux que je vais nommer sont aussi comme la monnaie de cette époque. Je le laissai parler sans l'interrompre. Monsieur, lui dis-je, c'est de la bien belle monnaie, puisqu'il faut répondre à ses mots, que les bustes de Pajou et sa statue de Bossuet, que le Luynes de Bridan, que le Molé de Gois, que la statue de La Fontaine de Julien, ce beau La Fontaine qui même ou peut-être récite une fable, que le Cassini de Moitte et ses reliefs du Panthéon, que l'austère saint Bruno de Houdon, que se fait admirer même à Rome, que sa statue du rieur Voltaire au théâtre-Français, que l'Achille de Giraud, qui expire sous les traits du lâche Paris, que la douce et naïve Innocence de Cellarius et son admirable Hyacinthe mourant.

Le sculpteur continua comme s'il n'entendait pas mes observations. La révolution acheva d'entraîner l'art, et en l'an deux, on voyait reproduire en plâtre, en soufre, en terre, et par milliers, la hideuse tête de Marat. Aujourd'hui ses ciseaux, qui avaient tant besoin d'être nettoyés et purifiés, se rouillent dans un inutile repos.

Il y a, poursuivit-il, deux moyens de restaurer la sculpture, mais il n'en a pas trois. Il faut corriger l'enseignement, il faut faire revivre le goût de l'art.

Que diriez-vous d'une école de chirurgie soumise aux mêmes idées que l'école de médecine ? Ce que sans doute vous diriez

Aussitôt il ôte son tablier, son bonnet de peau de loutre, son chapeau, et me conduit au salon. Je tirai de la poche le ment de monsieur Jérôme et le lui présentai ouvert par lieu. Il lut :

« Item, comme tout le monde parle de la restauration de la peinture, et que personne ne parle de celle de la sculpture, comme cet art a décliné et ne cesse de décliner... » Le sculpteur, sans aller plus loin, s'arrête et pose le testament. Monsieur, me dit-il, en voulant commencer un long discours. Monsieur, lui dis je, en l'empêchant de le commencer, vous me prouver sans doute que la sculpture n'a décliné ni ne déclinera, mais continuez à lire. Il continua et reprit : « Comme cet art a décliné et ne cesse de décliner, je lègue à ceux qui auront posé les vrais moyens de le restaurer une pension viagère au traitement des membres de l'Institut, c'est-à-dire un million d'or, qui, dans aucun temps, ne pourra être payée qu'en or. »

Vous voyez, Monsieur, dis-je alors au sculpteur, qu'il ne faut pas de prouver, non que la sculpture ne décline pas, mais, au contraire, qu'elle décline. Monsieur, me répondit-il, en faisant ainsi dire rebrousser chemin aux pensées et aux paroles, étaient déjà arrivées dans sa bouche, rien n'est plus facile, puisque'il faut être vrai, je vous dirai qu'avec les grands sculpteurs du règne de Louis XIV est morte la sculpture française. Notre Le Gros, qui vivait au commencement de ce siècle, est le dernier des Romains, ou plutôt des Grecs, car dans les siècles des Romains n'étaient guère habiles. Sa Vestale des Tuileries bien posée, si bien drapée, éclate de tous les genres de beauté. Ceux qui ont vu la Vestale antique de la villa Médicis disent que c'est la statue française qui est l'original, et que c'est la statue antique qui est la copie.

Bouchardon donne la main à Le Gros : la sculpture décline. La fontaine de la rue Grenelle est d'un mauvais effet ; les déesses, les nymphes et les naïades en sont belles sans doute ; elles sont fraîches, vivantes, sans doute ; mais qu'elles se lèvent de dessus ce monument funèbre !

Son groupe de l'Homme domptant un ours montre fort bien les deux natures et la supériorité de l'une sur l'autre.

Le Gros et Bouchardon sont deux bonnes transitions du dix-huitième siècle de la sculpture au nôtre.

Pigalle donne la main à Bouchardon : la sculpture décline encore. Le mausolée du maréchal de Saxe est une mauvaise composition, une composition de poète plutôt qu'une composition de sculpteur.

son plus bel ouvrage , si je puis parler ainsi ,
russe.

Le jeune qui s'ache une épine du pied est toute jolie ,
gracieux Le ore souffre , le spectateur souffre.

son po n , a laissé le beau mausolée des deux
eques de vienne se tenant par la main , le plus âgé appe-
menant le plus jeune. Le célèbre mausolée du curé de
Sulpice , dont la principale figure a tant de naturel et de
est encore de lui.

Coustou , son autre contemporain , qui avait à por-
un si beau nom en sculpture , a véritablement conservé quel-
itions héréditaires et patrimoniales , comme on le voit
olée du dauphin.

après avoir décoré plusieurs églises de Paris ,
pour aller ériger sur un rocher , à Pétersbourg , la sta-
e le Grand , il ne resta plus en France personne qui
sout la sculpture sur le rapide penchant de son dernier

sous ces statuaires que je viens de nommer sont comme la
aie des grands statuaires du siècle de Louis XIV , et tous

je vais nommer sont aussi comme la monnaie de cette
monnaie. Je le laissai parler sans l'interrompre. Monsieur , lui
je , c'est de la bien belle monnaie , puisqu'il faut répondre à
vos mêmes mots , que les bustes de Pajou et sa statue de Bos-
t , que le Luynes de Bridan , que le Molé de Gois , que la
Leda , le La Fontaine de Julien , ce beau La Fontaine qui mé-
ou peut-être récite une fable , que le Cassini de Moitte et ses
reliefs du Panthéon , que l'austère saint Bruno de Houdon ,
se fait admirer même à Rome , que sa statue du rieur Voltaire
au théâtre-Français , que l'Achille de Giraud , qui expire sous
les traits du lâche Paris , que la douce et naïve Innocence de Cel-
lamare et son admirable Hyacinthe mourant.

Le sculpteur continua comme s'il n'entendait pas mes obser-
vations. La révolution acheva d'entraîner l'art , et en l'an deux , on
le voyait reproduire en plâtre , en soufre , en terre , et par mil-
liers , la hideuse tête de Marat. Aujourd'hui ses ciseaux , qui au-
raient tant besoin d'être nettoyés et purifiés , se rouillent dans un
mortel repos.

Il y a , poursuivit-il , deux moyens de restaurer la sculpture ,
il n'y en a pas trois. Il faut corriger l'enseignement , il faut faire
naître le goût de l'art.

Que diriez-vous d'une école de chirurgie soumise aux mêmes
études que l'école de médecine ? Ce que sans doute vous diriez

l'école de sculpture soumise aux mêmes études que l'école de peinture ; ce que sans doute vous diriez de la nôtre. Pour moi, à la mienne, je prends avec mes élèves le contre-pied des études de l'école publique ; et, au lieu de les faire continuellement dessiner, je les fais continuellement modeler en cire, en plâtre, de toute manière. C'est moins avec le crayon qu'avec le ciseau que le sculpteur doit s'exercer.

Je les fais passer de l'étude de l'antique à celle du modèle vivant, c'est-à-dire du facile au difficile.

Jamais je ne leur permets de poser qui ne soit naturelle. Il est ainsi écrit sur chaque bloc qu'ils vont dégrossir que le pied doit porter la jambe, la jambe le genou ; ainsi du reste de la statue.

Je veux qu'en travaillant la pierre ou le marbre mes élèves sentent sous leur ciseau non seulement la peau, mais sous la peau, les muscles, sous les muscles les os.

Je leur interdis ces statues colossales posées pour être vues de près : car l'imagination grandit facilement, et difficilement rapetisse.

Toujours mes élèves ont sous les yeux le modèle, soit pour le contour, soit pour la draperie.

Savez-vous pourquoi l'école de sculpture s'est corrompue en ce temps que l'école de peinture ? C'est qu'en même temps, dans les deux écoles, maîtres et élèves travaillent sans modèle.

Je crie sans cesse à mes élèves : Prenez toujours la nature pour modèle ! la nature ! la nature ! Sans cesse l'académie crie aux artistes : L'antique ! l'antique ! C'est comme si elle leur criait : Le moule ! le moule.

Sans cesse je recommande aussi à mes élèves les bons traités de sculpture, et les Lettres sur l'Italie, de Dupaty, comme un des meilleurs.

Maintenant veut-on propager le goût de l'art ? Eh bien ! qu'au lieu de la seule école de Paris il y en ait une à Strasbourg, une à Lille, une à Nantes, une à Lyon, une à Toulouse, une à Marseille.

Qu'il y ait aussi des musées dans toutes ces villes : ce serait encore un bon moyen, et peut-être le meilleur, de propager le goût de l'art.

Il y en aurait encore un autre : ce serait que dans chaque département les hommes célèbres du pays eussent leur statue ou sur les ponts, ou sur les avenues, ou sur les portiques des édifices publics.

Toutes les statues devraient d'ailleurs être décentement posées

surtout celles-ci ; elles représenteraient les hommes
des divers états.

ARTISTE. — VI. — « Il, dis-je au sculpteur ; vos idées
se touchent avec celles de M. Jérôme : veuillez re-
venir à l'écriture de son testament. Le sculpteur continua de

« Il, j'avoue que je suis depuis long-temps indigné de voir
l'Académie française faire toujours l'histoire grecque ou romaine ;
et pour mon compte je veux qu'elle fasse la nôtre. En
suite, je donne cent setiers de beau froment, récoltés
sur les terres, à celui qui sculptera un bas-relief représentant
l'histoire de France. Je veux qu'il offre divers plans, en
toutefois que les figures des derniers soient mates et
grossières. Je sais bien que plusieurs de nos artistes
qu'un seul plan, un seul genre de fini ; ce sont les
autres d'autres habillements que la draperie à
la romaine ; je ne veux pas, parce que la raison le veut, que les
figures aient les habits de leur temps.

« Je donne une quantité de beau froment pour un demi-
million de conditions.

« Je donne une quantité pour un relief.

« Les trois genres de peinture sculptée ou de plate sculpture,
plus propre que la sculpture en ronde-bosse aux développements
d'une scène, devraient être d'un usage plus général.

« Je trouve au contraire trop général l'usage de la sculpture
en ronde-bosse ou sculpture des bustes. Ce genre de figures cou-
vre une chose qui fait souffrir l'œil. Une statue en ronde-
bosse vaudrait moins que trois bustes, et je l'aimerais mieux que
rien pour les bustes.

« Je donne volontiers deux cent setiers de beau froment
à celui qui sculptera en ronde-bosse représentant la Peinture, la
Gravure, qui reçoivent un pinceau, un ciseau, un
ciseau, des mains de la Pudeur, la plus aimable et la plus pi-
euse des Grâces. »

« Bien de l'ouvrage, dit le sculpteur en posant le testa-
ment ; eh ! qui jugera ? — Un jury pris la moitié hors de l'aca-

démie. J'attends que c'était l'opinion de M. Jérôme. Le sculpteur
se retira.

« Les peintres ont assurément beaucoup d'esprit ; quelquefois
ils manquent, et dans ce qui les touche de plus
proprement, ils s'imaginent que ceux qui regardent leurs
œuvres, toute l'histoire ancienne, toute l'histoire
moderne, toute la légende des saints, tou-

XVIII^e SIÈCLE.

les vies privées des hommes célèbres ou encatalogués comme , toutes les plus obscures pages de tous les livres. Il en est qu'il peut , et le plus souvent on ne comprend rien à l'action on voit représentée. Autre et plus grande folie : ils s'imaginent encore que tout le monde connaît le nom de celui qui a fait le tableau, et ce nom reste à peu près aussi inconnu que le nom celui qui a fait la toile.

» Il en est de même des sculptures et des sculpteurs.

» Je veux donc que dans tous les tableaux pour lesquels j'ai des legs, le sujet se trouve écrit au haut et le nom du peintre au bas. Je veux qu'il en soit de même pour les reliefs, et que, pour les statues en ronde-bosse, le sujet de la représentation et le nom du sculpteur soient gravés au bas.

» Que les peintres disent s'ils ne pourraient pas quelquefois varier la forme et les ornements des cadres de leurs tableaux. Les cadres en couleur, les cadres argentés, ne pourraient-ils quelquefois remplacer avec avantage les cadres dorés ?

» Que les sculpteurs disent encore s'ils ne pourraient varier même les piédestaux. Une statue de marbre blanc ne pourrait-elle être placée avec avantage sur un piédestal de marbre rouge, ou vert, ou bleu ?

» Du reste, je n'entends imposer à cet égard aucune obligation aux artistes mes légataires ; ceci doit être ajouté seulement pour observation, ou même seulement pour mémoire. »

Le sculpteur, tenant toujours dans sa main le testament de Monsieur Jérôme, se prit à me dire, en me le rendant : Je vois que maintenant il s'agit de gravure ; cela ne me regarde plus. Monsieur, lui répondis-je, votre cousin le peintre m'a donné de fort bonnes indications pour un sculpteur ; j'espère que, pour un graveur, vous ne m'en donnerez pas de moins bonnes. Il appela ses élèves et il lui dit quelques mots à voix basse. Peu d'instants après je vis entrer un beau jeune homme de vingt-cinq ans. Monsieur, me dit le sculpteur, c'est mon gendre. On le flatte qu'il a déjà quelque réputation dans son art. Je puis répondre de ses connaissances et plus encore de son impartialité. Ce jeune graveur, bien mieux habillé que le peintre même que le sculpteur, avait l'air bien moins pressé, et il avait qu'à moi de voir que la gravure était en meilleur point que les deux autres arts. Je lui donnai le testament ; il se contenta de lire des yeux et seulement pour lui. Bientôt, sans autre façon, il se met à parler, pour ainsi dire, au testament, et pour ainsi dire à lui rire au nez. Ah ! dit-il, je savais bien qu'il n'avait guère d'instruction ni de goût dans les petites provinces

e ne savais pas qu'il y en eût si peu. Quoi ! Monsieur Jérôme, est-ce tout ce siècle la gravure française n'a pas inventé, n'a pas créé un procédé nouveau ? Il faut que vous soyez bien de ce pays, et que vous n'en soyez jamais sorti pour ne pas savoir : — Que François et Demarteau ont inventé la gravure au burin ou la gravure au burin à plusieurs pointes ; — Que Boullée a inventé la gravure au pointillé ; — Que Bonnet a inventé la gravure au pastel ; — Que Stapart et Leprince ont inventé la gravure au pinceau ou au lavis de l'eau-forte ; — Que Leblond a inventé la gravure en couleurs ; — Que Janinet Dubucourt et Deshayes ont inventé la gravure à l'aquarelle, qui consiste à appliquer successivement plusieurs teintes à la même estampe, au lieu de plusieurs planches successivement appliquées ; — Et que la manière noire, où les objets, au lieu d'être figurés sur le blanc, le sont en blanc sur le noir, inventée par un Français, n'a été mise en usage en France que dans celui-ci.

— il en continuant à secouer sans cesse la tête et à tourner les yeux sur le testament, pour écrire sur les bords dans son testament, il faut être autrement connaissant : mon cher Monsieur Jérôme ! mon cher Monsieur Jérôme ! le principal mérite de Picard n'est pas tant dans son style de burin que dans son burin universel, qui réunissait toutes les diverses manières des divers maîtres, qu'à sa volonté il imitait à s'y méprendre.

Monsieur Jérôme ! apprenez à connaître Drevet, qui s'est créé un différent genre de gravure pour chaque objet différent, un différent genre de gravure pour chaque différente partie de l'objet.

Monsieur Jérôme ! Cochin savait sûrement ce que vous savez, et certainement ce que vous ne savez pas, quand il a le premier symétriquement rangé les points sur la planche ; il savait que le dérangement nécessaire de cette insupportable symétrie ne pourrait jamais se faire de s'opérer par la vacillation du tirage.

Monsieur Jérôme ! dites plutôt que le graveur Cars a porté les nuances dans les masses, le clair-obscur dans l'obscur.

Dites plutôt que Lebas a donné de la légèreté et de la profondeur aux ciels en les travaillant à la pointe sèche.

Il semble que vous n'ayez pas des yeux pour voir ; Flippart a, par l'ingénieuse intercalation des lignes légères dans les hachures, adouci, fondu les divers traits de la gravure.

Et quant à Wille, les chairs de ses figures, surtout leurs dra-

XVIII^e SIÈCLE.

es, sont tellement élastiques, tellement moelleuses, qu'on toujours tenté d'y appuyer le bout du doigt. Vous n'aviez pas vu ses Musiciens ambulants ? Bientôt le jeune graveur ria d'une voix éclatante, d'un ton irrité, et comme s'il eût voulu jeter ou déchirer le testament : Non, la gravure ne décline : car Bervick, l'élève de Wille, vit ; le plus grand des graveurs français vit ; son burin a la sévérité de celui de l'histoire ; il a aussi la vérité, la variété : il en aura l'immortalité. J'en atteste ceux qui ont vu son Laocoon implorant l'assistance des dieux ; j'en atteste ceux qui ont vu son Louis XVI, si noble, si majestueux, si doux.

Non, la gravure ne déclinera pas.

Girardet, dont l'œil le plus exercé a de la peine à saisir la légèreté, la délicatesse, la finesse du burin ; Massard, Desnoyers, et les nouveaux burins apportent à l'art de nouveaux genres, et restent encore à l'adolescence.

« Eh ! sans doute, continua-t-il, je ne nie pas qu'un grand établissement de calcographie près le musée de peinture fût utile ; mais si j'avais eu, comme vous, Monsieur Jérôme, de l'argent à verser hors de ma famille, j'aurais fondé à côté du musée de peinture un musée de sculpture, un musée de gravure et un musée d'architecture, et la France vous aurait dû maintenant d'au moins quelque chose de complet.

Enfin le jeune graveur cessa de parler à feu monsieur Jérôme ; et ceux dire qu'il lut enfin son testament.

« Item, j'apprends avec plaisir que les graveurs de Paris, ayant pas sans réflexion ni profit gravé la vignette de la fable de la fourmi qui, ayant chanté tout l'été, c'est-à-dire tout le temps de paix où les estampes se vendent bien, se trouva fort courvée quand la bise, c'est-à-dire quand le temps de guerre, de crises, de révolutions, où les estampes se vendent fort mal, venu, ont formé une association de fonds, une caisse d'épargne. Je donne à leur caisse trente mille francs, pour qu'ils puissent plus facilement persister dans leurs nouvelles mœurs économiques. » Quel excellent homme ! quel excellent homme ! s'écria le graveur. Je me rétracte : il y a dans le Vivarais de vrais amateurs ; il y a, ce qui vaut mieux, de vrais amis des arts. Mais comment, ajouta-t-il en me rendant le testament, comment cet excellent homme n'a-t-il rien donné à l'architecture ? Je lui répondis qu'il avait tout donné à la peinture, à la sculpture et à la gravure ; qu'on ne donnait plus rien quand on n'avait plus rien à donner. Voilà, me dirent en même temps le sculpteur et le

une raison qui en tout temps et en tout lieu sera trouvée. Toutefois, dans ce même salon, peu de jours après, elle ne fut pas.

J'allé rendre visite au sculpteur. Il avait chez lui nom-compagnie. Naturellement il devait me parler du testament de monsieur Jérôme, il m'en parla. Qu'a-t-il légué à l'architecture? me demanda un homme qui m'était inconnu. Je lui dis comme au graveur; à quoi il me répliqua qu'il y avait partie à feu monsieur Jérôme de ne pas avoir fait une équitation. Il était irrité, il m'irrita. Monsieur Jérôme, lui dis-je, connaît pas l'architecture de notre siècle, et, si je ne suis pas trop, c'était parce que je ne l'estimais pas moi-même.

l'édifice de Sainte-Geneviève, nous en avons cent autres contre les règles du bon sens et du bon goût. Monsieur, me dit cet homme encore plus irrité, je suis architecte; vous croyez connaître dans notre art, vous allez voir. Et aussitôt il me fit une critique de l'église Sainte-Geneviève qui me parut juste et que je fus obligé de trouver telle. En dehors, me dit-il, les flancs sont nus, le pourtour devrait être entouré d'une colonnade, le dôme de la coupole ne sort pas assez gracieusement de l'édifice. Soufflot aurait dû se ménager une transition plus douce de la coupole au comble. En dedans, c'est pis; vous entrez dans une bonbonnière. Soufflot a fait ce qu'il a pu, non pour augmenter mais pour diminuer, la profondeur de la perspective intérieure de son temple. J'étais un peu surpris de ce qu'il croyait avoir si fortement raison, qu'il n'employait pas les mots de l'art et ne craignait pas de se faire entendre de moi et des autres. Il continua. Et cependant, me dit-il, quand elle sera terminée, quand elle aura ses deux autres dômes, Sainte-Geneviève n'en sera pas moins un beau monument par la majesté de son péristyle, par le mouvement aérien, par le jeu de ses masses, par leur merveilleuse harmonie, par leur plus merveilleuse alliance de l'antique architecture avec l'architecture chrétienne.

Il me demanda ensuite quels étaient les édifices que je trouvais défectueux. Je les lui nommai; il me soutint, dans de fort longues dissertations, qu'ils ne l'étaient pas. Il ne put justifier cependant la ridicule configuration de l'École Militaire, où l'architecte Gabriel fut, dit-on, contrarié. — Je trouvais aussi que Potain avait fait à la place Louis XV deux copies à colonnes étriquées de la belle colonnade du Louvre. — Je trouvais le palais Bourbon magnifique pour dix-sept cent mille francs, mais mesquin pour les dix-sept millions que Girardin et les trois architectes ses successeurs y avaient dépensés. — Je trouvais le Pa-

XVIII^e SIÈCLE.

Royal de Louis bien nommé, sur le frontispice des nouveaux
s, Palais-Égalité. — Je trouvais l'hôtel des Monnaies,
toine, beau dans l'intérieur, mais affligé par devant d'une
me bosse. — Je trouvais la halle aux farines très belle,
s très petite. Lecamus avait été gêné, et pour sa gloire et sur-
pour la commodité publique. — Je trouvais que Wailly
eyre avaient couronné l'Odéon d'une vraie couverture de
ge, et je trouvais que nos édifices manquaient en général
les couvertures, tandis que les tables de plomb, les lames
cuivre et de fer peint se prêteraient aux formes les plus lé-
s et les plus élégantes. — Et quant à l'Ecole de Médecine,
Gondouin, que l'architecte ne cessait de vanter pour son élé-
ce, sa correction, pour son style grec, littéralement grec, je
contestai pas ; mais je dis que j'étais vingt fois passé devant
m'arrêter, sans me douter de toutes ces beautés.

Il me parla encore long-temps ; mais il ne put jamais chan-
ou déplacer les pierres et faire que je ne voyais pas ce que
oyais.

Quand ensuite il compara l'architecture du dix-septième siè-
avec celle du dix-huitième, il dit que l'une avait plus de ma-
icence, de grandeur, l'autre plus de sévérité, de pureté ; que
e visait à surprendre, à étonner ; que l'autre, tout antique,
e gracieuse, proscrivait les élans qui dépassaient les propor-
s classiques : d'où je concluais que l'architecture du siècle
nier l'emportait sur celle de notre siècle ; d'où il concluait que
chitecture de notre siècle l'emportait sur celle du siècle der-

e sortis ; il sortit bientôt après, et, comme il allait dans la
ne direction que moi, et qu'il marchait fort vite, il fut bien-
sur mes talons. Nous nous reconnûmes ; nous continuâmes à
cher ensemble ; et lorsqu'il fut vis-à-vis de sa maison, il me
posa de venir me reposer. Je fus obligé de monter à un sixiè-
; je m'y attendais, car c'est au plus haut étage que doit être
e l'architecture, dans ce temps de révolution où l'on ne fait
démolir.

Il me présenta, à ma grande surprise, un beau fauteuil de sa-
noir ; il s'assit vis-à-vis de moi et me dit : Monsieur, nous ne
mes pas d'accord sur bien des points ; peut-être le serons-
s sur d'autres. Monsieur, lui répondis-je, il en est sur les-
ls nous ne le serons sans doute jamais, et je n'oserais d'ail-
s vous les faire connaître. Il me dit qu'il était de ces gens qui
ent tout entendre. Eh bien ! lui dis-je, il faut que votre art
nge maintenant de direction, d'études et d'objet.

avons assez de palais, puisque nous n'avons plus de — Assez de châteaux, puisque nous n'avons plus de seigneurs ; — Assez d'églises, puisque nous nous croyons tous catholiques ; — Assez de collèges, puisque les classes sont toujours pleines, bien que les portes soient toujours ouvertes. — Nous avons, ce me semble, assez d'hôtels de ville, assez de prisons, assez de tribunaux, assez de salles de spectacle. — Nous avons assez de prisons, d'hôpitaux ; mais les uns et les autres sont à jeter à bas.

Nous manquons de halles, et presque toutes celles que nous en avons sont à jeter à bas. — Nous manquons de ponts, et tous ceux qui ne sont pas bâtis comme ceux de Perronet sont à rebâtir. — Nous manquons de fontaines, et surtout de fontaines faites à la mode des Innocents ou de la place de l'Ecole de Médecine de Paris, qui donnent l'eau par grandes nappes. — Nous manquons de greniers publics. — Nous manquons de bains publics. — Nous manquons d'aqueducs. — Nous manquons d'air pur. — Nous manquons enfin de promenades, de celles de nos nouvelles villes du Rhin, gazonnées, ombragées, fraîches, pour délasser l'esprit, pour récréer les sens.

Le plus grand défaut n'est pas tout : nos villes sont à retailer, nos places à agrandir, nos rues à élargir, nos maisons à aérer, à éclairer, à espacer, à isoler comme les anciennes îles, les anciennes maisons de Rome. — Nos villages, nos bâtiments ruraux, sont à reconstruire.

Tout notre vieux monde, fait par la vieille architecture, est à refaire par la nouvelle.

DÉCADE LXIX. — LA DÉCADE DES PAGES ROUGES.

J'ai un ami, a dit Armand, qui souvent, au lieu de dormir, cherche les causes.

Il demeure à Rodez ; il se nomme Monsieur Arcade, nom qui ne convient guère à sa taille haute, droite et élancée. J'allai le voir à mon dernier voyage, et je le trouvai au lit, quoiqu'il fût assez tard. En me voyant entrer, il me dit : Ah ! je suis bien aise de votre bonne santé ; quant à moi, j'ai passé une mauvaise nuit ; et la cause, c'est que ma servante ne m'a pas bien fait cuire les artichauts ; et elle ne m'a pas bien fait cuire les arti-

uts, parce que son frère, qui était à la campagne, est maintenant ici ; et son frère, qui était à la campagne, est maintenant parce qu'on veut le marier et qu'il ne veut pas se marier.

Armand a ajouté que, s'étant assis, M. Arcade avait ainsi conté : Mon ami, tout a une cause, tout. Je me suis logé au couvent de Sainte-Catherine, parce que les moines s'en sont allés, les moines s'en sont allés, parce que la révolution est venue ; et la révolution est venue, parce que mille causes l'ont appelée ; et de ces mille causes la première remonte peut-être aux siècles de Jules-César ; mais comme ce serait un peu long d'aller tout au commencement, n'allons pour le moment qu'aux années de Louis XIII, ou même, si vous voulez, qu'aux années de Louis XIV, ou même qu'à ses dernières années, qui sont les premières années du siècle.

ANNÉE 1700. Le roi d'Espagne meurt ; il avait institué pour héritier le duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV ; il lui avait légué tout le nouveau continent et les plus belles parties de l'ancien ; c'est, je crois, le plus grand legs qui ait été fait depuis Adam. Les rois de l'Europe le trouvent trop grand. Cependant le duc d'Anjou part.

ANNÉE 1701. Les rois de l'Europe montrent, comme disent aujourd'hui les relations de nos généraux, trois ou quatre cents baïonnettes, avec un assortiment de canons. Louis XIV en montre tout autant avec le même assortiment. Ces levées, au-dessus des forces de la France, ne peuvent que l'épuiser, que contenir les peuples. Je remarque ce premier germe de notre révolution.

ANNÉE 1702. Tous les tonnerres des rois s'allument. — Pendant dix ans le sang ne cesse de couler.

ANNÉE 1712. Tandis que nous gagnons en quelques années les batailles de Luzara, de Friedlingen, d'Almanza, de Villavieja ; tandis que nous en gagnons plusieurs autres, — Nous perdons celles de Hochstett, de Ramillies, de Turin, de Malplaquet. — Nous en perdons plusieurs autres. — Mais nous gagnons la dernière, celle de Denain.

Les dernières batailles sont les coups de partie.

ANNÉE 1713. — Au congrès d'Utrecht, l'Angleterre, la Hollande, dictent les conditions de paix à la France.

ANNÉE 1714. A Rastadt, la France les dicte à l'Allemagne. — La France est épuisée par ses longs efforts.

Ne voyez-vous pas le germe de notre révolution grossir encore ?

ANNÉE 1715. Louis XIV, après avoir mis la monarchie espagnole dans sa famille, rendu la paix à la France, meurt ; Louis XV lui succède. Louis XIV, par sa dignité personnelle, avait

le pouvoir royal. — Le régent l'avilit par sa liberté de , par le libertinage de ses actions.

Le germe de la révolution grossit.

ANNÉE 1719. Guerre contre le duc d'Anjou, roi d'Espagne, sous le nom de Philippe V, pour qui la France avait répandu du sang.

ANNÉE 1720. Le germe de la révolution grossit encore plus par les fautes de l'administration financière. — Chute des billets de banque, chute de Law ; épuisement des finances, épuisement de l'état. Le germe de la révolution grossit toujours.

ANNÉE 1723. Le régent meurt peu estimé, peu regretté. Ce prince n'en avait pas moins le courage brillant et la vivacité d'esprit de son aïeul Henri IV ; mais il n'avait pas un Sully, il avait un Dubois.

Le germe de la révolution grossit extraordinairement sous la régence.

ANNÉE 1724. Sous le ministère du duc de Bourbon, qui dura si peu, il n'en eut guère le temps de grossir.

ANNÉE 1726. Sous celui de Fleury, il eut bien le temps de grossir ; mais il ne grossit guère. Ce bon cardinal gouverna seize ans la France avec sagesse.

ANNÉE 1734. Guerre d'Italie ; victoires de Parme et de Guastalla.

ANNÉE 1738. Paix de Vienne ; elle nous donne la Lorraine.

ANNÉE 1740. Mort de l'empereur Charles VI ; guerre de la succession d'Autriche, qui dure huit ans ; huit ans de sang répandu.

ANNÉE 1742. Retraite de Prague que fait le maréchal de Belle-Isle.

ANNÉE 1743. Mort du cardinal de Fleury. — Il contint les jansénistes ; il ne laissa pas faire de miracles à saint Médard. Il contint aussi les jésuites, et leur fit de temps en temps sentir la pesanteur de la main qu'ils prétendaient tenir dans la leur. — Deux fois, et toujours malgré lui, il consentit à la guerre contre l'Allemagne.

ANNÉE 1744. Maladie du roi à Metz.

ANNÉE 1745. Bataille de Fontenoi.

ANNÉE 1748. Paix d'Aix-la-Chapelle.

ANNÉE 1757. Bataille de Rosbach.

Les batailles gravent trop souvent en caractères de sang les années des chroniques nationales ; lorsqu'elles sont des victoires elles retardent moins les révolutions qu'elles ne les avancent lorsqu'elles sont des défaites.

XVIII^e SIÈCLE.

ANNÉE 1758. Règne des favorites, règne des jansénistes, des jésuites, règne du parlement ; le roi seul ne règne pas ; dans ce silence du pouvoir, l'opinion publique commence à se faire entendre sa voix.

ANNÉE 1762. La société des jésuites est abolie. Est-il vrai que les seuls hommes de force et de taille à lutter avec la révolution aient cette année disparu ?

ANNÉE 1763. Paix de Paris ; abandon de presque toutes nos colonies dans les deux mondes. Nous perdons moins de pays par le revers que par la plume de nos plénipotentiaires. La nation se réveille.

ANNÉE 1769. Après un grand nombre de combats où la fortune se joue de Paoli et de son génie, réunion de la Corse à la France.

ANNÉE 1771. Le parlement, qui avait si solennellement promis la suppression des jésuites, est lui-même supprimé, sans forme ni figure de procès. L'irritation redouble dans toutes les classes ; la révolution accourt.

ANNÉE 1772. La Pologne, pour se trouver entre la Russie, la Prusse et l'Autriche, pour n'avoir ni gouvernement ni esprit national, voit la moitié de son territoire occupée par ces trois puissances, tandis que sans exception tous les autres états restent passifs et lâches spectateurs. En France la voix de la justice se fait inutilement entendre ; elle est près de devenir la voix de la révolution.

ANNÉE 1774. La nation avait proclamé Louis XV, pendant sa maladie à Metz, Louis le Bien-Aimé : il aurait dû alors mourir ; il attend, et, trente années après, lorsque la nation était fatiguée de la longue vie d'un roi qui ne vivait que pour les plaisirs, il meurt. — Il a pour successeur un prince âgé de vingt ans, qui se présente le père de son peuple aussitôt qu'il en est le roi. — Le jeune Louis XVI porte dans sa main les germes de tous les biens.

ANNÉE 1776. Les colonies anglaises de l'Amérique continentale se déclarent indépendantes, et le char de la guerre roule à grand bruit dans ces nouvelles contrées. Les bataillons rouges Anglais s'y développent.

ANNÉE 1777. Les armes de la France y brillent.

ANNÉE 1778. Guerre entre l'Angleterre, la France et ses alliés.

Les Français, les Espagnols, les Hollandais, les Américains, versent de sang anglais les diverses mers ; les Anglais les teignent d'un sang français, espagnol, hollandais, américain. — Victoires, revers des deux parts.

Les noms du hailli de Suffren, de d'Estaing, de Bouillé, de La Fayette, de Rochambeau, sont gravés sur les tables de nos annales militaires, et sur celles des annales américaines.

ANNÉE 1782. Ce qui n'empêcha pas qu'aux pages rouges de la guerre ne succédassent les pages d'un traité de paix, de celui de Versailles.

Fêtes et réjouissances en faveur de la révolution américaine.

Notre révolution approche.

ANNÉE 1789. Notre révolution est arrivée. Quatorze juillet. Depuis longues années Louis XVI était roi de France ; La Fayette depuis ce jour est roi des Français.

ANNÉES 1790, 1791. La volonté nationale est divisée de plus en plus, et de plus en plus la France est divisée sur tous les points.

ANNÉE 1792. Le trône avait porté le poids du temps treize cent onze années, il ne peut le porter une année de plus.

ANNÉE 1793. Le 21 janvier, à la vue de tout un peuple s'élève un grand échafaud où monte Louis XVI. La place Louis XV est rougie du sang royal. Le ciel s'ouvre.

ANNÉE 1794. Année de la terreur, année de la hache.

ANNÉE 1799. Depuis sept ans la France, circonvenue de baïonnettes ennemies, s'était, des extrémités au centre, hérissée de baïonnettes et de piques. La baïonnette française est victorieuse à Valmy, à Jemmapes, à Hondschoote, à Toulon, à Fleurus, à Castiglione, à Rivoli, à Zurich. Les drapeaux français menacent les capitales ; la paix est successivement faite avec les diverses puissances. Les républiques ont été changées en royaumes, les royaumes en républiques. Les rois prennent, posent, reprennent leurs couronnes.

Le temps ne semble-t-il pas être devenu élastique, s'être comprimé, et chacune de nos courtes années renfermer plus d'événements que chacun de nos précédents siècles ?

ANNÉE 1800. Victoire de Marengo. Notre garde-meuble, fermé pendant huit ans, se rouvre ; le trône de Dagobert peut bien paraître à quelques uns trop haut ou trop bas, mais sa couronne s'ajuste à toutes les têtes.

DÉCADE LXX. — LA DÉCADE DE VERDEILLE.

ous dinions ; Armand nous a proposé de nous conter l'histoire de Verdeille. Ce galant homme, un jour que nous étions à lui, comme en ce moment, près de nous lever de table, me monta lui-même ; je n'y diminue rien, je n'y ajoute rien. Je suis né, me dit-il, à Calmont, vieux château à quelques lieues de Rodez, où coucha une nuit, il y a un peu plus de trois siècles, Charles VII, où maintenant il ne couche plus personne, l'homme vivant n'y a jamais vu ni portes ni fenêtres. C'est vraiment le digne château chef-lieu du Calmontois, la contrée des miracles.

Mon oncle, le grand Verdeille, qui fut un si habile maître dans l'art d'exciter la compassion publique qu'on venait prendre ses leçons à plus de dix lieues, cultiva d'abord mon enfance. Il tâchait de m'assouplir le cou, les épaules. Il me faisait remarquer les spirituelles attitudes du chien, du chat, lorsqu'ils demandent. Il avait toujours dans sa besace des fruits et des petits morceaux de pain blanc pour les enfants, qui ne les obtenaient jamais de lui qu'en les mendiant. Un jour il me montra un gâteau : je le lui demandai, mais si mal, qu'au lieu du gâteau il me donna un grand coup de pied, dont cependant le lendemain je ne me serais pas aperçu, si je ne l'avais vu entrer, mais si irrité, que je m'étais enfui, de crainte qu'il ne m'en donnât un second. Il n'y avait que ma mère et moi. Que deviendra ce petit garnement ? dit-il en me prenant rudement par la main ; ce serait toujours fort sot et fort pauvre mendiant : je crois qu'il faut en faire un ouvrier, un artisan ou peut-être un moineillon. Ma mère avait un grand respect pour l'habit clérical. Je le veux bien, lui répondit-il, faisons-en un petit moine, car il est toujours à chanter des cantiques d'église, et souvent à la maison il sonne les cloches et fait même temps la procession. Je l'emmènerai à Rodez. Cela me va, dit en se redressant le grand Verdeille.

Le lendemain au matin, qu'il gelait à pierre fendre, mon oncle vint me tirer du lit par les deux oreilles. Nous nous mîmes en route ; et comme le jour commençait à paraître, nous arrivâmes à la ville.

Nous nous arrêtâmes devant une grande maison, moitié blan-

che, moitié rouge : c'était le collège. Mon oncle sonna , on ouvrit. Mon oncle entra d'un air de connaissance , et alla tout droit à la chambre du recteur, auquel il me présenta. Mon très révérend père , lui dit-il , voilà Verdeille mon neveu. Bien qu'il n'ait que treize , quatorze ans au plus , c'est un génie ; vous m'avez demandé un correcteur , vous ne trouverez pas mieux. Du temps que le père recteur était le plus occupé à me questionner, le grand Verdeille , qui avait laissé tout exprès la porte ouverte , s'était légèrement sauvé , me laissant à la charge des jésuites.

Dès le jour même j'entrai en fonctions. J'aidais en outre à la cuisine , et pendant le temps qui me restait , on m'enseignait à lire et à écrire. Ensuite on me mit entre les mains un rudiment latin et un rudiment grec , et bientôt après on me fit suivre les classes. Je remportai un prix au grand concours de Pâques, et j'allai me faire couronner mon fouet sous l'aisselle. Lorsque depuis , me trouvant à Paris dans le beau monde , j'ai raconté cela , on n'a pas voulu me croire : c'est qu'on n'a pas idée de ce qu'était notre ancien Rouergue.

Après ma rhétorique je jetai le froc aux orties , ou plutôt je le vendis ; j'en tirai douze francs , que j'allai manger à la meilleure auberge de la ville : dans ce temps c'était l'Epée royale.

Quand j'eus dépensé à cette épée tout mon argent jusqu'au dernier sou , je partis.

Je pris le chemin du Languedoc. La ne passai pas loin de Calais, il va sans dire que je n'y entrai pas. Mon oncle , criai-je de loin en me tournant vers le château , je vous prouverai que je n'ai pas dégénéré des mes illustres aïeux les Verdeille , les plus anciens mendiants du pays. En effet , je fis cinq fois le tour de la France , tendant la main le long des Alpes , des Pyrénées , de l'Océan et du Rhin.

À l'ancien royaume de France, à Niort , à Saint-Maixent , je voulus rétablir l'ancien royaume de France. Le nom de Verdeille 1^{er} flatte l'orgueil , même dans les plus bas étages ; mais bientôt je vis qu'au dix-huitième siècle des trônes fracassés seraient de fort mauvais sièges. Je continuai mes tournées.

À Toulouse , à Bordeaux , à Nantes , à Rouen , à Lyon , l'art se soutenait encore , mais il était perdu à Paris. Toutefois j'y fus assez content de cette dame âgée , habillée d'un mantelet blanc et d'une calèche de taffetas noir , que vous trouviez dans toutes les rues , qui vous tirait doucement par le bras , vous regardait , vous disait toujours ce qu'il faut vous dire , et se faisait toujours donner de l'argent. Je fus encore content de ces hommes âgés qui vous parlaient à l'oreille , et auxquels on donnait aussi de l'argent

XVIII^e SIÈCLE.

plaisir. Mais quant à tous ces grands mendiants qui avaient écriteaux sur la poitrine ou qui s'inclinaient devant les passans, la canne dans une main, le chapeau dans l'autre, sans demander, sans rien dire, autant valaient des mannequins habillés, bien chaussés.

Voilà, je crois, tout ce qui est digne d'être mentionné, car, les autres mendiants de Paris, [ce n'étaient guère que de vains perroquets, plus ou moins bien ou plus ou moins mal liés. Quand je les vis et les entendis à leurs grands jours des bres de Longchamps ou du pèlerinage du Calvaire, je fus é, indigné. Les animaux dont ils se faisaient accompagner nient guère plus bêtes qu'eux. Ah! mes camarades, m'écriai-je en imitant cette page si célèbre, si souvent citée, qu'ils seraient ceux de vous, les anciens mendiants du grand siècle de Louis XIV, vos ancêtres, si, pour leur malheur, rappelés à la vie ici, sur ce magnifique coteau, l'ancien trône de leur période d'éloquence, ils vous voyaient, ils vous entendaient! Malheureux, vous diraient-ils, chassez ces chiens, ces singes, ces ânes, ces instruments factices de persuasion qui ne remplacent jamais une onctueuse rhétorique! Parlez aux yeux, parlez aux oreilles, parlez surtout aux cœurs, et vos vieux chapeaux à la forme s'empliront jusqu'aux bords. Mais la plupart de ces gens, ignorants et routiniers, ne m'entendaient pas; ils m'envoiaient les uns par là-bas, les autres par là-haut. Quel est ce français-gascon? Apprenez-vous ce français-gascon?

Je partis de Paris en assez mauvaise santé: les soupes à la farine d'orge, appelées à la Rumfort, m'avaient cruellement fatigué mon estomac, jusque là accoutumé à la soupe française. Du je vis, a continué Armand, que Verdeille ne me mentait pas, c'est qu'il me dit qu'il était venu dans le Gévaudan, et qu'il avait arrêté dans des lieux que j'ai tous-

vis vite près de ce pays. J'ai reconnu particulièrement la topographie d'un hameau et il me parla assez longuement.

Quand après être sorti de Marvéjols, me dit-il, vous prenez le chemin qui passe devant le grand jardin bocager de monsieur le vicomte Crespin, dont la porte s'ouvre tous les jours si souvent pour les aumônes, vous arrivez au pied du mont Tasset, couronné de pins et dans le haut d'arbres forestiers. Du côté du levant et du midi les pentes rapides de ses coteaux offrent des groupes de chaumières à moitié encaissées dans le sol: tel est le hameau de la fontaine, où m'amena mon ami Pierrotin. Il y est propriétaire et habitant, et, ainsi que bien d'autres, une partie de l'année il

ses champs et une autre de sa besace. La maison qu'il est si voisine de celle d'un riche avocat, qu'on pourrait, e on dit, se donner du feu d'une fenêtre à l'autre. L'accessait d'exercer ses enfants à la musique. Ces gammes m'ennuyaient, et je trouvai plaisant d'enseigner de voté à la petite famille de Pierrotin la musique des pauvres uergie. Je fis donc chanter aux petits enfants de Pierrotin,

Que l'aumône,
Que la charité,
Devant Dieu,

Soit présentée
A cette heure,
A l'heure de notre mort.

Ainsi soit-il.

vers ou ces lignes coupées forment un balancement de ées sans dactyles auxquels le pauvre a accommodé une ue lourde, mais sonore mais retentissante. Nous étions montée de l'escalier ; nous eûmes bientôt rempli du bruit o fi ons le salon de l'avocat. Il s'approcha tout irrité de ire. n ami, dit-il en s'adressant à moi, c'est bien mal s de v r ici enseigner les jeunes enfants à demander leur M ieur, lui répondis-je, voudriez-vous que je vinsse r à le prendre ? — En vérité, me dit-il tout en co- je si si l'on a été trop loin quand on a dit que les iants ent la plaie de la société, la lèpre du monde. — Monsieur, on a été trop loin, et les nouveaux livres où avez lu cela ont été faits par des gens trop durs, trop s ; les hommes qui demandent leur vie ne sont pas la lèpre, crois que si messieurs les auteurs, dépouillés de leurs beaux s, allaient à moitié nus comme nous, ils ne seraient guère beaux. — Le gouvernement avait promis de renfermer les mendiants dans les maisons de force qu'on a établies oute la France. Depuis 1724, nous payons pour cet objet addition de trois deniers par livre sur les tailles, et jamais it de mendiants. — Monsieur, c'est qu'il est difficile de arrêter, difficile de nous retenir quand on nous a arrêtés. qui vous parle, j'ai échappé deux fois de la maison de force éans, une fois de la Tour-Neuve et une fois du Sanitat. ndant, veuillez m'en croire, nous irions de bon gré dans ces ons, si elles n'étaient des prisons souvent infectes où sou- on nous punit avec le fouet des nègres. Mais alors vous eriez à dire : votre grange hospitalière ne s'ouvrirait plus les soirs aux malheureux qui n'ont pas de toit ; le lende- , ils ne viendraient pas se réchauffer à votre foyer, y man- votre pain ; vos enfants n'apprendraient pas à porter dans

XVIII^e SIÈCLE.

petites mains une pièce de monnaie au pauvre, à secourir. e bons, à aimer, à être heureux. Monsieur, vous connaissez on paysan nommé Bergogne, qui, plus magnifique, proportionnée, que les princes de l'Europe, reçoit tous les jours à ble vingt-cinq pauvres passants. Le nom respectable de Bergogne fait du bien partout où il est connu. Si tous les pauvres ent été renfermés, il n'y aurait pas de Bergogne au village Culture; et j'ajouterai, moi qui suis du Rouergue, il n'y a pas eu de madame Delauro: car, après plus de quatre-vingts d'une vie passée tout entière à soulager nos maux, elle vient monter au ciel, et les pauvres qui se sont partagé ses vêtements et les ont mêlés avec les plus précieuses reliques invoquent tous les jours son glorieux et saint nom, que leurs immortelles et malheureuses générations porteront de bouche en bouche jusqu'aux derniers âges. — Vous ne me ferez pas changer mon opinion; je n'aime pas les mendiants, j'aime les pauvres. — C'est-à-dire que vous aimez les malheureux, que vous n'aimez pas les riches malheureux. Cet avocat tenait à me convaincre; je tenais à ne pas être convaincu. Enfin, s'apercevant que je n'étais pas si insensé qu'un autre, il se mit à me parler raison, en public, bien public. Je l'écoutai alors volontiers sans le contredire; et aujourd'hui que je suis désintéressé, je pense que plusieurs de ses idées sont praticables. Il ne voulait que des hôpitaux patentés par leur municipalité, des pauvres vraiment pauvres, des vieillards vraiment vieux, des estropiés ne pouvant même pas se servir de leurs membres; il voulait des ateliers pour les travaux de tous les genres, de toutes les saisons et de tous les âges; il voulait que, dans la riche bourgeoisie, on prit des agents généraux, sous le nom de pères des pauvres, des pères des pauvres, sans honneurs, sans privilèges, sans aucune prébende dans ce monde. A ces conditions, il consentait à la suppression des maisons de force ou renfermeries, qui ne lui paraissaient cependant pas autant qu'à moi.

Du Gévaudan je rentrai dans le Rouergue; j'allai droit à Calvat. Je mendiai devant la maison de mon oncle le grand Verle, tantôt sous un habit, tantôt sous un autre, tantôt avec une petite taille, un visage, un âge, tantôt avec une autre taille, un autre visage, un autre âge. Il avait bon cœur. Il était d'ailleurs riche, amateur, artiste. Il me donna abondamment. Je le remerciai et le ressuçai; ensuite je lui volai ses souliers, son bonnet, ses œufs, ses poules, sa chèvre. Il devint furieux. Je me présentai alors à lui sous la forme et le personnage de devin; j'offris de lui faire recouvrer ces objets. Il se prétendait fin et avec rai-

son. Nous nous engageâmes en présence de témoins ; bientôt il voulut encore que j'augmentasse la somme par moi promise si je ne réussissais pas, comme il augmentait celle qu'il devait me donner si je réussissais ; j'y consentis. Enfin, le jour fixé, tout le village s'assembla , car c'était en plein midi et en public que je devais désigner le voleur. La place devant l'église était tout entourée de monde. Le grand Verdeille, reconnaissable à sa longue chevelure blanche, à sa ceinture de cuir, à son air goguenard, riait avec ses vieux contemporains en me voyant paraître. C'est moi, lui dis-je, à qui vous avez fait l'aumône plusieurs fois, à tels jours, à telles heures, à telles places ; c'est moi qui vous ai volé vos souliers, votre bonnet, vos œufs, vos poules, votre chèvre : reconnaissez votre neveu Verdeille ! Mon oncle le grand Verdeille manqua mourir d'étonnement et de joie ; il ouvre ses bras, se précipite sur moi. Verdeille ! Verdeille ! criait-il, mon neveu Verdeille ! Bientôt ses forces l'abandonnent ; il tombe au milieu du peuple, qui l'emporta dans sa maison. On appela le médecin du village, qui avoua qu'il ne connaissait ni médecine ni remède contre la maladie de la joie, tant elle était rare. Cependant, au bout de quelques jours, grâce aux soins de tous nos parents et de tous nos amis, c'est-à-dire de tout Calmont, nous rendîmes à la vie le grand Verdeille.

Quelques années après, les premiers rayons de l'aurore des troubles civils percèrent jusqu'à nos montagnes.

Je pris vite la route de Paris. Au 14 juillet la révolution se montra dans tout son éclat.

Le corps des mendiants, qui, en France, dans les temps ordinaires, est de trois cent mille, grossi par la cessation des travaux, la disette des grains, par les ouvriers fainéants, les déserteurs, les parasites, les fils de pauvres familles ruinées, les hommes insolubles, fut bientôt doublé, bientôt triplé, quadruplé. Bientôt il changea de costume et de nom.

A Paris, il fit peur à ces deux terribles assemblées nationales, dont l'une mit trois ans à rétrécir la couronne de Louis XVI, et l'autre le second jour de sa session la lui ôta. Inutilement on augmenta les anciennes distributions de blé, de légumes, de beurre, de bois. Inutilement on ouvrit de tout côté des ateliers de charité où l'on nous laissait ne rien faire. Nous ne cessâmes de gronder. Inutilement on nous donnait des passeports, on nous payait grassement pour nous faire reprendre le chemin des provinces ; nous partions par centaines, nous revenions par milliers. Notre corps devenait tous les jours plus redoutable ; il était, ou du moins ses chefs étaient à vendre. Le gouvernement aurait dû

XVIII^e SIÈCLE.

le dernier enchérisseur; il ne le fut pas. Nous aurions lanterné les chefs des démocrates, nous lanternâmes les chefs des aristocrates.

Enfin vint l'année de la terreur, l'année des pauvres. Nous nous emparâmes des avenues, des portes des villes; nous nous parâmes des places, des marchés; nous occupâmes les tribunes publiques.

Le lendemain du 9 thermidor nous ne fûmes plus rien, nous fûmes plus que ce que nous avions été.

Pour moi, j'avais, comme les autres vieillards mendiants, été à discrétion, tantôt dans un salon, tantôt dans un autre. Je trouvais entre autres chez un vieillard très riche, très puissant. Il me proposa, pour sa sûreté, de m'adopter. J'y consentis et dès ce moment je le traitai avec un respect, un amour si sincères, que, si j'avais voulu habilement contrefaire ou exagérer mes sentiments, ils n'auraient pas aussi visiblement touché cet excellent homme. Il n'avait ni femme, ni parents; il me laissait son bien. J'ai cru et je crois pouvoir être son héritier.

Verdeille me raconta son histoire à Paris, au boulevard des Capucins, dans son beau salon brillant d'acajou, de cristal et de bois de France. Il avait d'un côté sa femme, fort aimable personne, de l'autre d'honorables amis; sa table était entourée de sa jolie famille. Verdeille était très âgé, mais il n'était pas très vieux. J'écoutais; je regardais autour de moi, j'admirais, et en même temps j'applaudissais souvent à la fortune, plus souvent à la sagesse de Verdeille.

DÉCADE LXXI. — LA DÉCADE DE JEAN.

Nous avons parlé de presque tout, et vers la fin de la journée nous ne savions guère plus que dire, quand Robert a demandé à Armand s'il avait encore du Verdeille. Oui, nous a-t-il répondu, et il a aussitôt commencé une nouvelle narration.

J'allais à Paris assez souvent dîner chez Verdeille. Un jour, au lieu de nous mettre à table, il lui arriva de regretter son ancien état. Les mendiants de nos montagnes, dit-il, marchent lentement avec trente, quarante, cinquante ans sous la plante de leur pied. Ils colportent par monts et par vaux les maladies, se fatiguent d'être avec eux et ne tardent pas à les quitter. Si

succombent sous le poids des ans , ils se promènent du milieu de la nature jusqu'au bord de leur fosse. Au lieu maintenant, nous les riches, quand nous sommes vieux, sommes obligés de faire comme les autres vieux; quand sommes malades, de faire comme les autres malades; quand sommes mourants, de faire comme les autres mourants, de venir fixement la mort dans notre belle alcôve. Nous sommes obligés d'entendre d'avance clouer notre bière, sonner notre chanter nos dernières vêpres. Cependant il faut convenir que maintenant, le soir, je me trouve bien aise de n'être obligé d'aller chercher un gîte et une écuellée de soupe. Le soir je n'ai plus froid, je n'ai plus faim, je n'ai plus des loups, et c'est quelque chose. Je possède une assez bonne maison, deux anciennes fermes de moines et dix mille livres de rentes sur le canal de Bourgogne, et c'est quelque chose encore.

Il me sembla qu'il était de la politesse de féliciter Verdeille sur la fortune que lui avait laissée son bienfaiteur. Oh ! Monsieur, me dit-il, tout ce que j'ai ne me vient pas de lui : vous allez voir.

Du temps que j'étais un des chefs des vagabonds ou mendiants de Paris, il va sans dire que je devais avoir des relations directes avec les chefs du gouvernement ; j'en avais surtout avec un membre du Comité de salut public, qui était spécialement chargé des hôpitaux et des établissements de bienfaisance. Ami Verdeille, me dit-il un jour, en même temps que tu es incontestablement un vrai sans-culotte, tu es aussi une espèce d'homme de lettres. J'ai à faire inspecter les hospices de la France ; tu es l'homme qu'il me faut ; voilà tes pouvoirs ; pars. Je m'inclinai profondément ; je remerciai le plus respectueusement que je pus le citoyen représentant, et je me mis en route.

Je visitai, dans une bonne berline, un secrétaire à mes côtés, un valet de chambre sur le devant, les maisons de la misère. Il me semblait que les hospices des petites villes n'étaient que de petites maisons bourgeoises frappées d'épidémie, quand je venais de visiter les hospices des grandes villes où les salles m'offraient de longues rues de catarrhes, de pleurésies, de fièvres, de dysenteries ; de longues rues de dartres, d'ulcères, de teignes, de gales ; de longues rues de fractures, de contusions, de plaies, de bosses à côté desquelles on préparait des milliers de bandages et de compresses, des chaudières de médecines, des cuves de remèdes. Dans tous ces grands hospices je vis de grands désordres ; j'en vis encore de plus grands dans les petits hospices.

Les anciennes administrations, composées des hommes les

distingués du clergé, de la magistrature et de la bourgeoisie, ont disparu, et à leur place des municipalités, souvent ignorantes, laissaient dépérir les biens des pauvres.

Les commères, des femmes ou des filles d'une réputation équivoque, sous la surveillance d'agents ou d'économes d'une probité qui n'était pas moins, étaient à la place de ces anciennes et sages sœurs de Saint-Augustin, de Saint-Vincent de Paul, de Saint-Jean de Matha, devant qui les artisans, surtout les soldats, étaient à genoux dans les chemins comme devant des anges, lesquels ils avaient été si pieusement servis.

Je trouvais cependant des hospices où il n'y avait rien à reprendre, rien à dire; mais c'était seulement ceux qui étaient vides, il ne restait que le portier, qui, dans sa loge, vivait des légumes du jardin.

— Ah! Monsieur, s'écria Verdeille, comme s'il n'eût pas été riche, comme s'il eût été encore à Calmont, périsse la mémoire des jours où furent portées les lois sur la vente des biens des hôpitaux!

Les sept ou huit cents hospices de la France étaient dotés de plusieurs millions de biens-fonds; combien aujourd'hui leur en reste-t-il? Que les financiers de la Convention répondent.

Ma tournée étant enfin terminée, continua Verdeille, je revins à Paris faire mon rapport verbal au membre du Comité de salut public qui m'avait envoyé. Je lui peignis tout comme je l'avais vu. Le représentant, lui dis-je, dans la plupart des hôpitaux, les salles, remplies d'un air usé, infect, ne débouchent guère que les portes et se communiquent mutuellement leur putridité: si, quand vous construirez de nouveaux hôpitaux, renoncez à cette ancienne suite de bâtiments contigus; n'élevez que de grands pavillons entièrement isolés. En attendant, dès demain, dès aujourd'hui s'il est possible, criblez d'ouvertures et de fenêtres descendant jusqu'au plancher les anciens bâtiments; laissez des torrents d'air nettoient plusieurs fois le jour les salles et dortoirs; ayez des salles, des dortoirs de rechange; planchez-les, exhaussez-les; point d'alcôves, point de rideaux; remplacez les lits; n'ayez que des lits de fer garnis de paillasses sèches, d'une paille fraîche, de sommiers de crin; foulonnez, fumigez les lits, les couvertures des malades; fumigez surtout par l'acide muriatique de Guyton Morveau ces longues salles, que par des aérations mobiles et instantanées vous pourrez, pour quelques moments, accourir à volonté.

Le citoyen représentant, continuai-je, après le bon air, les bons aliments sont quelquefois les meilleurs remèdes; quelque-

les bons aliments. Je ne sais pourquoi on est toujours
 ère dans l'examen de ceux-ci que dans l'examen de
 Le vin, entre autres, m'a paru partout ou mauvais ou
 ; cependant, vous le savez, le vin pris modérément est
 de.

guillité d'esprit en est aussi un fort bon Qu'il y ait un
 porte au chevet de chaque lit ; que l'homme qui
 urir ne passe plus dans une civière devant l'homme
 e le médecin n'attache plus au rideau du malade un
 ère portant écrit le mot *confession* ; que l'aumônier
 : indistinctement de tous les lits, qu'il porte indistinc-
 tout les douces paroles de la religion ; qu'on ne récite
 ières des agonisants, les recommandations de l'âme ;
 eigne plus autour du malade les rayons dorés de l'espé-
 ii, de la main de Dieu, descendent à travers les nuits les
 es, les rideaux les plus épais. Pourquoi, dans les petits
 des provinces, ne meurt-il qu'un malade sur douze,
 andis que dans les grands hospices de Paris il en meurt
 atre, cinq ? Je ne nie pas que le mauvais air n'y soit
 ucoup, mais peut-être la peur y est-elle pour beaucoup

tre bon remède encore, citoyen représentant, c'est la
 is doute, vive la république ! mais vive aussi la joie !
 out la joie pour les malades ! Si j'avais votre pouvoir,
 it dans tous les hôpitaux des salles peintes de décorations
 toujours sous les croisées des bocages, des plantations
 à belles fleurs remplis d'oiseaux. Je voudrais aussi un
 musique de vielles ou d'orgues portatives. Je voudrais
 s tables de certains jeux, et surtout des bancs circulaires,
 raient d'habiles conteurs. Ces moyens, et d'autres sem-
 on le sent bien, seraient excellents ou ridicules, suivant
 raient mis en usage.

, allez-vous avec raison me dire, lorsque les hôpitaux
 uits à la charité du fisc, convient-il de parler d'augmen-
 e dépenses, d'amélioration de bien-être, de raffinements
 manière de vivre ? Représentant, ma réponse est prépa-
 ance : le dénûment des hospices va devenir tel et les
 s vont devenir si grandes, qu'en tous lieux elles émou-
 pitié, qui est la partie la plus exquise de notre âme.

tient d'ailleurs qu'à vous, citoyen représentant, de per-
 ce riche qui s'en va dans l'autre monde sans pouvoir
 es grands sacs d'or dans la bière de les laisser aux hos-
 dites-lui que, dans la trop nombreuse classe des malheu-

ix, il y a cent mille enfants abandonnés, cent cinquante mille vieillards, pauvres infirmes, pauvres malades. Montrez une maison de ces infortunés dont il pourrait à jamais êtreommé le père. Montrez-lui dans les vestibules, dans le par des édifices, des piédestaux prêts à recevoir les effigies enfaiteurs. Rétablissez les anciennes tablettes de marbre, anciennes lames de cuivre, les anciennes commémoraisons dadeurs; liez l'homme qui vit à l'homme qui ne vit plus; faites de nouveau, à Paris, l'hôpital Cochin, l'hôpital Bôpital Necker, si vous voulez que bientôt on dise à Paris, l'hôpital Henri, l'hôpital Eugène.

Notre siècle, avant la révolution, n'avait pas si mal agi avec ses hospices; il conviendrait à la représentation nationale de rétablir ou de ranimer plusieurs de ces institutions de reconnaissance.

J'ai regret aux hospices spéciaux des aliénés, à ces trait génieux du dérangement des organes de la raison. — Ne seraient-ils pas aussi d'une grande utilité les hospices d'accouchement si l'on se contentait d'y recevoir seulement les femmes et les filles grosses de huit mois? — Les hospices des nourrices seraient-ils pas aussi fort utiles, si l'on en bannissait le commerce de lait humain qu'on a coutume d'y faire? — Je verrait avec plaisir les hospices des enfants malades? — Je suis trop s'il faudrait rétrécir ou agrandir les hospices destinés aux maux du libertinage, où les nourrices qu'on y traite guérissent en même temps qu'elles guérissent, par la seule communication de leur lait, les deux nourrissons qu'elles allaitent. — J'aimerais les hospices de retraite où des vieillards sans famille passent leur mince revenu, vivent en commun, sans cloches, sans capuches, sans matines, sans règle, sans gêne. — Si les hospices des ménages ne s'ouvraient qu'aux époux qui n'ont pas d'enfants, j'aimerais aussi les associations des ménages, les hospices des ménages.

Il faut en convenir, c'est au siècle dernier que nous devons les hospices des convalescents. Mais un ancien curé de la Marne, l'abbé Dufour, natif et habitant de Toulouse, a peut-être, par un genre de bienfaisance qui devrait avoir des imitateurs, rendu plus sensibles les avantages de ces établissements. Il avait à donner mille francs de rente avec lesquels il avait toujours vécu. À sa mort, il les a laissés aux pauvres de l'hôpital: chacun reçoit un écu de cent sous au moment de sa sortie. Ainsi un pauvre artisan qui, ayant échappé à la maladie, va rallumer son foyer, trouve, à la porte de la salle qu'il quitte, la main

généreuse, la main toujours vivante de l'abbé Dufour. vu avec douleur, au milieu des maisons de bienfaisance et de partout languissantes, languir aussi les maisons d'as-pécuniaire. Les meilleures institutions ont souvent un lequel elles sont vicieuses ou peu appropriées à l'âge is de quelque côté que vous considériez ces nouvelles d'association, où, à la fin de chaque semaine, l'ouvrier oser quelques parcelles de l'argent de ses gains, où ces elles, roulant dans le cours des années, vont toujours en naissant, et lui assurent, dans l'âge où les forces l'aban-ent, une ressource pour son entretien et sa subsistance, ne trouvez que bien qui doit se faire, ou bien qui est déjà

à cette séance, comme j'étais près de terminer mon rap-, le membre du Comité de salut public me fit une plaisan- e à m'épouvanter, bien que son ton fût entièrement rassu- . puis de Verdeille ! ah ! coquin de marquis de Ver- dit-il en riant et en ne cessant de rire, tu me parles le donner des costumes, des distinctions ; il n'y a pas moyen de e s te traduire au tribunal révolutionnaire ; je ne vois pas que i Fouquier-Tinville puisse te donner vingt-quatre heures le vie. Voici à quel sujet il me parlait ainsi.

J'étais vivement frappé de l'utilité des dispensaires, nouveaux établissements des grandes villes auxquels sont attachés un médecin, un chirurgien, qui vont visiter les malades pauvres de leur arrondissement, et une ou deux coadjutrices qui préparent les remèdes, les bouillons, les aliments, que leur fait distribuer l'administration. J'aurais voulu donner à chacune des communes de la France un dispensaire ; mais où trouver les millions qu'il aurait fallu pour en acquitter les frais ? J'avais imaginé et j'avais proposé au membre du Comité de salut public de payer en décorations. Les Français en ont été toujours fort friands, lui dis-je, et maintenant qu'il n'y en a pas, ils le sont plus que jamais. Je donnais au médecin l'inscription : *médecin de dispensaire*, écrite en or sur un médaillon de satin bleu à pointes d'or rayonnantes, et pas d'autres appointements ; au chirurgien, je donnais l'inscription : *chirurgien de dispensaire*, écrite en argent sur un médaillon de satin rouge à pointes d'argent rayonnantes, et pas d'autres appointements. J'avais de jeunes demoiselles des plus riches maisons ; je leur donnais la robe de coadjutrice avec un nœud de ruban blanc ; c'était de droit leur robe nuptiale. Pour leur époux, quelle belle robe que celle de la sagesse et de la vertu ! Elles faisaient des quêtes, elles préparaient

omèdes, les bouillons, les aliments, et, avec les jeunes com-
es qui auraient voulu s'adjoindre à elles un jour de chaque
aine, elles ouvraient le linge neuf ou réparaient le linge
c. En quelques années, si les administrateurs, les gens des
els-Dieu, leurs familles, leurs parents ou leurs amis, ne s'y
nt opposés, je retenais tous les malades pauvres chez eux ;
étruisais les foyers plus ou moins meurtriers, plus ou moins
ifères suivant la situation, les années, les saisons, et dans
e la France on aurait lu : Hospice de malades à louer, hos-
de malades à vendre.

onsieur, me dit Verdeille, qui depuis quelque temps s'était
et m'avait fait mettre à table, Monsieur, me dit-il en rem-
ant son verre après avoir rempli le mien, pendant que par
les moyens je cherchais à rétablir la fortune des pauvres, le
rd accrut subitement la mienne. Quand le membre du Co-
de salut public me remit mon diplôme de délégué, il me dit
z naïvement : Verdeille, ton nom est connu de toute la ca-
e de la France ; ton prénom n'est-il pas Jean ? Je t'ai fait
gistrer sous le nom seul de Jean, délégué des représentants
euple. Je suis Jean-Pierre, lui répondis-je. Oh ! me répli-
t-il, p^{ar} le temps qui court, c'est assez d'un saint. J'allais
d'hôpital en hôpital, sous le nom du délégué Jean ; partout
onnaissais qu'on me dit simplement Jean ; partout en cela seul
ne désobéissait ; on me disait citoyen Jean, gros comme le
i, ou le plus souvent citoyen délégué. Un jour, comme je
ersais la grande cour d'un hôpital qu'on venait de réduire à
tite ration, et que j'avais été obligé de haranguer la veille,
pauvres m'entourèrent tumultuellement : Citoyen Jean, ci-
n délégué, me dirent-ils, secourez-nous, protégez-nous !
à qu'on vend dans ce moment n^{otre} grande ferme, notre
e nourrice. Il ne convenait pas à un délégué de ne pas trou-
très bonne une très mauvaise loi de la Convention. Je fis
e de la main que je voulais parler. La foule se tut. Je pro-
au nom de l'état le remplacement du revenu de la grande
ne sur les fonds les plus liquides des caisses publiques,
me le voulaient d'ailleurs les édits de 1749 et de 1780. A
e de mieux, on fut content.

ependant je courus au district, bien résolu de noter vendeurs
cquéreurs, et, sous un autre prétexte, de venger les pau-
i. J'arrive ; j'entre ; on procédait aux enchères de la vente d'u-
rosse ferme de moines ; on se range, on me fait siéger. Al-
, dis-je, citoyens, un peu de patriotisme, un peu de cha-
. J'avais beau multiplier mes exhortations, répéter les belles

des rapports des comités d'aliénation, les enchères lancées ; je crus devoir les ranimer. Je dis : Mille francs sur ce gré mes instances, tout le monde le laissa respectueusement ; la ferme me demeura. Je payai la première annuité de ma partie de mes appointements ; j'en ai payé quelques autres des fermages et les dernières avec la vente de quelques paquets de pommes.

Et que depuis j'allai établir un nouveau fermier, je fus ébahi de trouver au milieu d'une vaste plaine qui m'appartenait. Cent cinquante arpents ! me disais-je ; que de biens injustement accablés ces anciens moines ! Deux cents sacs de blé, deux cents de foin, quatre mille arbres fruitiers, maison de fermier, de maître ! les hypocrites, les cafards ! Il était temps que la justice se fît et justice s'est enfin faite. Personne, ce me semble, n'a plus aujourd'hui à se plaindre ; quant à moi, je ne me plaindrai

DÉCADE LXXII. — LA DÉCADE DE PIERRE.

Armand est venu assez tard ; il rêvait, il était distrait ; il se mêlait entre nous deux sans rien dire. Nous l'avons poussé du côté de chacun de notre côté, en lui demandant s'il avait encore aujourd'hui du Verdeille. Oui, nous a-t-il répondu : car la dernière fois je n'achevais pas de vous dire tout ce que dans cette petite Verdeille m'apprit de ses anciennes tournées, où il avait eu occasion de si bien faire ses affaires.

On fut si peu mécontent de mon inspection des hôpitaux, continuait-il, qu'on résolut de me charger de celle des prisons. Citoyen représentant, dis-je à mon protecteur, puisque dans ces honorables missions je ne puis porter mon nom, que je ne puis même porter à la fois mes deux prénoms, je vous avouerai que j'aime mieux celui de Pierre que celui de Jean. Et véritablement, me répondit le membre du Comité de salut public, à cause des clefs, des clefs symboliques de ce saint, dans cette occasion il vaut mieux. Je m'appelai donc cette fois le délégué Pierre, et aussitôt mes commissions me furent expédiées, je partis dans ma berline, sur laquelle je m'étais donné les airs de faire mettre un drapeau tricolore, comme un petit représentant.

J'avais neuf cents ou mille prisons à visiter, trente mille,

XVIII^e SIÈCLE.

-être quarante mille prisonniers à interroger sur la manière ils étaient traités. Pensez que ma tâche n'était pas si petite. Dans cette dernière inspection, j'appris à me méfier plus que des gens qui parlent des choses sans les connaître. Tous ceux qui à mon su ont écrit sur les prisons ont remué, pour dire, le fond de leur encre, afin de rendre leurs lignes plus pesantes.

Ils ont dit qu'à mesure que le sort du genre humain était de siècle en siècle meilleur, le sort des prisonniers était de siècle en siècle plus mauvais. Comment ont-ils pu peupler les prisons de toute la France? Comme de profondes caves remplies de vapeurs de tabac et de vin, jonchées d'une paille sèche et humide, entourées de meubles et d'ustensiles sur lesquels il était impossible d'arrêter la vue. N'ont-ils pas même avancé que les plus pauvres vieillards ne permettraient pas que les animaux féroces de leurs basses-cours fussent aussi mal tenus, aussi mal couchés que le plus grand nombre des prisonniers? Quand j'ai vu les prisons, je ne pus m'empêcher de dire que ce n'était là certainement la vérité, car la vérité était cent fois pire. À mon retour je la dis telle qu'elle était; j'apitoyai le Comité de salut public, qui, on le sait, ne s'apitoyait guère.

Depuis, les administrateurs qui lui ont succédé me firent appeler pour me demander quels remèdes il y avait à porter dans cette affaire de l'économie publique. Je leur répondis qu'à cet égard mon plan de réformation était tout entier celui d'un bon et franc provençal, auquel la justice voulait que j'en fisse honneur.

Dans le cours de ma mission, leur dis-je, et dans le temps que j'étais à Orange, je me trouvais logé chez un riche bourgeois qui recevait chez lui beaucoup de monde. Il y venait entre autres un de ses amis, l'homme, je crois, le plus âpre, le plus têtue de la province; c'est vraiment une tête de fer, mais les ressorts en sont faibles.

Le hasard amena l'ingénieur en chef au moment où l'ami de mon hôte était avec moi. Il venait m'apporter le plan d'une nouvelle prison à construire. Il déroula proprement son grand papier aminé. Il me semblait que c'était à moi à donner un avis; ce fut l'ami de mon hôte qui donna le sien. Quoi! s'écria-t-il, est-ce une prison? Je veux mourir si je n'aurais pas plutôt cru que c'était un palais à fenêtres grillées! Que font là ces colonnes, ces pilastres, ces entablements? Est-ce donc la figure, le caractère d'une maison de force? Parbleu! dit l'ingénieur, c'est bien à un architecte de venir juger mon travail! Eh! pourquoi pas? lui répondit durement l'ami de mon hôte; depuis quand est-il défendu aux

« s d'avoir de la raison et aux ingénieurs de n'en avoir pas? l'ancien régime, dans un temps où les hommes n'étaient toujours à leur place, l'ami de mon hôte avait été procureur; s, il était magistrat du parquet, il continuait imperturbamment à parler. Citoyen délégué, me dit l'ingénieur, j'ai fait cours d'architecture à Paris; je ne veux pas en faire un secret : je me retire. Je lui répondis qu'il fallait écouter tout le monde et je le retins. Il ne cessa d'abord de sourire et de hausser les épaules; mais enfin, voyant que je ne souriais ni ne haussais les épaules en entendant l'ami de mon hôte, il cessa.

Il y a quelque temps, dit d'un ton goguenard l'ami de mon hôte, que la révolution eut besoin des cloches pour faire les canons, et, sans autrement se gêner, elle les prit; elle a eu ensuite besoin, pour faire les prisons, des clochers et des tours des anciens monastères ou des anciens châteaux, et, sans autrement se gêner, elle les a pris encore. Nous devons quelquefois beaucoup au génie du hasard, et dans cette occasion nous pouvons encore le mettre à profit; il semble nous indiquer la forme de nouvelles prisons. Je pense donc, avec la permission de messieurs les ingénieurs, que trois ou cinq grosses tours en forme de trois ou cinq hautes cages, grillées de barreaux aux fenêtres, sortant d'un massif, devraient ombrager dans tous les chefs-lieux de département une grande place, au milieu de laquelle serait un grand échafaud en pierre où se feraient les exécutions et les expositions.

Ces prisons, toujours battues par les vents, toujours aérées, seraient environnées de préaux plantés d'arbres et défendus par un double fossé et un double chemin de ronde. Les plus bas étages auraient trois pieds au dessus du sol; les cachots, les chambres du secret seraient aux plus hauts étages.

En même temps que je raserais toutes les vieilles prisons, j'annulerais successivement toutes leurs vieilles lois, et ce serait à l'expérience que j'en demanderais de nouvelles.

L'expérience m'aurait appris que la bassesse d'éducation, la bassesse des sentiments des gardiens des prisons, sont les principales causes de tout mauvais régime. Les places et les noms de geôlier seraient pour toujours supprimés.

Il y aurait dans chaque prison un administrateur élu par l'assemblée électorale. L'administrateur de la prison porterait continuellement un hausse-col d'argent où serait écrit en relief : « Administrateur de la prison. » — L'administrateur de la prison porterait continuellement aussi au bras gauche une écharpe de soie aux trois couleurs avec frange d'or. Tous ces employés porteraient aussi la même écharpe, sans frange. — L'administra-

XVIII^e SIÈCLE.

des prisons serait ou renouvelé ou confirmé à chaque assemblée électorale. Il nommerait tous ses employés. Il en répondrait. — L'administrateur des prisons aurait, en cas d'absence, de maladie ou de mort, un suppléant nommé aussi par l'assemblée électorale. L'expérience m'aurait appris combien étaient abusives les rétributions exigées des prisonniers. Toute espèce de rétribution, directe, indirecte, sous quelque nom ou quelque forme qu'elle se présente, serait défendue, à peine de destitution et de mise en prison, comme délit de forfaiture. Il serait donné à tous les employés un salaire public, et l'administrateur des prisons aurait les mêmes appointements que les administrateurs du département. L'expérience m'aurait appris combien les voleurs incarcérés se convertissent à leur tour indignement volés. Les sœurs de l'hôpital seraient exclusivement chargées de la nourriture des prisonniers. Les sœurs seraient chargées aussi du vêtement. Elles auraient aussi la direction de l'infirmerie.

L'expérience m'aurait appris combien se multipliaient les dilapidations, les gaspillages, les vols des effets ou des deniers des prisonniers faites aux prisonniers. Les dons et les charités de ce genre ne seraient plus reçus qu'aux greffes des municipalités. — Le commencement de chaque mois, et par avance, la recette du département verserait dans le trésor des prisons cinquante centimes par journée de chaque prisonnier pour tous frais de nourriture et d'entretien.

L'expérience m'aurait appris combien étaient scandaleux les jeux, les concerts de musique et les tables de jeu des prisons des grandes villes. Les restaurateurs, les cafetiers, seraient obligés de vider le local qu'ils occupent dans l'intérieur des prisons, et les galas et les plaisirs bruyants seraient interdits. — Tous les prisonniers qui ne se nourriraient pas à leurs frais mangeraient en commun. — Tous les prisonniers condamnés à la détention mangeraient en commun : car la privation des repas doit faire partie de la punition légale. — Tous les prisonniers condamnés à la détention temporaire seraient habillés d'un habit mi-parti de blanc et de jaune. — Tous les prisonniers condamnés à la détention perpétuelle seraient habillés d'un habit mi-parti de blanc et de noir. Puisqu'ils seraient morts pour la société, ils porteraient les couleurs du drap mortuaire.

L'expérience m'aurait appris que les épidémies les plus meurtrières ont leur germe primitif dans les prisons : car, tandis que dans certaines la mortalité est d'un sur quarante, dans d'autres elle est d'un sur sept. — Les médecins et les chirurgiens auraient pour première tâche de répondre de la salubrité des pri-

, de leur blanchiment , de la désinfection , du renouvellement de l'air.

L'expérience m'aurait appris que , surtout dans les prisons , elle est la mère de tous les vices. — Il y aurait pour les écoles de lecture , d'écriture , d'arts mécaniques ; et , pour les hommes et les femmes , des ateliers appropriés à l'industrie du pays.

L'expérience m'aurait appris que , sous les voûtes des prisons , les lumières de l'Evangile brillent de leur éclat le plus doux. — Un aumônier ou un chapelain recevrait dans chaque prison la sainte mission de faire renaitre à la société des hommes de tous les âges.

L'expérience m'aurait appris que les meilleurs règlements dorment dans l'ombre des prisons. — Une commission , composée de l'évêque ou du curé de la principale paroisse, du commandant du département, du président de l'administration de département , du président du tribunal et du maire , visiterait tous les mois les prisons, examinerait si les prévenus de divers délits, si les hommes , si les femmes , si les enfants, sont rigoureusement séparés, si chaque prisonnier a son lit, s'il a les meubles indispensables , si les écrous sont bien tenus. Elle examinerait toutes les parties de l'administration ; elle entendrait toutes les plaintes ; et, pendant le temps de la visite, l'administrateur de la prison, ainsi que ses employés, seraient consignés dans leur logement.

L'expérience m'aurait appris que les détentions arbitraires ont toujours menacé la liberté individuelle et la liberté publique. — Les six espèces de maisons d'arrêt ou de prisons porteraient écrite sur un marbre au dessus de la porte leur destination. — Tout gardien d'une maison d'arrêt ou d'une prison non légale serait mis à mort dans les vingt-quatre heures. — Tout gardien d'une maison d'arrêt ou d'une prison légale qui recevrait un prisonnier sur un ordre non légal serait puni de dix ans de fers.

L'expérience m'aurait appris que les détentions d'une durée arbitraire n'offensent guère moins les droits de la société que les détentions arbitraires. — Tout gardien de maison d'arrêt ou de prison , à peine de la plus prompte destitution , serait tenu d'écrire en gros caractères, sur un tableau grillé , en dehors de la porte extérieure , le nom de tous les prisonniers et la date de leur entrée.

Quand l'ami de mon hôte eut fini , je lui demandai pourquoi il voulait au devant de ses prisons un grand échafaud en pierre, qui coûterait beaucoup et qui serait un monument fort lugubre.

XVIII^e SIÈCLE.

out de dix ans , me répondit-il, vos échafauds mobiles au- plus coûté qu'un échafaud en pierre de taille , solidement pour plusieurs siècles ; mais, la dépense, au lieu d'être moins , fût-elle plus grande , il ne faudrait pas y regarder à cause avantages. C'est parce que ce monument serait lugubre, effrayant, qu'il parlerait éloquemment aux oisifs , aux fainéants, l'exhorterait au travail, qu'il détournerait du chemin du vol du vice. Par la même raison, il faudrait peut-être établir qu'à chaque exécution trois coups de canon annonceraient à la ville et à la campagne qu'un homme vient de satisfaire à la justice ; par la même raison, il faudrait peut-être établir encore que l'écoulement des prisonniers fût, tous les soirs à la chute du jour, annoncé par une grande cloche. Nous avions ici, continua l'ami de mon hôte , un grand vieux médecin qui , en allant dans la rue, s'arrêtait quelquefois devant vous pour vous faire cette question : quel est le meilleur médecin ? celui qui guérit la maladie quand elle est venue, ou celui qui l'empêche de venir ? Si vous hésitez, continuait son chemin : il vous avait jugé. L'ingénieur se leva et me salua ; je le saluai. L'ami de mon hôte bientôt après se leva et me salua ; je le saluai et le remerciai. Deux heures après de se serait pas douté que je savais mieux que lui ce qu'il venait de me dire ; je l'avais écrit tout de suite dans le même ordre et presque littéralement.

Monsieur, me dit ensuite Verdeille, que je vous parle maintenant de ma seconde ferme de moines , que je ne dois pas non plus à mon bienfaiteur. J'en fis aussi l'acquisition par hasard , et je vous raconta fort longuement comment dans une prison l'affiche de vente lui en avait été remise par quelqu'un qui croyait lui remettre un règlement. Il me raconta fort longuement encore comment l'adjudication lui en avait été faite , comment il avait traité avec son nouveau fermier ; fort longuement combien il récoltait en vin, en cidre, en huile, en beurre, en légumes. J'écoutai tout cela le mieux que je pouvais ; enfin il finit. Monsieur, dit-il, vous le voyez, ma fortune s'est assez bien arrondie et est bien assortie. Autrefois, quand madame Verdeille me donnait un enfant, j'enrageais , je mordais plutôt que je ne mangeais les dragées du baptême ; aujourd'hui je suis le plus gai ou le plus content de la fête , je chante , je danse , et , comme si j'étais encore un vieux mendiant de mon pays , je fais sauter jusqu'au plafond de soixante-quinze ans.

DÉCADE LXXIII. — LA DÉCADE DES LANTERNES.

Y a-t-il du Verdeille? avons-nous encore demandé ce soir à
And. Non, a-t-il répondu ; mais, si vous voulez, il y aura du
 — Eh bien soit. Armand était prêt ; il a commencé.
 monsieur Rubois, avocat de Rodez, avait tant d'esprit qu'il
 int fou, mais fou à courir les rues. Je me souviens que du
 que j'étais petit écolier, un jour qu'il faisait beau, il alluma
 terne à une heure après midi, et s'adossa au pied d'une
 e croix de fer, plantée par le fameux missionnaire, le père
 ri e, au milieu de la place de la cité. Aussitôt la foule d'en-
 ourer monsieur Rubois, et aussitôt monsieur Rubois de haran-
 guer la foule, qui prenait toujours grand plaisir à l'entendre. Je
 e vois bien, dit-il, je suis fou, parce que j'allume une lanterne
 sous un beau soleil ; mais ceux qui au milieu des ténèbres
 teignent la leur, que sont-ils ?

Le premier clerc de Notre-Dame, qui vient de s'enfuir avec
 es deux burettes, une dans chaque poche, s'il est pris est sûr
 l'être conduit tout droit aux galères. Il aurait pu continuer à re-
 recevoir deux fois la semaine sa rétribution de blé, de pois, de
 èves et d'argent. Hier, à la procession, il marchait fièrement à
 tête des quarante flambeaux portés par les laquais des gènes
 riches. Eh bien, aujourd'hui de très grand matin, il a éteint sa
 lanterne, il est parti.

Deux jeunes musiciens de la maîtrise, qui étaient si débon-
 nairement traités par le chapitre, s'engagèrent le mois dernier
 dans la musique d'un régiment. Qui voudrait avoir sur son dos
 es coups de plat de sabre qu'ils ont reçus et qu'ils recevront ?
 N'avaient-ils pas aussi éteint leurs lanternes ?

Tout le monde sans exception, tout le monde est parfois sujet
 à éteindre sa lanterne, même l'évêque et comte de Rodez. J'ai
 vu ce que je vais vous dire. Un jour, à vêpres, un valet de pied
 porte au prélat une lettre fort pressée ; le prélat souffle sa lan-
 terne et ouvre la lettre. A l'instant le chantre, comme maître
 des offices, saisit le marteau enchaîné à côté de lui, et en frappe
 un grand coup sur sa stalle. Les chants s'arrêtent ; au silence
 qui se fait, le prélat rallume sa lanterne, met la lettre dans sa
 poche, et les chants recommencent.

XVIII^e SIÈCLE.

Ille est la règle de la cathédrale depuis Hugues Capet, et -être depuis Charlemagne : quand un membre du chapitre, d ou petit, meurt, le chanoine est exposé au milieu du ar, l'hebdomadier plus près de la porte, le vicaire plus près. edeau tout près, le suisse sur la porte. Dernièrement le e et le bedeau, en balayant le chœur, marquaient avec leur i la place de leur cercueil. Ils eurent dispute ; ils avaient armes à la main et faillirent à s'assommer. On vint, ils ral-èrent vite leur lanterne, et se remirent à l'ouvrage.

que de lanternes éteintes ! Je parle des mille bénéficiers, mille prieurés à simple tonsure, des mille chapelains, des breux abbés, avec abbaye ou sans abbaye, des nombreux nes de diverses couleurs, de tous ces nombreux vigneron aujourd'hui ne mettent plus le pied à la vigne. Les hommes nous portons en nous, les hommes du vingtième ou du vingt-nième siècle, les déposséderont.

e fils de l'épicier du coin, ne sachant que faire, s'est fait at. Son père, ne sachant que faire de quatre mille francs, acheté une charge de conseiller ; mais il ne lui a pas acheté anterne. On dit que la plupart de ses confrères n'en ont pas té non plus, et que, lorsqu'ils vont aux opinions, ils ne t la loi qu'avec la lanterne du président.

uand les avocats citent Henri, Furgole, Pothier, c'est comme disaient : Messieurs les conseillers, lanternes bas ! lan-es bas ?

ous avons ici une petite justice de Montfaucon ; c'est le np de monsieur Guillerini, où sont dressées d'énormes ches patibulaires. Quand j'y vois quelque pauvre diable, je mis m'empêcher de lui crier : Malheureux ! on vient ici es les fois qu'on a éteint sa lanterne !

n'y a plus aujourd'hui de femmes adultères ; la peine de hentique est tombée en désuétude ; aujourd'hui messieurs ges ont éteint les vieilles lanternes.

ujourd'hui messieurs les gentilshommes ont éteint aussi les les lanternes de leurs pères ; aujourd'hui, pour avoir des pages brodés, de belles livrées, de la vaisselle armoriée, ils gent leurs grands châteaux jusqu'à la girouette.

ujourd'hui messieurs les bourgeois, qui ne sont pas gen-ommes, quand ils veulent en prendre le titre, quand ils se mettre en pièces leurs équipages brodés, leurs belles livrées, vaisselle armoriée, quand ils se font condamner à de grosses ndes, quand ils se font déclarer faux nobles, ils ont éteint i la vieille lanterne de leurs pères.

cels sont ceux qui poursuivent le plus vivement les faux nobles.
Ce sont les nouveaux nobles.

Les nouveaux nobles se croient dans l'opinion les égaux des anciens nobles ; ils croient que l'opinion n'a pas de lanterne.

nous tous en France qui croyons qu'il ne peut y avoir de vrais nobles , c'est-à-dire d'hommes vraiment nobles, que ceux qui tuent les autres hommes ; et que ceux qui conservent, les défendent, les protègent, les éclairent, les habillent, les nourrissent, que les médecins, les magistrats, les savants, les commerçants, les fabricateurs : cultivateurs ne peuvent l'être ; si nous n'avons pas notre lanterne, nous l'avons mise sous le boisseau, ou, qui se cache sous le chaperon du quatorzième siècle.

Le jour où monsieur Colin, qui n'est pas fou, osa cependant, comme si l'était, soutenir en nombreuse compagnie cette idée. Pourquoi, dit-il, n'y aurait-il pas le chevalier Leroux, le

Denis, le chevalier Loiseau, le chevalier Lagrange, lorsque dans leurs divers états ces divers hommes sont illustres ? Tout le monde riait ou contenait le rire. Je ne voyais qu'une lanterne allumée au milieu de mille lanternes éteintes.

Un jour peut-être ces mille lanternes s'allumeront ; mais quand ? Sera-ce dans quatre, dans cinq cents ans ? Je ne sais ; mais bien sûrement ce ne sera pas demain.

Est-ce que les lanternes d'Amérique ne peuvent s'allumer aussi vite que les nôtres ? Il faut bien que cela soit : vous allez en juger.

Lamartinière, tonnelier au coin de cette place, trouvant qu'il ne faisait pas fortune assez vite avec ses tonneaux, vendit son fonds, acheta une pacotille et partit pour les îles. Au bout de quelques années il revint dans un carrosse. Le lendemain, Lamartinière alla se montrer à la grande promenade du Foiral. Vous savez que les chevaliers de Saint-Louis se promènent seuls sur une seule ligne, et tiennent toute la largeur de l'allée du milieu, de manière que les promeneurs sont obligés, lorsqu'ils les rencontrent, de passer dans l'allée de la droite ou de la gauche. Lamartinière n'eut rien de plus pressé que de rencontrer et d'aller joindre les chevaliers de Saint-Louis. Les chevaliers de Saint-Louis lui tournèrent le dos. Cet accueil le rendit plus prudent ; il n'osa pénétrer dans les rangs des conseillers, tous habillés de satin noir, tous portant la canne à pomme d'or. Il les salua profondément ; les conseillers se laissèrent saluer. Les avocats suivaient ; ils venaient moins pour se promener que pour se moquer du public. Lamartinière, les voyant de si bonne hu-

or, ne fit pas difficulté de les aborder ; mais les avocats, se tenant en bataillon carré, le vomirent de leur centre en lui disant : Monsieur Lamartinière, dans nos cabinets tant que vous voudrez ! Les procureurs passèrent fort vite ; les notaires, avec un air benin, passèrent aussi vite. Peut-être à cause de ses richesses, les marchands, les orfèvres surtout, l'auraient-ils reconnu eux ; mais ils ne voulaient pas le rebut des hautes classes : n'étaient, eux, le rebut d'aucune. Ils se formèrent en procession serrée, présentant sur tous les points leurs coudes et une mine fort peu gracieuse. Lamartinière, partout repoussé, rentra dans sa maison. La municipalité lui fit dire, par le capitaine des sergents, d'avoir à ne plus porter ni l'habit galonné ni les dentelles, attendu que c'était la parure des gens nobles ou visiblement. Lamartinière, ne pouvant plus employer son or et ses richesses, voulut faire bâtir. Le public trouva ses croisées dessinées de président, c'est-à-dire beaucoup trop grandes pour un ancien tonnelier du coin de la place. Il critiqua l'ardoise des ouvertures ; la tuile était plus convenable, et la double poutre en plomb qui terminait le comble manqua d'exciter l'admiration des gens qui veulent que personne ne s'élève trop haut. Lamartinière ne fit cependant pas tout à contresens : car heureusement le menuisier à qui il demanda des jalousies n'en avait jamais vu dans le pays, il ne sut faire que des contrevents ; et heureusement encore le vitrier ne voulut les peindre en rouge, disant qu'à Lamartinière il n'appartenait pas d'avoir des contrevents verts. Le capitaine des sergents était un tulin, il s'était emparé de son esprit ; cependant il ne le gouvernait pas entièrement ; car, malgré ses conseils, Lamartinière était obstiné à avoir de grandes glaces, des lits de damas, des fauteuils de velours, de la faïence blanche, au lieu de la faïence verte, affectée à la classe moyenne. On le chansonna. Sa femme voulut porter des robes de dauphine et la montre pendant la ceinture ; on la chansonna. On chansonna de même ses fils, qui portaient une ganse d'or au chapeau, et bientôt après ils furent de leur arriver pis, car ils s'étaient donnés les airs de casser les vitres de plusieurs maisons, comme s'ils eussent été fils de mille. Lamartinière eut envie de changer de résidence ; on lui dit qu'il en serait à peu près de même dans toutes les villes au-dessous de dix mille âmes. Alors Lamartinière alla enfin à l'étranger, l'attacha à son carrosse, et prit la route de Paris où il s'habilla, se loge, se meuble comme il veut, où il habite qui il veut, où il est monsieur de Lamartinière : car Paris est la ville où Lamartinière, la ville la moins difficile sur les généalogies,

ville la plus libérale de qualifications et de titres, la ville la plus polie, la ville qui de toutes les villes a la plus grande lan-

n'est prophète dans son pays, surtout quand il y a fait des aux. J'avais omis de dire qu'on ne voulut pas non plus laisser porter à Lamartinière l'épée. Il y a cependant tant de gens valent guère mieux et qui la portent ! Baste ! encore s'ils aient reposé dans le fourreau ! Mais, on ne le voit que trop, tant de provocations, tant de duels. Pour une parole, un geste, un regard trop prolongé, des hommes du beau monde, qui soignent leur santé, qui se purgent, qui au plus même prennent du sirop de capillaire ou de la pâte de guimauve, vont derrière l'enclos des Chartreux jouer à se percer le nez, le poumon, le ventre, ou du moins à s'estropier, à se crever les yeux. Deux hommes l'épée à la main ont toujours la lanterne sur le dos. La faute en est surtout au ministre, qui, tous les ans, sous prétexte de douze cents rencontres fortuites, signe douze cents lettres de grâce sur beau parchemin blanc, c'est-à-dire que douze cents fois tous les ans il met sous son bureau la lanterne d'état.

Du temps que je n'étais pas fou comme je suis, mais seulement fou comme vous êtes, c'est-à-dire que j'éteignais ma lanterne de la même manière que vous, un homme en place me demanda la cause de ces fréquents duels. Je réfléchis, et je lui répondis que c'était la vanité immodérée de la bourgeoisie qui soufflait si fréquemment les lanternes.

En effet, lui dis-je, est-ce à nous bourgeois de faire appeler nos enfants Latour, Hauteroche, Belval ? Si j'étais roi, j'imposerais aussi le franc-fief sur les noms.

Est-ce à nous de vouloir être officiers de cavalerie ?

Est-ce à un avocat, lorsqu'il se marie, de se faire accompagner par le drapeau et la garde bourgeoise ? Il n'en a pas le droit : il n'est pas noble, il n'est pas conseiller.

Est-ce à un marchand, quand il lui naît un enfant, de jeter des pièces d'argent ou des dragées à ceux qui crient : Compère le vilain ! un marchand doit jeter des pièces de cuivre et pas davantage.

Quand il meurt, il n'a pas droit aux deux clochettes que le sermonneur sonne, une dans chaque main, dans les rues, pour annoncer la mort des nobles ou des conseillers ; il n'a droit qu'à une seule. Quand il meurt, il ne doit pas avoir un flambeau à chaque côté de sa porte ; ce n'est pas non plus son droit. — Mais peut-il avoir une longue file de deuil, d'hommes en manteau, en cha-

XVIII^e SIÈCLE.

n noir, de femmes en robe noire, en voile noir? Tout bien exact, je crois qu'il le peut.

La nuit du premier de l'an, le tambour de la ville bat devant la porte des nobles, des conseillers, des avocats et des médecins; mais bien, mais devrait-il battre devant la porte des procureurs et des apothicaires? Non, il ne le devrait pas. Toutes les fois que j'ai entendu, j'ai toujours enragé, et c'est, je crois, ce qui m'a devenir fou.

J'ai aussi toujours enragé et j'enrage encore quand je vois les curés, et les apothicaires ou les marchands, dont le rang n'est pas plus élevé, avoir une cuisinière.

Autrefois nos bons bourgeois ne manquaient pas, à huit heures, d'aller à la messe de paroisse; aujourd'hui plusieurs vont aux Jacobins, avec le beau monde, à la petite messe de dix heures.

Plusieurs même ont dans leur bibliothèque des livres bleus, des rouges. Je le demande, est-ce à eux à ne pas croire en Dieu?

Suivant moi, il n'appartient pas non plus indistinctement à tout le monde d'apprendre l'histoire, la géographie.

J'en dis autant de la musique.

C'est aux nobles, aux conseillers, qu'il convient d'avoir chez soi de grandes réunions, de tenir salon.

Les hommes du vingtième ou du vingt-cinquième siècle seront maîtres de changer tout cela.

Vous croyez peut-être, continua monsieur Rubois en faisant tourner le cercle avec le pied et avec la main, que les classes inférieures n'éteignent pas aussi leur lanterne; quelquefois elles l'éteignent, mais elles la cassent.

Et sans descendre plus bas que les artisans, je leur demande pourquoi ils quittent le nom de leur père pour porter celui de leur ville natale, qu'ils ont pris dans leur tour de France.

Ce sont les notaires qui avec leurs qualifications gâtent les artisans. Ils ont scié pour les artisans le nom de monsieur; ils les traitent et les artisans se laissent traiter de sieur.

On ne passe pas aux artisans, et je ne leur passerai pas non plus, que ceux qui n'ont ni frère, ni oncle, ni cousin prêtre, fassent étudier leurs enfants au collège royal. Je leur demanderai si c'est pour eux ou pour moi que monsieur de Salcon a institué ici des frères des écoles chrétiennes.

Je ne leur passerai qu'à grand'peine de faire peindre à la fresque leur arrière-boutique, par eux appelée la salle. Sans doute la peinture n'est pas cher, mais il faut payer. Ce brave homme,

Salinier, qui ne prend que trente sous par toise de peinture, et qui gagne cependant ses six francs par jour, me raconta qu'ayant été dernièrement appelé par un maître artisan, il peignit, suivant ses désirs, les personnages célèbres du siècle, Voltaire, Rousseau, madame Dubarry, Turgot, l'abbé Raynal, le père Lavalette, le duc de Choiseul et le chancelier Maupeou. Le maître artisan avait été content de tout, excepté du chancelier Maupeou, qu'il trouvait trop long. Vainement Salinier lui assura qu'il avait fait en sa vie plus de cinquante fois de chancelier et qu'il leur avait donné à tous au moins un tour de nez. Alors Salinier s'empare du balai, et non sans avoir fait un peu de peur à son critique, il nettoie en quelques coups les murailles, et sort en jurant de ne plus travailler pour la ville. Ce n'était pas le mot, j'en conviens ; mais il était irrité, et il ne pouvait plus peindre.

Dans leur salle, nos artisans ont aujourd'hui une pendule, une horloge en cuivre, moitié bois, dont les poids et la verge, renfermés dans une espèce de longue bière dressée, font toute la nuit un bruit perpétuel. Il faut qu'ils se lèvent de bon matin ; par cette considération, moi je leur passe la pendule, moitié cuivre, moitié bois.

Ils ont aussi dans leur salle un violon ; moi, je le leur passe encore, pourvu qu'il soit de Mirecour, c'est-à-dire qu'il ne coûte pas plus de trois cents francs, y compris l'archet.

Dans leur salle, ils chantent quelquefois aussi les airs du pays à trois et quatre parties ; moi, parce que cela ne leur coûte rien, je le leur passe.

Mais je sais m'arrêter ; j'entends qu'ils reprennent la lampe à cinq becs, car je ne leur passerai pas la chandelle.

Je ne voulais pas croire que les artisans allassent au café ; on m'a prouvé qu'ils allaient même au café Suisse. Je n'en demeure pas moins persuadé que c'est plutôt par vanité que par goût ; je ne crois sûrement qu'ils n'y sont pas à leur aise, qu'ils aiment cent fois mieux leurs grandes tavernes, dont le bruit ressemble à celui du Rhin ou de nos rivières sonores, qui dans le fond des profondes vallées roulent leurs eaux à travers les pierres et les racines.

Autrefois ils dinaient le matin et déjeunaient à midi ; c'est encore par vanité qu'ils se sont désheurés, que maintenant ils déjeunent le matin et qu'ils dînent à midi.

Par vanité encore, les derniers jours de carnaval, ils répandent devant leur porte la plume de la volaille ou du gibier mangé depuis plusieurs années.

Je ne puis, du reste, les accuser de vanité pour les enseignes. Les cordonniers pendent un vieux soulier, les chapeliers un vieux chapeau, les potiers un vieux pot; les tisserands, les menuisiers, les serruriers, se contentent de leur bruit pour enseigne. Je ne puis les accuser non plus de vanité pour les vêtements. Un habit de serge rase, été et hiver, souliers à petites boucles de cuivre, un bonnet de laine le dimanche, et les autres jours deux chapeaux, l'un pour rester toujours sur la tête, l'autre pour saluer, l'autre à tenir à la main, quand un bourgeois commande ou examine un ouvrage.

Le diable toutefois n'y perd rien; entre eux, leur vanité est si grande, qu'ils ne peuvent supporter la moindre hiérarchie. Il n'y a qu'une seule jurande, celle des perruquiers; encore, lorsque le chef, appelé le lieutenant, siège sur son fauteuil de bois, il est toujours ridiculisé; et sa lanterne, quelque brillante qu'elle puisse être, est toujours réputée éteinte.

En entendant monsieur Rubois, les hommes faisaient semblant de rire; mais les femmes riaient aux éclats. Monsieur Rubois ne s'en aperçut. Autrefois, dit-il alors en s'adressant aux plus rieurs, j'ai vu, ce me semble, beaucoup plus de vierges sages et beaucoup moins de vierges folles. J'ai vu que les jeunes filles tenaient mieux leur lanterne, ou, comme dit la parabole, leur lampe. Un régiment de cavalerie est passé ici dernièrement qui avait éteint bien des lampes; ensuite un régiment de dragons, qui en avait éteint bien davantage. Depuis long-temps, le public demande des casernes; mais on ne l'écoute pas plus que s'il était fou.

La chronique des lampes éteintes est, je vous assure, fort intéressante. Elle est toujours liée, pour les filles pauvres, aux péripéties du printemps, aux glanages de l'été ou aux grappillages des vendanges. Et quant aux demoiselles comme il faut, elle ne se passe pas toujours aux fêtes patronales, elle l'est toujours aux fêtes de noces.

Elle l'est toujours à la danse, moins cependant aux menuets qu'aux bourrées, aux bourrées qu'aux contredanses, qu'aux farces.

Je n'ai jamais entendu parler ici de la musique de Lulli, de Rameau, de Philidor; mais cette tendre musique de Dezède, de L'Éclair, y a soufflé bien des lampes.

Les soupirs dans un certain âge, les diamants dans un certain état, soufflent aussi bien des lampes. Mademoiselle, disait un jour, une lampe depuis long-temps éteinte à une autre lampe qui venait d'être allumée, dit de s'éteindre, vous croyez que les taches d'huile ne paraissent que sur les robes de bure; je vous assure qu'elles se voient

n sur les robes de soie, et que ces robes demeurent aussi au croc.

nt, dit monsieur Rubois d'une voix plus élevée, peut-être notre dix-huitième siècle le siècle des lumières, quand marche que sur les débris des lampes et des lanternes ? le monde était un peu décontenancé ; il tardait à tout le e que monsieur Rubois s'en allât ; et quand il s'en alla, le monde lui fit place.

ADÉ LXXIV. — LA DÉCADE DU CHEF D'OFFICE.

Quoique les paroles dites dans les cuisines d'un ministre n'engagent pas la France, toutefois je m'impose une certaine réserve ; mais vous êtes un bon, discret Gévaudanais, et il faut qu'avant de repartir pour la province vous sachiez un peu ce qui se passe sous la grande cape du ciel.

Celui à qui on parlait ainsi était, ni plus ni moins, notre Gervais, et celui qui lui parlait était monsieur La Gruatière, vieux ancien avocat de Bordeaux, qui était venu à Paris pour plaider au parlement et qui alla souffler les fourneaux chez le ministre des affaires étrangères, par amour pour la fille du chef d'office. La bonne mémoire de Gervais retint plusieurs parties des discours de monsieur La Gruatière, encore, pour ainsi dire, tout empreints d'accent gascon.

Mon ami, dit-il à Gervais, les systèmes politiques des états ont une force de cohésion attractive qui les rend immortels, lorsqu'ils ont un naturel et fort système territorial. Je vais me faire encore mieux entendre, c'est-à-dire venir à l'application ; et d'abord, comme il est juste, se présente

LA FRANCE. L'Océan, la Méditerranée, les Alpes, les Pyrénées et le Rhin forment le système de son territoire. Ce système a une telle force de cohésion que les plus mauvais gouvernements, les plus lourdes fautes, n'ont pu, depuis plus de deux mille ans, que partiellement et temporairement le déranger. De nos jours, les puissances de l'Europe ayant voulu à Pilnitz tenter, pour le disloquer, de mettre en mouvement, de mettre en jeu toutes leurs forces, aussitôt le territoire français, chargé de canons et de baïonnettes, s'est, par cette force attractive, par cette force de cohésion, s'est, si je puis m'exprimer ainsi, débordé dans le

XVIII^e SIÈCLE.

at Venaissin , le comté de Nice , le duché de Savoie , dans les pays de la rive gauche du Rhin , et la France est véritablement redevenue l'antique Gaule.

Remarquez bien que cette même force de cohésion s'est maintenue par soixante-treize grandes batailles , presque toutes des victoires remportées par la France , qui ensuite a plutôt imposé des traités à peu près traduits des usages de l'histoire romaine.

Réfléchissons un peu , mon ami , sur la nouvelle diplomatie. Tel prince paiera à la république tant de millions , tel autre livrera tant de chevaux , tant de pièces de drap bleu , de drap rouge , tant de paires de souliers ; tel autre tant de ses plus beaux tableaux , tant de ses plus belles statues ; tel autre fourra tant de vaisseaux de guerre ; tel autre tant de mille hommes de cavalerie , tant de mille hommes d'infanterie , tant d'artillerie. Je ne me souvenais plus , dit Gervais , que mademoiselle La Gruatière avait divorcé avec le concierge de l'ambassade russe , quand la continuation de l'allocution de son père sur la situation politique des différents états m'en fit souvenir.

En classant , dit-il , les puissances de l'Europe continentale d'après leur importance politique , vous mettrez immédiatement après la France cet état qui s'étend depuis les régions polaires jusqu'à la mer Noire , depuis la Prusse jusqu'à la Chine,

LA RUSSIE. Vers les premières années du siècle actuel , Pierre le Grand a fait , pour ainsi dire , passer ce vaste empire d'Asie en Europe , et il est devenu sous ses successeurs un colosse menaçant ces deux parties de la terre. A mon avis , on n'est pas assez effrayé de ce vaste et nouvel état , qui est obligé de faire traduire ses lois en plus de douze langues , qui compte plus de quarante millions d'habitants , si soumis , si enclins à la mission ; cet empire qui , parce qu'il n'a pas de système territorial , parce que sur plusieurs parties de ses frontières il n'a d'autres barrières que ses triples files de fusils et de soldats , est toujours tourmenté d'un insatiable désir de s'étendre.

Gervais ne put s'empêcher de parler. — Que dites-vous là , monsieur La Gruatière , que la Russie n'a pas de système territorial ? Elle en a sept , trois en Europe et quatre en Asie. C'est tout de sept histoires nationales qu'elle a besoin. Une histoire nationale définissant l'histoire par récit des faits , l'histoire nationale par récit des faits d'une nation , et la nation par réunion nationale des divers états qui la composent , ferait de chacun des empires renfermés dans chacun de ces sept différents systèmes territoriaux un seul corps de peuple national animé d'une seule

ionale. Il y aurait sous sept différents noms sept Russes n'en seraient pas moins une dans leur obéissance envers leur seigneur, qu'elles rendraient sept fois plus puissant. C'est tant qu'il serait bien gouverné, serait indivisible ; mais qu'il le serait mal, évidemment mal, il est vraisemblable que chacun de ces systèmes se déclarerait plus tôt ou plus tard indépendant ; d'où il résulterait deux biens, pour la Russie de son bonheur intérieur, pour l'Europe la sécurité donnerait la grande Russie divisée en sept. Et d'ailleurs, au bout de quelques siècles, je défie les hommes et les temps de donner à la Russie qu'un seul système territorial, et de ne lui en donner sept. C'est la nature qui dessine les états, et les systèmes territoriaux qui font leur identité, leur force, leur histoire nationale fait leur caractère, leur âme, leur vie.

« Soit, du moins quant à la division en sept Russies, dit-il, La Gruatière, car malgré moi je vois sans cesse ce royaume embrasé, l'Europe et l'Asie, se dressant pour ainsi dire en sept territoires, s'armant de ses sept populations, se ruant sur l'Europe, s'efforcer de l'engouffrer, de se l'incorporer comme elle a engouffré et s'est incorporé la moitié d'un état voisin, le beau royal patrimoine des Jagellons.

« POLOGNE a pour long-temps disparu de l'histoire et de la géographie, et ce n'est pas à faute d'un bon et remarquable système territorial. Au reste, le nom de Pologne est gravé dans les cœurs des Polonais, et, aux premières dissensions universelles, les parts de ce territoire se réuniront, et ce peuple se rassemblera au milieu des tempêtes.

« Pour, continua monsieur La Gruatière, je regardais au revers la carte de l'Europe, et de prime abord j'accusais la nature d'avoir dédaigné de donner un système territorial à la Suède ; mais bientôt je reconnus mon erreur.

« SUÈDE, ce grand territoire, adossé aux limites septentrionales du monde habitable, et des autres côtés baigné ou par la mer ou par les grands lacs, les petites mers de ses frontières, cette Suède de la nature n'est pas la Suède des cartes, c'est une Suède couverte à l'ouest encadrée par la Norwège, et à l'est par les dents du territoire russe ; mais tous ces grands rois qui glorieusement défendirent leur Suède, ce Gustave-Adolphe, ce Charles XII, ce Gustave III qui, hier encore, faisait sur la mer briller son épée jusque sous les fenêtres de Calmar la Grande, où sont-ils ? J'aime d'ailleurs les Suédois, leur gouvernement représentatif, qui ont fait avec leur roi

pacte social ; j'ai donné volontiers mon plus jeune fils à la fille concierge de l'ambassade. Mais j'entends, dis-je en riant,

la Suède saura mieux qu'elle l'a su garder son bon système territorial. Si on on lui prend, si on lui a pris, il faut qu'elle le renne. Il n'y a pas de prescription contre les éternelles délimitations ou territoriales dotations de la nature. Du reste, avant contracter cette alliance, je consultai un peu les cuisines des ambassades, celles de l'Angleterre, de la Prusse, de l'Autriche, comme la France les plus sûres amies de la Suède. **LE DANEMARK** n'a guère que deux millions et demi de population, à peu près celle de la Suède ; le système territorial du Danemark est ni plus ni moins le Jutland et l'île de Sécotland. Les deux bonnes boutiques sur le passage marchand du Sund. Le Danemark n'a pas d'ennemis. Tout le monde l'aime, surtout en France, où un marchand de la plus belle rue de Paris n'a rien de mieux, pour s'attirer la vogue, que de prendre pour enseigne le portrait du roi de ce pays.

Monsieur La Gruatière poursuivit : Je suis convaincu maintenant comme vous qu'une histoire nationale, définissant la nation la réunion sociale des divers états, est nécessaire à chaque nation. A votre tour êtes-vous maintenant convaincu qu'un système territorial est nécessaire aussi à chaque nation, et que la nature le lui a donné ?

Oh ! par exemple, ajouta-t-il, qu'il est beau le système territorial formé par la mer Baltique, la mer Adriatique, l'Oder et le Rhin ! Les géographes, avant la grande révolution française, vivaient, dans ce vaste et bel espace, **L'EMPIRE, LE SAINT-EMPIRE** : dans les nouvelles cartes c'est tout simplement **L'ALLEMAGNE**. Alors que cet état portait le nom d'Empire de Saint-Empire, il était divisé en six cents que grands, très grands, que petits, très petits états. Je n'ai jamais pu concevoir comment, dans un si long espace de temps qu'a duré le Saint-Empire, si follement composé, si sagement, si ingénieusement réglé, les pays démocratiques n'en ont pas démocratisé les pays aristocratiques, de même que les démocraties anglaises de l'Amérique ont démocratisé ou démocratisent les aristocraties romaines espagnoles, de même que les aristocraties de Gènes, de Venise, de Florence, ont, il y a quelques siècles, aristocratisé les démocraties de l'Italie. Quoi qu'il en soit, ce qui prouve l'excellent sens de ces blonds habitants de l'antique Germanie, c'est que toutes les opinions sociales, tous les gouvernements, se sont tous accommodés dans cette bonne, pacifique terre maternelle, l'Allemagne.

l'empire n'a cessé, depuis la paix de Westphalie, décroissant. Semblable à ces vieilles forteresses qu'on a sur le bord de ses fleuves, il tombe maintenant en ruine et ne subsistera-t-il pas un siècle entier. Les états d'aujourd'hui il est composé n'ont plus de lien, et tout nouvelles traités sur la ligne de neutralité des cercles du nord de rendre une moitié de l'Allemagne étrangère à ces princes laïques demandent, à leur profit, la sécularisation des états ecclésiastiques. Voilà toute espérance de rétablissement ôtée aux électeurs de Trèves, de Cologne et de Bavière. En s'enfuyant sur la rive droite, ils ont pour toujours ber leur trône dans le Rhin.

Le d'office poursuivait : Je suis né, me dit un jour un caustique jeune homme, dans un état dont la forme géographique est celle d'une grande araignée, c'est

la Prusse. Le territoire de cette monarchie toute nouvelle est facilement coupé. Elle n'a pour sa défense ni système de places fortes. Elle n'a qu'une population de millions d'hommes, un trésor et une armée. Jusqu'à tant qu'elle se soit accrue, arrondie en Allemagne, sa fortune sera chanceuse. Suivant les politiques, le cabinet de Berlin a deux projets : les sécularisations des anciens états ecclésiastiques, la création de nouveaux électors protestants. Par l'un il veut s'agrandir ; par l'autre, il veut parvenir à l'Empire. Frédéric semble s'agiter dans son mausolée de marbre, mais de temps à autre son gémissement se revêt dans

Aujourd'hui la Prusse n'est pas à se repentir d'avoir été faite à la France, de ne pas l'avoir faite à la Russie. Ces deux puissances en plurent. Monsieur, dis-je au jeune Prussien, je vous en suis charmé, dont il paraît que vous êtes charmé. Je ne suis pas charmé de vous. Je me suis depuis repenti de m'être attaché à l'ambassade prussienne, car j'ai vu depuis qu'il n'y avait pas très clair que le gouvernement prussien aimât la France et qu'il haïssait les Russes.

La Prusse doit être citée comme un des empires destinés à rester toujours une grande puissance. Combien de fois demandant l'empereur, surtout depuis notre révolution, n'a-t-on pas dit que c'en était fait de cet état ! Et voilà qu'il échange la Lombardie, pays éloignés, mal liés au centre de l'Europe, extrinsèques à son système territorial, contre des pays qui en sont limitrophes, qui lui donnent une marine. Nous avons vu jusqu'à nos jours pour voir un empereur régner ou certainement il régnera long-temps. Maintenant la

monarchie autrichienne, peuplée de vingt-cinq millions d'hommes, paraît plus que jamais solidement assise. Entourée de chaînes de montagnes qui la protègent de tous côtés, elle forme ce bloc dur et compacte, que ne pourraient briser plusieurs siècles de guerre. Sous un autre rapport encore cet état me semble invincible : car, bien que réunis sous un même sceptre, les Autrichiens, les Bohémiens, les Hongrois, les Polonais, les Vénitiens, sont des peuples étrangers les uns aux autres ; point de centre de ralliement, point d'unité d'insurrection. Si Louis XVI eût eu deux capitales, il régnerait encore ; et l'empereur en a au moins cinq. Ce sont là bien des considérations pour que je me permette de m'être allié avec le concierge des bureaux de la chancellerie autrichienne. Mon ami, dis-je au jeune et blond concierge, fin de moi la crainte que vous vous conduisiez mal envers la gentille épouse que je vous donne ; mais que votre nation se conduise bien envers la France ! que votre ambassade ne quitte pas Paris ! car je n'aimerais pas volontiers à avoir ma nièce allemande.

Je le disais l'autre jour au serdeau, où certes j'avais invité beaucoup de gens de plusieurs ambassades, et je n'étais pas fâché de d'en bas cela remontât en haut, comme quelquefois cela arrive. Je disais que tous les princes allemands devraient reconnaître pour chef le roi de Prusse, qu'il n'y avait d'autre moyen de prévenir la dislocation de cette étonnante confédération de bourgeois, de princes, de gentilshommes, de seigneurs et de rois. Je disais ensuite que la Prusse rende la Pologne à la Pologne ; que l'Autriche rende la Pologne à la Pologne ; qu'elles donnent l'exemple à la Russie, et qu'elles la forcent à le suivre. Et comme on m'écoutait dans un profond silence, j'ajoutai :

LA TURQUIE, autant vaudrait dire la plus belle partie de la terre conquise par la barbare nation des Tartares osmanlis, qui s'étendent comme une plaie hideuse sur la face du plus beau système territorial du monde : ô honte ! Qu'on traite la Turquie comme un électorat ecclésiastique ! qu'on la partage, et qu'on la cède ou qu'on la donne ; à qui ? Au duc de Bavière, à l'électeur du Hanovre, au duc de Wurtemberg, qui donneront ou qui céderont leurs états au roi de Prusse.

LA SUISSE a bien au nord et à l'est ses montagnes un peu allemandes, au sud ses vallées un peu italiennes ; mais ses lacs, qui réfléchissent ses grandes villes françaises, sont Français. Mais en général la Suisse se dit et peut se dire Française. Comme elle est heureuse de notre révolution ! Son système territorial est peut-être le plus fort ; il est assis sur les hautes monta-

les sources des grands fleuves, d'où il résulte que les sont les portiers de la France, de l'Allemagne et de l'Italie. Il y a quelques années qu'ils ont ouvert aux Russes, qui frappaient fort, et aux Français, qui frappaient encore. Si la vertueuse grande famille helvétique, cerclant de hautes régions, faisait respecter sa neutralité ar- pourrait se donner souvent le rôle d'arbitre de l'Europe et elever au plus haut degré de considération.

L'ESPAGNE s'offre actuellement à moi. Mon fils aîné, fort des yeux vifs des Espagnoles, entra un jour dans mon cabinet et me parla ainsi : Le système territorial de l'Espagne, une île par l'Océan, une île par la Méditerranée, et peut-être plus une île par les Pyrénées ; il est parfait. Je le dis au soir à la fille du majordome de l'ambassade d'Espagne. Elle écoutait avec un sourire, une grâce, qui vous auraient fait aller ; allons la demander à son père. Eh bien ! répondis-je, al-

lez, père, me dit mon fils puîné, LE PORTUGAL fait partie de ce système, car les rois des deux états s'allieront, et, à la fin, finiront par allier, par confondre leurs royaumes. La fille de l'argentier de l'ambassade en est convenue sans contester : allons aussi la demander à son père. — Allons !

Mes Gévaudanais ! vous voyez bien que j'ai encore à parachever. Vous savez que j'ai encore trois nièces à marier. Les deux jeunes sont les plus jolies, les plus spirituelles. Un jour elles entrèrent chez moi, tenant un bouquet. Mon cher oncle, un fils de l'ambassadeur de la république cisalpine, et un autre, de l'ambassade de Naples, aspirent à l'honneur de votre main ; ils ont des sentiments bien français ; ils parlent bien français.

L'ITALIE n'a pas, nous ont-ils dit, à envier un bon système territorial à l'Espagne. Nous n'avons donc pas laissé nos deux nièces sans quelque espoir. Tant pis, mesdemoiselles, je ne puis pas que les nations débordent hors de leur système territorial. Les Français, comme leurs grands-pères les Gaulois, et leurs pères les Français de François I^{er}, ont aujourd'hui de nouveau passé les Alpes ; ils les repasseront. En attendant, je veux bien donner, vous les deux puînées, à deux jeunes gentilshommes ou à deux jeunes gens faisant les fonctions de gentilshommes aux ambassades de Sardaigne et de Naples, et je veux donner votre aînée au caudataire de monseigneur le légat.

Dans l'espoir que la paix se ferait à Amiens, je donnai aussi à ma cousine issue de germain au chauffecire de la chancellerie

ollandaïse, et ma fille la plus jeune au sommelier de la légation anglaise.

LA HOLLANDE, à dire la vérité, n'a pas, il s'en fait bien, un bon système territorial. Un haut bourrelet d'entourage oriental, semblable à ses digues occidentales, lui serait nécessaire contre les inondations des armées prussiennes, allemandes et françaises.

L'ANGLETERRE est de tout côté fossoyée par les mers occidentales de l'Europe; elle est en même temps défendue, comme la Grèce, par ses murailles de bois, par ses châteaux à tours et ponts vomissant le plomb et le fer sur ses côtes et à deux, trois ou mille lieues de ses côtes.

Monsieur La Gruatière, lui dit Gervais, pardonnez ma franchise, tous les secrets que vous m'avez d'abord annoncés sur ceux des cartes géographiques. Eh! mon brave Gervais, répondit monsieur La Gruatière, depuis que les nations ont des tribunes, et que les tribunes des nations sont les tribunes des communes anglaises, les plénipotentiaires des congrès diplomatiques ont guère à mettre sur table que les cartes de géographie — Mais c'est montrer son jeu — Depuis la révolution française nous sommes, ou plutôt les diplomates sont presque toujours obligés de montrer le jeu: car, en vérité, moi, simple euect d'ambassade, dont les fonctions se bornent à ce que la France soit honorablement représentée à table, j'ai bien tort de me mettre à proposer quelque chose. Mais, reprit Gervais, dans ce que vous m'avez dit, où est le système des rapports internationaux, que je voudrais ne pas ignorer, pour savoir ce qui se passe sous la grande cape du ciel? L'un mot suffit. Les états à constitution représentative d'un côté, les autres états de l'autre. — Je ne suis pas très instruit, et je me doute qu'il y a en outre d'autres rapports, qu'il y a des rapports d'amitié, tels que ceux entre la France, le Suède, le Danemark et la Pologne; qu'il y a des rapports opposés, tels que ceux entre la France et la Russie, qu'il y a des rapports de rivalité, tels que ceux entre la France et l'Angleterre; qu'il y a aussi des rapports de ces divers genres entre la France et les peuples que je n'ai pas nommés. Je me doute enfin que ces rapports sont muables. — Fort muables. Et voulez-vous que vous fasse contre la France une grande ligue actuellement possible? Ce sont tous, ou presque tous les états qui l'entourent qu'elle ne s'est pas incorporés: telle est la ligue générale de notre temps. La ligue générale des temps futurs sera au contraire celle-ci: La Russie, je le suppose, et ma supposition n'est nullement, pour vous dire la vérité, nullement pas inadmissible, la Russie a mangé une grande

de l'Europe orientale entre ses deux grosses dents de Pétersbourg et d'Odessa ; alors l'Europe occidentale , réveillée , échelonne ses forces militaires depuis le Tage jusqu'au Rhin , et divise successivement ses grands corps d'armée. Au nord , la Prusse et la France : car, bien que le gouvernement français et le gouvernement prussien fussent alors , comme actuellement , les deux peuples sont et resteront ennemis. Derrière eux , l'Allemagne et la France ; au midi , l'Autriche et la France , derrière l'Autriche , l'Italie. Mais en tête sera la Pologne. Le bon sens des siècles futurs reconstruira , ressoudera , par de nouvelles combinaisons , par des dédommagements réparateurs qui la possèdent , en même temps que l'artillerie des Anglais et hollandais ira briser , dans le golfe de Finlande , dans la mer Noire , ces deux grosses dents molaires. — Il était bien irrité pour un chef d'office , monsieur La Grua dit Gervais en le quittant ; ne vaudrait-il pas mieux une chère aux ambassadeurs russes , et les gagner par là ?

DÉCADE LXXV.

DÉCADE DU BAN ET DE L'ARRIÈRE-BAN.

— Ma vie , jusqu'à onze heures de ce matin , j'avais cru que la dernière année de la convocation de notre plus antique assemblée , le ban et l'arrière-ban , était de l'année 1674 , et que cela finissait là ; mais , en feuilletant encore , j'ai trouvé qu'il avait été convoqué sous Louis XV dans les provinces du nord de l'Aunis. Ce matin , il m'a pris envie de le dire dans le monde , devenu un peu silencieux. Une personne m'a répondu : Je ne sais , Monsieur , en quelle année de notre siècle on a convoqué le ban ; mais je sais qu'à l'avenir , et pour l'avenir , on ne le convoquera plus : depuis la révolution il n'y a plus de fiefs , d'arrière-fiefs , partant plus de ban , d'arrière-ban , tant pis , car , pour les plaisirs de la conversation , pour lire des gazettes , j'ai regret aux choses singulières.

XVIII^e SIÈCLE.

lat Venaissin , le comté de Nice , le duché de Savoie , dans les pays de la rive gauche du Rhin , et la France est véritablement redevenue l'antique Gaule.

Remarquez bien que cette même force de cohésion s'est manifestée par soixante-treize grandes batailles , presque toutes des victoires remportées par la France , qui ensuite a fait plutôt imposé des traités à peu près traduits des antiques des de l'histoire romaine.

Réfléchissons un peu , mon ami , sur la nouvelle diplomatie gaise. Tel prince paiera à la république tant de millions , tel en livrera tant de chevaux , tant de pièces de drap bleu , de drap rouge , tant de paires de souliers ; tel autre tant de ses plus beaux tableaux , tant de ses plus belles statues ; tel autre fournira tant de vaisseaux de guerre ; tel autre tant de mille hommes de cavalerie , tant de mille hommes d'infanterie , tant d'artillerie. Je ne me souvenais plus , dit Gervais , que mademoiselle La Gruatière avait divorcé avec le concierge de l'ambassade russe. C'est la continuation de l'allocution de son père sur la situation politique des différents états m'en fit souvenir.

En classant , dit-il , les puissances de l'Europe continentale par leur importance politique , vous mettrez immédiatement après la France cet état qui s'étend depuis les régions polaires jusqu'à la mer Noire , depuis la Prusse jusqu'à la Chine,

LA RUSSIE. Vers les premières années du siècle actuel. C'est le Grand a fait , pour ainsi dire , passer ce vaste empire d'Asie en Europe , et il est devenu sous ses successeurs un colosse menaçant ces deux parties de la terre. A mon avis , on n'est pas assez effrayé de ce vaste et nouvel état , qui est obligé de faire traduire ses lois en plus de douze langues , qui compte plus de quarante millions d'habitants , si soumis , si enclins à la mission ; cet empire qui , parce qu'il n'a pas de système territorial , parce que sur plusieurs parties de ses frontières il n'a ni autres barrières que ses triples files de fusils et de soldats , est toujours tourmenté d'un insatiable désir de s'étendre. Gervais ne put s'empêcher de parler. — Que dites-vous là , monsieur La Gruatière , que la Russie n'a pas de système territorial ? Elle en a sept , trois en Europe et quatre en Asie. C'est tout de sept histoires nationales qu'elle a besoin. Une histoire nationale définissant l'histoire par récit des faits , l'histoire nationale par récit des faits d'une nation , et la nation par réunion nationale des divers états qui la composent , ferait de chacun des plus renfermés dans chacun de ces sept différents systèmes territoriaux un seul corps de peuple national animé d'une seule

une nationale. Il y aurait sous sept différents noms sept Russies, qui n'en seraient pas moins une dans leur obéissance envers leur empereur, qu'elles rendraient sept fois plus puissant. Cet empire, tant qu'il serait bien gouverné, serait indivisible ; mais bientôt qu'il le serait mal, évidemment mal, il est vraisemblable que chacun de ces systèmes se déclarerait plus tôt ou plus tard indépendant ; d'où il résulterait deux biens, pour la Russie celui de son bonheur intérieur, pour l'Europe la sécurité que lui donnerait la grande Russie divisée en sept. Et d'ailleurs, dans la suite des siècles, je défie les hommes et les temps de ne pas donner à la Russie qu'un seul système territorial, et de ne pas lui en donner sept. C'est la nature qui dessine les états, et leurs systèmes territoriaux qui font leur identité, leur force, comme l'histoire nationale fait leur caractère, leur âme, leur durée, leur vie.

Ainsi soit, du moins quant à la division en sept Russies, dit monsieur La Gruatière, car malgré moi je vois sans cesse ce géant ombrageant l'Europe et l'Asie, se dressant pour ainsi dire sur ses sept territoires, s'armant de ses sept populations, remonter sur l'Europe, s'efforcer de l'engouffrer, de se l'incorporer, comme elle a engouffré et s'est incorporé la moitié d'un grand état voisin, le beau royal patrimoine des Jagellons.

LA POLOGNE a pour long-temps disparu de l'histoire et de la géographie, et ce n'est pas à faute d'un bon et remarquable système territorial. Au reste, le nom de Pologne est gravé dans nos cœurs des Polonais, et, aux premières dissensions universelles, les parts de ce territoire se réuniront, et ce peuple se rejoindra au milieu des tempêtes.

Un jour, continua monsieur La Gruatière, je regardais au nord la carte de l'Europe, et de prime abord j'accusais la nature d'avoir dédaigné de donner un système territorial à la Suède ; mais bientôt je reconnus mon erreur.

LA SUÈDE, ce grand territoire, adossé aux limites septentrionales du monde habitable, et des autres côtés baigné ou par la mer ou par les grands lacs, les petites mers de ses frontières orientales, cette Suède de la nature n'est pas la Suède des cartes qui se trouve à l'ouest encadrée par la Norwège, et à l'est par plusieurs dents du territoire russe ; mais tous ces grands rois qui ont si glorieusement défendu leur Suède, ce Gustave-Adolphe, ce Charles XII, ce Gustave III qui, hier encore, faisait sur terre et sur mer briller son épée jusque sous les fenêtres de Catherine la Grande, où sont-ils ? J'aime d'ailleurs les Suédois, qui ont un gouvernement représentatif, qui ont fait avec leur roi

nation. A votre tour êtes-vous maintenant convaincu que le système territorial est nécessaire aussi à chaque nation que la nature le lui a donné ?

Oh ! par exemple, ajouta-t-il, qu'il est beau le système territorial formé par la mer Baltique, la mer Adriatique et le Rhin ! Les géographes, avant la grande révolution, écrivaient, dans ce vaste et bel espace, L'EMPIRE ROMAIN : dans les nouvelles cartes c'est tout simplement L'EMPIRE :

L'ALLEMAGNE. Alors que cet état portait le nom de Saint-Empire, il était divisé en six cents quelquefois plus, quelquefois moins, de grands, de petits, de très petits états. Je n'ai jamais vu comment, dans un si long espace de temps qu'a duré le Saint-Empire, si follement composé, si sagement, si

l'empire n'a cessé, depuis la paix de Westphalie, en décroissant. Semblable à ces vieilles forteresses qu'on ore sur le bord de ses fleuves, il tombe maintenant en peut-être ne subsistera-t-il pas un siècle entier. Les états d'aujourd'hui il est composé n'ont plus de lien, et tout nouveau les traités sur la ligne de neutralité des cercles du viennent de rendre une moitié de l'Allemagne étrangère à eux. Les princes laïques demandent, à leur profit, la sécularisation des états ecclésiastiques. Voilà toute espérance de rétablissement ôtée aux électeurs de Trèves, de Cologne et de Bavière. En s'enfuyant sur la rive droite, ils ont pour toujours perdu leur mitre dans le Rhin.

Le cher d'office poursuivit : Je suis né, me dit un jour en causant un aimable jeune homme, dans un état dont la forme géographique est celle d'une grande araignée, c'est

LA PRUSSE. Le territoire de cette monarchie toute nouvelle peut être facilement coupé. Elle n'a pour sa défense ni système naturel ni système de places fortes. Elle n'a qu'une population de dix millions d'hommes, un trésor et une armée. Jusqu'à tant que la Prusse se soit accrue, arrondie en Allemagne, sa fortune est fort chanceuse. Suivant les politiques, le cabinet de Berlin a deux grands projets : les sécularisations des anciens états ecclésiastiques, la création de nouveaux électors protestants. Par l'un, il veut s'agrandir ; par l'autre, il veut parvenir à l'Empire. Le vieux Frédéric semble s'agiter dans son mausolée de marbre ; son épée repose, mais de temps à autre son génie revit dans son conseil. Aujourd'hui la Prusse n'est pas à se repentir d'avoir fait la guerre à la France, de ne pas l'avoir faite à la Russie. Ces paroles me plurent. Monsieur, dis-je au jeune Prussien, je vous donne ma fille, dont il paraît que vous êtes charmé. Je ne suis pas moins charmé de vous. Je me suis depuis repenti de m'être marié à la rôtisserie de l'ambassade prussienne, car j'ai vu depuis qu'il n'était pas très clair que le gouvernement prussien aimât les Français et qu'il haït les Russes.

L'AUTRICHE doit être citée comme un des empires destinés à conserver toujours une grande puissance. Combien de fois depuis Ferdinand I^{er}, surtout depuis notre révolution, n'a-t-on pas dit que c'en était fait de cet état ! Et voilà qu'il échange la Belgique et la Lombardie, pays éloignés, mal liés au centre de sa puissance, extrinsèques à son système territorial, contre de beaux pays qui en sont limitrophes, qui lui donnent une marine. Il faut avoir vécu jusqu'à nos jours pour voir un empereur régner à Venise, où certainement il régnera long-temps. Maintenant la

monarchie autrichienne, peuplée de vingt-cinq millions d'habitants, me paraît plus que jamais solidement assise. Entourée de montagnes qui la protègent de tous côtés, elle forme un bloc dur et compacte, que ne pourraient briser plusieurs années de guerre. Sous un autre rapport encore cet état me semble destructible : car, bien que réunis sous un même sceptre, les Autrichiens, les Bohémiens, les Hongrois, les Polonois, les Italiens, sont des peuples étrangers les uns aux autres ; centre de ralliement, point d'unité d'insurrection. Si Louis XVI eût eu deux capitales, il régnerait encore ; et l'empereur n'en aurait eu que moins cinq. Ce sont là bien des considérations pour lesquelles je félicite de m'être allié avec le concierge des bureaux de la chancellerie autrichienne. Mon ami, dis-je au jeune et blond comte, ne t'éloigne pas loin de moi la crainte que vous vous conduisiez mal envers une si gentille épouse que je vous donne ; mais que votre nation se conduise bien envers la France ! que votre ambassade ne soit pas méprisée à Paris ! car je n'aimerais pas volontiers à avoir ma capitale à Vienne.

Je le disais l'autre jour au serdeau, où certes j'avais vu bien des gens de plusieurs ambassades, et je n'étais pas surpris que d'en bas cela remontât en haut, comme quelquefois on voit la fumée s'élever de la rive. Je disais que tous les princes allemands devraient se réunir pour élire pour chef le roi de Prusse, qu'il n'y avait d'autre moyen de prévenir la dislocation de cette étonnante confédération de bourgeois, de princes, de gentilshommes, de seigneurs, de rois. Je disais ensuite que la Prusse rende la Pologne à la Pologne ; que l'Autriche rende la Pologne à la Pologne ; qu'elles donnent l'exemple à la Russie, et qu'elles la forcent à le faire. Et comme on m'écoutait dans un profond silence, j'ajoutai :

LA TURQUIE, autant vaudrait dire la plus belle partie de la terre conquise par la barbare nation des Tartares osmanli, qui s'y sont étendus comme une plaie hideuse sur la face d'un si beau système territorial du monde : ô honte ! Qu'on ne la traite pas la Turquie comme un électorat ecclésiastique ! qu'on ne la partage pas, qu'on ne la cède ou qu'on ne la donne ; à qui ? Au duc de Bavière, à l'électeur du Hanovre, au duc de Wurtemberg, qui donneront leur exemple à ceux qui céderont leurs états au roi de Prusse.

LA SUISSE a bien au nord et à l'est ses montagnes allemandes, au sud ses vallées un peu italiennes ; mais ses frontières, qui réfléchissent ses grandes villes françaises, sont françaises. Mais en général la Suisse se dit et peut se dire Française. Elle est bien elle est heureuse de notre révolution ! Son système territorial est peut-être le plus fort ; il est assis sur les hautes

les sources des grands fleuves, d'où il résulte que les sont les portiers de la France, de l'Allemagne et de l'Italie. Il y a quelques années qu'ils ont ouvert aux Russes, qui frappaient fort, et aux Français, qui frappaient encore. Si la pieuse grande famille helvétique, cerclant de hautes régions, faisait respecter sa neutralité armée, elle pourrait se donner souvent le rôle d'arbitre de l'Europe et relever au plus haut degré de considération. L'ESPAGNE s'offre actuellement à moi. Mon fils aîné, fort des yeux vifs des Espagnoles, entra un jour dans mon cabinet et me parla ainsi : Le système territorial de l'Espagne, une île par l'Océan, une île par la Méditerranée, et peut-être plus une île par les Pyrénées ; il est parfait. Je le dis au soir à la fille du majordome de l'ambassade d'Espagne, elle écoutait avec un sourire, une grâce, qui vous auraient fait la demander à son père. Eh bien ! répondis-je, al-

lez-le dire à son père, me dit mon fils puîné, LE PORTUGAL fait partie de ce système, car les rois des deux états s'allieront, et, à la fin, finiront par allier, par confondre leurs royaumes. La fille du majordome de l'ambassade en est convenue sans contester : allez la demander à son père. — Allons ! Les Gévaudanais ! vous voyez bien que j'ai encore à parachever. Vous savez que j'ai encore trois nièces à marier. Les deux aînées sont les plus jolies, les plus spirituelles. Un jour elles vinrent chez moi, tenant un bouquet. Mon cher oncle, un fils de l'ambassadeur de la république cisalpine, et un autre, de l'ambassade de Naples, aspirent à l'honneur de votre main ; ils ont des sentiments bien français ; ils parlent bien français.

L'ITALIE n'a pas, nous ont-ils dit, à envier un bon système territorial à l'Espagne. Nous n'avons donc pas laissé nos deux provinces sans quelque espoir. Tant pis, mesdemoiselles, je ne puis que les nations débordent hors de leur système territorial. Les Français, comme leurs grands-pères les Gaulois, les grands-pères les Français de François I^{er}, ont aujourd'hui de nouveau passé les Alpes ; ils les repasseront. En attendant, je veux donner, vous les deux puînées, à deux jeunes gentilshommes, à deux jeunes gens faisant les fonctions de gentilshommes aux ambassades de Sardaigne et de Naples, et je veux donner la cadette au caudataire de monseigneur le légat.

Sur l'espoir que la paix se ferait à Amiens, je donnai aussi la troisième à une cousine issue de germain au chauffecire de la chancellerie.

hollandaise , et ma fille la plus jeune au sommelier de l'anglais.

LA HOLLANDE , à dire la vérité , n'a pas , il s'en faut , un bon système territorial. Un haut bourrelet d'entourtal , semblable à ses digues occidentales , lui serait utile contre les inondations des armées prussiennes , allemandes et françaises.

L'ANGLETERRE est de tout côté fossoyée par les rivières occidentales de l'Europe ; elle est en même temps défendue par la Grèce , par ses murailles de bois , par ses châteaux , par ses ponts vomissant le plomb et le fer sur ses côtes et à dix mille lieues de ses côtes.

Monsieur La Gruatière , lui dit Gervais , pardonnez-moi , chise , tous les secrets que vous m'avez d'abord annoncés sur ceux des cartes géographiques. Eh ! mon brave Gervais , répondit monsieur La Gruatière , depuis que les nations ont des tribunes , et que les tribunes des nations sont les tribunes communes anglaises , les plénipotentiaires des conférences de paix ont à mettre sur table que les cartes de géographie ne c'est montrer son jeu. — Depuis la révolution française , les diplomates sont presque tous obligés de montrer le jeu : car , en vérité , moi , simple fonctionnaire , dont les fonctions se bornent à ce que la France honorablement représentée à table , j'ai bien tort de me mettre à cacher quelque chose. Mais , reprit Gervais , dans ce que vous me dites , où est le système des rapports internationaux , que je voudrais ne pas ignorer , pour savoir ce qui se passe sous le drapeau du ciel ? Un mot suffit. Les états à constitution représentative d'un côté , les autres états de l'autre. — Je ne suis pas instruit , et je me doute qu'il y a en outre d'autres rapports ; il y a des rapports d'amitié , tels que ceux entre la France , le Suède , le Danemark et la Pologne ; qu'il y a des rapports de rivalité , tels que ceux entre la France et la Russie ; qu'il y a aussi des rapports de ces divers genres entre les peuples que je n'ai pas nommés. Je me doute que ces rapports sont muables. — Fort muables. Et voulez-vous que vous fasse contre la France une grande ligue actuellement possible ? Ce sont tous , ou presque tous les états qui l'environnent qu'elle ne s'est pas incorporés : telle est la ligue générale des temps. La ligue générale des temps futurs sera au contraire celle-ci : La Russie , je le suppose , et ma supposition n'est heureusement pas inadmissible , la Russie a mangé u

partie de l'Europe orientale entre ses deux grosses dents de Pétersbourg et d'Odessa ; alors l'Europe occidentale , réveillée , éf-
 layée , échelonne ses forces militaires depuis le Tage jusqu'au
 Niemen , et divise successivement ses grands corps d'armée. Au
 nord , la Prusse et la France : car , bien que le gouvernement
 russe et le gouvernement prussien fussent alors , comme actuelle-
 ment , amis , les deux peuples sont et resteront ennemis. Derrière
 la Prusse , l'Allemagne et la France ; au midi , l'Autriche et la
 France ; derrière l'Autriche , l'Italie. Mais en tête sera la Polo-
 ne , que le bon sens des siècles futurs reconstruira , ressoudera ,
 et de nouvelles combinaisons , par des dédommagements répar-
 tis à ceux qui la possèdent , en même temps que l'artillerie des
 vaisseaux anglais et hollandais ira briser , dans le golfe de Fin-
 lande et dans la mer Noire , ces deux grosses dents molaires. —
 Tous voilà bien irrité pour un chef d'office , monsieur La Grua-
 jère , lui dit Gervais en le quittant ; ne vaudrait-il pas mieux
 être bonne chère aux ambassadeurs russes , et les gagner par
 ces sauces ?

DÉCADE LXXV.

LA DÉCADE DU BAN ET DE L'ARRIÈRE-BAN.

Toute ma vie , jusqu'à onze heures de ce matin , j'avais cru
 que la dernière année de la convocation de notre plus antique
 assemblée , le ban et l'arrière-ban , était de l'année 1674 , et que
 son histoire finissait là ; mais , en feuilletant encore , j'ai trouvé
 qu'il avait été convoqué sous Louis XV dans les provinces du
 Poitou et de l'Aunis. Ce matin , il m'a pris envie de le dire dans
 notre cercle , devenu un peu silencieux. Une personne m'a ré-
 pondu : Je ne sais , Monsieur , en quelle année de notre siècle on
 a cessé de convoquer le ban ; mais je sais qu'à l'avenir , et pour
 l'éternité , on ne le convoquera plus : depuis la révolution il n'y
 a plus de fiefs , d'arrière-fiefs , partant plus de ban , d'arrière-
 ban , et tant pis , car , pour les plaisirs de la conversation , pour
 la variété des gazettes , j'ai regret aux choses singulières.

DÉCADE LXXVI.

LA DÉCADE DES SOLDATS PROVINCIAUX.

Malheur ! ô sort ! ô regrets ! nous avons donc laissé mourir ce
 , ce jovial monsieur Villeneuve, qui par les bruyants éclats
 de ses vieux commandements militaires animait sans
 cesse nos bocages !

Monsieur Villeneuve avait été capitaine de soldats provin-
 ciaux. Il avait soixante-onze ans , il vivait moins dans le présent
 qu'il revivait dans le passé. Quelquefois , lorsque dans nos pro-
 menades la conversation le ramenait à une des intéressantes
 époques de sa vie qui étaient les grandes et solennelles parades de
 sa compagnie , le souvenir en revenait si vivement à sa mémoire
 que sa bouche que souvent il ne pouvait s'empêcher de la repré-
 senter en faisant parler les autres , en se faisant parler lui-même.
 S'agitant , en prenant la place que les autres y avaient , celle
 qu'il y avait lui-même.

Un matin du printemps dernier nous traversions les belles pe-
 sées qui , à l'orient , bordent en dehors l'enclos de la dome-
 ; quelqu'un dit à monsieur Villeneuve : Capitaine ! vous de-
 vez avoir dans votre état quelquefois bien du loisir. — Oh ! ré-
 pondit-il , et quelquefois aussi bien du travail : par exemple, au
 printemps , dans la saison où nous sommes , voilà les maires.
 syndics , les marguilliers , enfin les chefs des municipalités :
 voilà qui nous amènent les jeunes gens pour les faire tirer au
 sort. Il se passait des scènes , et , par exemple , la première,
 celle des exemptions , me revient d'abord.

Allons ! mes enfants ! nous allons tirer le sort. Rangez-vous.
 Rangez-vous ! Mais , avant tout , quels sont ceux ici qui se pré-
 sentent exempts de service ? — Je suis de Paris. — Vous n'irez
 pas à la guerre. — Je suis clerc tonsuré. — Vous n'irez pas à la
 guerre. — Je suis noble. — Vous n'irez pas à la guerre. — Je
 suis fils de conseiller du roi. — Vous n'irez pas à la guerre. —
 Je suis domestique de clerc , de noble , de conseiller. — Vous
 n'irez pas à la guerre , l'ordonnance ne le veut pas. — Je suis
 fils aîné d'avocat , je suis fils aîné de fermier , je suis fils aîné de
 cultivateur. — Vous n'irez pas à la guerre. — Je suis collecteur.

— Vous n'irez pas à la guerre : on ne peut tenir à la fois et l'épée et la bourse. — Je suis maître d'école. — Vous n'irez pas à la guerre : on ne peut non plus tenir la fêrule et l'épée. — Je suis malade. — Ce n'est pas vrai, Monsieur ; il se porte mieux qu'aucun de nous. — Taisez-vous, laissez parler le médecin, le chirurgien.

Bon ! il ne reste plus ici que des jeunes gens valides. Mes amis ! voyons lesquels d'entre vous le sort désignera comme les plus braves. Je vois en même temps le greffier ; il s'avance. Monsieur le commissaire, voilà les billets ! ils sont en nombre égal à celui des jeunes gens de cette élection. Je les ai faits tous semblables, et je défie qu'on puisse, sans les ouvrir, distinguer les billets blancs des billets sur lesquels est écrit *soldat provincial*. J'aurais pu, comme dans plusieurs subdélégations, faire tirer des boulettes d'ivoire blanche, correspondantes aux billets blancs, d'autres d'ivoire rouge, correspondantes aux billets écrits, dits billets noirs ; mais j'y ai renoncé, de crainte d'être appelé philosophe, nom aujourd'hui si commun. C'est bien ! très bien ! Allons ! courage, mes amis ! hardi ! la main au chapeau ! et que celui qui le tient l'élève, suivant l'ordonnance, à la hauteur des têtes. — Billet blanc ! billet blanc ! billet noir ! — A un autre ! Billet noir ! — A un autre ! Point de pleurs, mes amis, au contraire, réjouissez-vous ! Vive la gloire ! vive le roi ! A cette heure tout est fini : qu'on procède aux signalements ! A cette heure sortons ! — Monsieur le commissaire, un mot ! — Qu'est-ce ? — Nos jeunes gens se sont cotisés, chacun a mis un, deux écus de six frans dans le chapeau ; il y a là plusieurs gaillards qui ont plus de courage que d'argent, qui pleurent de ne pas être tombés au sort et qui prendraient la place de ceux qui pleurent d'y être tombés. — Morbleu ! l'ordonnance proscriit ces pactes, l'ordonnance ! l'ordonnance ! — Monsieur le commissaire, mais par l'entêtement de l'ordonnance il arrivera que les mauvais soldats partiront, que les bons resteront, et que le roi sera mal servi. — Oui, oui, il peut en être quelque chose, il peut y avoir quelque chose de vrai dans ce que vous dites. Je réfléchis, je vois : eh bien ! je fermerai les yeux ; qu'on fasse, je laisserai faire. Monsieur le marguillier, souvenez-vous que vous devez huit francs par soldat provincial, trois francs pour le soldat, cinq pour le commissaire, pour ses frais de recrutement.

Vous me croyez quitte, libre, ah ! ah ! ma levée de soldats provinciaux est rassemblée, et même un peu exercée. Je lui fais porter provisoirement mon nom ; je la vois qui parade. Compagnie de Villeneuve ! en avant ! marche ! Halte ! Tambour ! un ban !

XVIII^e SIÈCLE.

Où ! venez, ce sont les miliciens ! — Les miliciens ? balaillons ! vous mériteriez d'être bourrés, crossés. Apprenez que le 1771 le roi a voulu qu'il n'y ait que des soldats provinciaux. Compagnie de Villeneuve ! demi-tour à droite ! alignez-vous ! Soldats ! sentez votre dignité ! Ne vous laissez pas nommer culs blancs ! Savez-vous pourquoi ce nom ? Parce que vos revers, vos retroussis sont de drap blanc ; mais vous marchez, comme l'infanterie, le collet et les parements de couleur ; votre chapeau est de même bordé d'un galon blanc ; le chapeau de vos officiers est comme ceux des autres officiers bordé d'un galon d'argent ; les insignes de vos officiers et ceux des autres officiers sont les mêmes. Les régiments d'infanterie se disent régiment de Lyonnais, de Limousin, d'Auvergne, de Flandre ; nos régiments se disent régiment provincial de Lyon, de Metz, de Clermont, de Montauban ; enfin, comme à l'infanterie, l'hôtel royal des Invalides vous est ouvert à votre retraite, de plus que l'infanterie, vos champs sont temporairement exempts de taille.

Amis ! que l'histoire militaire vous élève l'âme ; qu'elle vous rappelle qu'à la guerre de 1741 vous aviez cent cinquante bataillons sur pied ; qu'elle vous dise qu'en 1771 vous formiez quarante-sept régiments d'où l'on tirait quarante-sept compagnies de grenadiers postiches ou grenadiers suppléants des quarante-sept compagnies des grenadiers royaux, faisant partie de la maiesté du roi, de la maison du roi, l'entendez-vous ? Eh bien ! et dans les rayons de tant de gloire qu'un malin poète et un musicien plus malin sont venus prendre le soldat provincial, lui ont donné le nom de milicien, et l'ont bafoué sur les théâtres, en *re, en mi, en fa* majeur, mineur, sur tous les tons. Mais vous me direz que dans cet opéra le milicien s'engage, tandis qu'il est la vérité qu'un milicien puisse s'engager. Au reste si, en France, on se moque parfois du milicien, on se moque bien plus souvent de l'histoire.

DÉCADE LXXVII.

LA DÉCADE DU PRIEUR DE SAINT-JEAN.

Qui diable , à la plus belle heure de l'après-midi , eût deviné aujourd'hui que notre société , plus brillante qu'à l'ordinaire , se serait toute rassemblée dans la tour la plus délabrée de la domerie ? Le capitaine des vétérans d'Aurillac s'y trouvait ; et , personne ne disant rien , il s'est pris à dire : Messieurs , je ne suis pas né parmi vous ; je n'en suis pas moins cependant d'un pays où il y aussi des gens honnêtes ; et si personne , dans notre état surtout , ne sait où il va , où il ira , je sais du moins , quant à moi , d'où je viens et d'où je suis venu.

Messieurs , a-t-il continué , je suis Poitevin ; je suis né au village ; je suis fils d'un notaire. Mes parents , qui m'aimaient beaucoup , voulaient que je fusse prêtre. Ils me firent donner un petit prieuré , du titre de Saint-Jean , doté de trente ou quarante francs de revenu aux bonnes années ; et on m'appela , et même aujourd'hui , malgré mon uniforme et mes moustaches , on m'appelle encore le prieur de Saint-Jean. Je fus envoyé à Poitiers pour apprendre la philosophie ; je n'y appris qu'à trouver jolies les jeunes filles.

LE PRIEUR EST ENFERMÉ DANS UN FOUR. Il y en avait une qui était vraiment une beauté ; elle demeurait derrière le collège. Pour la voir , je prenais , comme on dit , le chemin de l'école , c'est-à-dire le plus long ; je faisais tous les jours le tour du collège , et , toutes les fois que je passais , mes yeux lui parlaient un langage si clair que les siens ne manquaient jamais d'y répondre. Une fois l'amant en titre nous surprit. Il devait épouser dans peu cette jeune fille : imaginez ses alarmes. Il va trouver son cousin , fameux recruteur de cette ville , connu sous le nom du sergent d'Aquitaine , et lui confie qu'il a un rival qui lui donnait de l'inquiétude. Le sergent d'Aquitaine lui promet paix et tranquillité pour le jour même.

En effet , comme je marchais dans la rue , il m'aborde , me dit que je suis de sa recrue , me le soutient. Je conteste. On ne me répond pas ; on m'arrête ; on m'enlève ; on m'emmène dans une

XVIII^e SIÈCLE.

de maison d'un quartier perdu , où je suis étroitement enfermé hors de tout secours.

Quand je me vis seul , ma surprise , mon étonnement , ma crainte , redoublèrent. Peu à peu je parvins cependant à reprendre mes sens , et alors je me demandai s'il était vrai que je ne rêvais pas si je n'avais pas été saisi au collet et vigoureusement secoué par ce sergent bredouilleur ; si tous ses bredouillements n'avaient pas couvert toutes mes raisons ; si je n'étais pas enfin dans une situation désespérée ? Je minutai verbalement une lettre au maire , une autre au procureur , une autre au ministre. Dans toutes , je conclusais à ce que le sergent d'Aquitaine fût pendu plus tôt que plus tard , à l'honneur de la philosophie. Le lendemain , de fort bonne heure , j'entends quelqu'un ouvrir la porte : c'était le sergent d'Aquitaine qui entre , tenant dans sa main du papier , de l'encre et une plume. A sa vue ma fureur se rallume ; je l'accable d'injures ; je tâchai , même par surprise , de tirer son épée. Mais j'ai en tête un homme de guerre ; il me saisit lui-même mon bras , me fait tranquillement rasseoir sur ma chaise , s'assied vis-à-vis de moi , et me dit : Mon cher abbé , je vous parlerai en douceur ; faites de bon gré ce qu'il vous faudrait faire par force. L'abbé et de votre maîtresse et son frère , et , si ce n'est pas assez , le cousin et son ami sont sûrs de vous avoir vu boire à la santé de moi et mettre sur votre tête le chapeau du régiment. Notre intention est de nous contenter d'un seul de ces deux engagements. Comme cependant vous n'êtes pas un simple paysan sans expérience , vous pourriez à toute force parvenir à vous tirer de nos mains , surtout par le bon vouloir du capitaine au compte duquel nous sommes encore la compagnie , quoique dans les autres régiments de cavalerie le roi vienne de se charger du recrutement ; mais vous ne vous en repentiriez. Croyez-m'en , vous ne serez jamais un bon catholique , vous aimez trop les demoiselles ; tandis que vous n'êtes qu'un bon soldat. Voilà cent francs au lieu de trente que le capitaine vous passe , et , ce qui vaut encore mieux , vous avez la promesse de vous faire faire chasseur dans trois mois , grenadier dans six. Vous reviendrez , à votre retour , voir votre belle ou une plus belle ; alors , montrez votre bravoure , signez et partons. Ma colère tout d'un coup tomba ; ce bredouilleur réussit à me persuader , et , pour vous dire , je n'étais pas au dedans de moi fort fâché de me voir chassé , l'épée à la main , d'un état pour lequel je ne me sentais pas né. Je pris l'argent d'une main , je signai de l'autre , et je me sortis.

LE PRIEUR PART AVEC LA RECRUE. Au bas de l'escalier , d'ombres et joyeux camarades m'attendaient. Un d'eux me

rit d'abord sous le bras, ainsi et de la même manière qu'à Paris les soldats conduisent tendrement à la police les filles qu'on a étées. On craignait sans doute que j'eusse envie d'aller encore le tour du collège. Nous partîmes, nous marchâmes, nous nous chantâmes pendant onze jours ; le douzième, nous

Vous me plaignez peut-être d'avoir été jeté, dans ma première jeunesse, parmi des gens grossiers, sans fortune, sans éducation : car c'est une erreur de bien des personnes, qui croient qu'avant la révolution les soldats sortaient des derniers rangs de la société. Rien, je vous assure, n'est plus faux ; notre recrue était à peu près composée comme toutes les autres. Il y avait des étudiants comme moi, il y avait même des nobles ; toute il y avait aussi beaucoup plus d'artisans et de paysans, que, dans la société, il y a aussi beaucoup plus d'artisans et de paysans. En somme, ce mode de recrutement était bien leur à vos tirages au sort, à vos désignations, à vos fautes de réquisition et de conscription : car, de même que le tirage au sort libère des volontaires du commencement de la révolution, il délivrait la société des soldats souvent si mal placés dans son sein par cela même qu'ils le sont bien dans les rangs d'un régiment. Remarquons encore qu'alors la taille d'un soldat était de cinq pieds deux pouces, tandis qu'aujourd'hui elle n'est que de cinq pieds. Il est à remarquer aussi qu'alors, pas plus qu'aujourd'hui, on ne tenait les promesses de la loi, on ne donnait des congés en temps de guerre ; la durée du service avait d'ailleurs varié de trois à huit ans.

LE PRIEUR EST HABILLÉ DE BLANC, ENSUITE DE BLEU. Dès que nous fûmes arrivés, on nous voua tous au blanc, qui, depuis l'année 1762, était la couleur uniforme de tous les régiments d'infanterie, comme ensuite le bleu l'a été après l'année 1794. Je remarquerai que nos cheveux étaient d'ailleurs, d'après l'ordonnance, bouclés de chaque côté sur l'oreille, et que, par derrière, ils étaient renfermés dans une petite bourse de taffetas noir appelée *crapeau*. Le dimanche, les jours de parade, nous étions poudrés à blanc.

D'abord il n'y eut rien que je ne trouvasse bon, excellent et parfait ; ensuite je trouvai à dire à tout. Je trouvai à dire à notre habit militaire : suivant moi, en temps de guerre il aurait dû être de peau, le poil en dehors, et, en temps de paix, de drap gris, la couleur la moins salissante, la moins coûteuse, la plus solide. Je trouvai à dire à la coiffure : au lieu du chapeau de sautoir, du chapeau à trois cornes, ou du chapeau de théâtre, du

XVIII^e SIÈCLE.

o, qui vous laisse encore la tête plus exposée aux injures
air, j'aurais voulu une espèce de casque en feutre, qui, à
ité, eût pu se rabattre sur le cou et les épaules. Je trouvai
e à la chaussure; au lieu des guêtres, des bas, des souliers,
ais voulu des culottes plus longues, des chaussons d'un cuir
, passé à la graisse, et des bottines cloutées entre les
semelles. Je l'aurais voulu alors; je le voudrais encore
ard'hui.

LE PRIEUR EST ARMÉ. Les premiers jours, je maniais les
es avec plaisir, avec enthousiasme. Elles me parurent bonnes
elles. Bientôt j'aurais voulu aussi les réformer; je commen-
par la cavalerie, qui en avait le plus besoin.

our moi, le mousqueton était inutile aux cavaliers, et sans
e depuis il l'a été aussi pour d'autres, car il vient de leur
ôté. L'arme du cavalier ne peut guère aujourd'hui être que
abre, et du sabre il ne peut guère y avoir que la pointe de
utable. Je donnais au premier rang un sabre droit de trente
rente-six pouces de long, et au second rang la lance. On
a bien conté que les hommes se sont affaiblis, mais jamais
e nous a conté qu'il en fût de même des chevaux, et je ne
vais concevoir pourquoi ils ne portaient plus un cavalier fort
ieu d'un cavalier faible, un cavalier cuirassé au lieu d'un ca-
er qui ne l'était pas. Fort bien, vous disait-on, et vous dit-
encore, ce serait comme autrefois. Oui, vraiment; mais
il donc mal faire pour ne pas faire comme autrefois?

uant à l'infanterie, les sabres des chasseurs et des grena-
s me parurent et me paraissent encore aujourd'hui égale-
t ridicules. A mon avis, notre fusil avait bien des défauts; il
t un peu trop long, je le raccourcissais; pas assez gros, pas
z fort, j'en fabriquais le canon plus court, plus épais; et
les derniers temps, l'année passée, ou même cette année-ci,
ai changé la chanceuse batterie à pierre contre la nouvelle
erie à piston, dont le modèle, j'en suis sûr, a été présenté
célèbre Carnot, et dont le prix ne devait pas s'élever au des-
de 18 ou 20 fr., prix commun de nos bons fusils de mu-
on. Je le fabriquais avec une baguette d'acier également
se par les deux bouts, et avec une baïonnette plus longue et
forte que celle de l'immuable modèle de 1777. Ce n'est
tout, je rendais le sac du soldat plus léger, et je l'aplatissais.
dant la marche, il était enroulé et porté par derrière; pen-
t le combat, il était déroulé et porté par devant, en forme de
cuirasse, au bas duquel étaient attachées des pochettes de
qui renfermaient les cartouches. Je me débarrassais de la

lourde giberne, car la baïonnette demeurait ou droite ou renversée au bout du fusil. Qu'on me réponde, si l'on peut, quelle raison a donc eue notre siècle pour avoir allégé les gens à cheval et alourdi les gens à pied. Voyez marcher aujourd'hui les fantasmes avec leur giberne, leur sac, leur blouse, leur casque ou bonnet de parade sur le dos, vous diriez d'un régiment qui en porte un autre.

LE PRIEUR EST SOLDÉ. Tandis que la ration de pain, de viande, n'avait pas varié depuis plusieurs siècles, la solde n'avait de mon temps cessé de s'élever. J'ai vu en 1776 le soldat payé à cinq sous huit deniers, je l'ai vu ensuite payé à six, à sept, à huit sous.

LE PRIEUR FAIT L'EXERCICE. Bientôt on nous exerça d'abord à marcher à toutes sortes de pas, dans toutes sortes de directions, dans toutes sortes de rangs; j'aurais voulu qu'on nous eût exercés au saut. Ensuite vint le maniement des armes; je trouvais que notre feu à la prussienne était plus brillant que meurtrier.

J'aurais voulu qu'on nous eût appris aussi à porter et à parer des bottes à la baïonnette.

Dans mon collège, j'avais été un des grammairiens les plus exacts et les plus corrects. Je trouvais quelquefois à dire à notre langue militaire : Qui vive ! pour qui vit, qui va là ; Appuyez sur la droite, sur la gauche, pour : serrez-vous sur la droite, sur la gauche. Je faisais bien d'autres observations concernant notre langue, d'ailleurs nécessairement une des mieux faites, des plus concises.

LE PRIEUR EST FAIT CAPORAL, SERGENT, OFFICIER. Que je vous parle maintenant des effets de la révolution dans notre état. Un beau matin, elle vint se présenter gracieusement à nous soldats; elle nous porta les nouveaux journaux qui nous appelaient messieurs les soldats, qui nous appelaient les défenseurs de la patrie, les braves par excellence, qui nous faisaient des politesses, qui nous louangeaient de toutes les manières. Dès cet instant, la voix de nos officiers et de nos sous-officiers s'adoucit, changea, en même temps que sur la porte des édifices et des jardins publics on leva l'humiliante consigne : *Ni chiens, ni filles, ni laquais, ni soldats.*

La révolution ne se présenta pas si gracieusement à nos officiers; ils prirent de l'humeur et émigrèrent, tant nobles que non nobles : car, malgré l'ordonnance du maréchal de Ségur, un grand nombre étaient, sans qu'ils s'en vantassent, d'excellents roturiers de huit quartiers au moins, soit du côté paternel, soit du côté

XVIII^e SIÈCLE.

nel. Bientôt les lois prirent le contre-pied , et interdirent grades d'officier aux nobles ; mais , sous un prétexte ou sous autre, les nobles qui voulurent demeurer demeurèrent. Il est eux qu'en divers temps les mauvaises lois soient aussi mal utées que les bonnes.

entôt il y eut une innovation bien autrement importante. moitié des grades fut donnée à l'ancienneté, une moitié au x. Je fus successivement élu caporal par les sergents, ser-par les officiers, officier par les officiers supérieurs.

ientôt on nous ôta, à tous les officiers d'infanterie, le cheval, ui fut un pas, un grand pas en avant ; mais en même temps ous ôta le fusil , ce qui fut, je crois, un pas, un plus grand en arrière.

afin on tira , non des salons de la cour, mais des rangs des iers généraux, presque tous nés simples bourgeois, les géné-en chef, qui ne furent pas étonnés dans l'antique grand ha-leu brodé d'or, qui étonnèrent l'Europe.

LE PRIEUR EST EMBRIGADÉ. Il y avait près de chaque armée re, six , jusqu'à douze représentants du peuple , en grand t bleu , chapeau à panache, ceinture aux trois couleurs. Dès s se montraient, les tambours battaient aux champs, et ils aissaient fort bien battre.

n jour, les troupes à pied sont toutes rangées en front de ière ; le représentant attaché à notre division paraît, et nous ons un carré autour de lui. Mes amis, nous dit-il , vous voyez is long-temps que la composition de l'infanterie en bataillons olontaires et en régiments de ligne ne peut plus tenir : la loi embrigade. A l'instant, sans autre harangue , sans autre mbule, et sans qu'on entende la moindre plainte, le moindre mure, nous sommes tous, soldats et officiers, amalgamés en -brigades de deux mille cinq cents hommes, commandées an chef de demi-brigade, et en brigades de cinq mille hom-, commandées par un général de brigade. Chaque brigade a grenadiers, ses chasseurs, ses voltigeurs, son artillerie. blandissais des pieds et des mains à cette homogénéité des s de l'infanterie, si avantageuse, si susceptible d'ailleurs de ions et de subdivisions arithmétiques ; j'attendais à voir di-de même la cavalerie en demi-brigades et en brigades, qui ient aussi leurs grenadiers, leurs carabiniers, leurs troupes es, leurs dragons, leurs voltigeurs, leurs hussards, leur ar-ie à cheval. Je l'attendais, je l'attendis, je l'attends encore. s aucun état, je crois, l'homme ne sait en tout être consé-t.

en même temps nos revers, nos parements de di-
 s coueu qui distinguaient les divers régiments. Il n'y eut
 as qu'une seule couleur de revers et de parements ; j'en voyais
 a on voulait qu'il y eût plus de fraternité.

is on nous ôta aussi les noms des provinces ; il n'y eut plus
 de Guienne, de Champagne. On n'y substitua pas
 es des villes ; il n'y eut pas de régiment de Paris, de Lille,
 Lyon, de Bordeaux. On y substitua des noms de numéro, des
 10 qu'on oublie l'instant d'après ; on jeta, comme les An-
 glais, hors du camp, un des plus puissants germes d'émula-
 tion, de courage. Je n'en voyais pas, je n'en pouvais voir la
 raison.

I PRIEUR ENTRE EN CAMPAGNE. Tous les jours, à la prière
 tin, je demandais à Dieu la guerre ; mes camarades l'appel-
 a à g ds cris. Elle vint. Aussitôt, le jour et la nuit, je ne
 ris] qu'épaulettes d'or, épaulettes à graines d'épinard, à tor-
 nades, à étoiles, épaulettes de toute espèce ; la nouvelle échelle
 itaire était ouverte dans toute sa longueur.

partîmes en dansant la farandole ; nous arrivâmes au
 en dansant, et, après y être entrés, nous dansâmes encore.
 D'ai d nous ne vîmes que de jeunes vivandière flamandes, blan-
 ches, fraîches, qui venaient, sans'mères et sans maris, nous porter
 les comestibles en abondance. Mais bientôt parut la tête du camp
 ennemi ; la poudre brilla. Depuis neuf ans elle ne cesse de briller ;
 depuis neuf ans la terre ne cesse de s'ouvrir et de nous dévorer.
 Nous étions environ deux cent mille dans l'ancienne armée blan-
 che. Six cents bataillons de volontaires, la levée de trois cent
 mille hommes, la réquisition de dix-huit cent mille, nous ont suc-
 cessivement recrutés. Maintenant la conscription annuelle nous
 amène tous les ans, suivant les besoins, cent, deux cent mille
 soldats de vingt ans ; et cependant une partie de nos rangs de-
 meure toujours vide et la terre semble avoir toujours soif. La
 guerre de la révolution, en y comptant les insurrections de Lyon
 et de la Vendée, coûte à la France trois millions de jeunes hom-
 mes, aux jeunes filles trois millions de jeunes maris.

De ce premier camp, dans combien et combien d'autres n'ai-je
 pas été ! Je ferais une bien belle ferme des champs, des prés,
 des vignes et des vergers où j'ai couché. Nous fûmes d'abord sous
 de hautes tentes, alignées, symétrisées ; nous fûmes fraisés, pa-
 lissadés, retranchés jusqu'aux dents ; ensuite nous n'eûmes d'au-
 tres tentes que le ciel, d'autres palissades que nos baïonnettes,
 d'autres retranchements que la terreur de l'armée ennemie ; le
 camp était simplement le lieu où nous nous arrêtions.

XVIII^e SIÈCLE.

LE PRIEUR COMPARE L'ANCIENNE ET LA NOUVELLE AR-

Nous avions pendant plusieurs journées longuement marchés sans pain, souvent sans souliers; nous comptions enfin nous reposer : nous croyions l'ennemi loin; le voilà, il s'était élé sur cette hauteur. Nos éclaireurs reviennent en toute hâte. Nouvelle, la joie brille sur le front du chef; il se montre, la joie devient générale. Les charrettes au pain reculent, les charrettes aux munitions avancent; plusieurs millions de cartouches sont distribuées; il n'y en a pas assez pour chacun. De part et d'autre de longues lignes, étincelantes de fer, interrompues par des carrés reluisants du bronze des canons, se déploient; les puissantes nations vont se heurter, l'air va être enflammé, les villageois, les animaux fuient au loin.

Remarquez maintenant, je vous prie, la différence entre l'armée française d'aujourd'hui et l'armée française d'autrefois.

Les soldats étaient pommadés, frisés, poudrés, coiffés de chapeaux bordés, couverts d'habits propres, de fourniments peints; les officiers, tout dorés, tout argentés, venaient des salons, et le roi avait envoyé le général par la poste.

Aujourd'hui le général est un homme qu'on avait destiné à être médecin, avocat ou prêtre. Tous les régiments, toutes les compagnies, sont aussi commandés par d'anciens étudiants, d'anciens sergents. Leurs ornements, comme ceux du clergé actuel, sont en simple soie jaune; mais il n'y a pas un grade qui n'ait été mérité à la bravoure et au mérite. Les soldats ont leurs habits usés comme leurs drapeaux, leur chevelure est grasse, liégeuse, roidie par les frimas; mais leurs armes éclatent.

Avant d'en venir aux mains les armées se faisaient autrefois des injures; nos généraux, à Fontenoi, criaient : Tirez, Messieurs les Anglais; ceux-ci répondaient : Tirez, Messieurs les Français. Dans ce temps-là c'étaient seulement les fusils des soldats qui se battaient, leurs cœurs étaient en paix; tandis qu'aujourd'hui nos bataillons, avant de se charger, répètent les insultes.

Sur la tribune nationale les représentants du peuple profèrent des injures contre le despotisme et ses esclaves; ils avancent tout bouillants de colère républicaine qui semble passer à leurs armes, à leur sabre et à leurs balles. Jusqu'à nous on n'avait pas compté pour rien d'chose le moral, l'esprit de l'armée; nous le comptons, nous, beaucoup, et toutefois nous n'en tenons pas assez compte. Autrefois deux armées en présence étaient deux pots de terre, deux bien façonnés, bien vernissés; aujourd'hui c'est un pot de terre et un pot de fer.

Malgré le grand nombre de victoires remportées durant ce siècle

Français , près des trois quarts l'ont été pendant ces neuf
res années.

LE PRIEUR COMPARE L'ANCIENNE ET LA NOUVELLE STRA-
TÉGIE. Je plais quelquefois à appeler, dans mon imagina-
à : grande conférence les illustres généraux qui ont rem-
victoires. Aussitôt accourent Villars, Vendôme, Bel-
le, Richelieu, Kellermann, Dumouriez, Dugommier,
Pichegru, Hoche, Kléber, Moreau, Bonaparte.
Je vois Villars, Bonaparte, brillants, éloquents, nés pour
der : Français, tendre les bras l'un vers l'autre. J'en-
vi, dont la tête est chargée de lauriers entrelacés de
: veux du Général, dit-il, je ne cesse de lire vos bulle-
de l'armée d'Italie : l'art de la guerre est encore le même.
: s Bonaparte qui lui répond : Maréchal, il est vrai que
us n'ons encore les mêmes choses ; mais nous les faisons d'u-
autre manière. Nous les faisons et en tout temps et plus vite et
plus en grand. Vous aviez des quartiers d'hiver, nous campons
te l'année ; vous aviez des saisons, des mois de batailles, nos
tailles sont de toutes les saisons, de tous les mois ; vous ne
uviez que marcher, nous, avec notre artillerie volante, nos
ambulances légères, nos chariots de poste à transporter les sol-
dats, nous pouvons voler, nous volons. Vous battiez l'ennemi,
vous vous reposiez sur le champ de bataille, nous battons l'en-
nemi, nous le poursuivons, nous le battons encore, nous le pour-
suivons encore, nous ne cessons de le poursuivre et de le com-
battre que lorsqu'il ne reste plus que des morts ou des prison-
niers. Une seconde armée arrive, même multiplicité d'attaques ;
une troisième, il en est de même. Nos huit armées, qui entou-
raient la France par Bayonne, Perpignan, Nice, Chambéri,
Strasbourg, Lille, Dunkerque et Brest, ont manœuvré avec un
ensemble admirable. L'armée de Bayonne et celle de Stras-
bourg semblait n'être que l'aile droite et l'aile gauche d'une seule
armée, qui vomissait sur l'Europe la mort et l'épouvante. En-
suite, après nos premières victoires, l'armée du Texel semblait
n'être que l'aile gauche d'une armée dont l'aile droite était ou sous
les murs de Naples, ou sous les murs de Vienne. Qui avait ja-
mais imaginé que les régiments de cavalerie pouvaient aller sur
la glace aborder et prendre les vaisseaux ? C'est cependant ce que
le général Pichegru a fait en Hollande. Qui jamais encore avait
imaginé que les bâtiments de mer pouvaient remonter les grosses
rivières pour venir se mettre en ligne dans nos armées, au mi-
lieu de la cavalerie ? C'est cependant ce qui a été fait sur les grands
lacs de l'Italie. Je vois ensuite Bonaparte présenter à Villars son

e, Masséna, Augereau, Soult, Suchet, qu'on appelle, qu'on ellera les quatre frères, les quatre fils de la victoire ; je le vois présenter ses deux fils chéris Eugène et Murat, que suit le fidèle Desaix, le fidèle Lannes et le fidèle Berthier ; je le s lui présenter un grand nombre d'autres généraux, dont les as se gravent et se graveront tous les jours plus profondément sur les pierres et sur les marbres français.

Messieurs, a continué le capitaine de vétérans, que de reconnaissance ne doit pas la patrie au conventionnel Carnot ! C'est lui, durant la première guerre de la révolution, considérant, de ce cabinet silencieux des Tuileries, la France comme une grande place assiégée, dont les places fortes n'étaient que les points d'appui, que les batteries, et les quatorze armées les quatre corps de sa garnison, a sur un si grand espace donné l'ensemble et l'unité d'action à tant de machines, à tant de bras. Que la reconnaissance ne doit-elle pas encore au ministre Bernadotte, durant la seconde guerre de la révolution, se faisant aussi à ce tour général des généraux, considérant la force militaire de la France comme une grande épée dont la poignée devait être dans son sein, détache, par l'habile feinte d'une invasion en Allemagne, l'armée autrichienne de l'armée russe, la fait battre alors Masséna à Zurich, sauve la France et gagne le coup de maître !

L'histoire de l'art recueille ces grandes leçons, et dans des livres tels que ceux de Guibert ou de Dumas les transmet aux siècles futurs. Guibert, habile Guibert ! voyez si maintenant nous savons, pour employer votre expression, si nous savons vaincre les grandes, les très grandes armées.

LE PRIEUR PARLE DE L'ARTILLERIE. A cette glorieuse et sanglante bataille de Zurich, où les Russes, entrant en France par la porte de la Suisse, malheureusement presque toujours ouverte au plus fort, se virent écrasés sur le seuil, je croyais à mon ordinaire pouvoir toujours plaisanter avec les balles. Au moment où je faisais remarquer en riant à mes soldats qu'elles se contentaient de me passer au bout du nez, une me traversa le bras, entre le radius et le cubitus, ainsi que me dirent les chirurgiens, qui j'ai appris à mes dépens le nom de ces deux os. Ma blessure s'obstinant à ne pas guérir, on m'envoya aux eaux de Bâle.

A la première station, je rencontrai à l'auberge un officier de la même demi-brigade d'infanterie, du même grade que le mien, c'est-à-dire un major. Il portait perruque ; et, pour se la faire pardonner, il était obligé, comme plusieurs officiers nobles

faire | noblesse, d'exagérer les louanges de
 i se | II.

que, de notre temps, le roi de Prusse ayant multiplié ainsi forcé les autres puissances à multiplier le nombre des canons, l'art de la guerre était devenu de plus en plus perfectionné. Bien ! Il me disait que notre science chimique et mathématique avaient perfectionné, l'une la fabrication de la poudre, l'autre le moyen de s'en servir. Bien ! la guerre appartenait tous les jours beaucoup moins à la force et tous les jours beaucoup plus à l'intelligence. Bien ! Elle avait seize mille bouches à feu, qu'elle avait sa part de ces foudres des batailles, qui à la fin de notre siècle valaient quelquefois autant que la mousqueterie du sort des batailles. Il se moquait de l'organisation de notre ancienne artillerie, dont les officiers étaient les uns directeurs, les autres chefs de bataillon, les autres commissaires. Quelle différence avec la nouvelle, dont les officiers sont sur le pied des autres corps militaires ! Il comparait Gribeauval comme le premier artilleur de son siècle ; il comparait son art avec le plus grand éloge le traité d'artillerie de Gribeauval, petit-fils d'un grand-maître d'artillerie, et qui avait été chef de l'école d'artillerie. Bien, très bien ; mais il fallait encore se souvenir que pour soutenir que l'art n'avait pas été plus perfectionné, il fallait soutenir qu'il venait de trouver en Prusse l'artillerie perfectionnée.

LE PRIEUR PARLE DU GÉNIE. Il fallait encore porter pour soutenir que notre nouvelle manière de fortifier les places venait d'égaliser la force de la défense à celle de l'attaque. Je ne vois pas, lui répondis-je, en quoi la fortification de Montalembert diffère tant de celle de Vauban ! et pour la fortification de Montalembert, il me semble, lui dis-je, qu'avant de détruire les ouvrages de Montalembert, avant de démolir les fortifications de Strasbourg et de Lille, il faut y regarder plus d'une fois. Les globes de compression, les mines de Gribeauval, j'en ai vu, sont d'un puissant effet pour bouleverser les masses ; mais, suivant moi, elles sont plus favorables aux assiégés, qui ont derrière eux toute la campagne, toute la terre, qu'aux assiégeants, qui sont renfermés dans leur étroite enceinte. Je conviens ailleurs avec lui que la guerre des sièges n'était plus ou n'allait plus être qu'une guerre de mines et de contre-mines. Oui, lui dis-je encore, vous avez raison : depuis l'établissement de l'école polytechnique, nos quatre cents officiers du génie sont tous, sans exception, fort habiles, les plus habiles de l'Europe ou du monde ; car c'est la même chose.

le plus vite qu'il pouvait, sans que mes ac-
le frappaient en conscience, car il s'agissait ordi-
fets volés à la caserne. Je la blâmais. — Il blâm-
du piquet, où un soldat était obligé, durant plu-
de se tenir debout sur un pied. Je ne la blâmais ja-
mais pas perruque. — Il blâmait, et je ne blâmais
la punition du cheval de bois, où un cavalier était
seoir à califourchon durant plusieurs heures sur un
chêne de bois informe, fatigante, au milieu des
des plaisanteries de ses camarades. — Il blâmait
la punition de la couverture, où les officiers faisaient
bliquement un autre officier sur une couverture,
bours ou des trompettes.

Quand il se remettait à louer, il louait, et je n

laque division : l'épouvantail sera plus grand, la barrière contre le crime plus grande. — Il louait, et je louais, la loi qui donne un défenseur au militaire traduit devant le conseil de guerre, la loi qui établit un tribunal de révision des jugements des conseils de guerre. — Il louait, et je louais autant et plus que lui, autant que si j'eusse porté une et deux perruques, le nouvel usage de donner à chaque soldat un livret du compte de son habillement et de sa solde, en tête duquel était imprimée la notice de la législation pénale.

LE PRIEUR DIT QUEL EST L'ESPRIT DES HONNEURS MILITAIRES. Croyez-vous, me demanda mon camarade, qu'on puisse en changer au livre de nos usages et nos honneurs ? Si vous le croyez, ajouta-t-il, nous ne sommes pas du même avis, car je pense que les usages et les honneurs militaires, à commencer par les saluts d'armes, n'ont pas été arbitrairement institués. Je pense qu'ils sont symboliques.

Un corps en marche passe devant un autre : tant qu'ils sont en présence les soldats des deux corps portent les armes ; les tambours battent, les trompettes sonnent, pour signifier qu'ils sont prêts à se défendre l'un l'autre et fraternellement et de grand cœur. — Quand la sentinelle porte les armes à un officier, elle semble dire qu'elle est à ses ordres et qu'elle est prête à prendre les armes. — Quand elle les lui présente, elle lui dit qu'elle les tient de lui, qu'elle est prête à les lui rendre. — Quand l'officier baisse l'épée devant une personne notable, il lui dit que, par civilité, il suspend, en sa présence, le commandement. — Quand le drapeau s'incline, c'est le régiment qui fait la révérence. — Quand le tambour bat aux champs, quand les trompettes sonnent les grandes fanfares devant le général, cela veut dire que l'armée se réjouit de le voir et qu'elle est toujours prête à donner bataille. — Quand on enterre un officier et qu'on met une épée sur sa bière, cela veut dire que l'éclat des armes plaît encore à son âme. — Quand alors les soldats portent les armes renversées, que les tambours drapés font entendre des roulements sourds et prolongés, cela veut dire que le corps militaire dont il a eu le commandement semble vouloir périr avec lui. — Quand les soldats déchargent leurs armes sur sa tombe, cela veut dire, non pas suivant les hommes athées ou légers, que l'éclat des guerriers finit par un peu de fumée, mais plutôt, suivant les hommes d'une raison meilleure, que le bruit des exploits de guerre s'étend au delà du tombeau.

Major, lui dis-je, à mon tour, moi, je voudrais que dès que le drapeau paraît en public, il saluât le peuple, de qui émane

toute force. Je le voudrais bien aussi, me répondit-il. — Major ajoutai-je, moi j'aimerais bien à voir encore, comme autrefois à l'élevation, les bataillons mettre le genou en terre et les hommes s'incliner devant l'hostie sacrée offerte à l'Eternel. Le major, à cause de sa perruque, avait conservé bien des opinions de l'an II; il ne répondit rien.

LE PRIEUR VEUT DES RÉCOMPENSES. Mais quand je lui disais : On ne sait pas user de tous les moyens d'exercer le courage; on devrait, comme avant la révolution, faire ou essayer de faire l'histoire de chaque régiment, y écrire le nom et les faits d'armes de chaque brave, il répondait : Oui ! oui ! — Il répondait de même quand je lui disais que le soldat qui prendrait un drapeau, un colonel, un général, devrait être récompensé par une croix de capitaine, de colonel, de général. — Quand je lui disais que celui qui aurait perdu une main, un bras, une jambe, ou un œil, devrait porter, suspendu par un ruban à la boutonnière, un bras, un bras d'argent, une jambe, un œil d'or, ou tel autre signe qui à chaque instant, lui fît chérir sa mutilation, il répondait de même. — Il répondait encore de même quand je lui disais : Depuis dix ou dix ans les croix de Saint-Louis ont disparu; elles pourraient être remplacées sous le nom de croix de Saint-Napoléon, impunément repaillées. — Et quand je lui disais que le tiers ou la moitié de la solde, accordée comme pension au bout de trente ou quarante ans de service, ne me paraissent pas suffire à la justice ou du moins à la munificence nationale; et surtout quand je lui disais qu'il ne s'écoulerait plus que temps que la France payât le milliard qu'elle avait solennellement promis à l'armée, par une loi gravée dans la mémoire de tous les soldats, il répondait de même : Oui ! oui ! en ouvrant en même temps la bouche et les mains !

LE PRIEUR VEUT DE LA MUSIQUE. Je m'aperçus que ce major devait avoir l'ouïe un peu assourdie par sa perruque, qui lui avançait trop de chaque côté du visage, car il ne répondait ni oui ni non lorsque je lui dis : Major ! si l'on entendait la musique des gardes françaises, composée de quatre clarinettes, quatre hautbois, quatre cors, quatre bassons, l'état, avant la Révolution, ne payait pour la musique de chaque régiment que deux clarinettes et un fife; c'était le corps des officiers qui payait les autres musiciens lorsqu'ils voulaient en avoir. Aujourd'hui chaque régiment a une musique régulièrement soldée et je crois qu'il y a en France trois mille musiciens, trois cents tambours, cinq cents trompettes; il faudrait maintenant qu'ils fussent armés et qu'ils entrassent dans les rangs des combattants. Il faudrait qu'il n'y eût pas seulement parmi les trompettes

il faudrait qu'il y eût un fourrier ; que, parmi les y eût pas seulement un tambour-maître et un chef, il faudrait qu'il y eût un sergent, un serf ; et à cause de la noblesse de l'art, il faudrait que ciens il y eût un lieutenant-chef. Dès lors j'ai deux a de les soustraire irrévocablement aux mauvais parole et même aux mauvais traitements manuels périeurs, l'autre de donner à l'état six mille cinq toujours présents à leurs corps.

Aussi, continuais-je, des écoles de trompettes, où rendraient à sonner juste, à sonner quelquefois à es, au lieu de leur continuel unisson ; j'établirais ambours, où les élèves apprendraient à accorder nis, à battre nettement et juste ; j'établirais des que, où les élèves seraient longuement exercés à forcé, au piano, surtout au rythme militaire, ent, l'âme de l'armée, qui dispose des pieds et cœur des soldats.

VEUT DES ÉCOLES. Moi, dit mon camarade, j'é-des écoles de divers degrés, pour les diverses scrits : car aujourd'hui la loi amène dans les rangs jeunes gens des diverses classes, des plus hautes moi elle fait bien, lui dis-je. Et en quoi elle ferait -je, ce serait en ne permettant sous aucun pré-cements ou qu'en n'admettant que des remplaçants remplacé. Mais, lui dis-je encore, vous ne parlez a régiments, tandis que notre mode d'élection des sur avancement rend indispensable l'établissement tat-major, pour ne pas dire le rétablissement de e militaire. Vous voyez d'ici mon camarade se-t sa tête à perruque : c'est vraiment ce qu'il fit.

VEUT DES ATELIERS. Un moment après je pris che. Major, me dit-il, l'armée sur pied de guerre 420 bataillons, de 330 mille hommes d'infanterie, ts, de 50 mille hommes de cavalerie, de 8 régi-le 8 régiments à cheval, d'artillerie. Et, en y joi-s corps de troupes, elle est au moins de 450 mille les immenses dépenses de nourriture et d'habillem-ten ne pourrait-on pas en même temps épargner. outât rien au trésor, on pourrait doubler et tripler at !

ou du moins ne serait plus simple : il n'y aurait s ateliers militaires où, en arrivant, les jeunes

gens à cheval ; ils étaient trois. Je leur en
proposai de faire route ensemble. Celui qui
qui était monté sur un cheval gris , se détacha
ment ma proposition , en venant se placer à c
êtes de mauvaise humeur, lui dis-je , et vous
contre cette grande et inutile quantité de char
qui portent les vivres des combattants. Si je pou
ment parler au ministre , je lui dirais : Apprenez
dessécher les viandes , à les réduire de volume
quahtés nutritives ; apprenez des marins à red
aussi le pain en biscuit , en galette ; allégez
partie de leur armure , de leur bagage , et enso
leurs épaules vos charrettes et vos fourgons ;

ards, au lieu d'être soldats de seconde ligne, au lieu de l'effort de l'ennemi, ou du moins de défendre les bataillons, à tous ces gens je donnerais un uniforme, des armoiries, des distinctions. En principe, il ne faudrait à l'armée, dans les grades du service, que des combattants. Monsieur, me dit-il, comme au cheval gris, plusieurs des choses que vous m'avez déjà dites ont été faites. Oui, accidentellement, oui, monsieur, lui répliquai-je : car trop souvent nous ne savons pas saisir les découvertes ou les améliorations du

ON EN VIENT À L'ADMINISTRATION. J'avais été interrompu et repris en ces termes : Si je pouvais librement parler, je lui donnerais aussi mon avis sur ses divers ministères. Je commencerai par les commissaires des guerres, qui sont autrefois, si ce n'est qu'au lieu d'avoir l'habit rouge ils ont l'habit bleu ; si ce n'est qu'au lieu de dormir neuf heures, ils dorment dix ; ce sont les anciens commissaires des guerres, dont le nom a été changé ; à continuer par les payeurs, dont le nom n'a pas changé ; vous assurez, ne dorment pas ; à continuer par les fournisseurs, qui chaussent les meilleures bottes, y mettent du cuir, se retirent les mains et les poches pleines, avec des ordres de créanciers de l'état ; oh ! ceux-là surtout sont les commissaires des guerres et de nom et de fait ; à continuer par ce sont d'autres agents : car, lorsqu'il s'agit d'abus d'administration militaire, on ne peut jamais finir. L'homme au cheval impatienté, m'interrompit en me disant : Monsieur, vous m'avez dit, voilà bien ce qu'on dit, ce qu'on redit, ce qu'on répète ; mais, heureusement, voilà ce qui n'est

abord vous assurer que les commissaires des guerres ne ressemblent en rien à ceux d'autrefois, qui devant les officiers généraux, les comtes, les ducs ; vous assurer que ceux d'aujourd'hui se regardent, parlent comme de hauts administrateurs, magistrats militaires ; vous assurer de même que, si les commissaires des guerres autrefois dormaient le jour, ceux d'aujourd'hui n'ont pas le temps de dormir la nuit ; un commissaire ordonnateur des guerres, attaché à une grande armée dont la division occupe une partie de la France, en a dans la tête les diverses provinces, les diverses rivières, les diverses productions. Il a sur sa tête les divers magasins, et jusqu'à un boisseau de blé ou d'aucune d'étoffe, tout ce qu'ils contiennent ; toujours et toujours le vide, et ensuite il remplit au plus bas prix, du

moins au plus bas prix possible. Il sait que la subsistance, la vie des armées, lui sont confiées, qu'il est l'économe du trésor et de la fortune de l'état ; il le sait, et il ne dort pas. Les Pétiel, les Wilmanzi, les Daru, n'ont sûrement pas dormi ; leurs noms sont connus, et si l'intrigue permet à leurs élèves de marcher sur leurs traces, on connaîtra bientôt aussi les noms de Vergnes, de Barbier et de bien d'autres.

Je ne vous livrerai pas non plus, continua-t-il, les payeurs. Les continuelles inspections, les vérifications de caisses, leur rendent l'agiotage des fonds sinon impossible, du moins bien difficile, bien hasardeux, bien rare.

Et quant aux garde-magasins, la révolution a fait couper la tête à un si grand nombre, que ceux qui l'ont conservée n'oublieront de long-temps cette nouvelle manière de leur rogner les ongles.

Comme l'homme au cheval gris finissait de parler, nous arrivâmes devant une belle auberge, où je lui proposai de descendre. Non, me répondit-il, je suis obligé de continuer ma route ; j'ai à vais souper à deux lieues et coucher à quatre : je suis colonel d'infanterie des guerres. Adieu, Monsieur ; croyez que souvent j'aurais autant été major d'infanterie, même au risque d'aller faire un tour à Baréges.

LE PRIEUR EST CAPITAINE DES VÉTÉRANS. Le délabrement de ma santé et de ma fortune me fit prendre le chemin de Périers, où je redevins frais et gaillard ; je n'avais rien moins que l'air d'un invalide, et je me disposais à rejoindre mon bataillon, lorsque je reçus le brevet de capitaine d'une compagnie détachée de vétérans. Pensez quelle fut ma surprise ! Je me dis que l'habit bleu, parements, revers, retroussis rouges, chapeau à plume blanc, boutons d'étain, que portaient nos 20,000 invalides, était pour moi un cul-de-sac où je ne voulais absolument pas entrer. J'étais sur le point d'envoyer à l'instant ma démission. Qui diriez-vous qui m'arrêta ? Ce fut mon ancien sergent d'Aquitaine, toujours de plus en plus mon ami, qui ne me quittait pas, et qui se félicitait de mon nouveau brevet. Ah ! lui avons-nous dit, c'est qu'il avait une jolie demoiselle. — Il en avait une. — Et vous l'épousâtes ? — Et je l'épousai.

DÉCADE LXXVIII.

LA DÉCADE DU PLUS GRAND DES ABUS.

Jetez votre langue aux chiens , comme parle madame de Sévigné ; devinez quel est le plus grand abus ; mais non , je veux , à autrement vous faire chercher , écrire ici que le plus grand est l'abus du langage.

On connaît ce dicton : Qui dit procureur dit voleur ; qui dit avocat dit menteur. Voilà deux honorables classes outragées par l'abus du langage. — La jeunesse est-elle mécontente de ses livres , ce sont des pédants. — Le médecin a guéri ou n'a pas guéri une longue maladie ; dès qu'il veut être payé , il est un traitant. — Et , dans ce cas , le chirurgien est un frater qui se connaît et qui veut rapidement faire une fortune de plaies et de bosses. — Le pharmacien envoie demander son dû ; ce sont les comptes d'apothicaire.

Cette jeune fille a été séduite ; sûrement elle l'a été par l'abus du langage : l'amour est un présent des dieux , et Rousseau est avec ses mots de saint amour , de droits de la nature et autres éraires et belles expressions apologétiques des passions. — Ne voyez pas qu'une jeune femme viole la foi conjugale sans abus de langage : entendez celui du séducteur.

Et vous , Messieurs les avocats aux grands talents oratoires , nous nous faites voir que le blanc est noir et que le noir est blanc ; est-ce point par l'abus du langage ? Personne n'en abuse plus que vous , ni plus souvent , ni plus spirituellement.

Si quelqu'un pouvait vous le disputer , ce seraient les philosophes. Grâce à Condillac et à Laromiguière , l'abus de l'anne dialectique n'est plus.

Sur les sièges de la justice , celui-là est bon juge , le meilleur , qui discerne le mieux l'abus du langage.

Dans les foires , dans les marchés , dans les boutiques , quel abus du langage !

Abus du langage , chaos , malheur de ce monde ; rectitude du langage , progrès des sciences , progrès de la société , bonheur , paradis de ce monde.

Les révolutionnaires nous ont entraînés dans les plus grands

malheurs par l'abus du langage. L'ancien gouvernement, qui, à bien des égards, était contenu par les parlements et les hautes cours, par les grands corps de l'état, le clergé et la noblesse, surtout par les états provinciaux, n'était-il pas dans toutes les brochures le despotisme, la tyrannie?

Et le monarque, n'était-il pas le tyran? J'ai vu le temps où le roi n'était appelé que le tyran. Les révolutionnaires, qui ont fait tant de barbarismes, n'ont pas fait celui de tyranne: la reine a été d'abord l'Autrichienne, madame Capet, la Capet; elle avait été auparavant madame Veto, épouse de monsieur Veto, ou Capet tout court.

Quand, par l'abus du langage, le trône fut démoli, on se prit à l'autel; la religion fut la superstition, et les hommes religieux les hommes superstitieux, et les hommes fanatiques, lorsque la religion fut le fanatisme. La religion fut ensuite l'imposture et le prêtre l'imposteur; quelques mois auparavant on l'avait appelé officier de morale.

Tant qu'une faction régnait, la résistance à l'oppression était la révolte, la rébellion; quand elle ne régnait plus, la résistance à l'oppression était le plus saint des devoirs.

Par l'abus du langage, on avait dénaturé les vertus. — L'homme sage, prudent, ennemi de tous les excès, était un modéré, et la vertu de la modération, la plus nécessaire des vertus, était décriée, punie, suppliciée, sous le nom de mollesse.

La célèbre loi du 22 prairial abusa tellement du langage qu'elle brouilla la république avec tous les républicains. Mort aux modérés, aux tièdes! et mort aux ultra-révolutionnaires. Mort aux hommes ardents, aux exagérateurs! Mort en deçà, mort au delà, mort partout!

En détournant le sens des mots, on leur fit dire le contraire de ce qu'ils avaient d'abord dit, et le vrai signe de la pensée fut remplacé par un signe de parti, qui, insensiblement, devint un véritable argot.

Belle grammaire à publier que celle des diverses acceptions des mêmes mots dans les divers temps!

DÉCADE LXXIX.

LA DÉCADE DE MON GRAND AMI BLAIZE.

Que monsieur Blaize se fait attendre ! dites-nous tout hier ; mais l'attendions plus aujourd'hui , lorsque ce matin , vers les heures , il est enfin arrivé. Nous avons déjeuné , nous avons fêté , et nous nous sommes promenés. Bientôt nous voilà à nous reposer sur un tertre de gazon. Monsieur Blaize s'est endormi ; mais réveillé , s'est un peu secoué. Je vous ai fait , nous a-t-il dit , une promesse ; je suis venu tout exprès pour la tenir.

**Vous voulez connaître l'histoire des grands chemins ; peut-être
Dieu :**

HISTOIRE DE LEURS DIVERSES DIMENSIONS. Depuis Clovis, que aujourd'hui il n'y a pas plus de Pharamond que de Clovis, que de Mérovée, que de Childéric, les grands chemins toujours été s'élargissant jusqu'aux dernières années de la V^e : la chaussée avait alors soixante pieds ; sous le règne de Clovis elle fut réduite à quarante-deux. La voix de la routine s'était enfin entendue ; la voix de la routine s'était tue, et l'agriculture avait repris ou reprenait successivement les terres nourricières qu'un luxe insensé et puéril lui avait bécés.

es grands chemins ne peuvent jamais avoir trop de longueur, c'est-à-dire qu'il ne peut jamais y avoir trop de grands vins, ni même assez, car ils fertilisent les terres, dans le qu'ils en font renchérir le prix partout où ils passent.

Les vingt principales routes de France, comparées à de longs
os, tirent six mille myriamètres ou douze mille lieues. Si
is dix ans il n'avait fallu mettre notre argent en canons, en
s et en salpêtre, nous en aurions quinze mille ; il nous en fau-
vingt, trente mille, et peut-être seulement pour commencer.

HISTOIRE DE LEURS DIVERSES PENTES. Tandis que les chemins ont toujours été jusqu'à nos jours en accroissant longueur, ils ont été et vont toujours en diminuant leur raison, qui devait être, en l'année 1750, de deux pouces toise, et qui aujourd'hui doit être un peu moindre. De là grande et peut-être une trop grande multiplicité de si-

nuosités, pour parler comme vous, ou de lacets, comme nous.

HISTOIRE DE LEUR DIRECTION. Eh ! mon Dieu, pas les ingénieurs qui à cet égard sont les maîtres ; souvent les députés, les hommes puissants, les fa nouvelle cour consulaire, qui déterminent la direction soit vers leurs domaines, soit vers la ville où ils ont été que de routes abandonnées, solitaires ! que de viei

HISTOIRE DE LEUR CONSTRUCTION. Ma foi ! je éloigné de croire que, pour la construction, nos grand aient été, jusque vers le milieu du dernier siècle, à p mêmes que ceux du temps de saint Louis, dont il plusieurs endroits du Gâtinais quelques vestiges. A fin du dernier siècle, on a jeté sur l'aire, ou plutôt du chemin en construction, une assise d'empierrement. Je dois pas omettre de vous dire qu'aujourd'hui, dans q partements, ou plutôt dans quelques lieux de qu partements, on creuse l'aire du chemin, on la bat, on pierres de vingt-cinq centimètres d'épaisseur ; on l champ, le bout large en bas, le bout pointu en haut, que la surface du chemin offre comme une carde d'une couche de pierres brisées que les voitures en que successivement d'autres couches recouvrent. C ont aussi leurs banquettes, leurs fossés, mais ils n dispendieuses grandes bordures en pierre.

Cette méthode de construction ne peut que devenir plus générale et bientôt rester la seule.

Tout le monde s'est alors mis à faire des questions Blaize. Ces nouveaux chemins sont-ils bombés au Oui. — Ont-ils des banquettes ? — Oui. — Ont-ils — Oui. — Sont-ils plantés d'arbres ? — Oui. — Blaize, qu'est-ce qui empêche qu'avec des assises de cailloutis, de briqueteaux, de gros quartiers de p fassions des chemins de vingt siècles, des chemins r Rien n'empêche, que notre routine. — Qu'est-ce q qu'au moins nous adoptions un béton, un bitume, p les chemins plus imperméables à l'eau ? — Notre Qu'est-ce qui empêche que le vœu de la noblesse de à l'Assemblée constituante soit accompli, qu'on fas les soldats aux grandes routes ? — Rien n'empêche routine, notre sottise.

HISTOIRE DE LEURS COLONNES MILLIAIRES. Blaize, qui en France a pris aux Romains leurs col

es? — Le ministre Trudaine. — De quel point comptait-on nombre de mille toises marquées sur ces colonnes? — D'une base féodale élevée par les chanoines de Notre-Dame de Paris le parvis de cette église; et, puisque vous voulez tout savoir, vous saurez que les trois fleurs de lis sculptées sur ces colonnes ont été remplacées par une profonde entaille ronde, dans laquelle l'œil a de la peine à distinguer le bonnet de la liberté.

HISTOIRE DE LEUR CONSERVATION. Personne, maintenant, ne me fait plus de questions? a dit, en reprenant la parole monsieur Blaise. Nous avons construit les grandes routes, nous oublions leur conservation.

Pour vous tromperiez si vous croyiez que nos barrières, qu'on plaçait aux XV^e et XVI^e siècles barres et traverses, servent beaucoup à l'entretien des routes. Toutes ces barrières roulant sur des poteaux ne servent qu'à tourmenter le commerce à entretenir un fainéant peuple d'exacteurs. Ayez des barrières, mais seulement pour le pesage des charges des voitures, pour le mesurage de la largeur des jantes.

Gardez vos cantonniers, j'y consens, mais que les routes, bien entretenues, attestent toujours leur présence, leur bon travail, dont leurs brigadiers et leurs sous-brigadiers devraient toujours répondre.

HISTOIRE DES CHEMINS DE FER, DES PONTS DE FER.

Il y a plus ou moins d'années qu'on fait des maisons de fer, des bateaux de fer, qu'on fait des ponts de fer; et rien ne serait aujourd'hui plus aisé que de jeter sur la Seine le grand pont d'une seule arche proposée par Perronnet à Louis XV. Mais les merveilles de ces inventions sont les chemins de fer qui, dit-on, entreront sans doute bientôt en France; j'aimerais mieux lire, qui bientôt en sortiront. Comment n'a-t-on pas plus tôt cheminé dans l'air? Il ne s'agit que de remplir de gaz un grand ballon, ou, au moyen de poignées de paille allumée, d'en dilater l'air; comment déjà ne chemine-t-on pas avec la rapidité du trait sur des bandes ou des ornières de fer poli? Y a-t-il rien d'aussi simple?

HISTOIRE DES CONSTRUCTEURS DES CHEMINS. Tout homme qui sait ouvrir la terre, fouir, déblayer, remblayer, qui sait mettre une aire; tout homme qui sait se servir d'un marteau, raccourcir, fendre une pierre, qui sait avec un gros marteau la briser en petits morceaux de trois ou quatre centimètres en carré, est apte à construire un grand chemin; tout homme qui a étudié les mathématiques un ou deux ans dans son collège, qui a été le cadetier encore à l'école Polytechnique, en apprendre l'applica-

tion aux travaux publics, et qui sort de cette école avec le
 ficat de capacité, échangé au ministère de l'intérieur con
 brevet d'ingénieur, est apte à diriger les travaux des
 routes. Les cinq ou six cents ingénieurs de France, ha
 leur grand habit bleu à collet et à parements de velour
 brodé, sont comme les officiers, ou, s'ils veulent, comme
 généraux de cinquante ou soixante mille travailleurs et de
 douze mille cantonniers à la plaque frontale de cuivre, a
 de fer appelé guidon qu'ils dressent près de leur
 comme signe qu'ils sont présents, de même que le grand
 tricolore sur le pavillon des Tuileries annonce que le
 consul est au palais.

HISTOIRE DE LA VOIRIE. Monsieur Blaize ! monsieur B
 a dit vivement Robert à monsieur Blaise qui sortait, pas u
 de la police des chemins ? Si, lui a répondu monsieur B
 vous aurez de moi un mot et même deux : avant la rév
 grande voirie appartenait aux parlements, aux états prov
 aux trésoriers de France, la petite aux municipalités,
 cureurs fiscaux des seigneurs. Depuis la révolution la
 voirie appartient aux hauts administrateurs, la petite au

DÉCADE LXXX. — LA DÉCADE DES TROIS O

Ah ! certes, avons-nous dit, nous laissâmes partir
 Blaize sans le faire parler de ce qu'il sait si bien.

PREMIER OUBLI. Nous oubliâmes d'abord la poste
 vaux. J'ai revu depuis monsieur Blaize, a dit Robert ;
 ai parlé. Il m'a assuré qu'il n'y avait rien de changé de
 long-temps, depuis au moins le dernier siècle, si ce n'e
 nombre de relais était augmenté, que le prix des frais
 avait été élevé à un franc quarante centimes par cheval,
 poste royale, c'est-à-dire le prix double payé à l'entr
 sortir des très grandes villes, était supprimée.

SECOND OUBLI. Nous oubliâmes encore de lui par
 poste aux lettres. Je lui en ai aussi parlé. Il m'a dit
 avait non plus rien de changé dans la poste aux lettre
 n'est qu'elle est plus accélérée, que les bureaux sont p
 breux, et que le taux des lettres s'accroît de plus en p
 la franchise est supprimée ; que les lettres blanches, l

es, non réclamées, doivent à l'avenir être brûlées. Il n'y a
e surintendant, ajouta-t-il ; une grande administration qui
e les receveurs , les inspecteurs , qui compte des recettes
ment avec le ministre des finances, aujourd'hui suffit. En
les directeurs , les contrôleurs des postes, furent nommés
assemblées électorales.

ISIÈME OUBLI. Nous oubliâmes enfin de lui parler des
eries. Robert se donna encore le plaisir de nous dire : Je
i pas oublié , moi : j'allai un de ces jours chez monsieur
. Il m'apprit que, pour les messageries, c'était toujours le
ancien régime. — Mais les berlines , les turgotines , les
ices, vont plus vite ? — Oui, un peu plus vite, et toute-
is aussi vite qu'elles pourraient aller, si les voyageurs, au
vouloir coucher dans les auberges, voulaient dormir dans
ure. — Mais le prix des places s'est accru ? — Oui. — A
en se porte-t-il pour l'intérieur , pour le cabriolet , pour
riale ? — C'est trop long, c'est trop variable. — L'établis-
t des voitures publiques est-il libre à tout le monde ? —
est à qui aura les plus grosses bourses, à qui fera le plus
rifices , à qui ruinera le plus cruellement ses concurrents,
inira par aller, ou plus tard ou plus tôt , à Sainte-Pélagie,
oit râpé et en mauvais fiacre.

DÉCADE LXXXI.

LA DÉCADE DE L'HOMME SAFRANÉ.

bateau ! au bateau ! avons-nous entendu crier sous la fe-
Nous cherchions à savoir qui , si près de nous , criait
e ceux qui, sur le bord de la rivière, appellent le batelier.
t est entré ; il nous a dit : C'est moi ! c'est moi ! Je viens
z monsieur Blaize pour qu'il me parlât des canaux ; mon-
Blaize n'en sait pas le mot. Cependant, a ajouté Robert,
les routes et les messageries, la navigation intérieure ;
ù trouver, dans nos pays de moutons et de vaches , un
e qui ait navigué sur les rivières et les canaux ? C'est vou-
ouver dans nos filets d'eau douce un gros requin ou un gros
ain. Dans le coin de notre cheminée était, presque caché,
eur de vaches, qui en est alors gaillardement sorti en disant :

soyez pas en peine ; je puis aussi bien qu'un autre parler de campagnes ; j'ai assez long-temps navigué. — Toi ! lui a dit bert, tu as navigué ? Oui , Monsieur l'avocat. J'ai d'abord été telot sur les rivières ; je l'ai été ensuite sur les canaux , ne levez-vous pas à la livrée safranée que je porte sur mon visage, comme presque tous mes camarades et comme un grand nombre d'habitants riverains de ces dormantes eaux, qui, dans leur envassement taillé comme les parois des bières, font circuler les terribles fièvres au milieu de nos plus belles populations ?

Nous l'avons d'abord laissé déplorer tout à son aise le malheureux sort des matelots d'eau douce, nom dont il se plaisait d'appeler les matelots employés à la navigation intérieure.

Les personnes qui ne sont pas sorties du pays ne savent peut-être pas, a-t-il continué, qu'on nomme cochies non pas seulement les grandes voitures publiques à quatre roues qui vont sur toutes les routes, mais qu'on nomme encore ainsi les barques destinées aux voyageurs. C'est d'abord sur un de ces cochies que la mère de jeta. J'allais, par le Lot, de la Madeleine à Villeneuve d'Auvergne. En entrant dans le bateau, on m'avait conté que je ne paierais mes frais de transport qu'avec quelques chansons et quelques danses d'Auvergne. Je chantai, je dansai ; mais ensuite, quand je voulus sortir, il me fallut payer. Je dis que je n'avais point l'argent qu'on me demandait ; on me répondit qu'il fallait gagner, travailler. Eh ! quel travail ! si j'ajoute, pour payer un qui connaît mon ancien état, que nous remontoient, j'aurais dit. Tantôt c'étaient les chevaux qui tiraient, tantôt c'étaient les hommes, tantôt c'étaient en même temps et les chevaux et nous. Quelquefois un patron impitoyable frappait indistinctement sur l'un et sur les autres. Imaginez comme un Auvergnais, et surtout un montagnard, devant maigrir de se voir traité ainsi. Ah ! maudite machine, je te quitterai, dis-je, et véritablement aussitôt que je pourrais sauter à terre, j'y sautais ; mais l'obstinée misère y sauta avec moi, et bientôt force me fut de m'engager avec un pauvre diable d'une barque de canal. Nous avions quarante, cinquante sous par jour, autant que sur les rivières.

Il fallait ordinairement nous nourrir, et, cela va sans dire, il fallait aussi nous habiller. On ne nous donnait pas le gros pain ; mais, de millet, les grosses fèves de marais, le gros lard, le gros vin rouge ; on ne nous donnait pas nos casquettes d'étoffe bleue, nos longs gilets dits matelottes, nos longues chausses, nos culiers cloutés, notre ceinture rouge, notre hachette, notre po.

Comme dans tous les états de pauvres gens, notre bonheur de

condait de nos supérieurs. Notre patron n'était pas méchant, il en faut bien ; il était grand rieur, comme tous les Gascons, et grand jaseur, comme tous les gens de Toulouse, dont il était natif. **Jeurage, mon garçon !** me disait-il ; tu as bien fait de venir avec moi : ma barque te portera au pays de la fortune. Ecoute-moi : on croit, dans notre état, connaître tout quand on connaît le grand canal des deux mers qui joint la Méditerranée à l'Océan ; le canal des trois mers ; le canal de Charolais, qui communique à la Manche par le canal de Briare, à l'Océan par la Loire, à la Méditerranée par le Rhône ; le grand canal de Bourgogne, les deux canaux d'Orléans, enfin nos six grands canaux et nos quatorze petits. Mais tous ces braves gens-là ne se doutent pas de la fortune qui nous attend ; ils ne savent pas qu'il y a des projets, ou décrétés ou proposés, pour faire communiquer ensemble toutes nos grandes rivières, tous nos grands golfes, toutes nos mers ; pour qu'une barque sortie de Lyon par la Saône rentre à Lyon par le Rhône, après avoir parcouru toutes les régions françaises du nord, de l'ouest et du sud, portant, chargeant, déchargeant ses marchandises. Tiens, tu es dans le bel âge, tu n'es pas des plus mal tournés : je te donnerai ma jeune fille Brigitte, avec une belle barque neuve pour sa dot. Aie confiance en moi. Certains autres jours il me disait : La navigation des nouveaux canaux est facilitée par les nouvelles écluses à sas mobile qui ne dépensent que la cent vingt-cinquième partie d'eau des autres écluses. Tu dois retenir bien les noms de leurs inventeurs, Solages et Bossu. Ne te laisse pas effrayer par la taxe sur la navigation intérieure : c'est une bien légère contribution pour les immenses dépenses de nivellement et de creusement. N'aie pas peur, persiste, et le temps viendra où tu navigueras sur un canal de flots d'or. Sais-tu que, lorsque le plan de l'officier de génie Labiche, présenté, en 1744, à Louis XV, sera enfin exécuté, lorsqu'on ira par des canaux directement du Rhône au Rhin, cet autre canal deviendra au milieu des terres un long détroit du Sund, par où passeront tous les paquebots, tous les courriers, tous les voyageurs, tous les marchands du monde, à qui cette belle fosse d'eau épargnera de faire le tour d'une partie de l'Europe ?

Je t'ai parlé de la fortune qui nous attend ; je ne t'ai pas tout dit. Tiens, j'ai cru voir que tu n'aimais pas toujours également le travail. Eh bien ! c'est pour toi surtout qu'on veut maintenant appliquer la force de la vapeur à ménager la tiende, à mouvoir, à faire aller, venir, revenir les bateaux sans aucun aide : remercie le marquis de Jouffroy.

Jusque là on avait écouté le trayeur de vaches ; toutefois,

XVIII^e SIÈCLE.

d il se remit sur nouveaux frais à parler de son malheureux on n'hésita plus à l'interrompre. Mais enfin , lui a dit Ro- , comment revins-tu demeurer avec nous sur terre? dis-le en deux mots. Eh bien ! a répondu le trayer de vaches, eux mots, j'eus la jaunisse ; je n'eus pas Brigitte.

DÉCADE LXXXII. — LA DÉCADE DES MOINES,

l'avez-vous rien à nous dire , Gervais ? — Voulez-vous que ous parle de mon oncle , moine , provincial de son ordre ? lai le voir à son couvent. Je le trouvai qui examinait les nœ- es sur le latin , sur la philosophie, la théologie. Tu n'y entends t , leur disait-il à presque tous , mais tu en sais autant que eph-Antoine et que bien d'autres de nos pères. Je voulus sa- e ce qu'était ce Joseph-Antoine. On me le montra assis à la e de l'infirmerie , buvant comme un templier, ou plutôt com- ses jeunes camarades qui l'entouraient. Le régent entre a infirmerie. Oh ! dit-il , l'infirmerie n'est pas la classe. Que fai- vous ici ? Vous ne savez pas expliquer même ce livre d'hymnes ! sayez. Aucun de ces adolescents ne le put. Le prieur vint. Mais moins les psaumes ! dit-il à son tour ; mais au moins les an- mes ! Ils essayèrent ; ils firent des contre-sens de cinquième ou sixième. Cependant le provincial , qui s'était assis et qui m'a- t proposé de m'asseoir, se mit bientôt à faire comme les autres. iait , buvait , et me faisait rire et boire. Ce que voyant le réve- d père régent de la classe, il prit aussi un verre. Les boules- quilles, étaient là ; tous les jeunes gens se montrèrent alors nds latinistes. Je me retirai.

Quelques années après, à la fin de l'automne, je descendais, a chute du jour, un vallon où coulait une paisible rivière ; il uvait , il neigeait. Je vis un pont : je le passai pour me réfugier is une abbaye de bernardins. Les lampes des chapelles sépul- les des fondateurs de la maison ne brûlaient pas , la lampe da nd autel éclairait assez faiblement les vitraux de l'église ; mais rand feu de la cuisine et les bougies du salon brillaient au loia. s moines en ce moment étaient fort attentifs à leurs jeux de tes, d'échecs, de tric-trac et de domino. J'entrai. Toutefois, sque j'entrai , on se leva pour m'accueillir. Je portais mes t uniforme d'infanterie ; j'avais l'épée. Bientôt la cloche sonna premier coup, tous les moines s'étaient levés. Quel bon souve

On avait commencé à manger, quand le prieur, ayant aperçu un de ses moines vêtu d'un habit vert avec des boutons d'or, voulut lui faire quelques observations. Le moine le rembarra, et si bien, que ce fut au prieur à se taire.

Demandez-moi si l'on chanta, demandez-moi s'il y avait des femmes. Oui, on chanta, et les chansons les plus obscènes; oui, il y avait des femmes, des dames, des demoiselles, toutes plus effrontées que les moines. Eh! monsieur le chevalier, me dit un des plus vieux doms ou moines du couvent, qui aurait dû être assis aux premières places, qui était assis auprès de l'organiste, à l'extrémité, au bas bout de la table, où les pauvres gentils-hommes du voisinage venaient prendre leur repas quotidien; eh! monsieur le chevalier, dites aux philosophes qu'ils cessent d'aboyer contre nous, de demander notre destruction: nous nous détruisons assez nous-mêmes.

DÉCADE LXXXIII. — LA DÉCADE DES MOINESSES.

J'avais aussi une très vieille bonne, mais très tante, a dit encore aujourd'hui Gervais, qu'à la dernière décade nous avions écouté avec tant de plaisir; elle était chez nous il y a quelque temps. Un homme aimable qui s'y rencontrait se permit, en riant, de lui adresser ces paroles: Madame, je crois connaître les figures par où les passions ont passé: je parierais que la vôtre n'en a pas été entièrement exempte, perdrais-je? Monsieur, lui répondit avec un léger sourire ma tante, il a existé à la vérité un court espace de ma vie pour lequel je suis depuis long-temps morte; je l'ai confessé à Dieu, je le confesserai bien encore.

Quand, à quinze ou seize ans, j'avais une figure, mes sœurs me reprochaient des yeux trop petits, une bouche trop grande. Mon miroir n'était pas tout à fait de cet avis, et un jeune clerc de notaire était d'un avis tout opposé. Il me trouvait les yeux très grands, la bouche très petite. Imaginez s'il m'aimait! Je ne l'aimais pas moins.

Je suis de Marvéjols. Un jour, à la promenade, à un endroit qui est un peu resserré par le parc de M. de Brion, le jeune clerc de notaire et moi nous nous rencontrâmes. Nous fûmes forcés de passer si près l'un de l'autre, qu'il s'arrêta, comme immobile et en extase. Je me décelai sans doute, de mon côté, car ma mère en prit

XVIII^e SIÈCLE.

me ; elle devint toute pensive. Ma fille , me dit-elle , notre sœur la religieuse voudrait vous voir : allons au couvent. Nous y allâmes. Ma mère fit signe à notre cousine d'appliquer l'oreille à la grille du parloir. A peine ma cousine avait-elle eu le temps d'entendre deux mots, qu'elle va ouvrir la porte et m'appelle. La porte aussitôt se referme , et elle ne s'est plus rouverte que soixante ans après. Ma mère demeura encore quelques instants ; ensuite elle se leva et prit congé. Ma mère ! ma chère mère ! m'écriai-je. Elle me répondit qu'elle viendrait me rendre dans peu de jours. Notre cousine lui dit que je refusais de sortir, et cela fut vrai ; mais dans le premier moment je n'aurais pu me jeter par la fenêtre , de me tuer. Peu à peu , au lieu de douceur , de caresses , on me priva si bien , que je commençai à prendre le voile blanc de novice. Dès cet instant , on m'entourait tous les jours autour de moi ; on me fait la cour bien plus adroitement que le jeune clerc de notaire. C'était moi qui avais obéir , c'était moi qui commandais , à qui tout se rapportait , qui étais le centre de tout. Il va sans dire que j'étais toute parfaite , toujours pieuse , toujours bonne , toujours spirituelle. On me trouvait , sous cette longue draperie , bien plus belle ; j'avais les yeux bien plus brillants , la bouche bien plus vermeille. Enfin , on me fit entendre que , sous le voile de religieuse , je serais ravissante. Je le crus , et , au bout de l'année , je fis et je signai ma profession. Mes compagnes étendirent sur moi le linceul mortuaire , me chantèrent le *De profundis* , m'amenèrent au banquet. Ce fut un redoublement de joie , d'amitié , de tendresses , d'éloges. Mais le lendemain , à la cloche matinale , tout changea.

On me remit une hair , un cilice , un fouet , avec une petite croix pour en faire usage. On m'appela sœur Saint-Augustin ; on me dit de tâcher , avec tout cela , d'être aussi heureuse que j'étais autrefois.

Je devins triste , mélancolique , malade , mes couleurs s'éteignirent , mon embonpoint se perdit ; on ne s'en mit guère en peine. J'avais été prise au piège de la vanité , au piège ordinaire où prennent les hommes aussi bien que les femmes ; j'en étais espérée. Mais aujourd'hui , quand je reviens sur tous mes jours et sur tout le spectacle de cette époque de ma vie , j'en suis aussi bon cœur que s'il s'agissait d'une autre.

Il me semble encore me voir , assise au milieu de l'église , regardant le beau monde , à l'âge de dix-sept ans , la tête couronnée de fleurs , vis-à-vis la chaire , où un jeune prédicateur , qui n'avait que vingt-quatre ans , enluminé par sa timidité et par sa

rhétorique , me prêchait le bonheur de la virginité , de l'état monastique , me félicitait d'être à l'instant d'en faire les vœux. Oh ! combien son sermon me plaisait plus que les sages avis du vicaire général , chargé par les lois de s'assurer de la sincérité de ma vocation , et que les discours prudents de la prieure , qui me disait : Examinez bien , examinez-vous bien , vous êtes encore à temps ! On entre ici quand on veut ; quand on y est entré , on n'en sort plus. Je n'écoutais pas. Les jeunes religieuses entraînaient les vieilles ; les jeunes et les vieilles m'entraînaient ; nous entraînions le vicaire général ainsi que la prieure. Et je me souviens que , vingt ans après , l'édit qui ne permit de faire des vœux qu'à dix-huit ans accomplis mit toutes les religieuses en fureur. Véritablement , je leur aurais échappé , comme bien d'autres leur échappèrent.

Je me souviens aussi d'une chose qui surtout me frappa , c'est que les religieuses ne regardaient le monde qu'avec haine et mépris , et que , de son côté , le monde ne les traitait guère mieux.

Un de mes parents me fit un legs pour me procurer du sucre , du café , des confitures. J'avais alors fort bon appétit. On me dit que la loi me considérait comme morte ; que je ne pouvais recueillir ni succession , ni legs. On me dit que je ne pouvais ni acheter , ni vendre ; que les personnes engagées par les trois vœux n'étaient plus capables d'effets civils. On me dit que cependant les couvents , en corps de communauté , pouvaient ester en jugement , pouvaient très bien plaider , et plaidaient très bien.

J'étais humiliée , je le fus encore plus lorsque , dans une procédure civile , ma famille ne put s'aider de mon témoignage ; mais bientôt après il fut reçu dans une procédure criminelle , comme vous allez voir.

Ma chambre de sacristaine était sur la partie la plus solitaire du jardin. Toutes les nuits , vers les deux heures , j'entendais la voix d'un homme qui chantait une tendre romance , en s'accompagnant d'un instrument. Une nuit , j'entendis les cris aigus d'une jeune personne ; le lendemain , j'appris que notre plus jolie pensionnaire avait été enlevée. Les parents irrités commencèrent contre l'amant soupçonné le plus terrible procès , et la justice vint recevoir ma déposition. Le greffier , esprit faux et obscur , me faisait dire tout autrement que j'avais dit. Je voulus dicter ma déposition. Je m'obstinai ; je la dictai. Vous ne sauriez imaginer la colère du greffier , de ne pouvoir mettre son verbiage du palais. S'il avait jugé , c'est moi qu'il aurait fait pendre.

Je n'ai jamais été que sacristaine ; jamais je n'ai été ni prieure , ni sous-prieure , ni procureuse , ni trésorière , ni grainetière , ni

XVIII^e SIÈCLE.

relière, ni économe; c'est que je n'ai jamais voulu tenir à un des partis qui divisaient le couvent. Tous ont voulu ce-
ant successivement m'attirer. Ce furent d'abord les cabas, qui sans cesse intriguaient pour disposer des voix au
tre; ensuite les petites maîtresses, qui étaient toujours à
mer leurs habits, à laver leur visage, qui avaient toujours
dents blanches, leurs mains blanches, leurs bas noirs,
souliers noirs; ensuite les philosophes ou gourmandes,
ours prêtes à s'exempter du jeûne, du maigre, toujours
es à manger la portion de celles qui voulaient se mortifier;
, les curieuses, si bien instruites des affaires du couvent et
ix encore de celles des familles.

Moi, j'avais une invincible aversion pour toutes ces petites
sseries, ces petites agitations qui avaient tant d'importance
mes compagnes, qui les dominaient, qui les tenaient tou-
s en haleine, tandis que je m'ennuyais et que les belles an-
étaient d'une longueur désespérante.

On dit que ce sont aujourd'hui les romanciers qui regrettent
us les couvents. Cela doit être, car leurs amours vivent de
rariétés. Quelles contrariétés que les clôtures, les macéra-
s et les offices! Une de nos religieuses qui, ainsi que moi,
ait pas en charge, s'amusait à faire dans sa tête de ces ro-
s d'amours contrariés. Je crois qu'elle en avait fait plus de
volumes. J'étais son intime amie. Elle prenait tous ses hé-
parmi les gens de guerre, et tous finissaient par entrer dans
couvent. Il en était de même de ses héroïnes. C'étaient sans
de les excursions les plus lointaines que, dans les espaces
ginaires, son confesseur, ne pouvant mieux faire, avait été
gé de lui permettre.

Quant à moi, le confesseur m'avait permis de m'amuser à
l'arithmétique, et même à l'algèbre. Je passai ensuite à la géomé-

On ne voulut pas me permettre l'astronomie. Je laissai tout
repris le rosaire.

Enfin vinrent trente ans; vinrent quarante, vinrent cinquante,
ante, soixante-dix, soixante-quatorze ans. Vint la révolu-
, qui nous a rendues au monde, mais lorsqu'il n'était plus
, lorsque nous n'étions plus jeunes.

Ma tante cessa de parler. Madame Saint-Augustin, lui dit cet
ger, je suis bien sûr que c'est là votre histoire; mais je me
s sûr aussi que ce n'est pas là toute celle de toutes les reli-
ses. De ce que le monde prétend savoir faut-il en croire la
lié ou le quart? Monsieur, il n'en faut rien croire, lui répon-
na tante: les verrous et les grilles, malgré la chanson et la

time, sont de fort bons remparts, de fort bonnes garanties. Du reste, je n'entends pas persuader le monde : il ne veut d'autres vérités que celles qui plaisent à sa malice.

DÉCADE LXXXIV.

LA DÉCADE DES COUPS DE CANNE.

Gervais a parlé encore aujourd'hui. Déjà, a-t-il dit, depuis quatre grands siècles l'austérité, la science monastique déclinaient avec une rapidité sans cesse croissante ; enfin, lorsque les heures des offices, des études, eurent été entièrement envahies par les heures du réfectoire ou de la fainéantise, la volonté du temps, qui n'est que la volonté du cours des choses, qui n'est que la volonté de Dieu, cria dans tous les couvents : Moines, moines ! dehors, moines ! L'Assemblée constituante ne fut que l'écho lorsqu'en 1790 elle décréta la suppression des ordres monastiques, s'empara de leurs biens, et donna à chaque moine une pension de sept cents francs ou neuf cents francs, suivant qu'il était moine mendiant ou moine non mendiant.

Mais il faut convenir qu'elle y ajouta la dérision lorsqu'elle proposa à ces divers ordres, à ces divers frocs, de se réunir par provinces dans la même enceinte, de ne former qu'un seul et même ordre sous une seule et même règle, sous un seul et même froc ; aussi, la volonté du temps se fit encore entendre et à bien peu d'intervalle.

Moins de deux ans après que ces maisons bigarrées, pleines d'anciens moines de divers ordres, de diverses couleurs, eurent été établies, se furent de nouveau et volontairement cloîtrées, j'allais dans ma chaise de poste de Manosque à Grasse, lorsqu'à l'entrée d'une large prairie parfumée de fleurs, de grenadiers, d'orangers, de lilas, tout à-coup je vis courir vers moi une foule de moines poursuivis par une foule d'autres moines, la canne haute, poursuivis eux-mêmes par une autre foule tenant aussi la canne haute. Qu'est-ce donc, mon ami ? demandai-je à un paysan. Monsieur, me dit-il, ce sont nos moines qui après déjeuner sont venus se promener, qui se sont disputés sur l'habit, la règle des différents ordres auxquels ils ont appartenu, qui ont cité leurs livres, qui se les sont arrachés, jetés au visage, qui se sont livré

XVIII^e SIÈCLE.

le. Vous les avez vus se poursuivre , et moi qui les ai vus du haut de ma vigne , je viens ramasser leurs bréviaires , livres , qu'ils ne viendront sûrement pas reprendre. La mulâtreté ne peut manquer de vouloir fermer à clef leur porte ; comme très vraisemblablement ils ne sont pas plus d'accord sur leurs nouvelles , sans doute leurs dernières cellulabandonnées , et sans doute aussi la fin finale des moines.

DÉCADE LXXXV.

LA DÉCADE DES COUPS D'ÉPINGLE.

ervais , avons-nous dit à notre ami , nous aurions bien voulu aussi comment se sont séparées les moinesses. J'ai voulu voir aussi et je puis vous le dire. Ma tante , demandai-je un à madame Saint-Augustin , au sortir du couvent , vous êtes- , comme les religieux , réunies plusieurs religieuses de divers ordres , pour vivre en commun , sous une règle que les nouvelles lois vous permettaient de vous donner ? — A Marvéjols , le abbé , qu'on appelait ainsi parce qu'il avait été officier d'infanterie , avocat , père de famille , prêtre , avait prêté sa grande maison à trente anciennes religieuses venues de divers points de province. Elles y demeurèrent quelque temps et y tinrent plusieurs séances pour se donner des statuts ; mais , comme dans les semblables nouveaux couvents , chacune voulait exclusivement ceux de son ordre. L'une voulait être habillée de noir , l'autre de blanc , l'autre de gris ; l'une voulait avoir un manteau , une capuche , l'autre une guimpe , un voile ; l'une voulait une croix de bois , d'étoffe , l'autre une croix d'or , d'argent ; l'une voulait des chemises de laine , l'autre des chemises de chanvre ; l'une voulait coucher dans une bière , l'autre dans un lit ; l'une voulait prier Dieu la nuit , l'autre le jour ; l'une voulait réciter le chapelet , l'autre le chapelet ; l'une voulait chanter , l'autre psalter ; l'une voulait garder le silence , l'autre parler ; l'une voulait garder la clôture , l'autre sortir ; l'une faire maigre , l'autre gras ; l'une jeûner , l'autre déjeuner ; l'une se donner la discipline , l'autre se néditer. Vous voulez aller en paradis par l'enfer , disait l'une. Vous en enfer par le paradis , répondait l'autre. Enfin elles se séparèrent. Ma tante , fites-vous dans votre couvent comme dans

bien d'autres, vous divisâtes-vous le trésor? — Notre trésor était pire que celui de la république; il n'y avait même pas de papier; il n'y avait plus que la misère, dont je vous assure nous emportâmes chacune bien notre part. Les plus heureuses étaient celles que nous laissions dans les caves de l'église: car il sembla que nous en sortions, lorsque nous parûmes dans le monde. Les familles avaient payé nos dots, se croyaient à jamais libérées de nous. Elles nous regardèrent comme de méchants revenants qui revenaient s'asseoir à leur table, qui revenaient recueillir les successions à échoir, qui revenaient sucer les vivants. Plusieurs, obligées de se réfugier dans des maisons étrangères comme institutrices, sont passées de leur saint réfectoire au salon licencieux des gens du monde, où elles sont obligées de tout écouter, de ne rien entendre; c'est un continuel et touchant spectacle que leur douce sérénité, leur pieuse résignation. D'autres, dans l'âge de la décrépitude, abandonnées de tous, ont été frapper à la porte des hôpitaux, où elles ont terminé leurs jours sous l'habit des pauvres. D'autres vivent du travail de leurs mains; d'autres qui, ainsi que moi, ne peuvent travailler, vivent ainsi que moi, lorsqu'elles ont des neveux, du chou que leur donne l'un, de la graisse que leur donne l'autre. Il me semble que la pitié publique aurait dû être plus sensible aux maux des religieuses qu'à ceux des religieux: car enfin ils ont pu aller dire leur messe en Espagne et en Italie, aller porter leur français en Angleterre ou leur latin en Allemagne. C'est surtout le Corps législatif qui s'est montré envers nous injuste: au lieu de nous faire payer nos pensions en denrées par les acquéreurs de nos biens, il a fini par les réduire indistinctement à mille francs, à cinq cents francs, suivant l'âge, et à exiger de nous un serment républicain en échange d'assignats décrédités.

DÉCADE LXXXVI. — LA DÉCADE DES DÉBRIS.

Gervais a voulu parler encore aujourd'hui. Lorsqu'un arbre a péri de vétusté, la terre qu'il recouvrait est fertilisée de sa poussière, et la Providence se plaît ordinairement à relever, à ranimer quelques rejetons, qui le reproduisent sous une aussi belle, et souvent sous une plus belle forme. Ainsi n'a pas agi l'Assemblée constituante; elle ne s'est pas toujours dit que la science du temps

XVIII^e SIÈCLE.

ent se composait en grande partie de celle du temps passé. assemblée de la nation française ! que vous eussiez été plus de si , plus courageuse , plus ferme , au nom de la nation ageuse et ferme que vous représentiez , vous eussiez dit : ites , les meilleurs maîtres d'enseignement ! oratoriens , doc- ires , leurs habiles rivaux ! je vous redonne la vie ; mais vous, tes , quittez votre robe , votre nom , et tous ensemble , après r déposé les anciennes rivalités de corps , allez éclairer les ré- s de la haute , de la riche société. Venez , revenez , bons frères a Salle , bons frères des écoles chrétiennes ; venez , revenez rer les régions inférieures , c'est-à-dire les grandes régions a société.

enez , revenez aussi partager ces travaux , frères mineurs de it-François , frères capucins , revenez : vous avez toujours é le peuple , le peuple vous a toujours aimés ; revenez , repre- cet habit qu'il se plaisait à voir , cet habit des anciens pas- s de l'Orient. Mais je veux que les uns et les autres vous otiez la méthode lancastrienne ; je le veux , car je suis la mal- se souveraine , je suis la nation. Aussi établirai-je dans toutes corporations mon commissaire , mon représentant , dont l'in- ible bras fera rentrer à l'instant sous ma loi tous ceux qui s'en teront.

rères de la charité , vous les mains de Dieu , de sa provi- ce , entendez les hôpitaux qui vous rappellent ; entendez les des malades , de leurs souffrances. Vous êtes absents !

œurs de l'antique institut de Saint-Augustin , jeunes et ten- s sœurs du nouvel institut de Saint-Vincent de Paul , enten- aussi la voix des hôpitaux , la grande voix de la douleur , et de e naissant et de l'âge mourant. Vous êtes aussi les mains de la vidence : venez , revenez !

Quelles tempêtes j'ai excitées ! On dit insolemment et de tous s : Mais ces nuées de sauterelles , de souris affamées , vont sécher les caisses publiques ! Ecoutez-moi à votre tour , fi- ciers , calculateurs. La réintégration des sociétés utiles ne s coûtera rien , sera plutôt une économie , et je me charge de entretenir avec la moitié du salaire des écoles centrales , se- daires et primaires , salaire si mal gagné ; avec la moitié de ce coûtent les hommes , les femmes laïques , aujourd'hui au ser- des hôpitaux ; je m'en charge. Comptez avec une arithmèti- éclairée , impartiale , et vous verrez que je puis m'en char-

Hé ! considérez l'économie d'hommes et de femmes vivant a vie commune , de la vie religieuse , qui ne reçoivent que de i et de l'espérance l'immortel salaire que le Dieu tout juste ,

out puisant, leur réserve à la fin de la journée de travail, c'est-à-dire dans les cieux.

Gervais, a dit Robert, voilà de quoi faire tomber la foudre sur votre livre. Il y a plus, a ajouté Armand, de quoi nous faire lan-
guir quand nous passerons dans les rues. Vous rétablissez les frères des écoles chrétiennes, les frères mineurs, les frères de la charité, les anciennes sœurs hospitalières. Patience ! Mais les jésuites ? — Je ne voudrais prendre des jésuites que leur admirable esprit d'enseignement, et donner tout le reste au diable.

DÉCADE LXXXVII.

LA DÉCADE DES DEUX GRANDES BRANCHES.

L'auguste, le saint arbre de notre religion a jeté deux grandes branches : l'une, la plus chargée de dons, celle du clergé régulier, dont nous venons de parler ; l'autre, la plus chargée de fruits, celle du clergé séculier. Qui veut en faire l'histoire ? a demandé Gervais. Personne ? Allons ! ce sera donc aujourd'hui encore mon tour.

La religion, éclairée des hautes lumières, avait dans tous les temps cru, et non sans fondement, que les plus honorables, mais non les premiers magistrats, étaient les ministres de la morale, les prêtres ; elle avait cru par conséquent aussi qu'ils devaient, dans leurs fonctions, être les plus magnifiquement vêtus ; que les temples devaient de tous les édifices être les plus magnifiques ; et qu'il devait en être ainsi des pompes, des cérémonies, et durant dix-huit siècles, chaque siècle avait ajouté au siècle précédent. On se rappelle les messes, les vêpres dominicales des cathédrales de Lyon, de Strasbourg, de Paris, de Tours et d'autres principales églises ! Qui a reçu le don d'une plume assez remplie d'or et de couleurs pour décrire ces rangées de comtes, de princes ecclésiastiques, sur lesquels éclataient le velours, l'écarlate, l'hermine, les plus riches broderies, entourant leur pontife au vêtement violet, à la haute coiffure d'or, au long bâton d'or, entourés eux mêmes de plusieurs centaines de lévites couverts du blanc surplis de lin, chantant alternativement avec les chœurs des musiciens, avec le gigantesque orgue, pour ainsi dire la grande voix des grandes églises ; chantant alternativement avec

XVIII^e SIÈCLE.

que sonnerie, pour ainsi dire aussi l'antique voix des anti-siècles chrétiens.

voyez et entendez ces cent treize cathédrales pleines de beaux, de cierges et d'encens, offrant pompeusement leurs es, leurs hymnes à Dieu, au milieu de ces quarante mille es des villages, offrant aussi, mais à la lueur de leurs modestes lampes et de leurs modestes luminaires, par la bouche de pasteurs, leurs prières, leurs hymnes, dans la simplicité, le recueillement et la ferveur des premiers chrétiens.

Il était, au commencement du siècle actuel, l'arbre de la religion ou l'arbre aux deux grandes branches dont une secte nommée appelés philosophes se mirent successivement à frapper l'un, cependant que le bruit de leurs parricides coups était couvert par le bruit des continuateurs des anciens jansénistes, convulsionnaires, des appelants, des réappelants, par le bruit des billets de confession, des arrêts du parlement, des lettres de cachet, des exils, des verrous et des prisons, des malédictions, des imprécations, des parodies, des chansons théologiques.

Le premier qui prit la hache fut Bayle : dans de pédantesques insidieuses dissertations de son Dictionnaire historique, il essaya de mettre en question la religieuse et morale attente d'une autre vie ; il se plonge et veut plonger le genre humain dans l'immense océan du doute.

Le jeune Montesquieu, plein d'esprit, de gaieté et de malice, regardé comme héritier de cette hache, il la prend, et, ingénuement et perfidement, il la fait persane ; il tourne en dérision le chef de la religion chrétienne et ses dogmes les plus sacrés. Mais est-il vrai, Montesquieu, que, sur la fin de vos jours, vous ayez renié vos folles doctrines, abandonné sans ménagement la première route, secoué la poussière des souliers avec lesquels vous y aviez marché, voulu doucement reporter votre heureuse France dans les bras du philosophique et social christianisme ?

Voltaire prend, reprend cette hache, devenue entre ses mains la plus terrible, la hache de la moquerie, de l'ironie ; il coupe le tronc de l'arbre, et, qu'on me passe un mot nouveau, seul rend toute sa doctrine, il ne cesse de vouloir corporaliser l'âme. O Voltaire ! vos nombreux livres, partout achetés, parlus, veulent que les nations portent le néant de l'avenir dans la pensée ! Vous triomphez.

La hache devient paradoxale en passant entre les mains du jacobin, catholique, protestant Rousseau, qui si religieuse-

ment frappe sur le tronc de l'arbre et, ce qui est plaisant, sur ceux qui frappaient sur ce tronc. Quelle conséquence d'opinions, et, par suite, quelle conséquence de conduite ! Expulsé de la France par le parlement des catholiques, il est lapidé à Motiers-Travers par les instigations des ministres protestants.

L'abbé de Prades, l'abbé Raynal, se paissent, comme on dit familièrement, la hache, se font un nom d'abbés érostrates, l'un par sa burlesque thèse de Sorbonne, l'autre par les sorties théologiques déclamatoires de son histoire commerciale des deux Indes.

Grands philosophes, grands apôtres du genre humain, comme vous avez rendu la société meilleure ! Elle a été forcée de doubler le nombre de ses gendarmes ; les serruriers n'ont jamais autant forgé de serrures ; les registres des tribunaux criminels n'ont jamais été aussi chargés ; les passions n'ont jamais tourmenté autant le monde. Et maintenant suivez-moi dans le cabinet de ce ministre ; il compte pour rien les innombrables malheurs des peuples ; il tient à soutenir ses jactances, ses menaces envers les ministres des autres puissances : la guerre est là. Suivez-moi encore, approchons de l'alcôve dorée de ce roi, un des plus puissants du monde ; il ne dort pas, il veut se venger, il veut conquérir, il veut s'arrondir : la guerre est là, je sais qu'elle est là. Qu'importe à ce ministre, qu'importe à ce roi les milliers et les millions de cadavres qui vont les précéder dans la tombe ? Les livres des philosophes les rassurent et contre les remords présents et contre les craintes de l'avenir. O Dieu ! ô mon Dieu tout puissant et tout juste, auquel je crois, est-ce ainsi que tu veux la perfection sociale de tes enfants ? Mais ici la voix des philosophes se fait entendre : Bonhomme, bonhomme, ce n'est pas à la religion que nous en voulons, c'est au prêtre ; et pour nous débarrasser du prêtre, nous sommes obligés de démolir son autel.

Ah ! voilà la question réduite à des termes fort simples, c'est-à-dire bien posée, bien facile à discuter. Eh bien ! discutons. L'âme qui nous anime n'est-elle pas sortie des mains de Dieu à tout jamais religieuse ? Et si cet irrésistible penchant n'est pas dirigé par nos divines Écritures, par le divin et fraternel christianisme, je ne vois pour nous tous que ténèbres, tâtonnements, faux pas, chute, sur une terre pleine d'incertitude et de doute, de mensonges et de crimes.

Puisque nous ne pouvons nous passer de religion, nous ne pouvons nous passer de prêtres. Voulez-vous avoir le labourage et vous passer de laboureurs ? Voulez-vous avoir des vignes et vous passer de vignerons ? Mais, direz-vous, vos vignerons se montrent de temps à autre ivres d'orgueil ; souvent vos prêtres

XVIII^e SIÈCLE.

erbes, dogmatiques, intolérants, cessent d'être chrétiens, et cessent pas d'être prêtres ; et parce qu'ils enseignent les de- s religieux aux autres états, croient-ils que les autres états ont rien à leur enseigner, à leur enseigner où ils mènent la gion, la société, où ils se mènent eux-mêmes ; à leur remettre s les yeux l'an deux ?

Une voix de cet ancien corps des curés de France que les en- is du clergé ont toujours respecté répond du fond d'un rus- e presbytère : Oui, incontestablement nous sommes hommes ; s avons les défauts inhérents à la nature humaine ; nous nous lessons en ce moment aux autres états : qu'à leur tour les es états se confessent à nous. Ah ! vous voulez que, si vous lez de nouveau publiques les fonctions de notre ministère, s vous promettions plus de sagesse, plus de patience, plus louceur. Avancez votre main, prenez la nôtre, maintenant que pouvez-vous raisonnablement demander de s aux prêtres ?

Mais revenons à nos beaux philosophes d'autrefois, c'est-à- aux maux de la religion.

Dans leur temps, je veux dire dans les années antérieures à es de 1789, que faisait le clergé ? Le clergé ne faisait-il donc ? Certes ! il ne faisait que trop : car, au lieu de se renfermer s un auguste silence, il se montrait au milieu d'une lice en- ée d'un peuple alors ricur et léger, qui donnait gain de cause s ennemis, presque tous tirés de l'obscurité par les index et censures. Le clergé répondait par des mandements-brochu- aux brochures des philosophes.

Le grand tourbillon de disputes et de livres philosophiques, oniques, fraîchement imprimés, auxquels vint se joindre i des livres encyclopédiques, économiques, ministériels, ementaires, mûrit et avança la célèbre journée du 14 juillet nos siècles portaient dans leurs flancs. Une nouvelle France s se montre ; elle se montre grande, forte, et devant elle tout ble ; elle donne, dans le plus universel silence, à commen- par le culte religieux, des ordres.

h ! ah ! messieurs les abbés, messieurs les bénéficiers, que s-vous ici ? Vous ne chantez pas les vêpres, vous chantez les nces : vous êtes des abbés, des bénéficiers de toilette ! A la ion ! à la pension !

vous trouve aussi sur mes pas, beaux chanoines ! Quel mage de vous réveiller ! vous dormiez si bien la grasse ma- , et l'après-midi vous aviez presque tous, pour vous prome- le champ Benoit de Sézane, semé de jolies maisons cano-

riales et des plantations qui les ombrageaient. **Beaux chanoines, à la pension ! Vous êtes, je crois, vingt mille : c'est vingt mille romusques à vendre. A la pension ! à la pension !**

Je fais la loi. Silence ! soumission ! Evêques ! Evêques de Strasbourg, vous avez quatre cent mille francs, c'est trop. Archevêques ! Archevêque de Reims, vous avez cent mille francs, c'est trop. Je vais vous faire à tous une part plus raisonnable, plus chrétienne. Dix mille francs doivent vous suffire. Au traitement ! au traitement !

Curés ! Curé de La Ramière, vous avez quinze mille francs de revenu ; c'est trop, douze cents francs vous suffiront. Au traitement ! au traitement ! Curés ! grand nombre d'entre vous n'ont que trois cents francs, quatre cents francs ; ce n'est pas assez, il vous faut et vous aurez douze cents francs. Au traitement ! au traitement !

Monsieur l'évêque d'Autun, vous me donnez au nom du clergé les biens du clergé pour payer la dette nationale : grand merci ! Je les aurais d'ailleurs pris sans vous.

Jusqu'ici la révolution avait été d'accord avec la nation ; maintenant elle cesse de l'être. La justice nationale voulait que les fondations obituelles fussent acquittées ; que par respect pour les droits de propriété, lorsqu'un homme aurait donné ses terres à condition de prières funèbres, de chantages annuels autour de sa tombe, on dût annuellement autour de sa tombe prier, chanter : leçon pour l'avenir que nous écrivons dans les pages de l'histoire.

La révolution se sépara encore plus de la nation lorsqu'elle voulut constituer ou constitutionner le clergé. Il fallait le laisser se constituer, ce nouveau mot m'est nécessaire. Les clercs du temps de François 1^{er}, voulant les élections, criaient avec raison contre le concordat. Les clercs de nos jours, voulant au contraire le concordat, ont crié contre les élections. Il faut tout dire, les élections, du temps de François 1^{er}, étaient faites par des ecclésiastiques, du moins en général : car, jusqu'à la révolution, il a existé, notamment en Lorraine, des élections de curés faites par le peuple ; mais c'étaient de très rares exceptions, et du temps de l'Assemblée constituante, et même avant, les évêques étaient nommés par le roi, et les curés par les évêques ou les patrons des cures, au lieu que la constitution civile du clergé les faisait nommer par des électeurs protestants, juifs : voilà certes la faute de l'Assemblée constituante, et quant à la Convention, ce n'est pas le mot, elle mit le prêtre entre sa conscience et l'échafaud.

agué par sa haute taille; il ne l'était pas moins par son
et son esprit. On a conservé précieusement son bréviaire,
el étaient attachées plusieurs notes, la plupart écrites avec
is de mûre ou de merise, et où se trouvait cette prière :

Dieu éternel, qui as fait l'homme à ton image, qui as tiré
intelligence de ton intelligence, ses vertus de tes vertus;
qui as donné la connaissance du bien et du mal; qui lui as
ré une âme immortelle destinée à la punition ou à la récom-
se; qui lui as ainsi ouvert un avenir auquel le souvenir du
é sera nécessairement joint, ou cette âme ne serait pas im-
elle, rassure-moi contre les suggestions de la peur; ne per-
pas que je tombe entre tes mains taché de lâcheté ou de
songe.

ANNEE LXXXIX. — LA DÉCADE DU BUISSONNIER.

La nouvelle de la prochaine arrivée du fameux buissonnier,
abbé Perret, avait attiré aujourd'hui à Mende beaucoup de
de chez son neveu. Le grand salon était plein; Armand, Ro-
et moi étions dans la foule. On attendait l'abbé Perret à deux
es; il n'est arrivé qu'un peu avant quatre. Je l'ai vu entrer;
t venu tout droit au salon. Je ne retrouve ici, a-t-il dit, que
parents ou des amis. Il a salué et embrassé indistinctement
ceux qui étaient là. Il avait un air satisfait, un air content,
quel toute l'assemblée prenait part. Il a dit qu'il avait faim et

Son neveu a apporté devant lui une petite table où il y avait
ain, une demi-bouteille de vin et une carafe d'eau. L'abbé
et a fait politesse à ceux qui étaient le plus près de lui; et,
me il ne se gênait nullement, nous avons vu, à sa manière
manger et de boire, qu'il était bon buissonnier. Pendant ce
os, je ne pouvais me lasser de regarder ce bel abbé, autre-
si élégamment coiffé avec de la poudre à odeur, une calotte
inte; autrefois si élégamment habillé avec un manteau court
affetas, que le peuple appelait plaisamment le rideau; autre-
si sémillant, si radieux, si joli, si vermeil, maintenant d'un
tien si posé, d'un air si grave, d'une figure si brunie par le
l ou le mauvais temps : c'était autrefois un jeune prêtre de
, de vingt-quatre à trente ans, devenu en quelques années,

prête avoir erré dans les bois et les montagnes, un prêtre de campagne d'environ quarante ans.

Lorsque la table a été enlevée, de nombreuses questions ont précédé aux félicitations générales. Monsieur l'abbé, lui a dit un de ses plus proches voisins, je vous trouve toujours en bonne santé; vos joues sont toujours honneur à l'ancienne église, car, sur la nouvelle, elle est bien dédorée. Ajoutez, bien désargentée, a répondu en riant l'abbé Perret. La révolution a fait du bien et du mal. Espérons que l'un restera et que l'autre diminuera et cessera. Vous voyez déjà qu'après dix ans d'absence de cette ville, où l'on m'avait plusieurs fois menacé de me lanterner, de me mettre en pièces, j'ai pu enfin y rentrer en plein jour. Ah! voilà l'abbé Perret! est le pis que j'ai entendu.

Je croyais que l'abbé Perret en demeurerait d'abord là; mais il y avait long-temps qu'il n'avait parlé en public à Mende, et il se trouvait encore une occasion qui peut-être ne se présentait plus: aussi, dans le moment même, a-t-il repris d'un ton des solennel: Les représentants de la nation, a-t-il dit, pouvaient, dans leur mémorable carrière, ne répandre que des fleurs et ne pas laisser tomber une épine. La religion chrétienne, qui a rouvé son origine céleste par ses principes de liberté, qui a déjà deux fois affranchi le monde, une fois de la servitude, une autre fois du servage, ne devait guère être ennemie de la révolution française: et on le vit bien quand, dans les premiers jours, les bons évêques et les bons curés se réunirent aux communes; je dirai plus, la religion était près de porter la bannière aux trois couleurs. Et que de maux n'eût-elle pas épargnés! Elle se fût interposée entre les partis et eût tempéré les effets de leur exaltation. Elle qui, au onzième siècle, avait protégé les communes contre les nobles, au dix-huitième elle eût protégé les nobles contre les communes; et, si elle n'eût pas défendu la royauté, elle eût défendu le roi, elle eût défendu des milliers d'hommes qu'on voit aujourd'hui la France en pleurs redemander aux échafauds; elle eût excommunié les sectateurs des lois sanguinaires de Robespierre, en même temps qu'elle eût permis à ses quarante mille curés de prêcher un gouvernement représentatif. Mais ses ennemis, feignant de se méprendre sur ses intentions, demandent avec violence des serments à son clergé; on le chasse, on le menace. Bientôt commence la terreur des prêtres, qui dure deux grandes années, au bout desquelles les églises se rouvrent, et la France semble alors se repeupler de tous ses divers états. Le clergé reparait; mais il n'est plus reconnaissable: il est en cheveux longs, en habit court, en habit presque rustique.

Je ne puis passer outre sans arrêter un moment mon esprit sur la époque unique dans l'histoire de la nation, et peut être dans le monde. La France aurait alors reçu la constitution que l'on ne put donner aux Athéniens, la meilleure. Les limites des propriétés avaient vacillé, et le tranchant de la hache, fendant le sang, s'était approché si près de toutes les têtes, qu'on ne demandait qu'à vivre, n'importe à quelles conditions. Les insurrections de la France ont laissé échapper ce moment, je le répète, et être unique dans l'histoire du monde.

Il était surtout facile de réunir les divers partis du clergé ; dans un malheur commun s'étaient éteints toutes les passions, tous les vengeances. L'armée d'Italie eût obtenu du Saint Père un concordat qu'elle eût rapporté sur la pointe de ses victorieuses bannières, et auquel tous les partis se fussent ralliés ; mais on tenta de demander au pape d'abord de l'argent, et ensuite des réformes. La constitution de l'an III a mis de côté la vieille pierre fondamentale des sociétés, la religion. On verra qu'on ne démolit pas impunément la pierre fondamentale. En attendant, les nouvelles générations grandissent dans l'absence de toute morale ; leur cœur demeure ouvert aux plus ardentes passions de l'âge ; le fatalisme, les promesses des diseurs de bonne aventure, les superstitions les plus absurdes, sont aujourd'hui la religion du peuple au monde comme des dernières classes. Il est vrai que le culte

Dieu paraît aux nouvelles générations triste, suranne, ridicule ; il n'y a plus ni études, ni théologie, ni séminaire ; et, comme un grand nombre de prêtres aient péri dans les bagues, dans les prisons ou sur les échafauds, il semble que le reste du clergé est plus que suffisant pour le reste des anciennes générations pieuses.

L'abbé Perret s'est encore arrêté un moment et peut-être s'est-il continué si une personne de l'assemblée ne lui eût adressé la parole : c'était un ancien procureur au bailliage. Monsieur l'abbé Perret, lui a-t-il dit, allons, daubez un peu sur les prêtres. Monsieur, lui a répondu l'abbé Perret, je ne haïssais pas les prêtres qui ont prêté le serment à la constitution civile de 1790, ni ceux qui l'ont refusé, ni ceux qui ont fait leur soumission à la République, ni ceux qui ont cru ne pas devoir la faire, ni ceux qui courent les champs, et que dans nos départements on appelle les buissonniers. Je crois qu'ils sont tous de bonne foi. Cependant, je déclare ici que c'est à tort qu'on me compte parmi

les derniers : car je n'ai jamais exercé mon ministère que dans les églises des paroisses qui n'ont pas de prêtre ou dans les anciennes chapelles des châteaux. Je déclare même que de

ouverture des églises, je blâme les prêtres d'aller de village en village, de changer les granges en oratoires, les tables en autels, de porter dans les chambres fermées le triomphe de la pénitence.

Restant dans le ministère sacerdotal, a continué l'abbé Perromis de remplir mes devoirs. Le premier est de parler au peuple, et je dirai : Sans doute il y a dans la constitution du clergé, qui malgré son nom n'en est pas moins en partie un culte, il y a, dis-je, quelques articles sujets à controverse en général cette constitution, en abomination au peuple, et que la doctrine de l'ancienne église gallicane avant

1^{er}. Malheureusement l'Assemblée constituante, qui dans son sein tant de savants ecclésiastiques, eut la maladresse de charger de cette célèbre loi un avocat; ce fut une dérision, qui indisposa le clergé.

Mon cousin, a dit une autre personne, vous étiez à Paris du concile national des évêques constitutionnels : qu'en dites-vous ? Je crois, a répondu l'abbé Perret, que les évêques des diocèses assemblés en concile étaient animés de bonnes intentions ; mais leur réunion, qui ne pouvait faire aucun bien, a été, en ce qu'elle remplissait à peine une chapelle de la ville de Paris, tandis que, presque aux mêmes heures, les théophilanthropes remplissaient le même temple de leurs oratorios et de leurs parades. Les théophilanthropes, qu'heureusement n'a guère vus qu'à Paris, étaient des hommes qui peu de temps après la victoire du Directoire sur le Corps législatif le 18 fructidor, qui envahirent les principales églises, ils chargèrent les piliers d'inscriptions contenant des passages des divers livres de religion et de morale. Ils étaient de blanc, de bleu et de rouge, et, au lieu de prêcher la religion, ils les lisaient. Ils annonçaient la nouvelle ère de la raison et ils déclamaient contre la croyance de l'Europe. Nous ou plutôt envoyés qu'ils étaient par le gouvernement révolutionnaire, ils poursuivaient les emblèmes du culte chrétien, faisaient partout le mot de saint et de sainte, particulièrement sur les banderoles des rues. Ces ratissages, qui subsistent encore, sont les traces qu'aient laissées cette ridicule secte ou ce rite de secte. — Mon cousin, avez-vous été dans la Vendée ? Non. — C'est là que vous auriez vu une belle guerre de religion.

— Vous vous trompez, et en général on se trompe sur la nature de la guerre de la Vendée, qui n'a jamais été une guerre de religion. Elle a commencé à l'occasion de la levée des troupes, elle a été dirigée par la noblesse, fomentée et entretenue

et les Anglais, qui ne sont pas meilleurs catholiques, que les républicains français. La guerre de la Vendée n'est une guerre toute politique, une guerre de royalisme, et on a mêlé le mieux qu'on a pu les opinions religieuses au cousin, étiez-vous à notre guerre du Gévaudan, qui n'est une guerre mi-partie? Étiez-vous à la bataille de Clostercamp? L'armée républicaine fuyait d'un côté, l'armée royaliste d'un autre, ou une trentaine de théologiens de l'ancien collège de Clostercamp, armés seulement de fusils de chasse, les seuls qui eussent osé avancer, eurent peur à leur tour des canons abandonnés par les républicains, et se mirent à fuir par un troisième côté; où, en un quart d'heure après que la bataille eut commencé, le champ de bataille demeura vuide, solitaire et point endommagé? — Mais réfugié dans les hautes Cévennes, ainsi qu'un grand nombre de curés et d'autres prêtres, chez les ministres protestants, ils nous sauvèrent tous. Et quand je leur manifestais mon mépris de l'asile que nous trouvions chez eux : Ce n'est, me disaient-ils, qu'un prêté rendu car du temps des dragonnades, les curés avaient fait cacher aussi les ministres dans leurs caves.

Monsieur l'abbé Perret, a dit une autre personne de l'assemblée, vous aimez sans doute, comme moi, que maintenant les protestants jouissent de leurs droits de citoyens; convenons que nous avons à cet égard bien besoin de la révolution. Louis XIV. avait devancée. Sous son règne, les lois de Louis XIV. et Louis XV n'étaient plus exécutées; aussi les protestants aimaient ce bon roi presque autant que leur roi Henri IV. Du reste, si on peut en riant l'abbé Perret, nous pouvons l'aimer aussi; car il ne nous force pas précisément à haïr les rois passés, ni même les rois à venir.

L'ancien sous-prieur des pénitents vint à son tour faire des questions à l'abbé Perret. Monsieur l'abbé Perret, trouvez-vous bon que les acquéreurs de nos églises les aient changées en écoles, en écuries? — Non, car cette honteuse dégradation du temple en quelque manière le culte. On aurait pu, ainsi qu'on a fait dans les grandes villes, les percer de belles croisées, les changer en plusieurs étages d'habitations. A Paris, vous verriez, dans ces vieux quartiers, les gens du beau monde passer leurs soirées blanches, enrubannées, à travers les épais murs des antiques églises. On aurait pu encore mieux faire, les changer en musées, en bibliothèques. Monsieur l'abbé, lui a dit encore le sous-prieur, et mal, je vous prie, faisaient les ermites? Et les pénitents et mal faisaient-ils? J'étais sous-prieur, j'allais être plus

avec tous les honneurs de la compagnie, le premier au banc de l'œuvre, le dernier à la procession. Je vous le demande, si quelqu'un a le droit de crier contre la révolution, n'est-ce pas moi? Monsieur, lui a répondu l'abbé Perret en conservant un sérieux qui a manqué d'exciter un rire général, j'ai surtout reconnu la fragilité des choses humaines depuis que, le premier jour de carême, j'ai pris les cendres avec la poudre des hautes tours du château de Montargis, dont les murailles en pierre de taille avaient six pieds d'épais.

L'abbé Perret n'était pas moins connu à la campagne qu'à la ville. Plusieurs fermiers étaient venus aussi le féliciter. Monsieur l'abbé Perret, lui a dit l'un d'eux, il court le bruit chez nous que, dans les montagnes de la Margeride, il s'est établi un jeune prêtre d'une telle ferveur qu'il confesse les gens par force, par menaces; qu'il administre les sacrement les poings fermés. Je pense que c'est un conte, quoique les montagnards de la Margeride soient, à certains égards, si sauvages que, pour les conduire au ciel, il faudrait souvent moins la boulette que le bâton. L'abbé Perret a souri légèrement. Rien, dans notre ministère, a-t-il dit, n'exige plus de prudence que l'administration des sacrements; et si jamais la religion chrétienne pouvait s'affaiblir, ce serait par ce défaut de prudence.

L'abbé Perret a excité un mouvement général de surprise, dont il s'est aperçu. Messieurs, a-t-il dit, lorsque je sortis de Mende, je devins le vicaire et l'élève du respectable curé de Saint-Hippolyte d'Auvergne. Jamais homme plus tolérant, ou, ce qui revient au même, plus charitable. Je lui ai plusieurs fois entendu dire que, si on le faisait pape, ses deux bras s'allongeraient tellement qu'ils embrasseraient toute la grande famille chrétienne. Quand les prêtres sont bons, disait-il aussi, ils sont les prêtres de Dieu; mais, quand ils ne le sont pas, ils sont les prêtres... Il ne finissait pas, mais on entendait dans sa bouche le mot qu'il n'en voulait pas laisser sortir.

Les questions ont encore continué. Enfin tout le monde était prêt à se lever et à prendre congé; voilà que le conservateur des hypothèques, l'homme le plus singulier, parce qu'il est l'homme le plus franc, s'est pris à dire: Monsieur l'abbé Perret, il y a quelques heures qu'avant de rentrer à Mende vous aviez beaucoup d'amis; demain, vous ne les aurez plus, et demain vous aurez beaucoup d'ennemis. On vous croyait bon buissonnier, soufflant la haine contre les prêtres sermentés et contre les prêtres insermentés qui ont fait leur soumission: vous aviez pour vous les nombreux amis du désordre, demain vous ne les aurez

XVIII^e SIÈCLE.

demain vous aurez pour ennemis les anciens faux dévots, qui ent seulement aux formes de la religion, qui sauront que, us tenez aussi beaucoup aux formes, vous tenez beaucoup au fond, à l'essence de la religion; demain vous aurez connus les anciens beaux esprits, qui sauront que votre âme, raison, se nourrit de la foi chrétienne; demain vous aurez vu vous tout le monde. Excepté vous, lui a répondu l'abbé et, excepté ceux qui vous ressemblent. Monsieur, j'aurai tous pour moi les hommes vrais avec eux, vrais avec les au-

DÉCADE XC. — LA DÉCADE DES DEUX ÉGLISES.

On dit que dans une église de la ville, le soir, quand on était au point de fermer les portes, la piété s'est fait entendre au-dessus des voûtes : Les églises sont vides ! Raccourcissez de plus les offices, jusqu'à ce qu'elles se seront de nouveau remplies ! Et vite ! et vite ! On dit aussi que, dans une église de la campagne, la piété a proféré ces mêmes paroles à travers le moment du bon vieux curé. Les chantres, les sous-chantres, les enfants, les enfants de chœur, les sœurs du rosaire, n'ont pu ou ne voulaient les entendre.

DÉCADE XCI. — LA DÉCADE DES TEMPLES.

Tous nous étions tous rangés encore ce soir autour de Germain ; il a parlé ainsi : Un de mes grands plaisirs, et peut-être le plus grand, c'est d'entendre le temps présent redresser, corriger le temps passé. Quelle fanatique, quelle diabolique fureur, quelle cruauté, que celle des parlements, surtout du parlement de Toulouse, de faire couper la tête aux ministres qui prêchaient dans le désert, d'envoyer aux galères les hommes de leur audience, et de faire raser les femmes, ensuite de les envoyer dans une maison de force ! Ces martyres, ces persécutions, ont duré jusqu'à la moitié de ce siècle.

J'ai été, depuis assez peu de temps, je ne m'en cache pas, dans le temple de Paris. La décence, le recueillement général, m'y ont édifié, et j'y ai entendu des sermons pleins d'un si pur christianisme que nos meilleurs curés auraient pu les prêcher eux-mêmes.

J'ai été aussi, à Paris, je ne m'en cache pas non plus, dans la synagogue des juifs, et ce n'est pas sans un sentiment de respect que je suis entré dans un temple, l'image de cet antique temple d'Israël, le seul, avant la venue de Jésus-Christ, qui enseignât Dieu et la morale, le seul où la religion ne fût pas outragée par une croyance et un culte abominables. Ce ne fut pas sans un sentiment de respect que j'entendis cette langue de quarante ou cinquante siècles, que faisait ressortir et qui faisait ressortir une excellente musique dans le genre du jour, exécutée sans instruments par un chœur de lévites de tous les âges. J'étais émerveillé, j'étais dans la joie, je remerciais Dieu de ce que la noble race d'Isaac et de Jacob n'était plus la lie des nations, de ce qu'elle n'était plus forcée à vivre de courtage, d'insures, de la rogure des monnaies, de ce que les juifs étaient enfin propriétaires, citoyens, magistrats.

Dites-moi, Armand, a continué Gervais, vous qui trouvez une raison à tout, pourquoi les républicains vandales qui ont dévasté les églises n'ont-ils dévasté ni les temples des protestants ni les synagogues des juifs? Vous ne m'embarrassez nullement, a répondu Armand : c'est par la raison que les Montagnards frappaient sur les Girondins et laissaient en paix les royalistes.

DÉCADE XCII. — LA DÉCADE DES CIMETIÈRES.

L'avocat Lefèvre fait gloire d'être avocat; mais il se cache d'être auteur, il est auteur honteux. Mon neveu, me disait-il ce matin, ne s'avise-t-il pas de vouloir obtenir le prix que propose l'Institut au meilleur discours sur les nouveaux cimetières? Il n'a rien fait qui vaille, et cependant un pareil sujet est en lui-même si grand! Voici à peu près ce que je lui ai fait jeter sur le papier :

Durant notre ancienne ferveur religieuse, c'est-à-dire depuis le huitième jusqu'au seizième siècle, nous nous sommes fait enterrer le plus près que nous avons pu des lieux saints, des églises, des autels; nous avons acheté, par de riches legs, des sé-

XVIII^e SIÈCLE.

ires dans les cloîtres, dans les préaux des monastères. No-
comte d'Armagnac, connétable de France, fut, à la lueur de
c mille torches, apporté ici dans son tombeau, qu'il avait si
nifiquement fondé, et où il a reposé pendant quatre siècles,
u'au temps où les sépultures ont été violées en si grand nom-
dans toute la France. Nous avons sculpté, doré les tom-
ix, tandis que l'intérieur de nos maisons, de nos palais, était
ble, sans ornement; mais à mesure que cette ferveur s'est
die, nous avons négligé les lieux destinés à conserver nos
ires; et, enfin, vers les années de la révolution, nous les
is tout au plus enclos d'un simple mur de jardin, sans aucun
e, aucun emblème, aucun caractère distinctif, et dans l'in-
eur, pas un monument, pas même une pierre tumulaire. Di-
-le cependant, aujourd'hui, au moment où nous parlons, il
est pas tout-à-fait ainsi; la révolution, surtout l'année de la
ur, a arrêté le débordement de frivolité qui insensiblement
ait les idées morales.

es gens riches les premiers se sont montrés moins insou-
ts sur leurs sépultures; mais plusieurs, au lieu de vouloir être
rrés, comme autrefois, sous des lames de cuivre, au pied
piliers des églises, ou dans les caveaux, ont trouvé plus
able de reposer dans de beaux jardins ou sous des sites bo-
rs.

omme à Paris tous les gens riches n'ont pas dans les envi-
de grands jardins ou des maisons de campagne, les cime-
es ont été divisés en trois parts : celle des fosses communes,
ue de vingt ou trente pieds, où les bières des pauvres sont
ssées comme dans les magasins du layetier de la paroisse;
des fosses particulières, qui sont comme les nôtres, mais
n paie neuf ou dix francs; enfin celle des tombeaux du beau
de, qui ordinairement consistent en un petit tertre planté de
ins ou de lilas, sur lequel s'élève une dalle sculptée. Cette
e des cimetières de Paris gagne les villes des provinces.

me semble toutefois qu'on pourrait aujourd'hui mieux faire.
abord la loi devrait mettre sous la sauvegarde des bonnes
rs les anciens cimetières, empêcher qu'on en emportât la
pour en fumer les cultures. Elle devrait les faire planter
res, les faire gazonner et les réserver pour les commémor-
ns ecclésiastiques. A Rodez, la paroisse de Saint-Amans,
à la révolution, venait processionnellement, chaque année,
place du Bourg, saluer avec l'eau bénite la cendre des morts
recouvre le pavé d'une partie de la place, du côté de cette
enne maison dont l'angle est soutenu par une grande et belle

trompe, et cette cérémonie avait quelque chose de touchant qui disposait bien l'âme. — La loi devrait ensuite ordonner que dans toutes les villes, tous les bourgs, tous les villages où les cimetières sont encore au milieu des maisons, on en construirait de nouveaux à une distance de cent toises au moins. — Elle devrait en fixer l'étendue d'après la population. — Elle devrait prescrire que la clôture n'en fût plus en bois, en clayonnage, mais en maçonnerie de pierre cimentée de chaux et de sable.

Maintenant je suppose que je suis architecte. Une municipalité de la campagne me livre un terrain et me demande un cimetière. Je fais tracer une enceinte, un carré long, ou mieux encore, un ovale; je l'entoure d'un bon mur crénelé en créneaux triangulaires, surmontés de croix; j'environne au dehors l'enceinte d'une rangée de peupliers qui en suit le pourtour. Ces peupliers, de deux en deux, sont courbés l'un vers l'autre, de manière à figurer une suite d'arcades; au dedans de l'enceinte, même plantation, mais en arbres d'une espèce beaucoup plus petite. Cette architecture végétale donne seule et sans frais au monument son véritable caractère. Dans l'intérieur, une grande, longue croix en gazon semé de fleurs, dont la base s'appuie à la porte d'entrée, et le sommet ainsi que les deux bras touchent aux extrémités, divise en quatre parties le cimetière. Au milieu de la croix s'élève un cippe, au haut duquel est attaché un globe de verre, grillé en fer, qui renferme un fanal où brille continuellement la flamme d'une lampe, symbole de l'immortalité de l'âme. La principale porte où s'appuie la base de la croix gazonnée est à claire-voie, en barreaux de fer; les trois autres endroits de la clôture du cimetière où s'appuient les trois autres extrémités de la croix offrent une ouverture garnie aussi d'une claire-voie en barreaux de fer: ces claires-voies ont l'avantage de donner plus de jeu à l'atmosphère, et de laisser pénétrer l'œil dans cette terre, continuellement labourée par la mort.

Maintenant je suis au contraire appelé par la municipalité d'une ville. Je donne au cimetière la même disposition dans une dimension plus grande; mais, au lieu du portique de verdure intérieur, j'en élève un en pierre, divisé en arcades, destinées aux familles qui voudraient en faire l'acquisition.

Y aurait-il près des nouveaux cimetières, comme à Mayence, un dépositaire, ou bâtiment dans lequel on garde, quelques jours avant leur sépulture, les morts, un doigt passé dans un fil d'archal, qui communique à une sonnette? Je ne sais. Mais le traité de l'incertitude des signes de la mort par Winflow, mais le délai après le décès qui à Genève est de deux jours, mais les nom-

XVIII^e SIÈCLE.

ses inhumations si cruellement précipitées, font trembler ceux qui ont médité à cet égard sur nos lois et nos usages. Il faut du moins ne pas négliger la découverte du docteur de Gorlitz, l'Épreuve de vie, *Lobens prafer*, où il fait une génieuse application du galvanisme aux moyens de distinguer la mort apparente de la mort véritable.

On a proposé des ustuaires pour les cimetières des grandes villes, où la mort ne cesse d'entasser les cadavres. Je suis bien loin d'admettre cette manipulation des ossements humains, qui doivent être réduits en poussière que sous le poids des siècles. On a proposé aussi de décorer les cimetières de la statue du Travail ou de la statue du Génie éteignant son flambeau. Mais, si l'on veut, païens à l'Opéra, mais au cimetière soyons chrétiens.

Celui qui méritera le prix de l'Institut aura fait comme le relieur de plan de la redoutable station où d'un côté finit le chemin de ce monde, où du côté opposé commence le chemin infernal de l'autre.

DÉCADE XCIII — LA DÉCADE DU PÊCHEUR.

Une petite rivière de Bremont, avant de se jeter dans le Lot, fait courir sur d'une jolie colline couverte d'arbres au milieu de laquelle se trouve une maisonnette habitée par un pêcheur nommé Bourre-de-Loup. Cet homme, connu dans les environs pour ne pêcher que du saumon et des écrevisses, est entré aujourd'hui tenant fièrement son gros barbeau à la main. Oh ! oh ! Bourre-de-Loup, lui avons-nous dit, voici du nouveau ; dans quelle mer avez-vous donc pêché un si gros poisson ? Riez tant que vous voudrez, a-t-il répondu, je n'en ai pas moins été obligé de le poursuivre pendant plusieurs heures pour l'amener dans l'endroit d'où il n'a pu s'échapper ; il m'a donné plus de peine, je vous assure, qu'une baleine. En entendant parler de baleines à Bourre-de-Loup, on a ri de plus, et on lui a demandé s'il lui arrivait souvent d'en voir. Il n'avait pêché de bien grandes. Ce n'est pas ici ni en France. Il a répondu, qu'on peut voir ou pêcher des baleines. On lui a demandé où fallait-il donc aller. Dans les mers du Nord, a-t-il répondu en haussant le ton. Et par où faut-il passer pour y aller ? On a demandé, en riant un peu moins. Par Rouen et Dun-

rique, où je me suis embarqué sur un vaisseau qui a suivi le cours ordinaire des baleiniers, ouest, est, nord. À ces mots, l'avis de rire de la compagnie a fait place à la curiosité. On a vu Bourre-de-Loup de s'asseoir, et l'on s'est assis pour l'écouter.

Il est un âge, a-t-il dit, où l'envie de courir est très vive, où l'on veut voir toutes les choses extraordinaires dont on entend parler : j'y suis allé avec un marinier de mes voisins pour voir les grandes pêches de mer.

Nous allâmes d'abord à Royan, port célèbre par la pêche des sardines. Nous nous dîmes pêcheurs ; nous prouvâmes que nous le étions, et que nous avions vingt ans, âge requis. Nous nous engageâmes pour une campagne ; c'était au mois d'avril. On nous embarqua au nombre de cinq sur une chaloupe à voiles et à rames. Jusqu'à ce jour, je n'avais mangé que la moitié d'une sardine à dîner et l'autre à souper. Je vous laisse à penser si je dus être joyeux de me trouver transporté au milieu d'une mer toute orlée par l'innombrable quantité de ces poissons qui nageaient à la surface. Nous ne faisons que jeter nos filets, les enlever et les vider. Peu de temps nous suffisait pour remplir notre barque. Nous retournions vite vendre nos sardines à terre, où on les encaquait, avec du sel, dans de petites barriques par neuf ou dix mille. On me dit, et c'est, je crois, la vérité, que cette pêche n'occupait pas moins de quinze ou vingt mille personnes, et que la valeur ne pouvait en être estimée à moins de quatre ou cinq millions. J'étais arrivé à la mer maigre, exténué ; j'y fis carnaval ; et m'y engraisai. On aurait de la peine à croire quelles joues si bouffies me donnaient les sardines.

L'année suivante, nous attendîmes avec impatience, pour nous remettre en mer, le temps de la harengaison ou pêche des harengs. Elle se fait au mois de septembre. Durant les brumes de l'automne vous verriez, au commencement de la nuit, la mer de la Manche couverte de bâtiments de diverses nations, tous illuminés de plusieurs grandes lanternes. Nous traversions des bancs de harengs, longs de plusieurs lieues, où nous pêchions, encore plus sûr que les sardines, ces poissons attirés par la lumière. Nous étions au milieu des pêcheurs français, irlandais, écossais, anglais, allemands, hollandais, flamands. Point de débats, point de querelles. Il y avait pour tout le monde plus de poisson qu'on pouvait en emporter. On n'entendait que des cris de joie. Des chansons de toutes les langues retentissaient de toutes parts. Vous auriez dit d'une grande fête nocturne ou d'une grande vendange marine.

Pour avoir plus de profit, les gens de l'équipage et nous vou-

XVIII^e SIÈCLE.

es saler les harengs, car on peut donner à bord le premier. Toutefois la salaison complète n'est faite que dans les ports. Nous voulûmes aussi les fumer. Nous allions sur le rivage, nous dressions des cheminées, nous y enfilions nos harengs par cinq ou six mille, nous les y suspendions; nous allumions par dessous feu qui donnait peu de flamme et beaucoup de fumée: en quatre-vingt-quatre heures nos harengs étaient fumés ou saures. Bon métier que la pêche des harengs! On prétend que le produit en est de six à sept millions, et qu'il donne à vivre à trente mille hommes. Je puis dire aussi que c'est un saint métier: le pape ne va point net d'y vaquer dimanches et fêtes.

J'aimais beaucoup la morue, mais je n'avais jamais pu en manger qu'après Pâques, parce qu'alors on n'en veut plus et elle n'est pas chère. J'ajouterai que cependant jamais je n'ai été à même d'en manger à mon appétit. Aussi, quoique j'eusse fait de bons repas de sardines et de harengs, me tardait-il d'en faire de morue. Le printemps vient; c'est le temps de partir pour la pêche de ce poisson: je m'embarquai à Saint-Malo sur un des vaisseaux qu'on y emploie. Ils sont ordinairement de cent à deux cents tonneaux et de quatre-vingts hommes d'équipage. Nous étions un quart pêcheurs, et on nous donnait deux cents livres, outre une grosse pièce de vin à chacun et le tiers du produit de la pêche.

Nous fîmes voile, toujours dans la direction invariable du courant, et après quelques semaines de navigation nous arrivâmes au grand banc de Terre-Neuve, qui est une montagne sous le vent de deux cents lieues de tour. C'est là que pour la première fois je vis des morues vivantes; j'en vis par grandes troupes: mais on ne peut les prendre qu'une à une, avec le hameçon. Un seul pêcheur en prend, par jour, jusqu'à quatre cents. À mesure qu'elles sont tirées hors de l'eau, elles passent dans les mains du décolleur, qui leur tranche la tête avec une dextérité admirable; ensuite dans celles de l'habilleur, qui les ouvre; enfin dans celles du saleur, qui les range et les sale par grandes piles dressées dans le fond du vaisseau. C'est ainsi qu'on prépare la morue verte. — Quant à la morue sèche, on l'apporte à terre. Sur de longs appareils de bois on la fait sécher au soleil et au vent.

Quelques uns évaluent le produit de cette pêche à dix, douze millions; quelques autres plus haut. — On vend dans les ports la morue quinze, vingt francs le quintal. C'est bien peu, me direz-vous; je trouve, moi, que c'est trop: car vous n'achetez que le poisson que la partie sans suc ou desséchée, c'est-à-dire qu'il

tant le moins. Pour manger vraiment de la morue, il ne faut pas être riche, il faut aller, comme moi, à la pêche de la morue à Terre-Neuve : la bonne morue en vaut certes la peine. Vous ne sauriez croire combien elle est blanche, tendre, fine, délicate. Aujourd'hui, quand je m'en souviens, je ne trouve rien de bon.

A la pêche de la morue, je m'aperçus que plusieurs matelots qui avaient été à celle de la baleine dédaignaient, ou, du moins, traitaient assez rudement ceux qui n'y avaient pas été, tandis qu'on avait une espèce de considération pour eux. Cette observation rendit encore plus vif mon désir d'aller à cette fameuse pêche.

Nous nous engageâmes, mon camarade et moi, avec un vieux armateur de Dunkerque, qui nous fit signer d'avance les anciennes conditions, entre autres : Que nous ferions matin et soir la prière, sous peine d'amende ; — Que nous ne nous enivrions pas ; — Que nous ne nous prendrions pas de querelle ; — Que nous ne ferions pas de gageures sur la bonne ou mauvaise pêche ; — Que nous n'allumerions ni feu ni lumière, sans la permission du capitaine.

On nous paya un mois d'avance pour acheter nos hardes, qui devaient consister en bons gros habits, bonnes grosses chemises, bons gros bas, bons gros souliers. On nous avertit aussi de nous munir de brandevin, de pain d'épice, de quelques pots de confiture, surtout de vinaigre.

Nous mîmes à la voile, et aussitôt on n'épargna ni soins ni dépenses pour nous bien nourrir. A déjeuner une écuellée d'orge mondé, du beurre, du fromage ; à dîner une écuellée de légumes au lard, du poisson ou de la viande. A souper aussi bonne et meilleure chère. Le biscuit, la bière à discrétion. Plus nous avancions vers le nord, plus souvent le capitaine répétait à l'équipage : Allons, mes amis, je vous en prie, mangez ! buvez ! vous ne mangez pas ! vous ne buvez pas ! le froid vous saisira. Il avait raison. Quel froid ! nous étions obligés de mettre par dessus nos habits d'épaisses couvertures, de souffler dans nos doigts ; c'était au mois de juillet. Les brumes devenaient souvent si épaisses, que les vaisseaux de la flotte s'appelaient avec de grandes trompettes. Nous naviguâmes tant et tant, que nous vîmes enfin des balcines. J'aurais voulu alors n'en avoir jamais vu. Il est vrai que la première que nous rencontrâmes était une des plus grosses ; elle avait près de deux cents pieds ; vous auriez dit, pour le volume et la couleur, de notre grande vieille église, nageant au milieu de la mer. Il me semblait que ses deux terribles petits yeux ne regardaient que moi ; elle ouvrit la bouche, qui

XVIII^e SIÈCLE.

parut plus large qu'une porte de la ville de Mende. J'aurais pu fuir, reculer jusque dans le Gévaudan ; mais le vaisseau allait au contraire rapidement, à force de voiles et de rames. Je suis tout effrayé ; ceux de mes camarades qui se trouvaient ici pour la première fois à cette pêche ne l'étaient pas moins. Les autres, les yeux fixés sur la baleine, trépignaient de joie, sautaient, dansaient. Enfin cinq hommes se jettent dans la chaloupe, et dans ce moment l'abordent. Le plus petit prend un brillant harpon aussi long que lui, s'avance, et, se dressant, le lance dans la baleine. Aussitôt elle plonge, ayant dans le corps le harpon, par lequel était attachée une corde de plusieurs centaines de brasses ; qu'on lâcha à mesure qu'en perdant son sang, elle s'enfonçait. Quand elle l'eut tout perdu, elle revint sur l'eau, et tous les pêcheurs, et moi comme les autres, se mirent à grands coups de rame pour l'achever.

On courut à plusieurs autres, qu'on harponna de même. Il y en eut une qui s'enfuyait avec une telle vitesse, qu'elle aurait échappé, si un de nos officiers ne l'eût harponnée à la nouvelle manière des Anglais, en lui tirant un coup d'épingle chargée avec un harpon. Nous revînmes à la première ; nous nous tournâmes sur le côté, et, avec nos souliers armés de crampons, nous nous élançâmes dessus. Nous en découpâmes le lard en pièces de huit pieds de long sur quatre de large, que nous apportâmes au vaisseau. Une baleine, lorsqu'elle est d'une belle taille, vous donne jusqu'à quinze, seize mille francs de profit. Elle vous rend jusqu'à cent, cent vingt barriques d'huile. La queue seule vous rend huit, dix barriques. On tire la graisse ou le saindoux de la baleine en faisant fondre son lard dans des chaudières chauffées sur des fourneaux de briques nouvellement pratiqués à l'entrepont par François Soupite, d'où, au moyen de longues cuillers, de grandes passoirs, de grands entonnoirs, on verse dans de grandes futailles.

Tout est grand à la pêche de ce grand poisson. Je vous avouerai même que, lorsque j'en fus revenu, je ne me crus plus de la même taille.

Je retournai une deuxième, une troisième fois à la pêche de la baleine ; mais enfin on s'accoutume à tout, excepté à ne pas aller dans son village. Après de longues années d'absence, j'y arrivai avec plus de plaisir que j'en étais parti. Je rentrai dans ma patrie, plein de souvenirs de tout ce que j'avais vu. La nuit, quand je ne puis dormir, j'y fais couler un bras de l'océan, j'y prends des baleines, je les harponne ; elles renifflent des masses d'air plus haut que le sommet des montagnes ; je me fais peur. Cela donne du plaisir. Le jour, je redeviens, comme avant de partir, petit pêcheur de grenouilles et d'écrevisses.

DÉCADE XCIV. — LA DÉCADE DU BOSSEMAN.

Le bosseman du *Jason*, qui est venu se faire villageois à Mar-
basset, est le meilleur homme du monde, pourvu qu'on ne veuil-
le pas chercher dans le dictionnaire la définition de bosseman,
un officier de marine, garde des câbles, des aneres et des bouées,
etc., dans nos montagnes, on prend pour une espèce de digni-
fiance. Le bosseman a d'ailleurs dans le pays la réputation d'un
homme qui a beaucoup vu, surtout la réputation d'un grand ma-
rin. Nous nous trouvons chez lui la semaine dernière. Il entra
un homme de sa connaissance qui, dès le premier instant, nous
parut être un précepteur ou un régent, ou un professeur, ou un
auteur. Monsieur, lui dit cet homme, qui avait l'air pensif, préoc-
cupé, vous êtes là tranquille auprès de votre feu, sans affaires
argentées, à ce qu'il me paraît; voudriez-vous m'écouter quelques
moments? Depuis assez long-temps j'ai le dessein d'écrire sur la
marine.

TITRE DE L'OUVRAGE. Et je suis encore à chercher mon ti-
tre. — Monsieur, sur quelle partie de la marine voulez-vous
écrire? — Sur l'histoire de la marine française au XVIII^e siècle.
— Eh bien! voilà votre titre tout fait; il n'en est pas, je crois, de
plus simple ni de plus clair.

INTRODUCTION. Monsieur, reprit le régent ou l'auteur, je ne
suis pas moins embarrassé pour faire mon introduction. — Pre-
nez garde d'être long, c'est un grand défaut, et c'est le défaut de
ceux qui écrivent sur ce qu'ils ne savent pas; aussi toutes ou
presque toutes vos introductions à l'histoire de la marine sont dé-
mesurément, désespérément longues. Cependant il faut toujours,
comme on dit, commencer par le commencement, et, dans tous
les cas, ramener le lecteur aux origines. Il faut donc que, dans
un grand beau vaisseau du premier rang, percé de cent, de cent
vingt canons, par exemple le *Jason* où j'ai eu l'honneur de ser-
vir, vous lui fassiez voir, en rétrogradant, tous les vaisseaux qui
depuis et avant les Phéniciens ont précédé celui-là; il faut que,
dans ceux qui le montent, qui le manœuvrent, vous lui fassiez
voir, aussi en rétrogradant, tous ceux qui ont monté, qui ont ma-
nœuvré les vaisseaux; mais de plus il faut aller, aller vite, il faut

er avec rapidité, avec la rapidité du vaisseau qui a déployé ses voiles à un bon vent.

CHAPITRE I. — *La construction.* Monsieur le bosseman, dit régent ou l'auteur, j'ai commencé, moi aussi, par le commencement, par le chapitre premier, par la construction, par les bois qu'on y emploie : le pin, *pinus picea monæcia monadelphus Linnei* ; le mélèze, *pinus larix monæcia monadelphus Linnei*, chêne, *quercus robur monæcia polyandria Linnei*. Le bosseman, impatienté contre tant de science où il ne comprenait rien, surtout impatienté de se voir faire la leçon sur son art et cher à se faire respecter, reprit avec une espèce d'aigreur : Peu importe que votre lecteur sache tout cet inutile latin de botanique ; ah ! apprenez à votre élève que depuis que les Anglais dominent les mers nous sommes obligés de tirer nos bois non comme autrefois des vastes forêts qui couronnent le pôle septentrional, des forêts de la Russie, de la Suède, du Danemark, les dominateurs de la mer ne nous le permettraient pas ; mais d'aller chercher péniblement et dispendieusement à travers les terres, dans les forêts de la Prusse, de la Turquie, de l'Italie, la moitié du bois qui nous manque, notamment pour les pièces de quilles, d'étambols, de brons et de plançons, pièces principales que vous ne connaissez pas, et que malheureusement pour vous votre lecteur peut de son côté connaître. — Mais, Monsieur, nous avons les bois de la Corse. — Les avez-vous vus ? Je les ai vus, moi : ils sont vraiment fort bons ; mais ils seront d'une très difficile exploitation jusqu'à tant qu'on ne trouvera pas de chemins en rendant les transports praticables.

C'est, je crois, le moment de dire à votre lecteur que la forme, la coupe et la grandeur des anciens vaisseaux et des vaisseaux actuels, est à peu près la même ; que les vaisseaux de premier rang ont toujours leurs 60 mètres de long, leurs 16 mètres de large. Il est à remarquer en outre que plusieurs de nos vaisseaux sont doublés en cuivre, ce qui, malgré les inconvénients, se rend plus solides, meilleurs voiliers. Aujourd'hui ils font ordinairement 60 lieues par 24 heures. Dites-lui qu'on distingue comme parfaits les vaisseaux qui par leur forme, leur pondération, sont les plus propres à vaincre l'action des eaux et des vents ; quelquefois, au contraire, à s'en servir ; qu'en général, si l'on classe les vaisseaux par rang, ceux de plus bas rang, ceux du cinquième, portent 50 canons, ceux du quatrième 60 à 68, ceux du troisième 68 à 80, ceux du deuxième 90 à 110, ceux du premier 110, 120, 130, et que dans la suite le nombre en sera augmenté, car depuis cinquante ans les proportions s'agrandissent et ne cessent de s'agrandir. Aujourd'hui les Anglais sont nos ri-

raux dans l'architecture navale, et les Américains le deviennent. Je suis là pour vous soutenir. — Affirmez à votre lecteur qu'avant la révolution nous étions sans rivaux. Cependant, Monsieur, il y a toujours eu et il y a toujours encore un grand défaut dans nos vaisseaux : les cuisines et les offices ont toujours été et vont toujours en s'élargissant, tandis que les sabords sont toujours restés et restent toujours si étroits qu'il est difficile d'y bien manœuvrer les canons ; mais que les habiles charpentiers qui dessinent les gabarits, qui construisent les vaisseaux de la marine militaire destinés à se mettre en ligne de bataille, et par cette raison appelés vaisseaux de ligne, de même que, par imitation ou par analogie, nos régiments, nos troupes destinés aussi à se mettre en ligne de bataille, ont été appelés régiments de ligne, troupes de ligne ; que ces habiles maîtres charpentiers, nos architectes de vaisseaux, soient honorés, comme en 1765, du titre qui leur appartient, de celui d'ingénieurs constructeurs, avec la croix de Saint-Louis, si on la rétablit, ou telle autre qui la remplacera !

CHAPITRE II. — *Les agrès.* Monsieur, après le chapitre premier incontestablement le chapitre deux ; mais, dans l'ordre analytique de votre art, après la construction l'agrément doit-il suivre ? — Oui, si l'on veut ; toutefois, sachez que l'on n'agrèera jamais bien un vaisseau d'après la définition des dictionnaires, qui ne font point comme vous, qui écrivent sans nous consulter. Agréer un vaisseau, c'est lui donner ses ailes, c'est-à-dire ses vergues, ses voiles, ses cordages, pour aller, ses gros sabots, ses grosses ancres, pour enrayer, pour s'arrêter. Et ici je suis obligé d'avouer, quoique aussi bon patriote qu'un autre, que la filasse, la corderie et la voilure du Nord nous manquent ; mais nous pouvons avoir de meilleures cultures de chanvre, de lin, transporter chez nous l'espèce du chanvre de Livonie, celle du lin de Sibérie, le métier et la double navette russes.

CHAPITRE III. — *L'approvisionnement.* A cette heure, a continué le bosseman, si j'étais de vous, je ferais un chapitre de l'approvisionnement, qui est une des parties de l'équipement. Pour nous, si attentifs à ce que disait le bosseman, la cambuse du vaisseau devint alors le marché d'une petite ville, où l'on voyait toutes sortes de provisions achetées, payées et successivement devant nous distribuées. Monsieur, ajouta le bosseman, on a, dans les livres, fait grand bruit des découvertes sur le dessalement de l'eau de la mer ; mais, en conscience, je dois vous dire, moi, qu'elles sont encore bien peu profitables, car le charbon nécessaire à leur distillation ou à leur filtrage est supérieur à celui de

XVIII^e SIÈCLE.

si douce qu'on embarquerait. Quant à la conservation des farines par l'étuvage, et à celle de la viande par la dessiccation, je dirai que nos chimistes ont beaucoup fait, et, si vous êtes curieux, vous nommerez Cadet de Vaux, d'Arcet.

CHAPITRE IV. — *L'armement*. Monsieur, dit encore le bosseman au régent ou auteur, qui ne s'attendait guère à voir sortir un canon de la bouche du bosseman, j'ai toujours admiré ce passage des Écritures : *Terribilis sicut castrorum acies ordinata*, comparable comme une armée rangée en bataille ; cela est encore vrai de nos grands vaisseaux ceints d'une triple ceinture d'artillerie, lorsque ayant abattu les portes des sabords ils laissent voir cent vingt ou cent trente bouches de bronze, lorsqu'un coup de revue mille, douze cents baïonnettes, brillent sur leurs faces entre des rangées de piques, de sabres, de haches et autres instruments d'abordage. Il me vient en ce moment dans la mémoire que souvent pendant les combats, lorsque le boulet ennemi frappait nos mâts, ou du moins entamait la partie supérieure de la coque, j'ai entendu les recrues témoigner leurs craintes que la soute aux poudres prit feu ; ils ne savaient pas que celle-ci est prudemment placée au-dessous du niveau des eaux. Mais, monsieur le bosseman, pour faire l'histoire de la marine, et surtout celle de son armement, ne faudrait-il pas dire quel était l'armement des siècles précédents ? — C'est à vous, monsieur, votre grande affaire, et, j'en conviens aussi, un peu difficile. L'armement du temps de Louis XVI me semble à peu près le même que le nôtre ; mais si l'artillerie n'a guère changé, ce n'est pas de même des artilleurs. En 1786, les anciens artilleurs, faisant le service de l'artillerie concurremment avec le corps économique des canonnières bourgeois, qui un jour avaient la hache du charpentier et un autre chargeaient et tiraient le canon, furent remplacés par le corps royal des canonnières-matelots, régis par une ordonnance longue et diffuse qui, pour cette seule partie, n'a guère moins de cent pages. Vous savez encore à écrire qu'en même temps le commandement de l'artillerie fut ôté aux officiers de vaisseau et donné aux officiers du corps royal d'artillerie des colonies.

CHAPITRE V. — *Les vivres*. Monsieur le bosseman, que mangez-vous ? que buviez-vous ? que mangent, que boivent les matelots ? — Le plus grand nombre, c'est-à-dire les matelots, ont pour leur ration une livre et demie de pain ou une livre treize onces de farine, ou une livre deux onces de biscuit ; de plus, ils ont le matin trois onces de fromage ou deux onces de saindoux, ou une once de harengs : c'est leur déjeuner ; vers le

milieu du jour, lorsqu'on ne leur donne pas une demi-livre de œuf frais, ils ont ou cinq onces et demie de lard ou quatre onces de morue : c'est leur dîner ; le soir, voyez-les souper tout autour d'une grande chaudière d'où sortent quatre, cinq cents écuelles de riz ; ou quatre, cinq cents écuelles de pois. — Sans aucun doute ils boivent ? — Sans aucun doute, et ils ont tantôt trois quarts de pinte de vin, tantôt un cinquième de pinte d'eau-de-vie, tantôt une pinte et demie soit de cidre, soit de bière. L'ordonnance nous passait à nous sous-officiers ration et demie.

Sur mer, aussi bien que sur terre, on est quelquefois malade ; alors il faut faire un peu diète. L'ordonnance passe par cent hommes, par mois, pour les malades, dix-sept poules, pas davantage ; par cent hommes, par mois, cent vingt œufs, pas davantage ; par cent hommes, par mois, six livres de beurre, pas davantage ; par cent hommes, par mois, quinze livres de prunaux, pas davantage ; et pour les sucrer, par cent hommes, par mois, quatre livres de sucre, pas davantage.

CHAPITRE VI. — *La solde*. On demandera à mon histoire de la marine française quelle est la solde des marins : monsieur le bosseman, quelle est-elle ? — Les marins ne sont pas payés par jour comme les soldats ; quand j'étais matelot, nous avions successivement, suivant les progrès de notre instruction, suivant l'utilité de notre service, quatorze, seize, vingt-une livres par mois. N'est-ce pas que nous étions bien payés ? Vous saurez que ces matelots de la marine marchande avaient trente, quarante-cinq livres par mois, et on les payait sans retard ; et nous, qu'on ne payait qu'au bout de deux ou trois ans, comme en 1783, nous étions obligés de nous trouver ou de nous dire contents et satisfaits, surtout lorsque nous étions entendus de notre capitaine de vaisseau, qui n'avait pas moins de seize milles livres par an.

CHAPITRE VII. — *L'équipage*. Le régent ou l'auteur reprit avec modestie : Maintenant vient le chapitre de l'équipage. A ces mots le bosseman sembla se grandir du double de sa taille. Monsieur, dit-il, prenez un sifflet, siflez ! et aussitôt voyez magniquement accourir sur le pont mille, douze cents hommes, qui successivement se rangent devant vous, comme je le voyais plusieurs fois par jour lorsque j'avais l'honneur et le bonheur de servir sur *le Jason* ; entendez ces douze cents voix crier toutes ensemble : Commande ! Si vous voulez instruire méthodiquement votre lecteur, faites défiler devant lui tout l'équipage, tout ce qu'on entend ou qu'on doit entendre par l'équipage : les matelots, en commençant par les mousses de seconde et de pre-

ère classe, les novices de seconde et de première classe, continuant par les classes de matelots, et observez indistinctement à l'égard de tous que, depuis la révolution, pour passer une classe à l'autre, il est des conditions d'âge et de service variablement fixées; observez surtout qu'aujourd'hui l'instruction est une, qu'il y a sur chaque vaisseau de vingt canons et au-dessus une école de lecture, d'écriture, de calcul et d'Hydrographie; qu'il y a encore sur chaque vaisseau une école de matelotage, et encore dans chaque port une école de mathématiques pures et de mathématiques appliquées.

Écoutez, Monsieur, écoutez : vous allez certainement à cette heure parler des sous-officiers, souvent, par leur science et leurs talents, au-dessus des officiers : car, lorsque notre langue voulut aller prendre ses comparaisons dans les classes maritimes, elles les a prises parmi les sous-officiers, et d'abord parmi les timoniers : elle a dit que tel grand ministre tenait bien le timon de l'état ; et ensuite, à côté du timonier, elle a pris le pilote : elle a dit que tel autre était un excellent pilote qui gouvernait bien au milieu des tempêtes et des orages. Eh bien ! entrez dans une autre façon avec votre lecteur dans un vaisseau. Nombreux sous-officiers actuels, les 50 matres d'équipage, les 6 matres canonniers, les 36 matres charpentiers, les 36 matres alfats, les 18 matres voiliers. Et, maintenant, faites sur vous connaître les temps présents par les temps passés. J'ai vu ces quatre compagnies des gardes de la marine, cette ancienne école navale militaire, où la première condition d'admission n'était ni la science, ni les talents, ni les vertus, ni le courage, mais les preuves de noblesse vérifiées par le généalogiste-juré de Messieurs les gardes de la marine et du pavillon. Alors leurs appointements étaient de trois ou quatre cents francs secs. Malgré cela, en même temps que beau chapeau bordé en or, boutons dorés, bel habit de fin drap bleu, beau collet, beaux revers, beaux parements écarlate ; mais ensuite longues et sévères études théoriques et pratiques, voyages lointains. On leur enseignait aussi à dresser des cartes marines, où les récifs, les bancs de sable, les courants de mer, les bas-fonds, les embouquements, les gisements des côtes, étaient marqués si exactement que le navigateur n'avait à craindre de naufrages que ceux qui pouvaient occasionner les ouragans et les tempêtes.

Ils savaient que de nos jours, bien que les déclinaisons de l'aiguille aimantée fussent mieux connues, la boussole, qui durant plus de cinq siècles a presque seule guidé nos marins, n'était plus l'un des moyens de direction ; que les autres moyens étaient

ables des satellites, le loch ou compte-pas, les montres marines. On leur en faisait faire l'application, et souvent moi qui parle, je les ai vus reconnaître avec surprise que, lorsque des observations des longitudes et des latitudes étaient faites avec exactitude, deux navigateurs, partis du même port de France pour le même port d'Amérique, devaient décrire dans leur route exactement le même angle; je dis le même angle, et non la même ligne; je le dis pour les habitants des villes de l'intérieur, qui croient que sur mer on va toujours dans une direction droite, que le meilleur vent est celui qui vient en poupe, et que la France entretient encore des galères sur la Méditerranée.

Ce corps était d'ailleurs, comme celui des mousquetaires, suzerain et difficile à vivre. Aussi, par l'ordonnance de 1786, fut-il réformé et divisé en trois classes d'élèves. La troisième recevait les jeunes gens âgés de 15 ans, sortant des collèges voisins des grands ports. Ces élèves, après huit mois de navigation et des examens sur les premiers détails de pratique, passaient à la deuxième classe, dont le directeur était un capitaine de vaisseau, et dont les professeurs pratiques étaient des sous-officiers, le maître d'équipage, le maître pilote, le maître canonier. Vous voyez qu'ils pouvaient être en plus méchantes mains. Pour parvenir à la première classe, trois ans de navigation, suivis de sévères examens sur les différentes parties de l'art, étaient indispensables. Depuis la révolution, les nouveaux gardes, aujourd'hui les aspirants de la marine, n'ont plus nécessairement des nobles, mais à savoir aussi bien, sinon mieux, les mêmes choses que les élèves nobles leurs prédécesseurs. Ils n'y ont pas manqué, peut-être autant par vanité que par devoir. Ah! si je faisais au public mes mémoires, comme quelquefois la démanaison m'en prend, je dirais que la plus libérale concession que l'on ait faite au progrès de l'art, c'est lorsqu'en 1791 elle n'a exigé de certificat d'étude, de science, d'instruction; qu'elle se contentait de la preuve d'étude, de science, d'instruction, pour parvenir à tous les grades, en concurrence avec ceux qui avaient complété leur cours d'études théoriques et pratiques. Et si, lorsque j'en sais assez je le prouve, et, comme les autres, j'ai été admis aux places des 300 aspirants, des 200 enseignes, des 800 lieutenants, des 180 capitaines, des 18 contre-amiraux, des 9 vice-amiraux, des 3 amiraux.

CHAPITRE VIII. — *Les manœuvres.* Vous voulez, Monsieur, que je place le chapitre des manœuvres, c'en est vraiment ici la place. Prenez votre lecteur par la main, et dites-lui que l'art de bien

ienter les voiles est décisif dans les combats ; apprenez-lui sur-
ut, bon gré mal gré, que, lorsque deux flottes ennemies se ren-
ntrent, la meilleure ligne n'est pas celle du vent, mais que
est fort souvent celle qui lui est perpendiculaire. L'art de par-
et de commander à une flotte par les signaux fait aussi partie
la science des manœuvres. Essayez avec votre lecteur les di-
ers ordres de bataille ; et s'il est habile, il demeurera d'accord
ec vous que l'ordre angulaire est un des meilleurs. Ne laissez
rompre ta ligne, disait en ma présence un vieux capitaine de
isseau à son fils nouvellement promu à ce grade ; pèris plutôt,
r il y a aujourd'hui et il y aurait toujours dû y avoir peine de
ort. Je vous dirai ici, et vous pourrez dire qu'en l'année où je
e suis retiré du service, notre chef d'escadre, par manière de
création militaire, divisait quelquefois en deux, dans les rades
nos stations, notre flotte, toute de petites chaloupes. Une mo-
é portait pavillon français, et l'autre pavillon anglais. Nous
ous battions, et, comme de raison, le pavillon français était
inqueur. Cette guerre figurée attirait du monde. Un jour en-
e autres nous représentâmes une descente en Angleterre sur le
vage français. Elle se fit avec le plus grand ordre ; notre artill-
rie, notre mousqueterie, foudroyèrent l'armée ennemie, la baïon-
ette acheva. Alors nous criâmes, aux grands applaudissements
es spectateurs de toutes nations : L'Angleterre est vaincue ! les
ers sont libres !... Malheureux que nous étions ! c'était le jour
ême où, à 900 lieues de là, se livrait la bataille d'Aboukir !
h ! l'embossage, pas plus que le retranchement, ne convient
ière à la vivacité française.

CHAPITRE IX. — *Le code.* Faut-il donc faire toujours le pro-
es au temps passé, même lorsqu'il s'agit de procédure ? Un ma-
lot se rendait coupable d'un délit : l'officier de quart le faisait
rêter, et le jour même ou le lendemain le capitaine s'emparait
de lui, et, assisté seulement de l'écrivain du vaisseau, procé-
dait contre lui, et lui faisait son procès, sans assistance de de-
fenseur ni avocat, sans aucune publicité. Aujourd'hui la protec-
tion procédure par jurés est, depuis le décret des 16, 19 et 21
ût 1790, entrée dans nos vaisseaux. Le marinier prévenu d'un
délit est traduit devant un jury composé de ses supérieurs, de
es pairs ou de ses inférieurs, lorsqu'il en a. Si le jury reconnaît
que le délit n'existe point, le prévenu est aussitôt mis en liber-
té ; s'il reconnaît au contraire que le délit existe, le conseil de
justice, qui représente les juges du tribunal, prononce le juge-
ment. Ce jugement est revu par une cour martiale siégeant au
vaisseau commandant l'escadre dont fait partie le vaisseau de

l'innquant, ou si le vaisseau ne fait partie d'aucune escadre, ce jugement est revu par une autre cour martiale, séante au port le plus prochain, qui en ordonne l'exécution.

Nous sommes, je le suppose, montés au haut de l'échelle des délits; descendons. Il s'agit de moindres délits; vous pouvez les punir de moindres peines, des garcettes, de la bouline, de la pale, du cabestan, et enfin les lianes que la loi nous a remises, nous sous-officiers, et comme un instrument de peine, et comme un signe de distinction.

CHAPITRE X. — *Effectifs chronologiques de notre marine.* On peut voir par les conditions des divers traités de paix conclus entre la France et l'Angleterre les divers effectifs de notre marine. En 1713, à la paix d'Utrecht, la France cède à l'Angleterre une partie de ses colonies, et son territoire se tache par la démolition des fortifications et du port de Dunkerque; l'effectif de la France était alors de trois vaisseaux. — En 1748, à la paix d'Aix-la-Chapelle, la France traite d'égal à égal; elle ne perd ni ne gagne. L'effectif de notre marine était accru. — En 1763, notre effectif, réduit de plus de moitié, tombait de vétuste; nous perdîmes encore une autre partie de nos colonies dans les deux Indes. — En 1783, la mer se présente comme une vaste table de joueurs, où notre enjeu était de quatre-vingts vaisseaux, d'autant de frégates; aussi la paix se fait-elle de nouveau comme à Aix-la-Chapelle, d'égal à égal, et Dunkerque n'est plus honteux de son port, que l'Angleterre, pendant soixante-dix longues années, avait tenu pour ainsi dire ensablé, enchaîné, muré, fermé, sous la garde de son commissaire payé par la France. Enfin en ce moment, en 1800, nous avons, malgré nos pertes, environ cinquante vaisseaux, chiffre moyen de notre marine depuis deux siècles.

Maintenant, maîtres de cette péninsule italienne, c'est-à-dire de cette antique marine des Vénitiens, des Pisans et des Génois, maîtres de cette belle marine espagnole qui devrait dominer toutes celles de l'Europe, maîtres de la riche marine de la Hollande et des villes anseatiques, auxquelles la haine anti-fraternelle joindra la marine des États-Unis, maintenant, si nous sommes encore obligés de nous battre sur mer, cette fois encore nous ne serons pas sûrs d'être battus.

CHAPITRE XI. — *L'administration.* Monsieur le bosseman, je vous avoue que je ne sais pas grand'chose pour remplir mon chapitre de l'administration. — Que savez-vous? — Qu'avant la révolution il y avait, sous différents noms, jusqu'à quatre cents commissaires des classes, que chacune des neuf escadres

ait ou son intendant, ou son commissaire chargé de l'état des comptabilités. J'ai trouvé tout cela dans un livre qui ne m'en a pas davantage. Qu'en est-il aujourd'hui? — Eh bien! tous ces ateliers sont en plus grand nombre et mieux payés, n'importe qu'ils soient écrivains, inspecteurs de travaux, intendants de travaux, n'importe leurs autres emplois.

CHAPITRE XII. — *Les trois corps.* Le bosseman s'était arrêté; mais le régent, ou l'auteur, avec un *Ensuite*, monsieur remis la narration en mouvement. Deux mois comme d'habitude suffiront, a continué le bosseman. La marine militaire est divisée en trois corps : celui des matelots, celui des officiers de la plume; les deux derniers, cela va sans dire, sont unis l'un de l'autre. Celui de la plume avait fait abaisser le grade des officiers du temps de l'Assemblée constituante; maintenant à son tour abaissé du temps du comité de salut public. Depuis le directoire, il a repris un peu de hausse, ou, comme disent les matelots, il est revenu sur l'eau.

CHAPITRE XIII. — *Combats et batailles.* Il y avait quelque chose de précieux que je voyais dans les mains du régent ou de l'auteur : une belle feuille de papier pliée proprement, qu'il a voulu ouvrir du livre. Aux premières lignes, le bosseman l'a brusquement fermé, en lui disant : Monsieur, votre morceau si bien placé dans le poème est, comme celui de votre tempête, fort déplacé dans l'histoire de la marine. C'est un de ces brillants morceaux de poésie, une de ces belles perles que l'Océan rejette sur ses côtes; ouvrez, écrivez ! Victoire de Toulon en 1744 : les flottes combinées de France et d'Espagne rencontrent la flotte anglaise à l'embouchure de ce port ; la flotte anglaise est battue. Victoire dans l'océan des Indes en 1746 : La Bourdonnais bat une escadre anglaise, s'empare de Madras. Deux victoires sur la flotte anglaise à la hauteur du cap Finistère en 1747. Défaite de Terre-Neuve en 1755 : Dubois de la Touche, commandant de l'escadre française, est attaqué par l'amiral anglais Boscawen ; il perd deux vaisseaux. Victoire de Minorque en 1756 : l'amiral Boscawen, qui veut dégager le fort Saint-Philippe, attaque La Galissonnière aux abords de cette île ; il est battu. Victoire indécise en 1757 : la flotte française, commandée par le comte d'Orvilliers, et la flotte anglaise, commandée par l'amiral Keppel, se combattent pendant plusieurs heures. Autres victoires indécises en 1758 : aux Antilles, le vice-amiral comte de Guiche et l'amiral Rodney se combattent en diverses rencontres. Défaite de la Dominique en 1782, la flotte française, que le comte de Grasse commande, est battue par la flotte anglaise de l'amiral Rodney.

Grasse est fait prisonnier. Défaite de la flotte française de Bretagne en 1794 : le vaisseau amiral représentant Jean-Bon Saint-André. Défaite d'Aboukir en 1798 : l'amiral français Brueys embosse sa flotte sur le rivage égyptien ; il est attaqué par l'amiral anglais Nelson ; il perd la flotte et la vie.

Il suffira, ou sera du moins assez long : car les batailles de terre sont peu variées, le sont bien plus par leur cavalerie, leur artillerie, par leurs grands mouvements, par les feux qui couvrent plusieurs lieues de terrain, que les batailles de mer où les vaisseaux, qui remplacent les bataillons, ne présentent ni les marches, ni les contre-marches, ni les charges à la baïonnette, ni les diverses manœuvres de la cavalerie. Cela me paraît

CHAPITRE XIV. — *La marine marchande.* Le bosseman, ne cessait de rire depuis quelques instants, et sans vouloir en faire connaître le sujet ; il riait en regardant le pauvre régent ou auteur, qui ne savait trop quelle contenance tenir. Enfin, en reprenant le sérieux, il lui parla ainsi : Eh ! monsieur l'historien, jusqu'ici pas un mot, pas un petit mot encore sur la marine marchande, qui, depuis l'année 1791, ne fait plus qu'un corps avec la marine militaire, est avec elle la marine ? En vérité, il fallait tous les gothiques et vieux raisonnements de notre raison pour déclarer qu'un des deux bras du même corps était plus noble que l'autre, que le bras qui nourrissait, qui renforçait le bras qui combattait, était moins noble ou n'était pas noble, que le sang de l'un ne pouvait noblement circuler dans les veines de l'autre. Telle n'était pas l'opinion du comte vice-amiral d'Estaing, qui demanda à la marine marchande cent cinquante jeunes gens pour les incorporer dans les gardes de la marine ; et cependant que ces politesses mêmes outrageaient la marine marchande, elle fournissait à la marine militaire les matières de ses vaisseaux, des hommes pour les travailler, des armes pour les armer, des matelots pour les manœuvrer, en même temps que par ses continuel transports elle liait la France aux productions des climats les plus lointains et les climats les plus lointains aux productions de la France. En un mot, pour me restreindre à cette seule considération, la marine marchande est la mère de la marine militaire ; la marine militaire ne peut nier son origine.

CHAPITRE XV. — *Les colonies.* Monsieur le bosseman, je n'en doute pas, vous avez été souvent dans les colonies ? — Oh ! si j'y ai été souvent ! J'y ai été aussi souvent qu'à Ténières. —

is dans les colonies, avez-vous vu les troubles, les insurrections, les incendies? — J'étais à l'île Bourbon. — J'ai vu, mais je ne suis pas sorti du pays, un homme qui en 1791 était à Saint-Domingue, dont il m'a parlé fort longuement; je crois le retrouver encore: écoutez-le. De toutes nos colonies, Saint-Domingue était la plus belle, c'était notre plus belle province d'outre-mer. Oh! folie de nos avocats des assemblées constituante, législative et conventionnelle! Au moment où le bill de Woburn était adopté, où l'Angleterre promettait la liberté des esclaves, nos assemblées la leur donnent, et presque aussitôt elles la leur tirent à demi, cependant que les blancs, les maîtres, affligés du mépris le plus outrageant pour la couleur noire, même pour celle qui par quarteron et tierceron s'approche de la blancheur, lors les noirs furieux mettent à leur tête les mulâtres, encore plus furieux; le fer et le sang, la flamme et les cendres, couvrent quelques jours ces beaux pays de café et de sucre.

En 1713, nous avions perdu une partie du Canada; en 1763 nous avions perdu l'autre; à la révolution nous avons achevé de perdre toutes nos colonies. On avait coupé les bras à la marine de France; maintenant on vient de lui couper les jambes.

Nous avons voulu, a continué cet homme, nous avons voulu avoir de ces grandes fermes de café, de cacao, de sucre, de coton; mais ensuite nous n'avons pas voulu les entretenir, les défendre; nous avons mis tout en infanterie, en cavalerie, rien en marine; nous avons fait un train d'enfer sur terre et peu de bruit sur mer. Nous avons laissé les Anglais angliser une partie du monde; comme nous laisserons les Russes ou Moscovites moscoviser l'autre. — Mais, lui dis-je, que fallait-il faire? — S'il n'y avait rien de fait, me répondit-il, de revenir sur ce qui aurait dû être et qui n'a pas été fait, il ne l'est pas de chercher ce qu'il y a maintenant à faire. Qu'avons-nous à faire? Nous avons à regarder l'Europe; et si nous ne sommes les aveugles de Calcedoine, nous verrons que la nature a fait couler aux bords méridionaux de la France le grand canal de la Méditerranée, ou elle lui a posé deux piles d'un pont pour aller seigneurier l'Afrique, pour la civiliser. Une de ces deux piles, la Corse, nous appartient; l'autre, la Sardaigne, nous appartiendra dès que le gouvernement voudra bien l'échanger avec son roi contre une nouvelle Etrurie qu'il lui donnera sous les noms d'Ombrie, de Picélie, de Marsie ou de Sabine. Ce pont établi entre la vieille Marseille et la vieille Carthage vous donnera le moyen de vous établir dans le beylik de Tunis, ou vous achèterez de la terre, d'un bord seulement grand comme le cuir d'un bœuf, qu'à l'ex-

habiles colonisateurs les Anglais vous tirerez avec les qu'ainsi que la belle rusée veuve de Sichée vous délanières, si vous n'aimez mieux acheter, près de ces ruines des boutiques de Carthage, qu'on vous vendra à bon marché. Vous ne manquerez pas de vous coudoyer avec le dey d'Alger, et, à l'imitation de nos voisins les vus, le mettrez à la raison, c'est-à-dire vous le mettez à mort ; vous tournerez successivement tout le littoral de cette partie de l'ancien continent, et vous mettrez aussi les rants, fainéants, insolents, barbares deys, pachas, princes, vous les mettrez aussi tous à la porte. A vous l'Afrique comme récipient, comme émonctoire de vos peuples de population, surtout de vos trop pleins d'enfants qui dans les vallons de jujubiers, d'oliviers, d'orangers ont tous ces fruits, et aimeront ces pays comme le paradis terrestre. A vous Français, je le répète, l'Afrique, à vous les marins anglais, l'Asie, et si ce n'est assez, l'Afrique et puissiez-vous, contents chacun de votre partage, vivre et ne plus faire battre les continents !

PITRÉ XVI. — *Nos fautes maritimes.* Depuis quelque temps le bosseman paraissait un peu fatigué. Monsieur, lui a dit l'auteur, actuellement que la petite partie et la grande partie de la nation se sont réconciliées ; actuellement qu'il y a plus de nobles ; actuellement que la petite partie et la grande partie de la marine se sont aussi réconciliées ; actuellement qu'il n'y a plus de marine militaire exclusive ; actuellement que nous avons avoué la grande faute d'avoir séparé nos deux marines, ne pourrions-nous franchement avouer nos autres grandes fautes, et nous les rendre profitables, en dressant la longue, franche et authentique table de nos aveux, qui nous habituerait, nous Français qui en avons grand besoin, à reconnaître que nous sommes faillibles, que nous avons failli, et comment nous avons failli ? — Monsieur, ce serait un beau chapitre, et ce ne serait pas un chapitre inutile.

CHAPITRE XVII. — *Nos fautes historiques.* Nous avons aussi, monsieur le bosseman, nous écrivains, nous historiens, à dire notre *mea culpa* comme les autres ; il ne sera pas long. Nous avons jusqu'ici fait des histoires navales militaires, nous n'avons pas fait une histoire des divers états des gens de mer ; nous avons fait une histoire comme ne le voulaient pas la raison, le bon sens, une histoire d'amiraux, de vice-amiraux, rarement de capitaines, et jamais de matelots, excepté qu'ils aient eu les bras ou la tête emportés d'une manière extraordinaire ; au lieu de faire

XVIII^e SIÈCLE.

histoire comme le voulaient l'équité, l'instruction du lecteur, progrès de l'art et de la science navale, une histoire, a-t-il en terminant et en s'inclinant vers le bosseman, une histoire me celle que nous venons de faire.

DÉCADE XCV.

LA DÉCADE DU PLUS GRAND DANGER.

Quel est le plus grand danger que nous puissions courir ? a demandé ce soir Robert, de l'air d'un homme qui a déjà préparé la réponse à sa question. Ah ! il ne s'agit pas ici des armées étrangères : la France à sa volonté se couvre et brille de plusieurs milliers de baïonnettes. Ah ! il ne s'agit pas non plus de la liberté : c'est en France l'immortelle raison nationale. Ah ! il s'agit d'une passion générale, d'un désir immodéré, d'une faim universelle qu'on ne rassasie pas avec du pain. Les bons citoyens qui réfléchissent m'entendent déjà. Il s'agit d'une faim de fortune, de richesses ; d'une faim d'oisiveté, de repos et de renom, qu'ont ensemencée dans le cœur des hommes ardents, ignorants, des classes inférieures, les déclarations des droits, les nouveaux dogmes de l'égalité, le périlleux dogme de la souveraineté du peuple, et ces grandes vérités ou grands principes, sottement compris, fautiveusement commentés, perfidement traduits par démolition systématique ou facultative du monde social actuel.

Et ces nombreuses masses se levant, et la démolition du monde social commençant, qui défendra les hommes des hauts gradins, les hommes à l'intelligence toujours active, toujours dotée par les grandes pensées, les hommes dépositaires de la conscience, de la raison et de la volonté des peuples, les représentants de la nation, les chefs du gouvernement, les officiers publics, qui les défendra contre les hommes des plus bas gradins, les hommes aux mains fortes, aux mains vides ? qui ?

Les hommes des gradins intermédiaires, c'est-à-dire la bourgeoisie des villes et des campagnes, ce vrai centre de la nation française, composé d'hommes qui là sont montés, qui sont descendus, centre qui dans le sens le plus radical du mot peuple est perpétuellement formé du mobile produit des extrêmes. Honorons donc comme vrai centre de la nation française cette

bourgeoisie, composée, dans les villes, d'habiles, de riches artisans, et d'artistes, de fabricants, de marchands, de gens de finance, de gens d'église, de gens de loi, de gens de mer, de gens de guerre; composée, dans les campagnes, des propriétaires, des fermiers, de leurs nombreuses familles. Dans les villes elle est la force des magistrats; dans les campagnes elle est la mère nourricière des autres classes. Les viscères de la nation sont la bourgeoisie. Quelque absolu, quelque démocratique que soit le gouvernement, la bourgeoisie ne peut périr chez une nation; elle en est, je ne trouve pas de meilleure expression, elle en est la moelle, la vie.

DÉCADE XCVI. — LA DÉCADE DU GRAND CAPUCIN.

Tous ceux qui demeurent ou qui ont demeuré à Saint-Flour connaissent le grand capucin, le consolateur des affligés. Ils savent que quelques années avant la révolution il avait, en vertu d'un bref de Rome, changé d'institut et passé des petits aux grands capucins. Je dirai pour les autres que, si, dans cette ville, ils rencontrent un homme en habit-veste de couleur tannée, chapeau clabaud, marchant toujours droit devant lui, et toujours cependant ayant l'air de venir vers vous, en vous ouvrant les bras, c'est lui.

Un jour de cette année j'allai le visiter, moins pour me faire consoler que pour l'entendre consoler les autres. Je m'assis.

Il était entré un homme à peu près vêtu comme lui; mais il avait et il ne pouvait cacher l'air militaire. Mon révérend père, je suis ou j'étais gentilhomme. Depuis environ dix ans, la nation a par un décret supprimé la noblesse; est-ce que la nation peut supprimer la noblesse? Je ne crois pas que la nation ait ce droit. — Que voulez-vous, Monsieur, elle a cru l'avoir. — En dix lignes supprimer un corps qui avait deux mille ans! — Ce corps était miné par le temps. — Erreur! le temps le corroborait plus qu'il ne l'affaiblissait, rien n'est aussi certain; il n'y a qu'à se rappeler les faits, et si vous voulez, sans sortir de notre siècle, reportez-vous à l'année 1716: des lettres du roi déclarent bien qu'un acte d'association de la noblesse était illégal, mais ces mêmes lettres déclarent aussi que la noblesse est la principale force du royaume. Vers le milieu du siècle, les hauts bourgeois, les étudiants en droit, la belle jeunesse prennent incontestable-

XVIII^e SIÈCLE.

comme la noblesse le chapeau bordé et l'épée; mais usurpation, cette mode est une source continuelle de ; elle tombe, et, plusieurs années avant la révolution, les chapeaux bordés et toutes les épées en même temps traissent. Que si la noblesse n'a plus ses distinctions ex-ures, elle conserve, elle accroît ses autres, ses plus vraies actions. Les Rohan et les Bouillon conservent toujours hé-airement les honneurs de la cour, que par absence ou par é les la Trémoille laissent perdre. La noblesse s'était oppo-, dans les temps de la régence, à ce que les princes légitimés ent princes du sang; elle s'était plainte de ce qu'ils refu-nt de croiser l'épée avec elle; plus tard, en 1770, les dames cour envers qui les princesses violaient les droits acquis et usages longuement consacrés, quittent les danses, et fière-se retirent avec un éclat qui retentit dans tous les salons de ance et de l'Europe. La noblesse entre toujours exclusive- avec croix et insignes dans les riches couvents des chapi-nobles d'hommes et de femmes. Toujours elle fait exclusive- t élever ses fils au collège Mazarin, aux écoles militaires, et illes à Saint-Cyr et à la Noble Famille de Lille. Elle est mê- toujours séparée par les impôts : capitation noble, vingtième e; elle est séparée, j'entends lorsqu'on en paie : car aurait-on lui demander le roturier subsidé de la taille?

r, écoutez encore et voyez si je dois être, si je dois cesser e dans la douleur. Voyez s'il est vrai que le temps minait rivilèges.

ions-nous, ou n'étions-nous pas exempts du logement des de guerre?

os enfants, s'ils s'engageaient, étaient-ils ou n'étaient-ils pas ngués par un galon au collet? Et tandis que les bourgeois ient à la caisse militaire six, huit cents francs, pour rompre engagement, nos enfants n'avaient-ils pas le droit de se re- en rendant le prix du leur?

e qui la distinguait encore, c'est que dans ses contestations ne pouvait être jugée que par ses pairs, par les juges du t d'honneur, et alors que vous étiez sur les places publiques minieusement fouettés par la main du bourreau, nous ne ions l'être que durant notre enfance, et que par la main du ecteur. Ce qui la distinguait mille fois plus que l'épée, c'est ivilège exclusif d'entrer dans les plus hautes, les plus bril-s places.

n moment encore, mon révérend père : je me plais à vous er une nouvelle preuve que le temps ne minait pas le corps

la noblesse. Huit années avant la révolution, le ministre de guerre, qui savait, si quelqu'un le savait, ce qui convenait à la terre, fit rendre, ou plutôt rendit au nom du roi un édit qui exigeait à l'avenir la noblesse pour être officier dans les régiments. — Je me souviens de cet édit, et je me souviens qu'il eût si violemment l'animosité de la haute bourgeoisie, cette perpétuelle élite des divers états, que ce fut une des causes les plus actives de la colère de la nation française. — Ah ! que vous nommez bien la révolution la colère de la nation française ! et comme cette loi révolutionnaire sur l'abolition de la noblesse a un air irrité : « L'Assemblée nationale décrète que la noblesse héréditaire est abolie » ! Il n'y a pas cela, il y a : est pour toujours abolie. Oui, pour toujours ! oui, à jamais ! oui, sans espoir dans l'avenir ! La nation décrète en même temps qu'il n'y aura plus de livrées, d'armoiries : est-elle en colère ? Que le titre de messeigneurs, de monseigneur, ne sera donné à aucun corps, à aucun individu : quelle irritation ! quelle irritation !

Encore, si cette irritation ne s'enflammait pas de plus en plus, si ces lois ne devenaient de plus en plus terribles ! Mais écoutez : Peines contre les notaires qui, dans leurs nouveaux actes, rappelleraient des titres nobiliaires. Brûlement de l'immense dépôt des généalogies conservé aux Grands-Augustins de Paris. Brûlement général des généalogies existant dans les autres dépôts publics. Confiscation des parcs, maisons et jardins où les armoiries s'auraient pas été ratisées. Expulsion des nobles hors de Paris, et hors des places fortes. Enfin les nobles, que la loi appelle les ci-devant nobles, sont privés des droits de citoyen français ; la première classe de la nation est refoulée au dessous de la dernière. Toutefois, voici qui est le pis : tout citoyen prendra le nom qu'il voudra. Montmorenci, Bauffremont, Turenne, Armaignac, tout cela est égal à ces enragées de lois, qui bientôt dénombreront les villes, et veulent qu'ainsi que les bourgs et les villages, elles ne portent que le nom de commune, et voilà que depuis on dit la commune de Paris, la commune de Lyon, comme la commune de Tourniac, la commune de Trioulon et de nos plus petits villages.

Du reste, mon révérend père, ce niveau passé sur les plus hautes prééminences sociales me fait maintenant trouver conséquent qu'on ait démoli les portes de notre promenade du rempart ou promenade de la noblesse, dont la jouissance exclusive nous appartenait et dont nous avions chacun la clef dans notre poche : car enfin, un lieu exclusif de promenade est une distinction, ou, si vous voulez, un attribut, un droit exclusif de la noblesse ;

XVIII^e SIÈCLE.

du moins que , sans être exposés aux chansons dites patriotiques de tous les petits garnements qui viennent nous les corner aux oreilles , nous puissions, comme autrefois, nous rassembler dans nos salons , par familles , par parentés , où d'ailleurs nous réunissions tous nos amis, nobles ou non.

Mais, mon père, mon très révérend père, à cette heure nous sommes rien ; nous ne sommes plus nobles. On ne veut pas croire que nous nous en souvenions , ou plutôt qu'on s'en souvienne. Le croira-t-on ? ces rusés d'avocats , qui au nom de la loi ont font les lois, ont abrogé, mis au néant les procès que les nobles avaient faits à certains de nous pour leur prouver qu'ils devaient payer leur part d'impôt comme les autres , puisqu'ils n'étaient pas nobles ; en sorte que , par les effets de la malveillance de leurs lois, nous sommes privés de l'indicible plaisir de voir prouver qu'après l'abolition de la noblesse on croit devoir encore la poursuivre.

À cet égard, est-ce tout ? Non certes. les comités révolutionnaires , où il se fourrait aussi des avocats , craignant que les nobles qu'ils nous donnaient lorsque nous étions en surveillance ne possèdent des titres , nous les ont fait rendre et les ont fait brûler.

C'est ce qui , avec la permission de nos quatre constitutions françaises, qui commencent toutes par dire qu'il n'y pas de noblesse, me prouve qu'il y en a. Ce qui me le prouve encore, c'est que , d'après les lois de l'an deux, une femme bourgeoise mariée à un noble ne pouvait pas plus demeurer à Paris qu'une femme noble, mais qu'elle le pouvait si elle avait , antérieurement à la révolution, divorcé ou même seulement formé une demande en divorce. La jurisprudence de ce temps était conforme à celle d'avant la révolution, qui voulait que si une fille noble épousait un roturier elle fût roturière, parce que la femme suit toujours la condition de son mari, mais que si elle devenait veuve elle redevenait noble : admirable métamorphose qui faisait que l'âge d'une femme était composé et d'années nobles et d'années roturières.

Les romanciers, qui ne tiennent guère compte de la loi sur l'abolition de la noblesse, qui presque toujours prennent leurs personnages parmi les marquis, les comtes, ou au moins les gentilshommes , n'ont pas connu ces lois ou n'ont pas su en tirer parti.

Mon révérend père , dans votre savant entretien avec moi , je suis surtout consolé parce que vous ne me faites pas d'objections sérieuses, les fortes objections. Toutefois , je serais bien mieux consolé si vous me juriez sur votre saint froc qu'il n'y en a pas d'autres à

faire. — Oh monsieur ! je m'en garderai bien, je me parjurerais ; mais d'abord, je puis vous dire que cette abolition de la noblesse n'est peut-être pas aussi désespérante, si vous considérez combien il était autrefois facile d'être noble avec de l'argent, et il n'en fallait pas beaucoup pour être conseiller à une haute cour de finances ; il était encore plus facile de l'être au présidial de Marseille, où on l'était sans argent. Monsieur l'abbé, disais-je à l'abbé de Gorze, j'aurais grande fantaisie d'être noble. Vous plairait-il de m'accorder des lettres de noblesse ? — Oh ! tu n'es qu'un paysan. — Sans doute, mais je suis parrain de votre valet de chambre. — Voilà qui est bon, sois noble. Que si je ne suis point parrain de valet de chambre, que si l'anoblissement m'est refusé, je vais me domicilier à Laveline, et au bout de quelques années je me trouve gentilhomme de Laveline. Il y a des descendants de pèlerins nobles par milliers, sans compter les milliers de descendants de la famille de la Pucelle. Je ne m'arrête pas là : tous les Parisiens, s'ils savaient ou voulaient faire valoir leurs titres, sont nobles avec titre de chevaliers aux éperons d'or. D'autres grandes villes pourraient aussi prouver leur noblesse. Eh ! Monsieur, est-il rien de plus facile que d'être avocat ? Eh bien dans certaines provinces tous les avocats, bons ou mauvais, sont nobles, ont droit aux nobles vocales, le, la, les, des, de, que mentionne l'ordonnance de Charles II, duc de Lorraine.

Je dis qu'il est facile quelquefois d'être noble ; je dis même que quelquefois il est difficile de ne l'être pas. Je puis nommer les respectables bourgeois d'Issoudun, qui, craignant les inégalités nobiliaires parmi eux en même temps que la torpeur de leurs belles manufactures, eurent le courage de refuser l'anoblissement successif de leur corps de ville.

Je vous passerais un peu d'être inconsolable, continua le grand capucin, si aujourd'hui vous pouviez, devant le chapitre de l'ordre le plus illustre du monde, faire vos preuves, faire l'histoire nobiliaire de votre famille, faire briller vos seize quartiers ; mais la catholique, l'apostolique, la romaine île de Malte, vient de tomber au pouvoir de la huguenote île d'Angleterre, pour long-temps encore la victorieuse maîtresse de toutes les autres îles.

Ah ! Monsieur, ah ! Messire, poursuivit le grand capucin, que j'étais insensé ! Mon esprit à l'instant s'illumine, je ne me souvenais pas des nouvelles listes de notabilités, de petits, de grands notables, qui vous recréent. au dire des plus clairvoyants, des plus prévoyants et des plus fins, une grande, une petite nouvelle noblesse. — Père ! père ! vous le voyez, le monde ne peut se passer de noblesse, de jeune à défaut de vieille ; aussi, malgré la

qui est noble, on saura à peine qui ne l'est pas. Vous conviendrez, Monsieur, que la noblesse n'est pas si bien morte, si profondément enterrée, qu'elle ne puisse ressusciter. — Mon révérend père, dit l'ancien gentilhomme, vos consolations me rendent inconsolable.

DÉCADE XCVII. — LA DÉCADE DES ÉMIGRÉS.

Histoire des divers états ! je veux que dans tous vos chapitres, dans ce chapitre surtout, vous soyez calme, impartiale, juste.

On était vers le milieu de l'année 1791, lorsque l'envie de passer le Rhin pour revenir à la tête des armées étrangères tua la révolution s'empara simultanément de presque toutes les familles nobles. Les hommes valides partent. Le rendez-vous est à Coblenz, à Dusseldorf et autres villes de la frontière allemande, devenues bientôt de brillantes villes françaises, moitié chevaleresques, moitié militaires, qui, si l'on peut parler ainsi, descendent des hauteurs riveraines du Rhin pour aller allonger les lignes de l'armée ennemie avant qu'elle se mesure avec nos armées. On sait que la fortune fut pour l'enthousiasme de la liberté. Aussi l'entrée du pays natal, de ce beau paradis terrestre de France, est à jamais interdite à ceux de ses enfants qui en avaient sortis la menace dans la bouche et les armes dans les mains.

Si, et c'est fort douteux, notre immense législation passe à la postérité, nos législateurs, du moins les conventionnels, seront accusés d'injustice et de cruauté pour avoir, contre le même délit contre lequel leurs prédécesseurs avaient prononcé des peines légères, et contre lequel leurs successeurs n'en prononcèrent aucune, prononcé la peine de mort.

On veut savoir quel a été le nombre des émigrés : plusieurs le portent à cent cinquante mille ; la liste imprimée en douze volumes in-8°, cette liste que j'ai sous les yeux, ne les porte qu'à environ quatre-vingt mille. On veut savoir ce qu'ils étaient : il y avait environ quatre mille officiers, vingt-cinq mille nobles, et les gens de divers états, magistrats, prêtres et grand nombre de laboureurs que la hache des représentants en mission avait poussés hors de France, formaient le reste. J'ai fini.

C'est au temps seul à cicatriser certaines blessures ; en atten-

XVIII^e SIÈCLE.

Le 19 décembre 1791, le député veut-il allonger son nom de sa ville ou de celui de son département. Toute la France suit par cœur les noms de Merlin de Douai, de Merlin de Douville, de Levasseur de la Sarthe, de Legendre de Paris, de Burdon de l'Oise, de Fouché de Nantes, de Bernard de Saint-Pérès de la Haute-Garonne, de Laurent de Marseille. — « Vous diront ces gentilshommes sans-culottes, c'est pour distinguer de ceux qui portent notre nom. Eh ! hypocrites, le bonnaire nom de votre patron ne vous suffit-il donc pas ? » — « Non, mon révérend père, et pour terminer ma visite, je maintiens que, lorsqu'en France l'Assemblée Constituante abolit la noblesse, elle désanoblit la nation. — Monsieur, pensez plutôt à ne pas l'anoblir : car, chez un peuple où seulement un petit nombre d'hommes sont nobles, ceux qui ne le sont pas sont ignorés. Du reste, Monsieur, si, comme je le crois, vous aimez votre patrie, soyez plus content qu'affligé de la suppression de la noblesse : car je me rappelle fort bien que du temps de l'Assemblée Constituante on lui reprochait qu'elle s'interposait entre le roi et son peuple. — Mais comment entendez-vous, mon révérend père, que la noblesse s'interposât entre le roi et son peuple, puisque le roi faisait partie de la noblesse, puisque les frères du roi se déclaraient avant tout gentilshommes, et que le roi se plaisait à dire qu'il s'honorait d'être le premier gentilhomme de son royaume ? Ah ! mon père, mon père ! n'essayez pas de me consoler de n'être plus noble. Il y aura tantôt cinquante ans, que ni le jour ni la nuit, depuis le 19 juin 1790, mon père n'a cessé de souffrir. — Eh ! Monsieur, pourquoi ce long espoir ? Voyez plutôt au bout des temps à venir reparaitre quelquefois les temps anciens. Les armes de la république ne peuvent-elles avoir du pire ? Alors on vous donne un roi et une noblesse. Ne peuvent-elles être triomphantes ? On vous donne encore un roi : le soldat général monte sur le trône, l'épée à la main ; il regarde autour de lui, il lui faut aussi une noblesse. Elle est toute trouvée, et c'est probablement l'ancienne noblesse française dont vous faites partie. Il n'y a donc pas là, ce me semble, de quoi se désespérer ; nous aurons plus de nobles qu'au paravant : car plus d'exemptions d'impôts, plus de privilèges, plus de naissance pour les places, plus de sévères agents de l'administration, plus de gens intéressés à arrêter les usurpations, plus de accroissements illimités de la noblesse. On comptait autrefois cent mille nobles ; eh bien ! on en comptera en quelques années cent mille, bientôt quatre, bientôt cinq cent mille, et les siècles iront de telle sorte qu'en peu de temps on ne saura plus

qui est noble, on saura à peine qui ne l'est pas. Vous conviendrez, Monsieur, que la noblesse n'est pas si bien morte, si profondément enterrée, qu'elle ne puisse ressusciter. — Mon révérend père, dit l'ancien gentilhomme, vos consolations me rendent inconsolable.

DÉCADE XCVII. — LA DÉCADE DES ÉMIGRÉS.

Histoire des divers états ! je veux que dans tous vos chapitres, dans ce chapitre surtout, vous soyez calme, impartiale, juste.

On était vers le milieu de l'année 1791, lorsque l'envie de passer le Rhin pour revenir à la tête des armées étrangères tuer la révolution s'empara simultanément de presque toutes les familles nobles. Les hommes valides partent. Le rendez-vous est à Coblenz, à Dusseldorf et autres villes de la frontière allemande, devenues bientôt de brillantes villes françaises, moitié chevaleresques, moitié militaires, qui, si l'on peut parler ainsi, descendent des hauteurs riveraines du Rhin pour aller allonger les lignes de l'armée ennemie avant qu'elle se mesure avec nos armées. On sait que la fortune fut pour l'enthousiasme de la liberté. Aussi l'entrée du pays natal, de ce beau paradis terrestre de France, est à jamais interdite à ceux de ses enfants qui en étaient sortis la menace dans la bouche et les armes dans les mains.

Si, et c'est fort douteux, notre immense législation passe à la postérité, nos législateurs, du moins les conventionnels, seront accusés d'injustice et de cruauté pour avoir, contre le même délit contre lequel leurs prédécesseurs avaient prononcé des peines légères, et contre lequel leurs successeurs n'en prononcèrent aucune, prononcé la peine de mort.

On veut savoir quel a été le nombre des émigrés : plusieurs le portent à cent cinquante mille ; la liste imprimée en douze volumes in-8°, cette liste que j'ai sous les yeux, ne les porte qu'à environ quatre-vingt mille. On veut savoir ce qu'ils étaient : il y avait environ quatre mille officiers, vingt-cinq mille nobles, et les gens de divers états, magistrats, prêtres et grand nombre de laboureurs que la hache des représentants en mission avait poussés hors de France, formaient le reste. J'ai fini.

C'est au temps seul à cicatriser certaines blessures ; en atten-

lant, il ne faut guère y toucher; il ne faut absolument pas y toucher, surtout quand elles sont fraîches, sanglantes.

DÉCADE XCVIII.

LA DÉCADE DE MADAME RUDEL DE SERRES.

Toutes les fois qu'Armand revient de Rodez il en rapporte une charge d'histoires. Je vais ici écrire une des vingt, et peut-être, si je comptais bien, des trente qu'il nous a faites aujourd'hui.

Nous avons, a-t-il dit, à quelque distance de la ville, un monsieur Rudel, qu'on appelle monsieur Rudel de Serres, parce qu'il est né et qu'il demeure au village de Serres. Dès que monsieur Rudel de Serres se crut vieux, il se crut malade; il se enferma dans sa maison et bientôt dans sa chambre. Ses infirmités augmentèrent, sa peur redoubla. Alors a commencé l'emprise et la fortune de sa gouvernante, qui s'appelle Catherine.

Monsieur Rudel de Serres lui dit un matin d'aller chercher le notaire, qu'il voulait faire son testament. Monsieur, lui répondit-elle, vous n'en êtes pas, Dieu merci, encore là, il s'en faut beaucoup. Donnez-moi seulement deux jours, et je vous en chargerai de vous guérir. M. Rudel de Serres les lui donna. Catherine partit.

Le village de Serres est à une égale distance de Rodez, où est un habile docteur Tissandié, dont les douces paroles, la douce éloquence, aident si puissamment aux effets de ses merveilleux remèdes, et d'Aubin, où est un autre excellent médecin, le docteur Murat, dont la renommée, répandue dans toutes les provinces voisines, attire un si grand nombre de malades que sa petite ville en est remplie, enrichie et même agrandie. Elle alla consulter tous les deux: elle écouta bien, elle retint de même.

Monsieur, dit-elle à monsieur Rudel de Serres, l'avis des médecins est que vous n'êtes pas vieux, qu'il ne tient qu'à vous de le redevenir encore tout autant; mais qu'il faut faire le contraire de ce que vous avez fait.

Allons, Monsieur, ouvrez vos grandes croisées! de l'air, de l'air! la nature n'a pas fait nos poumons pour respirer dans des appartements fermés, dans de grandes cages vitrées. Tirez vos

lit de cette belle alcôve : les médecins disent que ces belles alcôves sont des étangs, des marais d'air. — Allons, Monsieur, faites reporter au garde-meuble votre poêle : les médecins disent qu'il vous dévore la crème de l'air. Ils veulent que vous épargniez la moitié de votre bois : cette grande cheminée vous dévore le meilleur de votre sang. Réchauffez-vous par de plus forts vêtements, ou plutôt par le travail. — Allons, Monsieur, renoncez à vos fantaisies ; l'eau de votre puits neuf est trop crue, votre vin est trop vieux. — Allons, Monsieur, vous faites trop pétrir, trop cuire votre pain ; autrefois vous ne le faisiez pas assez pétrir, assez cuire. — Allons, Monsieur, ne faites pas comme un Parisien que j'ai servi, qui de tout le jour ne faisait qu'un repas, qui le faisait au moins de cinq ou six plats. Allons, Monsieur, à dîner vous aurez la poule bouillie ; à souper, le poulet à la broche, et pas davantage. — Allons, Monsieur, il faut vous coucher. Ne faites pas comme mon ancien maître le Parisien ; faites comme le veulent la nature et les médecins : veillez le jour, dormez la nuit. — Allons, Monsieur, la nature n'a pas voulu des messieurs qui s'asseyaient dans leurs fauteuils d'un bout de l'année à l'autre. Allons, Monsieur, levez-vous, sortez, marchez. — Allons, Monsieur, la nature n'a pas voulu des messieurs qui se reposent d'un bout de l'année à l'autre. Allons, Monsieur, de l'exercice ; prenez une houe ; aux champs ! aux vignes ! Digérez vos humeurs, vos rhumatismes par la peine, par la sueur, vous mangerez, vous dormirez, vous vivrez.

Monsieur Rudel de Serres obéit. Sa santé, ses forces, ses couleurs lui revinrent ; l'autorité de Catherine s'accrut tous les jours tant et tant qu'elle ne put plus s'accroître.

Mais il arriva une chose assez singulière, ou plutôt assez naturelle. Tandis que monsieur Rudel de Serres recouvrait la santé à obéir, à travailler, Catherine perdait la sienne à commander et à ne rien faire. Elle prit trop d'embonpoint ; sa taille fine épaissit, ses traits délicats grossirent. Les amants disparurent. Elle en fut bien aise, ou du moins elle s'en consola aisément. Elle fit remarquer à M. Rudel de Serres qu'elle se dévouait entièrement à lui. Monsieur Rudel de Serres l'entendit ; il lui demanda si à son âge le mariage n'était pas dangereux. Catherine alla consulter ; les médecins répondirent qu'avec de la prudence le mariage était bon à tous les âges. La semaine suivante, Catherine fut madame Rudel de Serres. Ce mariage surprit la ville et encore plus le village ; mais madame Rudel de Serres, par ses beaux habits, par son port noble, son air distingué, en imposa partout, et au bout de quelques jours on oublia Catherine.

XVIII^e SIÈCLE.

Madame Rudel de Serres avait à Rodez une sœur aînée établie dans notre rue Neuve, qui, malgré son nom, n'en figure point moins un S gothique. Dans notre rue Neuve les filles sont jolies. La sœur de madame Rudel de Serres en avait trois étaient charmantes. Voilà qu'un beau jour madame Rudel de Serres arrive ; elle descend de cheval, monte chez ses nièces, devant leur père et leur mère, leur dit : Mesdemoiselles, vous avez fait dans cette rue la conquête de trois amants. On est venu me parler de mariage ; mais les uns et les autres vous êtes encore trop jeunes. Que vos amants aillent, suivant leurs divers vœux, se faire l'un médecin, l'autre chirurgien, l'autre apothicaire ; qu'ils reviennent avec leurs lettres, et je consentirai alors à les leur unir. Cela dit, elle remonte à cheval et repart.

La sœur de madame Rudel de Serres n'était pas non plus une sotte. Elle vit aussitôt une riche succession prête à entrer dans la maison par trois diverses portes. Elle parla en conséquence à ses trois filles, et ses trois filles parlèrent en conséquence à leurs trois amants.

Dans notre rue Neuve, nous sommes amoureux, tendres, sensibles. Quelle que fût l'aversion des trois jeunes gens pour des principes opposés à leurs goûts, ils obéirent. Ils partirent ; ils sont revenus en même temps.

Les trois mariages se sont faits, et madame Rudel de Serres, toujours de plus en plus économe, a voulu que pour les trois il eût qu'un seul contrat, une seule messe, un seul banquet, un seul bal, où monsieur Rudel de Serres a dansé par l'ordonnance des trois gendres.

Avant mon départ, a continué Armand, les trois jeunes gens sont tous venus me faire successivement leur visite, moins parce que je suis un peu parent de monsieur Rudel de Serres, que parce que j'ai demeuré quelques années à Paris, ce qui est, comme vous le savez, une espèce d'illustration. A qui ai-je l'honneur de parler ? dis-je au premier qui se présenta en qualité de nouveau gendre de monsieur Rudel de Serres ; est-ce au médecin, au chirurgien ou à l'apothicaire ? Le jeune homme me répondit qu'il était médecin. Êtes-vous médecin de Paris ou de Montpellier ? demandai-je. Le jeune homme me répondit qu'il était médecin de Toulouse. Les avocats de Toulouse sont fort connus, lui dis-je, mais il me semble que les médecins le sont moins. Mais, mademoiselle Rose, me répondit le jeune homme, avait désiré que je vinsse dans cette ville, où les mœurs sont moins exposées. Monsieur, lui dis-je, en tous lieux on se conduit bien, on se conduit honnêtement ; ah ! que je suis fâché que vous n'ayez pas été à Paris, ou

tous les médecins, coiffés de jolies petites perruques à la Titus, tous tous jeunes ou tous rajeunis, tous de votre âge ! et certes je ne aime mieux avec leur lorgnette, leur badine, leurs habits blancs, quo s'ils revenaient m'effrayer, comme autrefois, avec leur voiture noire, leur livrée noire, leurs habits noirs, avec leurs mots savants et lugubres. Monsieur, me répondit le jeune homme, à Toulouse, à Bordeaux, à Lyon, dans toutes les grandes villes, il n'y a plus aujourd'hui que des médecins de Paris. Mon professeur de médecine nous disait que maintenant les modes et les nouveaux usages nous en viennent dans le mois, quelquefois dans la semaine.

Mon professeur de médecine, ajouta le jeune homme d'un ton plus élevé, comme pour attirer davantage mon attention, nous disait aussi que c'était un préjugé des provinces méridionales de croire qu'on ne pouvait pas bien apprendre le droit à Montpellier et la médecine à Toulouse. Il soutenait, avec raison, que les principes étaient partout les mêmes, que partout il y avait des hommes plus ou moins propres à enseigner, des hommes plus ou moins propres à apprendre. J'élevais ses enfants, je demeurais chez lui, je suivais ses cours publics, qu'il finissait toujours, comme les professeurs de Paris, avant le terme, faute d'écouliers, et lorsqu'il avait fait comme eux constater authentiquement cette désertion, il commençait des cours particuliers, auxquels il m'invitait avec amitié ; il avait pour moi les bontés d'un père.

Voulez-vous, me dit-il dès le premier jour, faire la grande ou la petite médecine ? être docteur, être médecin du beau monde, ou simplement officier de santé, médecin de village ? Ma réponse fut qu'il n'y avait dans la médecine rien de trop élevé pour le neveu de madame Rudel de Serres ; et je lui fis part en riant de mes projets de mariage. En ce cas, me dit-il, vos cours seront de trois ans.

Mes cours finis, je revins, et m'empressai d'aller présenter à madame Rudel de Serres mes lettres de médecin. Elle les donna à lire à son mari, et, m'interrogeant ensuite devant lui, elle me demanda : Qu'avez-vous appris ? A quoi je répondis que c'était d'abord l'hygiène, partie toute nouvelle de l'enseignement de la médecine. Eh ! à quoi servira à monsieur Rudel de Serres, me demanda-t-elle, cette nouvelle partie de l'enseignement de la médecine ? A rien, lui répondis-je, parce que dans l'art de conserver la santé vous donneriez des leçons aux médecins les plus habiles ; mais, pour le reste du genre humain, elle est indispensable : c'est à elle à régler notre architecture, notre habillement,

notre régime alimentaire, nos habitudes de vivre; il y a plus, c'est à elle à régler notre âme aussi bien que notre corps, à nous apprendre que nous mourons des affections violentes, que nous vivons des affections douces, et que, si les apothicaires vendent la sérénité de l'âme, à quelque prix qu'ils la vendissent, ils ne vendraient jamais ce qu'elle vaut. Ici, à Serres, l'hygiène a opéré des miracles qui ont étonné la ville et la campagne; elle est destinée, dans les siècles futurs, à doubler la longévité, à améliorer, à renouveler l'espèce humaine.

Qu'avez-vous encore appris? me demanda madame Rudel de Serres, souvent impatiente de parler et parfois même d'écouter. J'ai parcouru les autres parties de la médecine, la physiologie, l'anatomie; quand j'en fus à l'anatomie pathologique, elle me demanda encore: Eh! à quoi servira l'anatomie pathologique à monsieur Rudel de Serres? A savoir, quand il se plaindra, s'il a du mal, et, s'il a du mal, à savoir où il l'a; et en voici la preuve. Me servant alors de la méthode de percussion d'Avrenbugger, je frappai successivement sur divers points de la poitrine de monsieur Rudel de Serres, et, approchant l'oreille et écoutant attentivement, je m'écriai: Saine, bonne, excellente poitrine! tous les viscères en sont sains, bons, excellents. Usant ensuite de la méthode de Gall, je portai la pointe de mes doigts sur plus de cinquante nerfs ou muscles de la personne de monsieur Rudel de Serres, et en nommant chaque nerf ou chaque muscle, je demandais chaque fois, sentez-vous de la douleur? Non, non, aucune, madame. Toutes les parties de votre corps, lui dis-je, sont dans un état parfaitement normal. Il fallait voir la joie, entendre les remerciements de monsieur et de madame Rudel de Serres.

A la nosologie, madame Rudel de Serres, à laquelle je dis que cette nouvelle science avait pour objet la classification des maladies par genres, espèces et familles, comme les végétaux de la botanique, m'objecta que les maladies se compliquent souvent les unes avec les autres, et de plus, que les caractères en étaient divers dans les divers individus, et dans le même individu dans les divers âges; au lieu que les herbes, les légumes, ne se compliquaient jamais d'autres herbes, d'autres légumes; que d'ailleurs le persil, l'oseille, le chou, la carotte, ont toujours les mêmes caractères. Je ne répliquai pas: il ne faut jamais avoir raison avec madame Rudel de Serres; aussi lui parlai-je sommairement d'une nosographie, ou système de maladies créées par les dérèglements du corps et de l'âme dans notre vie sociale actuelle, en un si grand nombre de points opposée à la nature et à la morale.

Lorsque j'en fus à la matière médicale, elle me demanda quels nouveaux remèdes j'apportais à monsieur Rudel de Serres. La médecine, répondis-je, tantôt suivant, tantôt précédant les sciences physiques, a découvert le spécifique de la gélatine pour les fièvres intermittentes, celui des frictions et de la poudre d'opium pour la faiblesse d'estomac, celui du charbon pour les ulcères, celui du tabac, du camphre, de la pommade oxygénée, pour les maladies psoriques, autrement la gale.

Elle a découvert l'électricité, le galvanisme, pour les maladies nerveuses.

Elle a pris des Circassiens, malgré les arrêts du parlement et les cris de toutes nos têtes à perruque de la faculté, l'inoculation, qu'elle vient subitement d'abandonner pour la vaccine. — En donnant à l'univers la vaccine, ou, quand la langue médicale sera plus juste, plus reconnaissante, la Jennerine, le docteur Jenner a donné à la France seule, par siècle, douze millions d'hommes que lui enlevait la petite vérole. En conservant la vie, la vaccine conserve aussi la beauté; et voilà certes, je crois, pour le siècle futur, de quoi faire plus à son aise la guerre et l'amour.

Enfin, je terminai par la clinique; je faisais un magnifique éloge des docteurs Dubois et Corvisart, qui l'avaient introduite dans l'enseignement de la médecine, lorsque madame Rudel de Serres m'interrompit pour revenir à sa question ordinaire : Eh ! à quoi servira la clinique à monsieur Rudel de Serres ? me demanda-t-elle. A avoir un jeune médecin qui sera vieux par l'expérience, lui répondis-je. Autrefois, dans le commencement de l'exercice de notre art, nous étions exposés à prendre le chaud-mal pour la fièvre et la fièvre pour le chaud-mal, à porter longtemps dans notre cœur et dans notre mémoire le deuil des premiers malades, que nous craignions d'avoir, par notre inexpérience, traités mal, ou, comme dit grossièrement le peuple, tués. Aujourd'hui nous ne pouvons plus avoir les mêmes craintes, lorsque, pendant plusieurs années, nous avons dans un vaste hospice suivi notre professeur de salle en salle, de lit en lit, observant les traits physionomiques de chaque maladie, ou, ce qui revient au même, la variété de ses phases caractéristiques.

Madame Rudel de Serres, continua le jeune médecin, bien qu'elle ait un esprit fin et juste, n'est cependant qu'une bonne femme, et j'étais honteux que toute cette belle montre de mon savoir allât se perdre dans ses oreilles; mais le même jour, le même après-midi, sans me lever de dessus ma chaise, je trouvais à qui parler de médecine, ou plutôt qui m'en parla.

Il entra un curé des environs, qui savait fort nettement les éléments de cette science, que tous les curés devraient de même savoir. Nous ne fûmes pas long-temps vis-à-vis l'un de l'autre ; vouloir respectivement nous montrer ce que nous avions su.

Monsieur, me dit-il, je trouve la langue de votre art mal faite ; elle ne tardera pas à être refaite : car aujourd'hui l'on refait l'on est sur le point de refaire, et pour cause, la langue de toutes les sciences, de tous les arts.

Hygiène veut dire santé saine, et non l'art de conserver la santé. — Physiologie veut dire science de la nature, et non description des diverses parties de l'homme considérées dans leur état de vie. — Anatomie veut dire dissection, sans dire de quel.

Thérapeutique, auquel vous faites signifier matière médicale-remèdes, veut dire curation, guérison. — Et clinique, qui, dans votre langue, signifie observations faites auprès du lit des malades, veut dire de la nature du lit, qui appartient au lit.

En vérité, c'est se moquer de ceux qui savent le grec, et c'est encore plus, je crois, se moquer de ceux qui savent raisonner, de d'appeler la médecine proprement dite la médecine interne, par opposition à la chirurgie appelée médecine externe ; d'appeler la clinique de la médecine la clinique interne, par opposition à la clinique de la chirurgie appelée clinique externe.

L'interminable nomenclature des maladies et des remèdes est encore plus mal faite. Sans doute les remèdes peuvent à tout se passer d'une bonne langue ; mais elle ne les rend pas mauvais et surtout plus difficiles à trouver et ensuite plus faciles à classer.

Monsieur, continua ce bon curé, outre une meilleure langue, désirerais un meilleur enseignement. Je voudrais que dans les cours on renonçât à perdre péniblement le temps à la dictée. Si les cahiers des professeurs sont bons, il faut les imprimer ; s'ils ne le sont pas, il ne faut pas les écrire. Une pareille proposition trouverait cent réclamations ; vous le voyez bien ; mais il y a cent mille réponses à faire, et vous le voyez bien encore.

Ni les cours de trois ans, comme ceux d'aujourd'hui, ni même les cours de cinq ans, comme ceux d'autrefois, ne me paraissent suffisants pour apprendre le plus important des arts ; je voyais que les études à l'école de médecine fussent de six ans ; nous avons trop de médecins, aussi manquons-nous de bons médecins. Comme j'en avais entendu dire autant à bien d'autres, et tant à mon professeur, j'écoutais, j'approuvais ce bon curé. Il continua : Aujourd'hui cependant, j'en conviens avec plaisir.

et les thèses de plusieurs élèves sont des traités partiels de médecine. Celles du docteur Alibert ont été publiées comme un excellent traité de fièvres ataxiques ou non réglées ; et ce n'est pas une des moins curieuses révolutions de notre âge que de voir les réponses des écoliers devenir la doctrine des maîtres.

Mais si aujourd'hui vous faites mieux pour les thèses , je doute que vous fassiez aussi bien qu'autrefois pour les banquets de réception. L'ancienne faculté de Paris a voulu toujours être en tout la première. Lorsqu'elle ferma ses portes , les grands traiteurs , les marchands de vins fins perdirent leur meilleure pratique. Les comptes de l'ancienne faculté de médecine sont tombés entre mes mains.

Des journaux de médecine , de chirurgie et de pharmacie , tout ce bon curé loua l'institution comme très propre à propager rapidement les observations et les découvertes , il passa aux mémoires de médecine et de chirurgie des armées. Il les trouvait fort bons , ce qui ne l'empêchant pas de rire un peu de leur titre trop militaire . Campagne de... et par politesse et pour faire rire madame Rudel de Serres , j'en ris aussi un peu.

Il passa ensuite aux topographies médicales. Je lui dis que j'avais fait celle de Rodez , et que , lorsque je reprochais aux habitants d'avoir placé au midi leur hospice de malades , ils me répondaient qu'à Paris on l'avait placé au centre.

Après la médecine , les médecins eurent leur tour. Ce que c'est , dit ce bon curé , que des paradoxes bien écrits ! ils sont répétés et se propagent comme axiomes. Dans un de ces élans littéraires , Rousseau s'est écrié : Envoyez-moi la médecine sans médecin. On aurait pu lui répondre : Elle vous tuerait. En effet , il faut que pour chaque malade le médecin modifie la médecine , fasse pour ainsi dire une médecine. Sydenham a écrit que la fièvre , au lieu d'être un mal , était un remède. Rien n'est plus vrai ; cependant laissez faire la fièvre périodique : quelquefois peut-être elle guérira , mais quelquefois aussi elle dégénérera et vous enverra avec ceux qui ont voulu la médecine sans médecin.

Monsieur le curé , lui dis-je , en tout je suis de votre avis. La doctrine de Brown est fondée en raison. Le malade est malade par trop ou trop peu de force , par défaut d'équilibre ; mais l'application de ce nouveau principe n'exige-t-il pas toute la sagacité toute l'expérience du médecin ?

Sans doute la chimie animale est une grande découverte , qui fera peut-être dans la suite que Paracelse ne sera plus si fou ; quelquefois , pour la mettre en usage , le meilleur médecin ne sera jamais trop bon.

Dans combien de cas Cullen, chef des solidistes, n'a-t-il point même passé à l'opinion de Stoll, chef des humoristes; et combien d'autres Stoll n'a-t-il point passé à celle de Cullen! Sans doute, sans doute, me disait le bon curé.

Je m'estimais fort heureux d'être échappé au danger d'avoir une opinion différente de la sienne sur ces médecins étrangers, fils d'école. Mon bonheur voulut que nous fussions encore complètement d'accord sur les médecins français, car ce bon curé ne cessait de m'encourager par ses signes de tête.

Chirac, médecin de l'autre siècle, dis-je, est entré dans cela en purgeant toujours ses malades de deux jours l'un. — Hecquet, son contemporain, faisait saigner d'autant les siens — Chirac riait d'Hecquet, Hecquet riait de Chirac; les malades de l'un riaient des malades de l'autre. — Sylva est venu ensuite, il faisait saigner moins, mais qui faisait beaucoup saigner.

Astruc, surtout célèbre par l'histoire de la maladie qui débute avec Christophe Colomb, et qui depuis ne s'est plus rembarquée, semble inutilement inviter ses successeurs à écrire l'histoire chronologique de l'art, à devenir à leur tour encore plus célèbres.

Sénac a fait la première bonne histoire d'une maladie, la première bonne nosographie; — Sauvage, la première classification méthodique des maladies; — Lieutaud, la première anatomie pathologique des divers âges; — Vieq-d'Azyr, le premier bon traité d'anatomie comparée; — Hallé, le premier traité de l'importance de l'hygiène, le premier traité des phases des maladies; — la première topographie médicale; — Dumas, la première analyse raisonnée des fonctions vitales.

Barthez a le premier parlé d'un principe vital; je voudrais en cependant qu'il nous dit verbalement où il est, car nulle part ses ouvrages ne le disent.

Fizes, peut-être le plus grand praticien de son temps, a fait peut-être le plus mauvais livre de médecine. Un de ses confrères rachetait partout les exemplaires comme indignes d'un médecin.

Bordeu, le bon, le naïf, l'aimable Bordeu, veut que le malade ait quelquefois son médecin, que le médecin tienne toujours compte de l'instinct du malade, qui est si souvent la volonté de nature.

Roussel devait aimer bien les femmes: il les a si bien peintes! Audet devait aussi aimer bien les enfants: que de machines! et d'inventions pour guérir leurs défauts corporels!

Tissot devait aussi aimer bien les gens de lettres et le pauvre

de : il leur donne de si bons avis ! il n'en donne pas de moins
jeunes gens.

j'en ai été là , ce bon curé m'a dit : Monsieur, vous avez
le toute fraîche dans votre mémoire ; vous savez
il y avait une statue d'Esculape si grande qu'on y
ns, et que sur chaque partie étaient écrits les divers
ues pour les maux dont aux mêmes parties les hommes sont
France il y en avait une pareille , quels traités de
au jour y écririez-vous ? Je lui répondis :

le crâne j'écrirais celui de Gall , qui dans les protubéran-
é les diverses passions , jusqu'à ce qu'un plus habile les
déloger ; — Sur le cerveau , celui de Pinel , le médecin
nés ; — Sur un œil j'écrirais celui de Forlenze et celui de
sur l'autre ; — Sur la gorge , j'écrirais celui de Fouquet ;
le cœur , j'écrirais celui de Corvisart ; — Sur le poumon ,
celui de Portal ; — Sur le foie j'écrirais encore celui de
; — Sur les os j'écrirais celui de Tarin ; — Sur les mus-
s, j'écrirais celui de Gamelin ; — Sur les nerfs , j'écrirais ce-
de Pomme ; — Sur les veines , j'écrirais celui de Mascagni ;
a peau celui d'Alibert.

me dit ce bon curé , je suis de votre avis ; il n'y a
de ces noms qui ne soit déjà grand , et plusieurs continue-
à grandir.

nsieur le docteur , me dit encore ce bon curé , ce serait un
ervice à rendre aux malades que de les engager à ne pas deman-
ler toujours leur guérison aux remèdes , aux tisanes , à des ré-
gimes tristes , mais à la demander plus souvent à leur patience ,
plus souvent encore à leur résignation , aux crises , à la volonté ,
l'attente de la bonne et habile nature. Quel grand service à leur
rendre que de les engager , quand ils le peuvent , et presque tou-
ours ils le peuvent , à ne pas s'aliter , à ne pas , si je puis m'ex-
primer ainsi , coucher tête à tête avec l'effroi , à sortir , à se
promener , à chanter , à vaquer toujours un peu à leurs affaires !
ils guériraient bien plus agréablement et bien plus vite. Sans
doute , repris-je , et aujourd'hui nos vieillards , qui ont l'incurable
maladie de l'âge , portent des cheveux blancs , des habits à la mo-
de , vont , viennent , courent , dansent , font ou font semblant de
faire l'amour , restent dans le monde , prennent part à son mou-
vement , vivent plus joyeusement , plus long-temps ; aujourd'hui
la face du monde en est moins triste.

Monsieur , ajouta ce bon curé , plus la civilisation fera des pro-
grès , plus la médecine changera , et plus elle changera , plus elle
deviendra nécessaire. Permettez-moi de vous le dire , la médi-
cine

et à aussi ses âges du jeunesse, ses âges d'erreurs ; elle est morte des uns, et à cette heure elle sort des autres.

J'avais beaucoup à répliquer, je ne répliquai pas, bien sûr : car toutes les difficultés que des jaloux m'avaient successivement levées dès ce jour même, et dans cette occasion je me sentis si heureux, que, si ce bon curé était encore à venir, je crois que mon mariage serait encore à faire.

Le lendemain, a continué Armand, j'entendis en retournant marcher précipitamment derrière moi. Je me retournai, je vis que c'était un jeune homme. Je me doutai que c'était un autre de ces nouveaux neveux de madame Rudel de Serres ; je ne me trompai pas. Je me doutai que c'était le chirurgien ; je ne me trompai pas non plus. Je me doutai encore qu'ainsi que tous les jeunes gens arrivant de leurs écoles, il n'aurait rien de plus pressé que de me parler et de ce qui lui était arrivé et ce que lui avaient appris ses professeurs. Je conjecturai encore juste. Monsieur, me dit-il après avoir reçu mes compliments de félicitation, vous savez tout à quelles conditions la main de la nièce de madame Rudel de Serres m'avait été promise. Je partis avec mon beau-frère médecin, par lequel je fus d'abord obligé de me laisser régenter, car il me fit quelques avances, notre maison étant si complètement ruinée par la chute des assignats, que je n'emportai avec moi que les bénédictions de mon père et de ma mère.

Je vivais à Toulouse de la manière la plus chiche, bien que je ne sùs plus de quelle manière y vivre. La détresse m'avait fait apprendre à me peigner et à me raser ; il me sembla que je pouvais aussi peigner et raser les autres. Je dis à mon beau-frère que j'avais envie de faire comme les étudiants en chirurgie mal pourvus d'immenses biens de la fortune, d'entrer chez un perruquier où je travaillerais le matin à la boutique, ou l'après-midi, après avoir changé d'habit, je pourrais aller aux écoles de chirurgie avec mon beau-frère, qui était bien placé, à qui rien ne manquait. Il accepta cette proposition ; il me dit qu'aussitôt que j'aurais touché ma savonnette il n'y aurait plus de Louison.

Que faire ? Il ne me restait qu'à mourir de faim ou qu'à mourir d'amour. Heureusement il passa un régiment de dragons, et moi j'ai une si particulière connaissance avec le chirurgien-major que j'il m'emmena comme son aide à Paris. Je lui avais fait connaître mes projets de mariage. Mon ami, me dit-il quand nous fûmes arrivés, notre état ne convient ni à vous, ni à vos parents ; mais comme vous n'êtes pas riche, je vous ferai entrer en qualité d'élève au grand hôpital du Val-de-Grâce. Vous pourrez continuer en même temps vos cours aux écoles publiques

ne vous cache pas d'ailleurs que la clinique chirurgicale de Paris, fondée par Desault, bien supérieure à la chirurgie militaire statique, vous instruira dans toutes les parties de l'art ; elle vous offrira tous les cas. Le plus tôt que vous le pourrez vous suivrez aussi, comme tous les étudiants de médecine et de chirurgie, des cours de physique médicale, de chimie médicale et de botanique médicale.

Je n'eus garde de contredire ce brave chirurgien-major ; je me laissai placer dans le plus bel hôpital de Paris, avec de bons appointements et une bonne table ; je me laissai recommander comme un sujet fort laborieux, fort studieux, comme un sujet de la plus grande espérance, comme un jeune Richerand, dont on parlait déjà beaucoup dans les écoles, et dont sûrement vous allez entendre parler beaucoup plus encore dans le monde : il en fit de tout cela le mieux qu'il put.

Bientôt les chirurgiens et les jeunes aides devinrent si nombreux au Val-de-Grâce, qu'il s'y éleva une école de chirurgie, rivale de celle de la faculté de Paris. C'est là que la médecine militaire et la chirurgie militaire m'offrirent un nouvel aspect de l'art de guérir, toujours ingénieux, toujours nouveau, toujours leste, toujours heureux. Desgenettes, Percy et Larrey l'ont créée. Ils ont créé des ambulances volantes, une chirurgie volante ; ils ont inventé de nouveaux mécanismes de brancard, servis par des compagnies de brancardiers ; j'ajouterai qu'ils ont plusieurs fois opéré les blessés, sous le feu des batteries, déchirant leur linge à défaut de charpie, versant sur les blessures le baume de la consolation, de l'espérance et de la gloire. Homère se représente les prières marchant toujours à la suite de l'offense, et moi je me représente ces trois habiles, ces trois excellents hommes, marchant toujours à la suite des meurtres de guerre. Leurs trois noms devraient être écrits en tête de tous les brevets de médecin et de chirurgien militaires.

Enfin au bout de trois ans, je me trouvais avoir fini mes cours, tout comme ceux qui avaient de l'argent ; je revins docteur maître de deux écoles de chirurgie, docteur maître à double bonnet, et j'arrivai ici en meilleur point que j'en étais parti.

A peine j'avais eu le temps d'embrasser mes parents et de me reconnaître, que mon beau-frère me fit dire que j'allasse le voir, qu'il était retenu chez lui. Je lui fis répondre que j'étais retenu aussi chez moi, que le premier qui serait guéri irait voir l'autre. Nous nous rencontrâmes le jour même chez nos futures épouses. Il me parla de la gravité de son état ; je lui parlai de la gravité du mien. Je suis docteur-médecin, me dit-il. Et moi, lui répon-

je , je suis docteur-chirurgien ; vous ne me traiterez pas comme un officier de santé , comme un petit chirurgien faisant la petite chirurgie. Nous sommes aujourd'hui fils de la même faculté, de la même mère. Aujourd'hui nous sommes frères , et de plus, vous ne le savez, vous saurez qu'à Paris, lorsque la médecine et la chirurgie se sont réunies, c'est la chirurgie qui, dans ses salles, ses colonnades, ses belles salles, ses belles écoles , a reçu la médecine tout enfumée, tout encrassée de ses noirs et antiques fumées de la Bûcherie. Mon beau-frère le médecin était, comme les autres, obligé d'avalier des gorgées de potions amères que leur ordonne ; comme eux, il tournait , retournait les yeux, faisait la grimace sans rien dire ; enfin il rompit le silence. Je vous le faisais voir, me dit-il, autant pour votre intérêt que pour le sien ; je voulais vous prévenir que madame Rudel de Serres vous interrogerait ou vous ferait interroger, et qu'il nous importait qu'elle fût satisfaite , que vous fussiez bien prêt, afin que notre examen ne fût pas retardé. Je vous entends, lui répondis-je, vous m'avez fait me faire subir un examen préparatoire. Aussitôt nous nous assîmes sur la partie de l'art qui nous était commune, sur l'anatomie.

Ah ! quels autres verres de médecine ! et quelles grimaces faire ! J'avais sur lui un incontestable avantage ; j'avais suivi tous les cours de l'amphithéâtre de Paris, qui ne ressemble pas à celle de la tour du rempart de Toulouse, qui est au contraire spacieuse, propre, revêtu de marbre noir, éclairé par les voûtes, qui tous les jours approvisionné de cadavres frais, de sexe, d'âge, d'état de maladie à souhait. En été, durant les grandes chaleurs on y a eu la ressource des anatomies artificielles, admirables productions de l'art immortel de Lomonier et de Pinson, perfectionnées par Sue.

Nous passâmes enfin à la chirurgie, qu'on nomme aussi aujourd'hui médecine opératoire ; ce qui fait espérer qu'on nommera aussi les chirurgiens médecins opérants, et que les médecins et les chirurgiens, déjà frères de fait, deviendront frères de nom. Je venais de donner la leçon à mon beau-frère sur ce qu'il m'avait dit ; imaginez si je la lui donnai sur ce qu'il ne savait pas. Il m'arrêta sottement sur les nouveaux secours à donner aux asphyxiés, sur la manière de placer les noyés tirés de l'eau, sur les cautérisations des morsures récentes des animaux hydrophobes ; mais je fis aussitôt briller et successivement passer devant lui tous nos divers appareils de chirurgie, tous nos instrumens, tels qu'ils sont rangés dans les armoires vitrées de nos salles ; après quoi je lui dis :

mon cher frère et confrère , Winslow a considéré la machine

comme une divine horloge , dont il a décrit toutes les

et les a pour ainsi dire démontées , pour les ranger, les
 , les sy r.

à re la dépendance mutuelle de ce grand système
 de ses rouages et dans ses divers jeux.

er venu. Voyez , a-t-il dit , cette admirable mais déli-
 a. Il n'y a aucune de ses nombreuses pièces qui ne
 dérangement , c'est-à-dire à une maladie. Il
 traité des maladies chirurgicales et des opéra-
 vi nt ; il ne manque plus.

et tous les autres grands chirurgiens de ce
 glorieux confrères , actuellement les vôtres aussi
 me : niens , les voilà qui viennent opérer.

Un infortuné a reçu un violent coup à la tête ; les purgatifs,
 que la chirurgie , aujourd'hui ennemie de l'effusion,
 de la transfusion du sang, emploie tous les ans, si l'on
 compte, jusqu'à douze, quinze millions , n'ont pu préve-
 nir l'écoulement. Nul espoir d'absorption. La nature refuse
 d'agir. Agissez et vite , vous dit Lamartinière , vous dit la Pey-
 , qui a fondé l'Académie de chirurgie, en 1731, qui est un
 de ceux qui pour les jeunes gens ont mêlé l'or à la gloire , qui
 ont fondé des prix , qui enfin ont élevé la chirurgie au rang de
 la médecine. Agissez ! agissez ! vous disent-ils , prenez le tré-
 pan, ne craignez pas d'avancer le fer. Percez hardiment les mé-
 ninges ; par delà est l'épanchement.

Autrefois on abaissait les cataractes. Petit, dont le nom est si
 mal fait pour ce grand opérateur, les extrait. — Si la pupille a
 péri, Demours et Maunoir en mettent une artificielle, et l'organe
 de la vue, pour être moitié de la main de la nature, moitié de
 la main de l'émailleur, n'en est guère moins beau , guère moins
 bon. — Pour opérer plus sûrement l'œil , Demours et Maunoir,
 avec le suc de belladone , le paralysent momentanément. C'est
 le premier pas que la chirurgie ait fait vers l'économie des souf-
 frances, par l'insensibilité communiquée à la partie opérée ; ce
 ne devrait pas être , et cependant c'est le seul. — Regardez en-
 core une fois Petit, cet habile et excellent homme. Il incise une
 fistule lacrymale. Il est entouré de chirurgiens que la nouveauté
 de cette opération a attirés. — Foubert ajoute à cette invention
 par son léger canal d'argent.

Toutes les fois que la chirurgie française fait l'opération la
 plus délicate, la plus difficile , elle emploie toujours la main de
 Dupuytren : voyez-le accourir au milieu de nombreux enfants

grès ; un vénérable père de famille a l'os de la mâchoire inférieure carié par un cancer. Les gens de l'art l'ont abandonné.

quelques traits de scie, Dupuytren emporte la partie de l'os affectée : la guérison suit, toutes les larmes sont séchées.

Pelletan accourt encore plus vite : un homme pousse des hurlements ; il a laissé engager un corps dans la trachée-artère. Les ceux qui l'entourent s'écrient qu'il n'y a pas de remède. À ce moment, s'écrie Pelletan : la trachée est habilement fendue ; l'homme est sauvé.

Si la belle expression soulager l'humanité souffrante n'était aujourd'hui tellement usée qu'elle est hors d'usage, elle se serait surtout applicable à Daviel, qui a inventé le daviel, à Garangeot, qui a inventé la clef de Garangeot. Au moyen de ces nouveaux instruments, un chirurgien vous arrache si rapidement une dent que vous sentez à peine la douleur qui suit.

Le Dran ampute presque aussi rapidement un bras dans l'articulation de l'épaule.

Il me semble entendre encore l'Europe applaudir à Félix, vent d'opérer Louis XIV pour une affection dont la cause n'est que quelquefois locale et quelquefois vient des viscères supérieurs. Aujourd'hui, grâce aux procédés et aux instruments de Jobatier et à son élève Libes, les chirurgiens se jouent de cette opération.

Des diverses maladies que les hommes se sont données en entrant par leur manière de vivre la nature, les plus douloureuses sont peut-être les maladies des organes urinaires, et peut-être, des efforts que la chirurgie a faits pour guérir les diverses maladies, les plus ingénieux, les plus glorieux, sont ceux qu'elle a faits pour guérir les maladies de ce genre. Elle n'a pas commencé d'aujourd'hui. Celse avait eu recours à la taille. Cette difficile opération avait été oubliée jusqu'au quinzième siècle. Depuis, la lithotomie n'a cessé d'ajouter de grands à ce plus grand progrès. Le frère Côme, de nos jours, s'est aidé de sa main par sa main toujours heureuse, il faudrait sans doute toujours habile, dans la taille latérale, qui avait succédé à la taille transversale et à la taille oblique. Enfin, la chimie et la physique se sont réunies à la chirurgie pour chercher des moyens moins sanglants et moins douloureux. Vauquelin, à la tête des chimistes, a cherché des dissolvants ; mais comment porter ces dissolvants sur les concrétions pierreuses, sans les porter sur l'organe qui les renferme ? Damas et Prévot de Genève ont proposé des courants électriques, dirigés par des conducteurs, pour garantir l'organe des atteintes d'un fluide aussi actif.

et plus grand inconvénient : aussi la plus belle palme de la encore à cueillir.

Les des voies urinaires, moins dangereuses, ne sont ins cruelles. Gloire à Bernard, qui a inventé les sondes, n qui a inventé les bougies !

redresser les colonnes vertébrales , Levacher attache les une croix de fer : les bosses s'aplatissent. Venel les place it d'extension : les bosses s'aplatissent encore plus vite. tout le monde hésite à répondre quand on demande le nom du nd poète, du plus grand orateur, du plus grand médecin -huitième siècle ; mais tout le monde, sans hésiter, répond , quand on demande le nom du plus grand chirurgien.

s d'Amboise Paré avaient, depuis deux cents ans, ionnées à cause de leur difficulté ; Desault les a rendues s. Sa mécanique chirurgicale est toujours la conséquence mécanique de la nature. S'il panse la fracture grave d'un ore, la fracture plus grave de la clavicule, on l'entoure d'un -habileté, le génie de ses appareils. L'admiration n'est grande quand on l'entend. Ses écoles particulières désertes les écoles publiques. Si jamais nous avons une ire de l'art où tous les grands maîtres soient majestueuse- nt rangés l'un à côté de l'autre, Desault les surpassera deoute la tête.

Il y avait depuis long-temps une médecine légale ; il y a, de le traité de Louis, une chirurgie légale. La justice, pour voir dans les points les plus obscurs des procédures criminelles, u lieu d'un œil en aura maintenant deux.

J'abrège, Monsieur, continua le jeune chirurgien, la narra- tion de cette longue dispute avec mon beau-frère ; la victoire fut constamment de mon côté, et la preuve, c'est que, tandis que la future épouse, Rose, nous criait : C'est assez ! en voilà assez ! Louison criait à Rose : Laisse-les parler, laisse-les parler !

Du reste, ainsi que mon beau-frère m'en avait prévenu, quand j'allai faire ma visite à madame Rudel de Serres, lui exhiber mes lettres, elle appela la sage-femme du canton, qui avait été au cours l'accouchement de l'école nouvellement établie à Rodez ; mais, u lieu de me laisser interroger comme un benet, je l'intimidai l'abord par les terribles et savants appareils de la nouvelle opé- ation de la symphise ; je lui donnai des instructions sur les ac- ouchements ordinaires et extraordinaires. Elle ne pouvait en voir de meilleures : car, outre que j'avais vu opérer la bonne et abile madame La Chapelle, directrice du grand hospice de la erté, j'avais suivi les cours de Baudeloque et j'avais as-

sisté aussi aux leçons de Dubois. Tout le monde connaît le des accouchements de l'un et le nouveau forceps de l'autre. Madame Rudel de Serres fut si contente que lorsque j'eus me prit à me dire : On peut maintenant vous marier, et les enfants peuvent maintenant venir. Elle fixa le jour des noces. J'eus un bien grand plaisir d'aller porter cette nouvelle à mon père; mais je crois que j'en eus presque un aussi grand de la porter à mon beau-frère.

Que je vous parle maintenant, a continué l'notaire, du troisième gendre de madame Rudel de Serres. Là même, vers le soir, entre chien et loup, en entendant ou plutôt gratter doucement à la porte, je me crus sûr d'être lui, et avant de lui ouvrir j'avais envie de lui crier bon soir, monsieur le pharmacien; mais j'attendis d'avoir pour lui faire ce salut. Monsieur, me répondit-il, on ne va pas ici les pharmaciens. Les gens francs de notre ville continuent à appeler les choses et les hommes par leur nom. Je suis tout simplement monsieur l'apothicaire. Toutefois, comme il gâment, comme ce nom d'apothicaire fait encore tant peu rire, je refusai par cela seul d'en prendre l'état. Quand Augustine, la plus jeune des nièces de madame Rudel de Serres, m'en fit la proposition, il fallut bien qu'elle m'assurât qu'elle était irrévocablement destinée à un apothicaire. Augustine aux yeux vifs et tendres. Ah! monsieur, qui a les yeux et les lèvres vifs et tendres? Elle a une petite bouche vermeille, monsieur, l'amour n'en a jamais fait d'aussi jolie! Ajoutez-lui une rose, un cou d'albâtre. Augustine pleura; elle me dit qu'elle ne l'aimait pas; que d'ailleurs les apothicaires d'aujourd'hui n'étaient pas ceux d'autrefois, qu'ils n'administraient plus, qu'ils n'allaient plus en ville, qu'ils gagnaient maintenant assez sans sortir de chez eux, qu'ils étaient tous riches, que les nobles étaient passés de leur côté. Elle me dit en outre que madame Rudel de Serres avait déposé cent pistoles pour celui de ses amants qui voudrait être apothicaire; enfin elle me parla de son bon sens et de si bon cœur que je me décidai à aller prendre 100 pistoles.

Peu de jours après, je me mis en route pour Montpellier. A peine arrivé, je n'aurais pas voulu changer d'état contre un autre.

Je trouvai mes camarades les étudiants au collège de médecine établis pêle-mêle au milieu des étudiants en médecine en chirurgie. Ils me paraissaient seulement distingués qu'ils étaient mieux habillés, mieux nourris et surtout

8. Je dis assez ingénument que j'avais eu d'abord quelque à prendre mon état. Les médecins et les chirurgiens m'en firent politesse de bien se moquer de moi, et me dirent que dans une république, les trois branches de l'art de guérir sur un pied d'égalité fraternelle, et qu'elles étaient d'ailleurs, comme la république, réunies en un faisceau un et indivisible.

Ils me dirent que dans la chimie médicale, qui n'était que pharmacie ou apothicairerie, les noms des Derosne, des Gassicourt, des Cadet de Vaux, des Parmentier, des Berthoz, étaient connus dans l'Europe et dans le monde entier.

En effet, dès que je fus entré aux écoles, j'appris que Berthoz avait fait la première bonne analyse de l'opium, Parmentier et Deyeux la première bonne analyse du lait, que les vertus d'ipécacuanha étaient dues à Cadet de Gassicourt, qu'un grand nombre d'autres découvertes ou d'autres préparations étaient également dues à ces habiles pharmaciens et à leurs illustres confrères.

Je suivis les cours de la grande pharmacie, comme il appartenait à un neveu de madame Rudel de Serres. A la classe d'histoire naturelle j'appris à distinguer non seulement les diverses espèces de sauge, mais les diverses espèces d'ipécacuanha, surtout les diverses espèces de quinquina, dont les unes font grand bien, les autres ne font ni bien ni mal, les autres augmentent le mal; ainsi des autres remèdes. A celle de chimie, j'appris les pesées, les mixtions, les coctions les plus parfaites, et, mes cours finis, je soutins une thèse latine sur les pastilles de menthe poivrée, la gomme de guimauve et le sucre d'orge, sur l'*hydro-sulphuretum sublimatum*, *oxidi stibii sulphurati*, autrefois le kermès minéral. Ensuite je descendis de dessus le pupitre, je ceignis le tablier, je pris le pilon et la spatule et manipulai *secundum artem*.

J'obtins mes lettres; je partis. J'allai tout droit en faire hommage à madame Rudel de Serres. Elle m'interrogea sur l'onguent de la mère; je lui répondis sur l'*unguentum fuscum*, qui est la même chose; mais le latin en impose toujours aux femmes. Elle me fit voir comment on faisait du sucre avec des pommes ou avec du raisin, et comment Derosne dégraissait le sucre avec du charbon toute espèce de sucre; comment aujourd'hui avec de la chicorée brûlée on faisait du café, à faute d'autre; je lui enseignai mille petites recettes pour les cheveux, pour les dents, pour le teint: je devins son favori.

Elle m'acheta un ancien fonds d'apothicaire; j'en fis renouveler, repeindre les tablettes. Je plaçai dans le milieu, à la place de l'ancien grand pot de thériaque en faïence, le buste d'Hippo-

XVIII^e SIÈCLE.

en beau biscuit azuré, et sur le devant, de grandes pierres de roche, d'antimoine, de lapis lazuli, de grands bocaux d'anguilles et de petits poissons rouges. En même temps je m'attachai à parler la nouvelle langue chimique, ce qui fit d'abord croire à mon prédécesseur qu'il était sourd. Point de sel, point de verre, du muriate de soude, de l'acide acéteux. Point d'antimoine, du sulfate d'alumine alumineux, du sulfure d'antimoine natif. Je remplissais ainsi les oreilles de tous les bacheliers, qui ne croyaient jamais payer assez les drogues les plus communes. J'eus la vogue. Mon mariage se fit, et la vogue augmenta depuis qu'Augustine est montée sur son trône, depuis qu'elle tient le comptoir, adossée à une belle glace où toutes les garde-malades viennent se mirer pendant qu'elle écrit le compte.

Peut-être aurais-je à me plaindre de mes beaux-frères; mais je ne m'en plains pas. Le chirurgien est un jeune fat, qui parle poliment au médecin, et qui, derrière lui, en parle fort librement. En arrivant ici, il apporta une tête remplie des nouvelles idées révolutionnaires. Il voulait être en même temps médecin, chirurgien, apothicaire; mais notre tante, madame Rudel de Serres, rembarra fort bien sa vanité. Je ne puis permettre que vous exerciez ces trois professions, lui dit-elle, pas plus que je ne puis permettre que vous soyez le mari de mes trois neveux. Les prétentions de mon beau-frère ont fait rire toute la famille, et la réponse de notre tante y est passée en proverbe. Quant au médecin, il est sage et grave; mais personne, jusqu'à présent, n'a voulu essayer sa nouvelle science, et je crois qu'ainsi que le chirurgien il n'a pas encore gagné le montant de sa patente. On dit que je ne suis pas bien avec mes beaux-frères; c'est de la méchanceté, car ils dînent et soupent fort souvent chez moi. On est de même de leurs femmes, il en sera de même de leurs enfants. Pour moi, je ne vais chez eux que pour leur rendre le compliment du premier de l'an. Je n'ai besoin de personne. Que madame Rudel et madame Rudel de Serres vivent ou meurent, je n'en aurai, comme on dit vulgairement, ni plus ni moins cure. Mais je sens que mes beaux-frères ont grand besoin qu'ils meurent; et, ce qui est encore plus fâcheux, c'est que, par devoir de neveu autant que par état, ils sont obligés de les faire vivre.

DÉCADE XCIX. — LA DÉCADE DES EXAMENS.

J'allais dîner à quelques lieues, chez un ami qui n'est pas riche. J'y allais à pied. C'était au temps pascal, où l'on prêchait fort et ferme dans toutes les églises. Je passai devant une dont la porte était ouverte, et il en sortit ces paroles : Mes frères, examinez-vous, mes frères ! Plus loin j'entendis encore parler d'examen ; j'en entendis parler plus loin encore, et plus loin encore.

Je continuai à marcher à travers pays. J'entrai dans une belle plaine, dans un beau chemin. Mon imagination me transporta bientôt sur une chaire des églises de Paris, et je me mets, moi, à prêcher aussi à tue-tête, et comme le cordelier Menot, *ad omnes status*, aux divers états, et, venant aux gens de lettres, je leur dis : Mes frères, ou si ce mot vous déplaît, messieurs les auteurs, grand nombre de vos livres ont, en s'ouvrant, exhalé les poisons les plus subtils. Quel plaisir à vous de voir vos jolis petits romans bleus, verts, roses, timbrés de votre nom immortel, aller souiller par des taches indélébiles l'imagination des jeunes vierges, des jeunes mères de familles ! Quel plaisir dans votre cœur gonflé de vanité, d'orgueil ! Examinez-vous ? examinez-vous !

J'en aperçois qui sont encore plus heureux ; ils suivent de l'œil ces brillants brandons lancés du haut de leurs pages sur les matières combustibles de la société. Les reflets des flammes qu'ils ont allumées éclairent la joie de leur figure.

Les classes pauvres sont animées contre les classes riches.

Les classes inférieures contre les classes bourgeoises.

Que vous êtes contents, heureux ! Examinez-vous ! examinez-vous !

Les arcs-boutants de l'édifice national faiblissent, les hauts pouvoirs sont diffamés, vilipendés. Les jappeurs contre le gouvernement aboient ; un auteur anglais dirait peut-être aboient vos phrases, vos colonnes. Que vous êtes heureux ! quelle joie ! Vos déclamations ont allumé les guerres internationales ; les générations tombent sous la faux de la guerre ; les guérêts se couvrent de friches, d'épines ; les bras manquent à l'agriculture ; les pères, sur le seuil de leur porte, se tournent vers le chemin où ils ont

XVIII^e SIÈCLE.

arracher leurs fils ; les mères en pleurs leur tendent des bras qui ne sont que vides. Faudrait-il alors croire à la joie des créatures humaines ? En avez-vous ressenti ? vous êtes-vous surpris à en sentir ? Examinez-vous ! examinez-vous !

Le vieux temple est désert, les lampes sont éteintes, les livres saints demeurent fermés ; cet antique vaisseau qui autrefois pouvait contenir les générations se vide, reste vide, et au lieu que le monde se remplit d'injustices, d'iniquités, de crimes. Le ciel ne n'ose invoquer les Écritures, crainte des rires, des sarcasmes. Le titre de votre livre enorgueillit au contraire vos lecteurs qui le citent. Pourriez-vous ne pas frémir au spectacle de tant de biens perdus, au spectacle de tant de maux sortis de votre plume ? Examinez-vous ! examinez-vous ! Et voilà que sans que la conscience seule leur parle, leur montre les maux qu'ils ont faits, les menace, les poursuit.

Alors ils se demandent s'il est un être juste qui domine tout, qui puisse tout, qui ne puisse pas ne pas être juste, ne pas punir. Ils sont intéressés à ne pas se répondre, à ne pas réfléchir, ils ne répondent pas, ils ne réfléchissent pas, ils arrêtent leur réflexion ; ils sont intéressés à ce que l'âme ne soit pas immortelle, elle est mortelle ; à ce qu'il n'y ait pas de Dieu, il n'y en a pas.

DÉCADE C. — LA DÉCADE DES ONZE SOUPERS.

Robert a été chez son beau-père chercher le chapitre que nous attendons.

Il n'est revenu que le douzième jour après son départ. Dès que nous l'avons aperçu, nous avons couru au-devant de lui, nous nous sommes tenu l'étrier ; nous l'avons amené au milieu de nous. Il paraissait, il était tout aise ; et sans autre préliminaire il nous a dit :

Mes chers amis, j'ai obtenu de mon beau-père le chapitre que nous désirions tant ; mais il m'a fallu demeurer chez lui onze jours, et, comme vous allez voir, a-t-il ajouté, j'ai dû y souper onze fois à la même place, à la même heure.

PREMIER SOUPER. Mes chers amis, a continué Robert, n'est-ce pas un anachronisme, et ne pourrais-je encore dire n'est-ce pas une incivilité que de vouloir aujourd'hui faire aux gens du

monde une leçon sur les finances ? C'est bien ce que sentait mon beau-père, à qui le soir de mon arrivée je demandai de nous les faire connaître. Il me répondit que, depuis environ vingt ans, les cafés, les cabarets même, familiarisés avec les notions de ce genre par le Compte-rendu de Necker ou par les journaux, discutaient sur les recettes et les dépenses publiques et sur le déficit ou la différence entre les unes ou les autres. Toutefois, comme mon beau-père se plait beaucoup à parler de son métier, il se tourna vers mon jeune frère, garçon de quinze ou seize ans, qu'il aime beaucoup et qu'il veut maintenant élever comme son fils. Mon petit ami, lui dit-il, lorsque j'étais comme toi sur le point de prendre un état, mon père, qui était un simple mais habile musicien, se mit successivement à me jouer du violon, ensuite de la basse, ensuite du cor, ensuite de la clarinette, ensuite de la flûte, et il me parla ainsi : Philippe, lequel de ces instruments te plaît le plus ? duquel veux-tu faire le tien ? Je n'aimais pas trop la musique, et en ce moment j'osai enfin le lui avouer. Il me dit : Cependant je t'entends chanter volontiers les hymnes d'église : veux-tu être prêtre ? Je répondis que non. Mon petit ami Robert, fais comme moi, sois franc : car je répondis non aussi aux questions sur d'autres états. Mon père était un peu impatient. Ma mère lui apprit que j'aimais beaucoup à compter de l'argent, et ajouta que j'aurais peut-être envie d'être financier. Voudrais-tu être financier ? me dit mon père. Il me semble, lui répondis-je, que je ne manquerais pas de goût pour cet état. Voudrais-tu aller travailler chez le receveur des tailles ? J'y consentis ; j'y allai le lendemain ; j'y allai fort assidument. Le receveur se prit d'amitié pour moi, et au bout de quelques années il me fit son caissier, aux appointements de 400 fr. Dans la suite son amitié devint plus grande ; il me donna sa fille, et donna à sa fille sa charge. Alors, faisant dès ce moment partie, très petite partie, si l'on veut, du grand corps financier, je me mis à étudier les finances.

Mon ami, quand tu étudieras quelque chose, remonte toujours aux commencements. Je remontai, moi, à ceux des finances, et je vis qu'elles avaient toujours été en s'accroissant ; je vis que dans aucun siècle on n'avait aboli d'ancien impôt, qu'à chaque siècle on en avait créé de nouveaux. Je vis que nos vieilles finances avaient toujours continué à être, et de la même manière, féodales, mal tenues, mal gérées, oppressives.

Personne guère de tous ceux qui étions à table, excepté mon jeune frère et moi, n'écoutait ; ce que voyant mon beau-père, il changea aussitôt de propos, après s'être penché à l'oreille de

mon frère et lui avoir dit : Mon petit ami , la suite à demain , à ce soir , à cette heure , à cette place.

DEUXIÈME SOLPER. Le lendemain au soir , que nous étions un peu s'en faut , en famille , mon beau-père , s'adressant encore à mon frère , lui dit : Mon petit ami , si à l'avenir dans ta carrière vois de grands abus , de grands maux , dénonce-les à ceux qui peuvent y porter remède.

Dans un assez long mémoire , j'exposai au ministre que l'état de la finance coûtait aux autres états de la société cent cinquante millions ; que cette énorme somme , n'entrant pas dans le trésor , croissait d'un tiers les impôts. Je lui donnai deux moyens pour réduire les frais de recouvrement à la moitié ou seulement au quart , comme il lui conviendrait le mieux. Je n'eus pas de réponse.

Alors je m'adressai au roi , à *lui-même* , ainsi que le portait la description de ma lettre. Je lui donnai respectueusement mon avis sur la réforme des trois grandes compagnies de financiers. Je commençais par celle des fermiers généraux ; mais comme il m'était venu que d'hier , il faut que je l'apprenne ce qu'étaient et la compagnie des fermiers-généraux et les deux autres compagnies. J'ai remis que cela l'ennuie. Cela ne peut ennuyer personne , d'interrompre tous à mon beau-père. Mon jeune frère disait ou plutôt disait la même chose.

Les fermiers généraux , continua mon beau-père , n'étaient , proprement parler , que les cautions d'un pauvre diable , le fermier général de la vente exclusive du sel et du tabac , à qui l'on donnait trois mille francs par an pour prêter son nom de fermer à leurs actes. Le nombre de ces cautions de fermier était linéairement de quarante , et les parts de leurs gains étaient représentées par quarante sous , divisés chacun en douze deniers ; certains fermiers généraux en avaient quinze , dix-huit , et par conséquent certains autres seulement neuf ou six. Quelques années avant la révolution leurs gains avaient été enfin limités à six ou quatre millions , produit de la moitié du prix des ventes de la ferme qui excédaient le prix du bail.

La seconde compagnie de financiers était chargée de la perception des droits sur les boissons , sur les cuirs , les papiers , la ferrerie ; elle ne les affermait pas , elle les percevait sous le nom de régie des droits réunis , laquelle , de diverses manières , à divers temps , mutilait , étouffait , tout l'industrie. J'ai surtout en vue l'impôt sur la fabrique des cuirs dont le parlement de Grenoble avait , en 1765 et 1766 , courageusement demandé l'abolition.

La troisième compagnie s'appelait la régie du domaine ; mais en outre, outre les revenus du domaine, les impôts de l'entree, du sceau, du marc d'or, qu'on appelait impôts domaniaux, parce qu'ils étaient incorporés au domaine.

Les deux dernières compagnies avaient aussi des émoluments, qui provenaient de même du tiers des impôts élevés au-dessus d'une somme fixe.

Ces compagnies faisaient d'ailleurs à l'état des avances, montant à quarante, cinquante, soixante millions.

Ceux qui prêtaient aux financiers de ces compagnies de l'argent pour payer leur quotité d'avances étaient appelés croupiers, et avaient part, comme il était juste, au dividende des gains et des profits et des émoluments.

Sur ces dividendes étaient assignées aussi des pensions de dames, de riches dots de jeunes demoiselles.

Dans ma lettre au roi, je lui disais : Sire, les fermiers généraux, à l'époque de la clôture de leurs comptes, prennent la liberté de vous envoyer, sur la distribution des restants en caisse, de grandes sommes d'or, dans des bourses de velours ; vous avez la bonté de les recevoir. Il y aurait mieux à faire. Videz leurs poches dans la vôtre ; videz-y aussi les cent mille poches de vos ambassadeurs, de leurs contrôleurs, de leurs inspecteurs, de vos receveurs, de leurs commis, de leurs agents. Purifiez l'air de cet immonde essaim d'insectes qui se jettent sur les travaux, les gains, la vie de votre bon peuple. Je dressais d'avance l'acte d'accusation de ces soixante hauts prêteurs de fonds ; mais je ne comptais qu'à la suppression de leur ferme. Le tribunal révolutionnaire, environ vingt ans après, conclut à la peine de mort, et les têtes de trente d'entre eux tombèrent le même jour.

Le roi ne me répondit pas, car ma lettre devait à peine être lue qu'il mourut. Louis XVI monta sur le trône.

Mon jeune ami, la suite à demain, à souper, à cette heure, à cette place.

TROISIÈME SOUPER. Louis XVI avait quelques années de moins que moi. Je lui écrivis ; je lui parlai encore plus franchement qu'à son prédécesseur. Dans ma simplicité, dans mon expérience, je croyais qu'il avait sous les yeux la lettre que j'avais déjà écrite. Et, par ma nouvelle lettre, j'ajoutai : Au fait, vos tailles sont, quant à l'assiette, entre les mains des fermiers des aides et des élections, et, quant à la perception, entre les mains des receveurs des tailles en titre d'office.

Votre ministre des finances n'est donc qu'à moitié ministre des

finances ; il n'en administre pas les recoues , il n'en paie que les dépenses.

Le nouveau roi , comme vous devez croire , ne me parut pas non plus , ni à cette lettre , ni à d'autres qui la suivirent. Louis XVI me paraissait encore plus mort que Louis XV. Que mes projets ne parvenaient pas à ce bon prince , un de leurs rois qui aient régné , un des meilleurs hommes que j'aie vécus , soit dit entre nous : car je suis fonctionnaire public par cette qualité , obligé , tous les ans , chaque vingt-cinq ans d'aller , pour conserver mes appointements tels qu'ils sont , comme les autres , haine à la royauté , et donner un pied à sa statue. Mes projets tombèrent entre les mains de rants et d'insoucians commis ; ils ont demeuré quarante ans dans les cartons. Enfin la révolution , qui a dérangé d'hommes et tant de choses , les ayant jetés dans les mains d'un épiciers , ou , par le plus grand des hasards , je les trouvai avec une centaine d'autres. Je les lus , je les relus tous. Les plus anciens , qui ne remontaient pas au commencement du siècle , n'étaient guère que la vieille machine de Vauban , tournée et retournée , mais toujours très-sensible. Ceux du milieu du siècle , époque à laquelle les idées d'économistes s'était répandue , ne parlaient que d'un unique , d'un impôt sur les terres , ou de deux impôts , l'un sur les comestibles , l'autre sur les boissons. Ceux d'après étaient postérieurs offraient une plus grande variété , surtout une grande étendue de vues. J'en trouvai de fort utiles , de très-d'excellents , et je puis même l'assurer en toute vérité que aucune des nouvelles institutions de nos finances , de la pensable nécessité a hâté la révolution , qui n'ait été dans ma collection de projets , et cela doit être : ce n'étaient que les rédactions écrites des divers chefs de la constitution verbale du dix-huitième siècle , relative à la police des finances , qui , depuis je ne sais combien de siècles , se trouvaient dans un désordre connu de toute l'Europe.

Mon ami , prends les financiers , même les plus vains , les d'inventer un plus mauvais système que celui qui existait , ils ne le pourront. La révolution , toute puissante absolue , endoctrinée par Sully , Colbert , Turgot , Necker , et par les traités de Desmarestz , de Forbonnais , de trône , des économistes , des encyclopédistes , est venue décréter un nouveau. Egalité d'impôt ! égalité d'impôt dit. Mon ami , redouble d'attention , car je veux faire

n pour parler mais pour entendre ceux qui parlent. contribution à asséoir doit être celle des fonds de terre. Cette loi des finances l'a appelée contribution foncière. Elle veut que le territoire de chaque commune fût divisé en sections, et que les divers propriétaires choisissent des commissaires pour l'évaluer, en assemblée municipale, contradictoirement avec chaque propriétaire intéressé, le revenu des divers fonds de chaque section ; que, sur les états détaillés de ces évaluations, appelés états de section, fussent faits des matrices de revenu des propriétés de chaque habitant ou maison ; et que sur ces matrices de rôle fussent formés les rôles de la contribution de tous les habitants. Mais dans tous les départements de la France la répartition de la contribution foncière est-elle juste ? non ; entre les diverses communes d'un département ? non ; entre les divers habitants d'une commune ? non. Remarquez toutefois que cette loi si incomplète, si défectueuse, est la moins imparfaite, la moins défectueuse, par conséquent elle deviendra dans la suite encore meilleure, lorsqu'un autre système général, ou par d'autres moyens d'une estimation des produits territoriaux, on sera parvenu à une répartition plus équitable, ou, comme dit un de mes projets manuscrits, *on d'impôt*.

La contribution foncière, ou des revenus des propriétés, a dû être suivie de la contribution mobilière ou des revenus des propriétés mobilières, ou des produits territoriaux, évalués d'après le prix présumé du produit. Cette loi, quoiqu'elle soit aussi la meilleure la moins mauvaise, est bien moins susceptible d'être améliorée que la précédente, en ce que la matière imposable est plus étendue. Cette loi est d'ailleurs fort obscure, les termes sont vagues, les mots, fort mal écrits. Petit Robert, si tu veux améliorer avec clarté et netteté, lis plusieurs de nos lois et plusieurs de nos lois.

La contribution mobilière a dû être suivie de la contribution industrielle ou de la loi des patentes. Quelle excellente loi que celle qui, déclarant l'industrie libre, veut que chacun eût le droit d'exercer l'état qui lui plaît, et que l'impôt ne pèse indistinctement les divers états suivant des sommes fixes ! Quelle bonne, quelle excellente loi que celle qui, au lieu de l'examen de la capacité et de l'habileté à exercer un état, s'en rapporte à l'intérêt de ceux qui paient et à la concurrence ! De combien d'inventions, de perfec-

ons, de richesses, d'avantages, ne doit-elle pas être la même ?

Si l'on voulait former une langue financière d'après de vraies analogies, il faudrait prier l'Académie de nous donner un adjectif dérivé du mot enregistrement. En attendant, je dirai que la contribution de l'enregistrement est aussi une bonne, une excellente loi, en ce qu'elle ne vous demande de l'argent que lorsque vous en avez, en ce qu'elle ne vous fait ouvrir la bourse que lorsqu'elle est pleine, que lorsque vous achetez, que lorsque vous succédez. Toutefois nos législateurs ne doivent pas perdre de vue que le trop est toujours le trop, qu'il faut prendre garde, par un tarif trop fiscal, les fonds de terre baissent, et que lorsqu'il s'agit de succession, au lieu des héritiers ce sont les héritiers qui héritent.

L'Académie aurait, je crois, encore plus de peine à admettre comme français l'adjectif dérivé de timbre ; aussi n'oserais-je le dire. Je dirai donc que la contribution du timbre est aussi, par les mêmes raisons, bonne, excellente. — Telle est encore celle des ventes, qu'on pourrait nommer la contribution pécuniaire pécuniaire. — Telle est celle des hypothèques, qu'on pourrait nommer la contribution hypothécaire. — Telle est celle des droits de greffe, qu'on pourrait nommer la contribution judiciaire. — Telle est celle de la garantie, qu'on pourrait nommer la contribution somptuaire de la marque d'or et d'argent. — Telle est celle de la poudre de chasse, qu'on pourrait nommer la contribution somptuaire de la poudre de chasse. — On pourrait dire aussi la contribution somptuaire du tabac, dont on a si mal à propos changé l'ancien mode de vente exclusive, au grand préjudice du trésor et plus grand préjudice de la santé.

Je voudrais bien aussi qu'on dit la contribution somptuaire de quelques autres objets, et qu'alors on pût supprimer la contribution des loteries ; entendons-nous, qu'on pût supprimer les loteries.

Les loteries sont désastreuses pour les mœurs. Les droits de timbre le sont pour le commerce : cette contribution est aussi à supprimer. — Il en est de même de celle qui est établie sur les voitures publiques.

Le commerce serait allégé par la suppression de ces deux contributions ; il le serait aussi par la réduction du taux des portées de lettres, qu'on pourrait nommer la contribution épistolaire.

La contribution du commerce étranger ou contribution des douanes, qu'il n'est guère possible de nommer autrement, et certaines dispositions qui me paraissent aujourd'hui mauvaises, qui avec le temps peuvent devenir bonnes, par la même raison.

me les pilleures dispositions qu'elle a aujourd'hui peuvent
le devenir les plus mauvaises.

ami, la suite à demain, à souper, à cette heure,

).

SOUPER. Petit Robert, a continué mon beau-
quinze ou seize ans; tu dois avoir au moins aussi
ire que moi, qui en ai cinquante de plus.

deux états d'impositions; tâche de les retenir.

tailles, y compris les trois vingtièmes à l'époque
revolution, 160 millions. — Nouvelle contribution fon-

y compris les portes et fenêtres, 230 millions. — Ancienne
40 millions. — Nouvelle contribution mobilière, 40

— Ancien droit pour la réception des maitres artisans
pour celle des marchands, produit inconnu. — Nouvelle con-

tribution industrielle ou des patentes, 20 millions. — Ancien
de droits, produit inconnu. — Nouvelle contribution

sur le sel, 70 millions. — Ancien papier timbré, pro-
duit inconnu. — Nouvelle contribution du timbre, 20 millions.

— Ancien droit des amendes, produit inconnu. — Nouvelle contri-
bution sur le sel ou des amendes, 2 millions.

Ancien droit des hypothèques, produit inconnu. — Nouvelle
contribution hypothécaire, 5 millions.

Anciens droits des greffes, produit inconnu. — Nouvelle con-
tribution judiciaire ou des greffes, 5 millions.

Ancienne marque d'or et d'argent, produit inconnu. — Nou-
velle contribution somptuaire de la marque d'or et d'argent, ou
droit de garantie, un million.

Ancienne régie des poudres, 800 mille francs. — Nouvelle
contribution somptuaire de la poudre de chasse, 500 mille francs.

Ancienne régie du tabac, 30 millions. — Nouvelle contribu-
tion somptuaire du tabac, 8 millions.

Anciennes gabelles, 60 millions. — Produit des salines de
l'état, dont le sel est aujourd'hui marchandise libre, 7 millions.

Anciennes loteries royales, 10 millions. — Nouvelle contri-
bution des loteries nationales, 10 millions.

Anciennes traites intérieures, produit inconnu. — Nouvelle
contribution des barrières, 25 millions.

Anciennes messageries, un million. — Nouvelle contribution
des voitures publiques, un million.

Anciennes postes, 10 millions. — Nouvelle contribution épis-
copale ou des ports de lettres, 12 millions.

Anciennes traites foraines, produit inconnu. — Nouvelle con-
tribution du commerce étranger ou des douanes, 12 millions.

Si à ces anciennes diverses impositions on ajoute les droits perçus par la ferme générale sur les douanes intérieures ou étrangères, les entrées de Paris, le domaine d'Occident, qui se portaient à 78 millions; — Les droits réunis, sur les boissons, le sel, le papier, les cartes, qui se portaient à 50 millions; — Les droits casuels et du marc d'or, qui se portaient à 7 millions; Les impositions des pays d'états, qui se portaient à 20 millions; — Les impositions mises en remplacement des corvées, qui se portaient à 20 millions; — Les décimes ou impositions sur le clergé, qui se portaient à 10 millions; — Les revenus du domaine et impositions domaniales, qui se portaient à 50 millions. Et quelques autres revenus, que j'ai mentionnés et dont j'ai déclaré que les produits m'étaient inconnus, je trouve que les anciennes impositions étaient, années communes, de 550 millions.

Si à ces nouvelles diverses contributions on ajoute les revenus des forêts nationales, qui se portent à 25 millions, les revenus des domaines nationaux, qui se portent à 10 millions, quelques autres revenus, contributions ou produits moins importants, on aura pour les nouvelles contributions environ 500 millions.

D'après mes calculs, je crois que les contributions de la France, rendue par la réunion des nouveaux départements, sont diminuées, depuis la révolution, années communes, du cinquième ou d'un quart et qu'à la paix elles le seront de près de moitié, si, comme l'annonçait le comité des finances du conseil des Cinq-Cents, les contributions pouvaient être réduites à 400 millions.

Mon jeune ami, la suite à demain, à souper, à cette heure, à cette place.

CINQUIÈME SOUPER. Avant la révolution, il y avait trois grandes dépenses, celles de la guerre, de la marine et de l'intérieur; il y en avait encore une plus grande, celle de la dette publique.

Depuis la révolution, comme tu vas le voir dans le tableau des dépenses de l'année dernière, 1799, la grande, la très grande dépense est celle de la guerre. Elle dessèche le trésor. Elle est portée à 400 millions; — Celle de la marine à 150 millions; — Celle de l'intérieur à 40 millions; — Celle des finances à 5 millions; — Celle de la justice à 9 millions; — Celle de la police à 2 millions; — Celles des relations extérieures à 5 millions; — Celle du Corps législatif à 11 millions; — Celle du pouvoir exécutif à 3 millions; — Celle des rentes perpétuelles

et viagères à 72 millions ; — Celle des pensions à 12 millions : — Total 709 millions.

Mon jeune ami, la suite à demain, à souper, à cette heure, à cette place.

SIXIÈME SOUPER. Il y avait autrefois un déficit, que certains ministres nous disaient être de 24, de 30 millions, d'autres de 100, de 140 millions.

Il y en a aujourd'hui un, tantôt grand, tantôt plus grand, et tantôt encore plus grand.

Aujourd'hui, que nous sommes plus expérimentés, plus habiles, nous ne payons pas le déficit ; nous le portons à l'arrière. Autrefois nous le payions ; nous empruntions.

Mon petit ami Robert, il y a long-temps que nous empruntons.

Louis XIV, si guerrier, si magnifique, laissa, en 1715, à sa mort, deux milliards de dettes.

Quelques années après, pendant la régence de son neveu, il fut d'Écosse un homme, nommé Law, qui promit de payer toute cette dette, fût-elle plus grande, avec un papier-monnaie hypothéqué sur les richesses du Mississipi. Les créanciers de l'état s'empressèrent d'échanger leurs contrats de créance contre ce papier, qu'ils trouvèrent excellent ; et tant que la mode de ce papier dura, personne jamais ne voulut l'échanger. Trois milliards de billets pouvaient à peine suffire. La mode passée, tout le monde courut porter ses billets à la caisse, reprendre son argent ; la caisse était vide, et, sous le nom de Law, l'état avait fait banqueroute.

Rien ne peut corriger les capitalistes de Paris de prêter leur argent à l'état, que rien ne peut corriger d'emprunter. En 1789, à l'époque de la révolution, la dette publique s'était élevée au moins à quatre milliards.

Jusqu'à ce qu'en 1796 l'état eût fait perdre à ses créanciers les deux tiers de leurs créances et une partie du tiers restant, appelé tiers consolidé, les créanciers de l'état se vantèrent l'avoir fait la révolution.

Mon jeune ami, la suite à demain, à souper, à cette heure, à cette place.

SEPTIÈME SOUPER. — Petit Robert, mets ton argent sur le bord de la rivière : il sera très bien placé en grandes et belles prairies ; ne le jette pas dans la rivière, ne prête pas à l'état : car, en tout temps et en tout lieu, les états ne s'acquittent que par les banqueroutes.

Je suis fort content de toi, mon jeune ami, a ajouté mon beau-père. Tu seras un excellent financier ; tu n'as pas perdu un seul

et, un seul chiffre; continuellement tu as été attentif. En réponse, je vais achever de te raconter mon histoire.

Tu as vu que je ne gagnai pas grand'chose à envoyer des objets au gouvernement; il n'en a pas été de même dans la suite.

Après la chute de Robespierre, les hommes et les choses sortirent de la torpeur pour entrer dans une espèce de mouvement météorique. Il n'y eut plus de commerce, plus de rapports sociaux, plus de mœurs nationales, tout devint agiotage. On agita les marchandises, sur les denrées, sur les places, sur les actions, sur les réputations, sur l'esprit public, sur la stabilité du gouvernement. On agita principalement sur le tiers composé des pauvres rentiers, sur les reconnaissances de l'emprunt public, celles des fournitures faites à l'état, sur les créances des prêteurs, sur les créances de l'arriéré, enfin sur tous les genres d'effets publics; j'en excepte les assignats, dont la valeur diminuait de plus en plus, et dont les planches furent brisées par un décret qui, deux ou trois ans plus tôt, aurait à cette monnaie d'assignats conservé sa valeur monétaire.

Nous voilà sans doute, disions-nous, à tout jamais déshabillés de papier-monnaie. Nous le disions, nous le répétions, que subitement il nous tombait sur la tête une pluie de deux millions quatre cents millions de mandats territoriaux, destinés, pour les mêmes gens, à racheter quarante-cinq milliards d'assignats. Ces mandats avaient un cours forcé, étaient armés de toutes les lois répressives. Cependant ils disparurent; le premier vint à braver le perron du Palais-Royal et les autres perrons de Paris, de la France.

C'était surtout de la dépréciation des papiers-monnaies qu'il s'agissait. J'en écrivis avec franchise au comité des finances. Mon mémoire lui disait que cette double fièvre faisait mourir le corps social; je ne reçus pas de réponse.

Mon jeune ami, la suite à demain, à souper, à cette heure, à cette place.

HUITIÈME SOUPER. — Je t'ai dit que je ne reçus pas de réponse du comité des finances, mais, peu de temps après, un membre de ce comité me consulta sur l'établissement d'une banque nationale ou caisse d'escompte et sur l'établissement d'une caisse d'amortissement. Fais comme moi, petit Robert; je n'en pouvais pas l'organisation. Il désirait que je l'approuvassse; je ne lui en dis pas moins mon avis.

Une banque ou caisse d'escompte, lui répondis-je, si elle existait avant la révolution, une association de capitalistes qui,

et porté leur argent en commun dans une caisse, émettent, de gage, des billets de caisses, ou les donnent en paiement effets de commerce qu'ils escomptent au taux légal, est fort bon, en ce que la masse du numéraire en est augmentée : car comme des billets émis est souvent d'une valeur dix fois plus grande que celle de l'argent déposé dans la caisse, en ce que l'accroissement de la circulation du numéraire en est augmentée ; car, quelle qu'elle soit la confiance qu'on ait dans les billets de caisse, on paie volontiers et plus vite avec ces billets qu'avec de l'argent ; mais, aussitôt que cette caisse devient une banque ou caisse nationale d'escompte, elle est frappée de mort par la peur que la toute-puissante et toute nécessaire main du gouvernement, au premier moment de détresse, la vide jusqu'au dernier écu.

Quant à une caisse d'amortissement, elle est bonne aussi de nature : avec les fonds que lui donne l'état elle en rachète les rentes passives au cours de la place ; par des opérations bien combinées, elle doit, dans un temps limité, acquitter toutes les rentes et rendre blanc le grand-livre ; mais comme la toute-puissante et toute nécessaire main du gouvernement peut, au premier moment de détresse, la vider de même jusqu'au dernier écu, il faut que, par son essence, elle soit entièrement indépendante.

Enfin, mon ami, j'osai demander à ce représentant la place de receveur général de mon département ; je l'obtins.

Mon jeune ami, la suite à demain, à souper, à cette heure, à la place.

NEUVIÈME SOUPER. Peu de temps après, le député dont je vous ai parlé hier se retira des affaires et alla demeurer dans le fond de sa province. Il n'a cependant cessé de s'occuper de l'administration des finances, et n'a cessé de m'écrire ; fais comme moi, j'ai toujours tout quitté pour lui répondre.

Il me demanda un jour pourquoi nos grands ministres n'avaient pas mille fois brisé cette vieille mauvaise machine des finances. Je lui répondis qu'il leur aurait fallu pouvoir briser le privilège, la noblesse, ou, ce qui revient au même, leurs antiques privilèges ; qu'il leur aurait surtout fallu pouvoir briser le parlement, qui avait la sanction de toutes les lois des finances, qui entendait rien en finances, qui voulait faire le capable, qui refusait d'enregistrer la création d'un impôt, qui refusait ensuite d'enregistrer la suppression du même impôt, qui, ainsi que toutes les oppositions, s'opposait et au bien et au mal que voulait faire le ministère.

Il me demanda encore s'il ne conviendrait pas d'exiger des

cautionnaires financiers un cautionnement en argent. Rien ne viendrait moins, lui répondis-je : les anciens financiers, usagers de leurs cautionnements, qui ne s'élevaient guère qu'à 5 millions, s'étaient rendus inamovibles.

Dans une autre lettre il me fit plusieurs questions, auxquelles je fis la réponse suivante : Je conviens que les finances nationales coûtent beaucoup ; mais, bien que la machine soit immense, elle est simple : d'un coup d'œil on voit toutes les pièces, toutes les pièces inutiles.

Les percepteurs cantonnaux perçoivent les impositions directes ou fixes, les versent dans la caisse du receveur général du département, qui les verse dans la caisse de la trésorerie nationale.

Les receveurs du droit d'enregistrement, du timbre, et de quelques autres impôts y réunis, les versent dans la caisse du receveur général du département ; ils ont des inspecteurs par arrondissement, et un directeur par département, qui correspond avec une direction générale.

Mon jeune ami, la suite à demain, à souper, à cette heure, à cette place.

DIXIÈME SOUPER. Je fus encore obligé d'ajouter dans ma nouvelle lettre : Quand on aura supprimé les droits de barrière, qui ne peut tarder, le nombre des autres employés des finances est plus d'aucune considération, car le receveur général du département est vraiment le receveur de toutes les recettes, et en même temps qu'il est le payeur général de toutes les dépenses.

N'établissez pas d'autres places ; vous n'aurez plus à en réduire : vous êtes parvenu à la plus grande simplicité.

Et, ajoutai-je, si vous voulez savoir aussi mon avis sur les autres gens de plume employés par l'état, je vous dirai qu'il ne paraît bien difficile aussi d'en réduire le nombre. Soyez vrais avec vous-même ; vous avez fait, depuis la révolution, 10,000 lois, qui, pour leur exécution, exigent un bien grand nombre d'agents. Voyez s'il ne serait pas plutôt possible de réduire le nombre de vos lois.

Il m'écrivit encore sur ce même sujet. Je lui répondis : Je ne pense cependant pas que, dans certaines administrations, il n'y ait quelques réformes à faire ; mais, à Paris, comme en province, ces réformes éprouveraient de bien fortes oppositions. Entrez à Paris, dans l'hôtel d'un ministre, vous trouverez que les sous-chefs et sous-chefs sont les mêmes que ceux des députés au corps législatif. En province, les employés sont fils ou cousins de hauts magistrats ou de hauts administrateurs. Ensuite, répo-

ne autre partie de sa lettre , j'ajoutai : Je ne sais aucun le rendre les employés des bureaux d'administration plus faudrait toutefois que le public fût juste et n'exigeât pas es courbés sept ou huit heures de suite, dans une atmosphère le poêle et la respiration , la même heureuse disposition que celle d'un de nos 600 représentants, allant , après le salon du restaurateur à la comédie ou à l'Opéra. Je ainsi : Votre carte topographique des corridors et des des administrations publiques , à placer à la porte d'entrée serait d'aucune utilité. Elle ferait même rire , si les eux solliciteurs ou pétitionnaires pouvaient en avoir envie. Jeune ami , la suite à demain , à souper , à cette heure , à l'ice.

LE SOUPER. L'ancien représentant ne m'avait pas écrit long-temps ; enfin le mois dernier j'en reçus une autre comment s'y prendre , me demandait-il , pour prévenir terrible dilapidation des finances , qui va nous ramener la vie ? Dans les grandes agitations des états , il n'y a que on , contre-révolution , monarchie , république , républiconarchie. Représentant , lui répondis-je , on venait de ndre qu'il avait été réélu : rien n'est plus vrai , un roi est t à nous venir du désordre des finances. Pour y ramener il vous faut rétablir la rigoureuse spécialité des dépenses : nous faut des cours des comptes siégeant dans le fond des ments , le plus loin possible des ministres ; surtout et out , il vous faut des comptes publics , imprimés par millions , par millions , des comptes où les dépenses soient bien es , car il n'y a rien de plus obscur que les blancs de tous ptes.

1, pour terminer , je te dirai , mon petit ami Robert , que , commencement du siècle la finance était peuplée de la-de gens du plus bas étage , qu'on appela papiers bleus de ur des billets de Law , elle l'était , à l'époque de la révo-des hommes les plus élégants , les plus instruits ; et au- ui elle est de même en général bien composée. Je te dirai mon petit ami Robert , qu'avec la recette du district j'ai eux filles , qu'avec la recette du département j'en ai marié que j'ai aussi bien établi mes fils , que je me suis tou- ien logé , bien nourri , bien vêtu , bien entretenu. Dans -tai le sort des apprentis et des garçons ne vaut guère que dans les autres états ; mais le sort des maîtres n'est pire. Si dans la suite , quand tu y seras parvenu , tu en is franchement , tu feras comme moi ; si au contraire tu

et plains, tu cries, les poches, les mains et la bouche pleines, gras comme les autres.

J'ai fini, mon jeune ami ; je suis fâché de ne pouvoir maintenant retenir ton frère.

DÉCADE CI. — LA DÉCADE DU BEAU PRÉCEPTEUR

Quelle année comptons-nous, il y a six ans ? a demandé Camille. Il a réfléchi un moment. Je crois que nous étions en 1780 ou si l'on veut en l'an II. Un soir de cette même année, poursuivi, je vis arriver chez moi, aux approches de la nuit, un homme mort de peur, de froid et de faim. Je crus devoir d'abord le rassurer en lui affirmant qu'il était chez moi en sûreté, et en lui montrant pendu au lit de ma mère le crucifix, ce signe d'amour et de confraternité universelle. Mais, s'écria-t-il, je ne crains rien ; je ne crains ici que les loups, qui m'ont suivi jusqu'à votre ferme. Je les ai vus, lui répondis-je ; ce sont mes chiens de parc, d'ailleurs fort inoffensifs. Il s'approcha de plus en plus du feu, se déboutonna, et montra, sous une carmagnole grise, une vieille veste brodée. Ce fut d'abord la vieille veste brodée qui me parla ; ce fut ensuite la carmagnole. On prit toutes sortes de soins de lui, et, en attendant le souper, on lui offrit différents vins, des liqueurs, des conserves. Il trempa ses lèvres dans la terre, et bientôt me voila son confident, presque son ami. Mon père, me dit-il, vous désirez sans doute savoir qui vous avez vu venir chez vous ? Je vais vous l'apprendre.

Je suis né dans le temps où la France était, je crois, le plus folle de Rousseau, et surtout de son Émile. Mon père avait une bonne part de cette folie. Bien des personnes en profitèrent, entre autres la tutrice de ma jeune mère, qui aimait extrêmement sa pupille. Elle entend parler de mon père, jeune ami du roi, riche, maître de son sort et à marier ; elle entend parler surtout de son enthousiasme pour l'éducation de Rousseau. Tout aussitôt elle en est encore plus enthousiaste ; elle l'est au point qu'à son tour mon père entend parler d'elle ainsi que de sa pupille, dont il s'empressa d'aller demander la main. Le mariage eut lieu.

Ma mère ne tarda pas à être enceinte. Dès que je fus né, il se présenta une foule de précepteurs, parmi lesquels mon père de-

lingua un grand adolescent qui savait l'Émile par cœur, comme une leçon de classe. Monsieur, dit-il à mon père, après lui avoir récité d'un ton emphatique le passage relatif au gouverneur de l'enfant, je crois être, je suis cet homme. Il était bien jeune; mais le livre ne le trouvait pas trop jeune, il fut agréé. À peine avait-il mis le pied dans la maison qu'il se prit de dispute avec la servante, qui voulait m'emmailloter, avec ma mère, qui voulait avoir une nourrice. Il citait l'Émile. Mon père lui donna raison; mais ma mère fit appeler son oncle, capitaine de grenadiers, homme sévère, et qui ne souffrait pas la contradiction. Monsieur, dit-elle à mon père, je me moque de la nouvelle philosophie; cachez que notre maison n'allait pas depuis cinq cents ans. Alors mon gouverneur voulut au moins une jeune nourrice qui, ainsi que ma mère, vint d'accoucher, car Rousseau demande avec raison une jeune nourrice pour l'enfant d'une jeune mère. Mon gouverneur tint bon sur le maillot. Le capitaine ne s'en mêla pas, et mes langes furent flottants. Je fus mis dans un large et profond berceau, bien rembourré, où je me démenai impunément tant que je voulus. Point de lisières, de char à roulettes. Peu à peu, en rampant sur les parquets tendus d'un tapis, ou sur les plates-bandes de gazon, j'appris à me relever, à marcher, à courir, à sauter.

Que je disc maintenant une observation que je fis dès que l'intelligence me vint. Je m'aperçus que tout le monde qui m'environnait s'occupait de moi, cherchait à me réjouir. Je me souviens entre autres des visages de carton que mettait en riant ma nourrice pour prévenir la peur que les enfants ont des masques, aussi bien que les détonations graduelles des armes à feu, pour m'accoutumer aux plus éclatantes explosions.

J'eus sept ans; ma nourrice fut congédiée suivant que le portait le livre, toujours ouvert sur la cheminée, comme le rituel de ce qu'on devait faire ou faire faire. Je ne vis alors que le gouverneur. Il devint encore plus jovial; mais il ne m'enseignait que ce que j'avais envie d'apprendre, mais il me donnait successivement envie d'apprendre une infinité de choses utiles: j'apprenais en courant, en me promenant, en jouant. J'étais à la campagne, au milieu des arbres, des fleurs, des ruisseaux, des bœufs, des vaches, du laitage, des fruits. J'avais une jolie petite bêche, je labourais, je semais, je récoltais: quel beau paradis! Quel plus beau paradis quand, ayant essayé de différents arts mécaniques, je voulus tourner comme le roi, et ensuite forger comme le daphn, plus près de mon âge.

Quatorze ans. Mon père, qui jusque alors avait rigide-ment tenu

main à ce que mon éducation ne fût pas viciée par le plus léger défaut, trouva bon que mon gouverneur vît d'autres gouverneurs, et que moi je visse d'autres élèves. Aussi reçûmes-nous avec difficulté les visites d'un autre gouverneur, qui n'avait guère plus de vingt-trois ou vingt-quatre ans, et qui n'en paraissait pas plus, bien qu'il portât un habit marron, une petite perruque noire, et qu'il se fît appeler monsieur Jean-Jacques. Du temps que nos deux gouverneurs étaient à conférer sur leurs méthodes par leurs succès, mon nouveau camarade et moi nous courûmes nous montrer ce que nous savions. Quant au jugement d'esprit, il me semblait que je n'étais pas inférieur ; mais je ne me dissimulai que je l'étais à courir, à sauter, à lutter, à lancer, à forger, à menuiser, ainsi qu'à tous les exercices de force et d'adresse où les progrès sont visibles et incontestables. Entre autres gouverneurs chez lesquels le mien m'amena, j'en rencontrai un qui était tout l'opposé de celui dont je viens de parler. Il avait plus de quarante ans, et il était attifé, propre, étiré comme un jeune élégant. Son élève lui ressemblait ; c'était un petit maître, tout plaqué de poudre, tout musqué, habillé de bleu, galonné d'or de la tête aux pieds. Je lui proposai d'aller courir, sauter, jouer ; il seignit de ne pas m'entendre. Bientôt le salon se remplit de monde. Alors il fut d'abord l'élément ; il fit cent jolies petites révérences, répondit avec adresse aux nombreuses questions que, pour plaire aux parents, on pressait de lui faire. Lorsque nous fûmes sortis, mon gouverneur remarqua en riant le beau caquot, le beau plumage de ce jeune perroquet.

Quinze ans, quinze ans ! quand donc aurai-je quinze ans ? ne sais-je de me dire. C'est que toutes les fois que je demandais à mon gouverneur pourquoi des clochers, des cloches, des sonneries, il me répondait : Pour honorer Dieu. — Qu'est-ce que ça veut dire ? — Lorsque vous aurez quinze ans, on vous le dira.

Véritablement, au temps marqué pour Émile, mon gouverneur, s'étant levé et m'ayant fait lever de grand matin, m'en mena au sommet d'une montagne magnifiquement décorée de divers arbres. Une large rivière bordée de beaux arbres coulait devant nous, comme dans le livre, et il va sans dire que bientôt, à l'extrémité d'un immense horizon, le soleil se leva étincelant au milieu d'une irradiation de feux pourpres qui coloraient tout le ciel. Pendant quelques moments mon gouverneur demeura les bras ouverts, ravi d'admiration. J'en fais autant ; et nous nous asseyons l'un et l'autre, dans les mêmes attitudes que celles de la gravure. Mon gouverneur rompt le silence :

Mon enfant, n'attendez de moi ni des discours savants ni de profonds raisonnements... » Et il continua jusqu'à la fin de la profession de foi du vicaire savoyard. Le lendemain, ayant rencontré près du presbytère un jeune avocat parent du curé, qu'il mena dans notre parc, il répéta en sa présence l'espèce de représentation ou de scène de la veille. Voilà, dit-il en me montrant et en se montrant lui-même, notre religion à tous deux. C'est, lui répondit l'avocat, la religion à la mode ; mais en France les modes, même en fait de religion, ne durent guère, et je ne vois dans la raison ni dans les mœurs la moindre racine à celle-ci, car je ne connais pas de plus mauvais prêtre que ce vicaire savoyard ; je ne connais pas même de plus mauvais logicien. Il put faire entrer son élève dans le temple chrétien, dont il commence par démolir les fondements et par disperser les pierres. Et quand veut-il l'y faire entrer. A l'âge de la plénitude de sa raison. Mais, lui dirais-je, nierez-vous donc, ou ne reconnaîtrez-vous pas les instincts, qui sont les fils invisibles, et cependant possibles, par lesquels la main de Dieu conduit tous les êtres animés ? Nierez-vous que l'homme en soit incomparablement doté ? Nierez-vous que, par ses instincts, l'homme soit forcé d'abord, comme les animaux, à sucer le sein de sa mère, ensuite à se lever, ensuite à marcher, ensuite à obéir à la gamme, à la mesure, à chanter, à danser ; ensuite à se faire la parole, à parler ; à se faire la pensée, à penser ; à se faire la raison, à raisonner ; à s'ouvrir ces trois nobles manifestations de l'existence et de l'action de son âme ? Eh bien ! l'instinct de l'amour du créateur, c'est-à-dire l'instinct de la religion, est encore plus sensible ; le nierez-vous ? Mais niez donc aussi toutes les religions qui, dans tous les temps, ont rempli toute la terre. Et vous, que voulez-vous que, jusqu'à quinze ans, devienne dans le jeune homme cet instinct, destiné, comme tous les instincts sociaux, à se communiquer ?

Enfin j'ajouterai : quant à moi, je pense que nos saints évangiles sont la sainte expression de l'instinct du juste et de l'injuste, sortie de la bouche de l'Homme-Dieu, dont l'immense avenir respectera toujours plus et toujours expliquera moins les mystères de sa divine naissance, de sa divine vie, de sa divine mort, de sa divine nature, qui demandent plutôt notre profonde adoration que l'admiration théâtrale, que l'emphase d'un prêtre rhéteur. Je crois les hommes qui ont vu Jésus-Christ, qui ont scellé de leur sang leur conviction, leur témoignage ; j'ai foi à la foi des martyrs. Je crois un grand raisonneur qui découvre dans les antiques et authentiques livres d'un peuple ennemi du christia-

me les preuves de cette religion plusieurs siècles avant qu'elle fût instituée; j'ai foi à la foi de Pascal; je crois cette grande église de tous les divers peuples, cette grande église de l'Europe qui civilise le monde; j'ai foi à la foi de l'église.

Oh! comme j'écoutais! Je ne perdais pas un mot. La profession de foi de l'avocat est depuis devenue la mienne.

J'avais dix-huit ans, ou bien près, et monsieur mon gouverneur, au lieu de me chercher une Sophie, s'en étant clandestinement donné une. C'était une grande jolie enfant, fille d'un valet, qui se garda bien de fermer les yeux. Un beau matin elle cueille un panier de fraises et va à la ville le porter à son père. Plus de gouverneur.

Mon père voulut achever lui-même mon éducation; alors il vit combien celle de Rousseau était défectueuse, non applicable. Je le vis bien mieux par ma propre expérience. J', après m'avoir prudemment retenu quelque temps au milieu de mes nombreux neveux et des nombreux neveux de ma mère, mon père m'ayant envoyé à l'université, je me trouvai comme tombé dans un monde nouveau, monde toutefois où j'étais déjà à vivre.

Mes beaux camarades et moi nous étions d'abord en une vive amitié mutuelle. Eh bien! nous fûmes bientôt obligés de nous séparer. Je me levais de grand matin, je me couchais à une heure; ils faisaient le contraire. J'aérais l'appartement; ils ne voulaient ouvrir ni portes ni fenêtres, ils tremblaient au plus petit vent, au plus petit courant d'air. J'aimais le gros pain cuit, le gros vin fait avec des raisins mûrs, la bonne viande, le bon bouillon, les légumes, le laitage, les fruits sur le feu.

Leur fallait des ragoûts, des vins fins. Courir la campagne, chasser, me plaisait avant tout; mais il me fallait comme eux marcher gravement, tenir la tête droite, crainte de déranger de grandes boucles à la Montauciel.

Ces jeunes gens devaient tomber malades, et véritablement, comme hommes du beau monde, ils tombèrent malades. D'après mon éducation, je ne voulais autour d'eux ni peur, ni médecine, ni pharmacie, ni médecins, ni apothicaires; mais ce fut inutile. En les servant, surtout en étant contracté dans mon service, je tombai moi-même malade. J'étais résolu à guérir sans secours de personne; mais ces jeunes gens rétablis, ragaillez, emparèrent des abords de mon lit, et, par grande amitié, aidèrent à leur manière. J'eus un médecin, un chirurgien, un apothicaire; toutefois, en peu de jours, la santé que je m'étais sérieusement donnée aux champs reprit le dessus.

C'est maintenant surtout que l'éducation de Rousseau commence à avoir tort.

Mes camarades m'avaient enfin déterminé à voir la société, à braver dans les beaux cercles. Je ne connaissais aucun des mille petits usages, des mille petites lois qu'il faut connaître. J'étais comme un villageois travesti ; j'avancais, je reculait, j'essayais, j'hésitais, je demandais, j'interrogeais, je faisais rire.

Ma veracité littérale et continue était encore bien plus risible au milieu d'hommes qui vous disaient : Votre serviteur très humble, et qui n'auraient pas daigné vous toucher dans la main ; et qui vous disaient : Disposez de tout ce qui est à moi, et qui ne vous auraient pas prêté un écu, et qui souvent étaient en même temps moitié faux, moitié vrais : car ils auraient mille fois mieux aimé mourir que de forligner hors de l'honneur, hors du genre de probité dont le défaut fait pendre les voleurs. Alors dans ce premier temps me trompait qui voulait, et si je n'étais pas trompé toujours, c'est que toujours on ne le voulait pas. Mais peu à peu le monde me donna, en me la faisant payer, son indispensable éducation. J'appris à hurler avec les loups, et aujourd'hui je ne hurle pas moins bien qu'un autre.

Je sortai de mon université dans la maison paternelle, où je trouvai un homme tout changé : en même temps que j'avais raccourdi les connaissances des arts, les connaissances physiques, les mathématiques, les connaissances des langues, que m'avaient données mon gouverneur, j'y avais ajouté celles qui me manquaient. Je m'étais d'ailleurs entièrement débarrassé des chaînes philosophiques de ce roman d'Émile, livre très bon, très mauvais, très utile, très dangereux, rempli de vérités, de doutes, d'erreurs, admirablement systématisé, excepté dans la partie religieuse, qui s'y trouve plaquée, incrustée et point fondue, admirablement raisonné, même dans les plus notables erreurs, admirablement écrit, à quelques fautes de langue et à quelques genevoisismes près. Rousseau parle plusieurs fois de postérité, mais je crois que le temps, dans son long cours à travers les siècles, posera sur ses rives les livres devenus inutiles. Or, l'éducation de l'Émile, fût-elle bonne, n'est pas destinée au cinq-centième, au millième des enfants.

Quant à moi personnellement, je rejetai le dénoûment d'Émile, et, au lieu de sa demoiselle de château, de sa Sophie, je fis choix d'une toute jeune personne, d'une petite Aurore, bien plus fraîche, bien plus pudique. C'était la fille du métayer dont je m'étais épris en même temps que mon gouverneur ; mais elle m'avait à moi naïvement donné son cœur aussitôt que je lui avais

XVIII^e SIÈCLE.

t le mien. Elle avait quatorze ans commencés ; j'en avais huit. Nous voilions nos feux : tandis que j'accueillais froidement les propositions d'alliances avec de jolies et riches personnes que m'indiquaient mes parents, Marguerite en faisait de côté autant à l'égard des nombreux partis qui se présentaient. Enfin , et tout à coup, la Bastille et la monarchie s'écroulèrent. Alors je parle hardiment à mon père et à ma mère ; je leur dis que mon alliance avec Marguerite sera à nous tous un parapluie ; je les persuade , et notre contrat est signé à la lueur du premier incendie des châteaux.

Les nombreux villageois, parents de mes jeunes enfants, se sont entendus avec leurs amis pour me faire secrétaire de municipalité , officier municipal, greffier de justice de paix , juge de paix , et, le mois dernier , un oncle maternel , un de ces comtes marquis représentants dont il y a tant à la Convention, me voyant en sabre et moustaches de juge de paix , m'a nommé un de ses délégués. Je suis à mon tour un petit représentant ; mais je n'ai eu d'avoir une voiture, ainsi que mes parcelles, je vais à pied, et ne si j'apprenais encore à être Émile.

Le lendemain au matin , après déjeuner , je me levai pour recevoir mon hôte. Je vous remercie, me dit-il , de votre généreuse hospitalité ; si jamais vous avez besoin de moi, souvenez-vous de mon nom. Adieu , Monsieur , adieu ! Et , après avoir passé la porte , il se mit à crier : A revoir , citoyen ! à revoir ! Vive la république ! Vive la Montagne ! Cela dit , il s'élança sur le chemin, et je le vois encore courir comme quelqu'un qui n'a pris à marcher sans lisières.

DÉCADE CII.

LA DÉCADE DE L'ÉDUCATION COMMUNE.

Qu'on me dise pourquoi les émanations de Genève se portent exclusivement sur la France. Le ministre des finances nous en était venu. Avant, le sanguinaire conventionnarat nous en était venu. Avant, le ministre principal Nec nous en était venu. Avant, le philosophe Rousseau nous en était venu aussi. Tous en étaient venus pour prendre leurs grades d'élégance. Et pour y parvenir, ils ont tous quatre agité ou re-

genté la France chacun à leur manière. Un seul vit encore : c'est Necker, qui est aussi oublié, aussi mort, que s'il ne vivait plus. Mais Rousseau vit dans ses ouvrages plus que pendant sa vie : il nous conseille, nous exhorte, nous commande. Rousseau n'avait pas su se faire des notions historiques justes ; il était enthousiaste des anciens, surtout des Spartiates, les plus tyranniques oppresseurs de la terre. Il parle avec admiration de l'éducation commune des enfants de Lacédémone dans l'Émile, livre à la tribune de la Convention le premier des livres et pouvant les remplacer tous. Aussi, dès que l'éducation fut à l'ordre du jour, les passages de Rousseau retentirent aux hauts echos de la Montagne : il fut successivement question d'enlever aux parents leurs enfants, de les faire élever en commun aux frais de l'état, de s'emparer de leur âme, de leur cœur, de leurs pensées, au profit de la république. Ces motions furent accueillies avec transport, furent claquées des pieds et des mains, aux tribunes des Jacobins et de la Convention ; elles effrayèrent long-temps la France, et les mères tinrent leurs enfants de plus en plus serrés dans leurs bras.

Je vous raconterai à ce sujet que dans ce temps, c'était en été, une femme d'une mise assez distinguée, tenant par la main trois petits enfants, deux garçons et une fille, passa devant ma maison. Elle était exténuée de fatigue ; elle n'osait pas entrer, elle regardait si la porte ou la fenêtre s'ouvrait. Je courus lui proposer de venir se reposer. Je fis dresser la table et je m'empressai de lui offrir, ainsi qu'à ses enfants, des œufs, du beurre, des menues. Monsieur, me dit-elle, je fuis, avec ces trois petits innocents, le couteau des nouveaux Hérodes. Je ne puis aller en Égypte ; je vais dans les rochers du Vigan, où je suis née, les soustraire à ce que nos maîtres, nos rois d'aujourd'hui, appellent l'éducation commune.

Cette femme avait surtout besoin qu'on lui restaurât le cœur. J'y parvins. Elle reprit le chemin de son pays, déchargée du poids d'un grand chagrin, précédée de ses enfants, qui sautaient, dansaient, chantaient, dans la joie de s'en retourner.

Madame, lui dis-je, remarquez, je vous prie, que les trois premiers conventionnels, Lepelletier, Condorcet, Danton, qui ont proposé cette éducation commune, ont tous misérablement péri. Il faut, avec les femmes, différemment raisonner qu'avec les hommes. Véritablement Robespierre, que, si vous appelez les conventionnels les rois, j'appellerai le roi des rois, insista sur cette éducation commune pour faire sa cour aux classes les plus inférieures, où est aujourd'hui descendu le pouvoir, mais il en

nieux que personne l'impossibilité ; je la vois aussi de même
is de même vous la faire voir.

n France on ne compte pas moins de six ou huit millions
ants de cinq ans à seize. Leur nourriture et leur entretien à
vingt francs chacun ferait par année une dépense d'un mil-
. Je ne m'en chargerais pas à deux, et je ne vous conseille-
pas non plus de vous en charger. Or vous saurez que les
nus publics ou impôts de la France ne s'élèvent guère qu'à
cents millions, levés avec assez de peine. On me dira : Les
gnats ! Oui, sans doute, si leur émission possible n'était me-
e à la valeur des domaines nationaux, à moitié consommés.
ont le reste peut à peine suffire aux frais de la guerre, aux
ges, aux créances de l'état. On me dira peut-être aussi que
commissions de l'éducation publique ont proposé de faire tra-
er les enfants aux chemins, au labourage, aux arts mécani-
s, aux ateliers publics, au service des hôpitaux, des mala-
; mais vous, Madame, qui faites valoir vous-même vos ter-
que donneriez-vous des services d'un ou de cent petits
iens ? Et d'ailleurs, où les loger ? Lepelletier a proposé les
ds châteaux : fort bien s'il y avait un grand château par com-
e, et si, d'ailleurs, dans toutes les communes, un grand
eau pouvait suffire à tous les enfants.

e conviens avec vous, Madame, que nos représentants ont
bien d'autres folies ; eh bien, je suppose qu'ils fassent la plus
e, qu'ils fassent celle-là : voyez les enfants arrachés de leurs
rs, voyez la plaie sanglante de la Vendée déborder dans toute
rance. Voyez sur tous les points, voyez les mères : les voyez-
courir aux églises, aux clochers, les remplir de leurs gémis-
ents, de leurs cris ? A ce désespoir universel, tous les pères,
t-à-dire tous les peuples en masse prennent les armes ; les
mes, d'homme en homme, les villages, de village en vil-
, les villes, de ville en ville, se poussent, s'amoncellent de
en plus vers la capitale, où ils environnent, serrent, pres-
, étouffent la loi et les législateurs.

DÉCADE CIII. — LA DÉCADE DU CHEVAL BLANC.

deux fois Armand a prié qu'on le laissât parler, deux fois on
a tenu compte. Armand s'est tû ; mais, quand on est allé
seoir sous les tilleuls, il est allé s'asseoir à part avec un

ses amis, et la conversation a commencé entre eux avec une vacuité, un feu, que nous avons remarqué. Plusieurs de nous se sont détachés successivement pour aller écouter; aucun n'est revenu. Enfin, nous avons tous entouré Armand, et en riant, et en forme d'excuse, nous lui avons proposé de recommencer; il a recommencé. Hier au matin, entre neuf et dix heures, je me trouvais à Rodez chez mon cousin le juré d'instruction publique, dont certains jours la chambre ne désemplit pas de maîtres ou d'élèves. Nous étions, plusieurs de ses amis et moi, accoudés sur la fenêtre, à regarder, à causer. Tout à coup, du haut de la rue où est située la maison de mon cousin, rue étroite, comme plusieurs rues de la ville, nous voyons venir un grand cheval blanc, efflanqué, maigre, le vrai cheval de l'Apocalypse, duquel descend un jeune élégant de la rue Vivienne; il se débarasse fort lestement d'un lourd vilain manteau loué, cela va sans dire, avec le cheval; il frappe à la porte d'entrée et bientôt à celle de la chambre. Tandis que mon cousin s'est avancé vers lui pour le recevoir, nous disions tout bas : Il est sans doute trop jeune pour vouloir être professeur, mais il est aussi trop âgé pour vouloir être écolier, excepté que ses études, comme celles de bien d'autres, aient été arrêtées par la tourmente révolutionnaire. Bientôt ce jeune homme prit place avec aisance et s'assit. Messieurs, dit-il, je suis inspecteur de l'instruction publique, et, tout en faisant ma tournée générale, je recueille des documents sur les anciennes écoles des divers degrés pour voir quelles sont les pierres de l'ancien édifice qu'il serait possible de porter dans le nouveau. Ces derniers mots nous ont fait rire tous la fois; il nous a compris, et il a ri aussi.

Monsieur, a-t-il demandé en s'adressant à mon cousin, qui autrefois nommait les instituteurs, les institutrices?—Qu'on appelait les maîtres et les maîtresses d'école, lui a répondu l'ancien chevalier d'honneur du présidial.—Oui, Monsieur.—C'étaient, du moins à ma connaissance, dans les campagnes les curés, et dans les villes les maires, excepté que les maîtres à nommer ce fussent les maîtres des écoles établies par fondation, car alors c'étaient les chapitres ou les patrons successeurs des fondateurs. Monsieur, a continué le jeune inspecteur en se tournant toujours vers mon cousin le curé et en s'adressant exclusivement à lui, je voudrais bien avoir comment étaient ici tenues vos écoles primaires. Monsieur, lui a répondu encore le vieux chevalier d'honneur, comment étaient tenues vos petites écoles de Paris?—Ma foi! Monsieur, si je m'en souviens bien, c'étaient de longues salles, de longs bancs chargés de rangées de petits garçons dans les écoles

garçons, de longs bancs chargés de rangées de petites filles
des écoles des filles, et au bout une grande chaise à bras co-
chée par un maître, une maîtresse, le martinet dans la poche et
la règle dans la main. — Ici vous auriez vu la même chose
et la différence que petits garçons et petites filles étaient
mêlés dans une seule école, que tantôt un maître enseignait
garçons et filles, et tantôt une maîtresse filles et garçons.

Et quant à la méthode, a continué le chevalier d'honneur, elle
peut à Paris être que celle de Rodez et à Rodez que celle de
Paris. On ne changera pas, et, quoi qu'on en dise, on ne peut
changer l'art d'apprendre à lire par l'analyse des mots en lettres
ou en syllabes. Partout les alphabets sont et ont dû être les mê-
mes. La prose de nos alphabets était le Pater et le Credo, en latin
et en français. Leur couverture représentait les quatre fim-
mières de l'homme. L'enfer surtout effrayait l'enfant, et j'ai été
persuadé que la couverture de l'alphabet a empêché plus d'un
jeune homme de se faire pendre.

Les maîtres des petites écoles n'enseignaient pas à écrire char-
triers, ils ne l'enseignaient pas non plus ici.

Ils avaient vers le commencement du siècle, pour chaque élève,
douze, quinze sous par mois, et vers le temps de la révo-
lution vingt-cinq, trente. Et chez vous à Paris? Quarante sous,
ou cinquante francs.

Les petites écoles des frères de la doctrine chrétienne et celles
des sœurs des congrégations étaient les mêmes qu'au siècle der-
nier, c'est-à-dire qu'à leur institution, et si la révolution n'eût
voulu les fermer, elles auraient été encore long-temps les mêmes.

Pour le rang et la considération, les maîtres des petites éco-
les se croyaient les égaux des maîtres artisans.

Tout-à-coup le vieux chevalier d'honneur a éclaté de rire :
monsieur! monsieur, a-t-il dit au jeune inspecteur, je parie que
dans vos harangues civiques vous dites que l'ancien gouverne-
ment était ennemi des lumières; eh bien! la déclaration de 1786
établissait une école par paroisse, c'est-à-dire veut qu'il y ait qua-
rante mille petites écoles en France.

Excepté chez les frères des écoles chrétiennes et chez les sœurs
des congrégations, je viens de le dire, on n'enseignait pas l'écriture
dans les petites écoles. Cet enseignement était souvent donné
par le père; souvent les pères, les mères, enseignaient leurs enfants et
leurs frères, qui à leur tour enseignaient leurs frères, leurs sœurs plus
jeunes. De là tant de mauvaises écritures. Toutefois il y avait ordi-
nairement dans les villes un assez grand nombre de maîtres, dont
beaucoup tenaient pension, montraient en outre l'arithmétique, la

grammaire française. Quand ils avaient chez eux plusieurs maîtres, leur école s'appelait école renforcée, et elle était sur le pied des petits collèges, où professaient le plus souvent des prêtres ou des clercs tonsurés; alors parmi ces maîtres les prêtres avaient le premier rang. Les maîtres d'écriture n'étaient guère plus honorés que les magisters, mais il n'en était pas ainsi des maîtres de pension lorsqu'ils étaient riches. J'ajoute que plusieurs en ouvrant ou en fermant les yeux trouvaient d'ailleurs moyen de marier leurs grandes filles avec leurs plus grands écoliers; j'ai vu, lorsque j'étais un tout petit garçon dont on ne se méfiait pas, des comédies ou des opéras plus plaisants et plus vrais que le maître en droit.

Les maîtres d'écriture, lorsqu'ils allaient chez leurs élèves, prenaient trois francs par mois, c'était la moitié du prix des maîtres de musique; lorsqu'ils donnaient des leçons chez eux, ils avaient, comme les maîtres de musique, différents prix.

Diable! diable! a continué l'ancien chevalier d'honneur, je ne parlais pas de notre Dominique Cavasiés, ce bon gros petit homme, moins long que large, qui enseignait toute la ville à tenir la plume et qui lui-même ne savait pas la tenir, qui enseignait aux jeunes demoiselles la position du corps vis-à-vis la table et qui lui-même en avait une fort mauvaise; mais son écriture était admirable par l'élégance des lettres, leur netteté, leur pureté. Il égalait, s'il ne surpassait les célèbres Jarry, Roland, Rossignol. En général, l'écriture a gagné même durant ma vie, en ne faisant que secouer les ornements parasites du siècle dernier, en se rapprochant de la simplicité de l'imprimerie.

C'étaient nos anciennes écoles de premier et de second degré. — C'étaient aussi à peu près les nôtres. Et vos collèges? — Et nos collèges étaient aussi à peu près les vôtres. La grande congrégation des jésuites avait donné à la France l'inestimable unité d'enseignement.

Chaque jour, à huit heures du matin, vous auriez vu accourir de tous les points de la ville vers le collège les jeunes garçons de neuf, dix ans, à quinze, seize. Quelques minutes après, vous auriez vu s'ouvrir les six portes des basses classes. D'abord une courte prière, suivie de la récitation des auteurs latins, français. Huit heures et demie, heure de la levée, de l'examen des devoirs, heure souvent terrible, à laquelle l'homme à l'habit bleu, au bonnet blanc, entrant dans les classes où il était appelé, à laquelle ne tardaient pas à se faire entendre les pleurs et les cris qui retentissaient dans toute la cour: aussi le peuple, dans son langage naïf, nommait-il la cloche du collège le *porte-cul*. Neuf

XVIII^e SIÈCLE.

Les : explication des grammaires, interrogations, traduction. Dix heures : la messe ; sortie.

Après midi, en hiver, les classes se rouvraient à deux heures, fermaient à quatre heures et demie ; en été, elles se rouvraient à deux heures et demie, se fermaient à cinq. Jusque là, étaient à peu près les collèges du dernier siècle, moins le grec, et, depuis l'expulsion des jésuites, on négligeait dans la plupart des collèges, plus un peu de géographie française, d'histoire française, plus nos bons orateurs, nos bons poètes. Les classes de logique, de physique et de théologie, avaient des pupitres auxquels montaient les répondants. Ces pupitres étaient placés devant la chaire du professeur, comme la tribune de nos assemblées législatives devant le fauteuil du président, et ils ont à peu près cette forme. La philosophie d'Aristote, même le cartésianisme, de malbranchisme ; la physique d'Aristote, mêlée de celle de Nollet et de Sigaud de Lafont ; la théologie, nécessairement celle des siècles derniers, mais, on s'en donnait de belles disputes sur la constitution *l'ingenitus* et autres constitutions, que la constitution de 1791 a fait enfin taire : tel était le sujet du haut enseignement.

On se doute que, dans nos trois cents collèges, on il fallait les jours aller se ranger à la messe, suivant le rang qu'on avait dans sa classe, et dans le même ordre qu'on y était placé, allait aussi se confesser ; il le fallait, sous peine de voir paraître le terrible homme bleu au bonnet blanc. Voici la forme et le contenu de l'attestation : l'écolier prenait un petit carré de papier, il pliait en forme de capucin de cartes ; il écrivait dans le triangle du capuce : *Ego*, au dessous : *Joannes Petrus Maurus*, et au dessous : *deposui peccata pro mense januarii*. En outre, chaque premier du mois, procession, bannière et croix en tête.

Le bel âge paie aussi son tribut à la mort, tribut fort inférieur à celui des autres âges : sur 600 écoliers, un de nous ne mourait tous les ans. J'ai vu que la bière, suivie du nombreux cortège du collège entier, s'en allait couverte d'un poêle velours noir et de deux brillantes épées en sautoir, le confesseur en surplis marchant à côté, un cierge à la main.

Je n'ai pas vu, dans nos provinces, célébrer, comme à Paris, l'été de saint Charlemagne, mais on y célébrait celle de sainte Gertrude, sans autre solennité d'ailleurs que la bonne chère de jour. On y célébrait encore celle du professeur par des discours latins ou français, terminés par l'offrande d'une belle ceinture d'orfèvrerie achetée à la suite d'une généreuse petite collection.

Le jour où l'écolier ne va pas en classe est un jour de fête. Les vacances étaient une longue suite de jours de fêtes, qui, pour toutes classes, commençaient le 1^{er} août, pour les basses le 15 et qui, pour les unes et les autres, finissaient à la Toussaint. — Les vacances étaient précédées des examens, où chaque écolier devait être prêt à expliquer et à réciter ses auteurs. Les examens étaient précédés de la distribution des prix.

Les professeurs, dont les deux chefs portaient le titre de principal, de préfet, avaient, suivant leur chaire, depuis 800 fr. à 1,200 fr. ; ils vivaient en commun. Leur tenue était propre et ils jouissaient d'une grande considération.

La porte de sortie de la physique donnait sur le grand chemin de Toulouse, de Montpellier, où l'on allait se faire graduer en droit, en médecine. Toutefois, dans cette province, la plupart des jeunes gens passaient en théologie.

Moins vieilles que les collèges, les universités avaient cependant bien plus vieilli : c'est qu'elles avaient éprouvé moins de changements ; telles elles étaient à la révolution, telles elles étaient au siècle dernier, telles elles étaient aux siècles précédents, ce qui, suivant moi, n'était pas une preuve de leur antériorité et perfection.

L'Assemblée Constituante, qui avait témoigné quelque intérêt aux collèges, qui avait invité le roi à faire rentrer les écoliers dans leurs classes, fut sans pitié pour les universités des siècles passés, et, un beau matin, sans autre compliment qu'un bref décret de quelques lignes, elle vous met régents, lecteurs, recteurs, princes, grands-maîtres, professeurs, agrégés, scribes, assagers, bedeaux, appariteurs, massiers, portiers, à la porte. En peu de temps ces grandes cours, où se promenaient autrefois quatre-vingt-cinq cents jeunes gens, un peu au dessus, un peu au dessous de dix-huit ans, se couvrent d'herbe.

Restaient ces congrégations enseignantes d'hommes et de femmes, ces doctrinaires, ces oratoriens si populaires, ces frères des écoles chrétiennes, encore plus populaires ; ces sœurs de Saint-Vincent, de Sainte-Ursule ; ces sœurs de l'union, du travail ; toutes ces congrégations et autres, telles que celles des Cordons rouges, des Mulotins, des Bonies, des Trouillardistes, des Dames noires, des Veterlottes, des Millepoises, et autres, et aussi si petites, qu'elles furent alors, pour ainsi dire, découvertes par la loi, disparurent en même temps que les écoles militaires de Paris, de La Flèche, de Brienne, de Sorèze, de Juilly ; en même temps que le collège de France, les facultés de théologie,

les facultés de droit ; et bientôt aussi herbes , hautes herbes dans les cours.

Talleyrand, puissamment aidé par les travaux de l'abbé de Maubaudes et de Vicq-d'Azyr, était monté à la tribune de l'Assemblée Constituante. Son système d'instruction publique était un beau et le meilleur qui soit jamais sorti de la pensée humaine. En France, on se contenta de l'admirer et on le laissa assécher là. S'il eût été adopté, la France serait devenue la nation la plus savante, par conséquent la plus puissante ; s'il eût été introduit dans toutes les langues, les générations actuelles se seraient élevées d'un intervalle immense au dessus des générations précédentes, et auraient, d'une impulsion rapide, élevé les générations futures. Ce système, qui est celui d'un professeur, d'un homme de lettres, d'un homme de loi, d'un homme d'État, d'un médecin, d'un homme d'état, d'un homme de guerre, embrasse toutes les parties de la société ; il y fait pénétrer, et satisfait les divers besoins, les divers germes de l'instruction ; il prend l'enfant dans les bras de sa mère et ne le quitte que lorsqu'il est homme.

Les assemblées nationales s'occupèrent, ne cessèrent de s'occuper d'instruction, et chose singulière, en ces dix ans qu'on suppose resta dans la plus honteuse ignorance, il fut fait plus de progrès sur les écoles que dans les huit siècles précédents.

En échange de l'ancien enseignement, qu'avons-nous eu ? On nommera-t-on la belle et utile école normale ? Je vous dirai que son existence a été bien courte. Si ensuite vous me nommez les écoles centrales, je vous dirai qu'elles ne donnaient la main à aucune école inférieure, ni aux écoles supérieures ; qu'au milieu de ce système de l'instruction elles étaient isolées. Vient maintenant le Prytanée, grand refectoire de six ou sept cents jeunes gens, où se mangeait tout l'immense revenu du riche collège Louis-le-Grand ; et enfin l'école Polytechnique, à la vérité l'école de l'armement et la défense de la France, mais dont l'ancien nom, sans être clair, l'école centrale des travaux publics, a fait place à un titre si savant que pour l'entendre il faut le faire traduire.

A suivre chronologiquement l'histoire de l'institution de nos écoles, celle de Mars aurait dû précéder l'école Polytechnique. Cette école, où il y avait environ trois mille élèves, trois mille sili, et pas une grammaire, s'ouvrit du temps de la terreur ; elle ferma peu d'années après la terreur : on la ferma.

A tant se tut le bon chevalier.

DÉCADE CIV.

LA DÉCADE DES ANCIENS DU PEUPLE.

Je suis allé voir mon grand ami notre vieux maire ; il n'était chez lui ; un de ses valets de charrue m'a dit qu'il allait reve-
 La grange était ouverte et j'y suis entré, je m'y suis promené, et, ne sachant à quoi penser, je me suis souvenu de mon ancien métier de maître enseignant, en même temps que l'état probable où j'avais laissé l'instruction m'est revenu à l'esprit. Comment l'en tirer ? Je me suis fait plusieurs questions, et en ayant changé dans mon imagination cette grande grange en une rotonde du palais Bourbon, j'y ai élevé des banquettes daires, je les ai garnies de coussins bleus, j'y ai fait asseoir cinquante-cinq cents représentants comme s'ils existaient encore, et j'ai

Représentants, c'est un ancien du peuple qui vient vous parler au nom des anciens du peuple. Représentants, attendrons-nous plus long-temps la loi sur l'éducation et sur l'instruction ? Elles ne peuvent être séparées : l'une est la préparation de l'éducation ; l'éducation est l'instruction de notre cœur ; l'instruction est l'éducation de notre esprit. La première, déjà échappée de nos mains, a passé dans celles de l'ancien clergé monacal, qui a reçu dans les maisons riches ; la seconde est sur le point de s'échapper aussi. De toutes parts, autour de vous et dans toute la France, s'élèvent des pensions de jeunes garçons, de jeunes filles, où l'on vend la morale, la bonne, la mauvaise. Représentants, soyez tant que vous le pourrez les maîtres de l'éducation, soyez les maîtres de l'instruction.

Les anciens du peuple ne vous demandent pas des écoles privées savantes, mais ils vous demandent qu'il y ait une école publique par commune, où l'on enseigne, outre la lecture, outre l'écriture, le catéchisme religieux et civique, en même temps les premiers éléments de musique, le chant en chœur : la vue des enfants est touchante et monte vers le ciel. On y doit ajouter aussi la gymnastique.

La nécessité des écoles secondaires est malheureusement trop évidente. Représentants, vous en établirez sans doute par département quatre, trois au moins ; mais qu'au-dessus de la porte

d'entrée soit écrit, sur un beau marbre noir, en belles gr lettres d'or, *Collège*. Qu'avait donc fait ce mot pour être pro Représentants, les anciens du peuple ne vous demandent vieux collèges, presque entièrement latins ; ils vous d de nouveaux collèges où l'on enseigne, avec la grai grecque, la grammaire latine, la grammaire française comp le dessin, l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle, sique, la chimie, la métaphysique ou la science de l'en ment, la logique ou l'art de le diriger, la rhétorique, ou l de la logique, lorsqu'elle parle la plus belle langue, les mau tiques, ou la langue de la logique, lorsqu'elle parle la plus précise.

Six écoles spéciales de droit, six écoles spéciales de médecine doivent être suffisantes. Représentants, les anciens du peuple vous prient de leur rendre le titre glorieux de faculté, de rendre les grades, les diplômes, les fourrures, dont le sans-culotisme, l'ignorance barbare, les avait dépouillées.

Les anciens du peuple laissent à votre sagesse de peser les conveniens et les avantages d'une grande université française entièrement dans la main d'un recteur ou ministre spécial destruction publique.

Représentants, vous pèserez aussi dans votre sagesse les jets d'établissement dans les grands collèges de chaires de ministration, de diplomatie, de commerce, d'économie domestique, d'agriculture, d'arts et métiers : car tout ce qui est mis à des règles forme un système, et tout système peut être objet d'enseignement.

Représentants, il ne serait peut-être pas au dessous de votre haute dignité d'interdire les mauvaises méthodes et de proclamer les bonnes ; d'ordonner que les classes fussent peintes de grandes tables chronologiques, tapissées de grandes cartes de deux toiles, mises en usage par l'abbé Boutillier ; que les classes mathématiques fussent peintes de figures de géométrie ; que les classes d'agriculture fussent peintes de nouveaux instrumens agricoles ; que les classes d'arts mécaniques le fussent de nouveaux instrumens inventés ou perfectionnés ; que les noms de tous les hommes célèbres dans chaque art et dans chaque science couronnassent ces peintures.

Peut-être même faudrait-il qu'il y eût une histoire manuscrite de chaque collège, année par année, et que les noms des élèves qui se seraient distingués y fussent écrits.

Représentants, l'enseignement mutuel, qu'à grand tort on appelle anglais ou lancastrien, car depuis long-temps l'abbé C

On a fait usage en France, est déjà établi dans la classe laïque des écoles centrales; vous l'établirez dans toutes les communes, dans toutes les écoles. Vous n'aurez pas à redouter les bêtises que dans vingt ou trente ans on ferait à votre session, de négligé d'instruire la jeunesse par la plus ingénieuse, la plus simple, la meilleure méthode (1).

Quand mon oncle, ancien professeur, maître des conférences au collège de doctrinaires, eut fini, a dit Robert, il se leva vers sa gauche, où je me trouvais, et ajouta en riant : Prêtre des Cinq-Cents, réponds ! Moi, depuis long-temps, j'aurais ma réponse : Le conseil des Cinq-Cents convertit la motion en projet de loi et déclare qu'il y a urgence ; le conseil des Anciens adopte ; le Directoire exécutif mande et ordonne aux administrations administratives et judiciaires que la présente loi ils fassent exécuter suivant sa forme et sa teneur.

CADRE CV. — LA DÉCADE DE MADAME BENOIT.

Le garde des sceaux, Champion de Cicé, lorsqu'il était évêque de Rodez, entreprit de changer l'accent de cette ville. Il remplaça les chaires du collège à des professeurs de Paris ; cela n'eut pas grand succès, parce que dans les classes on lit beaucoup, on entend beaucoup de latin. Mais il fit venir aussi de Paris des maîtresses d'école, et cela réussit mieux. La plus distinguée était madame Benoit. J'ai été élevé par elle.

C'est Armand qui parle.

Il disait quelquefois en riant, et par manière de gauserie : Lorsque je partis de Paris, je ne savais trop jusqu'où j'irais. A Clermont, l'accent commença un peu à s'altérer ; à Clermont, il

(1) Un des nombreux projets que feu le ministre de l'intérieur Lamoignon n'eut pas le temps d'exécuter fut celui d'établir dans tous les départements d'instruction l'enseignement mutuel. La méthode de l'enseignement primaire lui semblait la culture à la bêche, et celle de l'enseignement secondaire la culture à la charrue. Ce sage et vigilant ministre, appelé au pouvoir dans des temps orageux, n'a pas été connu, on peut même dire qu'il a été méconnu. S'il y a un peu de bonheur dans les renommées, il y a quelquefois aussi beaucoup de malheur. Une mort inattendue a enlevé, déjà plusieurs années, monsieur Letourneux à la patrie. Cet ouvrage lui est dédié ; il ne le sera jamais à d'autres.

s'altéra davantage ; à Saint-Flour, davantage ; je n'osais à Rodez, crainte de pis.

Elle disait, elle répétait encore souvent : C'est moi qui ai appris ici à ouvrir la bouche quand vous parlez ; n'aurais-je appris que cela, vous devriez ma venue.

Il n'y avait, disait-elle, d'autre moyen de purger le midi de France de son mauvais accent que de mettre, comme à Paris, dans toutes les écoles d'enfants, des maîtres et des maîtresses. — Elle voulait que, pour l'entretien de ces écoles, on établît un impôt, qu'on paierait gaiement et avec plaisir, au lieu du nom de taille de l'accent. — Madame Benoît s'intéressait au succès de ses anciens écoliers. Plusieurs jeunes avocats qui avaient été à son école venaient lui lire leurs plaidoyers ; elle corrigeait souvent les locutions du pays.

Mais où madame Benoît avait-elle appris que, dans le siècle, la langue française avait une allure plus légère, plus noble qu'au siècle dernier ? que les expressions en étaient souvent plus nobles et toujours plus justes ? que la construction en était plus régulière, plus claire ? Je ne sais, mais j'ai recueilli ces choses à sa bouche.

Cependant les enfants de Rodez devenaient tous les jours plus en plus enfants de Paris ; mais, au grand dépit, à la grande colère de madame Benoît, quelques années après les jeunes révolutionnaires sont entrés partout ; ils ont pénétré à travers les livres, souillé les journaux et les affiches ; et alors les langues de diverses professions, des divers états, qui, depuis nombre d'années, s'étaient épurées, ennoblies, se sont corrompues tout à la fois, ainsi dire, simultanément, toutes à la fois, et, chose remarquable, désastreuse ! elles se sont corrompues sans exception, même celle des gens de lettres, qui parfois s'est changée en une pièce de jargon moitié français, moitié tudesque, moitié grecque, moitié poétique. Les imprudents novateurs ne voient pas dans l'histoire littéraire que la barbarie de la langue a péri les ouvrages, que la pureté les conserve ? ne voient-ils pas que qui ne doit pas périr, qui doit périr ?

DE CVI. — LA DÉCADE DE L'AVOCAT BEC.

—vous ! silence ! a dit Robert, chez qui nous dînions ;
us ! silence ! a-t-il répété ; ce qui de nouveau nous a
Hier, ici déjeunait l'avocat Bec ; il parla de plusieurs
es choses ; il parla d'une que vous auriez bien écoutée.
ez voir si moi-même je l'ai bien écoutée. Il s'agissait de
; il en parcourut les commencements, les progrès, et
ajouta :

ois, avant la révolution, chaque état avait sa police. Et
ts ! Lisez à cet égard le Droit de marc d'or : tous y sont ;
xcepte pas les amirautés, j'en excepte les officialités et
d'attribution ecclésiastique. Ils avaient d'ailleurs aussi
ce claustrale.

que état avait sa police, chaque ville n'avait pas à tous
sienne. Elles étaient, les unes sous la juridiction mu-
les autres sous la juridiction des commissaires de police,
aient leur autorité en concurrence avec les divers an-
gistrats qu'il serait trop long de rappeler. Il faut cepen-
je vous parle du lieutenant de robe courte de Paris : il
ix lieutenants, un guidon ou porte-étendard, un procu-
oi, un greffier, un commissaire des guerres, un contrô-
guerres, un huissier, un brigadier et soixante archers,
et tous ensemble presque autant qu'un beau régiment de
. Ah ! ne soyez pas étonnés ; autrefois le gouvernement
ai-je si complaisant, dirai-je si bon, dirai-je si faible,
voissait, mais que, de peur des employés, il n'osait ja-
minuer le nombre des emplois.

se à la police des campagnes, qui, les jours de dimanche,
jours où elle se montrait, se trouvait dans les mains
seigneuriaux ou des chefs des municipalités, maires,
collecteurs, marguilliers, notaires ou autres.

z aussi que dans l'ancien régime la police était faite et
ommes et aussi par les choses : les quatre grands, gros,
pouvantables châteaux de France, la Bastille, Pierre-
Brescou, le donjon de Nantes, flanqués de plusieurs au-
eaux disséminés au loin, inspiraient la crainte et main-
l'ordre établi. Les plus hasardeux avaient peur que de la

faire d'un ministre soupçonné, fit décrocher une lettre de
lois qui les autorisa, qui les jeta dans les profondeurs d'un
château. On se lassait, on se désolait rien, on s'en passait mal,
on se révoltait le même. Mais de vrais y trouvaient pas, on
le château n'étaient pas les seules prisons d'état. Les tous
enfermant les suspects du temps dans certains cloîtres, je n'ai
pas certain des exemples de Novare en Ruz : je n'en ai pas
pas des frères des écoles chrétiennes de Marculle. D'au-
tre je n'omettra pas Saint-Lazare, mais j'omettra, l'indigne
à malades où la porte s'ouvrait aussi par ordre supérieur. Elle
ouvrait aussi le même encore dans les couvents de femmes.
Mais bien affaire de nommer celles où les douces nonnettes de
étaient guéries.

Au quatorze juillet, lorsque la Bastille tomba, les autres
châteaux, malgré leurs grilles, leurs verrous, s'ouvrirent, les
ressorts de l'ancienne police se trouvèrent détrempés. Hé-
las ! les nouvelles lois municipales et les nouvelles loi-
rales vinrent remanier le bon ordre sur tout le territoire fran-
çais. Les quarante mille municipalités et les gardes nationales
à quarante mille communes veillèrent, en même temps que les
juges de paix, les administrations de district, de département,
exercèrent la grande police.

L'Assemblée Constituante, dans sa déclaration des droits de
l'homme, avait bien voulu, en d'autres mots, que la résis-
tance à l'oppression fut le plus saint des devoirs, mais elle ne vou-
lait pas qu'on abusât de ce principe : car aussitôt qu'on tenta d'ex-
ercer et que le tambour des usurges approcha du sanctuaire de
représentation, la loi martiale fut proposée, discutée, décrétée,
et peu de temps après, par les commandants de la sec-
tion de Paris, exécutée : la loi martiale, loi policielle, bonne
ou mauvaise, suivant les hommes qui l'exécutent, suivant les
hommes contre qui elle est exécutée. L'Assemblée Constituante
attribua d'abord, comme toutes les assemblées, la police de
ses séances ; bientôt elle s'attribua aussi la police du royaume.
Mais où sont tombés les mystérieux papiers de son compte de re-
cherches ? Ils devraient être, et sans doute ils sont aux archives
nationales, cet immense palais de l'histoire qu'elle avait élevé.

L'Assemblée Législative ne se donna des lois de police que
pour achever de démolir le trône et pour en disperser les dé-
bris décombres : qu'on lise ses lois des onze et douze août 1792.
Ce ne fut pas une police inerte que celle de l'assemblée qui
lui succéda. Grand Dieu ! quelle police que celle de ses deux
unités qui faisaient trembler tous les Français de leur temps.

et vous saisisaient un suspect caché dans les vallées des Pyrénées, des Alpes, dans les forêts de la Normandie, de la Bretagne, de l'Anjou, de la Guienne ! La justice correctionnelle de ces deux comités était celle de Dracon ; et quelle était celle de Dracon ? Diogène Laërce, *in Solone*, vous le dit ; il vous dit que c'était la hache.

Quel temps ! quel temps ! je l'aurai toujours présent : il me semble que c'était hier encore qu'on nous forçait de mettre sur la porte de chaque maison le nom, la profession, l'âge de chaque personne qui l'habitait ; jamais papier chargé d'autant de mensonges. Et depuis combien peu d'années et de jours n'est-on plus obligé de porter une carte de sûreté pour circuler la nuit dans les rues des grandes villes !

Encore ce matin, qui n'est pas vieux, mon voisin, dont la maison est proche de celle d'un bon étranger, non pas Anglais, mais seulement Allemand ou Suédois, depuis assez long-temps habitant d'Aurillac, est venu me prier d'être le sixième signataire d'une attestation en sa faveur.

Mais je n'entends pas que la police révolutionnaire soit quitte avec moi à si bon marché. Comment pourrais-je ne point parler de celle des comités de surveillance des villes et des campagnes, de celle des visites domiciliaires, de celle de la terreur avec ses lois, ses coups de guillotine ? Elle fut renforcée à de grandes époques par le cri funèbre : Citoyens, la patrie est en danger !

En ce temps il y eut trêve de crimes et de délits ; non pas que les hommes fussent meilleurs, mais les mauvais penchants avaient pris une autre direction, ou peut-être la hache, toujours suspendue, toujours fumante, effrayait universellement tous les hommes.

De ce temps encore où la populace était la maîtresse du peuple date la loi sur le recensement des gens sans aveu. J'ai souvent ouï dire que les événements de ce monde étaient un jeu ; mais, pour Dieu ! qu'ici on me montre le dessous des cartes.

Dans la suite, après le neuf thermidor, en 1795, la peur prit, ou, pour parler plus historiquement, reprit la Convention ; elle se fit une loi de sauvegarde qu'elle appela modestement loi de grande police. Les lois des passeports, qui avaient été si variables, portèrent aussi, en 1794, le pompeux nom de lois de grande police.

La Convention se fit encore une autre loi qui ordonnait le désarmement des terroristes. Quand cette loi arriva dans mon département, il ne s'en trouva pas un seul : tous avaient mis leurs

oustaches dans la poche , retourné leur carmagnole fourrée de du d'agneau. Ce monde est un théâtre , nous sommes des acteurs ; depuis dix ans cela est vrai , trop vrai.

Lorsque sous l'Assemblée Constituante on forma les ministres , la police fut une des divisions du ministère de l'intérieur ; mais une loi de l'année 1796 créa un ministère de la police générale de la république.

L'avenir a moins de secrets pour l'homme qui réfléchit , il nous révèle que , dans les temps qui suivront , les journaux et les brochures vont si souvent rendre si orageuse la face de la société , surtout celle des villes , que dans tous les états du monde le ministère de la police sera le plus important : ce sera le ministère des tempêtes.

DÉCADE CVII. — LA DÉCADE DES LIVRES.

A Paris , le titre d'auteur n'est pas plus difficile à porter que celui de médecin ou d'avocat. Tel jeune étudiant qui a fait un petit vaudeville obtient une riche et jolie personne. Qui veut avoir une haute chaire dans l'enseignement doit , cela va sans dire , se présenter avec ses livres sous l'aisselle. Voulez-vous seulement être placé dans les finances ou dans les douanes , vous n'avez pas mal reçu en vous donnant le titre d'homme de lettres. De ce grand nombre d'auteurs. On en compte à peu près 2,500 à Paris , et autant en province , en tout 5,000. On compte mal : il en a davantage. Tout professeur veut faire imprimer ses cahiers sous le titre de *Nouvel abrégé* , de *Nouveau traité* , de *Nouvelle méthode* , de *Nouvelle grammaire* , de *Nouvelle rhétorique* , de *Nouvelle géographie* , de *Nouvelle histoire* , de *Nouvelle philosophie* , de *Nouvelle arithmétique* , de *Nouveau cours de mathématiques*. D'où aujourd'hui ne sort-il point des livres ? Ou aujourd'hui n'y a-t-il pas un auteur ?

On ne comptait , et il n'y avait à Paris que 24 imprimeurs ; aujourd'hui on y en compte 200.

Il n'y avait que 200 , il y a aujourd'hui 2,000 libraires. Portion gardée , il y en a autant dans les autres villes , sans compter ces libraires pédons qui , dans les campagnes , colportent de chaumière en chaumière les livres et les gravures les plus impudiques , les plus obscènes , sous les yeux ouverts ou fermés des

des maires, et de la gendarmerie, si clairvoyante pour les lits.

anciennes célèbres imprimeries et librairies de Lyon, de Rouen, d'Avignon, sont, ou ~~ont~~ censées changées à

Un rapport au Corps législatif on a porté le nombre des seules bibliothèques nationales à dix millions. Si nous ~~avons~~ dix fois autant pour les bibliothèques particulières, ~~il~~ cent millions de livres. Par une progression naturelle, le prochain, ce devrait être deux cents millions; au siècle quatre cents millions. Oui ce serait huit cents millions, la suite la France serait ensevelie sous l'encre et le pal des deux mains, celle de l'auteur ou celle de l'épicier, et l'épicier n'était au moins aussi active.

Qu'au 14 juillet, il y eut une autre main qui était encore active, c'était la main qui tenait les ciseaux de la censure; ~~un~~ qui ne fût terminé par le laissez-passer ou le laissez-censeur, en cette forme : J'ai lu par ordre de monseigneur ~~le~~ celier ou le garde des sceaux... Le censeur répondait au de la foi du livre, il répondait au gouvernement des prin- le l'auteur.

littérature, ainsi liée et garrottée en France, allait clandestin demander le secours des presses allemandes, suisses, hollandaises. Aussi, quand les ballots de livres nous ar- ~~rent~~ des pays étrangers, il fallait qu'ils fussent déballés et vi- la chambre syndicale. L'édit de 1728, qui a été jusqu'à ~~la~~ lution la loi de la librairie, établit sur les livres imprimés e France la plus rigoureuse des censures.

in une troisième main qui, de son côté, tant qu'elle peut, tant qu'elle veut, déchire, tue les livres, c'est celle du cen- ~~sur~~ journaliste. Heureusement pour l'auteur, le public, depuis ce temps, les yeux attentivement fixés sur les crises qui ent l'état, lit moins exactement qu'autrefois le comple- des livres. Cependant le sort d'un ouvrage, surtout d'un e qui paraît, qui n'est pas encore hautement soutenu par on publique, tient souvent à la plume bienveillante ou mali- ~~ce~~ journaliste. Je suppose Jean de La Fontaine sortant de sa ne maison de Château-Thierry, et venant porter son livre es au censeur journaliste qui est Marie-François Arouet ~~le~~ taire, qui n'en veut conserver que 50 ou 60 : voilà l'im- ~~portant~~ chef-d'œuvre du genre tombant en poussière.

DÉCADE CVIII — LA DÉCADE DES SAVANTS.

Je ris, je ne puis m'empêcher de rire toutes les fois que j'appelle les deux savants français dansant, dans une salle du Louvre, devant la moqueuse cour de la reine Christine, la danse pyrrhique si variée par les antiques sauts et burlesques poses des jeunes Lacédémoniens. Les tableaux du temps de ces savants nous ont conservé leur crasseux chapeau ou toque, couvrant leurs cheveux huileux et gras, leur habit noir sur lequel débordait, de plus d'un demi-pied, leur fraise ou collet décoré à dents de loup, que par devant attachait un cordon à glands.

Mais leurs successeurs, sous Louis XV, Le Bovier de Fontenelle, La Condamine, le comte de Buffon, Lerond d'Alembert, le maire de Paris Bailly, le marquis de Condorcet, Rolland de Platière, le comte de Caylus, le garde des médailles Boze, l'abbé Barthélemy, étaient, comme leurs ouvrages, brillamment reliés, habillés, si je puis m'exprimer ainsi, de l'habit des gens du monde, à l'usage desquels ils avaient mis les sciences les plus inaccessibles. Ceux qui ont vécu dans ces derniers temps sont morts du temps de la terreur, de la mort des hommes illustres.

DÉCADE CIX. — LA DÉCADE DES GENS DE LETTRES.

Au siècle passé, l'état des gens de lettres était souvent le dernier ; il est aujourd'hui le premier. Alors ils recevaient, pour ainsi dire, le pain de charité des hommes riches au bas bout de leur table, et encore, au commencement de notre siècle, ils avaient gloire d'aller manger et se faire tutoyer chez les grands seigneurs, du moins chez les princes, qu'ils flattaient en plus ou moins beaux vers ; mais un demi-siècle après, hissés sur des livres enflés de tirades déclamatoires contre les temples et les trônes, ils s'élèvent sur les épaules des peuples ; leur stature vient colossale ; leurs noms remplissent le monde, et, si ce n'est sur l'Almanach royal, ces noms sont toujours les premiers.

seux-mêmes, pour obtenir quelques pages philosophiques à leur éloge, entrent en longue et fréquente correspondance avec eux, deviennent et leurs protecteurs et leurs protégés, les flattent et en sont flattés, les pensionnent magnifiquement, les font poètes, les font les législateurs de leurs royaumes, les précepteurs de leurs enfants, leur érigent des statues, pour ainsi dire un culte, pour ainsi dire des autels.

Mais il n'en était pas ainsi en France : la révolution trouva les hommes de lettres dans la plus étroite médiocrité ; et, dans ces derniers temps, quelques uns des plus illustres reçurent un secours pécuniaire donné par l'état, tandis que les variations du gouvernement en portaient quelques autres sur les marches du trône, ensuite sur les trônes des comités, ensuite sur les trônes plus élevés du Directoire.

DÉCADE CX.

LA DÉCADE DES JOURNAUX LITTÉRAIRES.

Rien ne pouvait aujourd'hui faire taire, au pré des clos de la Dorerie, le hargneux neveu du doux oncle Gervais. Nous lui disons : Mais peu importe, pour prévenir le retour de la terreur, qui est aujourd'hui le grand objet de l'attention publique, peu importe que les journaux littéraires, comme vous le croyez, aient précédé les journaux politiques ! Enfin est entré Armand, et il vous l'a bien chronologiquement, bien archéologiquement embarré. Monsieur le neveu, lui a-t-il dit, ce qui a fait sourire le respectable oncle, sachez que les journaux politiques, ou, si vous voulez, historiques, appartiennent au moyen âge, à la France du quinzième, du seizième siècle et des siècles suivants, tandis que les journaux littéraires français sont tout au plus du milieu du siècle dernier. Si votre érudition va plus loin, dites-le, et surtout prouvez-le. Le neveu ne disait rien ; Armand a assez doctement poursuivi l'histoire de ce genre de journaux.

Le Mercure, a-t-il dit, vers le milieu du siècle dernier, ouvre sérieusement ; il se continue pendant celui-ci, et de nos jours, comme le Rhin, il se perd dans les sables.

Vers le milieu de ce même siècle dernier, le Journal des Savants vient, pour la partie littéraire, disputer l'attention pu-

que au *Mercure*. Denis de Sallo l'avait entreprise, et, au commencement de notre siècle, Cousin le ranima et le continua comme son prédécesseur, il donnait le titre des ouvrages à son jugement, qu'il appelait, ainsi que les autres journalistes, le jugement du public. D'autres continuateurs, plus ou moins habiles, l'ont plus ou moins heureusement conduit jusqu'à la révolution.

Un peu avant le dix-huitième siècle, un Gascon, affamé de gloire et de célébrité, comme grand nombre de littérateurs, Gascon ou non, publia un autre journal sous le nom de *Nouvelles de la république des lettres*. Je n'appellerai pas ses pyrrhoniennes dissertations ingénieuses, syllogistiques, parce qu'elles attaquent la religion, qui est le génie, qui est la raison.

Mais je louerai volontiers les *Mémoires de Trévoux* : ils ont bien mérité des sciences et des arts, ils n'ont pas moins mérité de la société.

Leclerc, votre Bibliothèque universelle et historique est comme une grande et longue audience donnée aux nombreux auteurs ; là, durant quarante, cinquante ans, se sont présentés à votre tribunal. Votre sévérité ne fut jamais que le goût dans la bouche d'un homme franc et droit.

Monsieur le neveu, ce mot-là nous a encore fait rire, je ne m'appelle pas trop l'histoire du *Journal littéraire* de Sallenpreites, si je me trompe, s'il n'a pas commencé en 1743 et finit en 1737, s'il n'est pas agréablement écrit, si ses jugements ne sont pas impartiaux, bons, dites-le.

Parmi les journaux littéraires dont la mémoire doit rester, j'ajouterai encore celui de Basnage, l'*Histoire des ouvrages des savants*. Le voulez-vous ?

Celui de Camusat, la *Bibliothèque française ou Histoire littéraire de la France*. Le voulez-vous ? — Celui de Desfontaines, *Nouvelliste du Parnasse*. Le voulez-vous ? Mais Voltaire ne le veut pas. — Celui de Fréron, l'*Année littéraire*. Le voulez-vous ? Lui, vous le voulez hautement, vous ne craignez pas d'aller à la postérité dans quelque nouvelle scène de l'Ecossaïse.

On cherche l'auteur de *Manon* et le chevalier des *Grands*, mais le Pour et le Contre de l'abbé Prévôt ; on le trouve dans plusieurs pages de cet ouvrage périodique, dont le titre annonce le désir d'être juste, et dont la justice rappelle le vertueux *Durand*.

Monsieur le neveu, voici le *Journal étranger* qui vous est porté par ce même aimable abbé Prévôt, et par le commentateur *maud*, et par le moral Toussaint, et par le traducteur Suard.

C'est un grand plaisir que celui de juger, un plus grand que celui de juger les juges. Pour moi, je signe aveuglément ici, et vous conseille de signer de même leurs arrêts : car au diable si je connais et si vous connaissez rien à ces ouvrages allemands, anglais, suédois, italiens, espagnols et deux pages d'*et cætera*, deux pages au moins, tant ces ouvrages sont nombreux !

Linguet ! Linguet ! si ce n'est pour vos opinions, du moins pour votre manière piquante de les présenter, venez recevoir la couronne des journalistes littéraires : vos *Annales* dureront dans les années des siècles futurs.

Mais, Monsieur le neveu, n'y aurait-il pas ici, à votre avis, un accessit à donner ? Cherchez parmi les auteurs de journaux littéraires celui que vous en jugez le plus digne. La *Décade philosophique* ne se présente-t-elle pas à vos suffrages, à votre reconnaissance ? La belle, douce, spirituelle figure de son auteur, qui semble peinte à toutes ses pages, ne vient-elle pas s'offrir à vous ? Si Ginguéné ne doit avoir que l'accessit, mettez du moins *proximé accessit*, car, s'il est couronné, son journal couronne dignement aussi les journaux littéraires du siècle. Monsieur le neveu, vous hochez la tête ; vous n'êtes pas de mon avis. Vos jeunes amis que je vois autour de vous ne le sont pas non plus. Ce qui m'annonce que la jeunesse ne l'est pas non plus. Serions-nous donc menacés d'une nouvelle invasion des Goths, des Hérules et des Huns ? Ah ! qu'à ce prix le présent n'ait point d'avenir !

DÉCADE CXI.

LA DÉCADE DES JOURNALISTES LITTÉRAIRES.

Si je faisais un journal littéraire, je ne m'embarrasserais pas plus de l'histoire-bataille que l'histoire bataille-s'embarrasse de moi ; je n'en dirais rien, mais j'honorerais l'histoire des divers états comme elle m'a honoré : elle m'a donné un chapitre, je lui en donnerais un autre, et si elle le méritait je parlerais d'elle aussi poliment qu'elle a parlé de moi. J'en parlerais et elle me le rendrait.

Autrefois les journalistes littéraires primaient les journalistes politiques. L'apprentissage de ceux-là commençait à se faire dans

XVIII^e SIÈCLE.

urnaux de ceux-ci. Toute la gloire, toute la réputation, la fortune était pour les uns; peu de gloire, sinon peu de ne, pour les autres.

Le quatorze juillet la subversion qui s'était faite dans les rangs de la société se fait dans les rangs des journalistes. Les premiers ne pas été les derniers, mais ils sont les derniers lus.

C'est vous, journalistes littéraires, à qui la nation a confié la garde de sa plus grande gloire, la garde de ses livres, de sa littérature. Vous aurez à vous montrer continuellement armés de la censure, de la férule de Boileau, de la poétique, du fouet de l'Harpe.

DÉCADE CXII.

LA DÉCADE DES JOURNAUX POLITIQUES.

Le journaliste avait l'air pensif, méditatif; nous avons été à lui comme nous appelait; nous l'avons entouré comme s'il nous avait dit qu'il voulait nous parler. Il nous a parlé.

Quand je considère le mouvement universel de ce monde, je me plais souvent à distinguer celui qu'il reçoit des journaux; et, par son ordinaire pour bien voir ce qui est, pour le voir par les différences, je rétrograde vers ce qui a été; je rétrograde plus ou moins; quelquefois je vais jusque'au commencement du siècle. Je me rappelle nos anciens journaux politiques de ce temps, ou moins enchaînés, enferrés jusqu'au quatorze juillet, de l'explosion de la liberté de penser, d'écrire et d'imprimer. Il changea pendant quelque temps la France en un vaste atelier typographique.

Le jour-là et ceux qui le suivirent, les pamphlets, comme les vagues des grandes fêtes, sillonnèrent, illuminèrent l'horizon de toutes les parts; plusieurs attirèrent l'attention publique, se succédèrent rapidement, se succédèrent chaque jour, devinrent des journaux qu'on s'arrache, qu'on lit, qu'on lit avant tout. La nation parle, ne cesse de parler une nouvelle langue, la langue politique; dès ce moment elle a sur son état passé, présent et futur, de nouvelles idées. Les anciennes institutions sont ébranlées, extirpées. Bientôt les journaux, dans leur mouvement de subversion, entraînent d'abord la volonté de Paris.

bientôt la volonté de la nation , bientôt la volonté de ses représentants, bientôt le trône , bientôt la justice , bientôt la vertu , et nous livrent sans défense aux terroristes , car ils étaient eux-mêmes sous l'impression de la terreur.

Après le neuf thermidor les journaux furent généralement modérés ; ils chantaient en chœur la clémence, le retour de la liberté et du bon ordre. Mais cela ne pouvait durer. Le journal est par essence, par besoin, malicieux, malin, contredisant, contrariant. Certes le Directoire ne faisait pas des merveilles. En eût-il fait, les journaux étaient là pour dénaturer au profit de leur parti toutes ses mesures, tous ses actes, toutes ses intentions. Je veux remarquer ici un grand principe, peut-être de nos jours le plus grand principe de notre mal moral, de notre mobilité : le journal vit à peu près des mêmes éléments que le théâtre tragique ; souvent à son insu il pousse au désordre, et lorsque le désordre est venu il a une riche moisson de souffrances, de plaintes, de critiques. Voilà le danger des journaux, et, quand on considère que ces journaux, bien que d'opinions opposées, peuvent se rapprocher, se concilier, s'entendre, on n'en est pas plus tranquille. On l'est encore moins quand on pense qu'en même temps ils dépendent d'une association pécuniaire qui, suivant la hausse ou la baisse des opinions des gens riches, donne impérieusement son mot d'ordre commercial. Mais ici, et surtout ici, le remède suit le mal. Ce sont les journaux qui forment la courageuse voix de la société opprimée, même de l'homme isolé et opprimé ; c'est par leur télégraphique voix que se propagent avec la rapidité de la lumière les bons exemples, les inventions, le bien, toute espèce de bien ; les journaux varient d'ailleurs agréablement la vie des peuples modernes.

Je ne nommerai pas les journaux qui depuis dix ans ont eu successivement la vogue ; je n'en nommerai aucun. j'aurai la paix avec tous. Les journaux d'ailleurs n'ont pas besoin des livres pour se recommander au public. Leurs collections passeront à la postérité comme collections historiques ; et, qu'ils le sachent bien, comme collections d'histoire des divers états, qu'ils font quotidiennement par la force des choses.

DÉCADE CXIII.

A DÉCADE DES JOURNALISTES POLITIQUES.

orsque Robert use de sa prodigieuse force musculaire, il est ert le fort ; lorsqu'il se laisse aller aux bouillonnements de caractère, il est Robert le diable ; aujourd'hui il a été Robert rt. Nous étions Gervais et moi dans la petite salle ; nous ons sortir, il nous retenait l'un et l'autre sur nos chaises par n de l'habit. Vous venez de m'écouter assez long-temps, nous l dit ; bon gré mal gré, vous m'écouteriez encore. Quelque- dans mon lit je rêve tout endormi, mais plus souvent, comme urd'hui, je rêve tout éveillé.

e rêvais ce matin, ou, si vous voulez, j'étais dans les espaces ginaires ; je m'étais depuis le commencement du siècle fait naliste , journaliste politique , s'entend. Mais une voix me suivait ; elle ne cessait de me répéter : J'ai à moi seule de soixante-dix ans le privilège exclusif des journaux politiques. ui es-tu ? lui demandais-je. — Je suis , ne vous déplaie , la ette de France. J'enrageais , j'enrageais tous les jours da- age.

uatorze juillet : quel tapage ! il semble que la terre et le ciel hoquent. Il se fait tout à coup un bouleversement universel. erté ! liberté ! criaient des milliers de voix. Liberté ! m'écrai- ussi, salut, ô liberté d'écrire, d'imprimer ! J'écris, j'imprime ournal politique : fort bien ! mais je veux être honnête hom- ne pas troubler le gouvernement, quand il est dans la bonne : on ne me lit pas. Je veux réformer, et toutefois en réfor- t être toujours honnête homme : les autres réformateurs urient pour prétendre être comme eux réformateur, mais rmateur d'une autre manière. Je suis en divers sens houspillé. divers sens tiraillé. Ici on m'offre de l'or, plus loin on me ace du bâton, et plus loin, quand je veux défendre la vieille ineuse monarchie, on me crie : A la lanterne ! à la lanterne ! ix août : quel plus grand tapage encore ! On fait descendre i de son trône ; le trône est brisé ; il n'y a plus ni monarque onarchie.

ès ce jour je change d'encre et de plume ; dès ce jour je me

résous à défendre les principes , je les défends jusqu'au dix-huit fructidor. Mais voilà qu'une loi , dans ce beau temps de liberté républicaine , proscriit une partie des journaux et déporte à Sinna mari une partie des journalistes ; j'en suis. Comme je sais qu'en révolution et qu'en France surtout, rien ne dure, je me mets, le long des savanes qui bordent l'Oyapok, à composer d'autres articles de journal. Dans le Directoire, il y avait des opprimés et des oppresseurs : je défends les uns, j'attaque les autres ; et de plus, en me promenant sur un doux gazon de velours vert rehaussé de fleurs américaines, je fais de beaux articles pour les déjeuners à chère, pour les déjeuners de Paris, des grandes villes. Tout-à-coup je vois venir à moi d'un côté un crocodile, un boa, de l'autre un terrible serpent noir. Mon illusion est telle que je m'agite comme en sursaut, et que je me prends fortement aux deux traverses latérales de mon lit, qui demeurent empreintes de mes ongles : quel plaisir alors de se reconnaître à l'instant, de se retrouver sur son chevet ! Je continue encore à être journaliste politique, simple rédacteur d'articles , dont chacun m'est payé cinquante, soixante, quatre-vingts francs. Je ne tarde pas à avoir dispute avec le directeur ; il me traite si mal qu'il me prend alors envie de l'être moi-même. Je le suis. Je veux faire quelques observations au ministre des finances ; il y répond avec son timbre rouge , dont il frappe mes feuilles à raison d'un sou chacune, c'est-à-dire qu'il me répond par la loi du timbre sur les journaux.

Viennent les trois consuls ; vient le premier consul , qui met la main sur la moitié des journaux , qui menace de la mettre sur tous. Il n'y a plus que du bien à dire , et cela m'est impossible. Vais-je me retirer, me démettre de mon importance ? veux-je attendre un meilleur temps , celui où la constitution anglaise aura, malgré les douaniers, débarqué en France ? Alors , si j'en vaud la peine , je serai invité, gorgé, courtiisé, flatté par les ministres, je ne pourrai non plus dire la vérité ; et, si je me tiens chez moi, je renonce à la dinde truffée , à l'obtention des places pour moi et pour les miens. Je serai donc de l'opposition , mais je ne le serai qu'en partie, parce que, dans ce qui se fait, il n'y a ordinairement de mal qu'en partie. Ah ! me voilà en butte à toutes les factions. Je suis sur le point de jeter, je jette ma plume. J'avais écrit sur la paix , sur la guerre , sur le gouvernement ; sans le vouloir, j'avais fait du mal, beaucoup de mal. Je vois que, pour être heureux , il ne faut pas être journaliste , ou qu'il faut être journaliste sans remords , sans conscience , sans principes , journaliste comme il n'y en a pas.

DÉCADE CXIV. — LA DÉCADE DU PETIT PAPIER.

Je marchais vite, je courais, j'étais à Paris, nous a dit un andoctrinaire de Mende; je rencontrai dans le passage du non le secrétaire faiseur d'un conventionnel du comité d'information publique, qui marchait vite, qui courait encore plus que. Il ne me voyait pas. Je l'arrêtai, et, le prenant familièrement sous le bras comme autrefois, lorsque l'un et l'autre nous étions doctinaires : Mon père, lui dis-je, il paraît que vous êtes fort affairé; allons déjeuner au café voisin, nous verrons que vous l'est davantage. Le secrétaire me suivit; nous entrâmes, et nous asseyons à un coin. Il tira de sa poche un dossier. Je le remis au comité, me dit-il, porter un projet de rapport sur l'établissement d'un institut. Bon! lui dis-je, lisez un peu : il m'opérera peut-être quelque observation dont vous pourrez vous faire honneur auprès de votre patron. Après que je lui eus juré de garder le secret, il lut ce qui suit : « L'Institut national appartient à toute la république. » J'aimerais autant : est l'Institut de toute la république; mais appartient est bon. Je suppose. Mon père, qu'ici la rédaction n'est pas de vous; quand elle le sera, avertissez-moi, afin, ajoutai-je en riant, que je trouve cela bon, ou que je vous donne mon avis avec plus de révérence. « Il est destiné, 1^o... » — 1^o n'est pas de vous, mon père : je me souviens de vous avoir ouï dire dans votre classe que les adjectifs ordinaux *primo*, *secundo*, *tertio*, dans un morceau de comparat, étaient inélégants; ce fut votre propre expression. — « ... Les travaux qui auront pour objet la gloire de la république. » La gloire de la république? C'est vouloir peut-être vous donner un peu trop d'importance. Réflexions faites, je me retire. — « L'Institut est composé... » Attendez que je fasse le calcul que ne fait pas votre loi : il est composé de trois cent vingt membres résidents ou non résidents, ou associés étrangers. C'est trop de plus des trois quarts. — « Il est divisé en trois classes : Première classe, sciences mathématiques et physiques, astronomie, mécanique... » Ah! je vois ici enfin pour la première fois les ateliers qui vêtent, qui nourrissent l'homme : les voilà enfin dans le temple des sciences, où il devraient avoir la première place, si elle n'était due à l'agriculture, qui fait aussi partie de

cette même classe, sous le nom d'économie rurale. O temps présents, bien supérieurs aux temps anciens ! O première classe de l'Institut, bien supérieure aux académies des sciences qui vous avaient précédée ! — « Deuxième classe, sciences morales et politiques. » — Bonne, très bonne classe, mon père. — « Troisième classe, littérature et beaux-arts. » — Mon père, mon père, quel amalgame ! Certes j'aime autant qu'un autre les belles formes de la peinture, de la sculpture, de la gravure, la pittoresque déclamation du théâtre, les belles grandes ariettes d'Œdipe, les élégants et gracieux pas de deux de l'Opéra ; mais ne les rapprochez pas des odes sacrées de Rousseau, de la religieuse, tonnante éloquence de Bossuet, et des augustes chaires de Fléchier et de Massillon. Ouvrez une quatrième classe pour les beaux arts.

Quoi ! mon père, continuais-je, pas une ligue d'oraison funèbre à ces trois académies du siècle dernier que la révolution a d'un mot, sans autre façon, congédiées, en retenant leurs biens, qu'elle a déclarés propriété nationale ? Je loue, d'ailleurs, vos prix, vos quatre séances publiques. Je loue vos jetons frappés en écus neufs. Je loue le projet de votre bel habit à palmes brodées.

Mais, où sont les trente, les quarante académies des provinces, ces trente, ces quarante pépinières où tant d'arbustes étaient destinés à devenir arbres, hauts arbres ? Vous me répondrez que votre Institut appartient à toute la France et que vous commencez par là ; je vous répondrai qu'il n'a qu'une salle, ou du moins qu'un foyer, et que vous auriez pu, par des dénominations polies, vous relier ces académies.

Nous étions sortis ; nous avions, cela va sans dire, vivement disputé à qui paierait. Le secrétaire me prit à son tour familièrement sous le bras. Mais, avant de nous quitter, dites-moi comment l'Institut est quatre fois trop nombreux. Parce que, lui répondis-je, vous serez obligé, pour le remplir, d'y mettre grand nombre d'hommes médiocres, qui feront crier les hommes moins médiocres que vous n'y aurez pas admis. Placez à votre porte la mesure et la taille des hommes grands qui seuls doivent y entrer.

Le secrétaire me dit : Écrivez-moi tout cela sur un petit papier, je l'attacherai avec une épingle. Lorsque le rapport fut fait, la loi décrétée, j'allai voir le secrétaire. Ah ! lui dis-je, j'ai la votre loi du 3 brumaire, j'y ai vu tout l'Institut rangé : mon petit papier s'est perdu.

ADÉ CXV. — LA DÉCADE DE L'ESPRIT DE PARTI.

La maison de Mende incontestablement la mieux située pour voir grand nombre de visites, nous a dit aujourd'hui Gervais, le savez, c'est la mienne. Monsieur Latour, ancien lieutenant du roi, vint me voir un beau matin, il y a environ un an, et plus que moins; il s'établit entre lui et moi l'entretien suivant : Bonjour, Monsieur ! De huit à neuf heures, on est sûr de vous trouver chez vous, lisant. — Et, de neuf à dix, de me venir déjeuner. Vous déjeunerez ici. — Peut-être. Quel est ce que vous lisez ? — C'est l'histoire des dissensions civiles. — ah ! — Voyez comme ces malheureux Grecs ont disparu dans le sang et dans les cendres. Il en a été de même des Romains, dans les temps modernes, les Guelfes et les Gibelins n'ont pas ouvert la tombe de l'Italie ? L'Angleterre et la France n'ont-elles pas manqué de périr par les mains des Yorks et des Lancastres, des Bourguignons et des Armagnacs ? Réunissons-nous contre les méchants ! — Oui. — Contre les factieux ! — Oui. — Rallions-nous à un centre ! — Oui. — Autour du gouvernement actuel ! — Oh ! certes non ! Périssent le gouvernement actuel ! — Mais, avec le gouvernement actuel, la république pourrait aussi périr. — Soit. — Mais, avec la république, la France pourrait aussi périr. — Soit. — Mais, avec la France, nous pourrions aussi périr. Eh bien ! s'il le faut, je périrai ! Je périrai, criait-il, d'une voix éclatante, qui, à mon grand étonnement, s'est tout à coup éteinte.

C'est que, par l'autre extrémité de la chambre, entraient Martineau, avoué, que je ne voyais pas, mais que monsieur Latour aperçut. Dès qu'il l'a aperçu, il a caché, sous sa redingote, le collier de son habit, a pris sa canne à pomme d'or, son castor et ses cornes, et s'est sauvé. Mon ami ! m'a dit Martineau, explique-moi, je vous prie, pourquoi cet homme vient-il si souvent vous voir. Vous ne savez donc pas que c'est un royaliste, un Clermont ? — Je le sais ; mais c'est mon parent. — Votre parent ! — Sa grand'mère et ma grand'mère étaient sœurs. — Bah ! Je me défais de cent parents aussi proches. Chassez-moi cet homme. Vous déjeunerez ici ? — Je ne puis manger ni boire. — Qu'avez-vous donc ! — J'ai une colère, une rage contre ces royalistes.

ces Clichyens de directeurs, qui ne prennent aucune mesure populaire, qui n'ont pas encore montré une seule fois la guillotine. Ils se contentent de déporter quelques douzaines de contre-révolutionnaires pour les envoyer dans un pays qu'on dit plus beau et plus fertile que la France. Est-ce d'un gouvernement républicain? — Le Directoire a beaucoup de ménagements à garder avec ce grand nombre de partis qui divisent la France. Il n'y a que la modération qui puisse nous empêcher de périr. — La modération, morbleu! la modération avec les Clichyens! Ah! périssons! périssons! s'est écrié l'ancien jacobin, en me tournant les talons et en poussant la porte sur moi, qui tâchais de le retenir.

On le voit, les hommes de parti se peignent eux-mêmes: ils n'ont ni parents ni patrie; ils n'ont pas même d'amis. Un ancien chanoine et un ancien administrateur de district se trouvaient chez un de leurs voisins. Celui-ci leur dit: Qu'ont devenue votre intimité d'autrefois? Vous étiez deux têtes dans un bonnet. — Je n'ai jamais eu ma tête dans un bonnet carré, répondit l'administrateur. — Ni moi dans un bonnet rouge, répliqua le chanoine.

Dans le temps de la grande terreur, je me promenais, seul, sous les ormes des Tuileries. J'étais triste, agité. Dominique, autrefois petit voyer, vint à moi. Vous avez du chagrin, me dit-il; que vous est-il donc arrivé? Ah! lui répondis-je, que de sang! que de larmes! que de deuil! Je suis en fureur contre ces nouvelles tables de proscription que viennent de dresser nos décemvirs. Et moi aussi, me répliqua Dominique, je suis en fureur contre ces tables! Je les voudrais dix fois plus grandes!

Il manque à notre belle langue française bien des expressions que l'analogie indique. Je suis fâché que l'Académie n'admette pas fille ou femme de parti. La petite Valbelle a ses quinze ans, elle sort de sa pension; elle est royaliste. Le jeune Saint-Robert n'a pas encore ses dix-sept ans, il a terminé les cours de l'école centrale; il est républicain. Ces deux enfants s'aiment avec transport. Ils rient de la différence des opinions. La jeune Valbelle attache son fichu avec un petit nœud tricolore. Le jeune Saint-Robert porte une jolie cravate verte. L'âge relâchera les tendres liens qui les unissent; il resserrera, au contraire, les liens qui les attachent à des partis différents.

Mais pourquoi donc aimez-vous tant Eustache! disait une mère à sa fille. Ah! maman, lui répondit celle-ci, il aime tant un roi!

Long-temps mademoiselle de Hauteroche a été inabordable. Aujourd'hui, elle permet qu'on s'approche de son oreille pour lui

par de bonnes nouvelles ; mademoiselle de Hauteroche a per-
quelque chose de sa réputation , mais elle a gagné beaucoup
monde à son parti.

Un de nos cinq monarques du Directoire prétend que les
ux-arts sont naturellement royalistes ; il peut en être quelque
me. Le mois dernier, au faubourg Saint-Germain, une réu-
n d'artistes et d'amateurs distingués exécutaient une pièce de
musique. Le chef d'orchestre s'arrête subitement : Messieurs,
rie-t-il , quelqu'un a haussé le ton ; il faut que ce soit un ré-
blicain. Et tout le monde de rire. Grand-Jean, à qui je racon-
s cette petite anecdote au coin de mon feu, la connaissait. Il
tendit que le chef d'orchestre dit : Messieurs ! messieurs ! ar-
ez-vous ! nous ne sommes pas du tout d'accord : il faut qu'il y
ici quelque républicain. Cette version vaut l'autre.

Monsieur Tapefort, organiste d'une grande église d'une gran-
ville, dans l'ancien régime, répondait au *Domine salvum fac*
rem en ton majeur, grand dièse, avec tous les cromornes,
tes les trompettes, toutes les bombardes de son orgue. Après
10 août, il était de mauvaise humeur ; il répondit au nouveau
mine salvum fac en ton mineur, avec tous les jeux les plus
res de son instrument. Monsieur Tapefort fut mis hors de l'é-
le.

Monsieur Tapinois n'est jamais sorti de la sienne ; il a toujours
é des variations.

Un homme est excessivement sceptique ; vous voulez le ren-
; excessivement crédule : la chose est excessivement difficile,
st-ce pas ? Vous vous trompez ; elle est excessivement facile :
is n'avez qu'à le rendre homme de parti.

L'ancien procureur fiscal du marquis de Château-Vert s'attend
un beau matin la féodalité, dont on a brûlé tous les parchemins,
altra de ses cendres comme le phénix. Du reste, dit-il tout
t, on peut être tranquille : monsieur le marquis est généreux ;
onnera les arrérages des droits honorifiques. Le fiscal est
ic un vieux imbécille qui radote au lieu de raisonner ? Non,
il au contraire un homme fin, rusé ; mais il est homme de parti.
Pendant le fort de la guerre civile des départements de l'Ouest
ais dans une petite ville au fond du Dauphiné, où, par inter-
es, l'on dit et l'on crut que les Vendéens avaient pris Paris et
clamé sur la place des Victoires le roi de France et de Na-
re. C'est que la petite ville était et est encore habitée par des
mes de parti.

Si j'étais chef de parti, je voudrais donc éprouver le degré de
cément de mes gens par leur degré de crédulité. Je voudrais

qui faire la contre-épreuve et les éprouver par leur degré d'indulgence. Celui à qui mille témoins feraient le récit d'un événement défavorable et qui refuserait de le croire aurait grande part à la confiance ; mais celui qui le verrait et qui ne le croirait pas prait tout entière.

Tout ce qui se fait dans son parti, un homme de parti l'approuve ; tout ce qui se fait dans l'autre parti, il le désapprouve. Monsieur Lépine, maire, fort de corps et d'âme, blâme hautement tous les partis tout ce qui est blâmable. Monsieur Minet, caissier de la recette, au contraire, qui a une santé délicate et un esprit fin, loue hautement dans tous les partis ce qui est louable. Tous les partis injurient monsieur Lépine ; tous les partis laissent tranquillement passer monsieur Minet. Ni l'un ni l'autre ne sont hommes de parti. Il me semble que, des deux, monsieur Lépine est le meilleur citoyen. J'aimerais mieux être monsieur Lépine.

J'entre dans une société ; j'avance un principe qui me paraît bon. Je suis critiqué, insulté ; on me traite d'esclave de la vieille monarchie : *homo ad servitutem natus*. Je sors ; je vais dans une autre société ; j'avance encore en mêmes termes le même principe. Je suis critiqué, insulté ; on me traite d'anarchiste, de vieux cobin. J'ai parlé devant des hommes de parti.

Horace ne trouve pas bons les vers de Virgile. Horace est homme de parti. — Hors nous et notre parti, nul n'aura de l'esprit, pas même Virgile.

Les hommes de parti se montrent dans de bien plus petites choses. — Ils se montrent même dans le choix de leur marchand. Toute la rue du Bac à Paris connaît cette boutique ruinée par l'inscription de son enseigne. Jusqu'au dix août, elle était restée telle quelle ; on y lisait : *Fabrique royale de bougies* ; au dix août, le marchand, au lieu d'effacer simplement le mot *royale*, voulut y substituer le mot de *républicaine*. Les républicains se joignirent de lui ; les royalistes l'abandonnèrent. Toute sa bonne affaire lui resta.

Il y a des marchands qui ont effacé franchement avec de bon vernis noir le mot *royal* ou *royale* ; mais d'autres se sont contentés de passer pardessus un léger enduit qui tombera à la première heure de la contre-révolution. Dans cette classe, il est aussi un grand nombre d'hommes de parti ; sur mille que je connais, j'en citerai que deux.

Vers le treize vendémiaire, je demeurais à Paris, rue Saint-Martin, en face d'une belle maison où étaient établis un mercier et un épicier. Je ne tardai pas à connaître leur opinion. Les boutiques étaient séparées par un gros pilier où le colleur venait

plusieurs fois par jour poser des placards. Le mercier, qui est conventionnel, s'empressait aussitôt d'aller arracher les adresses des sectionnaires. L'épicier, qui était sectionnaire, en faisait autant des adresses des conventionnels. A quelque heure du jour qu'on passât devant le gros pilier, le gros pilier était nu — mes bons et pacifiques marchands, qu'avez-vous besoin d'être dans les partis ? Passe encore si vous étiez gens de plume, employés, fonctionnaires : car il s'agirait alors de l'état, de votre fortune.

Vous vous trompez, ce n'est point César, c'est Pompée qui est vainqueur à Pharsale : vite ! Cesarion, Régulus, Antoine et ses sorts, vite ! quittez vos places, vos fonctions, n'importe vos talents, vos services, vos vertus ; vite, point de délai ! point de raison ! c'est de par les hommes de parti. Vite ! quittez vos places, vos fonctions : la république triomphe, nous allons être gouvernés par Pompée et par Crassus.

Ruf, vous êtes un voleur s'il y en a ; mais vous avez parlé pour César, vous avez parlé pour Pompée : on vous donne le pourpre de la questure. Vite ! asseyez-vous sur la chaise curule.

Que vous êtes heureux, Doublet ! vous avez parlé un peu pour César, un peu contre Pompée, un peu pour César, un peu pour Pompée. Vous avez trouvé des témoins qui ont amplement oublié une partie de ce que vous avez dit, amplement amplifié l'autre. Aujourd'hui, après la victoire, on vous célèbre, on vous fête comme un homme de parti. Vous étiez receveur d'arrondissement, vous êtes receveur de département.

La roue des révolutions, comme celle de la fortune, tourne sur nos jours bien vite. Elle élève ceux qui sont bas, abaisse ceux qui sont haut.

Tenez toujours à un parti, ne cesse de me dire à l'oreille mon excellent ami Montchrétien, ancien conseiller et maintenant acquéreur de domaines nationaux. — Encore bier, mon ami, répétait ses exhortations. Vous savez bien, lui dis-je, que je ne tiens à un parti, à celui de la raison. Bah ! me répondit-il en me riant au nez, est-ce que la raison a jamais eu de parti ?

Le tribun Roussel a chez lui une jeune nièce qu'on dit un peu coquette. Un jour il la surprit avec un sous-lieutenant de dragons, en tête-à-tête, et il n'en fit pas autrement semblant. On lui rapporta qu'elle avait répondu à la lettre d'un sous-lieutenant de garde du corps ; il ne veut plus la voir. Que m'importe, dit-il, que ce soit en tout bien et tout honneur, je ne consentirai jamais qu'elle épouse un homme de parti. Oh ! que je hais les hommes de parti !

aine dernière un homme de lettres alla se présenter recteur de journal. Monsieur, lui dit-il en terminant son compte que je ne serai jamais partial, jamais homme serviteur, lui répondit le journaliste : vous me feriez à mes abonnés.

ni Montchrétien convenait un jour que dans certaines l'homme de parti était moins honnête que celui qui n'en a point. Donc, lui dis-je, dans certaines occasions, le parti n'est pas honnête. Inutilement il eut recours à ses ruses de sa dialectique. Nous lutâmes long-temps ; il sortit de mes mains un peu étourdi, un

conseil général d'un des départements du nord fait contre la grande route inutile, commencée par des administrations de parti a aujourd'hui le dessus, et fait interrompre la construction d'un pont indispensable commencé par une administration de parti a aujourd'hui le dessous.

Il y a des mouchards de parti, il y a des mouches de parti. Les mouches de parti sont les mouches du coche. Tant que le coche est en marche, elles s'agitent, suent, crient aux chevaux, aux cochers. A les entendre, elles ont tous les soins, toute la sollicitude. Mais le coche verse-t-il, les mouches s'envolent et charrient.

Les gens, à force de passer d'un parti dans un autre, ont oublié de laisser les houseaux ; d'autres, au contraire, sont revenus à leur foin dans les bottes.

Le besoin de pain, le besoin d'honneurs, font souvent les hommes de parti. Il faut ajouter aussi le besoin d'une opinion. L'homme de parti a une supériorité de raison qui lui donne l'ascendant sur Painbœuf, maître de musique. Tous les hommes de parti vont chez Belair demander ce qu'il doit penser et faire. Une fois montée, demeure réglée pour vingt-quatre heures.

Les hommes de parti la veille de la bataille ; beaucoup d'hommes de parti le lendemain.

Il y a des hommes de parti dans les départements de l'ouest, où la victoire passait d'un camp, tantôt dans un autre, grand nombre de tar-roux crient : Vive le roi ! un autre : Vive la république ! L'homme de parti était impartial ; il est aujourd'hui administrateur : il n'est plus impartial. — Aristippe n'était pas homme de parti ; il n'est plus impartial. — On le voit, quelquefois l'intérêt qui fait les hommes de parti.

-vous pas vu, sur l'étalage du Petit-Dunkerque, des ta-

batières à portrait où une figure regardée d'un côté parait belle et regardée de l'autre parait affreuse : c'est la même tête regardée par les hommes des deux partis. — Une tapisserie représente la figure d'un personnage en place. Tous les partisans du personnage le regardent à l'endroit ; tous ses ennemis à l'envers.

Aux élections populaires, la figure du candidat est en place, celle de l'homme en place.

Un honnête homme, homme de parti, voudrait faire tourner la machine du monde lournât sans encombre ; mais il veut que ce fût une main de son parti qui tint la manivelle. Pour servir ardemment sa patrie, il adresse pour elle des vœux ; mais il craint que les hommes du parti opposé la rendent malheureuse.

L'esprit public est mort, les hommes de parti l'ont tué.

Ce n'est pas en vain que les constitutions ont garanti la liberté de conscience des divers cultes ; c'est en vain qu'elles ont garanti la tolérance des opinions.

La musique n'est pas plus royaliste que républicaine ; elle souffle ce qu'on veut ; elle souffle également les passions des deux partis. En traversant dernièrement l'école centrale, deux jeunes écoliers qui chantaient la chanson du jour, les royalistes et les clichyens. Un vénérable professeur les arrêta de venir à lui. Mes enfants, leur dit-il, vous qui êtes si sages, comment pouvez-vous chanter une si vilaine chanson ? La chanson de massacre et de carnage convient-elle à votre âge ? si tendre ? Vos jeunes bouches semblent fumer de sang. Les deux écoliers se retirèrent honteux et en silence. — Hier au soir, une affaire m'amena dans une maison, où je trouvai une femme qui enseignait à son fils la chanson du Réveil du peuple. Monsieur, dis-je au petit garçon, vous qui, encore si jeune, savez déjà tant de choses, dites-moi, comment la justice est-elle pour ceux qui commettent des homicides ? Comment les punir ? elle ? Le jeune garçon fit les deux réponses. La mère se fâcha.

On chante par esprit de parti, on danse de même. La dole est une danse de parti. Je voudrais que Milton composât le ballet des hommes de parti. Il pourrait y mettre des pirouettes, les balancés, les jetés-battus, les entrechats.

Je voudrais aussi qu'un de nos aimables auteurs de la ville donnât *Les hommes de parti*, qu'on y vît figurés que en Carmagnole et Clichy en écharpe blanche.

Je l'avouerai volontiers, j'ai fait un petit poème sur les hommes de parti. Je passe l'économie ou le plan. Après l'œuvre

font la description de la salle d'assemblée des hommes de parti. La chaire où siège le président est toute chargée de fioles, où chaque adepte est obligé d'enfermer sa raison. Les noms d'un très grand nombre d'hommes de divers états et de toutes les femmes de bel air étiquettent une immense quantité de fioles. Vous diriez de ces pyramides de petites bouteilles qu'on voit chez les riches liquoristes.

Je m'étais endormi ces jours derniers sur un chapitre d'Hérodote qui parle du Tartare ; je rêvais que le grand fleuve du Léthé venait arroser, par mille diverses ramifications, toutes nos villes, tous nos villages. Partout l'abondance et le bonheur nous étaient revenus ; partout les hommes, les femmes, les jeunes, les vieux, puisaient à l'envi dans le fleuve l'oubli du passé, et buvaient pinte et pot à la santé de la France.

DÉCADE CXVI. — LA DÉCADE DU JEUNE ALBERT.

Tout le monde pleure le jeune Albert ; il languissait depuis plusieurs mois ; il est mort aujourd'hui ; il n'avait pas vingt-sept ans. L'étude l'a tué. Ce matin, avant le jour, il étudiait encore avec la lampe qui éclaire maintenant son cercueil.

Les parents, les amis du jeune Albert, semblaient prévoir son malheureux sort. Albert, lui disaient-ils, vous étudiez trop ; vous n'y tiendrez pas long-temps. Mais pourquoi donc toujours étudier ? Ah ! répondait-il, pour faire comme les autres, pour devenir savant dans plusieurs sciences, pour avoir plusieurs chaires, plusieurs traitements, pour avoir le bel habit brodé de l'Institut, les quinze cents francs de jetons qui sont dans les poches, pour avoir une cuisinière, un cabriolet, et enfin une oraison funèbre, avec une tombe de marbre au Père-Lachaise.

Ce pauvre jeune Albert, dévoré d'une ambition qu'il ne se mettait pas en peine de cacher, voulait que sa mémoire ne fût pas moins riche que l'Encyclopédie. Il s'était d'abord jeté dans les mathématiques avec une telle ardeur qu'il en avait perdu le boire, le manger et le dormir. Il faut, disait-il, que je commence par en savoir autant que les grands mathématiciens de notre siècle, et ensuite que je les passe. Après avoir long-temps médité la Théorie des fonctions analytiques de La Grange, il la laissa, en disant : Jamais l'algèbre n'a parlé ni sans doute ne

lors de langue plus parfaite. Il prit, médita, et, par la même occasion, laissa de même la géométrie de Bossut.

Monsieur, lui dit un jour, en assez nombreuse compagnie, mon jeune âge, vos mathématiques infinitésimales ou transcendentes, n'apporte le nom, sont les hochets des savants à barbe grise. Les hochets ! lui répondit le jeune Albert ; ah ! quels hochets ! n'est-ce pas Euler à sa mécanique ; d'Alembert, à sa nouvelle doctrine des mouvements, sur les solides et les fluides, sur les problèmes ; Monge, à sa géométrie descriptive, théorie éternelle des arts, qui, depuis, ne quittent plus le chemin le plus direct, le plus court, le bon chemin.

Albert, fatigué d'avoir parcouru les vastes régions de la science, désespérant d'aller plus loin, essaya d'attacher son nom à la réforme du nouveau système métrique. C'est, répétait-il souvent, une idée bien philosophique d'avoir donné à la mesure linéaire la dimension de la dix-millionième partie de l'arc du méridien terrestre, compris entre l'équateur et le pôle, d'avoir donné le carré de cette dimension à la mesure de surface et le cube à celle de capacité ; d'avoir distillé le liquide le plus commun, l'eau de pluie, contenu dans cette mesure de capacité, et d'en avoir fait la mesure de pondération. Et cependant le public rejette avec absurdité cette bienfaisante unité de poids et mesures. Mais, quant à lui, qu'on ne s'y trompe pas, le public n'en rejette que la langue grecque, pour lui barbare. Le jeune Albert, imperturbable dans ses idées, partit pour Paris avec une nouvelle nomenclature de mots, tous français, tous populaires, avec les reduplicatifs et les diminutifs duodécimaux. Il se présenta à l'Institut ; son accent, son habit du Gévaudan, son arithmétique duodécimale, et plus encore ses noms bourgeois, une moitié, un tiers, un quart, un sixième d'aune, d'arpent, de pinte, de livre, firent rire la grande commission devant qui on l'avait renvoyé. La réponse fut la même : il remit dans le portefeuille son projet de réforme du système des noms des poids et mesures, et il n'en tira pas son projet de réforme du système monétaire, dont les noms étaient : franc d'or, franc d'argent, franc de cuivre ; dont la division était encore duodécimale.

Albert avait visité l'Observatoire de Paris. Quand il fut de retour, il ne parlait que de la grandeur et de la perfection des instruments qu'il y avait vus, du télescope de trente pieds avec lequel la lune était de la grandeur d'une meule de moulin. Il se mit à lire, et il lut avec admiration l'Histoire de l'astronomie par Lilius, immolé, disait-il, entre le Champ-de-Mars et la Seine, la victime de l'ignorance et de la barbarie. Il prit de goût

et l'astronomie, et s'appliqua à entendre les traités les plus difficiles. On rapporte qu'un jour, tenant entre les mains la Méthode céleste de Laplace, qu'il appelait tantôt la vraie, tantôt fautive, tantôt l'immortelle carte du firmament, il se mit tout à coup à rire avec de grands éclats. Il était seul; on courut à lui. Non, dit-il à ceux qui l'entouraient et dont il devinait la pensée, mes études ne m'ont pas troublé la raison; je ne suis plus fou que vous. Je ris de quelques philosophes de nos jours qui ne se croient pas certains des causes finales. Albert avait la gloire d'Herschell, de Piazzzi, d'Olbers, qui avaient fait en si grosses lettres leur nom chacun sur leur planète; et, pointant sa lunette contre notre ciel de Mende, il s'écriait : lui restera-t-il pas quelque-une pour moi? Son cabinet était orné de portraits gravés de plusieurs grands astronomes, entre autres celui de Lalande, qui avait donné un catalogue de neuf mille étoiles; de celui de Lacaille, qui avait groupé les étoiles de l'hémisphère austral en diverses constellations figurant des formes d'instruments de physique, d'astronomie et de divers arts; de ceux de Méchain, de Delambre, qui avaient remesuré l'arc du méridien de Paris, et de celui de Le Gentil, qui, pendant douze années, avait attendu dans une île de l'Afrique le passage de Vénus sur le soleil. Quelqu'un lui demanda, en faisant allusion à nos savants qui ont si bien déterminé la figure de la terre, quelle était la main qui avait aplati le globe aux deux pôles. Mais ! répondit-il, je crois qu'il est plus sûr de vous dire qu'il y en a plusieurs que de vous dire laquelle.

Tout ce jour on n'a parlé et on ne parlera que d'Albert. Demain on en parlera moins; après-demain on n'en parlera plus. Ainsi va notre monde aplati aux deux pôles. Ce malheureux jeune homme, a-t-on dit, avait fait acheter à Paris une collection de machines de physique. Dans quelque jours elles doivent arriver à son adresse. Il les attendait avec impatience. Il en parlait continuellement, car continuellement il parlait de physique. Il faisait de cette science ce qu'aux grands accroissements de chacune des autres on dit depuis plusieurs siècles, on dira sans doute dans tous les siècles, que la science est née de nos jours.

Il se plaisait surtout à nommer Franklin, qui, au moyen de quelques fils de métal, avait, comme un machiniste de l'Opéra, saisi le tonnerre; Montgolfier, qui, en raréfiant l'air dans un ballon, était monté aux cieux; et Garnerin, qui, du haut des cieux, suspendu à son parachute, était descendu tranquillement sur la terre.

Le fluide électrique, le fluide magnétique, le fluide galvan-

que, étaient, suivant lui, le même fluide. Il se plaisait à Coulomb, celui qui les avait le plus attentivement examinés, et qui avait donné le système de leurs lois jusqu'ici le plus parfait.

Sans doute, disait-il encore, les progrès de la chimie et de l'optique ont produit les magiques apparitions de la chambre obscure et les merveilleuses illusions du panorama; mais, que toutes ces découvertes de la physique sont petites, comparées à celle du condensateur ou de la machine à vapeur, qui, maintenant, remplit de ses effets notre univers! L'Angleterre seule faire le commerce du monde, elle voulait seule fabriquer tous les objets fabriqués. Elle avait assez de matières premières, elle manquait de bras, elle n'en manquait plus maintenant; la machine à vapeur lui donne, calcul fait, une addition de trois millions d'hommes. Notre Papin avait, au dix-septième siècle, remarqué la force incommensurable de la vapeur d'eau, qui agit de la même manière que la poudre, mais d'une manière permanente, et il avait conjecturé qu'on pourrait en faire la plus grande force artificielle qu'on pût ajouter aux forces naturelles. Deux fabricants anglais, Newcomen et Cawley, ont mis en grand et triomphalement dans leur fabrique, et perfectionnée, simplifiée cette découverte. Ces quatre hommes n'ont jamais unis.

Il arrive souvent que la branche d'une science, lorsqu'elle est trop chargée, trop riche, se détache et devient elle-même une nouvelle science. La chimie, suivant ce que me disait mon pauvre Albert, s'était, sous le nom d'alchimie, détachée de la physique, il y a cinq cents ans. Mais je me demandais pourquoi le récit de la vie de mon jeune ami n'est pas une pièce de cours ou de table des sciences? Ah! c'est qu'il ne s'agit guères que pour elles et qu'il est mort pour elles.

Albert voulait essayer aussi d'entrer à l'Institut pour la chimie, et je suis sûr qu'on trouvera dans ses papiers un projet de réforme de la nouvelle langue de cette science. Cet homme, qui ne voyait pas que cet autre projet se faisait comme celui de la réforme de la nouvelle langue des sciences; ses parties auraient encore été ses juges. Albert se demandait d'abord à la nouvelle langue d'être ingrate, d'avoir effrayé ceux qui, par leurs inventions, avaient étendu les limites de la science; lui reprochait ensuite d'être, sans nécessité, ridicule en français ou latine. Cette langue est à refaire, disait-il, et il faut la faire d'après les excellents principes de logique et d'analyse, lesquels elle avait été faite; seulement, afin de la rendre plus propre à toutes les chances de découvertes.

de mots de la langue usuelle. Du reste, me disait-il, ce n'est pas, comme l'ont proclamé nos fabricants de phrases, la langue qui a fait faire à la chimie ses nouveaux progrès. La langue, dont Guyton-Morveau avait fait habilement parta-
 copaternité aux chefs de la science, n'est que de l'année et les plus grandes découvertes sont antérieures. Albert mit les découvertes de la chimie avec les connaissances d'un et l'enthousiasme d'un poète. Les anciens, disait-il, 47 planètes; ils croyaient qu'il ne pouvait y en avoir un grand nombre. Ils avaient sept métaux; ils croyaient aussi la nature n'avait pas voulu en faire un plus grand nombre que les planètes. Aujourd'hui nous nous sommes permis d'avoir un grand nombre de planètes, et, quant aux métaux, en 1781, à la mémorable époque de la révolution, nous en avons fait 4 découverts récemment par Chaptal. Ensuite Klaproth trouva le dix-huitième, l'urane; en 1784, Grégor découvrit le neuvième, le titane; en 1797, Vauquelin découvre le huitième, le chrome; en 1798, Klaproth découvre le vingt et unième, le tellure. Albert ne pouvait cesser de l'entendre parler de la décomposition de l'eau, due à Lavoisier; de la décomposition de l'air, de cette nouvelle chimie pneumatique, due à Laplace, Cavendish et Lavoisier; de la nouvelle chimie du ré-minéral, due à Fourcroy; de la nouvelle chimie du règne vé-gétal, due à Vauquelin; de la nouvelle chimie des arts, due à Berthollet et à Chaptal. Aujourd'hui, s'écriait-il, la chimie, en reposant, crée, fait. En décomposant les métaux avec de l'acide vitriolique, la chimie fait du vitriol; en décomposant le carbonate de chaux, Vauquelin et Fourcroy font du vinaigre; en décomposant le gaz inflammable, Lebon fait de l'air inflammable, qu'on verse, qu'on brûle dans les lampes comme l'huile; en décomposant la carotte, Achard fait du sucre; en décomposant le sel marin, Leblanc fait de la soude. En décomposant avec d'autres substances décomposées, la chimie imite aussi la puissance créatrice. Avec de l'eau et de l'acide carbonique, Bergman fait des eaux minérales; avec de l'eau épurée, de l'huile de vitriol et du sel de Duobus, Chaptal fait de l'alun; avec un peu de sel, d'oxide de manganèse, et de vitriol et un peu d'eau mis en expansion par l'action du feu, Guyton-Morveau fait de l'air salubre, désinfecte l'air, prévient les épidémies, et devient le bienfaiteur du genre hu-main. Mais enfin, lui dis-je, à quoi donc la chimie doit-elle ses nouveaux progrès? Mon ami, me répondit-il, c'est beaucoup à la méthode de peser avec une rigoureuse exactitude les substances

avant et après l'analyse; beaucoup à la méthode de noter les faits, tous les faits, même les plus petits faits; beaucoup plus à la méthode de ne ranger les faits, de ne classer les faits, que par enchaînements, par déductions; beaucoup plus à la méthode de ne raisonner que sur les faits, et, quand les faits manquent, de ne plus raisonner, ou, ce qui revient au même, de toujours mal raisonner, de ne plus mal raisonner; à ces méthodes de Lavoisier, qui ont rendu la chimie française la chimie générale, la chimie du monde.

Dans ce même entretien, le jeune Albert, venant à parler de l'histoire naturelle, me dit : Buffon est le grand naturaliste, le très grand écrivain, et Daubenton le grand naturaliste. Le jeune Albert et moi ne pûmes nous accorder sur leur rang, ou du moins sur la distance de leur rang. Il avait aussi de grandes prétentions en histoire naturelle; moi, sans prétendre comme lui m'asseoir à l'Institut aux fauteuils des naturalistes, j'avais aussi les miennes. Malgré ses prières, ses instances, je m'obstinais à voir dans le livre de Buffon la nature avec toutes ses formes, toutes ses couleurs, tout son mouvement, toute sa vie. Cependant Albert était si bon que je lui accordais volontiers que la postérité y ferait quelques changements; je lui accordais encore plus volontiers qu'elle ferait de plus nombreux changements au livre de Bernardin de Saint-Pierre, livre plein de bonhomie, de grâce, d'originalité, livre antique, fait par un homme qui vit au milieu de nous, livre qui, dans la suite, sera arrondi, par une main pieuse et filiale, sera le livre de tous les âges; et alors nos opinions et nos erreurs se réconcilieraient facilement. Enfin, je l'entendais louer, et je louais avec lui la nouvelle minéralogie de Bergman, où les métaux sont classés d'après leurs caractères extérieurs; la nouvelle cristallographie, ou la nouvelle géométrie des cristaux d'Haüy; la nouvelle botanique sexuelle de Linnée, la nouvelle ichtyologie linnéenne de Leleupède, la nouvelle zoologie anatomique de Daubenton, la nouvelle anatomie zoologique comparée de Cuvier, et sa plus admirable zoologie lithologique.

O Albert! si dans les nouvelles régions qui se sont ouvertes à votre âme, libre des organes grossiers de cette vie, on peut que purement s'exprimer, que justement raisonner, que faire des méthodes logiques; si vous ne parlez maintenant, si vous ne vous parlez qu'une langue parfaite; si vous ne faites, si vous n'entendez faire que des raisonnements parfaits; si, comme il n'y a pas de doute, vous vous souvenez des mauvais raisonnements

is raisonneurs, ô que vous êtes heureux ! et du
égard, il nous est permis de connaître votre bon-

VII.—LA DÉCADE DES NOMS EN BRONZE.

s rencontré sur la porte de la ville mon beau-frère.
il gesticulait vivement de la tête et des bras. A qui
? lui avons-nous dit ; sûrement vous avez été con-
, et même beaucoup, nous a-t-il répondu. Jamais,
on n'a vu un plus sot officier municipal que celui
r lai hier au soir, ni un plus sot représentant que
j'ai parlé ce matin.

ir, j'allai tout exprès chez l'officier municipal. Vous
lire les cordeliers, lui dis-je ; gardez-vous-en bien ;
server ; il faut en faire un monument glorieux pour
our notre province, pour la France. Je sais qu'il n'y
e les quatre murailles ; eh bien ! il faut les reblan-
inscrire en grandes lettres les noms des hommes cé-
tre temps, en faire un Panthéon français, avec une
r les hommes célèbres de notre province. Vous serez
France, par l'Europe. Quelle gloire pour Mende et
iers municipaux ! Voici, a continué mon beau-frère,
nière je fus accueilli. Les cordeliers, me dit l'officier
oivent donc être rétablis ? — Je ne dis pas cela, je ne
cela ; je parle d'élever un grand, beau et éternel
— Les cordeliers doivent donc être rétablis ? répéta
municipal. — Non certes, il n'y aura plus de corde-
nce. — Oh ! s'il ne doit plus y avoir de cordeliers,
aussi bien que leurs couvents sont à jeter à bas. Ce
réponse que je pus en tirer. Il en était si content
ta pour aller à la municipalité la répéter à ses col-

et l'idée d'un Panthéon français, autre que l'ossuaire
eneviève, me tourmentait avant de me coucher. Après
né, toute cette nuit elle m'a tourné et retourné dans
savais qu'il y avait à l'auberge un de nos représen-
devait incessamment repartir pour Paris. Ce matin,
sez bonne heure voir s'il était jour chez lui. Je l'ai
Représentant, lui ai-je dit, il ne tient qu'à vous d'il-

montrer votre nom. D'illustrer mon nom ? m'a-t-il répondu en riant l'oreille, cela me paraît bien difficile. Je lui ai exposé mon projet, qui, à la tribune nationale, devait devenir le sien. Je voulais qu'il proposât au Corps législatif de revêtir les murs de l'église de Sainte-Geneviève des noms en bronze des hommes illustres de tous les divers états. Chaque siècle, lui ai-je dit, aurait à l'avenir de sa part une vaste temple sa glorieuse table ; à la fin de chaque siècle, le Corps législatif en dicterait les noms : vous seriez le fondateur de l'anthéon français, et, à ce titre, votre nom y serait le premier. Entendez maintenant, je vous prie, la réponse de notre représentant : Mon ami, je vois que vous avez bon cœur et que vous aimez les gens de mérite, mais, croyez-m'en, aujourd'hui il faut tout renoncer, et les jeunes gens comme les autres, renoncer à leurs anciennes frivolités révolutionnaires. J'ai été indigné, je me suis enfui, bien qu'à la porte de son appartement il se soit efforcé de me retenir en m'invitant à déjeuner et qu'il se soit mis à prier à la fenêtre pour me réitérer son invitation. Si j'avais été le représentant, a dit Armand à mon beau-frère, je vous aurais fait une réponse bien différente ; je vous aurais dit qu'en l'égard des gens de lettres, les difficultés deviendraient si grandes qu'il faudrait renoncer à ce projet. Mais, lui a répliqué tranquillement mon beau-frère, vous entendez sans doute qu'en tout cela l'Académie n'est que le juge, et alors vous penseriez qu'en littérature elle prononce ses jugements d'une manière moins haute et moins absolue ; moi, je ne puis le penser. Voyons ; mais ici autre et grande difficulté : par quelle connaissance littéraire faut-il commencer ? Ah ! sans doute par l'entendement : toutes les connaissances n'en viennent-elles pas ? Commençons donc par l'entendement.

De même que jusqu'à Colomb, a continué mon beau-frère, le nouveau monde était resté un monde imaginaire, de même jusqu'à nous, la métaphysique ou science des facultés de l'homme était restée une science imaginaire. L'Angleterre a la gloire d'avoir produit celui qui de nos jours les a découvertes. Condorcet est ensuite venu, qui les a systématisées. Laromiguère a simplifié ou plutôt changé ce système. L'homme de Condorcet sentait que par le sentiment de la sensation ; l'homme de Laromiguère sent et par le sentiment de la sensation et par le sentiment de l'activité de son esprit, et par le sentiment de présence, le sentiment de rapport, et par le sentiment de conscience, le sentiment moral. L'homme de Laromiguère est l'homme de l'intelligence divine, et le système de Laromiguère est comme les éléments qui le constituent, demeure immuable.

J. J'écirai le nom de Condillac ; j'écirai le nom de Bre. Mais j'entends déjà de nombreuses réclame-
 je v. autour de moi élever en l'air, agiter de grands, de
 ivres. Je demande ce qu'ils ont ajouté à la science , et j'in-
 l'opinion de coterie, non l'opinion de parti ; j'inter-
 on nationale.

de grands, que de petits livres encore sur la grammaire
 le, et qu'il y en a peu à mentionner ! Desbrosses découvre
 ne s'est pas arbitrairement donné la parole, que
 n'a voulu conformer son organe vocal que pour un petit
 de qu'il pût facilement recueillir et dont il pût varier
 ions à l'infini. Dumarsais découvre que, dans toutes
 de la terre, les éléments de la parole, les parties de
 a, sont toujours les mêmes, et il conclut que les éléments
 p décomposent les éléments de la pensée, que l'ana-
 de lée est la parole. Condillac découvre que la parole
 une méthode analytique, une méthode d'invention ; qu'elle
 l été précédée par la méthode du langage des signes ou le lan-
 d'action. Vanin et ensuite l'abbé de l'Epée donnent aux
 ts ce langage que leur avait donné la nature ; et on ne s'ob-
 plus à leur rendre un organe dont ils sont irrévocablement
 ves. J'écris les noms de Desbrosses, de Dumarsais, de Con-
 illac, de Vanin, de l'Epée ; j'écris aussi le nom de Coulon, in-
 teur de la nouvelle tachygraphie ou du nouvel art d'abrégér
 s signes ; enfin, j'écris le nom de l'inventeur de l'art de les
 ansmettre de distance en distance avec la rapidité du son ou de
 lumière, de Chappe, inventeur du télégraphe.

Admirable dans l'art de penser, admirable dans l'art de parler,
 ondillac n'est pas moins admirable dans l'art de raisonner. Sa
 gique est toute à lui ; nos autres logiques n'avaient été guère
 e la traduction, la paraphrase ou l'abrégé de celle d'Aristote.
 ondillac n'a rien daigné y prendre. Les formes archilogistiques,
 s délices des collèges, en même temps que leur gymnastique
 rbale, les dilemmes, les enthymèmes, les syllogismes, lui ont
 ru vains et ridicules. L'art de raisonner, suivant lui, n'est que
 dentité entre le connu et l'inconnu démontrée par une succession
 propositions, toujours diverses, toujours identiques ; et sui-
 nt lui encore, cette succession n'est qu'une langue bien faite,
 rfaite. Mais, il faut tout dire, cette belle logique de Condillac
 appris à en désirer une plus belle, où la première proposition
 n chapitre renfermerait la dernière, où le premier chapitre ren-
 rmerait le dernier, où l'analyse de description ne serait pas à la
 ace de l'analyse de déduction, de l'analyse de raisonnement.

Illes sont les observations sévères déduites du système de Lomiguière, qui, marchant sur les pas de Condillac, en marque fortement les empreintes lorsqu'ils sont dans la bonne direction, et, lorsqu'ils n'y sont pas, s'en écarte, en écarte le lecteur, le fait marcher en avant. J'écris encore le nom de Condillac. J'écris encore le nom de Lomiguière, que je sera écrit sous le nom de Condillac II : car c'est à notre siècle qu'appartiendrait d'établir, dans chaque nouvelle science ou dans chaque science rendue nouvelle, des dynasties littéraires.

L'art de raisonner, quand il est véritablement cet art, mène à la connaissance de Dieu, à la religion. Aussi Condillac et Lomiguière étaient-ils très religieux, et leurs ouvrages, par ce qu'il ne sait y lire que ce qu'il y a, sont-ils très religieux, et Pascal, Newton, Leibnitz, ont dû être et ont-ils été les hommes les plus religieux. Dans le spectacle de l'existence universelle, ont surtout aperçu les rapports des hommes et de Dieu. Plusieurs de leurs chapitres ont dû être et ont été des chapitres de morale religieuse, de vraie théologie ou de connaissance de Dieu, science auguste, sacrée, mais que, dans les derniers temps, des scolastiques avaient déconsidérée jusqu'à rendre ridicule.

Dans le spectacle de l'existence sociale, Montesquieu, après avoir les rapports de l'homme avec les diverses sociétés, et les diverses sociétés avec les divers climats, en a déduit les diverses législations qui ont dû régir les divers peuples. Pour qui a pu, à un bel âge de l'imagination ou le style est tout, le livre de Montesquieu des lois n'est pas à tous égards parfait. Plusieurs parties pourraient en être mieux dessinées. Ça et là il contient ce qu'il ne devrait pas contenir; ça et là ce qu'il devrait contenir il ne contient pas. Quelquefois les affections de l'auteur se montrent, quelquefois la physionomie des faits en est altérée. Quelques faits sont ignorés. Jamais cependant je ne pose l'espérance sans me dire : Puisque cet homme qui renferme dans son livre les pensées de tous les siècles, puisque l'aigle de Rome, et sans doute de tous les âges, puisque le plus grand des écrivains, n'a pu faire un livre parfait, aucun livre n'est parfait, ne sera donc parfait ? Souvent Rousseau approche de Montesquieu, mais Rousseau s'est bien gardé de vouloir approcher, égaler Montesquieu en prenant, si je puis m'exprimer ainsi, son même port, sa même attitude. Il s'en est habilement écarté et peut-être s'en est-il éloigné par calcul. Tandis que Montesquieu a considéré le fait, Rousseau a considéré le droit. Montesquieu a dit que ce qui était devait être comme conséquence

les choses ; l'autre a dit que cette conséquence des choses
 conséquence forcée. L'un a parlé comme un citoyen
 m ux, l'autre comme un citoyen pauvre, aigri. Dans le
 n , livre si bien raisonné dans certaines parties, dans
 n né, si précipitamment écrit et, qu'on me
 , si mal pétri, si mal cuit, les erreurs ne sont
 reuses ; elles s'y montrent ce qu'elles sont. Mais lors-
 extraites et lancées dans les cercles ou les places
 , sous la forme isolée de maximes de droit et de jus-
 viennent des flèches quelquefois incendiaires et tou-
 uses. Rousseau a cru que l'homme de la nature
 éternellement l'homme des premiers âges : pour nous
 la nature, il a voulu nous ramener aux lois des pre-
 s ; mais l'homme du dix-huitième siècle est aussi
 ue la nature. Il est ce que sa nature a voulu qu'il fût
 itième siècle. Il est, sous le bon plaisir de Rousseau,
 ne plus parfait que celui des âges passés, moins parfait
 celui des âges futurs. L'opinion accuse Sièyes d'avoir cru
 l'homme de la France, où la population est si serrée, pou-
 être l'homme de l'Amérique anglaise, où la population est si
 e, d'en avoir importé la législation, de l'avoir systématisée
 s modifications, sans concessions. Peut-être la postérité adop-
 ra ou saura s'approprier ces systèmes. J'écris le nom de Montes-
 u, de Rousseau. Peut-être la postérité écrira le nom de Sièyes.
 Sans trop prendre sur moi, je puis, ce me semble, fixer l'é-
 que depuis laquelle nous nous occupons beaucoup moins de
 titres : c'est celle où les livres de Montesquieu et de Rousseau
 urent. Il se fit alors une révolution dans l'attention publique,
 conséquent dans la littérature : tel écrivain qui aurait été ro-
 ier, rhéteur ou poète, devint législateur, administrateur de
 tat. L'économie législative amena l'économie administrative,
 i seule remplit bientôt toutes les nouvelles brochures. Mais
 e parla une langue embarrassée, mal faite, une espèce d'ar-
 t ; elle en devint ridicule. Comme cependant elle naturalisa en
 ance deux grands principes, la liberté d'industrie, la liberté
 commerce, l'opinion, la reconnaissance me dictent, et j'écris
 s noms de Quesnay, de Baudeau, de Mirabeau l'ami des hom-
 es, de Letrône.

Ce qui manquait surtout à l'économie administrative, c'était la
 ience des faits. D'abord on recueillit, on constata le petit nom-
 e de ceux qu'on avait ; ensuite de l'existence de ceux qui
 aient constatés on conclut l'existence de ceux qui ne l'étaient
 is ; on dit : il y a tant de mariages, il y a donc tant de nais-

nos; il y a tant de morts, il y a donc tant de population; il y a tant de population, il y a donc tant de consommation. L'arithmétique politique, laquelle j'appellerai arithmétique de dedans afin de poser l'obscure, indéterminée et cependant universelle expression de politique, cette arithmétique, née en France sous la plume des intendants, a été perfectionnée par Messieurs les Intendants; j'écris leurs noms.

Peu à peu l'on acquit des notions, toujours de plus en plus précises, sur la surface territoriale, le nombre des habitans, les produits agricoles, les produits commerciaux, les forces de terre, les forces de mer, les revenus publics, et la science des dénombrements, connue sous le nom allemand de statistique, s'éleva, complétée de documents positifs dans toutes les parties, à une science commune l'usage de l'arithmétique de déduction. Dans l'illustre dictionnaire, Expilly avait bien renfermé une statistique de la France; mais Peuchet est le premier qui, sous ce titre, ait donné un ouvrage bien ordonné, un ouvrage élémentaire et classique. J'écrirai le nom d'Expilly, le nom de Peuchet. Notre siècle, qui a donné une si grande importance, ou, si revient au même, une si grande application à ces trois belles sciences, a été traité de siècle frivole, parce qu'il a laissé languir la culture d'une science, dans les anciens temps florissante, de la philologie. Est-ce qu'on ne compterait pas parmi les philologues ni ce Bayle, qui a fait une si épaisse compilation pour et du contre, du oui et du non, ni ce spirituel auteur de l'histoire des oracles, ce Fontenelle qui, le premier, a rendu les sciences accessibles au beau monde, avant lui si ignorées? Je ne prononce et j'écris avec moins de plaisir un de ces noms qu'avec plus de plaisir l'autre.

J'entends l'opinion prononcer avec un égal plaisir les noms d'Abillon, de Montfaucon, de Lebeuf, de Millin, qui ont découvert, qui ont conservé tant de monuments nationaux, qui ont enrichi, qui ont illustré la science des antiquités. J'écris avec un égal plaisir ces noms.

Il y avait autrefois une science qui semblait être patrimoine de l'ordre des bénédictins : c'était la chronologie. Avant que la révolution fût venue éteindre, ou du moins déplacer la lumière de ces laborieux savants, allumée depuis plus de douze siècles par saint Maur, comparant les diverses ères des divers peuples, et entrepris de lier les faits à une seule grande chaîne, qui d'un bout tiendrait au premier jour du monde et de l'autre s'étendrait jusqu'à nous ; il fut surpris par la mort. Dom Clemençon et Dom Durand entreprirent la continuation ; ils furent surpris

D^{ieu} C^{iel} t a terminé ce beau monument, élevé,
 e de nos grands édifices, sous la di-
 ue l' n s nuectes. L'opinion nomme encore avec
 p ces savi, et j'écris encore avec un égal plaisir
 r s i
 (vrai chronologie et la géographie soient les
 x de l' toire, on peut dire qu'en France l'histoire y
 b d'un œil que de l'autre. Les étrangers nous re-
 , avec lque raison, de ne guère bien savoir la géo-
 ; c' que nous ne l'aimons guère, et nous ne l'aimons
 ce que, dans cette partie des sciences littéraires, nous
 ns pas la même supériorité que dans les autres. Nos géo-
 s ne valent pas mieux que celles des autres nations. La
 est difficile à bien écrire, sans doute, mais je ne puis
 r que, de sa nature, elle soit monotone comme dans nos
 . Géographe, dites-moi, si vous voulez, passé telle latitu-
 de cannes à sucre, passé telle autre latitude plus d'oran-
 , plus d'oliviers, plus de vignes, mais ne me dites pas à
 contrée qu'elle produit du vin, du blé, des fruits et tout
 est agréable et utile à la vie. Soyez varié comme la na-
 e vous peignez; promenez-moi agréablement de site en
 : car, s'il faut encore vous suivre dans vos arides régions,
 vos sentiers, depuis si long-temps battus et rebattus, je vous
 ie et je vous dis adieu. La géographie a cependant plusieurs
 s qui ne sont pas sans illustration; l'opinion veut que j'écrive
 j'écris les noms de d'Anville, de Buache et de Mentelle.
 Trois hommes ont successivement tenu le burin de l'histoire,
 ollin, Montesquieu, Voltaire. C'est à son heureuse abondan-
 , à sa simplicité pleine d'art, à son antique bonhomie, que
 ollin doit le prodigieux succès de ses volumineuses composi-
 ns. Montesquieu doit au contraire à sa concision l'immortalité
 son petit livre; en quelques pages il vous fait connaître l'es-
 t de l'ancienne ville de Rome, lorsque, dans son étroite en-
 te, elle osa concevoir le projet de conquérir le monde. Vol-
 , simple comme Rollin, judicieux comme Montesquieu,
 rt, vole, faisant sans cesse briller aux yeux du lecteur les ci-
 ix avec lesquels il élague les faits, les réflexions inutiles.
 L'opinion prononce d'abord les noms de Rollin, de Montes-
 quieu et ensuite le nom de Voltaire, à qui elle reproche d'avoir
 rit l'histoire avec un esprit de parti, qui n'est pas toujours le
 rti de la vérité et de la morale. Que Sièyes n'a-t-il du temps
 : ces trois historiens publié son fameux catéchisme! On peut
 : ce petit livre déduire toute la théorie de la vraie histoire :

XVIII^e SIÈCLE.

Qu'est-ce que le tiers état? Rien. Que doit-il être? Tout. On trouve ici que Sièyes fasse aussi pour l'histoire et ses deux questions et ses deux réponses.

Les mémoires biographiques forment la partie la plus curieuse de l'histoire. C'est qu'ils en forment la partie la plus véridique, du moins la plus naïve, quelquefois la plus malicieuse, quelquefois la plus spirituelle, quelquefois même la plus importante. Je bien entendu les noms de Saint-Simon, de madame de Caylus, de madame de Staël, que prononce l'opinion? Et cependant on me disait encore hier que nous n'avions pas de mémoires biographiques.

Au temps actuel, les classes riches, bien élevées, vouent de bons moments de loisir à la littérature, à la politique; et c'est dans l'intime commerce de deux amis, dans leurs confidences secrètes, que se trouveront souvent les feuillets de l'histoire les plus piquants; mais toutes les correspondances épistolaires n'ont pas été et ne peuvent encore avoir été publiées: ici l'opinion est obligée de laisser beaucoup de noms à écrire.

Les Français croient tous pouvoir faire des romans. Cette partie de la littérature est ou la plus difficile ou une des plus faciles: c'est que tout le monde y est juge, juge sévère. Aussi l'opinion n'a guère distingué que *Gil Bias de Le Sage*, dont les premiers chapitres, si plaisants, si parfaits, sont suivis de chapitres remplis de tragédies ou du fracas des anciens livres de guerre; *Manon Lescaut de Prévost*, d'une facture toujours agréable et tendre; les *Contes moraux de Marmontel*, d'une facture toujours également légère; les romans et les contes de Voltaire ont elle arrache plusieurs chapitres qu'il avait écrits pour les copistes courtois, qu'il n'avait pas écrits pour la vertu, c'est à dire pour la postérité; enfin la *Nouvelle Héloïse de Rousseau* ont elle arrache aussi quelques chapitres qui appartiennent à la philosophie, à la théologie, à la géographie, à l'histoire ancienne. Parfois l'opinion classe les *Lettres persanes* parmi les livres de politique; mais lorsqu'elle les classe parmi les romans, elle met en tête. Il faut cependant tout dire: elle en efface de quelques lignes, si, dans son *Esprit des lois*, Montesquieu s'est assis sur le trône de la raison, ne les avait effacées lui-même. Mais ces noms en très gros caractères.

Je crois qu'aujourd'hui, lorsqu'on est hors de la classe de la politique, on ne conteste guère que l'ancienne division de l'histoire, le genre délibératif, le genre démonstratif, le genre judiciaire, soit incomplète, fautive et barbare.

Bien des personnes veulent toujours l'ancien titre d'histoire.

aux histoires bien écrites du haut style. Il me semble , à moi , qu'on lirait plus volontiers, sous un titre moins pompeux, les vies et non les éloges de La Fontaine, de Fontenelle. Je n'écris pendant les noms de Thomas , de La Garat, que l'opinion prononce d'une voix libre.

À la fin, je citais aussi le titre de panégyriques ; il pouvait être meilleur. Mais le panégyrique de saint Louis, où le haut clergé est solennellement accusé de ne plus appartenir à l'église, ne saurait être ni plus courageux ni plus libre. J'ai pris le nom de l'abbé Maury. L'opinion, qui avait applaudi à ses panégyriques de saint Louis et de saint Vincent, applaudit encore et malignement sourit à celui de saint Augustin. Silence ! Silence ! il me semble entendre ici notre saint Jean Baptiste, bouche de fer, prononcer devant la nation l'oraison funèbre de Louis XV, dénoncer les vices de l'ancienne monarchie, devenue la nouvelle. L'opinion s'indigne, applaudit. J'écris le nom du courageux évêque de Beauvais.

L'opinion frémit et applaudit : c'est l'abbé Poule qui prêche un nouveau sermon de l'aumône. La sensibilité de son cœur a résolu la pitié, la persuasion sur sa bouche. Il ne parle plus dans la prison ; il est, ses auditeurs sont dans une prison, remplie de malheureux, de fers, d'infection, de souffrances. J'écris le nom de l'abbé Poule.

J'ai pris les noms de l'éloquent avocat Gerbier, de l'éloquent avocat Linguet. L'opinion se souviendra toujours des plaidoyers de Linguet, qui si souvent dirigeaient la justice du parlement ; les plaidoyers de l'autre sont imprimés, et l'opinion les entend encore. J'écris aussi, et, suivant la série des temps, les glorieux noms de l'avocat De Sèze et de l'avocat Chauveau-Lagarde. L'opinion, aujourd'hui qu'elle est libre, ne cesse de les répéter. Elle était dans les fers, elle était obligée d'étouffer ses cris, lorsque De Sèze, assisté du respectable Malesherbes, défendait, devant la Convention, le monarque dont le front ne portait plus que l'empreinte ou les cicatrices de la couronne, lorsque Chauveau-Lagarde s'efforçait de faire tomber des mains du tribunal révolutionnaire la sentence de mort de la reine de France jetée dans un cachot, dont les verrous, forgés par le destin, ne pouvaient plus être brisés par une puissance humaine.

J'écris aussi les noms de Mirabeau, de Vergniaud, de Danton. Aujourd'hui ces orateurs de la tribune nationale ne matri-

plus l'opinion, et aujourd'hui leur gloire a diminué; mais leur célébrité est toujours la même.

Notre libraire me fit acheter, sur sa parole, un petit traité d'opinion, dont l'auteur disait: J'ai vu le temps, moi, qui n'a pas né d'aujourd'hui ni d'hier, qu'on était fou des vers; on savait par cœur la Henriade, qu'on tirait l'épée pour sauver que la France avait, que la France n'avait pas un poète. Maintenant on se bat pour toute autre chose; on n'aime plus, on ne lit plus même les vers. Je n'allai pas plus loin, j'empruntai le livre et je ne l'ai plus rouvert. Non! il n'est pas vrai qu'on n'aime plus les vers, il est plutôt vrai qu'on n'a jamais aimé les beaux vers. Je m'adresse aux gens de bonne foi, et particulièrement à ceux de qui l'instruction est dans toutes les parties complètes; je leur demande:

Si l'opinion n'a pas ajouté de nouvelles fleurs à la couronne d'Alcaire, pour avoir célébré dans ses harmonieux et religieux chants ce bon roi Henri IV qui changea un peuple de fanatiques théologiens, s'entr'égorgeant, en un peuple de frères, de frères qu'il fut en même temps le vainqueur, le roi et le père? — Si, au milieu du carnage de l'Europe, cette mélodieuse lyre d'or, que l'abbé de La Bruyère a reçue des mains de Rousseau, cesse de se faire entendre? — Si, aux nouveaux opéras, dont les nouvelles coupes d'opéra ont encore resserré l'union de la poésie et de la musique, l'opinion n'applaudit pas, de ses mille mains, l'avart, l'ambitieux, Marmontel et Sedaine? — Si les chansons de Lattaignant, de Radet, de Pils, de Desfontaines, ne sont pas dans toutes les bouches? — Si la raison sociale qui, sous le nom gracieux de bien-être, a marqué la ligne ou dans les poésies érotiques de Voltaire, a rétréci l'imagination et la verve des poètes, après avoir si généreusement accueilli Gresset et Bernard, n'a pas souvent et peut-être trop souvent pardonné à Piron, à Parny? — Si les beaux vers épigrammatiques, satiriques, de Rousseau, de Lebrun, de Baour-Lormian, ont manqué de spectateurs? — Si, comme autrefois on faisait entendre le cri exclusif: La Fontaine!

alors il eût mieux valu faire une mauvaise action qu'une mauvaise œuvre, ou même une bonne fable, si maintenant nous n'avons gardé, encadré toutes les fables de La Fontaine, de Florian, si nous n'avons pas gravé, enluminé toutes leurs bêtes? — Si à la fin du siècle nous aimons moins Chaulieu et Lafare, qu'on les aimait au commencement; si, dans les poésies légères, les poésies fugitives, dans ce genre de poésie, si éminemment français, Voltaire n'a point par nous été nommé le plus grand poète du siècle?

— Si, quand le fils du grand Racine voulut publier son poème sur la Religion, il ne trouva pas la France effrayée du poème didactique, et si aujourd'hui la France, qui é avec tant d'instances à Saint-Lambert son poème des on, à Esmenard son poème de la Navigation, n'a pas e avec de plus grandes instances à Delille son poème des , son poème de l'Homme des champs, son poème de tion, si elle ne lui en demande pas, ne lui en re- s encore d'autres? — Si notre France, enthousiaste ctions poétiques de Delille, n'a pas proclamé deux : — Si tous nous n'avons pas lu et relu, si tous nous ne , ne relisons, n'étudions, n'enseignons les poétiques de el, de La Harpe, de Ginguené, les jugements littérai- ie M lt, de Daunou, du vieux Suard, du jeune Auger? 57 donc, avec les plus beaux caractères, ces beaux noms 101 i me dicte par la bouche des gens de tous les âges. , a dit Robert à mon beau-frère, vous avez fini; c'est is à vo entendre parler de l'opinion publique com- seule d » ice des honneurs et des rangs littéraires, il e : vo ravez jamais été à Paris, vous qui en venez. Il se n surement de votre Panthéon français comme des is classes de l'Institut. Demandez à ceux qui y sont entrés, plutôt à ceux qui n'ont pu y entrer, par quelles voies on y va, - quelles portes on y entre.

DÉCADE CXVIII.

LA DÉCADE DES COMÉDIENS AMBULANTS.

Heureusement je ne suis pas juré, a dit Gervais; mon ami ccusateur public aurait sur moi, j'en conviens, une trop gran- influence. Je crois vraies toutes ses paroles; je croie vraie, un bout à l'autre, son histoire, qu'il a racontée aujourd'hui en a présence à notre accusateur public de Mende. Écoutez-la de bouche; vous ne serez pas fâchés de l'entendre.

Je fuyais à travers pays la persécution de la Montagne; où al- r, où me cacher? Les haillons et la suie du ramoneur m'au- ent assez bien travesti; mais j'étais si maladroit, si peu in- ambe, qu'à faire ce métier je me croyais sûr de me casser

XVIII^e SIÈCLE.

Autant valait me le laisser couper. Le métier de raccommoder de faïence et de soufflets me paraissait facile ; mais on ne fallait-il l'avoir appris. Le métier de fondeur de cuillères n'était pas tout appris ; mais encore fallait-il avoir des moules. J'imaginai de faire directeur de comédiens ; pour cela il fallait aussi avoir des comédiens : voici comment je m'en procurai.

J'allai dans les chemins détournés, aux passages des bacs ; j'y trouvais trois ou quatre jeunes réquisitionnaires , qui me ramenaient trois ou quatre demoiselles de bonne volonté. J'y jouais avec eux en faire des souffleurs, des afficheurs, des commissionnaires, un couple de porteurs de contraintes, qui n'avaient plus rien de leur état depuis qu'avec les nouveaux assignats tout le monde payait les contributions avant le terme, et je formai une troupe sous le nom de troupe révolutionnaire des *hommes libres*. Toutes ces bonnes gens ne connaissaient ni Molière, ni Corneille, ni Racine, ni Regnard, ni Destouches, ni Crébillon, ni Voltaire. Mais je comptais et je devais compter que les femmes, surtout la misère, amèneraient les disputes et les querelles, et que je répéterais sur un théâtre approprié à mes acteurs et à mes spectateurs. Cela ne manqua pas. Alors c'était à voir et à entendre d'une moitié de mes acteurs des provinces du midi, parlant un mauvais français pour se faire entendre des acteurs des provinces du nord, et ceux-ci parlant un mauvais provençal pour se faire entendre des acteurs des provinces du midi. Les deux moitiés, dans la volubilité des injures, étaient estropiées de manières différentes. Ce qui ajoutait encore au plaisant, c'était un homme moitié chauve, moitié grisonnant, c'était moi, en robe de chambre de toile des Indes, gravement assis, la plume à la main, notant ces différentes scènes, en notant les traits les plus comiques ou les plus bizarres, combinant tout cela, en faisant de petites comédies que, par les mêmes acteurs, je faisais jouer à la chandelle dans le fond d'un ouvroir ou d'une grange antique, à la porte de laquelle mes deux porteurs de contraintes, un gros nerf de bœuf à la main, avaient de la peine à contenir la foule qui voulait entrer, coûte que coûte, tant on entendait ceux qui étaient au dedans.

Nous étions dans le Labourt ; déjà nous avions parcouru, avec succès toujours croissant, Tartas, Dax, Orthez, Lescar, Bagnères, Saint-Palais ; nous arrivâmes à Mauléon. Nous n'allâmes pas plus loin. Nous représentâmes dans la grange du garde-magasin ; notre théâtre avait été construit à la hâte sur des tonneaux. Au milieu d'une des meilleures scènes, un des acteurs tomba un peu trop violemment une actrice qui, en reculant,

engage sa jambe entre le joint de deux planches , et y laisse tomber le soulier. Les spectateurs applaudissent , l'actrice applique un soufflet à l'acteur , l'acteur réplique , les spectateurs applaudissent encore plus fort. Mais la scène passe au tragique ; l'amant de l'actrice veut la venger ; les acteurs , les actrices se partagent ; un furieux combat commence , où , de prime abord , deux acteurs sont jetés au nez des spectateurs. C'étaient des spectateurs gascons ; la querelle descend au parterre ; on crie , on frappe , les lumières s'éteignent , la garde accourt. Personne de toute la grange ne voulait , moins que moi , avoir quelque chose à démêler avec l'autorité publique. J'avais signé , comme tous les fonctionnaires de mon département , que , le trente-un mai , la Convention n'était pas libre. La Convention m'avait mis hors la loi. Je n'avais qu'à me sauver au plus vite , c'est le parti que j'ai pris. J'avais , d'ailleurs , dans mes poches la caisse de la direction , consistant en cinquante ou soixante francs de petits assignats , et en huit ou dix francs de gros sous.

Je tournai le dos à la France , je veux dire à la guillotine. Je courus jusqu'à Saint-Jean-de-Luz , où je me crus en pays étranger , parce que le hasard voulut en ce moment que l'auberge où j'entrai fût pleine de villageois espagnols des environs. J'achevai de me rassurer en voyant à table un homme à peu près de mon âge et deux jeunes gens qui déjeunaient tous avec tant de gaité , que je me plaçai à une table près de la leur. J'allais boire le premier coup et je portais le verre à mes lèvres , lorsque l'homme âgé me tendit le sien en me disant : Seigneur , à la santé du directeur *des hommes libres* de Mauléon. Je pris le bon parti. A sa santé ! répondis-je. Un moment après , il me tendit encore son verre. A la santé de notre directeur ! Je pris encore le bon parti. Tope ! lui répondis-je , à sa santé ! Aussitôt l'homme âgé et ses deux camarades me firent asseoir au milieu de leur table , et ils me dirent qu'ils étaient une fraction d'une troupe qui venait de se dissoudre , qu'ils entendaient eux en former une , qu'il leur manquait un directeur qui fût en même temps père noble dans les comédies , tyran dans les tragédies , et qui , dans les opéras , pût tenir en même temps la partition et la basse ; qu'ils me connaissaient mieux que je les connaissais ; que j'étais leur homme ; qu'ils manquaient , d'ailleurs , de fonds , que j'en avais ; que j'étais encore leur homme , et leur homme nécessaire. L'homme âgé ajouta qu'il aurait bientôt le moyen de se faire enregistrer , et de nous faire enregistrer tous à Toulouse , à Lyon , à Paris , au bureau des acteurs à placer , où il était sûr de se faire porter , et de nous faire porter tous à la colonne des grands talents. Pel-

XVIII^e SIÈCLE.

À ce temps qu'il parlait, un des deux jeunes gens avait entraîné deux jeunes et lestes demoiselles, qui me furent présentées comme actrices et cantatrices. Je voulus leur prendre le rôle en qualité de directeur; elles cachèrent aussitôt leurs mains sous leur schall. Je fus surpris. Seigneur directeur, dit en riant l'homme âgé, nous avons tous la gale; mais depuis quelques jours que nous avons eu recours à la pommade d'ail, et notre purification ne peut être éloignée.

L'homme âgé était un ancien sergent du régiment du roi, sachant dessiner, danser, sachant la musique, jouant du violon admirablement. Il se nommait Martin. À force de talents et de courage, il était devenu colonel; mais, faute d'un peu de Monnaie dans le cœur ou dans la bouche, il avait été destitué.

Nous jouions les petits, les grands opéras, les comédies, les tragédies et généralement toutes les pièces où il ne fallait pas plus de cinq acteurs.

Quand c'était la comédie, le colonel Martin était l'orchestre; quand c'était l'opéra, c'était moi. Cependant assez ordinairement le colonel Martin, après avoir chanté son ariette, s'élançant à l'orchestre, prenant la partition et le violon et ranimant le spectacle, quelquefois même il chantait de l'orchestre son ariette, mais toujours avec les formes les plus polies. Le respectable public, dit-il en se tournant vers les spectateurs, a trop d'esprit pour ne pas vouloir supposer un moment que je joue mon rôle en musique; je le chante en bas. Quelquefois même il chantait une partie ou toute l'ariette de bravoure pour les jeunes acteurs et les jeunes actrices qui étaient sur le théâtre, et qui se contentaient de jouer la pantomime; il va sans dire qu'il en demandait d'abord la permission au respectable public.

Ce public, tel quel, payait tantôt vingt sous, dix sous aux premières et aux secondes places, tantôt trente sous, quinze sous, suivant la richesse ou la grandeur des villes.

Enfin, après le 9 thermidor, le temps s'adoucit graduellement. Le peuple souverain put de nouveau élire ses représentants et ses magistrats. À la première assemblée électoral de mon département, je fus élu accusateur public; j'en fus aussitôt informé par un ami qui avait toujours connu mes diverses résidences. Je pris poste, et bientôt je montai sur un nouveau théâtre, où plusieurs de mes auditeurs, au lieu de payer pour m'entendre, payaient volontiers pour qu'il me plût de me taire.

Depuis, pendant les séances où les jurés délibèrent, mes collègues, lorsque nous sommes tous revêtus de nos longues robes de soie noire, nos chapeaux à grands panaches sur la

ne plaisent à me faire parler de mon ancienne direction. Nous aurions bien voulu vous voir, me disent-ils quelquefois, promenant de ville en ville, de province en province, avec auteurs et vos actrices. Où recaviez-vous le public ? car le public qui vient écouter Racine et Piccini n'entre ni dans les boutiques, ni dans les granges. Quelquefois je ne réponds rien et je laisse rire; quelquefois, au contraire, il me prend envie d'arriver à leur bonne humeur, et alors je leur réponds : Il faut que je vous donne encore aujourd'hui une représentation; voulez-vous me voir encore en scène dans quelque ville lointaine; avant tout, voyez-moi y arriver.

La troupe et moi sommes en marche; nous allons à pied, s'il y a du plat; nous suivons les grandes routes et nous nous arrêtons où nous trouvons une ville : pas trop grande, de crainte qu'on se moque de nous; pas trop petite, de crainte que le jeu ne se payer la chandelle. J'examine s'il y a beaucoup de maisons neuves; s'il y a beaucoup de cordonniers et peu de savetiers; s'il y a beaucoup d'artisans, de luxe; s'il y a du mouvement, du commerce; surtout s'il y a de la gaité, si l'on chante, si on a le goût à la danse. J'interroge, en gardant l'incognito, les gens de la ville, principalement les perruquiers; je me décide à déterminer, c'est d'ailleurs, ou le temps de la foire, ou l'époque des élections. Je vais faire ma visite au maire, et immédiatement après je pose les affiches moitié imprimées, moitié manuscrites.

Pendant le colonel Martin, son violon caché sous l'habit, accompagné d'un acteur et d'une actrice, va chez les divers acquéreurs d'édifices nationaux, demandant à louer pour une ou plusieurs semaines une grande salle et une petite pièce attenante. On essaie la résonnance avec la déclamation, le chant, les instruments, et toujours mécontents, et toujours ne trouvant que des salles sourdes, ils conviennent enfin à trois, quatre, cinq francs par représentation.

Je puis cependant vous dire que nous avons plusieurs fois cherché des coupes de salles voûtées, où toutes les lois de l'acoustique avaient été observées au su ou à l'insu de l'architecte. Nous avons joué entre autres dans une salle capitulaire d'augustins où les voix des acteurs toujours nettes, toujours mélodieuses, enchantaient acteurs et auditeurs; mais il n'y avait pas de pièces attenante, et nous fûmes obligés d'établir un foyer dans le caveau d'où les salpêtriers avaient extrait, par le conduit par lequel nous y descendions, les pauvres bons augustins qu'on y avait déposés depuis je ne sais combien d'années ou de siècles. L'atmosphère y était si cadavéreuse que, plusieurs jours

près avoir quitté cette ville, acteurs et actrices nous seules encore l'augustin mort.

Lorsque nous représentions dans un ancien couvent de pieuses, les mauvais plaisants ne manquaient guère aux comédies de contrefaire la voix des tourières. Qui demandez-vous ? Mère Saint-Jérôme, on vous attend au grand parloir ! Sœur Angélique, vite, au petit parloir !

Quelquesfois nous apprenions que nous étions dans une autre salle de pénitents lorsque nous entendions le parterre murmurer les pénitents en scène : A tant le bourdon ! A tant le baïon ! A tant le gégé ! Quelques bouches à moustaches chantaient le *Marsouin*. Mais alors le colonel Martin et moi entonnions la *Marsouin* comme de raison la musique du jour, prenant le dessus, pour passer l'impiété du terrorisme et l'imitation des farces ecclésiastiques de Chaumette à la cathédrale de Paris.

Si nous nous trouvions dans un ancien auditoire nous continuions continuellement crier : Huissier, faites faire silence ! Silence, messieurs ! Serment d'experts à recevoir ; cause privée entre un tel et un tel ; la cour ordonne que dans le délai de deux jours les parties seront entendues en propre. Un moment ! moi, monsieur le président ! le jugement viendra ; laissez l'audience !

Souvent, a continué l'accusateur public, on se plaît à faire d'autres questions : Vos acteurs, vos actrices prenaient-ils des engagements écrits ? — Jamais. — Quels étaient leurs appointements par an ? — Ils étaient payés par représentation — Qu'avaient-ils ? — Quarante sous, trois francs, quatre francs. — Comment les autres jours faisaient-ils pour vivre ? — Ils mendiaient. — Comment faisaient-ils pour payer ? — Ils mendiaient. Du reste, ajoutai-je et ajouterai ici, autrefois les comédiens ambulants allaient même dans les villes du troisième arrondissement. Maintenant, les villes du troisième et quelques unes du quatrième ont des troupes sédentaires, et bientôt les malheureux comédiens ambulants, réduits aux petites villes et aux villages, auront grand'paine à vivre en hiver et mourront de faim en été.

On me demande quelquefois encore si mes deux actrices étaient jolies, et moi de répondre : Oui, très jolies ; vous auriez trouvées telles, et, ce qui vaut mieux, vous les auriez trouvées comme le public, trouvées bonnes actrices, et pour l'argent et pour le reste.

L'une ne savait ni lire ni écrire ; c'était une jeune servante de maison-cour qui avait été séduite, et qui n'osait retourner dans le village. Elle avait une mémoire prodigieuse, une délicatesse

et une flexibilité de gosier merveilleuses. — L'autre postulante maltaise, que sa famille, noble et pauvre, hors du monde, et qui était près d'y rentrer, en s les murailles du couvent, lorsque la révolution en ouvrir toutes les portes. C'était la maîtresse de sa vie qui, en quelques instants, savait mieux ce qu'elle venait que celle qui le lui avait appris. — Ces deux se disaient les épouses des deux jeunes acteurs, et toutes les apparences y étaient.

Vous tromperiez, disais-je encore à mes collègues, si croyiez que ces quatre acteurs ou ces quatre malheureux ins, pour les nommer comme dans le monde on les nomme, dans la comédie et la tragédie, sans naturel et sans intérêt ; toutefois ils jouaient en général mal ; ils le savaient et le voulaient. Je dirai même que, suivant la plus ou moins de population des villes, ils rendaient leur jeu mauvais ou mauvais.

Le colonel Martin, qui avait tant de courage, soit en face de l'ennemi, soit en face de son pupitre, en manquait devant le public. C'était un des meilleurs musiciens, et un des plus médiocres, ou même, puisqu'il ne nous entend pas, un des plus mauvais acteurs.

Quant à moi, je ne me jugerai pas.

Monsieur, dit alors quelqu'un à l'accusateur public, il est une question que vos amis intimes pourraient seuls vous faire ; mais je voudrais bien, a-t-il ajouté en riant, qu'il fût possible qu'ils vous la fissent ici. Je crois vous entendre, a répondu l'accusateur public : jamais, non, jamais je n'ai été sifflé.

Dans ce temps on aurait pu siffler à volonté ou Alexandre, ou Annibal, ou César, ou Charlemagne, mais non Beaurepaire, Agricole Viala, Marat et Lepelletier. On jouait l'Offrande à la liberté, la Révolution de Cyrene, Guillaume Tell, Horatius Coclès, Toute la Grèce, le Siège de Thionville, le Siège de Toulon, les Dragons et les Bénédictines, les Capucins aux frontières, la Fête de l'Égalité. Vouloir improuver, vouloir ne pas applaudir, c'était vouloir aller à la mort par le chemin le plus court. Bon temps, à certains égards, que celui-là, presque aussi bon que celui des mystères, où l'on n'aurait osé siffler un acteur, de crainte de le confondre avec le saint qu'il représentait ! Cependant acteurs et actrices étaient, au fond de l'âme, tous royalistes : c'est qu'il ne leur était guère plus permis de porter la pourpre des empereurs et des rois, de remplir leur bouche des vers sonores de Corneille, de Racine ou de Voltaire ; c'est que

applaudissements n'étaient jamais pour eux, mais bien pour les rôles.

Martin en voulait en outre aux doubles et triples croches qui faisaient l'assourdissante musique des opéras révolutionnaires. Quand il se trouvait au milieu des prairies ou des forêts, il avait se défendre de chanter tout le bel opéra de Richard par de Lion. S'il eût été entendu, homme vivant n'eût pu l'interrompre. La fameuse ariette, *O Richard*, eût fait monter sur l'échafaud le père de Robespierre.

DÉCADE CXIX.

LA DÉCADE DES COMÉDIENS SÉDENTAIRES.

Mon ami l'accusateur public, après avoir déjeuné, a dit encore un vaiss, est parti aujourd'hui à neuf heures du matin, et est retourné dans son département, d'où il était venu pour une affaire qu'il a enfin terminée. Un bel esprit, qui avait désiré de l'accompagner, l'a remplacé à dîner. Aisément je crois, nous a-t-il dit, que tout magistrat ait été directeur de comédiens, puisque moi, qui ne suis qu'un simple bourgeois, qui tiens à toutes les bonnes maisons de mon pays, j'ai long-temps joué la comédie et long-temps voulu me faire comédien. Si vous avez quelque envie de voir ce qui me portait à cela, et ce qui m'en a empêché, vous allez être satisfaits.

Depuis je ne sais combien de siècles mes aïeux possèdent une terre de cent arpents des meilleurs pâturages du Cantal, qui avant la révolution, nous rendaient six mille francs de rente, et aujourd'hui nous en rendent dix mille, sans que nous ayons fait d'autres frais d'amélioration que d'avoir changé de fermier. Lorsque j'eus vingt-six ou vingt-sept ans, mon père me dit que si ma famille n'ayant jamais eu guère d'autre état que celui de cultivateur, de père en fils aîné ou en fille aînée, j'allasse chercher une épouse qui me plût et lui donnât de beaux petits enfants. J'allai de village en village, de ville en ville, jusqu'à Paris, où, dans une maison, je fis la connaissance d'un jeune homme de mon âge qui venait de remplir sa bourse au milieu des comédiens de Lyon. Cette ville reprenait peu à peu l'envie de Paris. J'aime à déclamer, à entendre déclamer les beaux vers. Nous sommes devenus amis, et même, je crois, amant, le jour même

Cet acteur, qui était attaché à un des théâtres secondaires de capitale, me dit : Plus j'y pense, plus je me persuade que vous devriez être des nôtres. Votre frère puîné mangera le reste des pâtures de vos montagnes tout aussi bien que vous, se viera tout aussi bien que vous ; votre père sera content, votre mère plus content ; et pour votre partage vous aurez la richesse, l'honneur, la gloire, et moi j'aurai donné un bon acteur de plus à France. Il parlait suivant mes goûts : je trouvais ce langage poétique.

Malheureusement ou heureusement, comme il vous plaira, mais quelquefois occasion d'aller voir, au rez-de-chaussée de l'hôtel où j'étais logé, une vieille dame, chez qui venait une jeune personne de seize ou dix-sept ans. Elle était fille d'un procureur du roi aux eaux et forêts, qui s'était tué en voulant s'échapper par les fenêtres de sa chambre où entraient les agents du comité révolutionnaire ; ses deux frères, obligés par la loi de réquisition à prendre les armes, avaient péri aux frontières. Elle restait seule de sa famille ; et, bien qu'elle fût sans fortune sans autre ressource que ses ouvrages de broderie et les secours de son amie, elle mettait sa main à un haut prix. Ses grâces, ses vertus, ses malheurs, avaient gagné mon cœur. Un soir que nous étions seuls, je lui dis que j'avais lieu de croire que mon père donnerait son consentement à notre mariage. Cela se fit, me répondit-elle, mais le mien vous manquera. Je suis, continua-t-elle, la fille d'un magistrat ; je ne serai jamais la femme d'un comédien. Écoutez-moi, lui dis-je. Écoutez-moi plutôt, me dit-elle : changez, car je ne changerai pas. Et après ces mots, elle s'obstina à garder le silence.

Honorine me plaisait beaucoup ; mais alors la comédie ne me plaisait guère moins. J'allai demander conseil à mon ami l'acrobate, qui s'habille en montagnard de nos montagnes, en prend l'accent et les formes, et m'accompagne chez la dame du rez-de-chaussée. Honorine, voyant un bon jeune homme de mon pays, en sûre qu'elle sera soutenue, se met à recommencer ses efforts contre la comédie et les comédiens. L'acteur, tantôt d'approuver Honorine, tantôt de m'improver. Mais, lui dis-je, quel est voulez-vous que je prenne ? Le petit collet est-il ce qu'il était autrefois ? L'épée est devenue le sabre ; la robe a perdu son antique lustre ; la finance est dédorée, et la médecine n'a plus ses arruures. Les états libéraux périssent ou languissent ; celui de comédien est le seul qui vive d'un nouvel éclat.

Mon ami, mon cher ami, continuai-je, il y a maintenant cent

pres en France : dix à Paris, vingt dans les grandes villes, trente-dix dans les moyennes.

Il y a trois mille acteurs ou actrices, à qui le public fait deux millions de revenu, et pour qui travaillent quatre cents auteurs dramatiques et cinquante musiciens compositeurs.

Vous avez vu, ajoutai-je, leurs nouvelles salles rades, faites pour la voix, si bien faites pour la vue, si gracieusement peintes, si magniquement décorées par les optiques de l'art, si magniquement éclairées par les lumières de l'art, quel les hommes devraient dresser une statue d'argent, et les femmes une statue d'or. Sans doute, en ce moment, moi-même ne pouvons être nulle part aussi bien qu'ici; mais supposons que nous n'y sommes pas, supposons que c'est à l'étranger que nous allons aux Français. Nous arrivons, nous sommes; la salle est pleine : l'affiche avait annoncé une nouvelle, un début. Tout à coup la mélodieuse symphonie, qui semble exécutée par Apollon et ses neuf sœurs représentées sur le rideau, cesse. Le rideau se lève et découvre un grand salon, un salon de Paris, quand il le faut, ou, quand il le faut aussi, et suivant le lieu de la scène, un salon de Saint-Germain, ou même de Mauriac ou de Chaudes-Aigues. L'acteur avance d'un air assuré : c'est un spirituel valet; et si vous voulez vous prêter à une illusion encore plus grande, je vous dirai que c'est moi. Ne m'interrompez point, je vous prie, laissez-moi être un instant heureux dans un très court rêve. A peine jeté, qu'il part une triple décharge d'applaudissements. Tout

main de ce parterre souverain couronné de ce grand lustre éclatant, toutes les mains diamantées, toutes les blanches mains de ces loges circulaires qui l'entourent, sont en mouvement. Toutes les mains, tous les yeux, m'applaudissent. Je suis animé, transporté; je suis enlevé au troisième, au quatrième ciel. Je continue; d'autres acteurs paraissent; les applaudissements recommencent; on nous compare, suivant nos diatribes, à nos divers prédécesseurs. On se penche à l'oreille et l'on dit en quoi nous les égalons, en quoi nous les surpassons. On cria le faux Auvergnas ou l'acteur, vous me croyez bien dans ce pays, parce que j'en arrive. N'ai-je pas entendu plusieurs fois dire à ceux qui sont venus chez vous ou à ceux chez qui vous avez mené que l'art de la scène rétrogradait, parce qu'on n'avait pas conservé les bonnes traditions, ou parce que les bonnes traditions qu'on avait conservées étaient négligées. Oui, m'avez-vous dit, lui dis-je, je ne le nie pas, vous avez entendu chez moi,

« Mais du ailleurs, bien des gens qui parlent
ent pas et de ce qu'ils devraient cependant sa-
z bien ceci, et vous aurez une idée plus juste du
art.

« Le Baron, lui dis-je, comme le premier acteur natu-
ant les quarante dernières années du dernier si-
e. après vingt ans de retraite dans celui-ci, il re-
ore ans sur le théâtre, et, comme son ami et son
eur uere, il expire presque au bruit des applaudisse-

, le Théâtre-Français a toujours eu un grand acteur et
u en a eu plusieurs à la fois. Lorsque Baron descen-
âtre, Dufresne y montait. La Noue lui succéda. Le
erville, Larive ont été presque contemporains. Notre
a j é avec eux, et notre Talma les a suivis de près.

« Tous ces grands peintres des passions les ont peintes d'une
e vraie, et toutefois chacun d'une manière différente. Ba-
rréville, Molé, du même personnage de la même comé-
fait sortir chacun un personnage différent, et cependant
ue personnage était le véritable. Le Brutus de Le Kain, de
ive, de Talma, n'est pas le même Brutus. Ce sont trois Bru-
, tous les trois terribles, tragiques, tous les trois vrais; et
ourd'hui, parce que l'on a noté les poses, les gestes, les in-
tions, la prosodie de tous nos grands acteurs, on croit avoir
hives complètes de l'art, le système complet des règles
uxquelles il faudra à l'avenir se conformer; mais s'il venait un
u : , deux autres, trois autres grands acteurs, ce serait encore
autre, deux autres, trois autres excellentes et cependant
ouvelles manières de peindre sur le théâtre. On me demande
ouvent si un acteur peut réunir ces diverses et excellentes ma-
res et s'en faire une plus excellente. Je réponds toujours qu'il
le peut, car où notre Talma commencerait à être Le Kain ou
ve il cesserait d'être grand acteur.

« Il est de même des grandes actrices, qui ne doivent et ne
se ressembler dans leur amour ni dans leur haine, deux
massi avec lesquelles les fibres du cœur des femmes semblent
être ussues, et qui leur rendent pour ainsi dire infuse la science
le la scène tragique, ce qui explique pourquoi il y a beaucoup
plus de grandes actrices que de grands acteurs : car, lorsqu'on a
nommé la Lecouvreur, la Gaussin, la Duménil, la Duclos, la
Clairon, la Sainval, la Vestris, la Raucourt, on n'a pas nommé
outes nos grandes reines qui ont régné ou qui règnent; ce qui
explique aussi pourquoi dans la comédie, où l'empire de ces deux

XVIII^e SIÈCLE.

ous est bien moins sensible, nous ne comptons que deux
 es comédiennes, la Contat, qui joue depuis bien des an-
 s, qui jouera bien des années encore, et la jeune Mars, qui,
 à qu'un nouvel astre, semble sortir des eaux, avec une frai-
 ur et un éclat qui charme la ville et la cour, pour me servir
 l'ancienne expression, dont il n'y a plus aujourd'hui que la
 dié de vrai. Non, mon ami, ajoutai-je, l'art ne rétrograde
 nt, parce qu'on a négligé de copier le jeu des bons acteurs;
 rétrograde même d'aucune manière : il avance.

Eh ! si l'on veut être juste, ne doit-on pas voir combien la cri-
 ue l'a fait avancer ? Les acteurs ont appris ce qu'on devait
 r demander, et de son côté le public a appris à ne pas deman-
 d' davantage. Et ce qu'il y a de singulier, c'est que cette exor-
 te critique théâtrale est surtout due à l'ancienne université de
 ris. — À l'ancienne université de Paris ? — Oui à l'ancienne
 iversité de Paris, je ne m'en dédis pas.

Il y a cinq, six ans, plus ou moins, qu'un vieux régent du col-
 ège Mazarin, n'ayant plus ni classe ni écoliers, prit son fouet,
 lorgnette, et alla s'établir aux loges des grands théâtres, en se
 essant comme sur son tribunal, il s'érige en magistrat, en jus-
 ier sévère. Il n'est aucun acteur, quels que soient ses talents,
 succès, aucune actrice quelle que soit sa beauté, sa jeu-
 esse, qui ne se trouve sous les longues branches de son fouet.
 appelle du fond de leur tombeau les acteurs morts, les fait ré-
 nter sur le théâtre, les remet en scène, et, les comparant ensuite
 ec beaucoup de malice aux acteurs du jour, il ôte de dessus la
 e de ceux-ci les couronnes, pour les poser sur la tête de ceux
 . Quelquefois il fait le contraire, car il a, comme de raison,
 rmi les acteurs vivants, des favoris et des favorites. Cet hum-
 e, imaginant encore d'allonger de trois ou quatre doigts le nez
 an journal célèbre, écrit dans cette étroite lisière ses jugement
 r le mérite des pièces, sur la manière dont elles sont jouées.
 le lendemain nul acteur, nulle actrice, n'ose porter qu'en trem-
 ant les yeux sur le redoutable feuilleton. Alors le faux Auteur
 as ou l'acteur, irrité et sur le point d'oublier son rôle, me parle
 e vieux régent avec dédain, avec indignation. J'en conviendrai
 i dis-je, il est quelquefois partial, injuste, dur, méchant, cruel,
 ais il n'en est pas moins vrai que c'est son feuilleton qui a le plus
 andi les acteurs ; le feuilleton se trouve sur toutes les tablettes,
 r tous les déjeuners d'acajou et de porcelaine. Le beau monde
 ase volontiers les colonnes du journal où sont suspendus les
 ages de la politique, les menaces de guerre, pour courir
 ir dans les articles du feuilleton, toujours piquant, toujours

tré, toujours neuf, les débuts d'un jeune Colin, les premiers pas d'une jeune danseuse. En un mot, c'est dans le feuilleton de la France et l'Europe viennent régulièrement assister aux présentations théâtrales de notre capitale.

Mais si l'art de représenter les pièces ne rétrograde pas, me dit le faux Auvergnas ou l'acteur, convenez du moins que l'art de les faire rétrograde. Il parlait d'un ton lent et lourd, parfaitement approprié à son personnage. Entendez-vous, lui répondis-je vivement, que nous ne faisons pas les comédies aussi bien que Molière? Certes si quelqu'un vous conteste cela, ce ne sera pas moi. Cependant je crois que nous allons toujours en nous rapprochant de ce grand comique, et je lui nommai Regnard, Dancourt, Dufresny, Le Sage, Destouches, Boissy, Gresset, Piron, Beaumarchais, Andrieux, Fabre d'Eglantine, Collin d'Harleville, Picard; et je lui nommai leurs meilleures pièces, le Joueur, le Chevalier à la mode, la Réconciliation normande, Turcaret, le Glorieux, l'Homme du jour, le Méchant, la Métromanie, le Barbier de Séville, les Etourdis, le Philinte de Molière, le Vieux Militaire, la Petite ville.

Demeurez d'ailleurs d'accord, ajoutai-je, que notre comédie est plus morale que celle du temps de Molière. Comparez les vices des deux siècles et vous verrez que les nôtres ne sont plus aussi insolents, aussi gourmands, et surtout aussi fripons. Figaro, qui, je crois, vaut le moins de tous les valets de notre nouvelle scène, vaut encore mieux que Scapin. Comparez les filles, vous verrez qu'elles sont plus obéissantes; comparez les fils, vous verrez qu'ils sont plus respectueux; que la vieillesse, la majesté paternelle, n'est plus tournée en dérision; qu'il n'y a plus de Chrysales, de Gérontes; je dirai même qu'il n'y a plus de Georges Dandins, de Sganarelles; que la foi conjugale, la première des bases sur laquelle porte la société, n'est plus aussi ouvertement outragée. Molière! Molière! me disait en souriant le faux Auvergnas ou l'acteur. Eh bien! lui répondis-je, puisque vous me forcez à vous faire connaître toute ma pensée, je vous dirai que si notre comédie n'est pas aussi plaisante que du temps de Molière, elle est quelquefois mieux nouée et toujours mieux dénouée; et je parcourus rapidement l'intrigue des comédies de Molière, de ses contemporains, et l'intrigue des comédies de notre siècle.

Cette fois Honorine, à qui je m'adressais bien plus souvent qu'à mon ami, parut se rendre à mes raisons. Mais dans la tragédie, dans toutes les parties de la tragédie, se prit-elle à dire, ne sommes-nous pas inférieurs? Belle Honorine, lui répondis-je,

vous voulez être juste, vous devez convenir que Voltaire est l'élevation des sentiments de Corneille, le langage passionné de Racine et la terreur tragique de Crébillon. Ah ! me répond-il, il n'y a que Corneille qui puisse être Corneille, que Racine qui puisse être Racine, et souvent aussi Crébillon demeure Crébillon. Il n'y a aussi, lui répondis-je, que Voltaire qui puisse être Voltaire. Voltaire a fait avancer l'art. Dans *Alixire* et *l'Eschomet*, il a rendu notre tragédie philosophique ; il l'a rendue nationale dans *OEdipe* et *Mérope*, et dans *Zaire* et *Tancrede* il l'a rendue nationale. Crébillon a fait école ; les tragédies de *Hamlet*, d'*Othello*, du roi *Laer*, de *Ducis*, quoique prises de l'école anglaise, sont pas moins de cette école. Voltaire a fait aussi école, il a fait plusieurs écoles. *Charles IX* de Chénier, *Marius* de Voltaire, *Agamemnon* de Lemercier, sont de l'école de *Mérope*. De l'école de *Tancrede* sont sortis le *Sage* de Dubelloy et les *Templiers* de Raynouard. Mademoiselle, dit alors d'un air goguenard le faux Auvergnas ou l'acteur, mon ami enrager contre moi, je vous apprendrai que ce n'est pas en rue de Louvois, il a été fort malmené par un de ses amis, mais je vais vous rapporter mot pour mot leur conversation. Quel a dit son ami, vous soutiendriez cette barbare innovation, vous applaudiriez au drame, ce malheureux genre né au siècle de Louis XIV, repoussé au siècle de Louis XV, de nos jours appelé à la vie par La Chaussée, traité avec dédain par les grands maîtres, qui lui ont même reproché jusqu'à son nom venu l'opprobre de la littérature ? Eh ! que croyez-vous, dit le faux Auvergnas ou l'acteur, que votre ami ne répondait rien. Oui, dis-je, la vérité est que je ne répondais rien, car c'est ainsi qu'il faut faire avec les gens d'un état et d'une certaine province, qui parlent toujours, qui n'écoutent rien : mon ami est professeur de belles-lettres à Montpellier, au Languedoc. C'est un excellent, un des meilleurs hommes de son temps ; mais quelquefois j'appelle de ses jugements, et, dans un moment, Honorine, j'en appelle à votre belle raison, entièrement remplie des préjugés littéraires. Ne pensez-vous pas que le drame ancien ou moderne, accueilli ou rejeté, honore ou déshonore la nature est pas moins dans la nature ? L'histoire des chefs des nations a, par l'imbécillité des écrivains, jusqu'ici absorbé l'histoire des nations, et souvent la tragédie leur fait faire ou dire le contraire. Aussi l'homme instruit est-il alors, malgré lui, ennemi du théâtre, où il ne trouve plus ni vérité, ni illusion, ni plaisir. Dans le drame, au contraire, pourvu que l'auteur ne se soit pas égaré des vraisemblances, les faits portés sur la scène de-

avoir été vrais, tant sont nombreuses les chances dans la nombreuse classe du commun. D'ailleurs, pour présent les trônes ne soient plus aussi hauts, le fait plus facilement héros de drame que héros de l'histoire, mais les drames font beaucoup plus de bien à la morale. Restent les inconvénients de la facilité du genre : si facile de faire rire, si facile de faire pleurer, que c'est le porte du drame que tant de sans-culottes illettrés ont introduit dans la république des lettres. Voilà le mal ; mais n'est-ce pas amplement compensé ? Le *Préjugé à la mode* de Diderot, le *père de famille* de Diderot, l'*Habitant de la campagne* de Mercier, l'*Eugénie de Beaumarchais*, la *Mélanie* de Diderot, que de bien n'ont-ils pas fait !

— Encore cette fois, paraissait être de mon avis. Mais lui dit le faux Auvergnas ou l'acteur, comme de raisonnement du drame et intérieurement fort irrité contre l'accorde pas, il s'en faut bien, que le professeur de la morale ait tort, et que le drame doive prendre rang dans la littérature, mais quand je l'accorderais, s'ensuivrait-il que moi, qui dans ce moment triomphe de votre approbation, je sois comédien ? Et, d'ailleurs, le permettriez-vous, moi, son père le permettrait-il ? Mon père, répondis-je, excellent père, qui désire la fortune de ses enfants. Il est de la Haute-Auvergne, il aime l'argent, à plus forte raison en dix mille francs de rente, mais il a plus de vingt enfants à nourrir. J'ai mon aïeul, mon bis-aïeul et des oncles et des tantes de trois générations ; la maison est pleine, car dans nos familles nous ne faisons pas comme dans la rue Saint-Sauveur ou de Montrouge ou de Sainte-Périne, pour aller en-fermer avec nos enfants, qui leur portent des gâteaux et des fleurs. Quand mon bon père me verrait quinze, vingt mille francs de rente, il ne serait pas si fâché contre mon état ; mais moi, de la Haute-Auvergne, et s'il voyait encore moi, outre mes représentations à bénéfice, et mes congés de la ville, mes voyages dans les grandes villes, qui doublent cette somme, il ne le trouverait pas moins mauvais. Il ne le trouverait pas moins mauvais, suivant mon emploi, les valets, les pères, les fils, les confidents, les rois, les empereurs des provinces, pour me faire leur cour à Paris, ou même chez eux quand je suis en tournée. Et si, comme vous, Honorine, ou même moi, mon ami, mon père me disait : Mais avec tout cela, si vous regardez que comme un comédien, je lui ré-

En bien ! ce public, qui considère si peu les comédiens, est lui-même guère plus considéré. Les comédiens se rendent chez eux à six heures du soir, il y va que plus tard et souvent attend même long-temps. Les comédiens lui disent : Vous paierez au Théâtre dix francs vingt centimes pour les places du parterre, sixante centimes pour les places des premières loges, et à l'Opéra trois francs soixante centimes pour le parterre, et dix francs pour les places des premières. Il paie argent comptant et sans marchandises. Les comédiens lui disent : Vous auriez envie de voir telle pièce, j'en ai l'envie de jouer telle autre. Et le public ne dit rien. Il est toujours auditeur. Que si mon père me vous ou surtout comme Honorine, pour ma pauvre ma santé, je lui dirais que nous n'avons que trois répétitions par semaine, et en outre quelques fois la belle allée de Longchamp ou dans notre belle avenue devant une belle glace ; je lui dirais que chaque fois que nous sommes sur un théâtre nous est payé au moins un sou. Et les sifflets ! et les sifflets, malheureux ! s'écria, à vrai, le plus comique, le faux Auvergnas ou l'acteur faux de mon père : moi, le maître de ma compagnie, j'ai traité mon fils aîné percé, transpercé, siffleté, par les badauds de Paris, ce serait pour mourir. Il se lamentait de toutes ses forces. Je répondis au faux comique à l'acteur : Mon père, je vous prie de m'en croire, les acteurs pauvres qu'on siffle. Un acteur comme moi, pour acheter, dans les moments difficiles, trois ou quatre d'applaudisseurs qui, de leurs grandes mains applaudissent en même temps que du revers ils maudissent, conjurent les orages. Et la prison ! s'écria encore le faux comique ou l'acteur ; la prison, malheureux, comme si on payait une lettre de change. Mon père, répondit-il, porte du Fort-l'Évêque, où furent tenus sous Louis le sieur de la nie pas, Lekain, Molé et la Clairon, est acablé. Aujourd'hui les comédiens ne sont plus sous la protection du premier domestique du roi, c'est-à-dire du premier valet de la chambre, mais sous la juridiction du maître, comme tous les citoyens. Fort bien, dit encore le faux comique ou l'acteur, en faisant toujours parler mon pauvre lemoiselle veut vous accorder sa main, qui vous demandez vous aurez des enfants, qui les baptisera ? Qui vous enterrera ? Mon père, répondit-il.

le clergé est plus débonnaire ; il n'a pas, coup d'argent. Il marie, baptise et enterre tous. Et si la belle Honorine veut combler mes et venir avec moi à l'autel, le prêtre nous bé- el d'une nouvelle édition.

qu'un acteur ne sait entrer ou sortir à pro- X Auvergnas ou l'acteur, à qui l'amitié pour moi était sortit. Dès que Honorine se vit seule avec moi, elle : Je crois que vous avez persuadé ou perverti ce pauvre ; mais quant à moi, je suis toujours de mon village : il s de qui eût voulu épouser la Clairon ; il n'y a ne qui voulût épouser Molé.

encore consulter mon ami l'acteur. Il me dit : Honorine toutes les jeunes filles, qui n'aiment pas les comédiens, aiment la comédie. Nous l'amènerons à votre début : entraînée par le public à applaudir. Je n'en doutai pas. i pas non plus qu'il en fût de même de mon père. Je d'un jour à l'autre. Un matin, avant déjeuner, je le er. Il avait à la main une belle canne à pomme d'or, dont pliqua seulement deux coups sur les épaules, parce qu'au 1 coup elle se rompit. Tous les pères de Mauriac, quand ils ités, châtaient ainsi ; et qui voudrait en mettre un en scè- rait obligé de lui donner une canne. Comment, coquin, e ait mon père, tu veux être le premier comédien de ta race ? sans doute c'est cette belle demoiselle dont tu as, dit-on, la connaissance, qui t'a mis dans la tête ces folies. Honorine ! ndis-je ; elle m'a toujours dissuadé de l'état de comédien. père ne ment jamais, il a élevé ses enfants à ne mentir ja- . Il se fit conduire chez Honorine. Il fut charmé de sa beauté, ut de ses habits, qui annonçaient la plus grande détresse. a prit par la main, comme sa belle-fille, l'emmena dans sa iture, et, à notre arrivée dans le pays, nous fûmes mariés. ous le voyez, il est certaines opinions à l'usage d'une partie du le qui ne seront de long-temps à l'usage de l'autre.

DÉCADE CXX. — LA DÉCADE DES OPÉRAS.

Armand avait fait une absence, il avait été à Rodez. Armand, ui avons-nous dit à son retour, vous avez manqué votre fortune. A nos deux dernières réunions, on n'a parlé que de comédie et

comédiens ; vous aimez tant à en parler ! vous en auriez pu autant qu'il vous aurait plu. Oh ! nous a-t-il répondu, à Paris, je n'ai entendu parler que d'opéra, et là j'en ai parlé autant qu'il m'a plu ; j'aime mieux l'un que l'autre. Il faut savoir qu'Armand est bien le plus mauvais musicien qui soit en France, en Angleterre, et sans doute même en Ecosse et en Irlande. De plus, comme tous les mauvais musiciens et tous les gens qui savent d'une science ou un art, il se croit fort habile. Il a trouvé chez une troupe de musiciens ambulants qui jouent l'opéra, un homme qui a une connaissance particulière avec le directeur de l'opéra, appelé Garcin. Tous les jours, il ne cesse maintenant de louer Garcin, de citer Garcin, de louer Garcin. Le premier soir il nous a dit qu'il n'avait pas été peu surpris de s'apercevoir que Garcin ne savait pas l'histoire de nos divers opéras, qu'il la lui avait apprise. On ne peut qu'être bon avec Armand, il est lui-même si bon ! Nous ne la savons pas non plus, nous voudrions bien la savoir aussi, lui ai-je dit. Alors Robert, qui n'aime guère la musique et redoute surtout d'en entendre parler, a fait mine de se lever, en me disant : Vous en aurez votre part et la mienne. Robert, lui a dit Armand, je vous écoute souvent sur des matières qui ne me plaisent guère ; vous m'avez même d'hier deux grandes heures d'ennui. Payez-m'en une, et restez sur votre chaise. Robert est resté, et Armand aussitôt commencé.

Au dernier siècle, a-t-il, on croyait que les personnages importants étaient le moins dans le monde, les rois et les héros, devaient chanter sur le théâtre. On croyait qu'ils y devaient toujours chanter, et qu'il aurait été ridicule qu'ils eussent tantôt parlé, tantôt chanté. On croyait qu'il n'y avait que l'Académie royale, l'Opéra, qui dût avoir le droit de chanter en public, et qu'il en avait accordé le privilège. Dieu nous préserve de pareilles idées, même en musique !

Vers le temps de la régence, quelques auteurs imaginèrent d'introduire sur le théâtre lyrique des gens de tous les états, de leur faire tantôt parler, tantôt chanter ; ils donnèrent à la foire Saint-Germain de petites pièces mêlées de prose et d'ariettes. Au commencement du siècle, l'opéra signifie, par le ministère d'un huissier, au théâtre de la foire, d'avoir à se taire. Le théâtre de la foire se tut : le privilège de l'Opéra était clair, il défendait aux autres théâtres de chanter sans la permission de l'Opéra ; mais, comme il pouvait jouer des comédies et des tragi-comédies, le théâtre de la foire, par le conseil de son avocat, et plutôt de son procureur, trouva le moyen d'échapper la défense, dès que l'acteur avait cessé de parler et qu'il était sur le

point de chanter, on élevait sur la scène un grand tableau où étaient écrits en grands caractères les vers qu'il était défendu à l'acteur de chanter. Ces vers étaient toujours sur des airs très connus ; l'orchestre les jouait, et le public, au parterre et aux loges, les chantait en chœur général. L'acteur reprenait la prose de son rôle, s'arrêtait aux vers : un autre tableau était encore levé ; le public chantait encore. On aurait dit d'une grande rétribution de pensionnaires ou quelquefois même d'une grande volée. Enfin, l'Opéra consentit à pactiser avec l'Opéra de la foire ; il lui permit, moyennant une forte rétribution sur sa recette, de chanter ; enfin l'opéra-comique put naître et naquit.

Dans les premiers jours de son enfance, cet opéra fut comique de plus d'une manière : car, quels que fussent les talents de Lesage et des autres auteurs, un mélange d'airs de vaudeville, de brunettes, de tendresses bachiques, de ponts-neufs, devait être fort bizarre. Mais bientôt après l'art parvint à mettre en musique dramatique la comédie aussi bien que l'opéra héroïque, que l'on appelait tragédie en musique, et qui, dès ce moment, prit le superbe nom de grand opéra, de même que la comédie en musique prit celui d'opéra-comique.

Plusieurs musiciens s'essayèrent dans ce nouveau genre. Philidor, qui vient de mourir en Angleterre, fut le premier qui s'y distingua ; plusieurs morceaux d'ensemble de son Savetier, et les deux ariettes : *Chantant à pleine gorge* ; *Oui, je suis docteur en médecine*, de son Maréchal ferrant, se tirent entièrement de la vieille musique ; c'étaient comme les sons précurseurs de la musique lointaine de Naples, qui s'approchait de nous.

Je veux du bien au poète Anseaume, auteur du Peintre amoureux de son modèle, d'avoir été lui-même assez amoureux de son opéra pour l'envoyer en manuscrit par la poste dans le pays de la musique. Il va sans dire que dans ce temps il fut obligé de lui faire passer les Alpes. Il l'adressa au compositeur napolitain Duni. Duni le lui renvoya par la poste avec une partition, qui fut exécutée aux acclamations de tous ceux qui purent déboucher leurs oreilles remplies de vieille musique. A cet opéra, Duni fit succéder celui des Deux chasseurs, celui de la Fée Urgèle, celui de la Clochette. Duni est le premier qui ait fait entendre en France de bonne musique dramatique. Gloire à Duni ! Vive le nom de Duni ! Les opéras de Duni sont suivis de ceux de Monsigni. Quelle musique que celle du Déserteur, de Félix ! Ensuite Dezèdes nous fit entendre Blaise et Babet, Alexis et Justine ; Grétry, le Sylvain, l'Epreuve villageoise : quelle musique ! quelle si excellente musique ! Il ne faut pas être savant, il ne faut que ne

XVIII^e SIÈCLE.

être sourd, pour en être ravi. Monsigni, Dezeds, Grétry, avaient enchantés par leurs duos, leurs trios, leurs romances; Dalayrac vint nous enchanter par ses romances, ses duos, ses trios; et au couchant de ces grands compositeurs, maintenant Méhul vient à son tour nous enchanter d'une autre manière, d'une manière continuellement mélodieuse.

Pendant que l'Opéra-Comique ouvrait à notre musique des chemins toutes nouvelles, que faisait le grand Opéra, l'ancien Opéra? Il se tenait dans ses anciennes régions; il avait beau mouvoir ses affiches: *Nouvel opéra, Opéra nouveau*, ses opéras étaient toujours les mêmes: Colasse ressemblait à Lulli, Campra à Colasse, Mouret à Campra, Rameau à Mouret. Les contemporains de Rameau le félicitaient de nous avoir éveillés de l'assoupissement où depuis un demi-siècle nous avait jetés la musique de l'étranger; mais Rameau dans la préface de ses *Indes galantes*, nous n'avait pas éveillés; il disait au contraire qu'il avait *tâché d'imiter le beau tour du chant du grand Lulli*.

Rameau avait raison; ce furent les sifflets de Rousseau qui nous éveillèrent. Rousseau donna son *Devin du village*; l'ouverture, la première ariette et quelques autres morceaux étaient de la musique d'au-delà des Alpes, mais le reste de la musique était d'au-deçà. Les nombreux partisans de l'ancien grand Opéra, dirent que Rousseau, qui avait tant critiqué, tant sifflé notre grand Opéra, n'y avait plus guère innové que Rameau. Ils dirent qu'il fallait en conclure que, puisque notre opéra ne pouvait être perfectionné, il était parfait.

Ils le disaient quand Gluck entra dans la salle avec son *Alceste*. Toute la salle du grand Opéra retentit de nouveaux sons, de nouveaux accords; c'est qu'*Alceste* était vraiment un opéra nouveau. Presqu'en même temps Piccini arrive; Gluck et Piccini nous donnent chacun une *Iphigénie*. Elles sont toutes deux belles, toutes deux ravissantes: l'une l'est de mélodie, surtout d'harmonie; l'autre d'harmonie, surtout de mélodie. On a dit et nous ne laissons pas dire que c'était à Gluck que notre langue devait le rythme musical le plus nerveux; mais je prie tous ceux qui voudront juger que d'après leurs oreilles d'écouter le duo d'*Arlequin* et d'*Arlequin* de la *Didon* de Piccini. Qu'ils se demandent dans quel morceau de Gluck notre langue a pris un rythme si nerveux.

Les deux célèbres musiciens, dont la renommée partageait la France de leur temps, pour ou contre la gloire desquels on disputait, on se battait à tous les spectacles, seraient demeurés au plus haut point de gloire si, dans les belles places

e Campanie ; il ne fut né l'Orphée du monde moderne. Il vint donner à Paris l'opéra d'Œdipe à Colonne, l'idée, qui est regardé et qui peut-être sera regardé de là, la règle, le canon, le maximum du beau

on n'a tant joué, chanté ; jamais on n'a fait tant de musique quelques années avant notre terrible révolution. Vers ce temps s'ouvrit à Paris, avec le plus grand succès, un théâtre italien où tous les acteurs étaient Italiens, où l'on ne représentait que des opéras italiens. — Vers ce temps encore, il s'ouvrit ou se rouvrit un théâtre éminemment français, le théâtre duquel n'était guère que l'ancien théâtre de la foire de Saint-Germain. — Les bons bourgeois de Paris, qui s'ennuyaient du grand Opéra et qui avaient obtenu le drame, s'ennuyant du grand Opéra, obtinrent aussi vers ce même temps le même. De nos genres de musique dramatique, c'est le plus jeune.

Robert ! a continué Armand, vous voudriez que je m'arrête ; je m'en garderai bien. Vous seriez trop content de pouvoir vous vanter que vous m'avez appris les noms des acteurs qui, par la perfection de leur chant et de leur jeu, ont tant contribué à nous faire changer de musique, chose dont nous avons le plus besoin, suivant les hommes du jour.

Quel plaisir vous auriez vous, Robert à me dire à moi Armand : Clairval et Trial à l'Opéra-Comique ne chantent plus, car, quelque bon chanteur qu'on soit ou qu'on ait été, on ne chante que tant qu'on vit ; mais le souvenir de ces deux agréables acteurs, qui ont donné leurs noms à leurs rôles, se conservera long-temps. — Caillot, cet excellent villageois d'opéra, aurait bien mérité aussi de donner son nom à ses rôles. Il a cessé de chanter, du moins sur le théâtre, car il vit et sans doute vivra encore long-temps. — Martin fait aujourd'hui la gloire et les délices de l'Opéra-Comique ; il a été chercher son merveilleux gosier en Italie. — Elleviou, son camarade et son rival, chante sans doute aussi bien qu'Apollon, et, s'il faut en juger par les antiques statues de ce Dieu, il est aussi beau.

La Colombe, qu'on aurait dû appeler la Fauvette ; la Sainte-Huberti, dont la voix si éclatante rappelait sans cesse le mélodieux hôte des bois, ont cessé de chanter sur les théâtres. La Scio, la Rollandeau, ont succédé à leurs talents et à leur

Quand, au grand Opéra, Lais, une lyre à la main, une musique de Grétry, c'est Anacréon, et c'est sans qu'une belle voix. Lais porte la couronne de son art.

XVIII^e SIÈCLE.

Nous étions autrefois en Europe les premiers par le théâtre comique, le théâtre tragique, et les derniers par nos théâtres lyriques ; nous sommes aujourd'hui les premiers par tous nos théâtres.

DÉCADE CXXI. — LA DÉCADE DES BALLETS.

Robert avait été la dernière fois si longuement poursuivi par les dissertations musicales d'Armand, qu'il la lui gardait bon gré mal gré, lui a-t-il dit ce matin aussitôt qu'il a paru, l'opéra allant qui était à Rodez a quitté cette ville ; il passa avant hier à Saint-Flour. Je vis Garcin ; je lui demandai s'il vous connaissait. Il me répondit qu'il vous connaissait, à telles enseignances, pour vous faire plaisir et vous donner à parler, il avait cru devoir feindre de ne pas savoir l'histoire de nos théâtres lyriques. Diriez-vous, me dit-il en se servant à votre égard de cette même expression dont vous vous étiez servi en parlant de lui, diriez-vous que dans l'histoire du grand Opéra il a omis celle des ballets qu'il n'a pas seulement nommés ? Il est du reste, ajouta-t-il en continuant à parler de vous, comme tous les gens de son pays, qui aiment assez la musique et fort peu la danse. A Rodez, n'y a eu pendant long-temps d'autre maître que le geôlier de nos prisons, ancien sergent d'infanterie, qui faisait payer ses leçons six francs par mois ; à Rodez, un grand nombre de demoiselles ne dansent qu'une fois en leur vie, le jour de leurs noces, et les autres ne dansent de toute l'année que les dimanches du carnaval. Je vis bien, a continué Robert, qu'il me fallait demander à Garcin l'histoire de la danse, de même qu'il lui avait fallu vous demander l'histoire de la musique ; et, comme introduction, je lui dis : Monsieur, que préférez-vous pour la couleur des vins, le vin blanc ou le vin rouge ? Diriez-vous que je fasse porter du vin blanc des Cévennes, ou du vin rouge du Vivarais ? Monsieur, me répondit-il en bon français, j'aime l'un et l'autre. Je le plaçai entre deux bouteilles de vin, et à peine en eut-il bu quelques lampées qu'il se mit en devoir de commencer.

Au théâtre, dit-il, nous avons trois manières de mettre en scène les passions : ou par la déclamation, ou par le chant, ou par le ballet, ou par le pantomime.

Depuis l'invention des ballets, depuis quatre ou cinq cents ans, je ne me souviens pas si, suivant le père Ménéstrier, je suis

que la danse pantomime ne pei-
 nt des pieds ; de nos jours, No-
 avec toute la personne du dan-
 avec l'attitude, avec le geste, avec
 urs et aux danseuses leurs paniers,
 s, et il habilla les dieux comme
 des déesses, les sylvains et les nym-
 sylvains et des nymphes ;, les bergers, les
 ois, les villageoises, comme des bergers, des
 ois, des villageoises. Partout, et particulière-
 Opéra, il est fort difficile d'avoir raison. La réforme des
 éprouva de longues oppositions, celle de la danse de
 s ; mais le maître des ballets Noverre était animé de
 le zèle des réformateurs. Vous entendez figurer les pas-
 uit-il, et vous n'entendez pas vous départir de la symétrie
 vos danses ; cependant les mouvements des passions ne sont
 ques. Gardez vos dessins compassés pour les ballets
 ces et des fêtes ; mais qu'Hippolyte, Télémaque, Phèdre,
 pas, n'expriment pas le désordre de leur cœur, l'agitation
 leur âme, dans la régulière chorégraphie d'un menuet ou
 me gavoto. A la longue, la voix de la raison se fait pourtant
 outer, même à l'Opéra, et la danse dramatique ainsi réfor-
 ée fut près de la perfection. Elle en sera plus près encore
 and elle suivra les autres conseils de Noverre, quand, par les
 n les entr'actes ou de la fin des opéras, elle liera les dif-
 nus actes de la pièce ou les récapitulera. Il faut rendre justi-
 a Noverre, il n'a pas tenu à lui que ce ne fût pas la tâche de
 s successeurs.

Monsieur, dit ensuite Garcin, qui ne s'était pas épargné le vin,
 le blanc ni le rouge, quels noms pensez-vous qui soient les
 us connus ? ceux des grands auteurs ? ceux des grands acteurs ?
 ux des grands acteurs ou des grands danseurs ? Je veux aller
 diable si ce ne sont ceux des grands danseurs. Les noms de
 arcel, de Vestris, de Duport, de la Guimard, de la Camargo,
 la Saulnier, de Clotilde, volent, et sont parfaitement bien
 ononcés d'un pôle à l'autre.

En voici la raison : la salle du grand Opéra est peuplée d'é-
 angers de toutes les nations, qui là sont aussi fous que nous,
 rtout lorsqu'à la fin de la pièce le théâtre se pare de bosquets
 uris sous lesquels voltigent des essaims de jeunes danseurs en
 bits courts et serrés, de jeunes danseuses en pantalon de sa-
 , en robes de mousseline, que l'agitation de la danse tient tou-
 rs au dessus du genou. Alors c'est dans toute la vaste salle un

ce, comme lorsque autrefois le chancelier d'Aguesseau parlait au parlement, ou, comme il y a quelques mois, au conseil Cinq-Cents, le rapporteur du comité diplomatique venait poser les grandes mesures dans les crises de l'état; peut-être que je ne dis pas assez. Une fois en ma vie j'eus le courage de tourner ma vue pour la porter sur les spectateurs. Je ne pourrais ouvrir une seule paire d'yeux qui, dans ce moment, ne fût sur la scène. Que les jeunes gens des deux sexes s'interrogeât au sortir des ballets, ils conviendront que leur imagination leurs sens en ont été trop émus; cependant lorsqu'ils seront devenus époux, épouses, pères, mères, ils continueront d'y aller, y amèneront leurs enfants.

Je n'étais pas peu surpris d'entendre, dans un cabaret de Saint-Flour, sortir des propos aussi édifiants du fond de deux grandes bouteilles. Le musicien ambulancier continuait.

Les jeunes gens qui à Paris suivent les spectacles portent dans les provinces les pas, les entrechats, les piroquettes de l'Opéra. Plusieurs y portent même quelque chose de la légèreté, du liant, de la souplesse, de la grâce, qui les ont frappés. Ils ont imité; sont imités; cela propage le goût de la danse et tire un peu d'argent de la bourse des parents, qui veulent, comme les jeunes gens, les jeunes époux, que les jeunes filles, les jeunes femmes, chantent bien, dansent bien, au hasard de ce qui peut arriver.

Enfin Robert, après avoir dit, sous le nom de Garcin, tout ce qu'il lui a plu, a terminé. Vous me demanderez si Armand lui a répondu. Oui, il lui a répondu; il lui a répondu ceci : Robert pour parler avec connaissance d'une chose seulement pendant un quart d'heure, il faut quelquefois l'avoir étudiée un an, quelquefois dix. Dans l'histoire de l'Opéra, je le sais, je n'ai point parlé de la danse; j'avais de bonnes raisons; vous, mon ami, n'auriez dû savoir que Noverre n'avait fait que mettre à exécution les conseils de réforme donnés par Cahuzac, ou du moins si ne l'avez pas dit, vous en aviez de meilleures.

DÉCADE CXXII. — LA DÉCADE DE L'APAISEUR.

Robert! vous ne savez pas? Garcin est encore retourné à Paris. Il y est arrivé en toute hâte pour se faire payer cinq cent francs qu'il avait prêtés à son hôte. Il avait, disait-il, égaré

billet. Mais que je meure si musicien de théâtre à jamais, en vie cinq cents francs, encore moins cinq cents francs à prêter ; je n'ai cependant fait semblant de rien, et de tout ce qu'il a voulu me conter, j'en ai cru autant qu'il m'a été possible.

Il m'a parlé ensuite de vous comme d'un fort brave homme qui faisait boire de fort bon vin aux musiciens, mais qui n'avait pas sur la musique les notions les plus communes. Cela n'est peut-être pas vrai ; voyons un peu, allons, répondre-moi. La figure sévère, irritée de Robert, est devenue plus sévère, plus irritée, et la figure d'Armand, plus joviale, plus plaisante. C'était à voir que ces deux figures l'une vis-à-vis de l'autre. Mon cher Robert, a continué Armand, dites-moi, je vous prie, quels sont, outre la musique dramatique dont je vous ai sans doute assez parlé, les autres genres de musique ? Quoi ! vous ne sachiez pas qu'il y a encore la musique d'église, la musique de chambre, la musique instrumentale ?

La musique d'église est morte à la révolution ; oui, mon cher Robert ; elle est morte, à mon grand regret plus qu'au vôtre ; elle est enterrée sous les ruines de nos anciens chapitres. Elle était autrefois celle qu'on entendait le plus souvent, celle qui était la plus riche. Notre bonne mère l'église était la mère nourricière de l'art ; dans ses maîtrises, elle n'entretenait pas moins de quatre mille musiciens de tout âge. Les savantes et majestueuses compositions de Gossec, de l'abbé Rose, de Leueur, restent dans les sacristies sous clef.

La musique de chambre proprement dite a péri aussi, mais de langueur. Les cantates, les cantatilles, où Bernier et Clément s'étaient fait un nom, sont devenues surannées. On a raison de ne vouloir chanter dans les concerts que la meilleure musique, les meilleurs morceaux des opéras ; on a raison, trois fois raison de ne vouloir y entendre que le dieu du chant descendu des mélodieuses Pyrénées sous le nom, les habits et la figure de Garat.

Grâce à Cambini, à Davaux, à Haydn, grâce à Pleyel, la musique instrumentale se soutient. Grétry, dans ses Mémoires, la traite un peu de haut en bas ; il me semble qu'elle n'est pas si basse. Il n'est pas très commun, même parmi les bons compositeurs, de faire gracieusement dialoguer trois, quatre instruments. Les trios et les quatuors ont leurs difficultés, et par conséquent leur mérite.

Les musiciens exécutants sont, à certains égards, les acteurs de la musique instrumentale. Viotti, Mestrino, Rodes, Boucher, se sont fait un nom en Europe par leurs talents sur le vi

XVIII^e SIÈCLE.

Port, Janson, Lamare, par leurs talents sur la basse ; Miroir, Couperin, par leurs talents sur l'orgue ; Clementi, Teyssier, par leurs talents sur le clavecin, aujourd'hui si perfectionné sous le nom de forte-piano, et qui sera toujours loin de ce qu'il doit être, jusqu'à ce qu'il soit un petit orgue harmonique, susceptible de la tenue des sons.

Armand ne finissait pas ; Robert enrageait. Mon cher ami, lui dit Armand, ai-je bien ou mal entendu ? Mais oui, j'ai bien entendu. Vous venez de me demander si à l'avenir la musique française déclinera ou ne déclinera pas. Voici mon avis, qui bien certainement ne sera pas en contradiction avec le vôtre.

Quand je pense qu'il n'y a plus en France qu'une seule école de musique, le Conservatoire de Paris, je crains que la musique décline ; quand je pense qu'il y a tant de théâtres chantants, j'espère qu'elle ne déclinera pas. Quand je pense aux grands vices de l'organisation du Conservatoire, je crains que la musique décline ; quand je pense qu'ils sont si grands qu'ils ne peuvent être bientôt corrigés, je pense qu'elle ne déclinera pas. Quand je pense aux nombreux partisans de la musique arithmétique et thématique, de la théorie de la basse fondamentale et de la génération des sons, des traités d'harmonie de Rameau et de d'Alembert, je crains que la musique décline ; quand je pense que les meilleurs maîtres du Conservatoire ont rejeté ces traités pour adopter les méthodes italiennes, j'espère qu'elle ne déclinera pas. Quand je pense aux nombreux amis de l'harmonie vivante de la musique des trompettes, je crains qu'elle décline ; quand je pense aux plus nombreux amis de la mélodie et du chant pur, j'espère qu'elle ne déclinera pas. Quand je pense que les nouveaux départements de la Hollande méridionale et les départements de la France septentrionale sont frères, je crains que la musique décline ; quand je pense que la république française et la république cisalpine sont sœurs, j'espère que la musique ne déclinera pas, qu'elle fera au contraire de nouveaux progrès, que ce bel art deviendra de plus en plus parfait. *Ritardando ! Rinforzando !* a crié Armand dans les oreilles de Robert.

Robert a quelquefois la réplique dure. Armand, qui l'avait provoquée, la craignait. Nous étions au jardin ; je les ai pris l'un et l'autre sous le bras, et les ai amenés au salon.

Dans la Flandre, il y a un officier public qu'on nomme l'*apaisant* ; il est chargé d'apaiser les querelles par de bonnes paroles, de sages remontrances. Ici nous n'avons pas besoin d'apaisant ; car à cet égard le déjeuner joue un si fréquent et si bon rôle.

le, qu'il en tient à peu près lieu. Nous nous sommes mis à table. Lorsque nous nous sommes levés, Robert était prêt à chanter, et Armand à l'embrasser.

DÉCADE CXXIII.

LA DÉCADE DES PARIS COMPARÉS.

Un soir de ces grands froids qui descendent du haut de notre rgeride, veille de l'Épiphanie, qu'à table nous avions crié : Le tyran boit ! et chanté à pleine gorge : Le bon tyran Dagobert mit sa culotte à l'envers ; non pas que ce fût l'année de la tierce, mais nous voulions la rappeler par un côté plaisant et pour le temps que nous n'avions pas ri, quelqu'un se prit à dire : C'est assez boire, parlons, parlons. — Mais de quoi parler ? — Le zodiaque de Denderah ? de l'obélisque de Louqsor ? — Qu'est-ce que ça vous a vus ? qui diable les verra ? — Du retour de Bonaparte ? — C'est déjà vieux. — De la Constitution de l'an VIII ou de la Bonapartie ? — Ah ! parlons plutôt d'autres choses, parlons de Paris.

Monsieur Gervais, me dit-on, nous vous avons vu si souvent partir pour cette grande ville, si souvent en revenir, et elle a si souvent changé, qu'il n'est guère personne qui puisse aussi bien que vous nous faire connaître les Paris du temps passé et le Paris du temps présent. Vous croyez que je me fis prier ; vous vous trompez. Je commençai ; et, puisque maintenant vous désirez que je recommence, je vais recommencer.

LES DÉPARTS COMPARÉS. Je me rappelle qu'autrefois à Mende, lorsque nous partions pour Paris, il fallait nous confesser, faire notre testament ; depuis il a fallu simplement faire son testament. Aujourd'hui, depuis que nous n'achetons plus un mauvais petit cheval, qui n'a ni plus ni moins de force que celle qu'il lui faut pour se faire vendre quelques écus à Paris ou se faire traîner à l'écorcherie, ce qui est plus ordinaire ; depuis que le grand chemin vient jusqu'à Mende, qu'il y a de petites voitures qui vont à Clermont joindre les grandes voitures, on n'a plus peur du voyage. Les demoiselles, au lieu de pleurer, prient papa de se souvenir de leur chapeau, de leur capote.

LES ROUTES COMPARÉES. Quel plaisir de partir ! quel plus

XVIII^e SIÈCLE.

est plaisir d'être parti, de voir Saint-Flour, qu'on n'avait pas Clermont, Moulins, Nevers, dont on avait si souvent en- la parler ! Toutes les routes de ces villes sont les mêmes que es d'autrefois ; mais alors elles étaient réparées, empierrées, lantes. Aujourd'hui elles sont boueuses, inégales, dépayées, et ruinées, détruites par les continuel et désordonnés mou- nents de la révolution.

Je n'omettrai pas qu'on voyait avant l'année 1789 les routes tues par la maréchaussée. Aujourd'hui c'est la gendarmerie. s dernières années on voyait des escouades de fantassins por- sur les impériales des diligences, leur giberne garnie de car- ches, prêts à faire feu sur les voleurs qui arrêtaient à force rorte les voitures chargées des fonds publics.

LES BARRIÈRES COMPARÉES. J'avais lu que, depuis les der- res guerres de la Fronde, Paris avait été démantelé. Cepen- dant, lorsque je fus sur le point d'y entrer, je le vis tout en- ré de murailles avec ses portes flanquées de tours, les unes des, les autres carrées. Je témoignai ma surprise. Oh ! me quelqu'un, ce sont les fortifications de la ferme ; et adjour- rai surtout elles ne sont pas tout à fait inutiles. Effectivement, re voiture fut arrêtée, un moment après, par les cornus ; la ture ne portait rien qui fût sujet aux droits : elle passa, et us voilà enfin à Paris. Aujourd'hui mêmes barrières, mais ceptions bien différentes.

LES ENCEINTES COMPARÉES. Plusieurs paisibles bourgeois cette ville ne savent pas que leur vieux mur ou appuient leur ôve, la grande cheminée de leur cuisine, a été autrefois la mpart de Paris qu'ont échellé ou assailli d'abord les Goths, is les Normands, puis les Anglais, puis enfin les soldats de enri IV : car la grandeur de Paris, au contraire de celle de me moderne, a toujours été en s'accroissant. Lorsque je par- pour la première fois de Paris, je le laissai renfermé dans les levarts de Louis XIV. A mon retour en 1780, je le trouvai fermé dans une nouvelle enceinte de six lieues de tour, ou- rie de distance en distance par les larges portes de l'architecte doudou, qui laissent entrer des grandes routes rayonnant au loin, allant, après avoir traversé la France, l'Europe, se terminant x extrémités du monde civilisé.

LES QUAIS, LES PONTS COMPARÉS. Une des premières cho- que l'étranger arrivant à Paris admire, ce sont les quais qui caissent le beau fleuve de la Seine. Il y en avait en 1750, , en 1780, 26, en 1799, 29. L'homme instruit, en parcou- at de l'œil ces diverses masses de pierres, tient compte de

ses. — A mon premier voyage, il y
me nombre; à mon troisième,
VI. Je crois qu'il en faut en-
on les bâtit : car, au moyen des péages pour
s, quatre-vingt-dix-neuf ans, les particu-
s les construisent. A chaque siècle, même
e, il y aura de nouveaux ponts et toujours de
x ponts.

DES RUES COMPARÉS. Avant la révolution, les familles, avaient assez fidèlement gardé leurs révolution est venue, qui pour la plupart les a sorte que les vieux Parisiens, après une longue, rev t de voyage, ont souvent besoin d'en demander ni plus ni ins que moi à mon arrivée. Ils se souvien- d'av vu dans leur première jeunesse les maisons ar les enseignes, dont quelques unes remontaient à 3 sie s. On disait : Je demeure à l'enseigne du Chat le, a l'enseigne de la Barbe-d'Or. On dit aujourd'hui : eure tel numéro.

LES COMPARÉES. Je montai aux tours de Notre-Dame ;
vis à ses pieds le superbe Paris, divisé, sillonné par ses
grandes, ses petites rues.

Combien y avait-il de rues en 1750? Un peu moins de 1100. — Combien en 1780? Un peu plus de 1100. — Combien en '99? Environ 1200.

Pour le nouveau Paris la large circulation du commerce, de richesse, de la population, les larges voies de l'air, du soleil, de la lumière, les larges rues de cinquante, soixante pieds, bordées de beaux magasins aux brillantes et variées devantures, aux pilcons dorés; pour le nouveau Paris, l'agilité, la santé, la vitalité.

LES ACCIDENTS COMPARÉS. Et les malheurs, les spectacles des hommes estropiés, moulus, tués, pour le vieux Paris. Ses beaux quartiers seraient tout rouges de sang, si les pluies ne les avaient pas lavés. Y a-t-il là quelqu'un qui m'explique comment un peuple qui se dit souverain se laisse si souvent et si insolument et si paisiblement écraser par un homme qui a quelques sacs d'argent à mettre à des chevaux fringants et à des roues bien lubrifiées. Je parle surtout des accidents causés par les beaux chars ; ceux des charrettes sont bien moins fréquents. Ils n'ont pas d'ailleurs comme les autres quelque chose qui outrage la dignité de l'homme. Lorsque j'arrivai pour la première fois à Paris, on criait contre la multiplicité et la rapidité des voitures ; on crie

more, tant l'homme est inconséquent dans ses cris, dont l'objet n'est qu'il le veut, peut cesser. Je ne prêche pas l'insurrection, le désordre ; je prêche l'humanité, la justice. Il ne faut pas longtemps réfléchir pour voir que dans les grandes villes surtout les mesures devraient toujours aller au pas.

LES MAISONS COMPARÉES. Quant au nombre des maisons, on avait, suivant certains calculs : En 1730, 26 mille ; — En 1780, 27 mille ; — En 1799, 28 mille.

Je ne comparerai que les maisons bâties durant ce siècle, et je garderai de remonter jusqu'aux plus anciennes : celles du boulevard Saint-Germain sont presque toutes des hôtels de la fin du siècle la plus noble ; et comme si elles n'existaient pas, on en voit dans les autres parties de la ville de la forme la plus ignoble, la plus malsalubre, c'est-à-dire toutes noires, tout étroites, tout entassées. Je sais bien ce que l'avarice et l'ignorance peuvent dire à cet égard.

Depuis la révolution, on ne bâtit guère, on démolit plus souvent.

LES ÉDIFICES COMPARÉS. On ne démolit pas seulement les maisons, on démolit aussi les édifices, surtout les édifices religieux. On avait prié, chanté, enterré dans plusieurs grands édifices carrés où maintenant on jure, on se querelle, on se bat. On a de belles places : il y avait des églises. On démolit encore aussi quelques édifices civils : le fort château de la Bastille, qui faisait, pour ainsi dire, sur la France, sur l'Europe, vient d'être jeté à bas, brouetté, dispersé en pierres ou en poussière ; le Palais national, le Châtelet a de même disparu, s'est de même évaporé sous nos yeux. Paris s'est rajeuni. Donnez-lui quelques années de paix, et ce sera une ville neuve, née d'une ville vieille, hideuse.

LES MARCHÉS COMPARÉS. Depuis 30 ans, il s'est ouvert à Paris au moins 20 nouveaux marchés, les uns moins spacieux, les autres plus spacieux, à la mesure des édifices, des monuments anciens, ou plus petits ou plus grands, qui les recouvraient.

Je parlerai que du plus célèbre, celui des Saints-Innocents. Les os en ont été enlevés et portés dans les souterrains de Montmartre, où leurs ossements sont symétriquement et puérilement agés en festons, en zigzags et autres dessins bizarres. Sur cette place, qui a été dessinée en grand carré, nettoyée, nivelée, appropriée, la corne d'abondance verse maintenant chaque matin, en longs sillons verts, rouges, bleus, toutes sortes de légumes, toutes sortes de fruits.

LES QUARTIERS COMPARÉS. Ilorace dit que les livres ont leur destin ; ils ne devraient pas l'avoir, si les hommes savaient

s. Les q s de Paris ont aussi leur des-
 nt l s l'avoir, si le grand essaim de
 la voix de la mode appelé
 d'un autre. Mon trisaïeul, à cause de la
 , avait été obligé de déloger du Marais et du
 . Mon bisaïeul par la même raison fut
 t-Germain. Mon grand-père avait de la
 au populeux quartier de l'université, et mon
 dire par un grand procès à Paris, se plai-
 nt des forts loyers des environs du Palais. De-
 Paris a passé la rivière. Le gouvernement n'a
 il suivra : car bien des fois le gouverne-
 le gr nombre le force à faire ; car bien des
 le petit nombre, c'est le grand nombre, ce n'est
 , ce sont les gouvernés qui gouvernent.

POPULATIONS COMPARÉES. Pour moi, je crois, avec le
 néral Lavoisier et avec les savants du bureau des Lon-
 , qu'on ne doit compter que 600 mille âmes dans la ca-
 à quoi il faut ajouter tout au plus un septième d'étran-
 tout 700 mille.

es les états laissés par le commissaire de police Aubert,
 ssances, en 1720, étaient de 18 mille ; ce qui, en les mul-
 par 30, supposerait une population de 540 mille habi-
 domiciliés.

après ces mêmes états d'Aubert, au fameux hiver de 1709,
 urut à Paris, pendant le mois de décembre, 3,051 person-
 dont 1,150 à l'Hôtel-Dieu, et 590 à Saint-Louis ; — Pen-
 le mois de janvier 1710, 3,254, dont 1,281 à l'Hôtel-Dieu,
 54 à Saint-Louis ; — Pendant le mois de février suivant,
 13, dont 1,121 à l'Hôtel-Dieu, et 395 à Saint-Louis.

ubert porte le nombre des morts, en 1720, à 20,371.

ujourd'hui il meurt annuellement, à Paris, les uns disent
 lle, les autres 23 mille personnes ; ce qui fait à peu près
 rsonnes par heure. A Mende il ne meure guère que 3 per-
 s par semaine.

a, quand nous avons rendu le dernier soupir, nous sommes
 sés dans nos salons, dans nos chambres. A Paris, les morts
 exposés à l'entrée de la maison. Cet usage s'arrête aux limi-
 le l'Auvergne.

ue de gens à Mende meurent qui n'ont jamais été en voi-
 ! A Paris, les plus malheureux y vont au moins deux fois :
 remière lorsqu'ils se marient, la deuxième lorsqu'on les en-
 2.

Dans nos cimetières, quand nous enterrons les morts, on les couvre de terre et nous nous en allons. A Paris, on leur fait placer sur les tombes une croix peinte en blanc, en lettres blanches, le nom, le prénom, le pays d'où ils sont. Grand nombre de parents et d'amis viennent tous les jours de l'année, et alors ces croix portent toutes des couronnes de fleurs. A Paris, tout, je vous assure, est à louer. C'est seulement à Paris que j'ai vu la fête des morts.

LES CONSOMMATIONS COMPARÉES. Je me souviens d'un commissaire du village de Chanac qui, en 1793, disette du maximum, vint au district, en gros habit, demander des subsistances. Toutes les fois que, en parlant de la disette, il répétait : Ah ! si vous saviez ce que c'est la bouche de Chanac, les administrateurs qui siégeaient de la ville de Mende, peuplée de 6,000 âmes au moment de la disette, ou du moins avaient bien de la peine à tenir le régime, en bien plus de peine s'ils eussent été administrateurs de la bouche de cette ville qui est vraiment la grande bouche de la disette.

Elle mange 70 mille bœufs ; — Elle mange 20 mille moutons ; — Elle mange 120 mille veaux ; — Elle mange 35 mille porcs ; — Elle mange 30 mille carpes ; — Elle mange 30 mille brochets ; — Elle mange 80 mille anguilles ; — Elle mange 80 mille écrevisses ; — Elle mange 80 millions d'œufs ; — Elle mange 3 millions de livres de beurre.

On sent qu'il lui faut aussi un peu de pain ; elle en mange 3 millions de livres.

On sent aussi qu'elle ne peut manger sans boire ; elle en mange 3 millions de pintes de vin, de cidre, de bière ou d'eau.

Le nombre des morts surpasse, à Paris, le nombre des naissances ; je le crois bien : les aliments y sont altérés.

Un Parisien venait de perdre son fils ; il maudissait les médecins. Ce ne sont pas les médecins qui ont tué votre fils, ce sont les marchands de comestibles. Les boulangers ont gâté à son pain quelques grains de sel. Ils n'y avaient pas mis de la levure de bière au lieu de la levure de pain ; ils l'avaient pétrie avec des puits voisins des fosses d'aisances. — Vous reculez de cette viande, de ce poisson décomposé, de ce poisson cru, le cuisinier, avec ses pincées de poivre, ses feuilles de sauge, son couteau merveilleux, sa poêle, ses fourneaux, et vous faites manger de semblable à votre fils. — La viande

ce. 1 ne, pleine de candeur, ne lui avait vendu que
nt allongé. — La fruitière ne lui avait vendu
prematurés; — Le jardinier, que du jardinage en-
1, 1 chi artificiellement; — L'épicier, que des mar-
nectées, engraisées dans ses magasins souterrains;
de vin, que du vin composé dans sa cave; c'est
avare du marchand de vin qui a poussé votre fils

ds de vin de Paris sont, de tous les marchands
les s homicides, les plus meurtriers; plusieurs, der-
treme de fer peinte et dorée, assassinent les gens,
les malfaiteurs les assassinent derrière une haie. A Pa-
a, je ne le nie pas, des marchands de vin honnêtes. Eh
même de ceux-là, je dirai toujours, comme dans les rues
e ville de Mende, après neuf heures du soir : Gare l'eau !
s COMPARÉS. Que de besoins à Paris ! Paris est

res d'écriture ont eu, il y a quelque quatre-vingts ans,
u besoin de se faire eux aussi académiciens. Ils ont ob-
patentes, et du moins on ne peut reprocher à ces
mi de ne pas savoir écrire.

emiciens de l'Académie française ont eu besoin de
incorporer la puissance et l'illustration. Ils ont fourré par-
eux des grands seigneurs, des ducs, des princes, quand il
en avait; maintenant ils y fourrent des députés notables, des
ministres, tant qu'ils en trouvent. Les académiciens grands sci-
eurs ou gens en place sont comme dans une bibliothèque les
oumes-boîtes.

Guillot est arrivé en gamaches de son village; il amène son
ère, et son frère amène son cousin. La tête de Guillot est plei-
e de verve poétique; il a chanté à l'égal de Virgile la paix que
princes ont donnée à leurs peuples. Son frère a porté l'empereur
de Russie sur un cheval superbe, et le cheval superbe sur
n grand bloc de rocher, et le grand bloc de rocher sur une gran-
e place. Son cousin, en méditant sur les chutes et les rigoles
l'eau de ses pâtures, a trouvé le moyen de niveler le cours du
Rhône et le cours du Rhin. Ils arrivent tous les trois dans la
grande ville, la distributrice des renommées et des récompenses.
Personne ne les connaît, ils ne connaissent personne; comment
pourront-ils arriver aux secrétaires d'état, aux ministres? comment
pourront-ils faire connaître leurs vers, leurs dessins, leurs
plans? La Correspondance générale et gratuite pour les
sciences et les arts leur aurait ouvert gracieusement les deux

plants de sa porte ; elle les eût accueillis , et les voilà dans tous les pays de l'Europe , riches de gloire et d'or. Qu'est devenu ce brillant état de choses ? Qu'est-il devenu ? Les besoins l'avaient fait naître , les besoins auront à le conserver.

A Paris , la journée est souvent longue , et en hiver beaucoup plus qu'en été. Vous avez besoin de l'accourcir ; vous aimez les nouvelles politiques : entrez chez le gazetier , il vous donnera pour deux sous , une , deux feuilles à lire. Vous aimez les lettres , pour vous aussi la journée est longue si vous n'avez pas à qui parler , ou plutôt qui vous parle : entrez dans un cabinet de lecture , vous pourrez , pour vos quatre sous , lire pendant tout un jour les ouvrages qui viennent de paraître. Il y avait en 1780 un assez petit nombre de gazetiers , il y avait trois cabinets littéraires ; nous avons aujourd'hui plus de cent cabinets de gazetiers , dont la plupart sont en même temps des cabinets littéraires.

On ne peut toujours lire ; Apollon lui-même a quelquefois besoin de détendre son arc. Qu'on me suive ; voyez ce chasseur de nombreuses caricatures les plus folles , les plus bouffonnes ; bien ! Apollon est obligé de détendre son arc.

Mais quoi ! rien ne vous plait ; vous avez besoin d'autres passe-temps : voulez-vous que nous sortions de la ville ? Ces promenades aux admirables cours , ces nouveaux admirables boulevards , ne vous charment-ils pas ? Que vous faudrait-il donc ?

Où va cette foule de peuple ? Aux guinguettes. Avant la révolution elle allait à Vincennes voir la course des chevaux. Depuis la révolution a fait tant aller , venir , courir le peuple , qu'il a plus besoin de voir des courses.

Il n'a guère plus besoin des jeux de paume. Je ne connais aujourd'hui à Paris que deux jeux de courte paume et un seul jeu de longue paume : c'est celui des Champs-Élysées , qui a absorbé celui de la demi-lune Saint-Antoine. Le faubourg Saint-Antoine , pendant la révolution , a eu d'autres besoins.

Dites si vous avez besoin d'entendre de bonne musique ? Aujourd'hui , à l'heure même où je vous parle , le grand salon de l'Opéra de Grenelle retentit de solos , de trios , de chœurs et d'instruments et de voix. Vous paierez six francs comme au concert de Philidor ou autres anciens concerts de Philidor.

Il est tard , la nuit tombe ; j'entends de loin le sabbat qui se fait au bal du grand Opéra. Vous avez besoin de danser , prenez un domino ; de rire , de causer , de vous distraire , amusez-vous , amusez , riez.

parlais d'aller au bal de l'Opéra ; mais il pleut à tortue ; on a besoin d'une brouette au prix de dix huit sous, mise à porteurs au prix de trente sous ; il n'y a plus du tout de chaises à porteurs ; depuis que les hommes sont on ne se portent plus les uns les autres.

On entend : ce sont les tambours de la retraite que j'entends. On ne voit plus d'y voir pour marcher dans les rues : les nouveaux réverbères éclairant d'une lumière vive, inconnue jusqu'à ce jour, se reflètent avec force sur les pavés et les passants.

À six heures : à cette heure je faisais à Mendema partie, on a besoin, comme on dit, d'un petit bouillon de cartes ; mais de jeu m'invitent à venir perdre mon argent.

On ne peut jamais pu comprendre qu'au siècle dernier Paris, qui avait ses carrousels, ses entrées d'ambassadeurs, ses fêtes de cour, et, comme aujourd'hui, ses diamants, ses robes de Lyon, ses points et ses dentelles de Flandre, qui avait ses cartes et des billards comme aujourd'hui, ait au siècle dernier eu besoin des monts-de-piété et n'en ait pas eu besoin. Maintenant, depuis la fin de ce siècle, et sans doute en la fin des siècles.

On a toujours besoin de meilleur vin ; mais il ne lui manque rien d'eau ; maintenant l'eau de Paris, élevée par les frères Chaillot, filtrée, clarifiée, est très belle à voir, très saine. Vive, vive à jamais les deux frères Périer !

On a besoin de l'eau meilleure nous devons par conséquent manger de meilleur pain. On chauffe l'eau, on la mêle à la farine, on l'étrit par principes. Paris avait besoin d'école de bouillie, il en a.

On a besoin de dire que les arts mécaniques à Paris sont, par comparaison, presque toujours les beaux-arts ; c'est vrai, surtout que les Parisiens ont une grande école gratuite de dessin fondée en 1767 par Louis XV.

Il n'y avait autrefois, il n'y a plus aujourd'hui, vis-à-vis Saint-Magasin des plantes étrangères établi par arrêt du conseil, on avait autrefois grand besoin, le besoin en est toujours

Comme Paris était boueux et dégouttant d'eau, je reçus, à l'occasion, trente différentes lettres à remettre, toutes pressantes. Il me fallut prendre la peine de parcourir vingt fois Paris ; j'avais besoin de m'occuper de mes affaires : l'urgent me prit de jeter ces lettres au feu ou dans la rivière. Les mouvements de ma conscience retinrent ceux de ma bourse, l'excellent Chamousset, m'aurait-il alors enten-

du? C'est à lui que nous devons la petite poste, ses distributions pour la modique rétribution de deux sous dans l'intérieur de Paris et de trois sous pour la banlieue.

Les grandes villes, comme les grands corps vivants, ont des émonctoires. J'ai vu l'immense plan manuscrit de Paris. C'est admirable que le réseau de tuyaux et de conduits par lesquels la vaste capitale transpire.

Les incendies sont dangereux, surtout dans la riche ville de Paris. Le feu avait pris à un magasin d'épicerie, de vin et d'esprits; tout le magasin fut brûlé et le quartier fut évacué. On avait besoin d'eau; on ne pouvait en trouver sur la voie après l'autre. Le hasard voulut que, quelque temps après, le même magasin prit encore feu; en quelques minutes l'incendie fut éteint: Sartine était à la police; il avait sous ses ordres de merveilleux équipages des pompes.

Dans les monotones et oiseuses journées de Paris, on peut que gagner des maladies d'ennui, de vapeurs, de nerfs, d'imaginaires, on a besoin de curatours imaginaires. Le magnétisme, avec ses attouchements, né depuis trois ans et suscité depuis vingt ans par Mesmer, était mort au commencement de la révolution. Maintenant qu'on recommence à se calmer, désœuvré, et qu'on a besoin qu'il renaisse, il renaît.

Il tombe à Paris et des pluies d'eau et des pluies de papier. On avait besoin, depuis Jules César, de cuir imperméable; aujourd'hui on en a; d'étoffes imperméables, aujourd'hui on en a.

Votre cheminée a-t-elle besoin d'être ramonée, ne l'est-elle pas? Il faut d'un ramoneur; il ne vous en coûtera au rez-de-chaussée que huit sous, au premier que six sous, au second que quatre sous, au troisième que deux sous, au quatrième et au dessus que deux sous. Arrêt du conseil du 19 mai 1781, qui autorise l'établissement d'une compagnie de ramonage.

L'homme le plus débonnaire, le plus pacifique, le plus enclin à l'abri des altercations; les altercations engendrent des disputes, les disputes souvent les duels. On a grand besoin de maîtres d'armes pour tuer par prime, seconde, pour tuer par tierce, quarte. On a surtout besoin de juges du duel, de juges qui prouvent à l'offensé que l'offense est toute grande, que l'agresseur, que l'offense est toute grande; on a besoin d'un moyen de satisfaction ou personne n'a tort, tout le monde est content. On sont donc aujourd'hui les juges du duel d'honneur? Mais pourquoi encore des duels? pourquoi des duels, torrentueuse révolution, ne les a-t-elle pas entièrement abolis? Nous avons bien besoin que les vrais braves s'en moquent.

ne s'en moque pas ; nous avons bien besoin du dix-
e.

dispute est dans la rue , on a recours à la force
171 on avait besoin à Paris de cinquante corps-
t il n'en faut pas moins de quatre-vingts ,
antage.

cinquante-deux anciens curés de Paris ni plus
cinquante-deux anges à ailes de lin blanc et pur-
purs , pendant la révolution , se sont en-
c I m rs publiques et le bonheur public ont
de la rei mation de ceux qui restent.

s , hom s vertueux , vous saurez qu'il y avait
le vastes maisons où se trouvaient de grandes
la cardée , de filasse peignée , déposées pour ceux
l in de vendre du travail et pour ceux qui avaient
acneter. Les paternelles mains des bons curés étaient
diatrices.

ur d'avoir perdu ses proches avait autrefois besoin
manifestations par des couleurs lugubres , le com-
trapiers avait encore plus besoin que le temps des
duit. Par ordonnance de 1716 , Louis XV les rédui-
ié , en attendant réduction nouvelle.

id besoin , surtout à Paris , de monnaies , surtout de
'or. Jamais on n'en a frappé autant , et si vite : c'est
nouvelle puissance veut détruire le visage de la pré-
sage de Louis XIV , visage de Louis XV , visage de
roi de France et de Navarre , visage de Louis XVI
çais , visage de la république française , visage du
sul , que de visages n'avons-nous pas vus ! et com-
-nous pas eu besoin du balancier du vieux Abel !

ELS GARNIS COMPARÉS. Dans les rues de Mende
de vous regarde , vous salue , vous dit bonjour. Dans

Paris , on ne daigne faire attention à personne. Si
on vous parle , ce n'est que pour vous dire : Place !
t pas de même à l'hôtel où vous descendez : maître ,
enfants , domestiques , portiers , tous écoutent atten-
s paroles , examinent minutieusement vos habits , vo-
e. Beaucoup de ces hôtels ont appartenu à de grands
lont ils continuent à porter le nom ; d'autres , et en
and nombre , portent le nom de provinces ou de vil-
ne laisse pas d'attirer beaucoup de personnes qui en
. A la fin de l'année de la terreur , j'ai remarqué dans
comme dans presque toutes les maisons de Paris ,

des scellés apposés sur les armoires brisées. On mange, dans ces hôtels, quelquefois à un prix mais quelquefois à un prix exorbitant. Le prix est de trois francs par nuit ; ces prix descendent sous.

Jusqu'à une heure après minuit, la porte n'est pos que celle d'un médecin en temps d'épidémie ; vous entendez les coups de marteau, le bruit aigu par le fil d'archal, et celui de la porte qui s'ouvre presque en même temps. Jugez comme l'on doit se gêner dans ce lieu de ces cloisons de sapin qui rendent l'hôtel comme un instrument de musique !

Dans les loges de portiers, qui ne sont pas plus nos buches à pain, comment peut vivre et croître mille, dont chacun n'a guère plus de place que dans la bière, où le même air, trente fois séché par un poêle de tôle très ardent. Lorsque d'entrer dans ces loges, hâtez-vous d'en sortir par crainte d'y être suffoqué ou asphyxié ; ne contentez au plus vite.

En vérité ces pauvres portiers sont bien malheureux. Eh bien ! sachez qu'ils ne changeraient pas nos fermiers ; sachez que tous les matins ils ont leur chocolat, et quant au dîner et quant au souper, ils ne sont pas plus en peine.

Entre les divers hôtels garnis où j'ai successivement séjourné à cinquante ans de distance, je n'ai pas aperçu de différence bien grande. Les choses qui ne peuvent être que les mêmes, sont toujours à peu près les mêmes.

LES TRAITEURS COMPARÉS. Vous êtes rasé, vous vous hâtez de sortir ; vous vous promenez dans les rues. Au bout de quelques heures la faim vous presse et vous voyez qu'il est temps de dîner dans un salon d'or et de glace. A côté de la porte, paré de fleurs, de fruits et de sucreries, est une jeune fille qui vous salue d'un sourire et d'une légère inclination de tête ; avancez ; autour de trente tables, couvertes de fleurs, se tiennent plusieurs jeunes gens coiffés en cheveux, vêtus à la manière leste, le tablier blanc flottant sur la hanche ; vous allez chez un traiteur. Vous prenez place, et souvent vous êtes assis entre un ancien évêque et comte et un ancien capitaine des camps qui, dépouillés de leur habit et de leur épée, jetés maintenant dans la foule, viennent

Dès les deux heures après midi, les garçons traiteurs se trouvent prêts ; mais le grand concours de dineurs n'a lieu qu'à quatre. Alors les crochets au dessus des tables se garnissent de chapeaux, qui forment autour de la salle une ceinture ou litre funèbre, comme une espèce de deuil de cette formidable quantité d'animaux immolés à l'impitoyable fam. Chez les traiteurs, les prix des repas varient comme les loyers. Ici l'on dine pour douze, vingt-quatre, quarante-huit francs ; la pour douze, vingt-quatre, quarante-huit francs. Comment, dans un repas, peut-on consommer quarante-huit francs, comment peut-on ne consommer que douze sous ? Très facilement on peut, à son dîner, manger quarante-huit francs, rien des huîtres de Cancale, des truffes, des champignons, des sautés, des turbots, des brochets, de la venaison, de la volaille des départements éloignés, des vins fins, des liqueurs de France. Très facilement on peut aussi diner pour douze sous, par son qu'on dine pour huit, même pour six. Je n'ai pas vu de différence entre les anciens et les nouveaux hôtels. Je n'ai pas trouvé non plus entre les anciens et les nouveaux traiteurs, si ce n'est à dire qu'on les appelle aujourd'hui restaurateurs. Il y a quelques personnes à qui il échappe de dire restaurants, mais cela n'exprime guère qu'un bon consommé, un pressis de viande. Je crois inutile d'ajouter que les prix sont à peu près les mêmes, mais assez légèrement accrus.

LES CAFÉS COMPARÉS. Sortant d'un salon échauffé par le feu, la respiration, les exhalaisons des mets, vous êtes en sortant la rue par une atmosphère froide et laide, ou, suivant la saison, vous êtes abattu par une chaleur excessive. Or, à peine vous avez fait quelques pas que, sur le chassis d'un fiacre, vous lisez : *Café à la crème, thé, punch, rhum*. Vous vous dites alors, tout content : Oh ! je suis maintenant libre du reste de ma journée ; je demeurerai au café jusqu'à la fin du spectacle.

A Paris, lorsque vous entrez dans un café, vous diriez d'un ecclésiastique de moines mis en pénitence ; vous diriez que, de même qu'à l'entrée des musées on dépose sa canne, son parapluie, à l'entrée des cafés on dépose aussi sa langue. Vous n'entendez pas ces mots : Garçon ! absinthe, andaye, curacao, kirchawan. Le monde est courbé sur des jeux d'échecs, de dames ou de domino, ou sur des journaux enchaînés à de petites pelles à café, comme les livres l'étaient sur les pupitres au quatorzième siècle. Qui a rendu ainsi les cafés de Paris muets ? Je me souviens un ancien habitué, à qui je fis cette question, me répondit :

yant, que c'est depuis que les cafés ont tant d'or-
 ont plus de langues.

ffrent d orations de stuc, de fraîches peintu-
 ; aujourd'hui les moins beaux égalent
 Les noms du café de la Régence et du
 e sont à l'histoire littéraire, et à notre révolu-
 s de Foy, de Valois.

ARÉS. Au milieu du siècle, les rues de Pa-
 tes de voitures armoriées, chargées devant
 x laquais. — On ne rencontrait qu'habits de
 broi, galonnés, chapeaux bordés, épées, talons
 ts blancs. — On ne rencontrait que manteaux
 , pei collets, habits noirs, cheveux étalés. — Dans ce
 y a que des gens de qualité, de condition, de dis-
 — Il n'y avait que des gens riches, que des gens de
 . — Il n'y avait que des gens d'église, des gens de robe.
 es années après, vers la fin de 1793 ou le commence-
 II, que Paris avait changé!... Il était hérissé de
 — toutes les places étaient retentissantes de la fabri-
 es armes; on ne voyait partout que des cuiviers de sal-
 . — On ne rencontrait que des bonnets rouges, que de gros
 , que des sabots, que des carmagnoles. — On ne ren-
 ait que des sabres, des moustaches.

C'était le temps des comités de surveillance, des comités ré-
 volutionnaires; — le temps des Jacobins, des Sans-Culottes.
 — Le tribunal révolutionnaire était en permanence, la bouche
 l'accusateur public toujours remplie de conclusions à la peine
 capitale, et la hache toujours fumante!

Sur toutes les fenêtres flottait le drapeau aux trois couleurs;
 sur toutes les portes des édifices publics étaient des inscriptions
 grosses lettres, noires, rouges : FRATERNITÉ OU LA MORT,
 UNE NATIONAL.

Il n'y avait plus de fête de sainte Geneviève; les reliques de
 patronne de Paris avaient été brûlées sur la place de Grève.—
 Il n'y avait plus que la fête de Marat.

Dans les rues, on faisait des banquets civiques; mais toute la
 population de Paris était réduite à la ration de quelques onces de
 mauvais pain. — On avait tué les chiens, les chats, les oiseaux.
 — On avait semé en blé tous les jardins; celui des Tuileries
 était planté en pommes de terre.

L'or ne paraissait plus.

A la soirée, on lisait le Bulletin des armées, les relations des
 victoires; on faisait de la charpie!

La loi du 22 prairial fut publiée ; on ne respira plus à Paris une vapeur de sang : je m'éloignai.

En 1800, l'ancien Paris s'est remontré çà et là. Les Tuileries rallumèrent toutes leurs fenêtres ; tous les appartements sont à nouveau habités. L'ancien gouvernement, le Directoire, est passé au Luxembourg ; le gouvernement consulaire réside au d'avenir, et trône au milieu d'un monde nouveau aux bords des Tuileries.

LES HEURES COMPARÉES. De peur que mon petit cercueil ne voulût, ainsi que tous les jeunes gens, outrer les modes, je me suis bien gardé de lui dire quelles étaient, aujourd'hui, à Paris, les heures des repas. La bourgeoisie, l'ancien haut de la noblesse, les a fixées comme il suit :

De dix à onze heures, le déjeuner. — De quatre à cinq heures à six, le diner, du moins dans les grands salons du gouvernement. — De onze heures à minuit, les collations d'été, d'été d'hiver. — Les heures de visites ont lieu indéfiniment, à midi entre les repas.

LES USAGES COMPARÉS. Un provincial se vantait un jour d'avoir porté, de Paris dans sa ville natale, les billets de part des mariages, des baptêmes, des enterrements. Il me dit qu'il les avait fidèlement copiés, et me les lut :

Billet de part de mariage. « Monsieur, madame... ont l'honneur de vous faire part du mariage de monsieur... leur fils, avec mademoiselle... de mademoiselle... leur fille, avec monsieur... »

Billet de part de naissance. « Monsieur... a l'honneur de vous faire part de l'heureuse délivrance de madame... son épouse, qui est accouchée d'un fils. La mère et l'enfant se portent bien. »

Billet de part d'enterrement. « Monsieur..., madame..., monsieur..., mademoiselle..., ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse de monsieur..., leur père, fils, frère, oncle et neveu... Un *De profundis*. » Avant la Révolution, le papier était semé de grandes et belles larmes noires. Maintenant on se contente d'une vignette figurant un génie éteignant un flambeau.

Vous recevez parfois des billets plus gais, des billets d'invitation. Il s'agit d'un grand diner, où votre nom, comme celui des convives, est écrit sur chaque couvert.

Outre les visites de premier de l'an, vous faites aussi des visites les jours de fêtes de naissance. Ces jours-là, on voit beaucoup de petits garçons aller embrasser leurs grands parents. Ces jours sont parfois très dispendieux.

« Ceux qui ont cinq à six francs à mettre à la gravure de cartes de visite portant leur nom ne s'en font faute, surtout lorsque le mari veut à cet égard faire le galant et le magnifique avec sa femme.

« Dans ces soirées, les jardins de Paris éclatent de feux d'artifice. Il y a aussi d'autres devoirs de société, entre autres les félicitations de nominations aux dignités, aux grandes places. Mais les portes des hôtels ne s'ouvrent alors guère qu'aux voitures, et pas à toutes.

« **LES BRUITS COMPARÉS.** Quand j'arrivai à Paris, le bruit des cloches, dans certains quartiers, était continuel, et, dans certains jours, il l'était dans tous les quartiers. Jusqu'à la Révolution, je n'y ai pas vu de différence à mes divers voyages. J'ai autrefois assez long-temps habité les quartiers des monastères, et, à la longue, je distinguai les nombreuses petites cloches qui sonnaient les dîners, les soupers, des cloches qui sonnaient les offices. Au milieu de cette universelle sonnerie, la majestueuse cathédrale faisait entendre tous les jours ses bourdons, ses orgues, ses symphonies; à ces heures, tous les jours, la voix de la religion semblait celle de ce grand édifice rempli de pupitres, d'instrumenta de chant, de musiciens, de musique. Dans tous mes voyages après la Révolution, silence là, silence dans les autres temples; partout lumières éteintes, moines et prêtres en fuite. Mais enfin la tolérance thermidorienne permit de rallumer les lampes des églises et de chanter les louanges de Dieu à petit bruit; elle dure encore.

« L'histoire des bruits comparés de Paris doit aussi, à peine d'omission, mentionner les anciens quais, les anciennes halles, les anciens marchés. Dans tous ces lieux, le bruit est encore toujours le même.

« Le bruit des tambours, aux casernes des gardes françaises et des gardes suisses, était sans doute grand; mais combien est plus grand celui des cent, et quelquefois des cent cinquante tambours de la garnison, joint à celui des quatre cents tambours de la garde nationale!

« Maintenant il y a un assez grand bruit de fiacres, même de voitures bourgeoises, même de voitures du gouvernement, ou ministérielles, ou consulaires; mais quelle différence avec les nombreuses voitures de l'ancien régime, qui, nuit et jour, broyaient le pavé de Paris!

« On a beau dire que le commerce diminue; je crois que le bruit en est toujours à peu près le même.

« Je crois aussi que le nombre des vieilles organes ou des ap-

instruments de musique ambulants, soit diurnes, soit nocturnes, est toujours encore à peu près le même.

LES PARISIENS COMPARÉS. Dans un beau salon de Mende, le lendemain de mon arrivée, quelques jeunes élégants arrivèrent, pour s'en aller, que, dans la relation de mon déménagement, j'eusse fait un certain chapitre. Je le tenais tout au bout de la langue, mais je voulais me jouer un peu de l'impatience. Enfin, après d'assez longues transitions, je commençai, je gosier et d'un ton presque emphatique :

L'histoire nous offre des leçons d'une redoutable et d'une telle vérité. Tout passe, tout cesse, tout périt; et les hommes, comme les choses, sont sujets à cette antique loi de la mort. Comme elle, ils ont une durée inégale; et certains se perpétuent plus que les langues auxquelles ils appartiennent, certains ne vivent que quelques instants. Tout surtout ceux qui servent à exprimer nos ridicules et nos vices. Il en est pourtant un que j'excepte. Depuis tantôt cinquante ans, plus ou moins, on nomme les jeunes gens de la figure et des grâces, mais qui s'en prévalent trop, les petits-maitres.

J'ai cru, il y a quelques années, que nous n'en aurions pu faire véritablement la révolution a manqué d'en faire perdre la raison dans les proclamations, dans les solennels dénombrements de ses ennemis, elle les appela *muscadins*, et sous ce nom elle décréta leur mise, leur langage, leurs formes, leur tenue, leur honneur. Robespierre ayant mis les plus élégants et les plus jeunes dans les rangs des volontaires, et sous la baguette des sergents de la terreur les fit entièrement disparaître. Mais, quand les bonnets rouges et la guillotine eurent à leur tour disparu, les petits-maitres se montrèrent en plus grand nombre et plus bruyants qu'auparavant. Ainsi, dans nos campagnes, les piques et les osillons, rassemblés par troupes, redoublèrent de bruit après l'orage.

Si la Révolution voulut tuer les petits-maitres, ceux-ci lui répondirent bien. Leur haine contre elle leur donna, de temps à autre, de la bravoure, et j'ai vu à Paris leurs modes devenir à certaines époques une espèce de costume, et même un signe de ralliement militaire. Un instant aguerris dans leurs parades du boulevard Saint-Antoine, ils sont rentrés dans leurs habitudes civiles; mais malheureusement pour eux, depuis que la Révolution a vidé les anciens salons, les traditions ont été interrompues. J'en atteste les personnes qui ont vu autrefois Paris. Quelle différence entre les petits-maitres d'alors et ceux d'aujourd'hui.

ard'hui ! Alors, l'espèce était d'ailleurs illustrée par les jeunes gens, les jeunes colonels, les jeunes seigneurs, inimitables par leur ton léger et dans leur semillante étourderie ; mais aujourd'hui je n'ai guère vu à Paris que de jeunes commis marchands, de jeunes employés de bureaux, des fils de nouveaux riches portant les lunettes à tempe, la large cravate, l'habit froqué, la petite canne vendéenne à pomme d'argent appelée à la carotte, enfin le costume de petit-maitre du jour. Je vous assure, et je ne suis pas le seul de mon avis, qu'à présent, dans les provinces, nos petits-maitres valent ceux de Paris, ou, si vous voulez, les petits-maitres de Paris ne valent pas mieux que les nôtres.

LES PARISIENNES COMPARÉES. Dans ce même salon, les dames me prièrent de leur parler des Parisiennes ; je ne pus le leur refuser. Voici à peu près ce que je leur dis :

Marie est grande, fraîche ; les proportions de sa taille sont un peu massives. Marie, décontenancée à danser, à chanter, à ne rien faire, a de la grâce à travailler. Son cœur est libre ; elle attend pour aimer que ses parents lui aient nommé un époux. Marie est dans sa vingtième année ; elle a toute l'innocence d'un enfant. Mesdames, ce n'est point là, vous le voyez bien, la Parisienne ; c'est la villageoise de nos provinces. — Mariette est petite, et a le teint conservé ; elle danse et chante volontiers un air de fête ; elle a dix-sept, dix-huit ans, et toute son innocence ; mais elle est sur le point de se choisir un amant, dont elle veut faire son époux, pour n'aimer que lui toute la vie. Ce n'est point là non plus la Parisienne ; c'est la jeune fille des petites villes de nos provinces. — Adélaïde est une jeune fleur, elle a porté sur ses deux joues arrondies la fraîcheur et l'éclat. La délicatesse naturelle de son teint est augmentée par des soins continuels et par tous les secours de l'art. Sa taille de nymphe est toujours drapée avec modestie, quelquefois avec légèreté. Son cœur est encore occupé par l'amitié, mais il commence à s'entr'ouvrir à un sentiment plus tendre ; et dans les rangs des jeunes gens où doit se trouver son époux elle cherche en secret Théodore ou l'Adolphe de ses jolis livres. Adélaïde a quinze, seize ans, et toute son innocence. Ce n'est pas là non plus la Parisienne ; c'est la jeune demoiselle de nos villes de province.

Alors tout le beau salon s'écria : Mais peu nous importe de voir ce que n'est pas la Parisienne, nous voudrions voir ce qu'elle est. Maintenant, répondis-je, vous le verrez mieux. *Je continue.*

Toutes les Parisiennes sont jolies, toutes le sont ; ou elles

XVIII^e SIÈCLE.

issent telles, ou elles le deviennent. A Paris, point de laides femmes avec l'inimitable grâce de leur mise; point de laides femmes avec leur doux son de voix, leur doux sourire, avec leur bonté, leur aménité. Point de laides femmes avec les douceurs de leur cœur et de leur âme. Je le demande, qui s'occupe plus vite de secourir les infortunés? qui est plus près du malade?

Notre siècle, si juste, si éclairé, a voulu, en vérité je ne sache pourquoi, leur contester les qualités conjugales. Pour moi, j'ai toujours trouvé heureux, mille fois heureux l'homme qui aime son épouse; je les ai vues concentrer en lui toutes les affections; je les ai vues chercher dans leurs ajustements ce qui lui plaisaient le plus, et, parmi leurs enfants, caresser de préférence ceux qui retraçaient le plus sensiblement leur portrait. Je les ai vues s'effrayer de ses moindres maux, et souffrir plus de ses travaux et des peines attachées à son état. Je les ai vues économiser ses gains et sa fortune, comme le prix de ses soucis, et le moyen de lui en épargner de nouvelles. Je les ai vues, fidèles à ses soucis, à ses anxietés, écarter de lui les épaves de la dissipation, adoucir ses douleurs par les tendres expressions de la sensibilité.

J'aurais continué, j'avais bon courage; mais dans ce moment je vis le beau salon fort irrité; je vis que, pour plaire aux personnes de la province, il fallait dire un peu de mal de leurs dangereuses rivales. Mesdames, repris-je alors, j'écris sur mes tablettes au sortir d'une soirée ou sans doute vous en auriez eu assez; mais tout à coup le diable à quatre, ce diable boiteux qui va si vite, qui épie par des yeux de chat, descendit par ma cheminée, vint se camper vis-à-vis moi, me fit d'horribles grimaces, me pinça, m'arracha la plume de la tête, égratigna mes tablettes. Par l'enfer! me dit-il, tu oses te vanter de parler des Parisiennes élevées dans les alcôves des grands seigneurs, ou sortant du débordement de l'an deux, des Parisiennes du dix-huitième siècle. Oh! prends ma plume, écris et explique: Lorsqu'à Paris, dans les riches maisons, il naît une fille, l'orgueil, l'envie, la colère, la paresse et les autres passions capitales, comme les anciennes méchantes fées, accourent à elle et lui font chacun leur don. Nourrie de bonbon et de caquet, cette fille grandit bien vite dans sa niche de coton ou de soie; elle commence d'abord par maîtriser ses petits frères, ses petits sœurs; vient ensuite l'âge où elle se met à caqueter avec ses amies; elle arrive à l'âge nubile, elle y est arrivée. Pour elle, pour les amoureux, elle ne néglige aucun des vieux tours qu'elle a appris de sa mère et de sa grand-mère. La voilà au milieu des joies

étendants : elle joue l'innocence, la candeur, la simplicité. C'est une tendre colombe entourée de ramereaux au beau plumage, au bec de rose. Ah ! laissez-la faire ; elle ne choisira pas le mieux tourné, le plus spirituel, mais bien le plus riche, le plus doux, le plus benêt. Enfin elle va à l'autel, et lorsqu'elle prête fidélité à l'hymen, c'est en souriant, c'est comme le royauté lorsqu'il prête serment à la république.

Dès le premier jour des noces, la maison où est reçue la Parisienne devient sa maison à elle. Seule elle y commande ; à elle seule on s'adresse. Madame veut ceci, madame ne veut pas cela. L'appartement de madame, la soirée de madame, les domestiques de madame, les enfants de madame.

La provinciale veut de longues amours ; elle veut filer un roman de deux, de trois, quelquefois de quatre volumes. La Parisienne, plus impatiente, veut souvent que son roman, ainsi que les livres hébreux, commence par la dernière page.

C'est ainsi qu'elle commence son roman dans les bureaux, dans les cabinets des gens en place, où la justice, l'intérêt public, sont immolés au vice.

Un homme disait un jour : Je suis fondé, j'ai bon droit ; mais je crains les révérences. Cet homme connaissait bien Paris et les Parisiennes.

Sans doute les Parisiennes sont éminemment femmes de salon ; mais elle sont encore plus éminemment femmes d'intrigue. Le même jour, souvent à la même heure, elles se trouvent dans les antichambres, dans les lycées, dans les académies, dans les spectacles ; elles se trouvent partout, mettent tout en mouvement, tout en rumeur ; par amusement, par caprice, elles agitent, ou plutôt elles tracassent tout.

Dans tous les lieux où est la Parisienne, il n'y a jamais qu'un principal personnage, et c'est elle.

Par instinct, elle est ennemie de la république : car elle sent que, si la république s'établissait jamais dans les mœurs nationales, on s'occuperait des affaires de l'état, et qu'on ne s'occuperait plus d'elle. Et d'ailleurs si jamais la république s'établissait dans les mœurs, pourrait-il y avoir des Parisiennes ?

Apprenez quelle est à Paris la journée ordinaire d'une jeune femme. Bien assurée qu'il est une heure après midi, elle fait ouvrir ses volets, tirer les rideaux de son alcôve, et se lève ; à deux heures elle déjeune ; à six elle dîne ; à sept le spectacle ; à dix le cercle ; à minuit le thé ; à deux, trois heures du matin, la fin du jour. On dort si l'on peut ; on dort si l'on a été trouvée la plus

si l'on n'a pas été trahie, sacrifiée; si l'on n'a pas perdu tout son argent et tous ses bijoux.

Du reste, je suis un bon diable, et je conviens qu'à certains égards les Parisiennes sont excusables. Ne faut-il pas obéir à la mode? A qui obéiraient-elles donc? A leurs mères? souvent leurs mères sont leurs complaisantes. A leurs maris? dans leurs ordres, souvent leurs maris sont leurs complices.

Un soir, il nous vint en enfer une grande nouvelle. C'était pendant ces bonnes dernières années. On nous dit que les Françaises, les Parisiennes en tête, voulaient demander le renouvellement des lois de Lycurge. Aisément nous le crûmes, car des milliers s'habillaient de gaze.

Pour ceux qui ne sont pas leurs époux, les Parisiennes sont ce que nous étions avant notre révolte; pour ceux qui sont leurs époux, elles sont ce que nous avons été depuis.

Je me tus. Les dames sourirent. Quant aux hommes, quelques uns prirent la défense des Parisiennes, mais le plus grand nombre, les jeunes pères de famille surtout, furent de l'avis contraire.

LES SOIRÉES COMPARÉES. A un de nos derniers concerts, où j'étais encore les instruments à la main, que je fus interpellé d'une manière assez embarrassante pour moi, qui n'aime guère à contredire. Demandez à la basse, dit, en se tournant vers moi, un violon qui disputait avec un autre violon, s'il n'est pas vrai que les sociétés ou cercles ressemblent assez aux sociétés ou cercles de Paris. Oui, répondis-je. Ici, comme à Paris, des tapis de papier, des flambeaux de bouillotte, des rangées de fauteuils ou de chaises, à droite et à gauche de la cheminée, des causeurs, des lecteurs, des femmes, qui, en entrant et en sortant, sont accueillies par la maîtresse de la maison, enfin des thés de minuit, et les nouveaux riches appellent des réveillons.

Peu d'instants après, un de mes amis vint me prendre d'un bout du salon et me conduisit au milieu d'un groupe dont j'étais détaché. N'est-ce pas, me dit-il, qu'il y a beaucoup de différence entre les sociétés ou cercles de Paris et les sociétés ou cercles de province? Beaucoup, lui répondis-je. A Paris, les sociétés se réunissent après dîner vers les 7 heures du soir, avant souper vers les 5 heures; là elles sont composées de personnes qui se connaissent à peine, ici de parents, d'amis, de confrères; là les égards, la considération pour la fortune, le pouvoir, et même quelquefois pour la méchanceté; ici les égards, la considération pour l'âge, le rang et la bonne renommée.

plaisants sont plaisants dans toutes les bouches ;
sont point remarquées dans celle d'un homme
d'homme obscur, d'un homme pauvre ; là on
on ; là l'accent est monotone et la conversation un
ici l'accent est musical et la conversation bruyante
re ; là on parle fort légèrement de Dieu et avec révérence
en place , ici on parle fort légèrement des gens en place
s révérence de Dieu ; là on propose, on examine, on dou-
on tranche, on juge, on décide ; là, avant tout, l'autorité
que ou de la plaisanterie, ici, avant tout, l'autorité ou
ne ou magistrale ; là on discute ; ici l'on dispute ; là les
pa ons ont des masques épais bien solidement attachés,
les passions ont des masques de papier qui se déchir-
premiers mouvements d'une discussion ou d'une dispute
son peu vive.

est, ce semble, à Paris et dans les provinces, la so-
yennes. J'ajouterai maintenant quelques ob-
ratio la so té des classes inférieures et sur celle des
les cia

al faut convenir que, depuis la Révolution, le petit peuple de
es a acquis dans les clubs, avec des notions fausses et
oies, quelques notions utiles, quelque teinture d'admini-
tion, de gouvernement, même d'histoire, même de géogra-
nie, même de politique. Dans ses réunions du dimanche à la
erne, où quelquefois il porte les vieux journaux de la se-
ine, il bat les armées ennemies, fait des conquêtes, et, pour
servir de son expression, découronne les rois, dont il met
royaumes en républiques, divisées en départements. Mais
d rence pour l'instruction entre nos tavernes et les guin-
de Paris, remplies d'un peuple qui lit les brochures,
assez souvent en parle la langue, qui a suivi les séances de
Assemblée constituante, des Jacobins et de la Convention, qui
aux spectacles, qui fréquente les musées, qui a tous les
urs des rapports avec les hommes les plus éclairés de tous les
ats ! Quelle différence non seulement pour les lumières, mais
core pour la politesse et pour les formes ! Du reste, là et ici,
ême fierté, même goût d'égalité, d'indépendance, même fa-
iliarité avec les noms des dépositaires du pouvoir, du suprême
ouvoir. A Paris et ici, ici et à Paris, le peuple dit Pierre, Jac-
s, Paul, Merlin, Barras, Treilhard, sans autre qualifi-
ation.

Quant à la société des hautes classes, il n'y en a point ici, et
ne peut y en avoir. A Paris, au contraire, il y en a de deux

XVIII^e SIÈCLE.

l'ancienne et la nouvelle. L'ancienne se tient, de même qu'autrefois, au faubourg Saint-Germain, où la plupart des autres grands seigneurs sont rentrés dans leurs hôtels. Là, vous entendriez les mots de roturier, de bourgeois, de paysan, de vilhomme, de comte, de chevalier, tout comme autrefois dans la Gazette de France; mais ce n'est jamais que portes closes, et si le souvenir de la terreur passe, il n'est pas entièrement effacé. Les personnages inscrits sur l'ancien almanach de la cour restent et qui sont en France se souviennent trop de ce qu'un peu il s'en est fallu qu'ils aient suivi, les mains attachées derrière le dos, le chemin arrosé du sang de leurs amis et de leurs proches. D'ailleurs leurs enfants ont pris du nouveau costume plus que l'habit uni, les bottines et la coiffure sans perruque : ils savent ce que leurs pères et leurs mères ne peuvent persuader, qu'il ne peut plus y avoir en France que des hommes libres; ils vont même dans la société des hauts fonctionnaires, et tiennent fort bien à leur place, et ils ne sont pas, je vous assure, ni les moins souples, ni les moins adroits courtisans de ce siècle du jour.

DÉCADE CXXIV.

LA DÉCADE DU TOMBEAU DE PARIS.

Armand, en voyant aujourd'hui entrer Gervais, lui a dit, au revoir bonjour, comment vous portez-vous? et Tivoli? et Tivoli ne vous oubliez à la dernière décade de nous en parler. Et Tivoli a répondu Gervais; Tivoli, déjà si beau de votre temps, est encore aujourd'hui plus beau. Si vous voulez vous faire une idée de ces nouveaux jardins, de ce palais d'or, de cristal et de fleurs, de ces allées illuminées, de ces arbres de toutes les couleurs, de ces guirlandes de lampions, de ces festons de lanternes, de ces roses de lampions, de ces lumières des dessus de bois variés, éclairant des rangées de vases d'albâtre, de longues lignes d'arbustes fleuris, des bosquets, des massifs, des allées, des berceaux, qui mènent à des salles étincelantes de perles et de diamants, où les plus jolies femmes de Paris viennent se disputer les regards et l'admiration; où, au milieu de ces fleurs d'Aurores ne se montre jamais un Titon; où une série de

tableaux mouvants vous offre ce que la danse a de plus gracieux, l'art des voltigeurs de plus hardi, la physique de plus étonnant, la musique de plus tendre, la pyrotechnie de plus brillant, oubliez ce que vous avez vu, relisez plutôt les mille et un contes des Arabes. Retraced-vous leurs plus merveilleuses féeries, car, à Tivoli, la baguette des arts n'est pas moins puissante que celle des magiciens.

Toutefois, oserai-je le dire, dans les moments les plus animés de ces brillantes fêtes, lorsque tous les sens étaient enivrés de plaisir et de volupté, il m'arrivait souvent de soupirer après nos douces soirées de famille. D'autres fois mon imagination, par un bizarre caprice, se plaisait à me montrer l'inévitable destinée de ceux qui m'entouraient : après avoir long-temps considéré un groupe de jeunes femmes dont le printemps était à peine commencé, après avoir contemplé la fraîcheur de leur teint, leur bouche, sur laquelle semblaient fleurir les roses, le doux éclat de leurs yeux, les formes élégantes de leur taille, tout à coup je les voyais fanées, ridées, vêtues des couleurs de la vieillesse, seules au coin de leur cheminée, pliées en deux sous le poids de l'âge ; ces beaux jeunes gens empressés autour d'elles, qui, en se mirant dans les glaces, se croyaient la beauté des anges en même temps que leur immortalité, je les voyais vieillir ou périr de mille diverses manières. Je voyais aussi mon propre lit de mort, que venaient d'abandonner mes amis, ma famille, d'où s'approchait le charpentier chargé d'un cercueil. Je voyais ma fosse s'ouvrir et s'entourer d'hommes de tous les âges, qu'avait attirés ce lugubre spectacle. Ce contraste, ce présent, ce futur, mêlés ensemble, s'emparaient de mon âme et tempéraient, par la mélancolie, les mouvements immodérés de la joie générale, lorsqu'elle commençait à se communiquer jusqu'à moi et à déplacer mon âme de la situation calme où j'aime à la tenir. Toutefois mes sens étaient bientôt reconquis par la diversité des spectacles qui passaient successivement sous mes yeux. La joie générale, devenue plus grande, devenait plus expansive ; mais alors ma pensée, reprenant sa capricieuse indépendance, s'élançait à travers les feux d'artifice, les fusées, les applaudissements, et allait planer sur la noire enceinte de Paris, qui se montrait au delà. Je me représentais l'existence de cette superbe ville, sujette comme la mienne à la vieillesse, aux rides, à la mort ; je me représentais Paris, comme moi, tombé en poussière.

Quoi ! cette ville populeuse qui avait envahi les campagnes, dont les foyers obscurcissaient l'air et réchauffaient l'atmosphère,

à laquelle on semail, on moissonnait cent lieues au loin, où, le même jour naissaient tant d'hommes, mouraient tant d'hommes, où se donnaient rendez-vous les marchands et les voyageurs des diverses parties du monde, où venaient habiter les hommes célèbres de toutes les nations, où, nuit et jour, un peuplanombrable frappait les métaux, façonnait le bois, l'ivoire trait la laine, la soie, la voilà effacée de dessus la terre, la la couverte de friches et de forêts.

Mais comment le palais Bourbon est-il tombé en ruines ?

Mais comment les Tuileries sont-elles tombées en ruines ?

Comment la représentation nationale, la royauté, ces deux grandes roues de la machine de l'état, ont-elles cessé de tourner sur leur orbite ?

De minces feuillets de livres, de plus minces feuilles de papier pelées journaux, au moyen de mots grecs, de noms de pays que personne n'entendait, allumèrent les passions et la stupidité contre tout ce qui avait été, contre tout ce qui était. Alors l'amour-propre, l'égoïsme, qui n'est que l'amour-propre, brisèrent tout, brisèrent tout. Le bruit de nos dissensions civiles ira l'étranger. La belle France, enviée depuis plus de dix siècles, fut combattue se combattant elle-même ; et lorsqu'ainsi que les hommes dénués de sens, elle n'eut plus de volonté, lorsqu'elle transporta de ses haines, de ses fureurs, elle frappait instinctivement, elle fut elle-même frappée, renversée, et sa tête ici couverte de pierres.

DÉCADE CXXV. — LA DÉCADE DES ADIEUX.

Gervais craint les grands froids des montagnes ; il est sûr de redescendre dans les vallons de Mende. Robert va retrouver sa sœur à Saint-Flour. Armand a maintenant ici une maison belle et solide ; il veut aller à Rodez vendre la sienne.

Nous devons faire la décade de nos mutuels adieux. Gervais est aujourd'hui opposé ; il nous a dit : L'année, ce matin commence ; c'est le premier jour du dix-neuvième siècle ; faites plutôt la décade des deux siècles dont l'un prend congé de l'autre. Ce n'est vraiment pas aisé, vraiment ce ne l'est pas ; tentons-les essayons.

soane. Le dix-huitième siècle finit, le dix-neuvième commence : ne le voyez-vous pas accourir avec sa figure rayonnante d'espérance et de plaisir, baiser la véné-
de son père ? Écoutons-les comme s'ils parlaient. Il se entendre le dix-huitième siècle : O mon fils ! à l'in-
je cesse d'être. O mon fils ! tu vas être le maître des
te remets le grand livre de l'histoire.

iras entre les deux manières de l'écrire, entre la vieille
portée les vieux siècles, et la nouvelle que nous appor-
lophilie, l'analyse, et surtout la logique. La vieille est
ante, elle est tout étincelante de sa couronne de lan-
aionnettes, toute retentissante du bruit des armes. La
est toute simple, et ordinairement toute pacifique ; on
surtout le bruit du travail. Mais sache que toutes, abso-
utes les parties de la société, se trouvent nécessairement
-ci, au lieu qu'elles ne sont jamais trouvées dans celle-
de-tu bien, mon fils ? quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise,
que gouvernement que ce soit, que ce puisse être, les
seront toujours disposés pyramidalement les uns au-
s autres. La vieille histoire n'a jamais fait connaître, et
ne doute jamais connaître que les sommets de la pyra-
nouvelle histoire au contraire en fait connaître et les
et les bases ; elle commence par les bases. Sa manière
e rend naturellement, c'est-à-dire forcément la narration

Aussi la vieille histoire que j'ai reçue du siècle précé-
on la compare à celle que tu reçois, est-elle aux trois
plus en blanc, bien qu'elle soit beaucoup plus longue ;
qu'elle n'est pas analytique.

fil ! que l'hypocrisie, la jalousie, l'envie, l'ignorance,
se foi, l'intrigue, les coalitions ne puissent l'arracher
dire que je te remets ! Que les autres histoires des peu-
soient à jamais semblables ! et qu'elles forment alors
e immense, une interminable rangée de mondes suc-
acun avec sa vraie face, son vrai mouvement, sa vraie
qu'ils sont devant l'Éternel, pour qui tous les temps pas-
s, sont toujours présents. O mon fils ! on l'arracherait
dire que les siècles futurs la reproduiraient ; on l'arra-
ix siècles futurs, que les siècles suivants la reproduiraient

ô mon fils ! je serais privé de la gloire de l'avoir pro-
tu le serais de celle de l'avoir transmise aux siècles qui
it.

fil ! ne la transmets, qu'elle ne soit jamais transmise

XVIII^e SIÈCLE.

des intervalles séculaires ; et si , avant ce temps , quelque
rudement essaie de prendre la plume , que son œuvre , comme
fruits prématurés , sans couleur , sans saveur et sans goût ,
soit foulée aux pieds des passants.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES DÉCADES.

		Pages
DÉCADE I.	La Décade du Temps passé. . . .	1
— II.	La Décade de la Grande voix. . .	2
— III.	La Décade des Marchands d'habits.	3
— IV.	La Décade des Châteaux vendus .	3
— V.	La Décade de la Dômerie	4
— VI.	La Décade de la Terreur.	4
— VII.	La Décade des Grands du jour . .	5
— VIII.	La Décade des Trois amis	5
— IX.	La Décade des Trois opinions. . .	6
— X.	La Décade des Chants.	7
— XI.	La Décade des Promesses	7
— XII.	La Décade du Livre de raison. . .	8
— XIII.	La Décade des Décades	9
— XIV.	La Décade des Ennemis.	9
— XV.	La Décade des Ratures	10
— XVI.	La Décade de la Terre française. .	10
— XVII.	La Décade des Avis divers.	14
— XVIII.	La Décade des Habits bleus	14
— XIX.	La Décade des Montagnes mangées.	19
— XX.	La Décade des Rivières bues. . . .	21
— XXI.	La Décade du Pot cassé	22
— XXII.	La Décade de l'École des cris. . . .	23
— XXIII.	La Décade des Vestes rouges. . . .	24
— XXIV.	La Décade des Tabliers blancs . . .	25
— XXV.	La Décade des Nourrices.	32
— XXVI.	La Décade des Anciens villages et des Anciens villageois.	33
— XXVII.	La Décade des Villages et des Vil- lageois pendant la révolution. . .	35

TABLE DU XVIII^e SIÈCLE.

		Pages
DÉCADE XXVIII.	La Décade des Nouveaux villages et des Nouveaux villageois. . .	36
— XXIX.	La Décade des Dix petits chapitres.	71
— XXX.	La Décade des Fêtes de village. .	80
— XXXI.	La Décade Noire.	82
— XXXII.	La Décade des Arts mécaniques. .	85
— XXXIII.	La Décade des Artisans.	119
— XXXIV.	La Décade des Compagnons. . . .	127
— XXXV.	La Décade du Commerce.	132
— XXXVI.	La Décade des Marchandises. . .	134
— XXXVII.	La Décade des Prix	143
— XXXVIII.	La Décade des Marchands	149
— XXXIX.	La Décade de la plus Ancienne, de la plus Nouvelle, de la plus Evidente vérité.	158
— XL.	La Décade des Dix mille francs. .	158
— XLI.	La Décade des Clubs.	159
— XLII.	La Décade du Livre des Familles.	167
— XLIII.	La Décade du Tambour et de la Trompette.	168
— XLIV.	La Décade du Parleur à l'oreille .	169
— XLV.	La Décade du Bon ton.	170
— XLVI.	La Décade de Coquille.	171
— XLVII.	La Décade de l'Ame du monde . .	171
— XLVIII.	La Décade des Cinq horloges. . .	182
— XLIX.	La Décade du Conseiller-Clerc. .	184
— L.	La Décade des Courtes réponses .	186
— LI.	La Décade de la Rangée des têtes.	187
— LII.	La Décade des Trois Versailles. .	188
— LIII.	La Décade des Trois pouvoirs. . .	202
— LIV.	La Décade des Deux pouvoirs. . .	203
— LV.	La Décade des Demoiselles sans dot.	203
— LVI.	La Décade des Cataractes.	205
— LVII.	La Décade des Hommes hardis. .	208
— LVIII.	La Décade des Trois aujourd'hui .	212
— LIX.	La Décade de l'Ancien fraternisant.	215
— LX.	La Décade du Grand jugement. . .	219
— LXI.	La Décade de l'Apôtre saint Paul.	220
— LXII.	La Décade des Quatre tailleurs. .	221
— LXIII.	La Décade des Corps constitués de l'an II.	225

DÉCADE LXIV.	La Décade des Lois de décembre, de fructidor et de pluviôse. . .	250
— LXV.	La Décade de la Roue	252
— LXVI.	La Décade du Consul de Saint-Bauzille	253
— LXVII.	La Décade de Mon voisin Le Houx.	254
— LXVIII.	La Décade du Testament de monsieur Jérôme.	256
— LXIX.	La Décade des Pages rouges. . .	273
— LXX.	La Décade de Verdeille.	278
— LXXI.	La Décade de Jean.	284
— LXXII.	La Décade de Pierre.	291
— LXXIII.	La Décade des Lanternes.	297
— LXXIV.	La Décade du chef d'office	305
— LXXV.	La Décade du Ban et de l'Arrière-Ban	313
— LXXVI.	La Décade des Soldats provinciaux.	314
— LXXVII.	La Décade du Prieur de Saint-Jean.	317
— LXXVIII.	La Décade du plus grand des abus.	337
— LXXIX.	La Décade de mon grand ami Blaize.	339
— LXXX.	La Décade des Trois oublis. . . .	342
— LXXXI.	La Décade de l'Homme safrané . .	343
— LXXXII.	La Décade des Moines.	346
— LXXXIII.	La Décade des Moineses.	347
— LXXXIV.	La Décade des Coups de canno. .	351
— LXXXV.	La Décade des Coups d'épingle .	352
— LXXXVI.	La Décade des Débris	353
— LXXXVII.	La Décade des Deux grandes branches	355
— LXXXVIII.	La Décade du Jeune vicaire Bonni	360
— LXXXIX.	La Décade du Buissonnier	362
— XC.	La Décade des Deux églises. . . .	368
— XCI.	La Décade des Temples.	368
— XCH.	La Décade des Cimetières	369
— XCH.	La Décade du Pécheur.	372
— XCIV.	La Décade du Bosseman	377
— XCV.	La Décade du Plus grand danger .	390
— XCVI.	La Décade du Grand capucin. . .	391
— XCVII.	La Décade des Emigrés	398
— XCVIII.	La Décade de M^{me} Rudel de Serres.	398
— XCIX.	La Décade des Examens	417
— C.	La Décade des Onze soupers . . .	418

TABLE DU XVIII^e SIÈCLE.

		Page
—	DÉCADE CI.	La Décade du Beau précepteur . . . 439
—	CII.	La Décade de l'Éducation commune. 438
—	CIII.	La Décade du Cheval blanc. . . . 440
—	CIV.	La Décade des Anciens du peuple. 447
—	CV.	La Décade de madame Benoit. . . 449
—	CVI.	La Décade de l'Avocat Bec. . . . 451
—	CVII.	La Décade des Livres 454
—	CVIII.	La Décade des Savants. 455
—	CIX.	La Décade des Gens de lettres . . 456
—	CX.	La Décade des Journaux littéraires 457
—	CXI.	La Décade des Journalistes litté- raires. 458
—	CXII.	La Décade des Journaux politiques. 460
—	CXIII.	La Décade des Journalistes politi- ques 462
—	CXIV.	La Décade du petit papier 463
—	CXV.	La Décade de l'Esprit de parti. . . 465
—	CXVI.	La Décade du Jeune Albert. . . . 471
—	CXVII.	La Décade des Noms en bronze. . . 475
—	CXVIII.	La Décade des Comédiens ambu- lants 480
—	CXIX.	La Décade des Comédiens séden- taires. 484
—	CXX.	La Décade des Opéras. 488
—	CXXI.	La Décade des Ballets 490
—	CXXII.	La Décade de l'Apaiseur. 494
—	CXXIII.	La Décade des Paris comparés . . . 498
—	CXXIV.	La Décade du tombeau de Paris. . . 502
—	CXXV.	La Décade des Adieux. 504

TABLE ANALYTIQUE.

A

Abbaye, Abbés, Abbesses. — Ser-
esse prêté en latin. 25¹.
Abbaye de Mont, ses privilèges. 379,
— Saint-Denis, hiérarchie. 386.

Anciens et nouveaux.
— 440. — Du langage, applica-
337⁵, 338.

Académies. — De musique de
448³, 449. — Française. 154⁴.
— Académie, objet, inscriptions et
médaillles. 158. — Des sciences, orga-
nisation. 159. — De province. 160.
— Prix de l'Académie. 161. — *Vid.*
423⁵.

Accents. — Des diverses contrées
de la France. 449⁵, 450.

Acensement — Clause singu-
lière. 36¹.

Actes. — 96⁵, 97.

Actes. — Formes. 258¹, 259. —
Écrits en latin. 270. — Déposés,
leurs privilèges. 415.

Administration militaire. —
366 à 368². — Dépenses de guerre,
cavalerie, infanterie, solde. 203³ à
206. — *Vid.* Armée, cavalerie, in-
fanterie.

Adultère. — Pénalité. 77³. —
Vid. Mariage.

Affranchissement. — Vendu
par les croisés. 67¹. — Son taux.
236. — Ses progrès. 344, 345.

Agapes. — De certaines églises.
387¹.

Agriculture. — Jachères. 58¹,
15³. — Règlements. 79¹. — Instru-
ments. 99, 105, 16⁵, 17. — Arbres.
— P. de Crescentes et son livre. 101¹.
— Progrès. 457. — Son état en
France. 19³ à 24, 305⁴. — Frais. 25³,
26, 143³, 144. — Préparation des
terres, labourages, semailles. 138,

139. — Charges; valeur des fonds
dans les diverses contrées, leur rap-
port; dégrèvement, contributions;
aspect géométrique des propriétés,
leurs noms les plus communs. 11⁴ à
13. — Origine de la propriété. 13.
14. — Assolements, engrais. 15, 16.
— Produits. 16, 17. — Prairies,
leurs diverses natures; prés commu-
naux, vignes, bois. 17, 18. — Prix
des diverses natures de terre. 19. —
Des céréales. 20. — Hommes célè-
bres de l'agriculture 82⁵.

Aides. — Paiement. 253¹, 254.
— Généraux des aides. 58².

Alimentiers. — 117², 118.

Aix-en-Provence. — 246³.

Aibi. — Ses fruits. 111².

Alchimie, Alchimistes. — Sépara-
tion d'avec la physique, Arnauld de
Villeneuve, Flamel. 184¹. — Condi-
tion des alchimistes; résultats. 226²,
227.

Alençon. — Mœurs et usages.
394³, 395.

Aléniers. — 117².

Aliments. — Prix. 103¹, 104,
140, 24⁵. — Des campagnes. 127¹,
128. — Des tables princières. 330. —
Des divers états. 77². — Table épi-
scopale. 239 à 243. — Des écoliers.
321. — D'un commandeur de Rho-
des. 394. — Hygiène. 299. — *Vid.*
73³, 118, 183, 241⁴, 244, 248, 249,
405, 145⁵, 146. — *Vid. et.* Cuisine,
Repas.

Allemagne. — 416².

Ambassadeurs, Ambassades. —
Secrets 411², 412. — Des divers
Etats. 413, 414. — Ambassades di-
verses. 415 à 417, 327². — Qualités
requisies, caractère, rang, protocole,
dépêches, appointements, juridiction.
325 à 330. — Hiérarchie, usages et
coutumes. 346⁴.

Les grands chiffres indiquent la page à laquelle on renvoie; les petits chiffres su-
périeurs indiquent le volume. Ainsi, 203² veut dire page 203 du tome 2. — Tant que le
chiffre du volume ne change pas, on s'est borné à indiquer le numéro des pages. Par
exemple, 258¹, 259, 270, signifie p. 258, 259, 270 du tome 1.

TABLE ANALYTIQUE.

bandes. — Seigneuriales. 58¹.
bar. 136 à 138. — Diverses
 162, 224, 225, 250, 375, 391,
 415¹, 216, 267. — Leur nature.
 219. — Pour fausse accusation
 — Coups. 108, 109, 218. —
 en métiers. 161, 162. — D'éche-
 qu. 399. — Nécessité. 184³ à
 — Fiscalité, perfectibilité. 185
 7. — Vid. 269.

Amérique. — Sa découverte,
 conquérants 222³.

ameublement. — Perfectionné.
 — Luxe. 76¹. — Meubles et
 de ménage. 239⁴ à 241, 243
 ppiasseries, glaces, sièges, garni-
 de foyer, pendules, tapis, pia-
 de Pope, lustres, lits; prix de
 147⁵. — Vid. 248¹.

amiral. — Ses droits. 388¹.

amiralauté. — Son siège. 410¹.

amour. — 334⁴, 335.

amour-propre. — 335⁴, 336.

anatomie, Anatomistes. — Am-
 bésaire de Bologne. 174¹. — Etat
 science : tête, cœur, poumons,
 fiel 175. — Rate, estomac, sang,
 s, graisse, poil, conception. 176 —
 loto, Isidore, Constantin, Avicen-
 176. — Grecs et arabes : Galien,
 pliac. 279². — Vésale, Fallope,
 delot. 52³, 53. — Harvey, Pic-
 , Asseli, Bionaise, Riolan, Littre,
 brney, Winslow, Van Helmont.

ancre (le maréchal d'). — 72⁴.

angers. — 295⁴.

Angleterre. — Anglais. 93¹. —
 état. 416². — Ses intérêts 334³,

Angoulême. — Ses fortifica-
 339¹.

Angoumois. — 234³.

animaux. — Ruraux. 99¹, 143².
 domestiques, traitement. 102¹,
 — Prix. 103, 143³. — Peines
 stives. 224⁴. — Nuisibles. 24².
 mailles, vaches, moutons, bœufs,
 aux, mulets. 141².

anne d'Autriche. — 73⁴, 74.

anoblissement. — Manières di-
 es, lettres qui le confèrent. 187².
 — Anobli pauvre. 71². — Forcé.
 0.

Apothécaires. — Vid. Pharm-
 ciens.

Apprentis. — Des métiers, leur
 condition, etc. 161² à 164.

Arbalétriers. — Confrérie
 416¹, 417. — Arc. 418¹.

Archéologie. — Le promptuaire
 des médailles. 315². — Anablon, de
 Montfaucon, Ledouf, Millin 484².

Archers. — Flèches empoison-
 nées. 71¹.

Archidiacres. — Conduite
 fonctions 6², 7, 47.

Architecture, Architectes. — Du
 siècle 41¹, 203, 439, 452, 73² à 75
 273³, 274. — Ancienne, Vitruve 305.
 — Italienne, ses chefs-d'œuvre. Bar-
 cio Pintelli, Julien Maiano, Bram-
 leschi 339². — Française, ses chefs-
 d'œuvre. 339, 340, 433⁴ à 439. —
 Sainte-Genoievre, Soufflot, Frolo
 litaire, Gabriel Potain, Palais-Bor-
 bon, Girardin 271³. — Palais-Royal
 Louis; Hôtel des Monnaies, Antoine
 Halle aux Farines, Le Camus, 0 160
 Wailly de Peyre, École de Médecine
 Gondouin. 272, 273. — Des villages
 des villes. 444², 445. — Des châ-
 teaux, Hôtels, palais et temples. Le-
 cot, Delorme. 446⁴. — L'abbé de Ca-
 gny, Du Cerceau, Perrault, Hardouin
 Mansard, Jacques de Brosse, Le Mo-
 nier, Le Vau. 436⁴ à 439.

Archives. — Dépôt des act.
 413¹.

Arca. — Fabricants. 418².

Ardoises d'Angers. — 308¹.

Argent, Argenterie. — 101².

Argentouil. — 251².

Armée. — Gens de pied, pui-
 siens, sergents, arbalétriers, arch.
 71¹. — Infanterie italienne. 71.
 — Notre infanterie, solde 72, 73
 à 371. — Cavalerie, cavalerie
 et bourgeois, solde 72⁴. — Armée
 modernes, discipline améliorée.
 73. — Féodaux, permanentes. 72.
 Hérité des grades et des pos-
 hiérarchie féodale. 73. — Disci-
 73, 74. — Soudoyers. 74, 125. —
 quipement. 76, 77. — État numé-
 que. 77. — Artillerie 781, 288⁴, 289
 à 376, 336⁵. — Arsenaux, pui-
 charges, manœuvre et portée des pi-
 ces. 198², 199. — Boulets, pétards.

- Juridiction des arsenaux, 201, 202. — Parcs, magazines de l'artillerie, calibre, affûts perfectionnés, pers. 54, 54. — Administration, habillement, solde, vivres. 366², 367, 50⁴, 334⁵. — Trésorier, 62. — Employés aux re-
 — Payeurs, commissaires, fournisseurs. 62⁴ à 64. — Administratifs. 335⁶, 336. — Levée de troupes, infanterie, recrues, noms de guerre. 49. — Costumes des divers, 50. — Ration, étapes, sol-
 — Armement, armement des cavaliers, grades, exercices. — Génie. 54, 327⁵, 328. — Dons. Blondel, Vauban, Des-
 — Latreille, Évrard; sys-
 — Défense, d'attaque, bombes, tranchées, organisation des 1⁴ à 56. — Milice: levées, 11, paie, exercices, costume, 12, discipline, règlements, 13, récompenses, pensions, 14, hôpitaux, aumôniers, chi-
 — 60 à 62. — Stratégie an-
 — Nouvelle. 64, 65, 325⁵, 326. — Armement: Costume, nombre, 1, 211. — Recrutement. sol-
 — venciaux, tirage au sort, 10, rachat, frais de recrute-
 — dition de la milice, les culs-
 — organisation des régiments
 — aux, recrues, recruteurs, en-
 — ts. 314 à 319. — Taille ex-
 — forme, tresse, coiffure 319. — Armes de pied et de cheval.
 — Solde, exercice, la Ré-
 — : grades à l'ancienneté, offi-
 — infanterie, embrigadement,
 — homogène, changement de
 — ation des régiments, camps,
 — res. 323. — Armées ancien-
 — nouvelles comparées. 324,
 — sprit des honneurs militaires.
 — 0. — Récompense, muaique.
 — Écoles et ateliers mili-
 — 31, 332. — Casernes, hôte-
 — môtiers. 332 à 334. — Train.
 — 1. — Vétérans. 336.
 — 2. — Fabrication. 75⁴, 118².
 — 3. — 75⁴, 76. — Des gens
 — 4. — et des villages. 125. —
 Les meilleures fabriques. 293. — De
 guerre. 224¹. — À feu. 194². — *Vid.*
 371¹, 406³, 407, 95³.
 Armuriers, Armes. — 293⁴.
 Arracheurs de dents. — 247².
 Arrestations. — Restriction.
 69⁴.
 Artillerie. — *Vid.* Armée.
 Artisans. — Des campagnes. 116¹,
 77⁵. — Leur condition. 123. — Ob-
 stacles pour entrer dans un corps d'é-
 tat avant 1789, hiérarchie, costume,
 condition des artisans après la Révo-
 lution, prud'hommes. 125 à 126. —
Vid. 112¹ à 165, 411³, 412.
 Arts. — Militaire, modifié par la
 poudre et les fortifications nouvelles.
 78¹. — Variations séculaires. 457. —
 Législation. 411³. — Mœurs, usages,
 privilèges, charges des artistes. 119⁴.
 — *Vid.* 272¹, 330³ à 350.
 Arts et métiers. — Confréries,
 organisation ancienne et nouvelle.
 121⁵. — Réception, le Conservatoire;
 les expositions; les brevets d'inven-
 tion. 124.
 Arts mécaniques. — 85⁵.
 Aile. — Lieux d'aile. 107², 108.
 Assemblées. — Nationales, leur
 histoire. 346¹, 347. — De Cambrai.
 445, 446.
 Assignats. — 22⁵, 166, 167.
 Astrologie, Astrologues. — 451²
 à 460.
 Astronomie, Astronomes. — His-
 torique, progrès. Pythagore, Thalès,
 Mèton, Ptolémée et son école; — les
 Arabes; Jean de Muris, Pierre d'Apo-
 no, le roi Alphonse, Henri de Mali-
 nes, Jean de Limeris. 183¹. — Sa-
 crobosco. 184. — Copernic, Fabricius,
 Cassini, La Hire, Bernoulli, Hög-
 liens, Galilée, Newton, 320⁴. — Bail-
 ly, Laplace, Herschell, Pinzzi, Albern,
 Lalanda, Lacaille, Méchain, Delam-
 bre, Le Gentil. 474⁵, 475. — *Vid.* 324⁵
 à 326.
 Ateliers français. — 281⁵.
 Auberges, Aubergistes. — Cou-
 tume observée à Orange. 373¹. — Ré-
 glement pour les hommes de guerre.
 416. *Vid.* 1² à 3, 96. — *Vid.* et. Hôte-
 liers.
 Aub. — 40³.
 Aumônes. — De Lyon, de Paris,

deux. — Pénalité, ément y relatif. 227².
vilèges, le bon conte

l. — Français, pro-
 ma, normands, égypt
 — Vid. 11².
 lx divers. 77², 316⁴.

l. — 293¹, 136¹.
 -Prix courants. 310⁴.
 nts. — 247⁴.
 - Ses caprices. 170⁵,

Bordelais. — Vin et
 deaux. 263¹. — Vignes
 contrée. 361, 247⁵. —

Bouchers. — De
 L'état. 293, 294. —
 de Paris, au juri-
 26. — Maîtrise. 427.
 232². — Pénalité.
 la viande. 313⁴. —
 — Vid. 140², 141.

de lége des Lan-

Mans. — 201⁴, 202
 277⁵.

s. — Détails sur l'é-
 139², 140, 197⁴. —
 — De village. 77⁵.

es. — Au las, gen
 1⁵, 225

luc de). — 275⁵.

als. — Sa langue.

lo, Bourgeois. — For-

Coup porté à la féo-
 rivilèges. 121, 249¹.

De village. Conditions
 is le corps. 121¹, 122.

22. — Charges ser-
 urgeois seffé. 122. —

— Charges diverses.
 1, 116⁴ à 118. — Sta-

5. — Elle envahit la
 430. — Francs bour-

- Bourgeois de di-
 71, 72. — Considéra-

93, 94. — De Paris.
 lmes. 69³. — Etats

s petits et les hauts
 19. — Mœurs et usa-

ges. 116 à 118. — Importances du
 corps dans le nouveau régime. 39⁵,
 391. — Vid. 71², 99, 182, 183.

Bourges. — 235³, 253⁴, 304,
 393.

Bourgeoisie. — Ses ducs. 257¹,
 258. — Mœurs, coutumes, aspect,
 377, 242³. — Commerce, vendanges.
 242, 243.

Bourgeois. — 249², 250.

Bourse. — Sa juridiction excep-
 tionnelle. 154³, 155.

Brasseurs de bière. — 293¹,
 139².

Bretagne. — Réunion à la Fran-
 ce. 425³. — Mœurs et coutumes.
 236³, 237.

Brigandins. — 118².

Brocanteurs. — 269³, 270.

Brocart de Lyon. — 219⁴, 220.

Brodeurs. — 295¹, 296, 159³.

Bulserie. — 392³.

C

Caharetiers. — Règlements.
 116¹, 134

Cadastre. — Proposé par Lei-
 guesin. 104¹, 105.

Cadets. — Normands, bretons.
 41³, 42 — Manceaux. 43. — Gas-
 cons. 43, 44, 45.

Cadres de tableaux. — 268⁵.

Cafés. — Aspect et habitudes.
 139⁴, 140. — Premiers cafés, vogue.
 142. — Usage du café, son influence
 sur l'organisation, préparation. 140,
 141. — Manière de le servir, prix de
 revient, coût de la tasse. 142, 143.

Cahors. — Université. 148¹, 321²,
 374⁴. — Luquets. 374, 375.

Calguardiers. — 11⁴.

Calais. — Sa prise. 443¹, 444. —
 Enlevé aux Anglais. 463³.

Calendrier. — Calant. 252⁴. —
 De Rome. 80⁵, 81.

Calvinisme. — La Cause, son
 esprit, nom des partis. 168³, 169. —
 Vid. Protestants.

Camp du Drapeau-Or. — 461²,
Camps. — 370⁴, 371.

Cannaux. — Du Cher, de Crapo-
 ne, de Briare, du Languedoc. 23⁴,
 24. — Leur nombre, 145⁴, 146. —
 Vid. Rivières.

TABLE ANALYTIQUE.

Canon. — Fabrication, espèces, armes, emploi. 77¹, 78. — *Vid.* *Id.*

Capiscola. — 108².

Capitaines, Capitainerie. — De l'eau fort. 80¹, 85². — Des tours. — Louvre. 378¹. — De la grosse de Bourges. 379. — De ville. — Garde-clés. 93. — *Vid.* 33².

Cardours. — 149².

Carillonneurs. — Carillons. — De Dunkerque. 440¹, 441.

Carême (cuisinier). — Sa célérité gastronomique. 146².

Carrosses, Carrossiers. — Historique, carrosses tirés par des hommes. 168¹, 169. — Carrosserie. — Voitures, voituriers. 104².

Carriers. — 130².

Cartes à jouer. — De Thiers. 8¹, 219. — *Vid.* Jeux.

Carthagène. — Prise. 78¹.

Catherine de Médicis. — 14¹.

Catholicisme. — Sa pompe; ses molisseurs : Bayle, Montesquieu,oltaire. 355², 356. — Rousseau, Prades, l'abbé Raynal. 356, 357. — *Vid.* 208², 209.

Cavalerie. — Sous François 1^{er}, sous Charles IX, grades. 193². — Armurerie, armes, nombre. 194, 15. — Carabins, cheval-légers, dragons. 195. — Armes. 51¹. — *Vid.* 19¹ à 373. — *Vid.* *et.* Armée.

Célébrité. — En France et hors France. 322². — Panthéon. 479², 481.

Consiers. — Leurs droits sur les coltes. 100¹.

Céréales. — Taux. 103¹. — Po. 453. — *Vid.* 115², 116.

Cérémoniel. — 133², 133.

Chaises. — Porteurs, historique. 169¹, 170.

Châlons. — 3² à 5.

Chambellan. — 421¹.

Chambre. — Aux deniers. 421¹. — Des comptes, son rang hiérarchique, sa livrée. 28¹.

Chambrières. — Gages. 111¹. — f. 206², 267. *Vid.* *et.* Fermes, va.

Chamois de Mort. — 204¹

Champagne. — Mœurs et m. 381¹.

Champions. — Déclat de f. 211¹, 212, 219, 220. — Pénalité. — De ville, forain. 213, 214, 215. — Public. 216. — De n. 217, 218.

Champs de Mars. — 301².

Chanceliers de France. — Éléments d'éclairage. 83. — 259¹, 81², 134¹.

Chandeliers. — Détails m. lat. 296¹, 142¹, 143.

Chandelles. — De Rhodé. 217. — Fabriques et fabri. 107².

Chanoines. — 201², 202, 258, 259

Chansons et chants. — Ironiques et révolutionnaires. f. *Vid.* 452², 453.

Chantres de cathédrales. 33¹.

Chauvre. — Ouvriers en ch. 116², 117.

Chapelains. — 193¹.

Chapelliers, Chapelliers. — Tailles sur l'état. 296¹, 297, 15², 394, 100². — Chapelles de M. 221¹ à 223. — Prix et façon. f.

Charbonniers. — 297¹

Charcutiers. — 207¹

Charges. — Hérité. 221. Échanges 111². — Vénalité 95.

Charlatans. — 258¹

Charpentiers. — Détails l'état. 297¹, 298, 133², 104², f. Charpentier. 383².

Charretiers. — 237¹

Charrons. — 110¹, 299.

Chartes. — Des villes. 12².

Chasses. — Droits. 33², 40. Contraventions et peines. 247¹ à 33, 401¹. — A la tomelle. 262¹. — Equipages. 364. — f. 365¹, 28². — Privilèges divers.

— Chasseurs des levénars. 26. Du levre. 26, 27. — Du cerf. 2.

— Du blureau, du sanglier. Cours. 28, 29. — Au vol, aux ges. 30 à 33. — *Vid.* 183².

Chassiers. — 299¹.

Châtaigneries. — 141¹.

Châteaux. — Situation, nature. 49¹, 106, 33² à 35. — Sa rains. 75¹. — Moyens de dé.

- Chirurgie, Chirurgiens.** — **Chirurgie.** 179¹. — Les chirurgiens arabes; Albucassis. 179, 180. — Français: Gui de Chauliac, Pitard, Lanfranc, Argeleta, l'évêque Théodoric. 180. — Chirurgiens et chirurgiens-barbiers. 3 5⁸. — Instrumens, opérations. 305, 306, 60². — Chirurgie nouvelle. 307². — Chirurgiens du roi. 309. — Maîtres gradués. 583. — Supériorité des chirurgiens de Paris. 58³, 59. — Doublet, Ambroise Paré, Guillemeau. Portail. 59. — Grades. 59, 359⁴, 410⁵. — Maladies chirurgicales. 60³ à 62. — Taille de la pierre. 60 à 62. — Collot, Morry, taille latérale. 361⁴. — Guillaume: accouchements, Moriceau. 361, 362. — Théorie des accouchements: M^{me} La Chapelle, Baudelocque, Dubois. 413⁵, 414. — Oculistes: Félix. 361⁴, 362. — Clinique chirurgicale de Paris, Desault, internes des hôpitaux; Val-de-Grâce, Desgenettes, Percy, Larrey. 408⁵, 409. — Amphithéâtres de Paris, anatomies artificielles, Lemonnier, Pinson, Sue, médecine opératoire. 409, 410. — Winslow, Sabatier, Bichat, Boyer; sangsues; Lamartinière; La Peyronie fonde l'Académie de chirurgie; Petit, Demours, Maunoir, Foubert. 410, 411. — Dupuytren, Pelletan, Daviel, Garengot, Le Dran, Félix, Sabatier, Libes, Côme, Vauquelin, Dumas, Prévot de Genève. 411, 412. — Bernard, Daran⁵, Levacher, Venel, Louis, son traité de chirurgie légale. 413.
- Chocolat.** — Emploi, manière de le faire et de le servir. 140⁴ à 143.
- Chronologistes.** — Scaliger. 315³, 316. — Dom Calmet, dom Durand 484⁵, 485.
- Cimetières.** — Leur histoire et celle des inhumations. 369⁵ à 372. — *Vid.* 194², 197.
- Cire d'Espagne.** — Cachets. 211².
- Civilité française.** — Salut, abord, compliments, embrassades. 145³, 146. — Qualifications. 146, 147. — Tutoiement, éternuement, visites, sièges. 147, 148. — Conversation, jurons, démentis, excuses; la main, les fleurs, l'offrande. 148, 149. —
- Chimie, Chimistes.** — Laboratoire, résultats de l'alchimie. 293³ à 324⁴. — Historique. 324⁴. — Applications: bleu de Prusse, blanc d'Espagne, potasse de Pologne, alun de Liège, couperose d'Angleterre, acide rique, sel ammoniac d'Égypte. 103. — Berthollet, Chaptal, Vauquelin. 103, 476 à 478. — Guyton de Morveau, Klaproth, Grégor, Lavoisier, Priestley, Cavendish, Fourcroy, Lebon, Achard, Leblanc, Bergman. 476 à 478.
- Chiromancie.** — 12³, 13.
- Chirurgie, Chirurgiens.** — **Chirurgie.** 179¹. — Les chirurgiens arabes; Albucassis. 179, 180. — Français: Gui de Chauliac, Pitard, Lanfranc, Argeleta, l'évêque Théodoric. 180. — Chirurgiens et chirurgiens-barbiers. 3 5⁸. — Instrumens, opérations. 305, 306, 60². — Chirurgie nouvelle. 307². — Chirurgiens du roi. 309. — Maîtres gradués. 583. — Supériorité des chirurgiens de Paris. 58³, 59. — Doublet, Ambroise Paré, Guillemeau. Portail. 59. — Grades. 59, 359⁴, 410⁵. — Maladies chirurgicales. 60³ à 62. — Taille de la pierre. 60 à 62. — Collot, Morry, taille latérale. 361⁴. — Guillaume: accouchements, Moriceau. 361, 362. — Théorie des accouchements: M^{me} La Chapelle, Baudelocque, Dubois. 413⁵, 414. — Oculistes: Félix. 361⁴, 362. — Clinique chirurgicale de Paris, Desault, internes des hôpitaux; Val-de-Grâce, Desgenettes, Percy, Larrey. 408⁵, 409. — Amphithéâtres de Paris, anatomies artificielles, Lemonnier, Pinson, Sue, médecine opératoire. 409, 410. — Winslow, Sabatier, Bichat, Boyer; sangsues; Lamartinière; La Peyronie fonde l'Académie de chirurgie; Petit, Demours, Maunoir, Foubert. 410, 411. — Dupuytren, Pelletan, Daviel, Garengot, Le Dran, Félix, Sabatier, Libes, Côme, Vauquelin, Dumas, Prévot de Genève. 411, 412. — Bernard, Daran⁵, Levacher, Venel, Louis, son traité de chirurgie légale. 413.
- Chocolat.** — Emploi, manière de le faire et de le servir. 140⁴ à 143.
- Chronologistes.** — Scaliger. 315³, 316. — Dom Calmet, dom Durand 484⁵, 485.
- Cimetières.** — Leur histoire et celle des inhumations. 369⁵ à 372. — *Vid.* 194², 197.
- Cire d'Espagne.** — Cachets. 211².
- Civilité française.** — Salut, abord, compliments, embrassades. 145³, 146. — Qualifications. 146, 147. — Tutoiement, éternuement, visites, sièges. 147, 148. — Conversation, jurons, démentis, excuses; la main, les fleurs, l'offrande. 148, 149. —
- Chimie, Chimistes.** — Laboratoire, résultats de l'alchimie. 293³ à 324⁴. — Historique. 324⁴. — Applications: bleu de Prusse, blanc d'Espagne, potasse de Pologne, alun de Liège, couperose d'Angleterre, acide rique, sel ammoniac d'Égypte. 103. — Berthollet, Chaptal, Vauquelin. 103, 476 à 478. — Guyton de Morveau, Klaproth, Grégor, Lavoisier, Priestley, Cavendish, Fourcroy, Lebon, Achard, Leblanc, Bergman. 476 à 478.
- Chiromancie.** — 12³, 13.

TABLE ANALYTIQUE.

Art, repas, le lever. 150, 151.
Asses, mascarades, messagers,
malententes, missives, pli, su-
per. 152. — Cerémonial. 152,
— Règles diverses. 2^a à 7.
Amours. — De la Convention,
robins. 159^a à 163.
Arrière. — 438^a.
Asses. — Obligation de ceux qui
ne s'assent. 33^a. — Degré de capa-
rité. 59. — Clarté du signal du
table et du maître des aïeux
438. — Clarté de Javelle. 242.
Arrière. 259. — Des divers états.
Arrière latins. 393. — D'a-
rière. 394. — De ville. 86^a. — D'a-
rière. 396. — De prison. 261. — D'a-
rière. 409 à 418. — De juriscou-
rière. 393. — Vid. 30^a, 316.
Arrière. — Administrateur des
pro. 45^a. — Dîmes en sa faveur.
— De l'est de la France 365. —
Arrière. 377, 378. — Privileges,
us, usages. 407 à 409, 417 à
— Dépositaire des belles lettres.
— Reformes à opérer. 209^a, 210
et et bas, redevances, bénéfices.
Arrière 153^a à 155. — Son in-
fluence et son amour du progrès,
opinions politiques, sa tolérance,
aristocratie, discipline, opulence,
liberté, dignité. 382^a, 383. — Déca-
rité, abus du corps. 358^a, 359. —
Solution de la terreur, préteurs na-
tionaux, influence de la Révolution
et caste, constitution de l'an III,
les jurés. 360 à 365. — Vid. 211^a,
Arrière. — 48^a.
Arrière. — Leur histoire, Jaco-
clubs-salons, aspect. 159^a à
— Séances, organisation, in-
fluence, clubs les plus célèbres. 162
à 164.
Arrière, Cochers. — Cochers d'eau,
— Fiacres, porteurs de chaises.
170^a. — Vid. 19^a, 21.
Arrière. — Des chasses. 32^a, 33. —
Arrière : pénalité, morion, extr-
207, 208. — Duel, désertion,
et, coups, viol, violence, ré-
cesses. 207, 208. — Honneurs
pro. 209.
Arrière. — Au sujet du nouveau
opinion. 208^a à 212.

Arrière. — 301^a.
Arrière. — Teinture des
veux, perruques. 108^a à 109. — à
Montaigu. 436.
Arrière. — 77^a, 302.
Arrière. — De Paris, Ma-
tion. 317^a, 318. — Fada et de
principaux. 124^a. — Mœurs et
ludes. 125. — Bonnes. 129 à 131.
— Royaux. 133, 134.
Arrière de Polisy. 93^a.
Arrière. — 383^a, 386.
Arrière françaises. — Le
et produits. 231^a à 234. — Leur
toire. 387^a à 389.
Arrière. — Indulgences. 212
213. — De barrière 213^a.
Arrière. — Prix d'ar-
rière. 148^a. — Vid. 308^a, 399.
Arrière, Comédiens. — Com-
édiens des provinces. 339^a, 334. —
— Du Pont-Neuf. 339^a, 340. —
Arrière de la Trinité. 340, 341.
Des poils pûles. 341. — Du Pail-
342. — Des haïles 342, 343. —
Arrière, des couvents, de la
Saint-Germain. 343, 344. — De
Arrière de Bourgogne, histoire de la
Arrière 344 à 353. — De l'Arrière
gent. 353, 354. — Comédie en
Arrière. 354, 355. — Des Arrières, Ar-
rièreurs. 14^a, 15. — De l'Arrière
Arrière et coutumes, l'Arrière le
glaise, genre de spectacle. 15^a à
— Lieux des représentations, Ar-
rière, 25. — Comédiens de
Arrière, émoluments, charges,
Arrière, influence, troupe de l'Arrière
Bourgogne et du Palais-Royal
Arrière, salle, aspect. 27 à 33. —
Arrière, émoluments, Arrière,
Arrière, amendes. 38, 41 à 44. —
Arrière. Régard, Dancourt, Du-
Arrière, Le Sage, Destouches, Hérosy, G-
Arrière, Piron, Beaumarchais, Ar-
Arrière d'Égmont, Arrière, Fab-
Arrière, Picard. 301^a. — Comédiens
Arrière, mœurs et coutumes, Ar-
Arrière. 430 à 436. —
Arrière, leur nombre, mœurs et
Arrière. 436 à 438. — Arrière, Ar-
Arrière. Baron, Dufresne, La Noye, Le
Arrière, Prévôt, Larive, Mole, Tal-
Arrière. 499. — Arrière, Arrière, Ar-
Arrière, Ellevion. 304. — Femmes

Canada, Canada, Do-
ct, Kalmouk, Vostok, Rus-
sien. — Colon-
sien, Rollo-
— 716, 375 à
de l'Amérique.
leur de Rhodes. —
— Rural. 117¹, 118.
—, 276. — Contrées
et intérieur, extérieur ;
Exportation. 300.
— Maritime. 227¹.
— Anglais et fran-
— 122. — Indes-
à 223. — Indi-
— De Paris. 433,
117². — Intérieur
— sous Henri IV.
— À l'Europe. 357 à
les Kalmouks. 359, 360.
— Indes. 360, 361. —
— Traité. 361, 362.
—, 364. — Changes.
— L'Europe sur la matière.
— Son état, ses progrès
à Colbert. 79² à 82. —
83, 84. — Compagnies,
— 85 à 86. — Mœurs et us-
— commerçants. 118. — Con-
— à commerce. 429. — Nos rela-
— avec les Anglais, Américains,
—, 134¹ à 136. — Portugais,
—, Turcs, Allemands, Suisses.
137. — Hollandais, Danois, Sué-
— Polonais, Russes 137 à 140. —
—, 151. — Chambres de
—, 155. — Pendant la Révo-
—, 156. — Écrivains sur la ma-
— : Savari des Brulons, Melon,
—, Pouchet, Picard, commer-
— célèbres Aubé, Ragueauit,
—, Vignon, Saint-Pierre, Be-
—, Guettier, Bontout, Faure,
—, Rabaud, Samethan, Roux.
—
— centres. — De guerre.
— — Examineur. 184¹,
— — police. 310.
— —, 11.
— Communes. — Droits. — 9¹,
142. — Admission aux états-géné-
—, 9. — Minant l'ordre féodal. 67.
— — Privilèges touchant le service mi-

TABLE ANALYTIQUE.

— Grands conseils. 83³, 84. —
 pill des consciences. 430⁴. — A
 tar des aides, prix des charges.
 Du commerce, des parties, des
 pes, des dépêches. — 429, 430.
 Parlement. 183.

Constantinople. — Prise par les
 b. 423².

Institution française. —
 1^{re}, noblesse, tiers-état 418³. —
 ances. 419. — Corps législatif,
 cution de l'an III, de l'an VIII.
 , 184.

Intérieurs. — De races. 398² à
 — De vitlaga. 306⁴.

Intuit, Consulat — Premier con-
 sa police, son gouvernement.
 à 186. — Vid. 463.

Invention (La). — 139³ à

Intuitions. — 293⁴.

Irishell. — Son origine. 388¹.

Irishellera. — Querelle des ali-
 t. 1¹. — Affluence et haut rang
 rovinces. 1, 2, 168. — Utilité,
 harité. 7 — Supériorité de l'or
 426, 203³, 204. — Règlements.
 , 117. — Hiérarchie. 167, 193
 discipline. 292. — Règle de saint
 pois. 342, 343. — Vid. 137³ à

Irishellera. — 158.

Irishellera. — Détails sur l'é-
 102¹, 145³, 146, 108⁵, 120.

Irishellera. — 17⁴ à 23.

Irishellera. — Changements
 enus. 297⁵ à 305.

Irishellera. — 306³.

Irishellera. — 226³.

Irishellera. — Réunie à la France.

Irishellera. — Descartes. 319⁴,

Irishellera. — 384², 383,
 — Vid. Géographie.

Irishellera. — Parlement. 28⁴,
 , — Chambre des comptes, cour

aldes. 28⁴. — Chanoines. 30. —
 t. 41. — Militaire. 71, 81, 186³,
 , 197, 49⁴, 50, 57, 316⁵. — Che-
 ra de l'Etoile. 84⁴. — Divers
 t. 115, 418², 135³, 136. — Echo
 , 144¹. — Fous de princes. 160.
 hambellans, clercs. 163. — Be-
 s. 166. — Enfants de chœur. 166,

206. — Princes et princesses. 16
 419. — Seigneurs. 181, 330, 331. —

Clarretiers de grands seigneurs. 62

— Religieux divers. 245, 333², 363.

— Deuil. 248⁴. — Cortège

331, 342 — Pèlerins 360 — Co-

d'amour. 372. — Abbeses. 380

Chevaliers. 413. — Rois 419.

Templiers. 442. — Jacobins. 444

Fermiers. 17². — Artisans 112.

Théologiens. 192. — Sœurs pri-

206. — Hôteliers. 233, 236. — Ca-

liers. 261. — Médecins. 296, 301

401⁵. — Chirurgiens-apothicaires

296². — Paumiers. 310. — Sars

316. — Ecoles. 319, 130¹. — E-

versité. 319² — Bal 349 — E-

mes. 403. — Bohémiens. 41² — E-

mes. 77, 136, 144³, 145. — Re-

prix des étoffes et rubans. 114, 16

— Vid. 29², 78, 166, 167, 117⁴, 31

231, 2⁴, 241, 247, 249, 254, 31

399, 400, 3⁵, 113, 143.

Côtes maritimes. — Deuil

387⁴.

Coton. — Ouvriers, dans

mousseline. 113⁵ à 115.

Coupeurs de pain béni.

266³, 267.

Coupeurs de pain. — 68⁴.

Vid. 190⁵ à 192.

Cours. — D'église, surintend

226¹, 227. — Judiciaires, subje-

ecclésiastiques, hiérarchie. 227.

Supériorité de la dernière 228.

Des parlements. 228, 229 —

sénéchaussées. 229. — Seigneu-

les. 83³. — D'exception 84. —

tes cours nationales. 217, 218.

Cours d'amour. — Arrêts

pect d'une séance du parlement

mour d'Aix. 372¹.

Cours princiers. — Leurs

— Du Dauphin. 329⁴, 330 —

rot, emplois divers. 332, 333² —

cour en voyage. 333⁴ — Mode d'

provisionnement. 334. — Fon-

tements. 334, 335² — Aspect des

pais. 335¹. — Etiquette. 336, 337

— Frivolité de la cour actuel e. 337

— Lecteur de la cour. 420. — Le-

422. — De l'empereur, sa splendeur

339, 340. — Courtisans et gens

cour. 423, 350² à 365. — De Bo-

gogne. 339. — De France : mag-

no. 351. — Préséance. 352. — Cénobial, deuil. 353 à 355. — Em-
de. 355 à 357. — De Charles VI.
7. 358. — De Charles VII. 358.
9. — De Louis XI. 359 à 363. —
Charles VIII. 363, 364. — De
Louis XII. 364, 365. — Mœurs et
ages. 367³ à 381, 170⁴, 171. — De
mailles, lever grand et petit. 170,
11. — Coucher grand et petit, cou-
et grand et petit. 172, 173. — De
Louis XIV, de Louis XV, de Louis
VI. 189⁵, 190.

Courriers. — De denrées, de
acierie, de chevaux. 100³, 101. —
biens-fonds. 102. — Généraux.
112 à 112.

Couteliers, Coutellerie. — Dé-
sur l'état. 302¹, 303, 116³, 117,
1³ à 98. — Couteaux de Moulins.
22¹, 221.

Contumes. — De Labourt. 101¹.
De Bretagne. 162. — Leur empi-
1. 221, 184⁴, 185. Religieuses.
97². — De Paris. 279 à 281. — Du
ord. 281, 282. — Du Midi. 282. —
Normandie. 282, 283. — Vid.
28, 229.

Convents. — Donateurs du cloî-
r. 151¹, 152. — D'Italie. 286. —
travail des mains. 451, 452. — Co-
le des livres. 453. — Leur hospita-
ité. 391². — Trappe, trappistes.
48¹, 249.

Couvres. — Détails sur l'é-
u. 303¹, 131², 132. — Vid. 384³,
34.

Créanciers. — Obligations en-
vers leurs débiteurs incarcérés. 38¹
— Vid. 105².

Crieurs. — Des heures 65¹. —
e vin. 257. — Avec tambour, trom-
pe, clochette. 5³ à 10.

Crims. — Ouvriers. 108⁵.

Cris. — Ecoles de cris. 23⁵, 24.

Cristaux. — Prix. 148⁵.

Croisades. — Leur fatale in-
fluence sur le système féodal. 67¹.

Cuir. — 397³, 398

Cuisine, Cuisiniers. — Ustensiles,
prêt des repas. 53¹. — Etat de
cuisinier. 303. — Assaisonnements,
aces. 440. — De prélat 238², 239.

— Du duc de Bourgogne. 239. —
chef de cuisine. 239, 240. — Des di-

vers pays. 246. — Bacheliers maîtres
cuisiniers 259⁴ à 261. — Batterie de
cuisine, prix. 148⁵. — Vid. 245², 400²,
Culstres. — 86².

Culvre. — Ouvrages et ouvriers.
98⁵ à 100.

Culte. — Rural. 124¹. — Céré-
monies religieuses. 341.

Curés. — Considération. 121¹. —
Privileges. 124. — Qualification. 125.
— Fonctions, rétributions, curés de
campagne. 197², 198. — Leur tolé-
rance. 173³. — Vid. 201², 182³,
254⁴. Vid. et Clergé.

D

Dames. — Leurs occupations.
231¹.

Danemark. — Son état. 416¹.
— Ses intérêts. 336⁵.

Dances. — Maître. 210¹, 211,
347² à 350. — Chez les anciens, chez
les modernes. 211¹, 212. — Petites
et grandes. 440. — En vogue. 348²,
349. — Diverses. 232². — Lois. 454.
— Basses, hautes, 454, 455. — Imita-
tives. 455 à 457. — Progrès :
Feuillet. 44¹, 45. — Vid. 151².

Danse macabre. — 445².

Danton. — 439².

Dauphiné. — Aspect. 372¹.

Dauphins. — Titres, obligations,
abus. 420¹.

Débiteurs. — Moyens de recou-
vrement. 26¹. — Dettes. 135. — Ju-
ridiction y relative. 143. — Peines
corporelles. 185³. — Vid. 107².

Décades (Les). — 9².

Déclimateurs laïques. — 358¹.
Vid. Dîmes.

Déménagements. — Devoirs
des seigneurs envers les bourgeois.
34¹.

**Dénombrement de la Fran-
ce.** — 417², 418.

Deuilles. — Prix. 103¹, 104,
140, 26², 251, 143³. — Coloniales,
prix. 146⁵.

Deuilles. — De Flandre, fa-
brication, française, de divers tis-
sus. 195¹.

Dépêches. — Consul des dépê-
ches. 430⁴.

Dépenses de l'État. — Re-

chat du domaine, chemins et chaussées, bâtiments, fiefs et aumônes, dons, pensions, cour, officiers, guerre. 263³, 264.

Dépensiers. — 166¹, 167.

Dépôts publics. — 415¹.

Dessin, Dessinateurs. — De tentes. 79¹. — Découverte, Basnariis, école gratuite, bachelier, 262⁵.

Dettes publiques. — 263³.

Diable. — Succube. 3¹. — Croyan-ces du temps. 399.

Dijon. — 242³.

Dimoncho des paysans. — 444³, 445.

Dîmes. — Du Beaujolais, dite Cherpelle. 10⁴. — Novales, cléri-cales. 123, 124, 197³. — *Vid.* 28. — *Vid. et.* Impôts.

Dinanderie. — 387³.

Dîners. — *Vid.* Repas.

Diplomatie. — Diplomates, li-vres sur la matière. 347⁴, 348.

Directoire (Le). — 463⁵.

Dispenses. — Laïques, ecclé-siastiques. 112³, 113.

Distillateurs. — 303¹, 304.

Docteur. — Grades. 267¹, 268.

Domestiques. — Ordonnance les concernant. 268³.

Domboliers. — Détails sur l'é-tat; mal vu par le clergé. 26¹.

Donations. — Leur nature. 74³.

Donneurs d'avis. — 269³.

Doreurs, Dorure. — 304¹, 388³.

Dot. — 244³.

Drame. — La Chaussée, Dide-rot, Mercier, Beaumarchais, La Bar-pe. 502³, 503.

Draperie. — Draps de Louviers et autres. 198¹, 199. — Prix et fa-çons. 143⁵. — *Vid.* 394³, 395, 337⁴, 441⁵.

Droit. — Romain. 218¹, 283³, 284, 92³. — Français. 218¹, 92³ à 94. — Coutumier. 92. — Public. 330, 331. — Public et privé : Doujat, Do-mat. 325⁴.

Dubois. — 275⁵.

Buels. — Armes des vilsains. 212¹. — Judiciaires. 213³. — Leur aboli-tion par saint Louis. 212¹. — As-pect des combats, règlements. 213, 214. — Peines contre le vaincu et l'accusateur. 215. — Liées, combat

à mort, police des liées, tre noble et vilain. 218. — bles. 217. — Appel d'au-delà du seigneur. 220. — 374. — Livres sur la ma-tière. — A deux, rôle des lances, tre, six, vingt; l'on y a 254.

E

Eau-de-vie. — Son état. — Cognac. 207⁴, 208.

Eaux. — Leur emploi. 441¹. — Minérales, crues, effluvia. 322³. — Vertus. — Plombières, de Forges, de Bourbon l'Archambault, vergues. 323. — De Bains, ferrand, de Baguères, 324.

Eaux et forêts. — Diverses. 246¹, 247.

Échiquier. — 324. — **Échanges.** — De 107.

Echevin. — Leur état. 12¹. — Costume. 144. — L'union. 429, 430. — De 107. 83, 97.

Eclairage. — Bougies de résine, chandelles. 146⁵. — *Vid.* 388³, 400.

Écoles, Écoliers. — 147¹. — Privilèges. 107. De lecture. 121. D'écrit. De latin. 123. — De 107. — Corrections. 132, 300. 132³, 133. — Des villes, des Universités, des écoles. Dame et de Saint-Vincent. 370⁴ à 371. — Diverses. 371. — Collèges. 443³. — Collèges de Paris. Louis-le-Grand. — Primitives, royaumes. 442. — Mutuelles, supérieures. — Normales, centrales, polytechnique. 446. — 320. — *Vid. et.* Enseignement.

Économistes. — Oudeau, Muratou, Letour, Pommelle, Expilly, Po-484. — *Vid.* 314³.

Économie. — Son état.

TABLE ANALYTIQUE.

- des-Unité.** — Se rendent in-
dants 276^b.
offes. — Prix des diverses étof-
45^a.
ndes, Etudiants. — Nature des
a. 310^a à 322. — Etudiants de
pellier. 49^a à 51. — Classiques,
a, examens. 375^a à 379
rope. — Comparaison de ses
a Etats aux divers ordres reli-
t. 446^a à 449. — Système terri-
l de la France 305^b, 306. — De
arie. 306, 307. — De la Polo-
307. — De la Suède 307, 308.
p Danemark. 308. — De l'Alle-
ga. 308, 309. — De la Prusse
— De l'Autriche 309, 310. —
t Turquie, de la Suisse. 310, 311.
e l'Espagne, du Portugal. 311. —
Italie, de la Hollande, de l'An-
orre. 311 à 313. — Vid. 334^a.
vanglie. — Sa doctrine. 176^a,

vénelements principaux de
que siècle — 441^a, 421^a, 439^a,
272^b.
vêques — 227^a, 229, 401^a,
— Vid. Clergé.
xcommunication — Arbalé-
es. 71^a. — Usage. 48, 360, 431.
thus. 412. — Royaume en inter-
Philippe le Bel. 442. — Pour
e. 200^a. — Excommuniés. 150.
Vid. 371.
arolame. — 341^a, 93^a.

F
abricants. — De draps. 153^a.
de soie. 154^a.
nteneerie. — De Nevers. 224,
— Assiettes, Prix. 148^b. — Vid.
^a, 390, 88^b, 89.
amille — Droits des chefs. 13^a
ntention des fils misonquis 393^a
meconlers — 390^a, 30^b, 31.
meantres. — Peines. 389^a.
me-monnayeurs. — Péna-
162^a, 163
édéralisme. — 169^a, 170.
ées — Croyances du temps.

ommes. — Coutume de battre
uris, coutume de plonger dans
les plaideuses et querelleuses.
— Leur condition en France.
129, 181^a. — Sollicitude de la
leur égard. 129^a, 130. — Privi-
des femmes en couches. 130. — Ge-
quetterie. 262. — Nobles. 181^a.
Leurs mœurs et privilèges. 113^a.
Vid. 446^a, 449.
Féodalité — Monarchie féodal-
ordonnance, sagesse, solidité, hi-
rarchie du système, devoirs respec-
tifs des membres 66^a, 67. — Ré-
prochaine, gâtée par le luxe. 67.
Lois féodales. 68. — Sa destruction
423^a, 424. — Vid. 189^a, 190
Fers. — Etrangers, lois prohibi-
tives 27^a. — Privilèges des ec-
vins. 153.
Fer-blanc de Cheneay.
224^a.
Fermes, Fermiers. — An 11^a
ole. 93^a. — Fermages. 110^a, 111.
Aspect, culture, pommes de terre
personnel, gages, bien-être, bestes
races, amélioration, baux. 220-
306. — Vid. 137^a.
Festins. — Vid. Nopal.
Fêtes. — Progrès et descen-
tion. 133^a, 134. — Des provinces
septentrionales : Flandre, Picar-
de-de-France, Champagne, Lor-
ne, Alsace. 442^a à 444. — Des pro-
vinces orientales : Franche-Com-
Auxonne, Dijon, Lyon, Dauphiné,
lay, Rouergue, Bourbonnais, Ne-
nais, Nevers, Bourges. 444 à 447.
Des provinces méridionales : Lan-
doc, Provence, Perche, Ber-
rabeau, Montau, Marsaille, Lom-
se, Roussillon, Navarre. 448 à 450.
— Des provinces occidentales : Bre-
deux, Agenais, Bretagne, Nor-
die, Nantes, Rouen, Poitou, Ben-
Bourges. 450 à 453. — Du jeûne
processions, n a, archeries 454 à 456.
— De l'été : Saint-Jean, n a, l'Assomption, fêtes patronales, sa-
foires. 458 à 460. — De l'automne :
vacances, vendanges, Toussaint, et
des morts. 460 à 462. — De Noël,
Noël, jour de l'an, les Rois, car-
val, Mi-Carême, Semaine-sa-
464 à 468. — Des villages. 81^a.
Fiefs. — Investiture refect
uirmes. 60^a. — Jurisprudence.
— Obligations. 195^a, 196. —
Fermes. 287.

Chassiers. — 428¹.
Seurs. — 149².
Villes repenties. — 438¹.
Vions. — *Vid.* Chevalier d'infanterie.
Finances, Financiers. — Conditions des financiers. 349¹, 350. — Les concernant. 423, 424. — Réputation 50¹, 51. — Hiérarchie. 56. — Fonctions. 57. — Division des finances. 51, 52. — Comptes. 60 à 62. — Finances des villes. 98, 99. — Recettes : tailles. 79⁴, 80, 421. — Aides. 79⁴ à 99.
Impôts, papier timbré, capitation, rôle des actes, tabac, poudre à fusil, poste aux lettres, parties caillonnées. 100 à 102. — Dépenses : non civile du roi, bâtiments, pen- sion, guerre, fortifications, marine, etc., fonds secrets. 102, 103. — Excédant des dépenses, fonds de combler. 103, 104. — Emplois : fermiers généraux. 104⁴, 105. — Receveurs généraux. 104⁴, 105. — Surintendants, conseil royal, de du trésor. 104⁴, 105. — Recettes des tailles. 103, 419³. — Percepteurs cantonnaux, receveurs d'enregistrement. 430. — Conseil des finances. 429⁴. — Cour des comptes, conseil des bureaux, sort des emplois. 430 à 432⁵. — Leurs mœurs, pays, condition, fortune 418⁴, 419. — Nepotisme. 430. — Progressivement croissante de l'impôt. 418⁵. — Formes diverses, frais de recouvrement. 420 — Ministère des finances, impôt unique, influence de la Révolution, 421⁴, 422. — Contribution libre, mobilière, loi des patentes. — Enregistrement, timbre, amendes, hypothèques, droits de greffe, justice, poudre, tabac, loteries, barres, voitures, douanes. 424, 425. Contributions anciennes et nouvelles comparées. 425, 426. — Dettes publiques avant et après la révolution. 426, 427. — Déficit ancien, nouveau, Law. 427. — Chute Robespierre, mandats territoriaux, assignats, agiotage, caisse des compensations. 428, 429. — D'amortissement. — *Vid.* 34¹, 236³ à 239.
Ingellants. — 420³.

Flandrois. — Leurs révoltes. 173¹, 174.
Fiamel (Nicolas). — 427² à 429.
Fleurs. — Employés comme langue. 76³, 77.
Fleury. — 273³.
Folres. — De Rouen. 273¹. — De Montrichard. 273, 276. — De Montpellier. 274. — De Beaucaire. 274, 275. — Leur police, époques. 273. — Justice, franchise. 274. — Aspect. 275. — *Vid.* 135⁵.
Fonctionnaires. — Divers. 133⁵. — *Vid.* Finances.
Fondeur, Fonderies. — Détails sur l'état. 303¹, 421², 422. — Du Puy. 214⁴. — Cloches, de Lorraine, caractères. 215, 216. — Pots de fer. 94⁵ à 98. — Caractères stéréotypiques. 100.
Pontenay. — 234³.
Forges. Du Berry. 204⁴, 205.
Fortifications. — Des villes, des châteaux. 75¹, 76. — Système et ouvrages. 80, 284. — *Vid.* 99³, 376. — *Vid.* *et.* Armée.
Poulons. — Détails sur l'état. 452⁵.
Fauquet. — 73⁴.
Fouchette. — 183³.
Fourniers. — 308¹.
Fourrages. — Prix. 103³, 316⁴.
Fourreaux, Fourrures. — Détails sur l'état. 305¹, 306, 443³. — Fourrures. 109⁵.
Fous. Fous et folles de château. 51¹. — De princes. 159, 160. — De rois. 422, 423.
Français, France. — Origine du nom. 121¹. — Aspect du pays. 1², 393⁴. — Caractère du peuple. 1², 69, 416, 417. — Intérêt du royaume. 332, 333. — Nombre d'âmes dans chaque état. 185⁴, 255⁵, 256. — Dénom- brement, territoire, divisions, pro- duits, revenus. 424⁴, 253³. — Com- merce. 423⁴ à 425. — Configuration, surface, mesure géométrique, nature et qualité des produits, des bestiaux ; population, sa composition, décès, naissances, nombre des villes, bourgs, villages, hameaux, valeurs territoriales, numéraire. 254 à 256.
Franco-archers. — 371¹, 372.
Friandises. — 142¹.

Fripiera. — 34¹, 104¹.
Friseurs de drap. — 153¹.
Fromagers, Fromages. — Détails sur l'état. 306¹. — Roquefort, sa fabrication 216¹.
Fronde, Frondeurs. — Signification du mot. 13¹, 14. — Guerre de la Fronde. 74, 75.
Funérailles — Cérémonies. 23¹. — Droits à payer. 142. — Coutumes. 156. — Des nobles 341, 342. — Des pauvres. 248¹. — *Vid.* 3¹, 16, 78, 196.
Fuilla. — De Besançon. 220¹.

G

Gabare. — Leur trajet de Bordeaux à Langon et à Blaye 223.
Gabelles. — Charges dans les gabelles 249¹. — Leur histoire 258¹. — *Vid.* 60¹.
Gagno-petit. — 117¹.
Gagneurs de terre. — 107¹.
Galopins. — Dans les cuisines de la cour. 332¹.
Gantiers. — Détails sur l'état. 306¹, 307. — Gants de Grenoble. 214¹. — *Vid.* 144¹.
Garde. — Permanente de Paris 433¹. — Bourgeoise. 256¹ à 258, 222¹. — Nationale. 222 à 223.
Gardes. — Seigneuriaux. 35¹. — Magasin. 80. — Champêtres. 96, 246. — Etangs. 246. — Des eaux et forêts 247. — Des Glandées 248, 249. — Des monnaies. 127¹ à 129. — Malades. 52¹ à 57. — Du corps. 268. — Du roi. 57¹. — Chasse. 400. — Divers 404 à 406. — Du village. 76¹.
Gardes des sceaux. — 81¹.
Gardiens des portes. — 80¹.
Garnison. — De la France, état numérique. 77¹.
Castiers. — 96¹.
Gazette. — De France, rédaction, fondation, débuts, caractère. 190¹ à 192.
Gendarmerie. — 373¹, 374, 162¹, 220¹, 221. — *Vid.* Armée.
Généalogie. — Parchemins, arbres généalogiques 183¹, 184.
Génie. — 376¹. — *Vid.* Armée.
Gens. — De justice. 228¹, 229

— De lettres, moeurs 394, 395, 119¹. — De — Du roi. 85¹. — De 110 à 113.
Gentilshommes. — Signification du mot. 183¹. — — Campagnards 10¹. — Privilèges 11
Géographie. — 64
 grès grâce aux voy
 Asclm, Rubraquit
 Mandeville, Boute
 mappemonde, divisi
 282¹, 283. — Cartes
 des royaumes. 220¹,
 rope, de l'Asie, de
 l'Amérique, des terre
 222. — Des hémisph
 — Thivet, La Popell
 graphie de Munster,
 dran, Sanson, de
 D'Anville, Bouche,
Geôliers. — De
 uons. 38¹.
Gévaudan. — 10
 101¹, 362
Gibier. — Prix. 2
Vid. 215¹.
Goudron. — 10
Goutte. — Cause
 ladie 219¹.
Gouvernement.
 — Des conseils du roi
 Des grands-officiers.
 cretaires d'état 429
Gouverneurs. —
 2. — De serins. 7. —
 57. — De ville 412.
Grains. — Con
Grammaire. —
 Vile-Dieu relatif les
 ron, de Servius, de P
 Nouvelle méthode. 2
 Niger, Sulpicius, P
 Hermonius, Jancart
 Aegyrophile, Andron
 328. — Orthographe
 tier, Maigret, Ramu
 ciation Dabos, Des
 ne. 309¹ à 311.
 langues, parties d
 147. — Syntaxe. 148
 nomenclature, secret.
 — Lancelot, Régnier
 brosses, Dumarsais,

Joze : Vanin, l'abbé de l'Épée, *Joze*. 481³.

Granges. — 140³.

Gravure, Graveurs. — Historiens, inventions, graveurs de sceaux, *André Botticello*, *Hugues de Carpi*. 443³, 444³. — Progrès. 338³, 339. — Sur bois : *Jost Amon*, *Jean Périssin*. 442³. — Sur métal : *Lucas de Leyde*, *Albert Durer*, *Holbein*, *Duvet*, *Laulin*, *Bernard Salomon*, *Duval*. 443. — *Joivin*, *Sadeler*, *Carache*, *Denisot*, *Thomassin*; eaux-fortes. 444. — Commencements de l'art. faire, manière. 131⁴ à 132. — *Callot*, *Huret*, *Chauveau*, *Bosse*, *Nanteuil*, *Mellan*, *Koellet*, *Audran*, *Edelenck*, *Masson*, *Leclerc*, *Simon* 132, 133. — Manière noire, sur cuivre, sur bois, sur pierres fines. 133. — Mœurs et coutumes de l'état. 268³, 269. — Français, *Demarteau*, *Boulangé*, *Bonnet*, *Stapart*, *Leprince*, *Leblond*, *Janinet*, *Dubucourt*, *Descourtes*, *Sieghen*, *Picard*, *Drevet*, *Cochin*, *Cars*, *Lebas*, *Flippart*, *Wille*. 269. — *Berwick*, *Girardet*, *Mussard*, *Desnoyers*. 270.

Greffiers. — Du parlement, de bailliage, des maires royales. 291³, 292. — *Vid.* 88³, 205³.

Grenoble. — 47³, 48.

Guerres. — Plus rares qu'autrefois. 52¹. — Privées, droits entre seigneurs, trêves, abus abolis. 61, 62. — Droits de paix. 63. — Dépenses générales année commune. 81, 82. — Guerre générale. 125. — De religion. 463³. — Avec la Savoie, du gouvernement de Richelieu. 72⁴, 73. — Avec l'Espagne. 73. — Avec la Hollande. 76. — Avec Gènes. 77. — De Vendée. 365³, 366. — *Vid.* 366³. — *Vid.* *et* *Batailles*.

Guez. — 11³.

Guetteurs. — Fonctions et salaires. 57¹.

Guyenne. — Comment elle appartient aux Anglais. 93¹.

Gullette. — Exécutions. 168³, 169.

Guisse (Duc de). — Sa mort. 163³, 164.

H

Habitations. — Chaumières, leur

origine. 106¹. — Cabanes. 113. — Structures diverses. 113, 114. — *Vid.* *Architecture*.

Habits. — Des divers états. 2¹, 3. — Abolition des distinctions par les habits. 3⁵. — *Vid.* *Costume*.

Hameaux. — 137³.

Haras. — 97¹.

Hauberciers. — 118³.

Havre (Le). — 396⁴.

Hérédité. — Des charges. 413¹.

Héritages. — Acceptation. 105³.

Histoire, Historiens. — Chroniques latines et françaises; *Mathieu Paris*, *Froissard*, *Eginhard*, *Rigond*, *Nangis*. 185¹, 186. — *Paul-Émile*, *Robert Gaguin*. 327³. — Les deux *Chartiers*, *Monstrelet*, *Juvenal des Ursins*, *Mathieu de Coucy*, *Le Bouvier*, *Nicole Gilles*, *Jehan de Troyes*. 327, 328. — Ce qui constitue l'histoire d'un peuple. 298³ à 303. — *Seysset*, du *Hailan*, *Bellefort*, *Bauld*, *d'Argentré*, du *Tillet*, de *Serres*, *Carion*, *Paradin*, *Dubouchet*, *Pithou*, *Nostradamus*, *Dubellay*, *La Popelinière*, *Piguerre*, *Montluc*. 316³. — *Esprit de l'histoire*. 46⁴, 47. — Ce qu'elle est et devrait être. 329. — *Historiens anglais* : *Malmesbury*, *Huntington*, *Mathews Paris*, *Buchanan*, *Cuinlden*, *Godwin*; français : *Grégoire de Tours*, *Froissard*, *Serres*, *Mezeray* 330⁴. — Français du siècle. *Mathieu*, de *Thou*, *Dupleix*, *Coeffeteau*, *Mezeray*, *Varillas*, *Bossuet*, *d'Orléans*, *Maimbourg*, *Larrey*, *Saint-Réal*, *Fleury*, *Vertot*, cardinal de *Retz*. 326. — Italiens : *Villani*, *Machiavel*, *Guichardin*, *Paul Jove*, *Davila*, espagnols : *Surita*, *Mariana*, *Herreras*, belges : *Strada*, *Moursins*; allemands : *Aventin*, *Puffendorf*, *Heiss*; suédois : *Magnus*; polonais *Martin Cromer*. 330. — Plan d'une histoire modèle. 329 à 333, 8⁵ à 10. — Critique de la vieille méthode. 252, 25. — *Chronologistes*. 484, 485. — *Historiens du siècle* : *Rollin*, *Montesquieu*, *Voltaire*, *Sieyès*. 485, 486. — *Mémoires de Saint-Simon*, de *Mmes de Caylus* et de *Staal*. 486.

Histoire naturelle. — Botanique. 168¹. — Aperçu de la science, divisions, progrès. 169, 170. — Mé-

469 à 472. — Plantes. 170. —
 max, opinions singulières, au-
 thocryptes. 170 à 172. — Jar-
 des plates de Paris, de Mont-
 r; tabac, les trois règnes, céle-
 Bodin, Gesner, Matthiolo, Fua-
 Dodonæus, Porta, Cesalpini,
 Bondelet. 205³, 206. — Mé-
 le, botanique : Perrault, Ray,
 tefort, zoologie. 323⁴ — Buffon,
 cutan, Bernardin de Saint-Pier-
 bergman, Haüy, Linné, Lacépé-
 zavier. 478⁵.
 mmes. — Liges, cérémonies.
 — Libres, signes distinctifs, leur
 nance. 110. — Leurs privilèges.
 — D'armes. 365¹ à 379. — De
 bre. 268³, 269. — Illustres. 321.
 a qualité, supérieurs aux gen-
 ommes. 12⁴, 13. — Mœurs, coutu-
 , privilèges, luxe. 113, 114.
 piteux. — Leur multip. cité.
 — Hôtel-Dieu. 44, 10¹, 268⁴ à
 — Legs en sa faveur. 44¹. —
 ment, traitement, frères des
 eux, obligations, costumes. 44.
 — Sœurs de l'Hôtel-Dieu, obliga-
 , costume, de pèlerins. 356. —
 orphelins. 282³ à 284. — Des
 na trouvés, des adultes, des mu-
 e. 284, 285. — Des enfants, des
 lards, des femmes, des fous. 285.
 — Malades. 62⁴. — Paris,
 de. 264. — Grands de Paris,
 titure. 266, 267. — Vid. 9¹, 10,
 à 291.
 orlogers, Horlogerie. — Degré
 orrection des horloges en Ale-
 ps, en Flandres et en Artois. 65¹
 Mills sur l'état. 307, 421², 388³,
 — De Chateaubault. 203⁴, 204
 388³, 99⁵, 99. — Réception
 p le corps. 122, 123.
 ospitalité. — Mœurs hospita-
 a du temps. 287¹.
 ostes. — Etymologie. 108¹.
 telliers, Horlogerie. — Mate-
 écol. 249². — Règlements. 251,
 — Impôts, police. 253. — Des-
 ent. 254, 255. — Fraudes. 255
 meignes. 256. — Vid. 242, 247,
 echerie. — 301³, 392.
 ectors. — Fonctions. 33¹. —
 us. 231. Vid. 292¹, 88².

saule. — D'Aix. 218⁴, 211.
 Hydrographie. — 223³.
 Hygiène. — Théorie de la dige-
 tion. 302¹. — Vid. 299.
 Hypothèques. — Leur origine
 414¹.

I

Idiomes. — 367².

Impôts. — Rues. 123¹. — Ré-
 partition. 350, 351. — Sur les nobles,
 sur les villageois. 352. — Leur por-
 tante. 252 à 254. — Sur les ver-
 siastiques. 353. — Divers. 323⁴, 30⁵
 55, 170, 239³. — Leur augmentation.
 354¹. — Des villes. 84¹, 85. — Com-
 parés dans les divers états. 84, 239³,
 260. — Maritimes. 227². — Ta-
 son histoire, gabelle, n des, do, ant.
 ancienneté de cet impôt. 258¹. — Tal-
 lon, sur le clergé, des parties rous-
 les des taxes, sur les villes. 258.
 Vid. 348¹, 350. — Vid. et. France.

Imprimerie, Imprimeurs. — Na-
 ture de la profession nouvelle, savoir
 qu'elle reclame. 139², 444. — Perfec-
 tionnements. — caractères gras,
 fondus, encre, pressoirs frappants,
 impressions des deux cotés, égales,
 res, initiales et frontispices, carac-
 tères allemands préférés aux r. man-
 Trappetel, Verard, Simon Vast.
 160. — Inventaires de la chambre
 caractères nobles, Gutterberg sur
 le des caractères, Schiffer. 380.
 Origine commune avec la gravure.
 338. — Découverte à Mayence, de
 doberde sur Paris. Trois Allemands,
 Ulric Gering, Martin Krautz, Michel
 Fruburger, établissent leurs ateliers
 à la Sorbonne en 1470. Les livres
 mont pleut. 443, 444. — Imprime-
 de Lyon, de Paris, retient aux carac-
 tères romains. Ponce, études,
 mœurs, coutumes, science, mœurs
 vres des compagnons imprimeurs.
 305², 306. — Apprentis, apprenti-
 ge. Correcteurs. Nicolas Ponce,
 marques d'imprimeurs, ordres royaux
 de François I^{er}. Colibertes. Vau-
 san, Wechel, Michel, Etienne, Pail-
 son, Mellinger, Plantin, G. p. 380.
 — Censure, pénalité, progrès de la
 liberté de la presse, tous des livres.

primeurs nommés par le roi, privilégiés; imprimeurs et libraires de l'Université de Paris, leurs immunités 308. — Conditions d'aptitude, provisions du roi, matrices, 339¹. — Maîtres et leur classement, 339, 340. — Fondeurs célèbres: Cottin, Galleque. Imprimeurs renommés: Robin, Coignard, Cramoisy, Billaut, 340. — Imprimeurs des divers corps, nombre de ceux de Paris, 341. — Leur accroissement, 342. — Nombre de ceux des autres villes, leur hiérarchie, leurs travaux, 341¹. — Obligations, règlements, lois, 342.

Industrie. — 416³, 417.

Infanterie. — Commandement, manœuvres, 188². — Enrôlement, grades, 189. — Corrections corporelles, paie, armes, 190, 191. — Armement, règlements, suisse, 192. — Espagnole, 192. — Sous Charles IX et François I^{er}, 193. — Dépenses annuelles, 202. — Enseignes, 1⁴. — Armes 51. — *Vid.* Armée.

Institut. — Sa destination, sa composition, sa division en trois classes, 464², 465. — Costume, jetons, 473.

Intendants. — De généralité 426⁴, 427. — *Vid.* 422, 423.

Intérêts de l'Europe. 331³, 332. — *Vid.* Europe.

Inutiles. — Ordonnances d'expulsion, 255⁴.

Inventions. 392⁴.

Italie. — Son état, 285¹, 286, 416², 417. — Ses intérêts, 336².

Jeûnerie. 392³.

J

Jacqueries, Jacques. — Organisation, 174¹. — *Vid.* 173, 444, 445.

Jacobins. — Rivaux des cordeliers, 3¹. — Hubert II entre dans l'ordre, 444.

Jambons. — De Bayonne, de Mayence, 208⁴.

Jansenisme, Jansénistes. — Balus, Jansenius, 387⁴. — Pascal, Nicole, Arnauld, Port-Royal, 388.

Jarretières. — Prix divers 145⁵.

Jeanne d'Arc. — 422³.

Jésuites. — Leur méthode d'enseigner, 127³. — Loyola: organisation de l'ordre en Europe cinq assistances, subdivisions, provinces, arrondissements, grades, hiérarchie, lois, règlements, 385⁴ à 386. — Robes courtes, 387. — Abolition de l'ordre, 276⁵.

Jeux. — Description, 261¹, 262, 369, 314², 246². — De paume, 310² à 314, 404². De cartes et tarots, 314, 404, 405. — De billard, 314², 315, 404², 405. — Police, 75³. — De palet, de boules, du mail, de quilles, de galet, des échecs, des dames, 404, 405. — Rime, propos interrompus, valentins, jardin de madame, mouche, suvale, métiers 463⁴.

Journaux, Journalistes. — Journal des Savants, sa substance, ses allures, 192⁴, 457³. — Colletet, son journal, 192⁴, 193. Le Mercure galant, 194. — Littéraires: le Mercure, Denis de Sallo, Cousin, 457³, 458. — Nouvelles de la république des lettres, Mémoires de Trevoux, Bibliothèque universelle de Leclerc, Journal littéraire de Sallengre, de Basnage de Camusot, de Desfontaines, de Fréron, le Pour et le Contre de l'abbé Prévost, Arnaud, Toussaint, Suard. — 458. Linguet, Ginguéné, 459. — Politiques: pamphlets, terroristes, 460 à 461. — Modérés, du Directoire 461 à 463. — Gazette de France, du Consulat, 463.

Juges. — Coutume seigneuriale, 118¹. — Châtelains, municipaux, en titre d'office, 229, 230. — Profits et pertes du métier, 441. — Grande variété, 414. — Baillis, 205³. — De paix, 213. — *Vid.* 228¹. — *Vid.* et Justice.

Juifs. — Rigoureux à leur égard, surtout dans l'Aquitaine, 41¹. — Sous Louis le Jeune, Philippe-Auguste, Louis VIII, saint Louis, Philippe le Bel, Louis le Hutin, 41. — Pendus entre deux chiens, fréquentation des juives punie comme bestialité, réduction de l'intérêt de leurs prêts, gages qu'ils ne pouvaient recevoir confiscations de leurs biens, mépris de la loi à leur égard, 42. — Accusés d'empoisonner les saux, 441.

— Synagogue de Marseille. 246². — *Vid.* 111, 302.

Jury. — 217⁵.

Jurisdiction. — Abus. 411¹. — 1^{re}, 2^e, 3^e instance. 416. — Municipales. 432², 433.

Juriconsulte. — 91³.

Jurispudence. — Deites. 133¹. — Sa diversité, son histoire. 218 à 223. — Des cours inférieures et supérieures. 93², 96.

Justice. — Des diverses contrées, formes judiciaires. 120¹. — Basse, concessions. 56 à 119. — Seigneuriale, foncière, 1^{er} degré. 118. — 2^e, 3^e, 4^e degré, pénalité. 118 à 120. — Prévôts tenus de donner à la justice un repas annuel. 387. — Morcellement. 411. — Multiplicité des gens de justice. 414. — Loi de justice de 1331. 443. — Italienne. 229². — Son peu d'homogénéité; révolutions opérées. 293, 294, 295² à 297. — De la Chaulosse. 4¹, 5. — Royale. 83. — Dépenses. 263. — Degrés divers. 218⁵, 219.

L

Laboureurs. — À la charrue et à la bêche. 121¹.

Ladres. — *Vid.* Léproux.

La Fayette. — 277⁵.

Laines. — Ouvriers, cachemires Ternaux. 109² à 111. — Laines, soies, cotons filés, prix divers. 146, 147.

Lampes, Lampistes. — Célebrités, 99⁵.

Languedoc. 369¹, 246², 247.

Langues, Langage. — Des signes 83¹. — La langue des signes remplace la parole selon certaines règles monastiques. 86. — Diversité. 87. — Langues mères, celtique et grecque, expansion coloniale, littéraire, militaire, langue de la Gaule au V^e siècle; celtique, son territoire; d'oïl, d'oc. 88. — Profondes racines de cette dernière dans la moitié de la France. 89. — Les deux comparées, leurs affinités, leurs avantages divers. 89 à 93. — Variations de la langue française. 94. — Langues d'oïl et d'oc. 90², 91. — Grecque. 328, 329, 443. — Française. 229, 330. — Son histoire. 133¹. —

Améliorations, novateurs. 85. — Langues à la mode en France.

— Auteurs célèbres. 134¹, 135.

Lanternera. — 136².

Laron. 80², 81.

La Rochelle. — 49¹, 302.

Latin, Latinistes. — Usage net de la langue. 87¹, 113, 315. — Plus répandu dans la meridionale. 397. — Casaubon, nébo, Muret. 311¹.

Law. — 273⁵.

Lecteurs du roi. — 136.

Législation, Légistes. — uale. 93¹, 96. — Grèce sur le romain, Faber, Barthole, Bouthalier, Guillaume Durand. — Législations diverses. 221, 222, 223. — Grèce. — Variations. 437. — Politiques. 421. — *Vid.* 314, 315.

Légumes. — Taux. 103¹.

Lepelletier. — 439⁵.

Lépre, Léproux. — Symptômes du mal, cérémonie d'excommunication pour le mariage, traitement des malades, reproches nobles. 5¹, 6. — Taux des 13². — Droits des lépreux. 383. — Diminution de la 224. — Bouillon de vipère remède. 301.

Lettres. — Du roi. 334¹. — versées. 367. — Mixtes; 344². — Pl et suscriptio. 16. Formales de politesse et scolar. — Poste aux lettres, directeurs, facteurs. 164. — Historique, port, taux des fermages. 113, 114. — Patentes. 131².

Lexicographes. — 311. — C'alepin. 328¹. — Robert Etienne. 311².

Libertinage. — Formes, moyens repressifs. 21¹. — 61. — Pénalités. 61. — Amende, prison. 60¹.

Libraires, Livres. — Cens des livres interdit à tous qu'aux libraires. 34¹. — Leur valeur, mode de vente des livres. 159. — Ceux en vogue. 395. — Copies par les profès et leur d'être conservés aux couvents. 433. — Livres scientifiques au

302³. — Miniatures, encadrements. 303, 306. — Lieux où se tiennent les libraires et aspect de leurs boutiques. 304³. — Prix, frais, nombre des libraires de Paris. 306, 307. — Règlements, résidence, frontispices, durée de la propriété et par qui conférée. 308. — Grades, admission, obligations, lois. 343⁴. — Amendes, privilèges, censure. 344, 455⁵. — Contrefaçon, costume. 344⁴, 345. — Accroissement des libraires de Paris, ceux de province, colporteurs. 454⁵, 455. — Discredit des livres d'ancien droit. 303 à 305. — Spécimen des publications de la révolution. Le catholicisme dévoilé, Le royalisme dévoilé, Le fédéralisme dévoilé, La révolution de Cythère. 240, 454. — Importation, journalisme, sa critique. 453. — *Vid.* 193³, 309.

Alcémérien. — Grades. 267⁴, 268.

Alces. — Construction. 85¹. — Description. 214, 215.

Lieutenant aux revues. — 84¹.

Ligue. — Du bien public. 423³. — La ligue : sa malice, faustisme. 461² à 463. — Fureurs, guerres. 164. — Ligueurs de Montpellier. 211⁴, 212.

Lille. — 390⁴.

Limousin. — Mœurs et aspect. 362¹, 363, 365, 232³, 233, 91³.

Lin. — Ouvriers, toile. 116³.

Lingerie. — 394³.

Littérature, Litterateurs. — Romains, contes, dits, fabliaux. 133⁴. — Parallèle avec les devanciers : Rhétorique, Aristote, Quintilien, Longin, Aphthonius, éloquence profane : Cicéron, Démosthènes. 186, 187. — Sacrée : saint Ambroise, saint Chrysostome, saint Athanase, saint Basile, saint Cyrille, saint Augustin, Gerson, Ferrer, Jean Petit, poésie : Homère, Virgile, Dante, Pétrarque ; progrès poétique, caractère de la poésie moderne ; la rime, son histoire et ses perfectionnements, rimes latines. Léonius, léonins ; Alexandre, alexandrins, poèmes historiques : Moukes, Guillaume le Breton, didactiques, fables, Marie de France ; fabliaux : Guérin, Rutebeuf, Audefrois, Jean de Boyes,

romans, les principaux ; satire, 187 à 189. — Petits poèmes latins rimés. 342. — Monde littéraire. 395, 396. — Variations. 457. — Influence littéraire : Rabelais, Montaigne 174³ à 176. — Cachet du siècle. 417⁵, 418. — Romanciers. 486.

Loches. — 11¹.

Lois. — Ecclésiastiques. 226⁴. — Diverses, variations. 457. — Sur les métiers. 161² à 165. — Civiles. 91³, 92. — Criminelles. 94, 95. — Commerciales. 362, 363. — *Vid.* Législation.

Lottards. — 203¹.

Lorraine. — Mœurs et coutumes, 379¹, 241³, 242, 396⁴.

Loteries. — 67⁴, 68.

Louis XVI. — Monte à l'échafaud. 219⁵.

Loups, Loupeteries. — Ravage de ces animaux. 102¹. — *Vid.* 142³, 143, 244⁴.

Lunettes. — Inventées par Salvino. 7¹.

Luxe. — Objets de luxe. 439⁴, 440. — Des villes, toilette, table. 154, 155. — Lois et règlements. 338¹, 136³. — De la cour. 422¹. — Abus divers. 439, 440. — *Vid.* 238¹, 114⁴, 399.

Luynes (De). — 72⁴.

Lyonnais, Lyon. — Description de Lyon, son administration. 376¹, 377. — Son histoire. 244³, 395⁴. — *Vid.* 243³.

M

Machiavel. — 331³.

Maçons. — Détails sur l'état. 307¹, 3 8, 131², 156³, 382, 383, 86² à 88. — Limousins. 90, 91.

Magie, Magiciens. — Magie blanche. 166³ à 168, 173. — Noire. 170 à 174. — Pénalités. 255⁴.

Magistrats, Magistrature. — Composition du corps, 80³ à 90, 186⁴ à 188. — *Vid.* 293³, 294, 264³.

Magnétisme animal. — 359⁴.

Mallacins. — Leur organisation. 173¹, 174.

Maires. — 80³, 81, 86, 97, 107³, 79³, 80.

Maisons. — Structure. 11¹. —

TABLE ANALYTIQUE.

Am. 56, 264, 285. — Aspect. 263, 4. — Règlement pour réparer et construire. 107. — *Vid.* 113¹, 73² 1. — *Vid.* et. Habitations.

Asile de correction. — Femmes. 96⁴.

Asile de débauche. — 1, 302 à 304. — *Vid.* Prostitu-

Asiles. — D'école. 235¹. — Œuvres du roi. 80. — Des mon-
no. — 125², 126 — Des métiers.
à 163. — Des comptes. 246⁴. —
déclamation 28, 29.

Asiles. — Modes de traite-
n. 298² à 300, 306. — Théorie,
tence de la profession 300. —
érienne. 302, 303 — Pierre. 3 4.
ouvelles du siècle 304. — Mala-
353⁴. — *Vid.* Chirurgie, Méde-

Asileurs. — Procédure. 30

Asinants — Étymologie du mot.

Asinots. — 113¹. — *Vid.* Habi-

Asin. — 438⁵.

Asiniers. — 92⁵.

Asinands. — Obligations aux
a de force 33¹ — De vin 35,
1. — Aux fêtes. 134¹. — Forams.

— Marchandise de commerce
— De blé 225². — De bes-

2. 226¹. — Des divers pays.
— Privilèges. 228, 229, 153⁵. —

ts sur les marchandises. 231² —
Paris 435, 436 — De village.

— Coutumes et mœurs. 149,
— Considération, influence,

archie. 150 à 152. — Commis-

gours, maîtrise, conditions d'ad-

ion, comptabilité 152. — Te-
des livres, associations, socié-

agents de change, en gros 153,
— Raison sociale. 156. — In-

ce de la politique sur leurs en-
tes. 469. — *Vid.* 425¹, 426.

Asinés. — 117⁴, 358.

Asinés. — 116¹, 117, 308,
77⁴.

Asinés de France. —

Asinés. — Historique,
chers, costume, armement,
231⁴ à 236. — *Vid.* Armes.

Marriage. — Seul remède con-
les succubus. 3¹ — Privilèges
eux 22. — Coutume de battre
femmes 34 — Autres con-
239, 369², 76³ — Des aînés nobl
53¹. — Des seufs. 59. — Obliga-
droits seigneuriaux. 60, 153 — De
129, 130 — Dot des princesses 33
Cérémonies. 130, 131, 73¹, 243, 244

Contrat. 138¹, 139, 238 — Ad-
tère, pénalité 156, 224 — Vau-
d'un époux, Izarde de Beau-
373 — Degrés prohibitifs de pur-
té. 156. — Secrets, de veufs 161.
Entre enfants, mal assortis. 220
Contumace. 226 — Noces
67⁴ — Puissance des maris sur
biens 338¹. — Par paroles de
seul. 392² — Bigamie 446. —
cadets 45³, 46. — Par paroles
seul. 72, 73. — L'ordre d'
puissance. 77, 78 — De detre-
158 — Séparation de corps et
luchs, procédure, pension alimen-
re. — 174¹ à 176. — Actes res-
taux. 250 — Pénalité pour a-
mal assorti. 335 — Entre maître
servant, mariage. — 389², 400.
Influence de la Révolution sur
mesalliances 438. — *Vid.* 428¹, 4
389², 240³.

Marine — Ports et vices de
tunes. 276¹, 281², 288 — Mar-
compares 287¹, 288², 229 — *Vid.*
gaise, histor. pol. 287¹, 291¹, 29
377² — Effectif chinois log. pol. 37
— Combats et batailles 374, 375
— Fautes commises. 389, 390
Vaisseau, construction. 287¹ à 28
377² à 379. — Prix, équipages, 37
tes, combats. 287¹ à 291, 381² à 38
— Approvisionnement 136, 37
380. — Construction en général, 3
riété, vaisseaux de guerre, 381
ment, hiérarchie, instruments de
navigation. 380² à 384, 222³, 22
— Navigateurs célèbres 385¹.
Manœuvres. 386, 383² — Mar-
de 224², 222, 387². — Militaire
225², 226. — Progrès 227, 228
Dépenses annuelles. 222. — U-
niers, corderie, voilerie, fonderie
arsenal, magasins de vivres 221¹
223 — Casernes, grades. 223 à 22
— Connaissances requises, discip-

ments 285 à 287. — Code
s. 288, 384⁵. — Intendan-
t 290. — Archives, agrès,
Solde. 380, 381. — Admi-
n. 385, 86
dorm. — De rivière, mœurs
144⁴, 145. — De canaux.
— D'eau douce en géné-
à 346.
r. — Sa machine. 245⁴.
tu. — 11².
ville. — Maison de refuge,
nifs, Provençaux. 394⁴. —
arades. — 151³.
mon. — En taffetas. 27¹.
lus. — A air. 29³.
omatiqnes, Mathemati-
Géométrie. 183¹. — In-
s, Forcade, Viète. 289³,
Appliquées : Rosson. 290,
Descartes, Neper, L'Hôpital,
t, Svelius, Picard, Cassini,
Jzansm. 322⁴. — La Gran-
— Bossut, Euler, d'Alem-
nge, système duodécimal.
Vid. 324¹.
ais-garçons. — La ré-
3¹.
rim. — 73⁴ à 75, 112.
miciens — 271³.
elme, Médecins. — Elixir
alité, couleur de la faculté.
Progrès, écoles fondées par
dictins; enseignée par le
recs et romains : Hippocra-
Galen; Arabes. Rhazes,
, Serapion, Mesué, Aver-
rs remèdes, espagnols et
Raymond Lulle, Pierre d'A-
ndin, Dondis, le moine Va-
sile et son purgatif, fran-
cauld de Villeneuve décou-
it de vin; Bernard de Cour-
ponderance de la doctrine
culté de Montpellier. 178,
3⁴. De Paris. 179¹, 401⁵.
177¹ à 179 — Traitement
t chaleur du tempérament
— Abus de la saignée
1. — Grades. 435, 297³, 50³,
— Statut qui permet le
296³ — Méthodes grecque
comparées. 296, 297, 300
me : Bessarion, Platon,

Marsile Ficin. 299. — Médecin du
roi 309. — Rabelais. 34³ — Cholé-
ra-morbus. 353⁴. — Fièvres, febril-
luges, ipécacuanha, vapeurs, trans-
fusion du sang, transplantation des
dents. 354. — Transplantation des
maladies, poudre d'assimilation,
émétique, maladies chroniques. 355
— Domergue, son système. 355,
356. — Consultations gratuites, mar-
chands d'orviétan, pensions pour les
malades, traitements à forfait. 356.
— Empiriques, le P. Rousseau. 357.
— Société royale de médecine, De-
guin, Blegny, 358. — Médecine de
Stahl, de Sanctorius, de Boerhaave;
magnétisme animal, police, univer-
sité de Paris, frais d'admission, 359.
— Pietri, Helvétius, Burette, Bour-
delin, Bourdelot, Dodart, Hecquet,
Fagon. 364, 365. — Faculté de Tou-
louse. 400³. — Facultés diverses,
durée des cours, nature des cours
nouveaux, hygiène. 401, 402 — A-
natomie pathologique, Avenbugger,
Gall, nosologie. 402 — Matière mé-
dicale; découvertes : gélatine, galva-
nisme, inoculation, vaccine, Gesner;
clinique : Dubois, Corvisart. 403. —
Discussion de la vérité des termes
de médecine, thèses, Alibert, jour-
naux de médecine. 404. — Systèmes
divers Sydenham, Brown; chimie
animale. 405. — Cullen, Stahl; céle-
bres françaises : Chirac, Hecquet,
Sylva, Astruc, Sénaç, Sauvage, Lieu-
laud, Vieq d'Azyr, Hallé, Dumas,
Barthez, Fizes, Borden, Roussel,
Andry, Tissot. 406. — Gall, Pinel,
Forlenze, Wenzel, Fouquet, Corvi-
sart, Portal, Tarin, Gamelin, Pomme,
Mascagni, Alibert 407.
Megisiens. — 308¹, 144²,
398³.
Melun. — 77³.
Melusine (La fée). 358¹.
Mémoires. — Sont au goût du
siècle. 1⁴
Mendians. — Nature des au-
mônes; des villes, des campagnes.
128¹ 129. — Pénalité. 434. — Privi-
lèges. 5³. — Robeurs de filles. 7. —
Mœurs et coutumes. 278⁵ à 288 —
Vid. 2², 281³.
Mémorists. — 231⁴, 232.

TABLE ANALYTIQUE.

- Annétriens.** — 203¹, 266.
Annuitiers. — De sacristie, 28.
 Détails sur l'état. 133¹ à 135.
Artiers. — 226¹.
Artin. — Son tombeau. 358¹.
Assageries. — 343³.
Assagers. — Des villes. 29¹ à 31.
 — Volants. 31 à 33. — De l'Assagité. 31, 19¹. — De marchands. 31. — D'argentiers. 33. — Fieffes. 33. — D'église. 33. — Le senéchaussée. 19¹ — Conducteurs de voitures voyage. 167¹, 168. — Vid. 151¹.
Assiers. — 96¹.
Assures. — 230¹.
Métallurgie. — 384¹ à 386.
Métiers. — Statuts, chefs. 13¹.
 Mœurs et usages 116¹.
Métroscope. — 13¹.
Mets. — Mœurs et coutumes. 381¹. — Vid. 187¹, 188.
Membles (Marchands de). — 13.
Mendon. — Son château. 274¹.
Moullers. — 129¹, 30.
Moullers. — Détails sur l'état. 1¹, 308, 309, 140¹, 442, 77¹.
Mourriers. — Sauf-conduit judiciaire 29¹.
Moueurs. — Détails sur l'état. 9¹, 113¹. — Loi sur les mines. 113, 15.
Miniatures. — Des livres, sur un. 335¹, 336. — Vid. 434¹ à 436.
Ministère public. — 85¹.
Ministres. — Richelieu, Mazarin. 431¹ à 435.
Modos, Modistes. — 39¹, 78¹, 118, 270. — Madame Raimbaud. 143, 145.
Mœurs et coutumes. — Conclusion avant le combat. 79¹. — Notiers. 93, 96. — Domestiques. 127. Des femmes de Paris. 449¹. — Diverses. 391¹, 392.
Moines, Moineses. — Mœurs et coutumes. 346¹, 347. — Vœux des moines, lois qui les régissent l'archie. 348 à 351. — Declin des rois monastiques, la Convention supprime. 351 à 353. — Lois nouvelles qui régissent les moines. 353. — Vid. 134¹, 138, 159.
Colliers. — La Bourgeoisie genti-
- homme. 22¹ à 26 — Famille de la tour. 28, 39.
Moullins. — Molins. 28, 389.
Monastères. — En vertu. 285¹.
Monnaies, Monnaies. — 27¹. — Diversité. 317 — Divers des monnaies, l'usage des emplois, historique. 317, 401. Détails sur l'état. 123¹, 124 — Convention du balancier. 400¹. — Vache. 209¹. — Vid. 126¹.
Monseigneur. — Grandeur du. 69¹.
Montagnes du Cantal. — Culture, mœurs. 19¹ à 21.
Montaigne. — 174¹ à 176.
Montauban. — 396¹.
Montmercy (François). — 72¹.
Montpellier. — 49¹ à 57, 280¹.
Montreuil. — 48¹.
Moralistes. — Charon, Montaigne. 313¹. — Nicole, La Rochefoucauld, La Bruyère. 335¹.
Morvan. — Mœurs et coutumes. 236¹, 237. — Vid. 252, 253.
Moutarde. — De Doo. 31.
Municipalités. — Administration et fonctions. 12¹, 13, 401¹ à 403. — Juridiction municipale. 122, 123, 404. — Costume, l'usage des villages. 401¹ à 403. — Les élections, de fructidor, de la Convention d'organisation. 240¹ à 242. Vid. 79¹ à 87, 89, 92, 96.
Municipalités. — 77.
Musique Française. — 51¹. — Lesquels, instruments, notation, chez les anciens, modernes, propres. 26, 343¹, 318, 319, 32. — Lesquels divers, grades dans le corps. 344, 403¹, 406. — Célébrités. 317. — Des diverses provinces. — Académie de musique, fondateurs : Buff, Courcier, duc. 448, 449. — François de Cugne, Legendre, Mauchon, Peyroy, Martin, Jeannequin, Le Costeley, Blockland. 449, 450. Deguise. 450¹, 33¹. — Cugne, Lassus, Maillard, Palestrina, 6.

Santerre, Ferrier, Janibet. 450⁴, 451. — De salle, de 452, 453. — Claquabois bouquin, trompe, courtaud Dramatique. 36⁴. — Opéras, 37. — Militaire. 32. — Intru-
Camhini, Davaux, Haydn musiciens exécutants : Viotti, , Rodès, Boucher. 513⁵. — Janson, Lamare, Miroir, superin, Clementi, Tapray; toire de Paris; musique a- me : Rameau et d'Alembert, diverses. 514.
bros. — 37⁴ à 48, 445. — lire.

N

y. — Habitants 395⁴.
m. — 236³.
n. — Son caractère. 14³.
ern. — 137³.
ralistes. — 324⁴.
ation. — Découvertes. 3. — Intérieurs. 21³.
manclera. — 174².
er. — 438³, 439.
m. — 365⁴.
. — 233³, 234.
case. — Devoirs envers le
— Lettres de non-payer.
Dispense du serment. 415.
issement toléré. 267. — Let-
obissement 270. — Invasion
are. 429 — Vœux politiques.
blesse du Sud-Est. 365⁴.
is. 456. — Éducation 176².
Origines. 178. — Mariage.
11 — Importance de la gé-
180. — Droit d'aînesse.
Obligations. 182 à 184. —
s. 134 180 à 183, 185, 186,
. 133 — Juridiction, dettes,
marchands. 186. — Noblesse
. 188 à 190. — Noblesse u-
vénalité, ridicule. 9⁴, 10. —
on, pénalité. 10. — Haute
436. — Sa suppression.
7. — *Vid.* 121⁴.
ualisme. — Caractère de
ne. 150¹, 151.
. — Des personnes, des
ymologies, influences. 246³

à 250. — Altérations et changements
subis. 346⁴, 347.

Normandie. — Mœurs, coutu-
mes, culture. 238³, 239.

Nosologie. — *Vid.* Médecine.

Notaires — Règlements. 434¹.
— Emoluments. 231. — De villes,
privileges. 238. — Costume. 238. —
Leur nom commun en Lorraine. 445.
— Actes notariés. 415. — Clercs
notaires du roi. 288¹, 289. — De
province des cours de bailliage, de
Paris, de la cour du parlement, au
Châtelet. 289, 437³. — Impériaux,
apostoliques, sergents d'armes 290².
— De villages. 79⁵. — *Vid.* 138¹,
230, 258, 435, 88³ à 90, 150, 186⁴.
Nourrices. — 399⁴, 32, 33³.

Nouvellistes. — Fonctions, émo-
luments, Loret. 188⁴ à 190.

Noyers, Noix. — 141².

Noyon. — 80², 81.

Nu d'raire. — Répartition, mou-
vement. 256², 257, 263.

O

Oblats. — 391².

Orfèvres. — Leur vanité. 412¹.
— Créés pour les besoins de l'impôt.
259³.

Officiers. — De la chambre des
comptes. 28¹. — De la prévôté. 31.
— Des charrois. 79. — Confirmés à
chaque règne. 412 — Grands offi-
ciers 421.

Oléoleurs. — 117².

Opéra. — Historique. 33⁴, 506⁵.
— Italien. 37⁴. — Français : Perrin,
Cambert, Jourdeac, Beauchamp, Lul-
li, Quinault. 37 à 39. — Baïsses de
spectacle, transformation, tragédies,
pastorales. 39, 40. — Acteurs et au-
teurs célèbres. 40, 41. — Mœurs et
coutumes, entrées franches, prix des
places, décors, machines 42. — Mu-
sique : Lulli, ballets, pantomime,
danseurs et danseuses célèbres. 42 à
45 — Comique, divers. 46. — Céle-
brités de l'Opéra-Comique : Anseau-
me Dun, Monsigny, Félix, Dezède,
Grétri, Dalayrac, Méhul. 507³. — Du
Grand-Opéra : Colasse, Campra,
Mouret, Rameau, Rousseau, Gluck,
Piccini, Sacchini. 508.

Or. — Son compte en France. 256³, 257.

Orange. — 49³.

Orateurs. — Sacrés : Montluc, Despenne, Castellan, Claude Morenne ; profanes : L'Hôpital, Versoris, Rodin. 318³. — *Vid.* 326¹, 327. — *Vid. et* Eloquence.

Ordres religieux. — Blancs-Manteaux de Paris. 36¹. — Divers, comparés aux différents États de l'Europe. 446 à 449. — *Vid.* 343, 208².

Orfèvres. — Orfèvrerie, détails sur l'état. 310¹, 122², 123, 127 à 129, 388³, 401⁵. — De Reims. 227⁴.

Orléans. — Lois relatives aux étrangers. 391¹.

Ouhleux. — 311¹.

Ouvriers. — En jones, en roseaux. 103⁵. — En corne, en os, en paille. 106.

Oyers. — 344¹.

P

Pages. — Leur caractère. 196¹. — De chiens. 234 à 236. — *Vid.* 272¹, 273.

Pagés. — Laboureurs, des bois. 108¹.

Pain de Gournay. — 197¹.

Pairs (Les douze) de France, de jugement. 107³, 108.

Paix. — De Ryswick. 1¹. — Des Pyrénées, d'Aix-la-Chapelle. — 76, 273⁵. — De Vienne, de Paris. 276.

Panthéon. — 479⁵ à 481.

Pape. — Son autorité. 288¹. — Ses privilèges. 417².

Papetiers, Papiers. — Détails sur l'état. 312¹, 418⁵, 419 — De Clermont. 409³. — D'Angoulême 206⁴, 207. — Prix divers 147⁵, 148. — *Vid.* 159².

Parasites. — 389¹ à 402.

Parcheuoliers. — 312¹.

Pares brisés. — 96¹.

Parents. — Leur solidarité avec les condamnés. 36¹.

Parfumeurs. — Détails sur l'état. 312¹, 313. — Parfumerie de Grasse 213⁴.

Paris. — Comparé à Jérusalem. 14¹, 15. — Situation, enceintes. 13, 516⁵. — Division commerciale, in-

dustrielle, scientifique. 15¹. — Population. 17¹, 519⁵, 520 — Mendicité des costumes. 17¹, 524². — farines, boucherie, halles, étape au vin. 17¹. — Repte Notre-Dame, dîners nautiques. 18, 242. — Amateurs, cours ecclesiastiques. Crieurs de vin. 18, 19. — enterremens, jeux 19, 20. — exercices du tir, lices pour les duels, divertissements des enfans de char et de — Palmarès. 1², 20. — Église : processions, fêtes 20, 443¹. — Forges, 20¹. — Garde bourgeoise, présentations, matines. 21. — Université. 147. — Écoles. 148, 149. — 163. — Nombre des maîtres 233. — Ses environs. 36. 436. — Hôtel du roi. 36. — noms des rues. 385, 386. — Haut. 9¹, 266⁴ à 270. 48². — Collèges. 317, 318. — description. 43, 434. — Juridiction municipale. 432. — Papiers 215. — Garde perrière 215³, 216. — Commerce Ville 434². — Rues de Saint-Martin 434, 435. — des Innocents. 437. — Seine 438, 439 — Appareil de guerre. 439 — Pont 210², 516⁵. — Professeurs 447², 448. — Catacombes Grandeur, édifices. 209. — Hôtels. 210⁴, 211 — 211, 212, 517⁵. — Marchés 518⁵. — Condition du peuple 214 — Debits les plus fréquents — Magasins. 215, 216. — d'art rétrospectif. 216, 217. — déme de musique. 448. — croissemens nouveaux, notions nouvelles, bruits. 531⁵. — Aspect nouveau, mont nouveau, établissemens nouveaux 414⁴ à 417. — nouvelles, curiosités, 422 — Facilité de transport qui y mènent, barrières, 516. — Accidents. 517.

- partiers. 518, 519 — Con-
n. 520, 521. — Besoins.
l. — Guinguettes. 522. —
: Opéra. 522. — Maison de
mis-de-piété, arts mécani-
me. 523 — Incendies. 524.
de-garde monnaie. 525. —
rais. 525, 526. — Traiteurs.
— Cafés. 528, 529. — As-
ivers temps. 529, 530. —
les repas. 530 — Tivoli.
M. 385³, 257³. — *Vid. et.*
.
lens, Parisiennes. — Li-
mœurs, esprit religieux,
les spectacles 21¹, 22. —
, supériorité intellectuelle.
lœurs et coutumes. 437³,
217³ à 219 — Petits-mar-
cadins 533³. — Education
iennes, coquetterie, incli-
choix d'un époux. 534. —
, inconstance, intrigue,
e la journée. 535, 536. —
sociétés. 536 à 539.
le. — Frappés pour les nu-
l¹.
ment. — Livrés et rang
que. 28¹. — Règlements,
nents. 228, 229, 294³, 295.
ège. 410¹. — Ses abus. 411.
lions 436. — De Dombes.
M. 81, 82, 436⁴.
n. — Leur esprit, royalis-
pens, terroristes, républi-
36³ à 469. — Convention-
tionnaires, influence de l'es-
parti sur chaque état, ses
0, 471 — Hommes de parti.
.
res — Des femmes. 136³,
M. 78¹.
ports. — 113³.
urs. — De rivière. 251⁴,
il de Lauragais. —
).
ureaux. — Leur organi-
73¹, 174.
us. — Etymologie. 129¹.
ustriels. — 313¹.
ologistes. — Ferret. 53³.
ers. — 146³, 147.
iers. — Détails sur l'état,
313¹, 314. — Pâtisserie. 248¹, 247.
Pâturages — Règlement, vai-
ne pâture. 101⁴, 102.
Panniers. — 310² à 313.
Pauvres. — Mesure dans les
aumônes. 39¹. — Droit d'être reçus
dans les hôpitaux. 47. — Moyen d'es-
quiver les amendes. 154. — Privilé-
ges. 240, 7³. — D'église. 240¹, 16³,
17. — Ruses et maux feints, péna-
lité. 1 à 5¹. — De Lyon. 7. — De
Flandre, de Bourgogne. 13, 14. —
Droits. 241. — Secours des couvents.
263⁴, 264. — De Paris. 264. — Se-
cours 271 à 274 — Mœurs et us-
ges. 274, 275, 302, 393. — Corpora-
tion, grades, etc. 275 à 281. — *Vid.*
Mendians.
Paveurs — Détails sur l'état.
314¹. — Belon. 91³.
Paysans. — Leur rôle dans les
guerres seigneuriales. 125¹. — Leur
bien-être. 137³ à 145 — *Vid.* 18¹.
Péager. — Droits de péage.
250¹.
Pêcheurs, Pêche. — Instru-
ments, règlements. 35³, 36. — Juri-
diction. 36, 37. — Pêcheurs d'étang,
pêcheurs de mer 38 à 40, 373³. —
Droits de pêche. 40³. — De baleines.
372³, 373, 375, 376. — De harenga,
de morue. 374, 375
Pedecaux (Gentilshommes).
189³.
Peignes, Peigniers. — Détails
sur l'état. 314¹. — En corne, en bois,
en ivoire. 106³.
Peigneurs de draps. — 149³.
Pelmes. — 267¹.
Peinture, Peintres — Miniatu-
res. 158¹, 441, 336³, 434³. — Pein-
ture sur verre 199, 334³, 120⁴. —
Sur émail. 200¹, 334³, 120⁴, 202³. —
Emailliers de Montpellier et de Li-
moges, tapisseries d'Arras, peintors
des anciens comparée à celle des
modernes, à fresque. 200¹, 434, 120⁴.
— Ecole italienne : Cimabue, Giotto,
Buffaniolo, Lorenzetti, école fran-
çaise : Pierre Soliers, Gérard d'Or-
léans; peintres de l'hôtel Saint-Pol.
200¹. — Condition des artistes 204. —
Vogue de la peinture à fresque 439. —
Progrès : peintres italiens sous Char-
les VIII. 331³, 337. — Flamands. 339,

TABLE ANALYTIQUE.

1. — Français. 332, 333, 433³. —
villages, chefs-d'œuvre. 337. —
quelque. 334³, 420⁴. — Peinture
commune. 334². — D'écussons 334,
3 — De livres, licence des sujets,
de des nus. 335. — Peintres de
l'école. 335, 336. — Grands tableaux
6. — Heures, Rancurel 434² a
6. — Décorations: Potin; paysages,
fines: Uroom, portraiture. 436,
44. — Léonard, Mabreaux, Court,
Jean Janet, Corneille, Duval 436,
7. — Allégories Fresques, l'abbé
Saint-Martin, Histoire. Raphaël,
Michel-Ange, Denizot, T. bergeau,
Saint-Bernard, Rosso, Primalue,
Jérôme, Simon de Paris, Claude
Paris, Laurent le Picard, Roger,
Géog. Banel, Veronèse, Arthus
amand, Le Tinen, Dohreul, Du-
la, Evrard, Frémant, Jean Cousin
6, 439. — Mœurs et usages. 420⁴,
1, 257⁵. — Pastel. 420⁴, 262⁵. —
peinture à l'huile 420⁴, 421. — Dubie,
Guier, Petitot, Le Sueur. 420 —
Jean Vouet, Le Poussin, Le Brun,
Sueur, Mignard, Claude Lorrain,
ypol, Blanchard, Boulogne, Cham-
gne, Lafosse, Bourdon, Jouvenet.
2 à 423. — Greuse ses trois ta-
aux du Père de famille, Oudry
chasses; Vernet. 238⁵, 259. —
musique retrouvé par Caylus, mis
usage par Lausis; peinture sur
cre. 262. — Salles d'exposition,
Brun; salles du Louvre, Musée.
2, 263.
Pèlerinages, Pèlerins. — Re-
ic de la Terre-Sainte. 279¹ —
mbre considérable. 288, 289. —
tributs, privilèges 355 — A Saint-
ques. 355, 356. — Vœu de se bat-
t, 359, 360 — Manière de voyager.
2. — Médailles. 377. — A Remire-
nt. 379, 380.
Pelletiers. — Détails sur l'é-
e. 314¹, 315, 443². — Pelletterie.
7⁵.
Pénalité. — Peines diverses.
1¹, 161, 224, 225, 389, 390, 412.
Peines ecclésiastiques. 246 —
sphémateurs. 271, 272. — Vid.
1, 96, 105, 106.
Pénitents. — D'Avignon, blancs,
4, noirs, bleus. 65² à 69.

Pensées scholastiques.
128¹, 129.
Périgueux. — Origines m-
sées. 47².
Perruquiers. — Perruque
Paris. 225¹. — Vid. 337, 421¹.
Peste. — De 1348. 414¹. — De
453 à 455. — Traicement, m-
curatives. 238², 301 à 303.
Petit-maitre. — Ce que c'est
13¹.
Peuples. — Divers. 127
d'ance au progrès 449¹ à 455 —
mercants. 227² — De l'Europe,
présent, tendances, avenir. 30
352.
Pharmacie, Pharmaciens.
Progrès des aux Arabes. 180¹.
— Règlements, ordonnances 43
Progrès. 307¹ à 309, 434 — Ap-
caire du roi 309. — Galien, 2
pion, Mesue, école de Salerno,
racelse, Arnould de Viterbe, 43,
dume, Ferrerus Tomatus, Ranc-
Jacques Dubois 633 — Muni-
tion, administration, matières ap-
caires. 64, 65. — Costumes, de
du Levant, codes, quinquies,
que, mercure, bains de vapeur,
mèdes divers, de la les et de la
des, Bardelle, Serpentin.
364. — Ecole de Montpellier
— Chirurgie médicale. De la
de Gassicourt, Cadat de Vau,
mentier, Deyeur, nature des
413⁵. — Nouvelles termes 416.
Philologues, Philologie. —
liger, Guillaume Postel, Juste L-
Budée 312³. — Bayle, Fonten-
484⁵ — Vid. 328².
Philosophie, Philosophes. —
nière bruyante d'argumenter 6
170. — Règne d'Aristote 130,
186. — Ses trois branches 124.
Aristoteliciens Abailard, Albert
ridan Scott, ontologie, phy-
théologie, théologiens saint
goire de Nazianze, saint Ansel-
Pierre Lombard, Alexandre de Ha-
Albert, saint Thomas d'Aquin 1
las de Lyre, Pierre d'Abr 100
Scholastique. 323¹, 324 — Ille-
que. 427. — Ramus, Stagire 12
nella, Cardan, Bodin, Pasquier
313. — Descartes, Cordenay,

nébranché. 324⁴. — **Mé-**
Condillac, Laromiguère.
— **Logique** : les mêmes.
Théodicée : Pascal, New-
ton; philosophie sociale :
Rousseau, le *Contrat so-*
482, 483.

ogie. — Fernel. 53³.
me; Physiciens. — Progrès;
bert, Glanville; instru-
de la science. 291³ à 293.
Jansens, Drebbel, Tori-
Marlotte, Van Helmont,
endi, Othon de Guericke,
Duclos, Rœmer, Kircher,
ghault, Descartes. 321⁴.
tes : Franklin, Montgol-
in, Coulomb, Papin, New-
rley, Watt. 476⁵. — *Vid.*

e. — 239³ à 241.
précieuses. — Leur
thérapeutique, vertus sup-
3, 308.

ra. — 244³, 245.

fortes. — 202³, 203.

es. — Détails sur l'état.
431. — Plafonds. 89³.

ers. — Détails sur l'état.
387³, 388. — Ouvrages
100⁵.

Poètes. — Règles, Sibi-
n, Tabourot, Delaporte,
rd, Saint-Gelais, Dorat,
Caux, Passerat, Olivier,
Bailf, Pibrac, Dubartas,
48³ à 321. — Chapelain,
Malherbe, Rousseau; co-
lière, Regnard; tragédie
Racine; drame lyrique :
ables : La Fontaine. 327⁴.

Boileau, sonnets, églo-
in, Segrais; poésie légère.
es, La Suze, La Fare, Chau-
llon, Chapelle, Bachau-
ielapidaire : Santeuil. 328.
L. J.-B. Rousseau, Lebrun,
inard, Collé, Marмонтel,
Lattaignant, Radet, Pns,
es, Grassat, Bernard, Pi-
r, Baour-Lormian, Lamo-
in, Chaulieu, Racine fils,
bert, Esnénard, Delille.
Vid. 326³. — *Vid. et. Litté-*

Poids et mesures. — Leur di-
versité. 117⁴, 118.

Poloteurs. — 107⁴.

Polissons. — De mer. 39³, 40. —
Prix courants. 315⁴, 316, 146⁵.

Pottiers, Poitou. — 47³, 233,
234, 447, 395⁴.

Polémique. — Pascal. 327⁴.

Police. — Sa perfection, règle-
ments de police rurale. 95⁴, 96, 26³,
27, 451⁴. — De Paris. 433². — Offi-
ciers. 424³, 425. — Lieutenant de
police. 93⁴. — De chaque état avant
la Révolution, des villes; instruments
de l'ancienne police; châteaux, Bas-
tille, lettres de cachet, prisons des
cloîtres; prise de la Bastille. 451³,
452. — Police nouvelle, assemblée
constituante, loi martiale, loi poli-
cielle, assemblée législative, conven-
tion, police révolutionnaire. 452 à
454.

Politense. — Maître de politesse.
24.

Politique. — Sociale, exposi-
tion. 449⁴ à 451. — Du siècle. 414³,
65.

Pologne. — Son état. 413⁴, 416.
— Ses intérêts. 335³. — Son démem-
brement. 276⁵.

Ponts. — Construction et con-
structeurs; saint Benezet institue les
Frères des ponts. 8⁴. — Ponts et ca-
naux. 230⁴. — *Vid.* 22³, 23.

Population. — Sa répartition.
106⁴. — Des villes. 93³. — Sa com-
position. 158³.

Porcelainerie, Porcelaines. —
Détails sur l'état. 390³. — De Saint-
Cloud 227⁴. — De Sèvres, de Saxe,
de Chine. 93⁵, 94.

Porchers. — De village, du roi,
des habitants. 72⁵, 73.

Porteurs d'eau. — 68³, 69.

Portiers. — 65² à 67.

Port-Royal — 388⁴.

Porte française. — 223³, 224.

Portugal. — 417³.

Postes. — Leur établissement.
35³, 36. — Maîtres de postes. 16⁵,
163⁴, 164. — Prix des postes. 16³ à
18. — Aux chevaux, aux lettres.
342⁵.

Postillons. — 161⁴ à 163.

Pierre. — De terre. 315¹, 132², 388², 88⁵. — D'étain. 315¹, 316, 389³, 101⁵. — *Vid.* 122⁴.

Poudre à canon. — Fabrication. 77¹, 198³. — Influence dans l'art de la guerre. 77¹, 78.

Pouvoirs. — Législatif, exécutif, judiciaire. 202⁵, 203.

Prébende. — 201², 203.

Precepteurs. — 367⁴.

Préfecture. — Signification du mot. 233³, 234.

Prés. — Natures diverses et fauchaison. 139³, 140.

Présidiaux. — 82¹.

Presseurs de draps. — 153³.

Prêtres. — Education. 191¹, 192. — Grades et hiérarchie. 192, 193, 195. — Ordination. 193. — Constitutionnels 217⁵.

Prevôts. — Fonctions et privilèges. 33¹. — De Paris. 433², 434.

Prière du soir. — 184³.

Princes. — Du sang, leur droit de délivrer les prisonniers. 30¹. — Abus les concernant. 421. — Artisans : Peters Bas, Joseph II, Louis XVI. 123³, 124.

Prisons, Prisonniers. — Royales. 37¹, 71⁴. — Municipales, ecclésiastiques. 37¹. — Seigneuriales. 37, 54. — Aménagements. 38, 291⁵. — De village, de villes. 272³, 273. — Règlements, fermage. 273, 274. — Leur état. 71⁴, 72. — Nombre des prisonniers sous la terreur, administration, nourriture et soins, travaux. 291⁵ à 296. — *Vid.* 261² à 263, 69⁴.

Privilèges. — Royaux. 154¹, 253. — Des villes. 160, 379. — Nobiliaires. 2 5. — Des marchands. 442². — Abolis par la révolution. 1⁵, 2. — *Vid.* 53².

Procédure. — Ecclésiastique. 226¹, 284², 285. — Décrétales, officialités, styles. 109³. — Juridictions, appels comme d'abus. 109, 110. — Civile. 96³, 174⁴ à 179, 238, 230. — Assignations, 97². — Enquêtes. 97, 98. — Sentences, appel. 99, 100. — Arrêts. 100. — Expropriation, dépens. 100 à 102. — Arbitres. 102, 103. — Criminelle. 284². — Décret d'ajournement, comparution, infor-

mation à l'ordinaire. 103, 104. — Cours inférieures, des cours supérieures. Exécutions, + récusations, lettres de grâce. 103, 104, faux, vol, pénal. *Vid.* 218¹ à 221.

Processions. — Religieuses. 243¹.

Procureurs de — *Vid.* 230¹, 412, 63.

Propriété — Qui régissent 97¹. — Modifications. 99. — Modification. 300. — Champs. 238 à 240.

Protestants. — Mariage. 36², 157. — Vocations. 159, 160, 161. — Alibis. 167, 168. — Diverses. Révoltes, antipathies, larcins. 170. — Critique de la loi à 384. — Edit de Nantes. Révocation. 384, 385. — La Révolution sur les

Prostitution. — 32¹, 303¹, 304.

Provence. — 373¹. — Culture et

Provinces. — 76², 77.

Prod'homme.

Publicistes — Beau, Bodin. 314².

Q

Quenouilles de 194¹

Quercy. — 362¹, 363, 366.

Quêteurs. 10

Quous Maîtres)

Quétisme. — 389⁴

Quinault. — 40

Quincaillette. —

Quinze-Vingts

R

Rabelais. — Sa

à Montpellier. 51³. — *Vid.* 174.
— 274, 317.

eurs de sucre. — 316¹.

— **Traitement.** 62³. — **Ma-**
ner les malades. 231³.

ouillet. — Son château.

me. — Caractère de la
— 151.

ev. — Cautionnement.

— **Des provinces, comptabilité,**
des. 351¹.

devances. — Diverses. 238¹,
268, 269, 357, 394². — **Seigneu-**
352.

lais. — **Maîtres des relais,**
173, 18.

urs, Reliures. — Détails sur
— 316¹, 317, 160², 161, 410³,
1. — **Livres.** 157. — **De Paris.** 226⁴.

— **Levasseur, Barnache, Nyon,** 344.
— **tradel.** 108⁵.

uses. — **De Saint-Be-**
— Vid. 448.

tions. — Rivalité des sec-
— à 172. — **Chrétiennes, prin-**
ux points de leurs dissidences :
ements, discipline. 178 à 181. —
id. 458¹.

Beliques. — Combien on les
gnérait. 384¹.

médés. — Singuliers : graisse
adu. 90⁴.

mirement. — Lieu de pèle-
riège. 379¹.

ennes. — Origine supposée.
673.

Rentes, Rentiers. — Intérêts et
capitaux. 251¹, 265. — **Nature.** 72².

— **Viagers, Laurent Tonti, tontines**
bliques. 66⁴, 67.

pas. — **Ordre, symétrie, luxe,**
os, profusion. 52¹, 182. — **Pos-**
esse. 65. — **Nombre des repas quo-**
iens des grandes maisons, nature
s mets, repas de la cour, festins,
atumes y relatives. 329, 330, 334
337, 342, 357, 358. — **Cuisine des**
plats. 238². — **Ordonnance des ta-**
as 240, 241. — **Etiquette.** 354. —

riches campagnards. 183³, 184.

décoration, service. 259⁴. — **Plats**
ers, desserts. 260 à 262. — *Vid.*

1 247, 150³.

présentation nationale. —

Ses degrés, états provinciaux, leur
composition, convocation, habille-
ment. 407⁴, 408. — **Rang des mem-**
bres, ouverture, séances. — 408 à
411. — **Représentants du peuple :**
Carrier, Couthon. 159⁵ à 163. — **His-**
toire de la représentation nationale.
171 à 182. — **Représentants près les**
armées. 322.

République d'Aspe. — 218²,
219.

République Française. —

Coup d'œil d'ensemble, Constitution
de l'an 2, assemblées primaires, ac-
sionnaires. 226⁵, 227. — **Assemblées**
électorales, leurs adresses à la Con-
vention. — **Aperçu de la situation.**
227, 228. — **Organisation : district,**
municipalité, tribunal, comité révo-
lutionnaire. 229. — **Représentants du**
peuple en mission, réquisitions. 229,
230. — **Listes des suspects.** 231, 232.

— **Représentants près les armées.**
232, 233. — **Actes d'un district.** 233

à 235. — **Commissaires en tournée,**
réquisition. 235, 236. — **Verbaux des**
commissaires. 236, 237. — **Dégrada-**
tion de roture, renonciation à l'état

ecclésiastique 237, 238. — **Renon-**
ciation au culte. 238, 239. — **Actes**
d'une municipalité. 239, 240. — **Re-**
levé d'un registre de mariage. 240,

241. — **Réquisitoire d'agent national**
contre la célébration du dimanche,
et l'inobservance du décadi. 241. —

Visite d'un délégué de représentant
du peuple. 242, 243. — **Arrêtés d'une**
municipalité; certificat de civisme;

vieillards et enfants indigents mis à
la charge des riches. 243, 244. —

Arrêté contre les auteurs classiques,
sur les écoles. 244, 245. — **Contre**
les livres dits inutiles ou nuisibles.

245, 246. — **Actes des comités révo-**
lutionnaires; dénonciations, mandats
d'arrêt. 246, 247. — **Pétitions des**
détenus. 247. — **Commissions popu-**
laires; mandats d'extradition. 247,

248. — **Accusateurs publics, actes**
d'accusation, débats, jugements.
248, 249. — **Condamnés, affiches de**
la vente de leurs biens. 249, 250.

Retardeurs. — 149².

Revenants. — **Conjurations.**

Révoltes. — **Principales du**

leur caractère particulier, celle des. 173¹, 174.

Révolution (La) — Mœurs et coutumes du temps. 222⁵ à 225. — Son influence sur l'armée. 321. — Sur le pré et la ruité. 362 à 368. — 14illet, 10 août, 18 fructidor. 462.

Rheims. Sa cathédrale. 341².

Rhétors — Fouquehn. 317³, 8.

Rhodes. — Mœurs des habitants 36¹, 367.

Rhodes — Origine supposée. 47³.

— Son commerce. 113 à 115.

Ribaudi. — Leur roi. 384¹, 217².

— Leur justice sommaire. 384¹.

Richelieu — Sa lutte contre la dévotion. 72⁴, 73.

Rivières et Canaux — Curat, hellage, chablage, portais. 21², 1. — Entretien. 144⁴. — Navigation.

ches; canal des deux mers, des ois mers, du Charolais, de Bour-

gne, d'Orléans. 344³, 345.

Robespierre. — 5³, 166.

Rochebeau. — 277⁵.

Rocheport — 397⁴.

Rodeurs. — 271³, 272.

Rois, Royauté. — Français :

ous X, le Haut. 442¹. Philippe V,

Long. 442. — Charles IV, le Bel.

43. Philippe VI de Valois, Jean le

on; Charles V. 2, 337, 338, 445. —

Charles VI. 2, 445, 357², 358. Char-

les VII. 358, 359, 422, 423. — Louis

I. 359 à 363, 403, 423, 424. —

Charles VIII. 363, 364, 424 à 426 —

Louis XII. 364, 365, 425, 376³, 377,

59, 460. — François I^{er}. 308, 377,

80 à 462. — Henri II. 377, 378, 463,

64. — François II. 378, 464. — Char-

les IX. 155, 156, 378, 464, 465. —

Henri III. 378, 379, 465, 466. —

Henri IV. 145, 165, 379, 466, 467,

2⁴. — Louis XIII. 72, 73. — Louis

IV. 75 à 79, 273⁵. — Louis XV,

Louis XVI. 273 à 277 — Etrangers

donard III, d'Angleterre. 77¹. —

Charles le Mauvais, de Navarre. 445.

— La royauté s'accroît aux dépens

de la féodalité, ses tendances, droits

sur les nobles. 68. — Gouvernement.

13, 344. — Qualifications, préroga-

ves, titres et formules. 419. — Us-

des royaux. 405. — Abus. 411, 420.

— Tutoiement. 412, 413. —

attaches à la santé du roi. 411.

Garderobe. 422 — Variations.

— Augmentation d'autorité.

409 — Formules de pontesse.

les souverains et grands. 415 —

trées. 440. — Naissances, ou-

367³, 368, 57⁴. — Potes, par

369³ à 372. — Appartements, par

372 à 374. — Palais. 374, 375.

Menus plaisirs. 375, 376 — Coût

divers rois de France. 376 à 378.

Funérailles. 380, 381 — Inviolable

219⁵.

Romans, Romanciers — La

de Navarre, Du Pail, Rabelais. 2.

— D'Urfé, Le Calprenode, Gomb

Scuderi, Gomberville, Scarron,

retière, Hamilton, Villedieu,

Payette, d'Auloy. 326¹. — Le S

Prévoit, Marmontel, Voltaire, R

seau, Montesquieu. 486².

Rome. — Son siège. 461².

Roturiers. — Rompeurs de

107¹.

Rouen. — 239².

Rouergue. — Mœurs et

362¹, 363, 366.

Roussseau (J. J.). 438³, 439.

Routiers. — Leur sédition. 174.

Russie. — Son état. 415² —

intérêts. 337².

S

Sablons. — 63¹.

Sachets. — Ordre religieux. 164.

Sacrements. — 194¹.

Sacristains. — 167¹, 431.

Sacs de procès. — Ventes

pièces. 278², 279.

Saint-Bartholomé (La).

160³, 467.

Saint-Denis. — 396¹.

Saint-Flour. — Son com

47².

Saint-Germain-en-Laye.

48².

Saint-Jean-d'Angely. —

Saint-Jean-Pied-de-Pa

48².

Saints. — Bernard véné

196¹, 197. — Qualifications données. 339, 6¹, 7.

ers, *Salpêtre*. — Fabrication. 199, 94³.

esquers. — 231⁴.

es. — 306¹.

es. — Maîtres. 240³.

es. — Mœurs et coutumes, situation, amélioration après le sort, Fontenelle, La Buffon, d'Alembert, Bailin, Rolland, Caylus, Bomy. 436³. — *Vid.* 316³,

es. — 446¹.

es, *Savons*. — Détails 317¹, 318, 107³. — De 43⁴.

es. — Son origine. 432¹.

es. — Fonctions de garde, 414¹. — *Vid.* 111³, 112.

es d'alibi. — 111³ à

es. — Progrès. 183¹ à 189, 1328. — *Vid.* 168, 169,

es, *Sculpteurs*. — Sta-

s progrès. 202¹. — Ses

re. 341³. — Maîtres ita-

, 337³. — Leurs chefs-

17. — Sculpteurs et chefs-

. 202¹, 373¹. — Condition

irs. 204¹. Basse sculptu-

rs à divers degrés. 336³. —

, demi-reliefs, Jean Gou-

elief, Germain Pilon. 440³.

rt, Ponce, Francheville de

Barthelémy Prieur, Jac-

re Biart, leurs chefs-

andinelli 441. — Mœurs

125⁴, 126, 263³. — Pro-

res divers, manière des

urs chefs-d'œuvre. 126⁴.

es, leurs chefs-d'œuvre,

Joustou, Vauclève, Coyse-

Seigneurs. — Justice seigneu-

riale. 48¹. — Droits 54 à 56. —

renouilles des fossés. 58. — Autres

droits. 60, 13 239, 264, 29², 105,

287³, 288, 33³ à 35. — Plaçage. 117.

— Rentes seigneuriales. 57¹. —

Prestation. 58. — Equipage et costume. 181, 367 — Leur nombre en

France. 234 — De Versailles 382.

— Ruinés. 6³. — En faveur. 357. —

Bordeliens. 238⁴. — Vente de leurs

biens, 249⁶. — *Vid.* 412¹, 429, 250³.

Sel. — Loi, contrebande. 250¹. —

Fabrication. 275³, 276.

Selliers, *Sellerie*. — Détails sur

l'état. 318¹. — De Nanci. 227⁴, 228.

Sénéchal. — Privilèges. 378¹.

Sépulture. — Division des cen-

dres. 441¹.

Serfs. — Condition 58¹. — Par-

tage et échange de serfs. 60. — Por-

taient les cheveux courts. 104. —

Chartes les concernant, ténement de

serfs, serfs hommes de poole, de corps,

à la glèbe, coutumiers, rustiques,

mainmortables, vendables, taillables

haut et bas, corvéables, de chancelle,

pagés, laboureurs, non gagés, cen-

siers, à jour, d'église, massiers, don-

nés, abonnés, non abonnés, chartu-

lès, provenance des serfs, leur nom-

bre sous Charles le Chauve, leur

nombre actuel. 108 à 111, 379. —

Communs, en Bourbonnais, en Bre-

tagne, coutume de Châteauneuf, af-

franchissement. 111. — Ne pouvaient

être tonsurés, charges des affranchis.

236, 237.

Sergents. — Leurs fonctions.

35¹. — De gabelle. 249, 250. — De

bailliage royal, de baronnie, de vil-

le 412. — D'armes du roi 417. —

Sortes diverses. 221³, 223. — Du

Châtelet. 202. — De Paris. 203. —

Gentilshommes sergents. 286³. —

Vid. 231¹, 368¹.

Serins. — Commerce étendu. 7⁴.

Serment. — 415¹, 241⁴.

Sermans. — 194³, 195.

Serruriers. — Détails sur l'é-

tat 318¹, 116³, 386³, 387, 95³. —

Serrures d'Eu. 195⁴, 196.

Servantes. — Des champs.

111¹. — Dans les diverses conditions.

TABLE ANALYTIQUE.

265², 267. — Aux Cordeliers.

Signature. — Signes qui y sup-
pléent. 239¹. — *Vid.* 415¹.

Siéges. — De Montauban, de La
chelle. 72¹. — De Paris, 74. — De
la, 75.

Société nouvelle. — Ses don-
nés. 390², 391.

Souira grises. — 204² à 206.

Solons, Soleries. — Les Gobelins
Savonnerie. 111⁶ à 113. — *Vid.*
5².

Sollitaires. — 418² à 426.

Solliteurs. — 87², 88.

Sonneurs. — 166¹.

Sorciers. — Pénalité. 224¹. —
royances populaires. 363, 364, 467²,
38. — Sorcellerie, sorciers italiens

allemands. 169 à 175. — *Vid.* 465.
— *Vid.* *et* Magiciens.

Soudoyers. — 125¹, 249².

Souffletiers. — 136².

Souffleurs. — 426 à 431.

Souliers. — De Toulouse. 211⁴,
11.

Spéculations. — Fausses. 337⁴,
38.

Strasbourg. — Ses habitants.
93⁴.

Subsides. — 54², 55, 63.

Successions. — Lois y relati-
es. 222¹, 223. — Procédure. 176⁴ à
78.

Suere. — D'Orléans. 202⁴, 203.
— De Clermont. 217, 218.

Suède. — Son état. 416². — Ses
intérêts. 335², 336.

Suffren. — 277².

Suicide. — Pénalité, corps des
suicides. 224¹, 289. — *Vid.* 454².

Suisse. — Ses intérêts. 336².

Sully. — 265², 266.

Superstitions. — Populaires.
73¹, 453, 469² à 473, 202, 245,
46.

Supplices. — Question judi-
ciaire. 223¹. — *Vid.* 223.

T

Tabac. — Ses propriétés. 155⁴.
— Nature de la plante; origine; cul-
ture; préparation. 158. — Vogue, ef-
ets sur l'organisme; mœurs de

verses de le prendre; introduction
France, Nicot. 157. — Noms d'us
tabatières, leur histoire, fume-
ment, consommation, revenu du
tabac français, tabac à chiquer. 158.
— Prix. 146².

Tabellion. — 289², 290.

Table. — Civilité à table. 5¹.

Tabletters. — Détails sur l'é-
tat. 318¹, 319, 392².

Tallandiers. — Détails sur l'é-
tat. 117¹, 319, 387². — De village.
77².

Tailles. — Payées double de
quatre cas. 334. — Defaut de pa-
iement. 424. — Histoire de cet im-
pôt. 238². — *Vid.* 52¹, 54, 62, 220, 101,
405⁴.

Tailleurs. — De terre. 57².
D'éguse. 244, 245. — D'habits. 318,
320, 428, 155², 156, 192, 78². —
rept ou sa s le corps. 121, 122.

Talmond. — 48².

Tambour. — De village. 76².

Tanneurs. — Détails sur l'é-
tat. 320⁴, 326, 444², 445, 397². —
nerie de Gann. 198⁴.

Tapissiers, tapisseries. — Por-
tion des tapisseries. 290¹. — De-
tails sur l'état. 321, 157², 158, 389².
Aubusson. 205⁴, 206. — *Vid.* 16.

Tarare. — 48².

Taxateurs de vitres. — 57².

Teinturiers. — Détails sur l'é-
tat. 322¹, 154², 155, 395², 396.
— Teinture de Rouen. 199⁴.
— *Vid.* 117⁶, 118.

Télégraphique. — Chappe.

Témoin. — Interrogation
femmes. 155¹, 156. — Taxe.

Templiers. — Commande.
64¹. — Leur supplice. 442. —
63.

Tenanciers. — Leurs don-
nés. 57¹. — *Vid.* 56.

Tentes. — Fabrication.

Terrassiers. — 245⁴, 246.

Terres. — Classement, na-
ture du sol, prix. 105⁴. —
riche; livre descriptif des terres
à 108. — Abandonnées, ma-
d'en prendre possession. 355⁴.
leurs diverses, fruits de culture
des denrées. 307 à 309.

- Terre-Sainte.** — Son état. 78¹, 1.
Terreur (La). — 3⁵, 277. — Car-
 et, Couthon. 165.
Thé. — Son usage; son influence
 sur l'organisme; mode de prépara-
 tion. 140¹, 141.
Théâtre. — Son caractère; mys-
 tère. 190¹, 395², 396. — Principaux
 auteurs des mystères, historique.
 19¹ à 193. — Choix des sujets. 190,
 21. — Opposition des ordres reli-
 gieux à l'établissement des spectacles
 publics. 191, 192. — Tragédies; prin-
 cipaux tragiques, auteurs et acteurs.
 3. — Propagation du goût du théâ-
 tre. 194. — Représentations scéni-
 ques. 38² à 40. — Acteurs et leurs
 rôles. 42 à 46, 396, 397. — Théâtre
 la Trinité. 48. — Farces. 49. —
 Comédie, Grevin, Garnier. 346² à 352.
 Français au siècle actuel, son
 état. 29¹, 30. — Corneille, Scar-
 pa, Cyrano, Duryer, Rotrou, Mo-
 re, Regnard, Racine, Pradon, ac-
 teurs célèbres. 30, 31, 504². — Nom-
 bre des théâtres et représentations
 9. — Opéra. 504. — Italiens, Vau-
 ville. 509. — *Vid.* 445², 446. —
 f. et. Comédie, Opéra, Tragédie.
Théologiens. — Leur nombre.
 3¹. — Celebrités. 322¹, 323. —
 Arnay, Beze, Calvin. 314², 315. —
 f. Philosophes
Théophilanthropes. — 365².
Thérapeutique, Thérapeutes
 Singularité de certains remèdes;
 usages sur la matière. Montuo,
 Perche, Joubert, partisans de Pa-
 zelse et d'Hippocrate, Hollier, Du-
 , Baulou, Riolan, Simon Pietre.
 5 à 57. — *Vid.* Médecine.
Thiers. — Détails sur l'é-
 . 117¹, 322 à 325, 149¹ à 152. —
 . linge. 147. — En toile et fil. 148.
 De village. 78⁵.
Tisseurs de fil de fer. — 322¹.
Tisseurs de fil d'or. — 322¹.
Toiles, Toilerie. — Détails sur
 at. 394¹. — De Picardie, fabrica-
 7. cirées, ouvrees. 196¹, 197. —
 ntes de Jouy, manufacture 113⁵
 15. — Prix divers. 145
Toilette. — Des femmes. 85¹,
 1. — Des hommes. 139. — Des
- princes. 241. — *Vid.* 437², 438.
Tôle, Tôliers. — 97⁵.
Tombiers. — 323¹.
Tondeurs de drap. — 152²,
 153. — *Vid.* Draperie.
Tonnelliers. — 116¹, 256, 325,
 137².
Torture. — Cordes, eau, plan-
 chettes. 413² à 415. — *Vid.* Supplices.
Toucheur de bœufs. — 71²,
 72.
Toulouse. — Sa description. 10¹,
 — Hospitalité des habitants. 370,
 371. — *Vid.* 369, 80², 81, 246, 380⁴.
Touraine, Tours. — Description
 de Tours. 10¹, 395⁴. — Ses égouts.
 11¹. — Entrée du duc; fêtes y rela-
 tives. 181, 182. — Aspect du pays
 263, 264. — Mœurs et coutumes, 335²
 à 337. — Poste aux laines. 397⁴. — *Vid.*
 1, 262¹, 426², 235², 236, 203¹, 53².
Tourbe, Tourbiers. — 103².
Tourmentour. — De Paris. 412²
 à 416.
Tourneurs. — 326¹, 196⁴.
Tournais. — Origine. 340¹. —
Vid. 84¹, 85, 397², 398.
Tournus. — Mœurs et usages.
 395⁴.
Traducteurs. — Blaise de Vi-
 genère, Amyot. 311².
Tragédie, Tragiques. — Voltaire,
 Ducis, Chénier, Arnault, Lemercier,
 Dubelloy, Raynouard. 502⁵.
Traités. — De Brétigny. 445¹. —
 De Cambrai. 461². — De Nimègue.
 76⁴. — De Westphalie. 74.
Trappistes. — 248⁴, 249.
Trianon. — 245⁴, 246.
Tribunaux. — Révolutionnaires,
 an II, Robespierre. 4⁵, 5. — De
 paix, de district, d'appel, civils. 213
 à 215. — De simple police, de police
 correctionnelle. 216.
Tristesse. — 336⁴.
Troubadours. — Leur caractè-
 re, leurs chants. 232¹.
Trompeurs. — Leur conduite.
 10¹.
Troupes. — 370² à 371. — *Vid.*
 Camps, Armée.
Troyes. — 15², 16, 109.
Tuilleries. — 326¹, 132², 88⁵.
Turonne. — 75¹, 76.

TABLE ANALYTIQUE.

Partaplas. — 22¹.

Baraque. — Turcs. 417², 418. —
 ses intérêts. 334³.

U

Université. — Influence politique. 2¹. — De Paris. 147, 318². —
 quatre facultés; partie ecclésiastique, partie laïque. 147¹. — Esprit
 des membres, sa puissance. 148.
 De l'ahors comparée à celle de
 616. 148. 149, 321². — Grades uni-
 versitaires. 433, 319². — Abus 433¹.
 Privilèges, règlements. 318² à 320.
 Méthodes d'enseignement diverses.
 6² à 128. — Ferme des droits sur
 grades. 133. — Vid. 134.

Usages divers. — 405¹ à 407.
 — Vid. Mœurs.

Ustensiles de ménage. —
 17¹, 140. — Prix courants. 317², 318.

Urbiers. — Du temps. 349¹, 424.

V

Vacher. — De village. 73⁵ à 76.

Vaiscelle. — Plats, plaqué, prix.
 48⁵.

Valence. — 48².

Valets. — Loués à l'an. 111¹. —
 es champs, gages. 112. — De châ-
 teaux. 121. — De Cour, émoluments.
 33, 334. — De tisserands. 150². —
 es métiers. 161 à 164. — De ser-
 neurs. 257. — De guet, de porte,
 e chapitre, de chanoine. 258, 259.
 — D'étuves. 261. — De geôle. 261
 265. — Règlements. 265, 266. —
 le moine, de pénitencier 269, 270
 — De péage. 271. — D'avocat. 272.
 — Pénalité. 272. — De cour. 273,
 74. — De charrie. 72². — Gages.
 98⁴, 399. — Histoire de la domesti-
 ité : Valets de ferme, d'indouier,
 etil berger, vacher, pâtre, majoral,
 5⁵ à 27. — Bouvier, fourrier,
 mœurs et usages des fermes, hiérar-
 chie domestique. 27, 28. — Valets
 ans les villes : Jokers, domestiques,
 aquais, valets de chambre, maîtres
 hôtel, intendants. 28, 29. — Ser-
 vantes de ferme : Ménagères. 30, 31.

— Servantes dans les villes, Femme
 e chambre, femme de charge, de-

moiselle suivante. 30 à 32. — 71
 113¹.

Valels (Comte de). — Sa deman-
 de au pape. 442¹.

Vanniers. — 326¹, 317, 136
 137.

Vanterie française. — 46²,
Varelle — 297².

Veillées. — Des châteaux. 2
 131, 132. — Des villages. 131, 132
 462¹. — Des juges et notaires. 132
 — Des sergents et huissiers, de
 paysans. 132. — Récits et chants.
 131 à 134, 440. — Bourgeois. 46
 à 464.

Vetal. — Mœurs et aspect. 36
 363.

Veneurs. — Hiérarchie. 31²,
Vergers. — 141².

Verriers, Verrière. — De l'État.
 l'État. 327¹. — Vitres. 155¹, 30
 391. — Verre des Vosges. 240
 236⁴, 231. — Cristaux, porcelaine
 92⁵ à 94.

Versailles. — Son aspect. 2
Vêtements. — 241², 247.

Veuvage, Veuves. — 431¹,
 105².

Vinde. — De boucherie, p
 20⁵.

Vie. — Mœurs et coutumes. 2
 242.

Vieariat. — Perpétuel. 261¹.
 Vieice régent. 195.

Vidames. — 400⁴, 401

Vieillesse. — 455¹.

Vieilleur. — 230² à 233.

Vigilans. — Fonctions. 29²,
 — Droits. 413.

Villains. — Etymologie. 108².
 Leurs armes dans les duels. 212².
 Signification du mot. 185².

Villages, Villagers. — Nour-
 riture. 126¹, 127, 137², 116
 116, 306, 83⁵ à 85. — Contrai-
 res, 292⁴ à 294. — Anciens. 2
 35. — Pendant la Révolution. 2
 — Après la Révolution. 44
 tionale, municipalité, conseil
 ral. 36. — Du Nord. 38 à 43. —
 l'Est. 43 à 46. — Du Centre. 46
 — De l'Ouest. 54 à 62. — De
 62 à 71.

Villes. — Embellissement, dis-
 sement, habitants. 11¹, 12

leur multiplication, physionomie. 1, 12. — Police 13, 399⁵. — Monuments. 116¹. — Privilèges. 160. — Bâtimens des villes soulevées. 358, 359. — Coutumes. 380. — Droits. 8³. — Révoltes. 401. — Règlemens. 113³, 114. — Règlement de jour. 299.

Vin, Vigne, Vignerons. — Ordonnance sur le vin, règlemens. 28¹, 28². — Quantité permise aux re-
tes. 28¹. — Règlemens sur les vi-
nes 97, 115³. — Culture, produc-
tion, fabrication. 100¹, 303¹ à 305.
— Condition d'entrée du vin à Aix.
10¹, 101. — Prix du vin. 103. —
Règlemens sur la vente. 153. — Vin
de Bordeaux. 265. — Vin de Breti-
ny. 388. — Vin à Paris. 447². —
Vignerons de la Chalosse. 3³, 4. —
Vin de Mâcon. 156. — Vin de Bour-
gne. 242, 243. — Vignobles re-
nommés. 253⁴. — Coteaux par ordre
de renommée. 263. — Prix du vin et
des boissons diverses. 22⁵. — *Vid.*
13¹, 140³.

Viol, Violence. — Bannissement.
36⁴.

Visites et réceptions. — Rè-
gles de civilité. 3⁴ à 5.

Vitraux. — Leur fabrication,
sujets qu'ils représentent. 197¹, 198.
— Inaugurations. 199.

Vitriers. — Détails sur l'état.
327¹, 435³, 436.

Vivarais. — Aspect. 368³.

Vœux. — Comment on les rem-
plissait. 43¹. — *Vid.* 8³, 9.

Voie. — Surveillance. 162⁴, 163.
— Son histoire. 342⁵. — *Vid.* 14³, 15.

Voitures. — Périodiques; leur
histoire. 167⁴. — Publiques. 399. —
Vid. 18³ à 20, 407.

Vol, Voleurs. — Lois pénales. 361¹.
— Vols ruraux; chefs de monitoires.
299⁴. — *Vid.* 250³.

Volailles et œufs. — Prix cou-
rant. 311⁴, 312.

Vosges. — 379¹.

Voyages, Voyageurs. — Merveil-
leux récits du temps. 4¹. — *Vid.* Géo-
graphie.

Voyer. — 242⁴.

Vrillerie. — 387³.

X

Xaintonge. — Ses mœurs
fiévreux; mœurs et usages. 397⁴.

68* 24 AA A 30 ***

